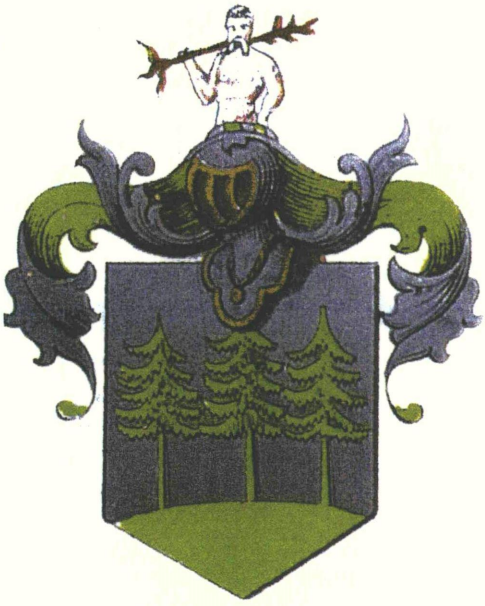
JEAN-FRÉDÉRIC OSTERVALD L'EUROPÉEN

1663-1747

NOVATEUR NEUCHÂTELOIS



Pierre BARTHEL

Slatkine

A mon cher George
au dévouement sans limites

[illegible]

© 2001. Editions Slatkine, Genève.
www.slatkine.com
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.
ISBN 2-05-101857-X

JEAN-FRÉDÉRIC OSTERVALD
L'EUROPÉEN

1663-1747

Ce portrait fut déclaré non ressemblant par le ministre D. Durant, de l'Eglise de Savoie de Londres, qui, enfant, connut Ostervald à Neuchâtel.

Pierre BARTHEL

JEAN-FRÉDÉRIC OSTERVALD L'EUROPÉEN

1663-1747

NOVATEUR NEUCHÂTELOIS

Le grand ministre Ostervald
le premier Neuchâtelois
connu de toute l'Europe
Frédéric de Chambrier

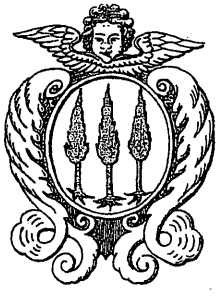
Éditions Slatkine
GENÈVE
2001

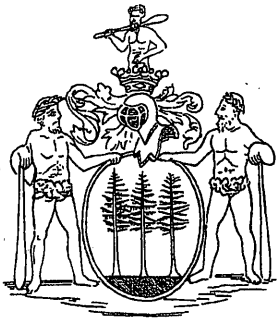
Blason de la famille d'Ostervald

d'argent à trois sapins de sinople mouvant d'une terrasse du même.

Le cimier porte un sauvage issant, rappelant les tenants du blason des rois de Prusse, princes de Neuchâtel, volontiers repris par les familles royalistes du pays. J.F. Ostervald a toujours signé ses lettres, pendant un quart de siècle, à L. Tronchin et J.A. Turrettini, *J.F. Ostervald,* non *d'Ostervald.* Son fils, pasteur à Bâle, fit de même. Le frontispice de la Bible de 1747 annonce les *Argumens et Réflexions* comme signés par *Mr. Ostervald.*

La famille OSTERVALD (ALD) remonte à maître d'Ostrevolt, Usterwald ou Estrevot (peut-être Ostervald, dans le pays de Hanovre), orfèvre, bourgeois de Neuchâtel († après 1509). Jean-Rodolphe Ostervald, doyen de la Vénérable Classe, fut annobli par Anne-Geneviève de Bourbon en 1673. Son neveu Henri, maître-bourgeois de Neuchâtel, reçut des lettres de noblesse de la duchesse de Nemours, avec permission de posséder une portion du fief de Gruères (1705). David Ostervald, seigneur de Biolley au pays de Vaud, ainsi que les quatre fils de son frère Louis, furent annoblis en 1709 par diplôme du Roi Frédéric Ier. La famille Ostervald s'est éteinte en 1850.





Nous devons ces informations à Mr. Eric Nusslé, héraldiste et généalogiste, Les Leuba, à La Côte-aux-Fées.

A celles et ceux dont l'amitié active
fit le ciment de ce travail

ABBRÉVIATIONS

A.E.N.= Archives de l'Etat de Neuchâtel.

B.P.N.= Bibliothèque des Pasteurs de Neuchâtel.

B.P.U.= Bibliothèque publique et universitaire.

Corr. Tron/Ost.= *Lettres d'Ostervald et quelques réponses de Tronchin,* et une prière pour le Jeûne. Manuscrits conservés au *Musée historique de la Réformation,* Archives Tronchin, Tome I, lettres de 1683 à 1702; Tome II de 1703 à 1705. (Nous n'avons pu profiter de l'*Inventaire raisonné de la correspondance de J.A. Turrettini,* signé de Madame Maria Christina Pitassi, en collaboration avec Madame Laurence Bergon, dont la publication a été annoncée (Paris, Honoré Champion, 2001).

Furetière = La première édition de l'*Essai d'un dictionnaire universel* [...] de 1684 d'Antoine Furetière (1620-1688) académicien, se voulait au service des Lumières. La seconde édition, en 3 volumes (de 1690), avait été revue par Basnage de Beauval (ami de Turrettini) et par le pasteur Huet (proche d'Ostervald), réfugié en Wallonie. On ne s'étonnera donc pas de l'étonnante analogie linguistique entre J.-F. Ostervald et A. Furetière.

Récupéré à la fin du XVIIe siècle. par les Jésuites, l'ouvrage rebaptisé *Dictionnaire de Trévoux*, fut de toutes leurs batailles contre les Philosophes. Information cocasse pour qui sait que la *Préface* originelle de l'ouvrage était de la main de Pierre Bayle de Rotterdam. Nous citerons, tout au long de ce travail, la troisième édition de 1704, intitulée: *Dictionnaire universel français et latin contenant la Signification et la Définition [...] la Description [..] l'Explication (...).* Au vrai, le *Furetière* de 1704 est le premier *Trévoux* Notre exemplaire, emprunté à la BNP de Neuchâtel, pourrait avoir été acheté par J.F. Ostervald lui-même. (Voir lettre à Turrettini du 28 janvier 1722: *en 1704 nous n'avions que 50 volumes, aujourd'hui 28 janvier 1722; nous sommes déjà fournis à peu près de ce qu'il y a de meilleur en théologie.* Grétillat, *o.c.*, Supp. LII//97).

R.G.G. = *Religion in Geschichte und Gegenwart,* Tübingen 1957-1962, 3e éd.

S.P.C.K. = *Society for promoting Christian Knowledge*, soit: société pour la promotion de la science chrétienne. Les auteurs allemands ont traduit knowledge par Wissenschaft.

S.P.G. = *Society for the Propagation of the Gospel in foreign parts*, en latin: *Societas de Propagando Evangelio in partibus transmarinis,* soit: Société pour la propagation de l'Evangile dans les Pays d'outre-mer. Charles Muttel traduira en anglais la version revue et corrigée d'Amsterdam, 1700.

T.S.C. = *Traité des Sources de la Corruption qui règne aujourd'hui parmi les chrétiens,* parut anonyme en 2 volumes à Amsterdam en 1699. Ostervald n'en lèvera l'anonymat qu'en 1702, voir *Corr.Tro/Ost.* lettre du 21 octobre 1702.

OUVERTURE EN GUISE D'INTRODUCTION

L'*Ouverture* d'un opéra prélude aux thèmes musicaux que la représentation va reprendre et développer. L'*Ouverture* à notre recherche sur J.-F. Ostervald l'Européen[1] prélude, elle aussi, aux multiples sujets que nos vingt et un chapitre vont reprendre et développer, répéter parfois, pour les besoins de la cause.

I
Biographie d'hier et de demain

L'heure de la cinquième biographie de J.-F. Ostervald n'a pas encore sonné. La première ébauche sérieuse est de Jacques Georges de Chauffepié et date de 1750[2]; la seconde, de D. Durand, parut à Londres en 1778; la fort modeste de A. Guillebert, à Paris en 1844; la troisième de R. Grétillat, à Neuchâtel en 1904. Des mini-biographies de tout acabit ne manquèrent jamais[3]. Nombre d'entre elles nous en apprennent plus sur l'époque qui les vit écrire, que sur *Ostervald, son temps et sa théologie.* Mais il demeure que l'heure de la prochaine biographie n'a pas encore sonnée. De nombreuses années de recherches nous ont convaincus que le temps des charrois de matériaux d'archives encore inconnus, mal exploités, voire oubliés, n'est pas clos.

---

[1] Ostervald, que nous appelons l'Européen, pour les besoins de la cause, ne doit pas être confondu avec le géographe Frédéric Samuel Ostervald, dont un quai de Neuchâtel porte le nom.

[2] L'article de son *Dictionnaire historique et critique,* consacré à Ostervald, montre qu'il était en possession de documents aujourd'hui disparus.

[3] La plupart des mini-biographies des lexiques en usage s'en tiennent au schéma suivant: Ostervald, excellent étudiant, solide prédicateur et auteur courageux, fit recevoir à Neuchâtel une réforme du Calvinisme du XVIIe siècle qui fit date. L'Eglise de Neuchâtel en exporta les textes en l'Europe des Lumières. Voir par exemple RGG 3e éd. Tübingen 1960. C'est le type de biographie que nous appelons *nombrilistes.* Nous défendrons une thèse autre: Neuchâtel n'a exporté ni Ostervald, son Grand Homme, ni sa réforme; c'est l'Europe protestante des Lumières qui apprit à Neuchâtel, par un effet boomerang, qu'il y avait un grand Homme en ses murs.

La Correspondance L. Tronchin – J.-F. Ostervald

Nous avons puisé des informations inédites, à pleines mains, dans la correspondance entre Louis Tronchin et Jean-Frédéric Ostervald, textes autographes conservés à la BPU de Genève. Elle couvre les années 1683-1705, soit le quart de siècle qui vit:

– s'instaurer à Neuchâtel la fameuse *réforme du culte et des sentiments* d'Ostervald;
– se déclencher le conflit de Neuchâtel avec l'Orthodoxie de la *Formula consensus*;
– Ostervald se faire remarquer à Londres et à Berlin (au lendemain de la publication de son *Traité des Sources de la Corruption* (...) de 1699, et de son *Catéchisme* de 1702;
– s'ouvrir sa carrière d'auteur européen;
– Londres le nommer *Professor of Divinity,* et membre de la SPG. Cette société, née de la *Revolution of Manners,* avait été chargée par Guillaume d'Orange, Roi d'Angleterre, d'une mission aux dimensions du monde entier: *éclairer l'univers* (par l'évangile de Jésus, le Fils de Dieu), à la gloire de la Grande Bretagne. Sur cette lancée se construisit l'Empire Britannique qui se fit *Common Wealth* en 1931[4].

La nécrologie de 1747, intitulée: *Particularitez,* est restée muette sur la plupart de ces étapes de la vie du *Grand Ostervald.* Nous verrons que ce fut par ignorance, non par mauvaise volonté. On s'étonne de découvrir que J.-J. von Allmen ignore, en 1947[5] encore, l'infinie richesse de la *Correspondance Tronchin/Ostervald.* Il regrette de l'avoir consultée trop tard, persuadé que ces lettres n'échangeaient que des informations domestiques.

---

[4] L'Empire Britannique qui se fit *Commonwealth* par le statut de Westminster en 1931.

[5] Accessible depuis peu aux chercheurs, cette correspondance a été peu exploitée. Le dernier dogmaticien/biographe d'Ostervald, J.J. von Allmen reconnaît n'avoir pu s'y attarder. Un jugement sommaire lui fait écrire: cette correspondance *n'apporte rien d'essentiellement nouveau; elle permet tout au plus, d'apprendre à connaître un peu plus intimement les joies, les soucis et les projets du grand Neuchâtelois.* (Voir: *L'Eglise et ses fonctions d'après Jean-Frédéric Ostervald,* Neuchâtel 1947, p. 113). En fait J.J. von Allmen a passé, sans s'en douter, devant une mine d'informations tout à fait inédite, devant une véritable mine d'or exploitable à ciel ouvert. Nos nombreux renvois à cette Correspondance le prouveront abondamment. Nous en citerons la date, sans rappeler la pagination ordinale dont les chiffres sont souvent illisibles.

Le Furetière

Nous avons constamment recouru à l'édition de 1704 du *Dictionnaire universel français et latin* (...) d'Antoine Furetière, pour avoir découvert qu'il parlait le même langage qu'Ostervald et définissait les termes d'époque, devenus obsolètes. Bien des auteurs ont déformé l'enseignement d'Ostervald en donnant à son vocabulaire le sens aujourd'hui courant. Il est vrai que si les termes n'ont pas changé de graphie, ils ont changé de sens.

Ostervald cet inconnu

Personne ne peut prophétiser l'heure de la prochaine biographie de J.-F. Ostervald, l'Européen. Nous espérons que notre auteur retrouvera demain le respect que lui ont témoigné nombre de ses contemporains, à Londres, Berlin, Amsterdam, Leipzig, Hanovre, Ulm, Copenhague et ailleurs encore. Ils ont salué en lui:

- *un des meilleurs et des plus raisonnables savants de notre temps*, ainsi G. Burnet, évêque de Salisbury[6];
- un auteur *honoré et aimé* de ses lecteurs, ainsi en 1740 le Dr. Ghys, traducteur d'Ostervald en *niederduytch* (vieux flamand)[7];
- un *Homme Illustre,* comme le célèbre, en 1740 aussi, un jeton/médaille, frappé à Genève par Jean Dassier, pour être commercialisé à Londres;
- un *savant connu partout* [en Europe], comme on peut le lire en 1743 dans une sorte d'encyclopédie publiée à Berlin[8].

---

[6] *Einer der besten und der venünftigsten Gottesgelehrten unserer Zeit.* Voir la 6e partie de *Geschichte jetztlebender Gelehrten.* Berlin, 1743; et notre note 8.

[7] Voir la Préface à sa traduction des *Arguments et Réflexions*, Amsterdam, 1740.

[8] Titre de l'article biographique de Ernest Ludwig Rathlef – Prediger zu Langenhagen bei Hannover: *Geschichte des Herrn Johann Friderich Osterwald, Prediger in Neuchâtel.* Cet article fut publié dans: *Geschichte jetztlebender Gelehrten, eine Fortsetzung der Jetztlebenden Gelehrten von Europa,* von G.W. Strodtmann, 12. Theil, 8 Zelle, 1743, Verlegts Johan Andreas Goeze, Berlin, 1740, 1747.

Ce *Prediger zu Langenhagen* affirme que le *Traité des Sources* (...) fut réédité déjà en décembre 1699, deux mois donc après la première édition. La première édition que Grétillat et von Allmen considèrent comme étant de 1700 serait donc, en fait, la troisième. Rathlef confirme que la traduction anglaise fut demandée par l'évêque Gilbert Burnet de Salisbury et rédigée par Charles Muttel.

La renommée d'Ostervald l'Européen était telle, au début du XIXe siècle, qu'elle fit croire à E. Hawkins, un écrivain anglais, que notre auteur avait été ministre en l'Eglise de Genève, réputée être *la mère de la Réformation.* On est tenté d'en déduire que E. Hawkins savait qui était Ostervald, mais ignorait qu'il fut ministre au petit pays de Neuchâtel. Il n'était certainement pas le seul des partisans de notre auteur à l'ignorer.

II
Ostervald: un Grand Orthodoxe ou un petit Libéral?

Notre travail a abordé l'étude d'Ostervald pour dégager la vérité de sa personnalité, de son œuvre et de son destin européen, des éloges exagérés de sa légende dorée et enfin des critiques souvent aveugles de la légende noircie de la fin du XIXe siècle.

Légende dorée et légende noircie

La nécrologie[9] de 1747 est le premier texte à concrétiser la *légende dorée* du *Grand Homme.* Nous avons consacré notre chapitre V à l'étude de cette nécrologie (des *Particularitez*) et aux trois éditions ultérieures qui furent envoyées à Zurich (en 1747), à Berlin (en 1750) et à Copenhague (en 1757).

Le Réveil Romand du XIXe siècle dessina une caricature du Grand Homme d'hier, le présentant comme un loup libéral revêtu de la toison blanche d'un agnelet orthodoxe. On vit Ostervald dénoncé comme un faux frère, renié et vilipendé. De braves cœurs, ses derniers partisans, tentèrent de récupérer le Grand Neuchâtelois en le présentant comme un parangon des vertus privées et publiques. Cette caricature polarisera les esprits pendant quelques cent cinquante années. Nous avons consacré notre chapitre VII au conflit entre les iconoclastes du *Grand Ostervald* et le dernier carré de ses fidèles, sous le titre: *Affaire Réveil contre Ostervald.*

---

[9] Parut sous le titre: *Particularitez concernant la vie et la mort de Monsieur Jean Frédéric Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neuchâtel, Membre de la Société Royale de Londres pour la propagande de la foi* – paru au Journal Helvétique imprimé à Neuchâtel en Avril 1747.

Lecture partisane et lecture phénoménologique

Notre travail a pris le parti des pro-ostervaldiens, quitte à mettre à mal les iconoclastes du *deuxième Réformateur de Neuchâtel.* Par honnêteté phénoménologique, non par option doctrinale. La grande majorité des essais biographiques d'Ostervald sont souvent au service d'opinions religieuses, de parti pris théologique, et ce depuis les *Particularitez* de 1747.

On appelle *phénoménologue* l'historien qui s'en tient à *ce qui se montre,* et à sa manière de le faire. Exemple classique avancé par cette discipline: la licorne doit être décrite *comme elle se montre,* c'est-à-dire comme une figure nocturne et fantasmagorique, non comme un animal exotique, non comme une élucubration d'un cerveau malade. Et ce avant tout jugement de valeur. Nous tenterons donc de décrire Ostervald et sa théologie, son œuvre et son destin débarrassés de tout préjugé, théologique ou philosophique.

Le Grand Homme d'un petit pays

Le ministre A. Guillebert (1792-1861), pasteur et professeur en l'académie de Neuchâtel, écrit, quelque cent ans après le décès d'Ostervald *ses concitoyens reconnaissants des services qu'il leur a rendus et l'envisageant comme une des gloires de leur petit pays, [ont] depuis longtemps pris l'habitude de l'appeler le grand Ostervald. Sans prétendre que des étrangers lui donnent ce nom, nous croyons qu'il doit compter parmi les Pères de l'Eglise protestante, parmi les ecclésiastiques dont elle peut être fière*[10].

A. Guillebert appuie ce constat, en toute sincérité, sur le témoignage journalistique des *Particularitez.* Il avait pris, à tort, l'article du *Mercure Helvétique* pour parole d'Evangile. R. Grétillat reprit le mot, chargé de respect et d'émotion de A. Guillebert, pour le gauchir, le durcir, et le trahir. Il se persuada qu'Ostervald fut considéré comme le *Grand Homme* de Neuchâtel, *parce que son pays était petit.* Le mauvais coup de R. Grétillat étonne d'autant plus, que l'Europe des Lumières avait considéré Ostervald comme *un savant connu de toute l'Europe* et l'avait compté

[10] Voir la biographie de J.-F. Ostervald, *Disciple de Jésus-Christ,* dans: *Biographie religieuse* de James Henri Bonhôte 8/1846, quatre études, p. 100 à 346.

parmi les *personnages illustres* de l'Angleterre (!). Une liste nominale de la SPG de Londres de 1702/1704, porte le nom d'Ostervald, et lui donne le titre de *Professor of Divinity*, le plaçant aux côtés des plus grands noms de la noblesse, de l'Eglise et de la haute bourgeoisie. Ce titre n'est pas vain, il témoigne du haut rang que l'Eglise d'Angleterre lui accorda au lendemain de la victoire de Guillaume d'Orange sur Louis XIV, dans la guerre des Flandres. Tous ces témoignages étaient déjà accessibles avant la sortie, en 1904, de la biographie de R. Grétillat.

III

Le *petit pays* de Neuchâtel au temps du diacre Ostervald

Le pays de Neuchâtel n'était évidemment pas, au début du XVIIIe siècle, ce qu'il est devenu depuis. Il nous faut le présenter tel qu'il était perçu à cette époque. Le traducteur d'Ostervald en niederduytch (vieux flamand) situait la Principauté aux confins des régions touchées par la Réforme. Il était tout acquis aux ouvrages d'Ostervald, mais fort peu versé dans la géographie de la Réforme. Voici une description mieux informée de la situation de la Principauté aux débuts du XVIIIe siècle. Nous la devons au directeur de la BPU de Neuchâtel, Michel Schlupp.

En 1693, la principauté de Neuchâtel est un petit Etat de 25.000 habitants sous l'autorité de la maison des Orléans-Longeville. Situé dans une zone périphérique, à l'écart des courants culturels européens, dépourvu d'institution académique, sans ressources économiques, il n'a pas de véritable vie intellectuelle. Celle-ci a de la peine à éclore dans un milieu essentiellement rural, étouffé par le conservatisme des autorités politiques et religieuses, où l'austérité des mœurs prévaut depuis la Réforme. L'information et les idées circulent malgré tout dans le pays qui s'ouvre peu à peu à la culture de ses voisins français, en particulier grâce aux contacts établis par le commerce et le service étranger. Les indices littéraires sont perceptibles au chef-lieu où des maîtres-imprimeurs, fraîchement installés, assurent la diffusion du livre et des journaux[11].

---

[11] *Sociétés et cabinets de lecture entre Lumières et Romantisme*, Actes du colloque organisé à Genève par la Société de lecture, 20 novembre 1993, p. 27.

On s'étonne de voir une si modeste principauté attirer, en 1698 et en 1707, un nombre aussi impressionnant de candidats à la succession de la duchesse de Nemours, alors que rien ne laissait, en 1698, présager sa fin. Il faut savoir que le pays était de bon rapport, et même qu'on y pouvait faire des *extra.* Une lettre d'Ostervald à Tronchin[12] du 20 juin 1703 nous apprend que les souverains de l'époque tiraient chaque année de la Principauté, en plus des redevances régulières, entre 25.000 et 29.000 francs pris sur les Biens d'Eglise. Un prélèvement que rien ne justifiait. Un rapport à Berne du Conseil de la Ville de Neuchâtel dénonce cette ponction illégale[13].

On sait que la Prusse avait, en s'y implantant, des vues stratégiques et guerrières (héritées de Guillaume d'Orange), non point économiques. On dit même que la Principauté coûta à Berlin, en pots de vin, plus qu'elle ne lui rapporta au lendemain du décès de Madame la Duchesse de Nemours.

IV
Titres et fonctions d'Ostervald

Nous avons donné à Ostervald le double titre de *Ministre et Novateur.* Ils sont d'époque. Notre auteur s'en réclamait lui-même. Voici les définitions que le Furetière de 1704 en présente:

Ministre est aussi le titre de ceux qui servent les Eglises Protestantes, et qui seuls ont autorité de prêcher et d'administrer les sacrements, et qui prennent la qualité de Ministre de la Parole de Dieu ou du Saint Evangile.

Novateur: qui introduit quelques nouveautés. Ne se dit guère que de ceux qui innovent en matière de religion. Calvin, Luther, Zwingle ont été appelés des Novateurs, parce qu'ils ont avancé plusieurs dogmes impies, nouveaux et inouïs; ils ont aussi renouvelé plusieurs anciennes hérésies déjà condamnées dans les premiers siècles de l'Eglise.

---

[12] Cette Correspondance, non éditée encore, se consulte à la BPU de Genève (Dossiers Tronchin). Nous avons renoncé à en citer la pagination très défectueuse. Nous donnerons seulement la date des lettres de référence.

[13] Voir le dossier: *Neuenburger Geschäfte 1696-1699* der *Kantonalen Archiven* du canton de Berne.

Un vers de Boileau atteste l'usage polémique du terme *Novateur* au Royaume de France:

> *Oui, sans peine, à travers les sophismes de Claude*[14],
> *Arnaud, des novateurs, découvre la fraude*[15].

Les conduites d'Ostervald confirment les définitions du Furetière. Notre auteur fut en effet un réformateur à la manière de Zwingle, Luther et Calvin, d'où le titre qu'il porte dans l'histoire de la Principauté: *deuxième Réformateur de Neuchâtel.*

A en croire le procès-verbal des *Actes et Arrêts* de la Vénérable Classe du 31 mai 1747, ces Messieurs auraient décidé de placer côte à côte un tableau de Farel et un autre d'Ostervald. J-J. von Allmen en déduisit, dans sa thèse de doctorat de 1941: *C'était reconnaître en Ostervald, le second réformateur* de Neuchâtel[16]. Peut-être! La Vénérable Classe aurait-elle déjà oublié (en mai 1747!), qu'Ostervald n'eut cesse d'avoir éradiqué les traits les plus saillants de la réforme de Farel (1489-1566), de l'Eglise neuchâteloise? Ostervald avoua le titre de novateur, non celui de réformateur.

Les Novateurs au siècle des Lumières

Ostervald ne fut pas, à son époque, le seul novateur connu. Le Furetière témoigne de la présence *frauduleuse* de Novateurs en l'*Eglise de France.* H. Basnage de Beauval[17] signale leur présence en l'Eglise réformée de Hollande. Dans une lettre à Turrettini du 20 juin 1694, datée de La Haye, il écrit: *Il y a ici une certaine abondance de nouveautés qui dégoûte quasi. Qui voudrait parcourir tout ce qui se fait de nouveau, pourrait dire, non pas qu'il étudie, mais qu'il lit assez pour occuper tout son temps*[18]. Ce jugement est d'un Huguenot gagné aux Lumières d'*un siècle éclairé et philosophe.*

---

[14] Il pourrait s'agir du pasteur Jean Claude, ministre à Charenton avant la Révocation de 1685. Jean Claude fut banni à la Révocation de l'édit de Nantes.

[15] Antoine Arnaud (1612-1694), professeur en Sorbonne, était un polémiste janséniste redoutable.

[16] *O. c.*, p. 5.

[17] Henri de Basnage de Beauval fut le premier réviseur du Furetière.

[18] E. Budé: *Lettres inédites adressées de 1686 à 1737 à J.A. Turrettini, théologien genevois,* Paris et Genève, 1887, 3 vol., I/178.

Dans cette même lettre il évoque un affrontement entre Novateurs et Conservateurs en l'Eglise d'Angleterre. Gilbert Burnet de Salisbury dénonçait comme irréaliste le *système du Monde* de Moïse. M. de Graverol l'accuse de ruiner, ce faisant, l'autorité de l'auteur sacré[19]. H. Basnage de Beauval joue l'arbitre, mais penche plutôt en faveur de l'opinion de l'évêque Burnet.

Nous reviendrons plus loin (au chapitre XIII) sur la communauté de penser d'Ostervald et de l'évêque de Salisbury, pour rappeler qu'Ostervald ne fut pas quelque théologien funambule, amateur d'innovations burlesques, mais fait partie de ces contestataires *modernistes,* mal vus en l'*Eglise de France*, qui *dégoûtent quasi,* au sein des Eglises Réformées de Hollande, qui irritent en l'Eglise d'Angleterre, et qui rend irascible les théologiens helvétiques *rigides et zélés.*

Il nous est impossible de comparer le profil des innovations osterval-diennes avec celui des innovations qui *dégoûtent quasi.* Mais il nous faut bien constater que le traité du Novateur Ostervald de 1699, loin de *quasi-dégoûter,* fut applaudi en Hollande, terre de Refuge, et y connut, en quelque douze mois, quatre éditions successives!

Nous devons cette information au prédicateur hanovrien E.L. Rathlef. Il nous apprend en 1743, qu'Ostervald avait fait rééditer son premier traité à Amsterdam deux mois après sa première édition; donc en décembre 1699 déjà. Ce qui fait que la première édition, datée de 1700, est la troisième. Deux autres éditions auraient vu le jour à Amsterdam en 1700, alors que paraissait celle de Neuchâtel. La traduction anglaise du traité par Charles Muttel[20] est, elle aussi, de 1700 déjà[21].

---

[19] C'était le 20 mai 1694, dans son *Moses vindicatus,* que M. de Graverol dénonça comme non orthodoxe, l'*Archéologiae philosophiae* de l'évêque G. Burnet. Voici le jugement que porte H. Basnage de Beauval sur ces deux ouvrages: *Outre que son style* [du pasteur Graverol], *comparé avec celui de Mr. Burnet, qui est vif et animé, paraîtra froid et languissant, il n'a cependant répondu point aux arguments principaux ni même osé entreprendre dè justifier le système du monde de Moyse. Presque tout son traitement consiste à dire que si les objections de M. Burnet avaient quelque force, ce serait renverser l'autorité de Moyse. Or si M. Burnet est déiste, comme l'en accuse M. de Graverol très injustement, il lui accordera sa conséquence. Ainsi M. de Graverol n'a rien fait en voulant décider sur ce qui est en question.* Voir Budé, I, 179/180.

[20] Charles Mutel: *Treatise concerning the Causes of the present Corruption of Christians and the Remedies thereof*; réédité en 1702.

[21] Redisons que l'exposé biographique sur Ostervald et son Œuvre d'Ernest Ludwig Rathlef est intitulé: *Geschichte des Herrn Johann Fridrich Ostervald, Prediger in Neuchâtel.* Il parut dans *Geschichte jetzt noch lebender Gelehrter,* erster Teil, Zeile 1743, Verlegts Johan Andreas Goeze, Berlin, 1743.

Ostervald membre correspondant de la SPCK

Reprenons le palmarès des nominations successives d'Ostervald pour en rappeler l'enchaînement.

Ostervald fut nommé, en 1699, premier *pasteur de Neuchâtel,* en 1700 Doyen de la *Vénérable Classe,* en 1701 *membre correspondant* (par cooptation[22]) de l'*Illustre Société (royale) de Londres*, et en 1702/1703: *Professor of Divinity.* Londres ne distribuait pas ces titres à la volée. Ils n'étaient pas non plus honorifiques, comme le font croire les *Particularitez.* Ainsi donc, en moins de trois ans, on vit Ostervald, le diacre de Neuchâtel, nommé membre de la SPCK, puis en 1702 de la SPG, la société qui venait de recevoir mission d'*éclairer l'univers.* Au vrai, Ostervald avait été propulsé en quelques années au sommet de la hiérarchie politico-religieuse de l'Eglise anglicane. Nous le dirons mieux dans la Partie III de ce travail. L'auteur anonyme des *Particularitez* de 1747 n'entend pas grand chose à toute cette affaire, mais est conscient de l'honneur que l'*Illustre Société (royale) de Londres* avait fait au ministre neuchâtelois.

Avoir correspondance

Avoir correspondance signifiait, au XVIIIe siècle, être en intelligence, en accord, en connivence. Exemples pris du Furetière: les Banques, les maisons de Commerce, voire les Gazetiers, comptaient sur les correspondants présents dans les villes avec lesquelles ils étaient en affaires. La consonance épistolaire du terme correspondance est évidente, mais ne vient qu'en second lieu, et ce dans toute l'Europe commerçante des XVIIe et XVIIIe siècles[23].

La *Dédicace du catéchisme* de 1702 résume comme suit les activités de l'*Illustre Société*: elle se propose, entre autres, d'*avoir correspondance avec les Eglises évangéliques de la Suisse*, c'est-à-dire d'*être en intelligence, en accord, en connivence avec elles.* Fidèle à cette consigne, Ostervald, membre correspondant, va exhorter pendant plus de dix ans les Eglises protestantes d'Europe à entrer *en correspondance les unes avec les*

---

[22] Soit de la SPCK à partir de 1701, et de la SPG de 1702.

[23] Le dictionnaire anglais/allemand d'*Edmund Klatt*, Osnabrück, 1911, traduit *Correspondance* par *Übereinstimmung,* non par *Briefwechsel* (échange de lettres).

autres. La SPG reprendra cette antienne avec plus de fermeté. Nous le dirons plus loin.

Ostervald: Professor of Divinity

J.-F. Ostervald figure sur la liste des Membres de la SPG de 1702 avec l'étiquette de *Professor of Divinity*, nouveau titre de gloire évidemment. Nous dirons plus loin combien ce titre le mit mal à l'aise, et pourquoi il n'en demanda pas correction à l'*Illustre Société Royale de Londres*, comme sa fine conscience l'y invitait.

La cooptation comme membre correspondant de la SPCK intégrait Ostervald dans une société composée de l'élite de la Noblesse du Royaume d'Angleterre, du monde des affaires et de l'épiscopat[24]. La liste des membres de la SPG venue de la SPCK, établie en 1702, en donne une illustration haute en couleurs[25].

Voici (page suivante) un fac-similé agrandi du texte[26] de leur nomination de membres de la SPG. Elle est datée du 12 juin 1702.

Ostervald est conscient d'avoir accédé, par cette double nomination londonienne (de *Professor of Divinity* et de membre de la SPG) à un très haut rang d'honneurs et de responsabilités au sein de l'Eglise anglicane. Il explique à Tronchin que l'*Illustre Société de Londres* lui avait demandé d'œuvrer avec elle à *la plus belle, la plus grande, la plus sainte entreprise mise en route depuis la Réformation*[27].

---

[24] Dans la Dédicace de son catéchisme de 1702, Ostervald adresse ses compliments à l'*Illustre Société*, qu'il dit *composée de tant de Personnes considérables par leurs dignités et par leurs grandes lumières.*

[25] Voir la fin de ce chapitre.

[26] Photocopié de: *A collection of papers printed of order Society (...)*, London, 1706, p. 15.

[27] Voir *Corr. Tron/Ost.* lettre du 13 septembre 1701. *Nous sentons, maintenant plus que jamais, Monsieur, combien vous êtes nécessaire à l'Eglise de Dieu, et je le prie avec ardeur qu'il protège vos jours et que, nous ayons la consolation de vous avoir longtemps à notre tête et celle de contribuer, bien avant la fin de votre course, à l'œuvre la plu sainte et la plus belle qui ait été entreprise depuis la Réformation.* La date de la lettre étonne, Ostervald savait-il avant 1702 déjà les projets de la future SPG? Et aussi le rôle de chef de parti attribué à L. Tronchin? Voir encore la lettre du 8 février 1702.

And Laſtly, Our Pleaſure is, That theſe Our Letters Patents, or the Inrolment thereof, ſhall be good, firm, valid, and effectual in the Law, according to our Royal Intentions herein before declared. In Witneſs whereof, We have cauſed theſe Our Letters to be made Patents. Witneſs our Self at *Weſtminſter* the Sixteenth day of *June*, in the Thirteenth Year of Our Reign.

Per Breve de Privato Sigillo

COCKS.

The Names of Members Elected ſince the Incorporating of the Society.

THE Right Honourable *Thomas* Earl of *Pembroke* and *Montgomery*, *Nathaniel* Lord *Crew* of *Durham*, *Peter* Lord Biſhop of *Winchester*, *William* Lord Biſhop of *Landaff*, *Jonathan* Lord Biſhop of *Exeter*, *Gilbert* Lord Biſhop of *Sarum*, *John* Lord Biſhop of *Coventry* and *Litchfield*, *John* Lord Biſhop of *Norwich*, *Richard* Lord Biſhop of *Peterborough*, *John* Lord Biſhop of

Briſtol, *James* Lord Biſhop of *Lincoln*, *William* Lord Biſhop of *Oxford*, *William Wake* Doctor of Divinity & Dean of *Exeter*, *Charles Trimnel* Doctor of Divinity, and Arch-Deacon of *Norfolk*, *George Verney*, *Henry Godolphin*, *John Younger*, and *Roger Altham*, Doctors of Divinity; *Alex. Torriano* Batchelour of Laws, Col. *Francis Nicholſon* Governour of *Virginia*, *George Wynne*, *Robert Nelſon*, and *Ralph Snow*, Eſqs; Col. *Joſeph Dudley* Governour of *New-England*, Col. *Lewis Morris*, Doctor *Samuel Freeman* Dean of *Peterborough*, Col. *Robert Quarry*, Sir *Paul Whitehead*, Doctor *John Jeffery* Arch-Deacon of *Norwich*, *Edward Waddington* Maſter of Arts, *Robert Hardeſty*, *Richard Ruth*, *John Hunger*, and *John Evelin*, Eſqs; *George White*, *John Evans*, *William Parrot*, *Henry Lee*, Merchants; *Joſhua Walker*, B. D. *Samuel Burton* Doctor of Divinity, Sir *Nathaniel Johnſon* Governour of *Carolina*, *Nicholas Trot* Eſq; Attorney Gen. in *Carolina*, *Philip Stubs* Maſter of Arts, *William Gore* Eſq; *Humphrey Prideaux* Doctor of Divinity and Dean of *Norwich*, *Thomas Plume* Doctor of Divinity and Arch-Deacon of *Rochester*, *George Thorp* Doctor of Divinity and Prebendary of *Canterbury*, *Thomas Amy* Eſq; *Samuel Love* B. D. *John Laughurne* Eſq; *William* Lord Biſhop of *Carliſle*, *Richard Leech*, *William Nicholls*, Doctors of Divinity; *Edward Coiſon*, *Francis*

Francis Wyndham, Eſqs; *Thomas Gilbert* Gent. Sir *John Cook* Dean of the Arches, *J. F. Oſtervald* Profeſſor of Divinity and Paſtor of the Church of *Neufchatel*, *L. Tronchin*, *J. A. Turretin*, Profeſſors of Divinity at *Geneva*; *Francis Gaſtril* Doctor of Divinity; *John Sharp* Eſq; *Vigerus Edwards* Gent. *John Laughton* B. D. Prebendary of *Worceſter*, *Ralph Barker*, *Thomas Paget*, *John Millington*, Doctors of Divinity, *Thomas Railton*, Eſq; The Right Honourable *Charles* Earl of *Berkley*, *Francis Barker* Merchant, *George Keith* M. A. *John Meller* Eſq; Mr. *Henry Hoare*, Colonel *Caleb Heathcote*, *Thomas Dent*, *Edmund Gibſon*, Doctors of Divinity; *Richard Bull* Merchant, *John Hancock* Doctor of Divinity, *Benedict Pictet* Profeſſor of Divinity in *Geneva*.

Notre chapitre X dira les efforts de la SPG pour propager l'Evangile[28]: en Europe (jusqu'à Moscou!), au Moyen-Orient et aux Deux Indes et aussi le faire entendre en la Nouvelle Angleterre aux colons, aux esclaves des plantations et aux autochtones des tribus indiennes. Les compagnons de route d'Ostervald: Genevois, Bâlois et Zurichois reçus comme lui à la SPG étaient persuadés, comme lui, de participer à la *plus belle, la plus grande et la plus sainte des entreprises* lancée depuis la Réformation[29]. Le temps aidant, l'Europe toute entière allait assister, bouche bée, à la mise en place d'un empire britannique; le grand œuvre de ses capitaines, de ses marins, de ses commerçants, mais aussi des missionnaires envoyés par l'*Illustre Société (royale) de Londres*. L'élan missionnaire déclenché par la théologie religieuse des Lumières anglicane, et le projet colonisateur de l'Union Jack sont nés frères jumeaux.

L'enthousiasme du clergé anglican éclairé

Un texte de 1708 du pasteur Claude Groteste de la Moth, ministre de l'*Eglise de Savoye* de Londres[30], dit l'enthousiasme du clergé éclairé d'Angleterre devant le projet orangiste de la SPG. En voici un extrait:

Quelle gloire pour la Grande Bretagne que Dieu veuille commencer et exécuter par elle le grand dessein qu'il a d'éclairer l'univers[31]. Suit une description enthousiaste de cette œuvre des temps nouveaux, voulue par Dieu, et confiée à l'Angleterre. *Les pays Réformés brilleront d'une lumière plus vive par une réunion comme par un progrès de la piété. Le christianisme, semblable à celui de l'Evangile, fera plus envie à des chrétiens [catholiques?] qui se trouvent malheureusement accablés sous le poids de plusieurs abus importants. Les Païens, aujourd'hui ravis*

---

[28] Voir pour plus de précision notre chapitre X.

[29] On veut croire qu'ils n'auront pas confondu, comme nombre de leurs contemporains, l'*Illustre Société Royale pour la propagation de la foi*, avec la *Société Royale des Sciences de Londres*.

[30] *Relation de la Société établie pour la propagation de l'Evangile dans les pays étrangers, par les Lettres Patentes du Roi Guillaume III, où l'on voit la méthode et les progrès de cette société, avec l'espérance qu'il y a de nouveaux progrès sous l'heureux règne de sa Majesté la Reine Anne. Traduite de l'Anglais et suivie de trois sermons faits sur la conversion des Gentils, prononcés dans l'Eglise de la Savoye, par Claude Groteste de la Moth, l'un de ses ministres.* Amsterdam, 1708.

[31] *O. c.*, p. XXXVIII. Une conviction que nous avons déjà recueillie chez Ostervald écrivant à Tronchin. Chez Groteste de la Moth il est question des Lumières redonnant nouvelle vigueur à la *knowledge* chrétienne; chez Ostervald aussi.

quand ils voient nos navires leur apporter les richesses de l'Europe, auront bien d'autres transports de joie après avoir reconnu qu'elle leur envoie les trésors du Ciel dans un Evangile capable de les rendre éternellement heureux (...).

Nous retrouverons, en notre chapitre X, des textes cités par Groteste de la Moth qui prouvent sans ambiguïté que son enthousiasme était partagé par les membres helvétiques de la SPG, dont L. Tronchin, J.A. Turrettini et J.-F. Ostervald.

V
La totale réformation de l'Eglise de Dieu à portée de main

Quand Ostervald revient à Neuchâtel, études achevées, il est déjà décidé à entreprendre une *totale réformation* (un germanisme usuel sous sa plume). Il l'annonce comme une *réforme du culte et des sentiments*; nota bene: des doctrines héritées de Farel et de Calvin. Il accuse ces Réformateurs d'avoir mis *tout sens dessus dessous*. Il attend de cette *totale Réformation l'édification de l'Eglise de Dieu,* (au sens transconfessionnel le plus large du terme). Il pensait conduire cette *révolution* réformatrice sur le modèle historique laissé par Calvin à Genève et de Farel à Neuchâtel; c'est-à-dire: réussir une réformation locale aux conséquences européennes. Nous verrons que Louis Tronchin pensait de même.

E. Stauffenegger cite un texte[32], où l'on voit L. Tronchin caresser déjà un projet de cette nature, quand, ministre à Lyon, il fut nommé professeur de théologie à l'Académie de Genève[33]. On sait que la victoire, en 1675, des *Orthodoxes Rigides et Zélés* sur les *Orthodoxes Modérés*[34], étouffa dans l'œuf toute velléité de nouvelle réformation[35]. L. Tronchin, amer, se résigna, au lendemain de la défaite de son parti, *à ne plus rien publier* de ses travaux. Il le confia à Ostervald qu'il félicite de pouvoir compter

---

[32] *O. c.*, p. 67 note 38. Il cite une lettre de Jean Leclerc qui souligne l'ambition d'une réforme aux dimensions européennes.

[33] Voir lettre du 10 octobre 1700, Budé II/309, où l'on voit que la révision du psautier calviniste, entreprise par L. Tronchin, se voulait déjà transeuropéenne.

[34] Auxquels les premiers imposèrent, comme on sait, la *Formula Consensus,* remède de cheval à toute fièvre réformatrice.

[35] Voir lettre du 16 juin 1701.

sur le soutien de ses collègues neuchâtelois. Le soutien genevois lui avait manqué en 1675[36].

J.A. Turrettini encourage lui aussi Ostervald à avancer son projet de *réforme du culte et des sentiments,* et va même jusqu'à lui tendre la main d'association. Ostervald l'en remercie le 15 novembre 1699[37], comme suit: *Vous me dites, Monsieur, que vous souhaitez de travailler à remettre les choses sur un meilleur pied qu'elles ne sont, et vous m'offrez même de me communiquer vos pensées là-dessus. Je ne saurais vous exprimer combien cela me donne de la joie*[38].

Sa double nomination par Londres, en 1701, comme membre de l'*Illustre Société (royale)*, puis, en 1702, comme membre de la SPG (*société envoyée aux extrémités de la terre pour éclairer l'univers*) ne pouvait que confirmer son intuition, et l'encourager à persévérer dans sa volonté de réforme. Quoi qu'il en soit, il en parle comme d'une *révolution* déjà en route, et voulue par la Providence. Il en déchiffre les signes jusque dans les malheurs des Piétistes persécutés en Europe.

Présages et indices prophétiques

En l'invitant à participer, au plus haut niveau politico-religieux protestant possible, à *la plus grande et la plus belle des entreprises depuis la Réformation*, l'*Illustre Société* confirmait Ostervald dans son projet d'une *totale Réformation.* Voici quelques lettres qui en témoignent.

Ostervald laisse transparaître son attente d'une *révolution* en l'Eglise de Dieu dans sa lettre à Turrettini du 10 février 1704[39]: *il me semble qu'il aille arriver quelque révolution, j'en vois des présages, jusque dans ceux -là même qui, en Italie, en Allemagne, en Suisse et ailleurs, s'entêtent du Piétisme et de certaines maximes outrées. Dieu suscite des gens qui sentent les véritables besoins de l'Eglise.* Ceci dit, Ostervald invite Turrettini, *qui sait ces choses mieux que lui,* à traiter ce thème dans une de ses célèbres *Harangues* ou à l'occasion de quelque sermon.

---

[36] Signalons une lettre de A. de Basnage à Turrettini, datée du *dernier jour de l'an 1705.* Il le félicite de faire *refleurir* dans l'Académie de Genève *les études théologiques qui y vieillissaient depuis quelques années.* Budé II/147.

[37] Au lendemain de la sortie du *Traité des Sources (...)* à Amsterdam en novembre 1699.

[38] Voir Budé II/380.

[39] Budé III/24.

Autre signe prophétique de cette révolution déjà en route: la réunion à venir des protestants. Le 6 octobre 1705 il écrit à Turrettini: *J'ai ressenti une grande joie que je ne saurais vous exprimer, en apprenant les favorables dispositions où les choses sont pour la réunion des Protestants et pour le bien de l'Eglise, et l'apparence qu'il y a d'avancer cette bonne œuvre. Vous savez combien je prends cela à cœur, et combien je souhaiterais y contribuer.*

Des signes plus humbles le réjouissent, comme la réforme réussie du culte/sermon neuchâtelois[40]; et la mise en sourdine de la référence a-critique aux *écrits symboliques*, trésor sacré de l'Orthodoxie *de la Formula Consensus*. Turrettini venait de publier un article traitant du Catéchisme et de la Confession de foi. Il présentait ces textes comme un *sommaire de la doctrine contenue dans l'Ecriture*, et dénonçait la survalorisation des *écrits symboliques* de la *Confession Helvétique* et du *Catéchisme de Heidelberg*[41]. Ostervald, tout heureux, écrit à Turrettini: *Vous voyez que Dieu bénit vos bonnes intentions et vos soins au-delà de ce que vous auriez espéré. Je tire de là un heureux présage pour l'avenir, et je m'attends que dans peu, Dieu fera par vous d'autres choses encore plus considérables*[42].

La Formula Consensus: *l'occasion de chute des Novateurs de 1675.*

La victoire des *Orthodoxes Rigides et Zélés* sur l'Orthodoxie modérée (à la française) de Jean Mestrezat[43] et L. Tronchin se décide en 1675, par la mise en place de la *Formula Consensus*[44], destinée à étouffer toute

---

[40] Lettre du 13 juillet 1701, Budé II/395. Ostervald constate qu'une réforme du culte était urgente, que plus de la moitié des pasteurs de Neuchâtel y étaient acquis, mais qu'*il ne faut la proposer qu'avec prudence. Le temps n'est pas encore venu. Il faut d'ailleurs que plusieurs Eglises concourent sur ce point* (Un appel du pied à l'Eglise de Genève?).

[41] On sait que ces textes jouaient alors le rôle de *norma secondaria* dans l'interprétation des Ecritures; cf. *Corr. Tron/Ost.* du 21 juillet 1695, ou encore de *Norman normania*, cf. Budé III/76, lettre du 4 septembre 1706. Nous verrons que M. Tronchin fut un des premiers à dénoncer cet usage, suivi par Ostervald et Turrettini. En d'autres mots: au lieu d'aller des textes bibliques aux formulations dogmatiques, l'Orthodoxie prenait le chemin inverse: elle lisait la Bible en fonction des doctrines cristallisées dans des *Ecrits symboliques.*

[42] Lettre du 4 septembre 1706.

[43] Anciennement pasteur à Charenton.

[44] Auxquels les premiers imposèrent, comme on sait, la *Formula Consensus,* remède de cheval à toute fièvre réformatrice.

velléité de relance d'une Réformation[45]. La *Formula Consensus* entendait préciser, parfois jusqu'à l'absurde, des points de doctrine de la *Confession Helvétique* pour mieux barrer la route aux idées novatrices, jugées hérésiarques, venues de Hollande (des Arminiens et des Sociniens), d'Angleterre (des *latitudinaires*), ainsi que de l'académie de Saumur. La *Formula Consensus* fut adoptée par les Réformés de Suisse, non par les Synodes régionaux de l'Eglise Réformée de France. Ainsi naquirent deux types d'orthodoxie: l'orthodoxie modérée ou *douce* de France et l'Orthodoxie helvétique des *Rigides et Zélés*.

Pour éradiquer de l'Helvétie les projets des novateurs européens, l'Orthodoxie *des Rigides et Zélés* déclara obligatoire la signature de la *Formula Consensus* par chaque ministre. Ce qui fit déborder le vase. Le professeur L. Tronchin qui avait cru devoir signer, se rétracta: *n'est pas à signer ce qui n'est pas à tenir*[46], aurait-il dit pour excuser cette volte-face. A Neuchâtel ne signèrent que le Doyen et le secrétaire de la Vénérable Classe. Cette dernière demanda (sous l'influence du père de J.-F. Ostervald) que les ministres soient exemptés de cette obligation. Nous verrons, en notre chapitre XIV, que MM. de Berne entérinèrent l'adhésion de Neuchâtel, mais qu'Ostervald resta persuadé que l'Eglise de la Principauté ne s'était point soumise aux ukases de la *Formula Consensus*[47].

L'Eglise de Bâle avait, elle aussi, signé, mais se détourna de la *Formula Consensus* en 1686. Genève fit de même en 1706, vingt années plus tard, au lendemain du décès de L. Tronchin. Ostervald rompit à chaud, mais prudemment, avec l'Orthodoxie de commande helvétique en 1699 déjà. Nous évoquerons l'étonnant conflit qui en résulta dans notre chapitre intitulé: *Bras de fer entre Berne et Neuchâtel.* Ce conflit entre l'Ours aux ongles rouges de Berne et la petite Principauté des bords du lac de Neuchâtel fit bien avancer les choses, mais ne mit pas fin au conflit entre l'Orthodoxie et ses adversaires. Au vrai, Ostervald put tenir tête à ses adversaires politiques et dogmatiques grâce aux interventions en sa faveur

---

[45] Voir lettre du 10 octobre 1700, Budé II/309. La révision du psautier calviniste était déjà transeuropéenne. Nous le prouverons plus loin.

[46] En clair: il ne faut point agir contre sa conscience.

[47] Voir H. Vuilleumier dans: *Histoire de l'Eglise du pays de Vaud,* Lausanne, 1933, II, pp. 505 à 521, et A. Schweizer, dans: *Die Zentraldogmen der reformierten Schweiz,* Zürich, 1856, II, p. 663. A cette occasion, A. Schweizer signale un dossier fort important qui a conservé la liste des opposants à la *Formula Consensus,* et même une lettre du Roi d'Angleterre, Jacques II, qui les y encourage.

de la Cour de Londres: auprès de Versailles et de Berne (non grâce à la virtuosité dialectique de ses assistants comme certains l'ont cru).

Neuchâtel, un laboratoire d'une théologie religieuse, aux ambitions européennes

C'est ainsi que Neuchâtel devint, aux débuts du XVIIIe siècle petit à petit une sorte de petit laboratoire, ou encore, un banc d'essai de la *révolution* des Eglises d'Europe. Il faut se hâter d'ajouter qu'il fut relayé et dépassé très bientôt par la carrure intellectuelle du professeur genevois J.A. Turrettini, en relation épistolaires avec les espoirs les plus éclairés de l'Europe des Lumières[48].

On voit Ostervald proposer à Londres et à Berlin son *Catéchisme* de 1702, ses essais liturgiques et ses méditations sur tous les textes de la Bible, pour servir à l'édification des Fidèles. Le *Catéchisme* de 1702 fit son entrée dans les *Charity Schools londoniens* à partir de 1704-1705; la *liturgie de Neuchâtel* fut imprimée à Londres en 1712, avant de l'être en français à Bâle en 1713, et les *Arguments et Réflexions sur tous les textes de l'Ecriture* firent leur entrée à la Cour de Londres dès 1716, traduits et imprimés en Anglais par J. Chamberlayne, avant de paraître en français à Amsterdam en 1720.

Du rôle de la religion en politique orangiste

On verra que les nominations londoniennes d'Ostervald entendaient recruter des ecclésiastiques du continent pour hâter le regroupement des peuples protestants d'Europe, autour de l'Eglise et du trône d'Angleterre. Une politique induite par Guillaume d'Orange, au lendemain de la victoire de Ryswick (Pays-Bas) sur Louis XIV. Nous avons vu que ce regroupement était, pour Ostervald, un des signes avant-coureurs de la *révolution,* de la nouvelle réformation *du culte et des sentiments* en l'Eglise de Dieu.

La liturgie du culte quotidien, rédigée par Ostervald et déjà en service à Neuchâtel pour servir la réconciliation des Eglises non catholiques (parce que doctrinalement asceptiques); du moins dans l'esprit de deux évêques de Londres, celui de Worcester et de Salisbury, et dans celui du

---

[48] Successeur de L. Tronchin et fils de François Turrettini, promoteur du mouvement en faveur de la *Formula Consensus.*

Roi de Prusse et de l'évêque E. Jablonsky de Berlin, son chapelain. Deux exemples types de l'interdépendance des projets politiques et du statut confessionnel des peuples d'Europe. On verra cette interdépendance faire échouer le projet de l'adoption de la liturgie de Neuchâtel, par Berlin d'abord, en 1706, par Londres ensuite, en 1712.

VII
Eclairer tout l'univers

Nous venons de citer le livre de 1708, de Claude Groteste de la Moth, ministre de l'*Eglise de Savoye* à Londres, qui rappelait le but, fixé à la SPG par Guillaume d'Orange: *éclairer tout l'univers*, ou, en clair: soumettre tous les peuples, en tous lieux, Europe comprise, à la *Lex Dei du* Christ, source de prospérité et de bonheur. Voici comment Claude Groteste de la Moth décrit le succès qu'il en attend: *Ici on comptera le nombre de prosélytes, là on ne pourra les compter à cause de leur multitude. On comptera des peuples entiers. Les Idoles tomberont. Mahomet perdra son crédit. Les Juifs ouvriront les yeux. Jésus-Christ régnera partout*[49].

L'illustre Société coiffait en fait deux organisations: la SPCK et la SPG[50]. Ostervald, nommé membre des deux, avait adhéré à leur vocation commune: propager *la connaissance (knowledge) chrétienne*, et souscrit à leurs buts. Ce faisant il avait inscrit, *de jure et de facto,* la réformation neuchâteloise du *culte et des sentiments* dans le mouvement de conquête mondiale, confiée à la SPG par Guillaume d'Orange, en 1702, juste avant une chute de cheval qui allait lui coûter la vie.

Claude Groteste de la Moth parle du règne final de l'Evangile du Christ sur tout l'univers enfin *éclairé,* en se référant non au *Christus-Rex* des Cathédrales ou des Croisades, mais au Christ pré-paulinien. Le ministre

---

[49] Voir l'ouvrage déjà cité: *Relation de la Société établie pour la propagation de l'Evangile dans les pays étrangers par les Lettres Patentes du Roi Guillaume III, où l'on voit la méthode et les progrès de cette société, avec l'espérance qu'il y a de nouveaux progrès sous l'heureux règne de sa Majesté la Reine Anne. Traduite de l'Anglais et suivie de trois sermons faits sur la conversion des Gentils, prononcés dans l'Eglise de la Savoye, par Claude Groteste de la Moth, un de ses ministres.* Amsterdam, 1708.

[50] Voir notre chapitre X.

Groteste de la Moth témoigne de son credo éclairé avec une naïve sincérité.

Ostervald ne se réfère jamais, lui non plus, au Christ des Cathédrales, mais il s'oppose avec une étonnante violence au Christ-Rédempteur des épîtres de St. Paul. Il avoue que le *langage figuré* de la christologie paulinienne lui était incompréhensible[51]. Il enseigne aussi à ses étudiants que la *théologie scolastique* était une *peste* à ses yeux. L'*Illustre Société* de Londres était, elle aussi, portée comme la réformation du culte et des sentiments d'Ostervald, par une théologie des Lumières des plus progressistes.

On attendait le règne de l'Evangile, mais c'est le Common Wealth qui vint

C'est de ce type d'esprit des Lumières, à la fois biblique et philosophiquement informé, que naquit le célèbre *Common Wealth* britannique. A preuve cette citation, plus romantique que prophétique, de Claude Groteste de la Moth: *Les Païens, aujourd'hui ravis quand ils voient nos navires leur apporter les richesses de l'Europe, auront bien d'autres transports de joie après avoir reconnu qu'elle leur envoie les trésors du Ciel dans un Evangile capable de les rendre éternellement heureux*[52]. Commerce et Evangile avancent main dans la main.

Participation des théologiens helvétiques à l'aventure fantastique de la SPG

Tronchin, Turrettini et d'autres théologiens de Suisse, donnèrent, comme Ostervald, la main à cette prodigieuse entreprise. Tous se disaient heureux de *participer à la plus belle, à la plus grande et la plus sainte entreprise* lancée depuis la Réformation[53]. Le livre de Claude Groteste de la Moth de 1708 cite les lettres de chaude et sincère adhésion de ces Messieurs à la SPG et au mandat donné par Guillaume d'Orange. Nous verrons aussi que le souci majeur de l'Eglise neuchâteloise fut, pendant

---

[51] Nous verrons comment, dans son cours sur l'Epître aux Romains de 1704 déjà, il range ce langage parmi les pages *obscures* du Nouveau Testament, et conseille de ne pas s'y arrêter.

[52] *O. c.*, p. XXVIII.

[53] Notre chapitre X citera leurs lettres de ralliement à l'épopée londonienne.

les douze premières années du siècle, d'*entrer en correspondance* étroite avec l'Eglise d'Angleterre, c'est-à-dire: de se mettre au diapason de son *culte* et de ses *sentiments.* Il est vrai qu'Ostervald transposa à Neuchâtel un nombre inattendu d'us et de coutume anglicanes, pour mettre son Eglise au diapason de l'Eglise d'Angleterre, mais en même temps pour réviser la liturgie de 1661. Nous verrons en son temps le curieux rôle joué par l'évêque de Worcestre dans cette affaire, en 1702.

J.-F. Ostervald de Neuchâtel, J.A. Turrettini de Genève et S. Werenfels de Bâle, tous trois membres de la SPG de Londres, substituèrent une Orthodoxie mitigée à l'Orthodoxie alors de commande en Helvétie. J-J. Rousseau se réclame de cette *orthodoxie mitigée,* sans en avoir déchiffré le label d'origine. Il lui demande d'être mieux accordée encore aux Lumières.

Ostervald l'homme illustre grâce à l'Illustre Société (royale) de Londres.

Cette Orthodoxie mitigée fut le nerf des ouvrages qui firent d'Ostervald *le premier Neuchâtelois connu de toute l'Europe.* (Frédéric de Chambrier). En particulier: du *Traité des Sources de la Corruption* (...) de 1699, du *Catéchisme* de 1702, et des *Arguments et Réflexions* de 1720, 1724 et 1744. Nous avons consacré à ces trois ouvrages des études spéciales. Ces textes furent traduits en anglais, en niederduytch (vieux flamand) et en allemand; certains en Danois, Hongrois, Suédois et, plus tard, en Italien. L'*Abrégé de l'histoire sainte* fut de plus traduit en Moscovite, en Arabe, et en plusieurs langues vernaculaires propres au Canada et aux Deux-Indes. L'*Illustre Société de Londres* diffusa les ouvrages d'Ostervald pour, par eux aussi, *éclairer l'univers.*

Ostervald resta officiellement membre de la SPCK et de la SPG, jusqu'à son décès en 1747.

Jette ton pain à la surface des eaux...

On retrouve des parallèles étonnants aux convictions d'Ostervald et des novateurs de son temps: chez G.E. Lessing de Wolfenbuttel (surnommé le prince des philosophes de l'*Aufklärung*), chez le roi de Prusse Frédéric le Grand, chez E. Kant enfin, le très célèbre philosophe de Koenigsberg. Ces témoignages de la fin du XVIIIe siècle nous feront faire quelques petits détours.

VIII
Ostervald et les Piétistes

Les Piétistes, venus de partout se réfugier en la Principauté de Neuchâtel et à Valangin, se firent les adversaires du premier pasteur de la ville. Ils se séparèrent de son Eglise nouvellement réformée. Ostervald parla de *schisme.* Après les avoir accueillis à bras ouverts[54], il tenta de les gagner à sa *réforme du culte et des sentiments.* Pour comprendre ce schisme, il faut mesurer le dépaysement des piétistes plus ou moins anabaptistes et de plus germanophones, placés du jour au lendemain, devant l'adoption d'un culte à la fois anglican et francophone.

N'y ayant guère réussi, il toléra les Piétistes séparatistes mais les ignora. En vieillissant, notre *Professor of Divinity* ne sut se départir de son attitude quelque peu souveraine, de philosophe/théologien des Lumières, même quand émergea un Piétisme nouvelle formule, nourri, mais opposé aux Lumières, comme celui de B.L. de Muralt de Colombier, et celui du rousseauiste Samuel Bourgeois de Neuchâtel.

Nous avons cité plus haut une lettre d'Ostervald à Turrettini de 1704 qui disait voir dans les mouvements contestataires piétistes un signe avant-coureur de la *révolution en l'Eglise de Dieu.* Ce signe se révéla ambigu, parce que contraire à la réforme neuchâteloise *du culte et des sentiments.*

P. Roques, pasteur en l'Eglise française de Bâle et ancien disciple d'Ostervald et de Turrettini, crut, en 1731, l'heure venue de changer le fusil d'épaule et d'entrer en dialogue avec les *Pietismi* de la nouvelle génération. Ce qu'Ostervald avait toujours refusé, persuadé que l'*Eglise de Dieu* demande à être réformée par des ministres consacrés, des théologiens compétents; non démocratiquement, en fonction des *desideria* du peuple des fidèles, ou des contestations des *mélancoliques* d'hier, ou des *fanatiques.*

---

[54] Au lendemain de la décision de LL.EE. de Berne, en 1699, de les expulser de leurs terres *immédiates et médiates.*

PARTIE I

CURRICULUM VITAE

Prospective

Les chapitres I et II de cette première Partie évoquent l'enfance, les années d'études et les premiers combats du diacre J.-F. Ostervald, le ministre qui allait entrer dans l'histoire comme le *second réformateur de l'Eglise de la Principauté de Neuchâtel et Valangin*[1]. Le chapitre III présentera un rapide inventaire commenté de ses écrits et ouvrages.

Le chapitre IV rappellera quelques curiosités de la langue usuelle d'alors. Il dira qu'elle n'était pas encore, à la fin du XVIIe siècle, celle de Voltaire, encore moins celle du Réveil romand du XIXe siècle[2], voire celle chère à Edouard Reuss, professeur à Strasbourg. Nous rappellerons comment Ed. Reuss accusa Ostervald de l'avoir trop malmenée. Nombreux furent ceux qui, à la fin du XIXe siècle, firent chorus. Nous reviendrons sur cette malheureuse affaire dans la seconde partie de ce travail en traitant du soi-disant *misérabilisme*, dont Ostervald se vit accusé par le Réveil et ses héritiers.

Nous avons été conduits à dénoncer, comme peu fiable la *Légende dorée* du *Grand Ostervald,* cristallisée par les *Particularitez* de 1747. On sait que nombre de mini-biographies y ont fait référence, en toute bonne

---

[1] Ostervald, que nous appelons l'Européen, pour les besoins de la cause, ne doit pas être confondu avec le géographe Frédéric Samuel Ostervald, dont un quai de Neuchâtel porte le nom. Ostervald avoua le titre de novateur non celui de réformateur. A en croire le procès-verbal des *Actes et Arrêts* de la Vénérable Classe du 31 mai 1747, ces Messieurs auraient décidé de placer côte à côte un tableau de Farel et un autre d'Ostervald. J-J. von Allmen en déduisit, dans sa thèse de doctorat de 1947: *C'était reconnaître en Ostervald, le second réformateur* de Neuchâtel. (o.c. p. 5). Peut-être! La Vénérable Classe aurait-elle déjà oublié, qu'Ostervald n'eut cesse d'avoir éradiqué les traits les plus saillants de la réforme de Farel (1489-1566) de l'Eglise neuchâteloise?

[2] Un mouvement magnifique de foi, de charité et d'esprit missionnaire, qui voulut, entre autres, la ruine du Grand Homme.

foi d'ailleurs, mais ont, ce faisant, transformé cet article de journal, quelque peu bâclé, en *témoignage historique au-dessus de tout soupçon.* Nous verrons que la vraie grandeur historique d'Ostervald est bien plus impressionnante que ne l'illustre les anecdotes accumulées par la *Légende dorée.*

CHAPITRE I

DE L'ENFANCE AU TEMPS DES CERISES

1. Du temps de l'enfance

Nous savons par les registres ecclésiastiques, qu'Ostervald naquit à Neuchâtel le 24 (?) novembre 1663[1], au sein d'une des familles de la noblesse locale. Son père, Jean-Rodolphe Ostervald avait été aumônier d'un régiment suisse à l'étranger, avant d'être élu premier pasteur de Neuchâtel. Il a laissé le souvenir d'une forte personnalité, à l'orthodoxie modérée selon la tradition de l'Eglise réformée de France[2]. Il s'opposa, avec la prudence de rigueur, à la signature de la *Formula Consensus,* demandée par l'orthodoxie politico-religieuse helvétique de l'époque.

Jean-Frédéric Ostervald épousa à 21 ans Salomé Chambrier[3]. Voici comment D. Durand décrit la jeune femme, qu'il avait croisée, adolescent, lors d'un court séjour à Neuchâtel. *Elle était vraiment née pour servir de compagne à un ministre; si elle n'avait pas les agréments dangereux qui passent si rapidement, elle avait la douceur, la piété, et toutes les vertus qui ne disparaissent qu'avec la vie*[4].

Il leur naquit deux filles et deux fils. Notre auteur perdit sa femme le 25 novembre 1715. Le cœur en deuil, il écrivit à Turrettini: *La perte que je viens de faire de ma chère et bonne femme, a percé mon cœur d'un trait que je porterai jusqu'au tombeau. Il n'y a que la méditation et la*

---

[1] Voir Grétillat o.c. p. 11.

[2] L'orthodoxie de référence des Eglises Réformées de France avait été décidée au cours des Synodes régionaux de 1776, donc bien avant la suppression de l'Edit de Nantes. Plutôt que de légiférer sur *ce qu'il faut croire pour être sauvé,* les Synodes préférèrent mettre en sourdines les doctrines controversées. L'orthodoxie des Eglises Réformées de Suisse fut décidée, elle, par la *Formula Consensus.* Cette dernière commandait le *garde-à-vous, les mains sur la couture du pantalon,* de triste mémoire.

[3] On trouvera une présentation de la famille Ostervald/Chambrier dans la biographie de R. Grétillat: *J.-F. Ostervald, 1663-1747,* Neuchâtel 1904, et une recherche des origines germaniques de la famille Ostervald par Maurice de Tribolet, p. 286.

[4] *Vie de Jean Frédéric Ostervald, pasteur de Neufchâtel en Suisse.* (Ouvrage posthume), Londres 1778 p. 2.

prière qui puissent m'en consoler. Ostervald mourut le 14 avril 1747 après un veuvage de 32 ans. Les derniers instants de notre héros sont relatés, avec un luxe étonnant de détails, par la nécrologie du journal local intitulée: *Particularitez concernant la vie et la mort de Monsieur Jean-Frédéric Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neuchâtel, Membre de la Société Royale de Londres pour la Propagande de la Foi etc.* Ce texte connut, en dix ans, quatre éditions. Nous les comparerons dans la deuxième partie de ce livre, pour découvrir la source de la *légende dorée du Grand Ostervald.* On sait que cette *Légende dorée* fut très longtemps considérée, à tort, comme un témoin historique au-dessus de tout soupçon.

2. Du temps des études (1676-1682)

Les *Cahiers* d'Ostervald, baptisés *Journal* par certains, nous parlent des années qui vont de sa naissance à 1699, l'année de son arrivée aux *affaires* de l'Eglise réformée de la Principauté de Neuchâtel et Valangin. Ces *Cahiers* sont, avec les registres du Conseil de Ville et les procès-verbaux de la Vénérable Classe, les sources les plus anciennes dont nous disposons encore.

De Zurich à Saumur et Orléans

Le père de Jean-Frédéric, Jean-Rodolphe, voulut être son mentor. Il commença à le mener à Zurich, pour le familiariser avec la langue allemande. Jean-Frédéric avait trois ans. Huit mois plus tard il était de retour. Son père, appuyé par le Principal du Collège de Neuchâtel, M. d'Aubigné, l'encouragea aux études. A 13 ans il retourna à Zurich, *sans enthousiasme*, note-t-il dans ses *cahiers,* pour y étudier ses humanités. Il avait 15 ans quand il s'en fut à Saumur, avec son ami Charles Tribolet[5], étudier la philosophie et la théologie. Les deux amis se rendirent à Saumur le 29 septembre 1678. A l'automne 1680, Ostervald fut promu maître-ès-arts[6]. Il avait 17 ans[7].

---

[5] Voir pp. 24 et 38 de *La vie de Jean Frédéric Ostervald,* Extrait de l'ouvrage de David Durand [par Bonhôte Auguste], Préface de L. Henriod, Neuchâtel 1863.

[6] Nous avons retrouvé ses deux thèses imprimées aux archives de la Bibliothèque Universitaire de Zurich. Voir R. Grétillat p. 14.

[7] A. Guillebert a donné copie (loc. c. p. 102) d'un certificat de bonne vie et mœurs qu'Ostervald ramena de Saumur. Ce certificat surabonde en bonnes notes. Il fait penser à ces

De Saumur, les deux amis s'en furent à Orléans, après un crochet à La Rochelle[8], plus touristique que studieux. A Orléans, les jeunes gens furent accueillis très cordialement par Claude Pajon, ancien professeur de Saumur, novateur audacieux pour les uns, théologien aux odeurs méphitiques pour les autres (en particulier pour les théologiens de Berne)[9]. Pajon était à cette époque très en honneur pour avoir écrit une réponse aux *Préjugés légitimes* de M. Nicole. David Durand commente cette réponse comme suit: Pajon enlaça *les Jansénistes dans leurs propres filets*[10].

Les deux jeunes gens passèrent trois mois d'hiver chez Claude Pajon à Orléans: d'octobre à la mi-décembre 1681. Les *Cahiers* d'Ostervald résument ce séjour comme suit:

- 1681 - Je partis de Saumur et vins à Orléans où je fus jusqu'au mois de décembre. Je profitais plus pendant ces trois mois, que je n'avais fait à Saumur pendant trois ans. M. Pajon eut mille bontés pour moi et pour M. Tribolet; ses sermons et sa conversation nous charmaient; je ne pouvais cependant goûter son sentiment de la grâce médiate[11].

Précisons, pour éviter au lecteur de s'engager sur quelque fausse piste, qu'Ostervald était tout aussi opposé à la grâce *immédiate* de P. Jurieu qu'à celle *médiate* de Claude Pajon. Nous dirons plus loin l'opinion, très siècle des Lumières déjà, qu'il allait prôner. N'était la biographie de D. Durand, nous ignorerions qu'Ostervald n'en adhéra pas moins de cœur à la volonté novatrice de Claude Pajon. Voici son témoignage. Ostervald *aimait beaucoup M. Pajon, il ne pouvait se lasser de parler de lui et de reconnaître en toute occasion ce qu'il lui devait*[12].

---

très beaux arrangements floraux qu'on ne sait par quel bout saisir.

[8] Voir les *Particularitez* de 1747, celles aussi revues et corrigées par Jean-Rodolphe Ostervald.

[9] Voir O. Fatio: *Claude Pajon et les mutations de la théologie réformée à l'époque de la Révocation*; in: *La Révocation de l'Edit de Nantes et le protestantisme français en 1685;* Paris 1986 p. 209-227.

[10] Ainsi D. Durand/Henriod, p. 19.

[11] Le pasteur Allix, ministre à Charenton, défendait *avec chaleur* la *grâce immédiate,* contre Claude Pajon partisan de la grâce *médiate.* Ostervald entend raisonner le sujet en historien, non en métaphysicien. Nous dirons comment et pourquoi il renvoie les deux hommes dos-à-dos.

[12] *Vie de Jean-Frédéric Ostervald, loc. c.,* p. 21.

L'orthodoxie libérale d'Ostervald

Ce témoignage donna l'occasion à R. Grétillat de rappeler que *celui* [Ostervald] *qui devait être considéré comme le représentant de l'orthodoxie fut un des champions du libéralisme du XVIIe siècle*[13]. Le libéralisme, auquel Grétillat en veut à mort, est inconnu des historiens du XVIIIe siècle[14], et *l'orthodoxie mitigée* dont se réclamait Ostervald, aussi bien que Turrettini, Werenfels et leurs disciples, comme le pasteur P. Roques de l'Eglise française de Bâle par exemple, n'avait pas grand chose en commun avec celle du Réveil au nom duquel les Revivalistes exécutèrent gaillardement Ostervald. H. Vuilleumier, plus attentif aux textes et à l'histoire, parlera trente ans après R. Grétillat de l'*orthodoxie libérale* d'Ostervald et des théologiens du Triumvirat Helvétique, le célèbre *Trifolium Helveticum*. Nous dirons, plus loin, qu'il ne s'agit pas là d'un paradoxale, mais d'une interprétation d'époque, bancale peut-être, mais reçue partout: en Suisse, en France, en Angleterre et même en Hongrie. (Voir plus loin).

Paris – Neuchâtel

Avant de retourner à Neuchâtel, Ostervald et Tribolet passèrent quatre mois à Paris; du 12 décembre 1681 au 19 avril 1682. Ils y firent la connaissance de personnalités protestantes de premier plan, dont *le fameux Allix, ministre de Charenton (...) qui donna d'excellentes directions à M. Ostervald*[15]. Ce dernier s'intéressa aussi aux pièces de théâtre jouées à Paris, et s'égaya même à chanter du Lulli, avec quelque succès, comme on sait. Il n'entreprit aucune étude académique à Paris. La *Légende dorée* le voit studieux partout où il passa. Notre futur *Grand Homme* était passé par Paris en étudiant-touriste, tout simplement, comme à La Rochelle. Des nouvelles du pays le rappelèrent au chevet de son père gravement malade. Jean-Rodolphe Ostervald décéda deux mois plus tard, le 26 juillet 1682,

---

[13] *Ibid.*, p. 14.

[14] Il est à craindre que Grétillat n'ait, en 1904, confondu les *latitudinaires*, (ainsi nommés par P. Jurieu), avec les *libéraux* du XIXe siècle. L'orthodoxie, de frappe revivaliste du XIXe siècle n'avait plus grand chose en commun avec celle de la *Formula Consensus*, contre laquelle s'était battu Ostervald.

[15] Voir Durand/Henriod *o.c.*, p. 21.

à l'âge de 61 ans. Il avait eu le temps, avant de mourir, de tester les convictions de son fils, études faites, et de l'en féliciter[16].

Ostervald rapporte dans ses *Cahiers* comment il décida de faire un complément d'études à Genève. *Peu après la mort de mon Père, je priais ma Mère de me permettre que j'allasse passer six mois à Genève. Elle y consentit avec quelque peine. J'y allai donc le 25 octobre* [1682], *et j'entrai en pension chez M. Duferu, pasteur de St. Pierre.*

3. Etudes hors cursus d'Ostervald à Genève de 1682-1683

Trois mois après le décès de son père, Ostervald s'immatricula à l'Académie de Genève, *pour peu de temps*, relate R. Grétillat[17], ignorant comme le biographe Durand avant lui[18], combien ces trois mois, passés aux cours du professeur L. Tronchin, furent décisifs à tous points de vue. La correspondance qu'entretiendront Ostervald et L. Tronchin, de 1683 à 1705, nous ouvre des horizons inattendus. Elle témoigne d'un autre Ostervald que celui célébré par les *Particularitez* de 1747, et même de celui décrit par D. Durand en 1778. Jean-Frédéric y apparaît dans le rôle d'un jeune théologien timide encore, fort respectueux de l'autorité de son maître à penser genevois L.Tronchin, et avide encore d'informations historiques, juridiques et de conseils pastoraux[19]. Il lui demande par exemple de le conseiller dans le choix de livres pour se mettre à l'étude du *chaldaïque* et pour renouveler l'enseignement catéchétique. Ce dernier souci se retrouve en 1699 dans le *Traité des Sources* (...).

Le Chapitre III *de la Formula Consensus* défendait l'étude comparée du *textus receptus* avec la traduction grecque des LXX, les versions samaritaines, et autres traductions anciennes des Saintes Ecritures et ouvrages en chaldaïque. Cette lettre à Tronchin montre qu'Ostervald était décidé à enfreindre cet oukase, avant même d'être consacré ministre. Les

---

[16] Voir Durand/Henriod p. 27.

[17] Durand est tout aussi peu informé sur le séjour d'Ostervald à Genève. A l'en croire, notre auteur y aurait *repassé toutes ses études avec une rare application.*

[18] *Ibid.*, p. 27.

[19] Voir lettre à Tronchin du 13 septembre 1704: *la perte de mon propre père ne m'a pas plus affligé que je sens que la vôtre m'affligera.* Voir aussi la lettre de condoléances au fils, Antoine Tronchin, du 12 septembre 1705, de la *Correspondance Tronchin/Ostervald.* Nous en reproduirons un extrait plus loin.

scolies en bas de page de la Bible de 1744 montre qu'il a persévéré toute sa vie dans ces études d'*archéologie littéraires et philosophiques* des Ecritures comme les appelaient les savants anglais, dont G. Burnet, parrain occulte d'Ostervald.

Lorsque Londres le nomma, début 1701, *membre correspondant* de la SPCK, (qu'Ostervald crut être une *corporation royale*) il pria *l'Illustre L. Tronchin* de l'assister de ses conseils. Il fit encore appel à l'expérience de son maître genevois, quand MM. les Ecclésiastiques de Berne se montrèrent hostiles à ses deux premiers ouvrages: au *Traité des Sources de la Corruption* de 1699 et au *Catéchisme* de 1702. Nous verrons que le bras de fer qui s'engagea entre Berne et Neuchâtel, en 1703, fut mené du côté neuchâtelois en soumission aux conseils du professeur L. Tronchin. La correspondance Tronchin/Ostervald nous renseigne encore sur les promotions successives qui firent du ministre, fort modeste d'un petit pays, un auteur dont on parlera en la *République des Lettres*[20], et dans toute l'*Europe du refuge.*

L'Illustre professeur L. Tronchin

L'*Illustre professeur Louis Tronchin* avait fait ses études à Saumur comme le père de Jean-Frédéric. Nommé à Genève, il avait été la dernière tête de proue des *orthodoxes modérés ou doux* (expression d'époque)[21], opposés aux partisans de la *Formula Consensus*, l'ancien parti de François Turrettini (le père de J.A. Turrettini, futur ami d'Ostervald). Le parti de Tronchin fut battu par *l'orthodoxie des Rigides et Zélés*. En fait Tronchin ne se relèvera plus vraiment de cette défaite. Il avoue à l'occasion à Ostervald, qu'elle lui ôta toute envie de publier ses travaux.

Permettez Monsieur que je vous désobéisse!

Voici une anecdote pleine de joliesse qui illustre l'amitié qui unit les deux hommes pendant vingt deux ans. Découvrant la liste des membres de la SPG qui lui donnait le titre de *professor of Divinity,* Ostervald

---

[20] 1683 fut l'année de son retour de Genève à Neuchâtel.

[21] Voir Durand p. 19. Les *Rigides* étaient partisans du *serf-arbitre*, les modérés du *libre arbitre*. Ces derniers considéraient *la liberté humaine comme le chef d'œuvre inviolable de la divinité.* On ne pouvait être plus éloigné de la théologie calviniste.

s'empressa d'en écrire à son *cher Père* Tronchin, l'assurant qu'il allait sans tarder en demander correction. L. Tronchin lui demanda, par retour de courrier, de n'en rien faire: *je vous considère tout autant professeur que moi ou mes collègues.* Cette anecdote montre qu'en 1702 encore Ostervald recherchait en toutes choses l'approbation de son père spirituel. Tronchin, bien que de grande générosité, finit par se découvrir agacé par les marques d'affection filiale que lui prodiguait Ostervald. Dans une lettre du 2 juin 1705, il refuse tout net de jouer plus longtemps le rôle de *père* spirituel et lui demande de ne plus l'appeler *père, mais frère.* Le 7 juin Ostervald demande à son vieux maître la permission de lui désobéir! Tronchin, grand cœur, lui répliqua le 23 juin 1705: *je vois bien qu'il faut que je souffre le titre qu'il vous plaît de me donner.*

Ostervald se découvrit une assurance nouvelle quand il apprit que plusieurs membres de l'épiscopat anglican veillaient sur sa destinée. L'évêque de Salisbury[22] n'avait pas hésité à se dire prêt à l'assister au cas où MM. de Berne viendraient à le serrer de trop près. L. Tronchin avait applaudi à la lecture de la lettre de Londres qui assurait Ostervald de sa protection de la Cour: *désormais vous ne risquez plus rien.* C'était en 1703, deux ans avant le décès de L. Tronchin. Ce départ déclencha chez Ostervald une détresse sans fond. Dans sa lettre du 12 septembre 1705[23] à Antoine Tronchin, fils de l'Illustre professeur décédé, il éclate littéralement en sanglots. Il ne se possède plus. De toutes les lettres conservées, aucune ne laissera voir Ostervald souffrir une telle douleur. Même lorsqu'en 1715 sa femme le quittera, il restera digne dans sa douleur et maître de soi[24].

La lettre de condoléances du 12 septembre 1705

Voici quelques lignes de la lettre d'Ostervald adressée à Antoine Tronchin, Conseiller d'Etat à Genève et fils du défunt.

---

[22] Nous avons consacré un de nos chapitres au *Père en Dieu Gilbert* (Burnet), évêque de Salisbury, parrain occulte d'Ostervald.

[23] Correspondance Tronchin/Ostervald.

[24] En novembre 1715, il écrivit à Turrettini le cœur en deuil: *la perte que je viens de faire de ma chère et bonne femme, a percé mon cœur d'un trait que je porterai jusqu'au tombeau. Il n'y a que la méditation et la prière qui puissent m'en consoler.*

Je suis hors d'état, mon très cher Monsieur, de vous donner de consolations sur la mort de Monsieur votre Père. Ce triste événement, auquel je ne m'attendais guère, me jette dans une affliction inexprimable. J'ai perdu aussi bien que vous un bon et digne Père. Vous savez mieux que moi l'extrême tendresse qu'il avait pour moi. Il m'en a donné des marques jusqu'à la fin. Mon cœur est percé de la plus vive douleur. (...) Mon Dieu quelle perte ai-je faite. Mais que n'avez-vous pas perdu, mon cher Monsieur? (...) Je viens donc mêler mes larmes aux vôtres. (...) Vous reconnaîtrez, que personne ne l'a plus aimé, ne l'a plus honoré, ne le regrette plus que moi (...). Puisse votre cher fils Louis vous consoler de la perte que nous avons faite, et puissions nous voir revivre en lui celui que nous pleurons, et que je pleurerai toute ma vie.

Le décès du professeur Tronchin marqua la fin d'une des périodes les plus importantes de la carrière d'Ostervald.

4. Ostervald le diacre (1683 à 1699), ou: le temps des Cerises

Rentré de ses études genevoises le 5 juillet 1683, Ostervald fut consacré ministre du Saint Evangile, ainsi que deux de ses condisciples, MM. Tribolet et Legoux, par imposition des mains du Doyen Perrot. Mais avant de le titulariser pasteur d'une paroisse, la Vénérable Classe lui confia le poste de diacre. Le diacre de Neuchâtel était chargé, pour l'essentiel, de la catéchèse des enfants. Après 1699, Ostervald ayant succédé à D. Girard, il ne transmit pas sa charge au nouveau diacre, comme le voulait la tradition, mais en fit la chasse gardée des pasteurs de la Ville. Son argument: le nouveau diacre avait *assez à faire par ailleurs.* Au vrai il s'agissait de mettre en rodage le prochain catéchisme auquel travaillait Ostervald.

Autocéphalie de l'Eglise de Neuchâtel et Valangin

Avant de voir à l'œuvre le jeune diacre, il nous faut rappeler, comme entre parenthèses, le caractère autocéphale[25] de l'Eglise de la Principauté

---

[25] E. Bloesch déjà insistait sur l'importance de cette autocéphalie pour comprendre l'histoire de l'Eglise neuchâteloise au XVIIIe siècle. Voir *Geschichte der Schweizerisch-Reformierten Kirchen,* Bern, 1899, 2 vol.

de Neuchâtel et Valangin. Nous appelons autocéphalie, l'autonomie juridique, disciplinaire et dogmatique d'une Eglise régionale. Cette autocéphalie joua un rôle décisif lors de la réforme neuchâteloise *du culte et des sentiments,* entreprise à partir de 1701/1702.

En passant à la Réforme au XVIe siècle, Neuchâtel n'écarta pas la Famille régnante, demeurée catholique, laissant entre ses mains tous ses pouvoirs, sauf celui du gouvernement de l'Eglise. Elle assurait son autocéphalie en l'asseyant sur les droits acquis.

Neuchâtel finit par céder à cette pression exercée de toutes parts; il est vrai qu'elles étaient assorties de la menace: les Cantons signataires ne défendraient plus la Principauté si elle était attaquée. Ostervald était persuadé que Neuchâtel avait signé pour la forme, mais que l'Eglise était resté sur sa réserve quant au fond. Voici comment le 28 avril 1706 encore, il présentait la situation à Turrettini: *Toute la Suisse écrivait en ce Pays: Ecclésiastiques, Politiques, on écrivait à notre Gouverneur, au Magistrat de la Ville, à notre Compagnie; mais en temporisant, en tenant bon, nous avons vu tout cet orage se dissiper. Nous écrivîmes à la fin à Berne que nous ne pouvions point imposer ce joug à nos Ministres reçus ou à recevoir; que le Doyen et le Secrétaire signeraient la Formule pour témoigner de notre union avec eux, mais que du reste, on laisserait à chacun sa liberté, toutefois en imposant le silence sur ces matières. Et c'est ce silence que nous signons*[26]. Mais MM. de Berne avaient gardé de cette affaire un tout autre souvenir, comme nous allons le voir plus loin. A leurs yeux l'Eglise de Neuchâtel avait bel et bien signé la *Formula* et évoluait depuis dans son orbite.

Cette autocéphalie permit à Ostervald, en accord avec la Vénérable Classe, non seulement de s'opposer aux impératifs des partisans de la *Formula Consensus*[27], mais surtout de mettre en route *les réformes du*

---

[26] Budé III/42.

[27] On trouvera chez le même auteur E. Bloesch une présentation courte mais précise du caractère politico-religieux particulier à la Principauté de Neuchâtel et Valangin. De religion protestante, elle entend rester la propriété d'un Prince catholique, mais demande à faire partie de la Suisse, bien que régentée par une des grandes maisons du Royaume de France. Enfin, elle entend tenir sa place dans le concert des Cantons réformés, tout en faisant des pieds et des mains pour ne pas se laisser imposer le joug de l'Orthodoxie des *Rigides et zélés* qui entend assurer l'unité politico-religieuse des cantons protestants.

culte, des sentiments et des mœurs[28]. Des réformes qui, à en croire une lettre d'Ostervald, changèrent effectivement la face de l'Eglise de la Principauté[29]. Et encore d'ouvrir un séminaire de théologie, de réintroduire les fêtes de Noël, Nouvel-An et de l'Ascension[30] dans la vie socio-économique de la Cité.

Ostervald put mettre en route toutes ces institutions sans rien demander à personne; à condition bien sûr, de ne pas mécontenter ces Messieurs de l'Hôtel de Ville, instance laïque de contrôle de la bonne marche de la paroisse.

La même autocéphalie de l'Eglise neuchâteloise permit à Ostervald d'inciter l'Eglise de Genève, elle aussi autocéphale, d'innover à l'exemple de Neuchâtel. Elle l'incitera encore à ménager des têtes de pont à sa théologie raisonnée à Bâle et à Zurich, et même à jouer au chat et à la souris avec MM. les Ecclésiastiques de Berne, dans l'affaire du catéchisme de 1702, comme nous allons le dire.

Cette situation privilégiée de son Eglise incita encore Ostervald à proposer aux trônes protestants de Londres et de Berlin, la nouvelle liturgie neuchâteloise du culte. Elle devait servir de paradigme aux Eglises anglicanes, réformées voire luthériennes, pour faciliter la réunion des peuples protestants, en marge de toutes les querelles théologiques traditionnelles.

5. La passion du diacre Ostervald pour le *chaldaïque* et la *catéchèse*

A peine consacré ministre en son Eglise autocéphale, Ostervald demanda à L. Tronchin – nous l'avons déjà noté – de le conseiller dans l'étude du *chaldaïque*. Cette demande vient manifestement d'un ancien

---

[28] C'est-à-dire d'instaurer sa cérémonie de réception des catéchumènes; de revoir les conceptions doctrinales et pastorales d'hier, de rétablir la discipline ecclésiastique, d'écrire un catéchisme au goût du jour, de rédiger de nouvelles liturgies de Baptême, de Mariage et de Sainte Cène.

[29] Voir: *Geschichte der schweizerischen Reformierten Kirchen,* 2 vol., Bern 1899.

[30] Cela lui était d'autant plus facile, qu'au début du siècle, les autorités politiques neuchâteloise étaient acquises à l'impatience réformatrice d'Ostervald, fils d'une des familles nobles de la Ville, et bien *apparenté.*

étudiant en manque d'occupations intellectuelles[31]. Elle mérite attention, voici pourquoi: le *chaldaïque* est une langue morte, nécessaire à qui veut étudier les *paraphrases chaldaïques*[32]. Ostervald se pique de l'apprendre, non par excentricité, mais par combativité. Le *Canon 5* du Synode de Dordrecht en défendait l'étude, pour ne pas voir remettre en cause, par des esprits curieux, la valeur nécessairement *ne varietur* du *textus receptus* de l'A.T.? Ostervald n'aimait pas de tels oukases. Il n'était pas le seul. On en vient à se demander si cette défense ne fut pas, pour Ostervald et autres théologiens non-conformistes, une raison décisive pour se mettre à l'étude du chaldaïque.

L'impatience catéchétique du nouveau diacre

Ostervald revêtit l'office diaconal pendant 16 ans. Il était animé d'une passion évidente pour l'enseignement catéchétique qui venait de lui être confié. Le 12 juin 1683, sa toute première lettre à Tronchin lui annonce qu'il allait être reçu, *dans trois semaines*, ministre du Saint Evangile. En même temps elle le *supplie bien humblement de me dire votre avis sur la manière de catéchiser, que vous approuvez le plus, et de m'indiquer l'auteur s'il y en a qui s'y prenne comme il faut.* Ostervald savait donc, avant sa consécration déjà, que le poste de diacre de Neuchâtel lui serait confié et qui, plus est, que ses désirs de réforme aurait l'approbation de son *cher Père.*

Rappelons en bref, pour illustrer sa passion pour l'enseignement de la jeunesse, qu'Ostervald changea deux fois de méthode pédagogique, fit recevoir une liturgie nouveau style de réception des catéchumènes; jeta les premières bases de son futur catéchisme; refusa, en 1699, de se décharger

---

[31] *J'étudie, autant que j'en puis avoir le temps, vos remarques sur Vendelin et Cameron (...), je m'attache aux langues, et comme j'ai envie de cultiver mon hébreu, je vous prie, Monsieur, de me dire quel livre je pourrais lire, pour apprendre le Chaldaïque.* Lettre à Tronchin du 17 décembre 1683.

[32] Voir la lettre à Tronchin du 17 décembre 1683. Il s'agissait en fait de vérifier si les *Paraphrases chaldéennes* parlaient déjà de la Trinité, de la personne du Messie; comme le fait la Bible. Voir: J. Bernard dans les *Nouvelles de la République des Lettres* d'août 1699 p. 212, de juillet et décembre 1699. Le Furetière renvoie à un *Missel Chaldaïque* en syriaque de 1592, riche de 12 messes ou liturgies, attribuées à St Jacques, St Pierre, St Jean, et aux *Saints Apôtres.*

de l'instruction catéchétique sur le nouveau diacre, quand lui-même fut nommé premier pasteur de la Ville.

David Durand nous décrit comme suit, les conséquences des premiers changements introduits par le nouveau diacre dans l'enseignement catéchétique en la Ville capitale: *la catéchisation du dimanche, jusqu'alors assez déserte, devint florissante: les conseillers, les avocats, les beaux esprits même, augmentaient la foule,* [*des gens de maison* pour l'essentiel] *et chacun s'en retournait édifié (...). Les enfants, de leur côté, n'étaient pas les derniers à apporter aux instructions qui leur étaient ainsi offertes, une attention qui, auparavant ne leur était pas habituelle*[33].

Bien plus tard, doyen déjà de la Vénérable Classe, Ostervald réorganisa pour la seconde fois cet enseignement. Il le déplace du dimanche après-midi au samedi matin, changea de méthode pédagogique et défendit la participation aux heures de religion, à tout auditeur adulte: femme de chambre, cuisinier, avocat ou bel esprit. Une lettre du 10 novembre 1701 informe Tronchin de la chose: *Personne n'assistera à ces exercices, (qui se feront dans le Temple) que les enfants et les régents. Il ne s'y fera aucune forme de sermon. On ne montera pas en chaire (...).* La même lettre à Tronchin précise encore: *Ces catéchismes se feront par les trois pasteurs* [de la Ville]. *Nous nous en sommes chargés parce que notre Diacre a assez d'occupation par ailleurs, et que nous sommes bien aise de travailler à une si bonne œuvre et de connaître par nous-mêmes l'état de notre jeunesse (...). Nous prétendons parcourir le Catéchisme deux fois l'année.*

La même lettre toujours annonce à Tronchin la préparation d'un nouveau catéchisme, et l'*établissement* prochain d'une cérémonie de réception des catéchumènes dans l'Eglise, en fin d'instruction religieuse: *mes collègues et moi faisons un nouvel établissement dans cette Eglise, qui sera d'un grand fruit, et qui nous a paru de la dernière conséquence. Comme il n'y a rien de plus important pour la réformation des mœurs, que de bien élever et de bien instruire les enfants, nous avons cru que nous devions y pourvoir, et qu'après avoir établi un bon ordre pour la réception des catéchumènes à la Sainte Cène, il fallait travailler à instruire les enfants dans le temps qui précède cette réception (...).* La lettre ne dit pas les emprunts faits par Ostervald à la liturgie anglicane de 1661, au moment de la rédaction de cette cérémonie de réception des

---

[33] Durand/Henriod. p. 31.

catéchumènes. Nous y reviendrons plus loin, ainsi que de ceux qui entrèrent dans la nouvelle liturgie de Sainte Cène neuchâteloise en 1713.

6. Le diacre Ostervald observateur de la vie politique de la cité

Une autre passion encore semble avoir habité le jeune diacre, celle d'observateur de la *vie politique* de sa ville, et ceci dès 1684, année de son entrée en fonction. La question s'impose à qui relit les cinq *cahiers/ journaux* d'Ostervald qui survécurent aux injures du temps. (Voir l'annexe en fin de chapitre). Pour éviter toute équivoque, rappelons que *la politique* relevait à l'époque de la première partie de la morale, à en croire le Furetière de 1704, un chapitre qui devait intéresser Ostervald au plus haut point.

En un premier temps ces cahiers nous découvrent un Ostervald antagoniste décidé du Premier Pasteur David Girard[34] doyen de la Vénérable Classe, et donc le supérieur hiérarchique direct du diacre de la Ville. On découvre encore qu'avant d'être politique, l'inimitié entre les deux hommes semble avoir été d'ordre privé, familial peut-être. L'Ostervald des *cahiers* reproche, par exemple, au ministre D. Girard d'avoir prêché trop longuement un jour d'hiver, dans un Temple glacial, en sorte que Madame *Ostervald Mère* attrapa un mal dont elle mourut[35]. Une bien curieuse accusation venant de qui l'on sait. Là-dessus se greffa une opposition politique dont témoignent éloquemment les *cahiers /journaux.* L'annexe tentera de découvrir l'usage que l'on fit des observations politiques du diacre Ostervald, légitimiste par conviction et déjà de naissance.

La prédication politique *de David Girard*

Il faut savoir que D. Girard avait osé dénoncer jusqu'en chaire les exactions illégales de la Duchesse de Nemours, au lendemain des événements de 1694. Tout le monde, même les Hommes de Loi, en souffrirent et s'en plaignirent. Les Quatre Ministraux consternés, répétaient que cette manière de faire profitait fort aux officiers français au

---

[34] D. Girard avait été anobli en 1672 par Anne Geneviève de Bourbon.

[35] Voir le cahier/journal de 1693, et les lettres à Tronchin du 10 et 28 juin 1699. Tronchin écrit à Ostervald le 1er août 1699: *l'affaire Girard témoigne qu'on vous en veut nommément.*

service de Madame, mais faisait fuir les habitants les plus utiles au bien-être économique de la ville. Ces officiers rachetaient leurs biens pour une bouchée de pain. *Notre Princesse* s'était, semble-t-il, décidée après 1694, on ne sait pourquoi, à jouer les despotes de l'arbitraire, à l'image de Louis XIV, et, nous assure-t-on, de l'évêque de Bâle, son voisin territorial. Madame de Nemours maintint ce cap pendant quatre ans, de 1694 à 1698, s'aliénant *ses peuples,* suscitant une opposition de plus en plus impatiente. Le premier pasteur indigné, D. Girard se fit le porte-parole courageux de l'insatisfaction populaire. Il en vint même à appeler les Neuchâtelois à se soulever contre une autorité légitime devenue despotique[36]. Les sermons de D. Girard lui firent très bientôt une renommée de Savonarole neuchâtelois. Mais c'était là aller trop loin au goût de certains, c'était faire de la *politique,* au sens moderne du terme.

Les autorités de la Ville demandèrent et obtinrent que l'affaire fût portée devant MM. de Berne. Un énorme dossier intitulé *Neuenburger Geschäfte,* conservé aux Archives cantonales de Berne, nous apprend les points débattus. On y trouve même un papier non daté, où sont relevés au crayon quelques-uns des thèmes dits *politiques,* reprochés à D. Girard, dont son appel au soulèvement de la population.

La prédication de frappe piétiste *de J.-F. Ostervald*

Il faut interroger le *Traité des Sources (...)* pour connaître les thèmes de la prédication ostervaldienne. Ils forment comme le contrepoint à ceux de la prédication de Girard. Autant celle de ce dernier était savonarolienne, autant celle d'Ostervald était de frappe nettement piétiste. On sait que *la praxis pietatis* de Spener était, en ses premiers temps, considérée par l'Europe luthérienne, comme un remède à tous les maux de la société. On sait les sectes, politiquement et religieusement *de gauche*, auxquelles cette conviction donna naissance.

---

[36] Un texte de Charly Guyot, dans son *Histoire de Neuchâtel,* Genève, 1978, affirme: *Aucun de nos souverains n'est resté plus qu'elle populaire dans le pays* (p. 116). Ce qui est vrai, car après l'échec de la tentative putchiste du Prince de Conti, la Duchesse de Nemours changea radicalement sa manière de gouverner. Voici la description que donne Saint-Simon de *notre Princesse. Mme de Nemours, avec une figure fort singulière, une façon de se mettre en tourière, qui ne l'était pas moins, de gros yeux qui ne voyaient goutte, et un tic qui lui faisait toujours aller à une épaule, avec des cheveux blancs qui lui traînaient partout, avait l'air du monde le plus imposant.*

Girard parlait justice et réclamait le respect, par le Château, des droits acquis. Ostervald prônait la soumission de tout un chacun à la *Lex Dei*, aussi bien au peuple, qu'à l'autorité de droit divin, c'est-à-dire aux Magistrats et aux Princes. Ostervald ne versa jamais dans le culte de l'alliance de l'autel et du trône, du sabre et du goupillon, célèbre duo chanté par les politiques et les ecclésiastiques à l'autorité contestée. Il demandera toujours aux grands de ce monde, comme aux petits, de se soumettre sans broncher à *la Parole révélée de Dieu,* à la *Lex Dei.* Le bonheur de l'individu, de chaque collectivité, voire de toute l'humanité, était à ce prix.

Girard, le contestataire, semble avoir bénéficié d'une certaine protection de la part du Conseil de Ville. Du moins tant que durèrent les débats contradictoires devant les autorités bernoises. Mais cette protection cessa, semble-t-il, le jour où les autorités du Château et celles de l'Hôtel de Ville décidèrent de présenter un front commun du refus au Prince Conti et d'enterrer la hache de guerre?[37] Après ce revirement, D. Girard revêtit la casaque du parti contiste, et se vit derechef accusé de *faire de la politique,* même par les Quatre Ministraux, ses alliés d'hier[38]. Le Prince de Conti quitta Neuchâtel le 1er mai 1699[39], et D. Girard perdit, en même temps que son poste de premier pasteur de la ville, son rang de doyen de la Vénérable Classe.

La double promotion d'Ostervald et la chute de D.Girard

La nomination quasi immédiate du diacre Ostervald à ces deux postes prestigieux, fut dénoncée par les Contistes, orphelins de leur candidat[40], comme une rocade politique savamment préparée par Ostervald lui-même, auquel on aurait payé ainsi les services rendus à la cause légitimiste par ses *cahiers/journaux*? (Voir Excursus I). On sait que les vaincus ont

---

[37] Voir l'*Acte d'Association des Corps et Communautés de l'Etat de 1699.*

[38] Le Dr. Bernard de Montmollin tient serré en sa bibliothèque privée une lettre des Quatre Ministraux au Gouverneur de Neuchâtel du 7 juillet 1699 qui rappelle que le ministre Girard a été rappelé à l'ordre déjà sept fois.

[39] Lettre à Tronchin du 10 juin 1699.

[40] Voir lettre à Tronchin du 28 juin 1699: *ils disent que j'ai travaillé à me mettre en sa place.*

nécessairement tort, en sorte que, hormis les Contistes[41], personne ne fit mine de croire ces calomnies. Mais le reproche blessa Ostervald qui songea à *se retirer pour rendre la paix à son pays*[42]. Au vrai, il n'en fit rien, du moins à notre connaissance.

Fin janvier 1700, Ostervald *sait d'original,* que l'affaire Girard était finie, grâce à *l'intervention de S.M. B.[britannique]* auprès de Versailles (?). Le 20 janvier 1700, Ostervald écrit à Tronchin: *je sais d'original que l'Archevêque de Cantorbery et quelques Evêques ont parlé fortement au Roy de l'affaire de M. Girard.* Ostervald sauvé d'un mauvais K.O. par un coup de gong londonien?

Le même 20 janvier nous apprenons que la Vénérable Classe venait d'arrêter que: *si quelque ministre fait ou dit quelque chose contre S.A.S. Madame la Duchesse de Nemours, nous procéderons contre lui à toute rigueur, même par la déposition.* La mesure disciplinaire arrivait trop tard, mais la boucle était bouclée. Ce qui n'empêcha pas les Contistes de faire croire que les Puissances Catholiques se seraient entendues pour déraciner la Réformation de Neuchâtel et recatholiciser la Principauté[43]. Ce faux bruit effraya Tronchin. Il voyait déjà le pays de Genève envahi par les Soudards de Louis XIV et pressa Ostervald d'arranger les choses, pour apaiser le roi Soleil. Mais notre auteur, serrant les dents, répondit qu'il était prêt à tout souffrir, *si la volonté de Dieu est de nous châtier par le moyen de cet homme*[44].

Il nous faut ajouter, à la décharge d'Ostervald, que sa double promotion comme premier pasteur de la Ville et doyen de la Vénérable Classe, ne le mit point en mesure de réaliser mieux ni plus vite les réformes *du culte et des sentiments* dont il rêvait. Nous verrons plus loin que, bien que doyen, il ne trouva qu'en 1701 une majorité en faveur de ses projets. Le diacre Ostervald, secrétaire déjà de la Vénérable Classe, avant de succéder à David Girard, aurait-il été considéré, en 1699, comme un homme *politiquement* sûr, pas encore comme le novateur qu'annonçait son *Traité des Sources de la Corruption* (...) de 1699?

---

[41] Ils représentaient le 1/10e de la population neuchâteloise. Lettre d'Ostervald à Tronchin du 28 juin 1699.

[42] Lettre à Tronchin du 15 octobre 1699.

[43] Lettre à Tronchin du 12 août 1700.

[44] Lettre du 5 août 1699.

7. Ostervald l'exégète *philosophe*

Toutes ces occupations et aventures n'empêchèrent pas Ostervald de poursuivre ses travaux d'exégèse *philosophique* des Ecritures. Le premier témoin qui nous reste des travaux de ce type est de 1704. Il est intitulé: *Leçons sur l'Epître aux Romains*[45]. Ostervald reprit ces mêmes *leçons* en 1734, toujours au séminaire de théologie de Neuchâtel. Les premiers essais littéraires d'explications *populaires* (non *philosophiques*[46]) des Ecritures datent de 1709. Ils donnèrent naissance aux *Arguments et Réflexions.*

Rappelons qu'Ostervald partage avec ses contemporains de la *Frühaufklärung* le souci de la recherche archéologique philosophique. Cette démarche consiste à remonter aux origines du langage religieux *obscure et figuré* pour en découvrir la nature. Le Furetière nous apprend que le siècle des lumières visait à substituer les *oracles de la raison* aux *oracles de la foi.* Notre chapitre XVIII illustrera ce propos de quelques exemples étonnants.

8. La réforme du Psautier calviniste

La réforme du Psautier calviniste avait été lancée officiellement par l'Eglise et l'Académie de Genève. Ostervald, diacre encore, s'enrôla dans leur combat. Le professeur Pierre Jurieu de Rotterdam s'était immédiatement opposé au projet genevois, avec la violence de conviction qu'on lui connaît. Ostervald répondit par un écrit intitulé: *Mémoire des raisons qui ont porté le Synode des Eglises Wallonnes des Provinces Unies des Pays-Bas, assemblées à Rotterdam, le 9 septembre 1700 et jours suivants, à n'admettre point de nouvelles versions des Psaumes dans leur service public* (Londres, 1700). Une lettre d'Ostervald à Tronchin du 10 décembre 1703, plaide l'introduction dans le Psautier, en plus de nouveaux Psaumes (à la manière de Conrard), d'*hymnes* spécifiquement *chrétiens,* pris du Nouveau Testament par exemple.

Ostervald avait déjà soutenu l'initiative genevoise dans son *Traité des Sources de la Corruption* (...) en répétant: *nous avons assez chanté Dieu*

---

[45] Le manuscrit porte deux dates: 1704, au début du manuscrit, 1734 à la fin.

[46] Les deux qualificatifs s'opposent. La distinction vient d'Ostervald, comme nous le verrons mieux plus loin.

à la judaïque[47]. Le slogan fit mouche, Jacques Bernard s'en fit l'écho dans les Nouvelles de la République des Lettres du mois de décembre 1699[48], mais ne put convaincre le professeur P. Jurieu de Rotterdam du bien fondé de cette réforme.

Pour tenter de le faire taire, Ostervald appela Londres à la rescousse. Il écrivit à l'évêque Gilbert de Salisbury pour lui suggérer de *faire parler de haut* à Pierre Jurieu, de peur de voir ce dernier heurter *certaines personnes dont le projet était de réformer et de perfectionner notre manière de faire le service divin.* Ostervald argumenta: *cet homme qui fait si fort le fier est fort prenable par cet endroit, à ce qu'on dit*[49]. On ne sait si l'évêque de Salisbury fit *parler de haut* à Pierre Jurieu. La suite des événements peut en faire douter[50].

Une fois la réforme du Psautier de Genève lancée, Ostervald, maintenant doyen, joua, à la demande de Tronchin, le critique artistique des psaumes et hymnes nouveaux envoyés à Genève des pays romands, de Berlin et autres pays du Refuge. Agacé par les productions bancales des pieux rimailleurs de province, (parmi lesquels notre auteur rangeait Bénédict Pictet de Genève!) Ostervald suggéra d'envoyer toutes ces productions à Paris, *parce qu'on y sait, mieux qu'ailleurs, manier la langue française*[51]. Une suggestion que Tronchin n'osa pas suivre. On sait que les poètes réformés du XVIIIe siècle finirent par renoncer à mettre au goût du jour les 150 Psaumes de la Bible. Cinquante seulement d'entre eux trouvèrent grâce à leurs yeux[52].

Nous traiterons dans les chapitres XIX et XX de ce volet du très long ministère neuchâtelois d'Ostervald.

---

[47] Voir: Budé II/384.

[48] *Ibid.*, p. 181.

[49] Budé, II/389, lettre du 19 octobre 1700. Ostervald n'est pas sans savoir que P. Jurieu avait reçu les ordres chez les Anglicans avant 1685, et que là était son talon d'Achille.

[50] Il n'empêche que les Psaumes nouveaux furent imprimés à Genève en 1707, Grétillat – Supplément 2 avril 1707 XXXV/36.

[51] Le Furetière nous apprend que la langue des auteurs reçus à la cour de Versailles (et évoluait dans l'entourage du Roi) décidaient du bon usage de la langue française. Le principe premier de la révision de la langue française par l'Académie commandait de conserver autant que possible le parler en usage.

[52] Voir P. Pidoux, *Le Psautier Huguenot,* 2 vol. Bâle, 1862.

9. Ostervald, le jeune diacre, par D. Durand, son premier biographe

Voici pour clore ce chapitre, la description du diacre Ostervald, que nous a laissée D. Durand, ministre à Londres, et premier biographe de notre auteur. D. Durand, enfant encore, passait par Neuchâtel avec son père en quête d'une terre de refuge pour huguenots, lorsqu'il rencontra le nouveau diacre. Durand n'a pas conservé la date de ce court séjour en la Principauté. Il n'a pas non plus retenu l'âge du jeune ministre. Ce dernier pouvait avoir entre 25 et 30 ans.

Ostervald était de grande taille, un peu maigre, mais d'un excellent tempérament; soutenu et fortifié encore par l'exercice, le travail et une stricte sobriété. Il avait le visage long, la bouche belle, les dents toujours nettes. Son air en général était serein et gracieux, mais grave dans ses fonctions pastorales, inspirant la confiance et le respect[53]. Cette description n'a rien qui puisse inspirer le pinceau d'un artiste. Mais les impressions d'un adolescent sont parfois plus riches de vérité que le tableau d'un maître. D. Durand a déclaré que le portrait qui ouvre la Bible de 1744 est peu ressemblant[54]. On ne sait quel modèle servit à Jean Dassier de Genève en 1740 et Ferd. U. Landry au Locle en 1863, à frapper leur médaille.

---

[53] La suite du texte nous apprend sa diététique: il ne prenait pas d'alcool, parfois un peu de thé *par complaisance pour les autres. Sur le déclin de l'âge il prenait un peu de chocolat.* Durand/Henriod p. 80.

[54] Un second portrait se trouve aujourd'hui en possession des héritiers de Maurice Perregaux, ancien pasteur neuchâtelois et lointain descendant d'Ostervald.

EXCURSUS I.

Les cinq *Cahiers,* appelés aussi *Journal* d'Ostervald, des archives de la *Lance*

Cette annexe tente de cerner la question soulevée dans ce chapitre: Ostervald le diacre a-t-il tenu ces *cahiers/journaux* en dilettante, ou pour soutenir, en légitimiste, la cause de la Duchesse de Nemours, face aux Contistes?

Le premier cahier va de 1621 à 1684 (date de l'entrée en charge du diacre Ostervald)

Ce cahier est une copie d'un original perdu. Il s'ouvre sur une note d'Ostervald disant: *j'ai copié ce qui suit de deux feuilles écrites de mon Père.* La première partie de ce cahier est datée du 27 octobre 1684. Elle nous apprend que *M. Tribolet bénit mon mariage,* et que le pasteur Girard baptisa Samuel, le fils aîné de J.-F Ostervald, le 3 novembre 1684. Ceci rappelé, le copiste met en oubli huit années de la biographie d'Ostervald, et nous fait passer du 27 octobre 1684 au 28 octobre 1692, sans faire mention (curieux oubli) de la consécration d'Ostervald au saint ministère en juillet 1683.

Un commentateur anonyme, (probablement M. Hugues Jéquier, décédé au début de notre siècle) note sur ce cahier: *copie de main inconnue, faite sans doute par ordre du maire de Pierre qui a eu l'original entre les mains.* M. H. Jéquier nous signale encore que l'original de la dernière partie de ce premier cahier serait de la main du *grand Ostervald.* A partir de l'an 1688, l'écriture du cahier change. Le nouveau texte fut copié, nous dit-on, par un M. Jacottet, secrétaire de M. de Pierre. Les informations qu'il contient sont d'ordre autobiographique. Mais alors pourquoi en avoir fait une ou plusieurs copies?

Le second cahier

Ce second cahier est d'une autre écriture encore. Il s'ouvre le 20 septembre 1688 et ferme le 2 janvier 1693, après une nouvelle qui court sous le manteau: *les de Montmollin allaient être destitués de leurs emplois* (un pluriel intéressant), *mais que cela dura quelques temps qu'on en vit l'effet.*

Ce cahier révèle que le diacre Ostervald était au courant des affaires politiques de la Cité, et en tenait comme une sorte de journal. Son copiste se présente comme le secrétaire du Conseil de Ville, et précise qu'il occupa ce poste à partir du 2 septembre 1689. Il nous apprend encore qu'il faisait partie, le 15 octobre 1689, de la délégation chargée de remettre une lettre à Berne, dont il tait le contenu. Cette mission à Berne lui fait écrire: *pour peu qu'on aurait fait d'effort, on serait compris dans l'alliance générale des Suisses.* Ce qui apparemment ne se fit pas.

Ce second cahier porte une étiquette qui dit: *Suite des mémoires du temps de M. Tribolet [cahier] n°6 pour le quitter d'abord après; il est mort seulement en 1695.* Ce qui n'est pas[55]. Mais qu'est-il advenu aux 5 cahiers manquants? Et pour quelle raison ce cahier n° 6 a-t-il trouvé refuge chez le maire de Pierre? Quelqu'un connaissait-il le poids politique des *cahiers/journaux* d'Ostervald, pour prendre soin de les déposer chez M. de Pierre, le Maire de Neuchâtel?

Le troisième cahier

Entre le second et le troisième cahier il y a un silence de cinq ans. Ce troisième cahier s'ouvre en décembre 1698, et porte l'entête suivante: *Relation de ce qui s'est passé à Neuchâtel l'an 1699 touchant les prétentions de Monseigneur le Prince de Conti sur cette Souveraineté.* Une page (au moins) couverte d'écriture, a été enlevée (manifestement au couteau) au début du cahier[56]. Quelqu'un a-t-il voulu faire de ce cahier/journal le témoin d'événements bien précis dont il convenait de tirer les conséquences? Le cahier se referme le 22 mai 1699 après la note suivante: *Le lundi 22 mai à 9 heures du matin, S.A. partit pour Paris; mais M. Bouret demeura à Neuchâtel pour y régler diverses choses que Madame n'a pas pu régler avant son départ.*

Entre le troisième et le quatrième cahier huit années s'écoulent en silence. Ostervald n'aurait-il rien observé, rien noté, tout au long de ces années si décisives non seulement pour l'Eglise et la Principauté, mais encore pour lui-même? Il est permis de s'étonner d'un silence aussi total

---

[55] Charles Tribolet, l'ami et compagnon d'œuvre d'Ostervald est décédé en 1735 (voir de Budé III/189). Il doit s'agir ici d'un autre Tribolet, d'un personnage important puisque les cahiers d'Ostervald s'y intéressent.

[56] Les barbes qui en subsistent en témoignent.

de la part d'un auteur habitué à tenir des *Cahiers/Journaux* concernant la vie politique de la Principauté.

On lira avec intérêt l'étude de V. Humbert portant sur les multiples copies de ce cahier 3, mis en circulation, à une époque où, semble-t-il, l'intérêt pour la tentative de putsch du Prince de Conti et les conduites politiques de son affidé D. Girard, n'intéressait plus grand monde, politiquement parlant. En voici le titre: *Relation de ce qui s'est passé à Neuchâtel l'an 1699, touchant les prétentions de Monseigneur le Prince de Conti sur cette souveraineté, écrite par M. J.-F. Ostervald, présentée par V. Humbert*[57].

Le quatrième cahier

L'étiquette en couverture de ce quatrième cahier assure, que son texte est aussi une copie d'un original ostervaldien. Il s'ouvre le 18 juin 1707 par ces mots: *La nuit du samedi 18 au dimanche 19 juin 1707 arrivèrent les nouvelles de la mort de S.A.S. la Duchesse de Nemours, notre Princesse souveraine.* Le cahier ferme le 31 octobre 1707 avec la note: *Ainsi deux heures de plaidoirie finirent une cause qui durait plus de 4 mois. Les Etats réussirent à prononcer les sentences le jeudi suivant.*

Le cinquième cahier

Ce cinquième cahier suit le quatrième sur les talons. Il s'ouvre le premier novembre 1707 par ces mots: *Novembre, le mardi premier, M. de Metternich donna au Conseil de la Ville une déclaration (...).* Ce cahier se referme le 8 mai 1708 par: *On était surpris surtout de ce que M. le Chancelier et le Maire de la Ville, ayant demandé leur congé, on ne le leur accordait pas.* Berlin jouait manifestement la carte de la continuité en laissant en place un gouvernement fermement légitimiste. Il avait tout

---

[57] Voir *Musée Neuchâtelois,*1897, pp. 123-133, 152-157, 177-183, 202-210, 227-232, 254-258. Voici un résumé du commentaire de V. Humbert. Il voit dans le texte si abondamment diffusé un écrit *politique.* Il viserait à montrer que la Vénérable Classe s'en était tenue à exiger de ses pasteurs de prêcher la soumission à la souveraine légitime. Ostervald prend, en effet, grand soin de noter les noms des pasteurs et suffragants qui rejoignirent les rangs du Prince de Conti, et signèrent sa fameuse pétition. Ostervald note aussi les noms des deux ministres qui révoquèrent leur signature. D. Girard, volontiers excessif, proclamait que *s'il avait dix mille mains, il les ferait toutes signer* (p. 206).

à y gagner. Or voici qu'Ostervald, le chroniqueur au quotidien, semble surpris par cette mesure. Qui dira pourquoi?

Ce trop rapide inventaire clos, la question reste posée: Ostervald s'est-il contenté de tenir, en dilettante, un journal privé des moments forts de son temps, en y englobant les événements de la vie socio-politique de sa cité? Ou a-t-il fait servir certaines pages à la justification des mesures de rétorsion du parti légitimiste contre les Contistes, comme nous le laisse croire la liste des grandes familles neuchâteloises passées à un moment crucial de l'histoire du pays du côté du Prince de Conti? La personnalité morale d'Ostervald et la conception qu'il avait de son ministère, s'opposent à ce soupçon. Mais les questions sans réponse demeurent: pourquoi et quand ces cahiers/journaux se multiplièrent-ils? Furent-ils exploités par le parti légitimiste ? En 1707 par exemple, à l'heure du passage de Neuchâtel au Roi de Prusse? Ostervald n'aurait jamais de son vivant laissé faire les copies recensées par V. Humbert. Après sa mort, ces textes n'avaient plus qu'une valeur folklorique. La question restera sans réponse. Mais il est indéniable que le diacre Ostervald fut un observateur fort perspicace et consciencieux de la vie politique de sa cité.

EXCURSUS II.

Le dossier bernois des Neuenburger Geschäfte[58]

Les *Cahiers/Journaux* qui nous restent n'ont gardé aucune trace, semble-t-il, du conflit qui, de 1694/1695 à 1698/1699, dressa *l'Hôtel de Ville* contre les officiers français au service de la Duchesse et contre ses *mignons* (dans le texte). Les *Archives de l'Etat de Berne,* par contre, ont conservé un énorme dossier intitulé *Neuenburger Geschäfte.* D'innombrables pages portent témoignage de cette confrontation. On y trouve la liste d'une vingtaine de réclamations fondées en fait et en droit par l'Hôtel de Ville, ainsi que les réfutations présentées par le Château. Les Mémoires des deux partis se réfèrent à des documents d'archives fort anciens; ils sont remarquablement rédigés par des hommes de loi, et se font de jour en jour plus volumineux. Les textes des Quatre Ministraux pourraient bien

[58] Voir: Archives cantonales de Berne.

être de la main de l'ancien Chancelier Georges de Montmollin[59], ceux de la Duchesse de Nemours, de la plume d'un avocat dont le nom n'est jamais prononcé.

Redisons en quelques lignes les raisons de ce conflit. Madame la Duchesse de Nemours semble avoir décidé, en 1694, de conduire en sa Principauté une politique inspirée de l'absolutisme de Louis XIV, sans tenir compte des *droits et privilèges acquis* par les Neuchâtelois. L'application, par les officiers français, des ordres injustes reçus, mécontentèrent les bourgeois, provoquèrent la fuite des commerçants, source de richesse pour la Principauté, et engendrèrent la paupérisation de la population. Les dits officiers français, en rachetant à vil prix les immeubles délaissés, se mirent définitivement la population à dos. Le Château justifiait sa conduite en se réclamant de documents d'archives prestigieux, que l'Hôtel de Ville déclarait périmés, pour en présenter d'autres, plus récents et ayant force loi. Les deux partis convinrent d'en débattre devant les autorités de Berne, comme le voulait l'usage[60]. Quand les débats penchaient en faveur de la Ville, Madame la Duchesse faisait remettre le prochain rendez-vous bernois pour se donner le temps de recharger ses batteries. Ce fut l'incroyable impertinence du Prince de Conti qui fit découvrir aux partis antagonistes, que ce candidat prestigieux de Louis XIV, travaillait à leur commune perte, la nécessité d'enterrer leurs haches de guerre afin de présenter aux ambitions du Prince de Conti un front commun. Ce qui arriva et réussit.

Le *Journal* publié par V. Humbert a conservé quelques échos de ce conflit, en particulier celui de l'heureuse fin de la confrontation. On y apprend, par exemple, que *dix officiers français* furent démis de leur fonction pour excès de zèle; bien qu'ils aient assuré n'avoir fait qu'obéir aux ordres du Château. Eternelle excuse des lampistes, auxquels leurs Maîtres font porter le chapeau.

Nous souhaitons qu'un historien chevronné ou un étudiant en panne de sujet de thèse se penche sur le dossier des *Neuenburger Geschäfte.* Il dé-

---

[59] Qui connaît le style de Georges de Montmollin, le Chancelier remercié, retrouvera dans ces Mémoires sa compétence juridique, sa connaissance légendaire des vieilles archives neuchâteloises, sa prestance aussi de protestant éclairé. La manière dont il s'oppose au Château, lorsque ce dernier exige des Neuchâtelois de mettre genoux à terre pour présenter leur doléance au Château est un beau morceau d'anthologie humaniste.

[60] Décidée par le traité de combourgeoisie de 1406.

couvrira tout un pan de l'histoire locale neuchâteloise que des raisons politiques ont fait tomber sous la table. On trouvera encore parmi les richesses de cet énorme dossier un papier signé du pasteur David Girard qui s'engage à faire amende honorable auprès du Gouverneur de Neuchâtel, une promesse qui semble avoir été tenue. Il s'y trouve encore une liste des thèmes dits *politiques,* des prédications du pasteur Girard. Cette liste, écrite au crayon sur une feuille volante, n'est malheureusement ni datée ni signée. Mais elle laisse entrevoir en Girard un homme révolté par les exactions du *Château,* un ministre qui prend sur lui d'appeler les Neuchâtelois à la révolte contre une autorité injuste, devenue mauvaise. Une prédication à la Savonarole qui, comme celle du prophète de la cité des Fleurs, a mal tourné pour des raisons politiques plus que religieuses.

CHAPITRE II

DES LABOURS AUX VENDANGES TARDIVES

Argument

Nous avons réparti le *curriculum vitae* d'Ostervald en cinq périodes. A celle de l'enfance et des études succède celle des cerises, puis des labours, des moissons et enfin des vendanges tardives. Le chapitre précédent a survolé le temps de l'enfance, des études et des cerises. Ce chapitre-ci est consacré au temps qui, *des labours,* va *aux vendanges tardives.*

Le temps des labours commence en 1699 et s'achève en 1713/14. Ostervald a mis en route, entre 1701 et 1704 déjà, une dizaine *d'innovations réformatrices.* En voici la liste, enrichie de quelques commentaires rappelant l'occasion qui les vit naître.

Année 1700

Ostervald fut nommé une première fois doyen de la Vénérable Classe en 1700. Nous en avons déjà rappelé les circonstances plus haut. Par la suite, il fut nommé très souvent à cette fonction[1]. Quand il ne l'était pas *de jure*, il l'était encore *de facto*. Doyen, il mit sous toit, dès l'année 1700, *l'adoption du Psautier genevois* par l'Eglise de la Principauté et négocia prudemment la renaissance de la *Discipline Ecclésiastique neuchâteloise,* tombée en désuétude.

Adoption du Psautier genevois

Les ministres du culte neuchâtelois firent montre de beaucoup de persuasion et de persévérance pour y réussir[2], même en la Ville capitale,

---

[1] Ostervald fut doyen au cours des années 1700, 1704, 1705, 1711, 1715, 1720, 1721, 1729, 1730, 1737, 1738 et 1739. A la fin de ce dernier décanat, notre auteur demanda à être dispensé désormais de cette charge, vu son grand âge. Voir Durand/Henriod p. 43.

[2] Voir *Corr. Tron/Ost.* du 25 février 1701.

du moins à en croire les *Arrêts de la Compagnie des Pasteurs* du 6 février 1704[3].

Pour hâter l'adoption du nouveau psautier par le Protestantisme européen francophone, Genève décida d'accoler aux psaumes nouveaux l'étiquette: *psaumes Conrard*[4]. Mais la formule ne fit pas recette. Le 3 juillet 1700, la Vénérable Classe de Neuchâtel opta pour le *psautier des pasteurs et professeurs* de Genève, non pour celui dit de Conrard[5]. Il faut dire que la Vénérable Compagnie était persuadée – Ostervald en écrit à Tronchin – que Marc Antoine de la Bastide avait retouché les psaumes dit de Conrard, lorsqu'il n'en était pas satisfait, ce qui déplut. On sait aujourd'hui que le soupçon n'était pas fondé. Mais il pesa dans la balance. Les Psaumes nouveaux furent imprimés à Genève en 1707[6].

Le Psautier de Genève fut encore préféré *aux Psaumes de Conrard* par les Eglises huguenotes de Berlin, d'Amsterdam, du Brandebourg, de Bâle et d'Irlande. Même l'Eglise de Berne s'y rangea[7]. Tronchin fit savoir à Ostervald que l'Académie de Lausanne songeait à rallier la révision genevoise, *lorsque les esprits contraires se seront calmés*[8]. Dans la Principauté neuchâteloise, seule l'Eglise de Valangin resta de marbre. Ostervald crut sage, lui aussi, de laisser le temps calmer *les esprits contraires,* et ne brusqua pas les choses.

---

[3] Dans une lettre à Tronchin du 10 décembre 1703, Ostervald rappelle qu'une Bible de 1635, en sa possession, porte en annexe des hymnes chrétiens traduits du latin et incorporés aux Psaumes. Il conclut: *on s'est éloigné [en les éliminant] de l'esprit de nos Réformateurs.* Cet enrichissement du Psautier devait avoir une portée européenne: *l'exemple de tous les protestants suisses, allemands, anglais etc... devrait nous déterminer à faire cette introduction.*

[4] Voir *Corr. Tron/Ost.* du 10 juillet et du 17 décembre 1700. Les psaumes du XVIe siècle avaient été retravaillés par Valentin Conrard (secrétaire perpétuel de l'Académie française) et publiés, après sa mort, par Marc Antoine de la Bastide en 1679. Le travail fut repris de 1679 à 1688, à Genève, par trois hommes: MM. de la Rive, Calandrin et B. Pictet. Leur travail aboutit, en 1693, à une première version nouvelle du psautier. Cette version fut reçue par l'Eglise genevoise en novembre 1698; cf. l'histoire de cette révision chez F. Bovet *Histoire du Psautier des Eglises réformées,* Neuchâtel/Paris 1872, pp.148. et 180.

[5] Voir Grétillat p. 57.

[6] Grétillat – Supplément 2 avril 1707 à 36.

[7] Voir Budé III/389 du 19 octobre 1700; *Corr. Tron/Ost.* du 17 décembre 1700 et du 25 février 1701.

[8] *Corr. Tron/Ost.* du 25 février 1701. Bref, la victoire était à portée de fusil.

Le retour à la Discipline ecclésiastique

L'affaire du ministre David Girard, mis à pied pour déviation *politique* de sa prédication (au vrai pour insubordination à Madame de Nemours), traîna pendant des années et finit dans la naphtaline comme les habits usés. Ce fut Madame la Duchesse de Nemours qui paya la casse.

Pour la soustraire à la vindicte de Louis XIV, exigeant la réintégration de David Girard, Ostervald allégua que toute discipline ecclésiastique demandait à tout pasteur qui, comme Girard, tombait sous le coup de quelque accusation grave, de quitter immédiatement son poste et de n'exercer plus ses fonctions *jusqu'à ce qu'il soit justifié*[9]. L'argument était juridiquement inattaquable et déchargeait la Duchesse, mais il souffrait d'une légère faille: la discipline ecclésiastique neuchâteloise, tombée en désuétude, ne faisait plus autorité. Ostervald disait donc vrai *de jure,* non *de facto*. Aussi, au lieu de présenter l'arrêté du Consistoire, qui destituait Girard, Ostervald disserta-t-il sur les évidences morales de cette mesure disciplinaire: *il n'est de religion qui laisse un prêtre indigne accomplir son office*[10]. Mais Ostervald ne put: ni convaincre Louis XIV de l'innocence de Madame de Nemours, ni persuader vraiment les représentants des Eglises *suisses* appelées à la rescousse[11]. Le Roi Soleil bannit la Duchesse de sa cour de Versailles, et lui ordonna de se retirer dans ses terres françaises. Cette affaire ne fit honneur à personne: ni à Ostervald[12], ni aux autres acteurs de ce conflit burlesque[13].

Cette affaire eut néanmoins le mérite de faire redécouvrir à l'Eglise neuchâteloise l'importance d'une discipline ecclésiastique chargée de dire et faire respecter le droit. Ostervald en profita pour la rétablir en sous-main au fur et à mesure des cas soumis à la Vénérable Classe[14]. Une méthode qui illustre l'autonomie de la discipline ecclésiastique de Neuchâtel par rapport à l'ordre juridique du Prince.

---

[9] *Corr. Tron/Ost.* du 12 juillet 1699.

[10] Voir *Corr. Tron/Ost.* du 5 août 1699.

[11] Les Cantons évangéliques avaient fait savoir au Roi de France le 30 septembre 1699 qu'ils s'étaient rangés aux opinions du Conseil de Ville de Neuchâtel.

[12] Il est vrai qu'il a proposé de *se retirer* de son nouveau poste *pour rendre la paix à son pays.* Lettre à Tronchin du 15 octobre 1699.

[13] Voir Charly Guyot – *L'Histoire de Neuchâtel,* Genève, 1978 p.116.

[14] Voir F. Clerc – *La discipline des Eglises,* Neuchâtel, 1959.

Année 1701

En janvier 1701, Ostervald fut promu *membre correspondant de la SPCK londonienne,* par cooptation, dès le mois de février 1701[15]. Il soutint Sir Robert Hales, délégué de la même SPCK pour les affaires européennes. Sir Hales présentait alors à la Diète des Cantons réformés helvétique une *demande de correspondance fraternelle avec l'Eglise d'Angleterre.* En mars Ostervald met en route *une Ecole gratuite pour enfants pauvres,* sur le modèle londonien des *Charity Schools.* En mai, il assiste à la conversion inattendue de la majorité de la Vénérable Classe à ses projets de réformes *du culte et des sentiments.* En juillet, la Compagnie des Pasteurs publie *la Loi Irrévocable*[16], un texte réglant les études et les conduites publiques attendues des étudiants en théologie.

La même année 1701 toujours, Ostervald fait recevoir, par la Vénérable Classe, *la cérémonie de Ratification.* En octobre, Ostervald ouvre, en sa ville, un séminaire de théologie. En novembre, il *instaure les prières du samedi soir 5 heures.* La réforme du culte, des sentiments et des mœurs, projetée par notre auteur de longue date, démarrait ainsi sur les chapeaux de roue. Chacune de ces *innovations* mérite que nous nous y arrêtions un instant.

Ostervald correspondant de l'Illustre Société de Londres

Fin janvier 1701, la SPCK nomma, par cooptation, Ostervald, jeune ministre réformé de 38 ans, *membre correspondant*; non à titre honorifique, comme le croient les *Particularitez* de 1747[17], mais promotionnel. Sa candidature avait été proposée par l'évêque de Worcestre, grand

---

[15] *Society for promoting Christian Knowledge* (soit: société pour la promotion de la science chrétienne). A distinguer de la SPG dont le sigle signifie: *Society for the Propagation of the Gospel in foreign parts* (soit: société pour la propagation de l'Evangile outre-mer), ou encore en latin: *Societas de Propagando Evangelio in partibus transmarinis.*

[16] On trouvera les 7 impératifs *irrévocables* qui ponctuent ce texte dans *Corr/Tro/Ost.* du 11 mai 1701.

[17] Les *Particularitez* de 1747 commentent cette promotion comme suit: Ostervald ne fut point *un simple membre honoraire* de la SPCK, *mais un membre très utile.* L'anonyme, auquel nous devons cette nécrologie, savait combien la collaboration d'Ostervald aux projets de l'illustre société était importante, mais semble avoir ignoré le sens d'époque du titre: *membre correspondant.*

admirateur des thèses du *Traité des Sources* (...) et, plus tard, du *Catéchisme* du ministre neuchâtelois. Ostervald impressionné par les applaudissements de l'évêque et surpris par une nomination que rien ne laissait prévoir, se crut membre d'une *corporation royale* à la dévotion de Guillaume d'Orange, souverain du Royaume Uni.

Au plan intellectuel et religieux, la SPCK était marquée par sa quête, très XVIIIe siècle, d'une synthèse entre les Lumières de la foi et les Lumières de la Raison. Elle visait à diffuser la *knowledge* chrétienne. C'est sous ce signe qu'elle se voulut missionnaire. En Angleterre d'abord, puis en Europe, puis auprès des Infidèles d'outre-mer. Les documents fondateurs ajoutent encore *expressis verbis*, missionnaires aussi auprès des *papistes irlandais*[18], peuple en opposition aux Lumières de l'Ecriture et à celles de la Raison. Tout un chacun le savait au lendemain de la Glorieuse Révolution. Cette vocation missionnaire n'était ni doctrinale ni franchement confessionnelle. Elle était de l'ordre des comportements. Le modèle de conversion visé avait été illustré par la *Reformation of Manners*. L'argument maître disait: qui réforme sa manière de vivre (*Manners*), réforme aussi sa manière de penser et inversement. On retrouve cette conception sous diverses formes, chez Ostervald.

Tous les membres de la SPCK s'engageaient à poursuivre les buts fixés par la Société dès 1698[19], qu'ils fussent domiciliés à Londres ou ailleurs, comme Ostervald à Neuchâtel, ou Sir Robert Hales à Schaffhouse, lui aussi *membre correspondant* de la SPCK[20]. Voici comment Ostervald résume ses buts à Tronchin, dans sa lettre du 9 février 1701, au lendemain donc de sa nomination comme *membre de la SPCK. Cette société a dessein d'entrer en communion avec les Eglises étrangères, de travailler à la propagation de la foi chez les Infidèles (...), à l'éclaircissement des principes de la religion, à la conversion des papistes Irlandais, et surtout à établir un saint lien entre les protestants.* Le 11 mars Ostervald se répète de manière fort éclairante: *la société vise la "purity of Man-*

---

[18] Après la naissance de la SPG, entre 1702 et 1704, les tâches furent réparties entre elles deux.

[19] Le Furetière de 1704 nous apprend que le *correspondant* d'une société, bancaire par exemple, n'était pas un épistolier, mais une personne faisant partie du personnel de la banque.

[20] L'adjectif *correspondant*, marquait que le titulaire ne résidait point à Londres.

ners"[21], *le retour à l'ancienne discipline, la purification de notre foi et le renforcement des liens entre les diverses églises protestantes*[22].

En félicitant Ostervald de sa promotion londonienne, Tronchin écrit: *vous serez d'une très grande utilité à la SPCK*[23]. Avait-il deviné déjà que la SPCK, en cooptant l'auteur du *Traité des Sources* (...), tentait d'établir en Helvétie une sorte de tête de pont en Europe ? R. Grétillat – on s'en étonne – ne retient de ce triple programme de la SPCK à ses tout débuts du siècle que la création des *Charity Schools*[24].

Le projet de réunion des peuples protestants par le médium d'une réforme du culte et des sentiments est bien d'Ostervald, mais, en même temps, de la SPCK, et de Guillaume d'Orange, et aussi de Frédéric Ier, le tout nouveau roi de Prusse. Nous le verrons appuyé *expressis verbis* par Turrettini de Genève, par les évêques de Worcestre et de Salisbury, même par l'archevêque de Cantorbery, W. Wake. C'était un projet religieux certes, mais en même temps un acte de politique européenne. Son ressort lui est venu de la politique anti-Louis XIV de Guillaume d'Orange. Tout à la traque du libéralisme d'Ostervald, R. Grétillat n'a pas vu l'amplitude de cet enjeu[25].

L'esprit de la SPCK souffle à Neuchâtel

Conscient des responsabilités européennes qui lui étaient dévolues par Londres, Ostervald, nouveau *membre correspondant de la SPCK,* développe un zèle de néophyte. Il entend faire avancer *la plus belle, la*

---

[21] Soit: purification des manières, ou encore: *réforme des usages et habitudes.*

[22] Voir: *Two Hundred Years SPCK (...) p. 116.* Quelques semaines plus tard, Chamberlayne résume, à son tour, les buts de la Société aux membres de la Vénérable Classe: *dissiper l'ignorance (...), censurer la piété (...), réformer les mœurs (...), ramener à sa première pureté l'ordre et la discipline de l'Eglise (...), allumer l'amour fraternel que les malheureuses divisions des Protestants ont éteint. Voir AEN, dossiers Ostervald VIII.*

[23] Voir *Corr. Tron/Ost.* du 8 avril 1701.

[24] P. 65.

[25] La lettre de l'archevêque W. Wake à Turrettini du 19 octobre 1719 (Budé III/395) illustre le passage de ce projet politico-religieux wilhelmiste en projet ecclésiastique: la charrié et la tolérance devait suffir à réusssir ce projet que les politiques abandonnaient. Qui enlève le ressort d'une montre la fait s'arrêter. Il en fut de même du projet de réunion des peuples protestants au XVIIIe siècle.

plus grande, la plus sainte des *entreprises* mises en route *depuis la Réformation*[26], au sein de son Eglise neuchâteloise d'abord, en la Suisse réformée ensuite. Nous avons énuméré plus haut ses *innovations réformatrices* en la seule année 1701. Disciple des Cameron, Amyrault, Pajon et Tronchin, Ostervald attend de la transplantation sur sol helvétique de la *reformation of Manners* anglicane, la reprise de l'*entière (ou totale) réformation de l'Eglise de Dieu.* Il le dit expressément dans sa première lettre à la SPCK.

Pour faire avancer les choses en Helvétie protestante, Ostervald demande à l'*Illustre Société royale de Londres,* dès le 8 avril 1701, d'accueillir parmi ses membres MM. Tronchin et Turrettini de Genève, Werenfels de Bâle et Zeller de Zurich, ses plus proches amis[27]. Leur nomination se fit, semble-t-il, en 1702 déjà, mais ne leur fut notifiée qu'en 1703/1704[28]. Ce n'est qu'alors que ces Messieurs purent découvrir, avec étonnement peut-être, qu'ils avaient été nommés membres de la SPG, non de la SPCK. Nous en dirons plus loin les raisons.

Refus par la Diète des Cantons protestants d'entrer en correspondance avec l'Eglise d'Angleterre

En février 1701 Ostervald appuya les efforts de Sir Robert Hales, chargé par la dite SPCK de proposer à la Diète des Cantons réformés d'entrer en *relations fraternelles* (mise *en correspondance*) avec l'Eglise d'Angleterre[29]. Cette offre n'avait guère de chances d'aboutir, nous l'avons noté déjà plus haut. Les théologiens *rigides et zélés* de Suisse dévalorisaient tout ce qui venait de l'Eglise anglicane. Le refus de la Diète fut décidé en septembre 1701, au grand dam de Sir Hales, d'Ostervald et de ses amis Tronchin et Turrettini. Argument avancé *post-eventu*: il fallait éviter toute friction avec les Cantons Catholiques.

---

[26] Voir lettre à Tronchin du 14 juin et du 13 septembre 1701.

[27] Voir: *Two Hundred Years SPCK*, p. 119.

[28] Voir la liste des membres de la SPG établie en 1702, présentée au chapitre *Ouverture*.

[29] Les partisans de cette *correspondance* mettaient en oeuvre un vocabulaire fleuri. Ils parlaient d'établir un *saint lien, une amitié entre les Eglises protestantes,* etc.

M. Verndli reprendra une démarche du même type en 1706[30]. Il avait intitulé son projet: *union fraternelle entre l'Eglise d'Angleterre et les Eglises réformées suisses.* Le nouveau projet avorta à son tour.

L'école gratuite pour enfants pauvres

Pour se montrer digne de ses nouvelles fonctions, Ostervald fit en sorte qu'au mois de mars/avril on créa à Neuchâtel, sans tambour ni trompette, une école gratuite pour enfants pauvres, sur le modèle londonien précisément[31]. L'école de charité de Neuchâtel ne nourrissait pas et n'habillait pas les enfants qu'elle accueillait, comme s'y exerçaient certaines institutions londoniennes. Il lui suffisait d'offrir un enseignement gratuit. Nous avons consacré à cet établissement un chapitre à part. Nous en avons fait mention ici pour marquer le rang de cette innovation au calendrier des *établissements* d'Ostervald de 1701.

La même année s'annonça le premier conflit de notre auteur avec MM. les Ecclésiastiques de Berne. Ces Messieurs soupçonnèrent en 1701, l'auteur du traité de 1699, de crypto-hérésie à l'anglaise. Nous y reviendrons dans notre chapitre: *Bras de fer entre Berne et Neuchâtel.*

Engagements divers

Ostervald, *membre correspondant de la SPCK,* fit aussi imprimer à Neuchâtel des tracts de *mission intérieure* (comme nous les appellerions aujourd'hui) traduits de l'Anglais par le pasteur John-Jakob Scherer de St-Gall. Ces tracts visaient, en Angleterre[32], à promouvoir la *piété,* née avec la *Réformation of Manners* parmi les troupes, les marins et les détenus de droit commun. On suppose que les traductions en langue allemande du pasteur Scherer se voulaient au service de la même cause dans les pays

---

[30] Cf. R. Grétillat, Supplément. p. XII du 23 avril 1706, XIII des 17 juillet, 20 août et 29 septembre 1706.

[31] La lettre d'Ostervald à Tronchin du 9 mars 1701 nous apprend que Neuchâtel prend *de nouvelles mesures pour l'instruction de la jeunesse et pour fonder des écoles.*

[32] Voir Durand p. 19. Les *Rigides* étaient partisans du *serf-arbitre,* les modérés du *libre arbitre.* Ces derniers considéraient *la liberté humaine comme le chef d'œuvre inviolable de la divinité.*

germanophones de l'Europe des Lumières. Ces tracts lui étaient envoyés de Londres par M. Woodward, un collaborateur du Dr. Th. Bray[33].

Ostervald participa encore, la même année, à une enquête commandée par Londres, sur la situation morale et spirituelle des Eglises protestantes en Europe[34]. Mais il freina des quatre fers en découvrant que son compte-rendu serait publié à Londres en même temps que les procès-verbaux des Eglises de Schaffhouse, de St-Gall, d'Allemagne, de Suède et du Danemark.

Travailler, en Helvétie, au changement *des manières* (Manners) des Réformés, et à la réunion des protestants, était une chose; une autre de publier les rapports des divers *membres correspondants* de la SPCK en Europe[35]. On trouve rarement en défaut la prudence du prudentissime Ostervald. Il écrit à Tronchin le 6 septembre 1702 : *il serait imprudent de les publier.*

Mai 1701: une majorité se dégage en faveur des réformes d'Ostervald

Il nous faut rappeler qu'Ostervald ne put jouer son rôle de réformateur de l'Eglise de la Principauté qu'au lendemain d'un changement de majorité au sein de la Vénérable Classe[36]. Cet événement capital eut lieu en mai 1701[37]. Voici comment Ostervald conte la chose, deux ans plus tard, à Turrettini, dans une lettre du 16 juin 1703:

Nous n'étions que trois ou quatre dans la Compagnie qui eussions quelques vues de réformation; le reste du Corps, c'est à dire près de trente personnes, n'en voulaient pas entendre parler, et les plus accrédités nous

---

[33] Voir: Eamon Duffy loc. c., p.252.

[34] Voir: *S.P.G. Papers in the Lambeth Palace Library, by William Wilson*, Manross, Oxford, 1874, p. 72/45-46; *J.F. Ostervald to secretary 3 decembre 1704 (...), discourses religious situation in Switzerland.*

[35] Le refus d'Ostervald de laisser publier les rapports des Eglises de Zurich, Schaffhouse et de St. Gall est du 6 septembre 1702.

[36] Budé III/19.

[37] Au mois de mai se tenait, toutes les années, la *Générale Assemblée* de tous les ministres de la Principauté. On y débattait des problèmes de l'Eglise. Il s'y prenait des décisions capitales.

étaient contraires[38]. *Nous en gémissions, mais nous n'avons jamais abandonné notre dessein; enfin Dieu nous a fait la grâce de nous fournir tout d'un coup des ouvertures auxquelles nous n'aurions osé nous attendre. En moins de trois ans, il s'est fait un changement surprenant, en sorte qu'à présent nous sommes quatre contre un. C'est ce que nous reconnaissons à la gloire de Dieu*[39].

On apprend, au détour d'une correspondance, que ce retournement de majorité fut déclenché en partie par l'espérance d'un rapprochement, plus ou moins imminent, de l'Eglise neuchâteloise (autocéphale!) avec l'Eglise anglicane[40]. C'est une idée du généreux L. Tronchin qui servit de détonateur. Pour hâter le retour des Presbytériens à l'Eglise anglicane, le toujours *illustre Professeur* genevois s'était déclaré prêt à proclamer *urbi et orbi*, que l'Eglise chrétienne des origines avait connu les deux types de gouvernement: le presbytérien aussi bien que l'épiscopal. Venant de Genève, une telle déclaration aurait eu grand poids, l'Eglise de Calvin étant encore considérée, comme la *Mère de la Réformation,* surtout par les Presbytériens[41]. Une lettre d'Ostervald nous apprend qu'il déconseilla à son ancien professeur de se lancer trop tôt dans cette affaire. Tronchin, toujours humble, se rangea à son avis, en s'excusant d'avoir réagi avec son impétuosité habituelle. Ostervald apprit plus tard que l'épiscopat londonien avait hésité, lui aussi, à lancer ce ballon d'essai. Il demeure que la déclaration avortée de L. Tronchin provoqua la conversion de la majorité de la Vénérable Classe de Neuchâtel aux projets d'innovations d'Ostervald.

---

[38] Nous verrons, dans le chapitre consacré à ces deux sociétés, que la SPG était la plus importante, que la SPCK était restée une société privée (donc lucrative), que seule la SPG fut nantie d'une patente royale, sans pour autant hériter du titre. Une patente n'était pas une promotion anoblissante, mais autorisait le mode de financement caritatif de la société. On trouvera la liste des membres de la SPG, datée de 1702 dans notre: *Ouverture en guise d'Introduction.*

[39] Budé III/15; voir aussi lettre du 13 octobre 1703, III/19.

[40] *Tout le monde se soulevait à la moindre proposition de changement,* Budé III/19, lettre à Turrettini du 13 octobre 1703; et III/15, du 16 juin 1703. Une nouvelle majorité, de 4 contre 1, s'est dégagée en faveur des réformes *du culte, des sentiments et des mœurs.* Voir encore lettre du 9 mai 1701 d'Ostervald à Tronchin.

[41] Réfractaires de naissance à tout gouvernement épiscopal ainsi qu'à la liturgie anglicane.

Il avait bien publié son traité de 1699 avec l'autorisation de la Vénérable Classe, mais pour découvrir, *post-eventu,* que ses collègues étaient hostiles à la mise en œuvre des réformes prônées par le traité qu'ils venaient d'autoriser. On peut en déduire, comme nous l'avons déjà fait plus haut, que notre héros ne fut pas nommé Premier Pasteur de la Ville et Doyen de la Vénérable Classe en 1699, pour appliquer son programme de réforme, mais pour faire pièce à la politique de revanche des Contistes.

R. Grétillat[42] s'est persuadé qu'Ostervald ne mit en route ses *réformes du culte et des sentiments* qu'au lendemain de la nomination, à Neuchâtel, du pasteur Charles Tribolet, son ancien camarade d'études, et son collègue dans le ministère en la Ville capitale. Ostervald n'y fait allusion nulle part. R. Grétillat a nourri sur ce point ses ressentiments anti-ostervaldiens. D. Durand, pasteur londonien, et premier biographe d'Ostervald, rapporte, au détour d'une page, un entretien avec Henry Tribolet, le fils de Charles, le compagnon d'étude et le collègue dans le ministère d'Ostervald. Henry se plaignit à Durand de voir son père relégué dans l'ombre d'Ostervald. A tout prendre, raconta-t-il à Durand, son père prêchait à l'élite neuchâteloise des sermons de haute tenue, alors qu'Ostervald parlait *populairement*; de plus, son père possédait l'anglais qui manquait cruellement à Ostervald. C'est Charles Tribolet qui retraduisit en français la liturgie *embryon* de 1712.

Curieux amalgame d'informations contestables, mais qui fit le bonheur de R. Grétillat, alors pasteur aux Bayards. D. Durand semble ignorer que les premières réformes d'Ostervald dataient de 1701, bien avant la nomination de Ch. Tribolet comme psteur à Neuchâtel; que la liturgie du culte quotidien – de la plume d'Ostervald – était en usage (en français) à Neuchâtel avant la publication de l'*embryon* à Londres en 1712. Grétillat tira de cette page de D. Durand la confirmation d'une conviction préétablie: la renommée du Grand Homme était surfaite. C'est ainsi qu'il décida d'orner le front de Ch. Tribolet des lauriers du Grand Homme[43]. Une désinformation resta sans conséquences notoires.

Ostervald, Tribolet et Turrettini formaient, sans conteste, une troïka intellectuelle. Mais il semble que les relations entre Ostervald et Turrettini

---

[42] O. c., p. 58.

[43] On trouvera en notre chapitre XX ce qu'Ostervald entendait par expliquer l'Ecriture *populairement.*

aient été d'une autre nature que celles qui existaient entre lui et Charles Tribolet. La lettre d'Ostervald à Turrettini, du 4 décembre 1706 donne à penser. Il écrit: *Mon Dieu, que deviendrai-je et que ferai-je sans vous!*[44]

La cérémonie de Ratification

La même année, Ostervald présente à la Vénérable Classe une nouvelle liturgie de réception des Catéchumènes, en fin d'instruction religieuse. Il emprunte, sans crier gare, à la liturgie anglicane du baptême[45] de 1661, la promesse solennelle qui en est la poutre maîtresse. Le texte mérite d'être rappelé ici.

Nous ratifions et nous confirmons le vœu de notre baptême; nous renonçons au Diable et à ses œuvres, au Monde et à sa pompe, à la Chair et à ses convoitises; nous promettons de vivre et de mourir dans la foi chrétienne (...)[46]. Nous verrons, chemin faisant, que les emprunts d'Ostervald aux richesses de la liturgie anglicane sont fort nombreux. La cérémonie de réception dans l'Eglise, dite de *Ratification*, en est un exemple typique.

Voici le texte de cette formule anglicane qu'Ostervald prit pour pierre d'angle de son instruction catéchétique.

"Puis l'évêque dira: *Réitérez-vous ici, en la présence de Dieu et de cette assemblée la promesse et le vœu qui ont été faits solennellement en votre nom et à votre baptême, les ratifiant et les confirmant vous-mêmes en personne et vous reconnaissant obligés de croire et de faire toutes les choses dont vos parrains et marraines ont répondu pour vous?*

Et chacun répondra à haute voix:

Je les réitère et les ratifie et les confirme..."[47]

Ostervald ne retient que deux des trois verbes de la liturgie anglicane: *ratifier* et *confirmer*. Au baptême neuchâtelois, revu par Ostervald, parents et parrains forment le vœu de voir le petit enfant élevé en chrétien. Mais à Neuchâtel on ne prononce pas, comme en Angleterre, les promesses de frappe monastique que nous venons de citer. Nous reprendrons le sujet plus loin.

---

[44] Grétillat – Supplément XVII/29.

[45] Des petits enfants et des adultes.

[46] Voir page 245 du *Catéchisme de 1702*.

[47] Page 238 de la liturgie traduite par Charles Duruel.

La Loi Irrévocable

En juillet 1701, la Vénérable Classe proclama la *Loi Irrévocable* précisant la réglementation du cursus des études et la tenue morale des futurs ministres. On avertissait les étudiants qui se plairaient à danser ou à *fréquenter les dames* (élégant euphémisme), qu'ils seront rayés du rôle des proposants. Le passage d'une lettre d'Ostervald à Turrettini du 16 juin 1703 révèle l'esprit qui édicta cette *loi irrévocable.* Notre auteur écrit: *il importe de choisir des jeunes gens qui étudient en théologie qui soient sages, prudents, et qui aient de la piété, et de les instruire sur les vrais besoins de l'Eglise*[48]. La vraie piété devait passer avant la chasse aux diplômes, à la perruque et au *collet*[49]. Des ambitions qu'Ostervald reprochait en particulier aux étudiants des familles Contistes, souvent d'extraction populaire.

Le fils d'Ostervald, Jean-Rodolphe, étudiant en théologie à Genève depuis mai 1704, faillit être la première victime de la *Loi irrévocable.* Tronchin le trouvait pataud dans ses manières et proposa à son père, le 17 décembre 1704, de lui faire donner des leçons de comportements en société par un maître de danse. Ostervald acquiesça mais, toujours prudent, conseilla un *professeur de maintien*; il fallait à tout prix éviter de parler de danse. Ceci posé, il se disait persuadé qu'il convenait d'attendre que son fils Jean Rodolphe poursuive ses études dans une ville plus éloignée de Neuchâtel. Ostervald craignait les regards narquois de ses propres troupes. N'eut été cette *Loi Irrévocable*, sa réponse à Tronchin aurait certainement été autre.

Le séminaire de théologie neuchâtelois

En automne 1701 (à en croire D. Durand[50]), Ostervald inaugura en son domicile un séminaire de théologie[51]. Cette innovation réformatrice visait à former des jeunes gens capables d'apprendre et de défendre la théologie

---

[48] Budé. III/16.

[49] Comme le peuple appelait le rabat.

[50] Voir Durand/Henriod p.46. Durand fait coïncider l'ouverture du séminaire et la nomination de Charles Tribolet comme ministre à Neuchâtel.

[51] En septembre 1705, Londres donne à Ostervald le titre de *professor of Divinity* (lettre à Tronchin du 23 mai 1705).

raisonnée chère à Ostervald. Officiellement, Ostervald créa ce séminaire pour décharger les moins argentés des jeunes gens devant étudier à Genève ou ailleurs.

La Correspondance d'Ostervald avec Turrettini fait croire que ce séminaire n'entra en fonction qu'en 1706, et s'ouvrit par un cours sur *l'exercice du ministère sacré*[52]. Ostervald informe, en effet, en 1706, Turrettini de l'impatience des étudiants neuchâtelois à poursuivre les cours de Genève, les moins argentés mis à part. Jacques Georges de Chauffepié[53] place l'ouverture de ce séminaire dans les années 1700/1701. R. Grétillat[54] sait que *l'Exercice du ministère sacré,* imprimé à Amsterdam en 1737 (en cachette d'Ostervald) publie des notes d'un étudiant prises en 1701. La lettre qui raconte à Turrettini la cérémonie des Planchettes de novembre 1702, mentionne, en effet, la présence d'étudiants du séminaire à cette consécration. L'information, donnée par D. Durand, est donc largement confirmée.

Le cours d'Ostervald sur l'épître aux Romains (manuscrit à la BPN) porte deux dates: *1704* aux premières pages, *1734* à la dernière. Si la première est exacte, elle nous donne un échantillon de l'exégèse en *théologie raisonnée,* enseignée au Séminaire en 1704. Ce cours a été repris par Ostervald en 1734 sans grande modification. Les grosses ratures et corrections lourdes pourraient servir de preuves.

Le Catéchisme nouveau

En septembre/octobre 1701, notre auteur entreprend la rédaction d'un catéchisme nouveau. Une lettre écrite au Sieur Masson de Londres en 1701, nous apprend qu'il cherchait encore une fois son inspiration en Angleterre. Mais ayant fait choux blancs, il s'en remit à son expérience de diacre/catéchiste neuchâtelois, pour dresser le plan d'un catéchisme moderne.

Le libraire neuchâtelois en charge du manuscrit, sous-traita l'impression en faveur d'un collègue de Berne. Celui-ci se mit à l'ouvrage sans en avoir demandé l'autorisation aux autorités de la Cité de l'Ours. Mal lui en

---

[52] Lettre du 17 mars 1706, Budé III/38.

[53] Ainsi s'écrit le nom de l'auteur du dictionnaire de 1750, comme en a décidé le réseau informatisé de nos bibliothèques universitaires.

[54] Page 208.

prit, l'autorité de censure avertie, on ne sait comment, vint réquisitionner le manuscrit. Tronchin assure qu'Ostervald ne savait rien de cette sous-traitance.

Le manuscrit d'Ostervald parut à MM. les Ecclésiastiques de Berne sonner le glas de tous les catéchismes en usage. Cette crainte se lit noir sur blanc dans la *Censura bernensis* de décembre 1702, signée du professeur S. Leman. La remarque de S. Leman entendait faire peur à l'Orthodoxie régnante, mais elle se révéla prophétique. On vit à longue échéance celui, nouveau, de Neuchâtel, porter en terre celui du Palatinat, alors en usage chez les Réformés suisses.

La SPCK: une corporation royale ?

Ostervald, néophyte dynamique de la SPCK, n'avait rien d'un naïf, ni d'une tête brûlée. Il supputa les dangers qu'il courait à jouer pleinement le rôle de *membre correspondant* de la SPCK à Neuchâtel, voire en Suisse. Il écrit à Tronchin le 18 août 1703: *Si la société royale nous choisit* (Tronchin brûle d'être nommé), *cela nous autorisera davantage*[55], *comme aussi cela nous rendra suspects à de certaines gens, à qui tout ce qui a du rapport avec l'Angleterre est suspect*[56] (La liste des membres nouvellement nommés venait d'être envoyée de Londres aux récipiendaires). Mais ceci dit, Ostervald se persuade qu'il fait partie comme les autres *membres correspondants,* d'une *corporation royale, dont M. Chamberlayne est à présent le secrétaire,* mais prudent comme toujours, il ajoute: *je ne sais si je ne me suis trompé*[57]. Or il s'était bel et bien trompé. Ni la SPCK, ni la SPG n'avaient droit au titre de *société royale,* et leurs membres ne formaient nullement une *corporation royale.* Mais cette erreur est révélatrice d'une époque où le trône d'Angleterre et l'Eglise anglicane agissaient comme un aimant sur les peuples protestants de l'Europe.

Nous dirons plus loin comment Ostervald, le zélé et dynamique *membre correspondant* de 1701, se distança de la centrifugeuse *société de Londres.* Deux dates suffiront ici. Le 20 septembre 1711, un Ostervald impatient écrit à Turrettini (parlant des deux sociétés londoniennes): *On n'en tirera*

---

[55] Le Furetière: *donner puissance de faire quelque chose avec force et vigueur.*

[56] Voir *Corres. Tron/Ost.* du 18 août 1703.

[57] Lettre à Tronchin du 7 novembre 1704.

pas le fruit qu'on s'en était promis[58]. L'année suivante, en 1712, l'affaire de la liturgie *embryon* conduisit à une rupture grave entre Ostervald et l'*Illustre société*[59]. Nous avons consacré à cette affaire tout un chapitre[60].

Les Prières du Samedi soir 5 heures[61]

En novembre 1701, Ostervald inaugura les *prières du samedi soir 5 heures.* Le 10 mai 1702 il écrit à Tronchin: *nous sommes sur le point d'établir une prière, ou plutôt une forme de culte public, tous les samedis au soir.(...) notre but est d'établir une manière de dévotion et de culte qui fut plus édifiant que nos prières ordinaires, et qui ait plus de rapport avec ce qui se faisait autrefois, et qui se pratique encore dans plusieurs de nos églises protestantes. (...) Il nous a semblé d'ailleurs qu'il manquait à notre culte des choses essentielles, comme des actes d'adoration, la lecture [des Ecritures] et quelques autres. Nous nous sommes particulièrement servis de la liturgie de Zurich et de celle d'Angleterre*[62].

Encore un emprunt aux us et coutumes plus anglicans que Zurichois. Il fut favorablement accueilli par le peuple de Neuchâtel[63]. La litugie qui conduisait ces prières fit, par contre, crier au scandale les ministres genevois: *On aimerait mieux voir établir la Messe.* Ostervald, moins meurtri peut-être par cette réflexion qu'on ne pense, répondit: *Quoi que*

---

[58] Voir Grétillat Supplément p. XXXIV/61.

[59] Lettre du 7 septembre 1712 Budé, o. c., III/93.

[60] Nous avons consacré plus loin un paragraphe pour tenter de débrouiller la question des rapports des deux sociétés entre elles et avec leurs membres helvétiques, et aussi à trouver les raisons qui faisaient croire à nos théologiens suisses que l'*Illustre société de Londres était royale*, nécessairement.

[61] Voir la lettre à Tronchin du 12 septembre 1705.

[62] Puis il donne la liste des passages de la liturgie anglicane dont il s'est inspiré.

[63] Les *Prières du samedi soir 5 heures* conservent celles du *Common Prayer Book* les moments essentiels et leur ordre, mais y opèrent des coupes sombres; Ostervald supprime la litanie de versets bibliques qui ouvre le service divin; l'intercession pour la famille royale, mais conserve la prière dite *de St.Chrysostome.* Il supprime les réponses; les agenouillements liturgiques. Il remplace le *Magnificat* et le *Nunc dimitis* par des cantiques pris du psautier de Genève. Sa méthode de transposition est partout la même; il dessertit les joyaux liturgiques de leur monture d'époque, puis les sertis dans une monture au goût littéraire moralisant du XVIIIe siècle.

je m'attendisse à des oppositions, je vous avoue que je n'eusse jamais crû les gens capables de pousser les choses si loin, jusqu'à dire qu'on aimerait mieux voir établir la Messe etc. En vérité! est-il possible que des gens de notre profession soient si.... je brise là-dessus[64]. Les ministres genevois auront-ils changé d'avis en prenant connaissance, en 1713, de la liturgie nouvelle de la Sainte Cène d'Ostervald ? Nous verrons qu'elle aussi était imprégnée de liturgie anglicane, et de plus décidément anti-calviniste. Voir là-dessus les lettres à Turrettini et à Tronchin[65].

Ce *service divin de prières* du samedi soir donna naissance à une forme neuve de service divin, qui finit par se substituer au culte quotidien. MM. de Berne, qui surveillaient de près les *affaires neuchâteloises* s'étonnaient moins peut-être des *innovations* ostervaldiennes, que de leur label d'origine. A Neuchâtel *tout est anglais*[66], disait-on en la cité des Ours. Le pasteur Ancillon de Berlin de passage à Neuchâtel fut, lui aussi, frappé par l'empreinte anglicane évidente des *établissements* ostervaldiens[67]. Une lettre de D. Ancillon du 15 septembre 1713, apprend à Ostervald la bonne impression qu'avait faite à Londres l'introduction à Neuchâtel des *Prières du samedi soir.* On s'étonne du mutisme de Messieurs de Berne. Ils n'ont jamais, à notre connaissance, fait ouvertement allusion à la qualité de *membre correspondant de la SPCK* d'Ostervald, ni à la protection occulte dont il bénéficiait de la part de la Cour de Londres.

Année 1702

En cette année 1702 se leva un nouveau *conflit avec Berne*, en raison de l'impression du catéchisme de Neuchâtel. Ostervald parla d'*un orage* qui se levait à l'horizon. Il couva toute l'année 1702, le temps que demanda à notre auteur une nouvelle rédaction de son Catéchisme réquisitionné à Berne. Nous verrons que l'orage bernois faillit, en effet, en 1703, mettre le feu aux poudres. Le 12 novembre 1702, Ostervald

---

[64] Budé III/21, lettre du 24 octobre 1703.

[65] Voir en particulier sa lettre du 7 septembre 1712.

[66] Voir *Corr. Tron/Ost.* lettre du 8 avril 1701.

[67] Voir sa lettre du 15 septembre 1703, AEN III/4/13. D. Ancillon le signale dans une lettre de fin 1701, dont Ostervald en rend compte à Tronchin le 7 décembre 1701.

inaugura la chapelle des *Planchettes* par une prédication qui fit date, pour les raisons que nous allons dire.

Le premier conflit avec Berne l'Orthodoxe

Le conflit avec Berne se déchaîna une première fois au lendemain de la publication du *Traité des Sources* (...) de 1699. MM. les Ecclésiastiques s'en indignèrent, mais renoncèrent, *in fine,* à l'attaquer officiellement. La découverte, en 1701, du manuscrit du catéchisme nouveau d'Ostervald chez un imprimeur bernois mit le comble à leur ire. Ils firent réquisitionner l'ouvrage. Après avoir essayé, en vain, de récupérer son manuscrit, Ostervald rédigea une nouvelle version de son manuel pour la faire imprimer à Genève, sous l'œil attentif de L. Tronchin.

Nous apprenons à cette occasion que notre auteur avait mis au point une sorte d'écriture sténographique. Elle lui permettait de rédiger rapidement ses textes mais empêchait les non-initiés de recopier ses *brouillards,* et donc de l'aider dans son labeur. Le tirage se fit à Genève *in quarto* et compta 248 pages.

Le conflit avec Berne connut une nouvelle escalade fin décembre 1702. Le *Catéchisme* sortit à Genève, et quelques ballots d'exemplaires arrivèrent à Neuchâtel juste avant Noël. Dans la même semaine, Berne publia la *Censura Bernensis*, et défendit aux autorités politiques de la Ville de laisser vendre le Catéchisme nouveau. Neuchâtel respecta officiellement cet oukase, mais le contourna en cachette comme nous allons encore le dire.

Le sermon des Planchettes

Le 12 Novembre 1702, Ostervald démontra, en inaugurant la chapelle des *Planchettes,* comment il transposait la doctrine réformée de la prédestination en *exhortation à la persévérance finale des saints.* Ce fut du moins l'avis unanime des auditeurs venus de Bâle asister à l'inauguration d'une chapelle qu'ils avaient financé de leurs dons. Rentrés chez eux, ils publièrent, en traduction allemande, au mois de décembre suivant, les notes prises aux *Planchettes.* Les plus avertis des auditeurs neuchâtelois montés aux *Planchettes,* furent eux aussi étonnés par la prédication

d'Ostervald. Ils décidèrent de la publier en français. Le texte ne parut qu'en janvier 1703, et ce, malgré l'opposition têtue d'Ostervald[68].

Etonné de l'importance que ses auditeurs avaient attachée à son sermon, notre prédicateur[69] pria Turrettini de le soutenir dans son refus. E.G. de Haller voit, en 1786 encore, dans cette prédication d'Ostervald aux *Planchettes* un texte imbibé d'une théologie à laquelle personne à son époque ne tenait plus[70].

Peut-on ranger cette cérémonie d'inauguration parmi les réformes *des sentiments* voulues par Ostervald comme le crurent les auditeurs bâlois et neuchâtelois, et encore E.G. Haller en 1786? Nous ne le pensons pas. Ostervald fut sincèrement étonné de son succès. Sa prédication avait souligné l'*usus* que la vraie piété devait retenir du texte biblique du jour. Mais ses auditeurs bâlois et neuchâtelois ne s'y étaient pas trompés. Ostervald avait, sans le vouloir expressément, mis en évidence sa nouvelle herméneutique des Saintes Ecritures. Il suffit de relire ses *Douze Sermons* (...) pour voir à l'œuvre la même méthode.

Année 1703
(Ostervald a 40 ans)

L'année 1703 voit: la naissance de la nouvelle liturgie du baptême, l'adoption d'une tactique de défense face aux attaques doctrinales de MM. de Berne[71] (qui allait jouer un rôle malheureux, comme nous le dirons au chapitre XIV), et enfin le retour à Neuchâtel des grandes fêtes populaires du calendrier ecclésiastique, éliminées par Farel.

---

[68] *La dédicace de l'Eglise des Planchettes, dans la souveraineté de Neuchâtel et Valangin, faite le 12 novembre 1702 (...),* Neuchâtel, 1703.

[69] Lettre à Turrettini du 15 novembre 1702 *"Tout s'est passé avec édification; il y avait un prodigieux concours de peuple, et nos gens commencent à prendre goût à la véritable manière de servir Dieu. On ne pouvait s'empêcher d'être attendri en voyant la joie et les larmes de ces bonnes gens, qui ne pouvaient aller à l'Eglise qu'avec des peines incroyables, et dont plusieurs étaient deux, trois ou quatre ans sans communier."* Budé III/8.

[70] (...) *lediglich theologisch und betrifft uns nicht.* Voir: *Geschichte der Schweizer-Geschichten,* Bern,1786, vol. IV n°1386.

[71] Qui allait jouer un rôle malheureux, comme nous le dirons au chapitre XIV.

La nouvelle liturgie du baptême

La lettre à Tronchin du 24 août 1703 l'informe de cette innovation. Elle mit les fidèles en émoi, non par quelque originalité doctrinale, mais en ramenant à deux le nombre des parrains, trop souvent pléthorique. Autre innovation, le durcissement des exhortations aux parents et parrains. La nouvelle liturgie leur demande d'élever le petit enfant *à la Gloire de Dieu.* En clair: en toute droiture de cœur et de conscience.

A. Guillebert déjà s'était arrêté à ce curieux abandon, des promesses baptismales traditionnelles, et avait noté leur remplacement par l'exhortation à élever le petit enfant *à la Gloire de Dieu.* C'est l'acquiescement des parents et des parrains à cette exhortation que les catéchumènes reprendront à leur compte, lors de la cérémonie de *Ratification.*

Le 13 août 1703 Tronchin approuve l'innovation d'Ostervald: *votre réforme pour les parrains est si raisonnable (...), il faut se mettre au-dessus des esprits mal faits, le temps fera approuver et louer votre conduite.* Mais pas un mot sur l'absence des promesses baptismales classiques.

Nouvelle flambée du conflit avec Berne

En 1703 montent à l'horizon les nuages noirs d'un nouvel *orage* bernois. Nous dirons comment Ostervald échappa à ces foudres, dans le chapitre consacré au bras-de-fer, que Neuchâtel engagea avec MM. les Ecclésiastiques de Berne, en 1703.

En mai, retour de la célébration publique des fêtes chrétiennes

Ostervald, tout au souci de *réformer le culte et les sentiments,* et par voie de conséquence, les *mœurs,* n'en songe pas moins à réintroduire dans la vie publique les grandes fêtes du calendrier ecclésiastique comme Noël, Pâques, l'Ascension et Pentecôte, éliminées à la Réformation. Ce retour des fêtes folkloriques fut décidé par la *Générale* en mai 1703, et traduit dans les faits à Noël. Entre temps, les autorités de la Ville avaient de leur

côté officialisé cette innovation en déclarant chômés tout ou partie les dits jours fériés[72].

Une lettre d'Ostervald à Tronchin du 10 décembre 1703, l'informe: *Nous célébrerons le jour de Noël comme on le célèbre en Suisse, c'est-à-dire que nous communierons ce jour-là, on ne travaillera point. Il y aura deux sermons et, à la fin du jour, une prière, telle que nous les avons établies. Mais pour le Vendredi Saint et pour l'Ascension, on ne s'abstiendra du travail que la moitié du jour, et on fera cependant pareil nombre d'exercices*[73]. Curieuse alchimie.

Ces fêtes religieuses avaient été éliminées au XVIe siècle par Farel par purisme moral, non par réticence doctrinale. Le 8 janvier 1721 notre auteur écrit à Turrettini: *je trouve que ceux qui réformèrent l'Eglise anglicane ont été bien sages. Ils conservèrent tout ce qui pouvait être conservé, et ils ne se crurent pas plus sages que l'Eglise universelle.*

On s'étonne de voir Ostervald rouvrir toute grande la porte au folklore des jours fériés, éliminés à la Réforme. Pour se couvrir il se réfère aux us et coutumes de la Suisse germanophone et à la tradition anglicane. Mais qui en dira la raison profonde? Notre auteur espérait-il donner une plus grande solennité aux grandes fêtes chrétiennes en les faisant déclarer fériées et chômées en tout ou partie? S'était-il persuadé que sa *réforme du culte et des sentiments* empêchera le folklore païen habituel de renaître?

Sous *Fest,* le Furetière note que les cérémonies religieuses étaient plus formelles qu'émotionnelles et que le XVIIe siècle éclairé souhaitait l'élimination de leur côté folklorique et dévergondé.

A ceux qui ronchonnaient dans les coins, Ostervald répliqua: *j'admire comment il peut se trouver des gens qui s'heurtent contre la fête de Noël ou de l'Ascension, et qui ne se scandalisent pas de celles de Pâques et de la Pentecôte.* Ayant réussi une première avancée en cette matière, Ostervald souhaita solenniser de la même manière les fêtes du Nouvel-An, et y réussit.

---

[72] La Compagnie des Pasteurs s'était déchargée de cette question sur le Magistrat. Fin juin 1703, elle avait fait savoir à l'Eglise de la Ville de Neuchâtel demanderesse, *qu'on fera ce jour-là des exercices de dévotion et on commencera le jour de Noël. On laisse à la prudence du Magistrat de cette Ville de voir conjointement avec nous les pasteurs de cette Eglise, s'il est expédient de chômer ces jours-là et de faire cesser le travail* (Voir *Corr. Tron/Ost.* du 1er juillet 1703).

[73] Ecrite au lendemain de la remise en service du Temple du Bas quelque peu agrandi, événement dont Ostervald ne dit mot.

Ostervald avait, dès 1703, tenté en vain d'entraîner l'Eglise de Genève aux mêmes réformes[74]. Le 15 avril 1704, Tronchin, un peu triste des réserves genevoises, dit se réjouir du retour des fêtes fériées à Neuchâtel. Il écrit: *Je défère tout à fait à votre prudence dans la manière dont vous célébrez vos nouvelles fêtes. Vous êtes plus capable que nous de juger ce qui convient le mieux à l'édification de vos peuples*[75].

En 1721, les adversaires genevois des réformes neuchâteloises tenaient encore le haut du pavé, en sorte qu'Ostervald, le Novateur impénitent, faisait souvent figure de cavalier solitaire.

Année 1705

Du décès du professeur L. Tronchin et de l'enseignement académique au séminaire neuchâtelois

L'année 1705 fut marquée par la mort du professeur L. Tronchin; nous en avons parlé en *ouverture* déjà, et dit la peine d'Ostervald.

A cette occasion, notre auteur rappela, que tous les membres du corps pastoral neuchâtelois en exercice avaient été étudiants du défunt. Mais il ne fit aucune allusion au Séminaire de théologie neuchâtelois, qui avait ouvert ses portes fin octobre 1701, quatre ans avant le décès du Père spirituel de notre auteur. En ouvrant son séminaire Ostervald ne voulait

---

[74] La lettre d'Ostervald à Tronchin, du 19 février 1703, lui demande de convaincre l'Eglise de Genève de s'associer à la réintroduction des fêtes. Il lui transmet en même temps les éloges de la SPCK, et l'informe que D. Girard s'était offert à dévoiler à MM. de Berne les dessous de la théologie du Catéchisme d'Ostervald. MM. de Berne eurent l'élégance de n'y pas donner suite.

[75] Dans une lettre du 16 janvier 1703, Tronchin se persuade que Genève n'est pas encore mûre pour une réforme du type neuchâtelois. Au vrai, l'*Illustre professeur Tronchin* accumule les échecs: sa lettre du 16 février 1703 raconte le refus de la Vénérable Classe de Genève d'introduire des cultes non préchés (sur le modèle des *Evening Prayers*); celle du 23 mars 1703 rapporte le refus du retour des fêtes de Noël et de l'Ascension. (Voir encore celle du 19 juillet 1703). Mais déjà le 20 août la Vénérable Classe avait refusé de parrainer le cathéchisme d'Ostervald (voir encore la lettre du 20 octobre 1702). C'est nécessairement un genevois qui fit savoir à Berne, que J.A. Turretttini, recteur en fonction, avait signé l'*Aprobation* genevoise dans le dos de la Vénérable Classe. La lettre du 30 janvier 1705 nous apprend que ces Messieurs étaient opposés aux idées libérales de Tronchin, celle du 31 janvier 1705, à celles d'Ostervald.

certainement pas faire concurrence, ni à l'enseignement de son *cher Père* Tronchin, ni plus tard à celui de Turrettini, qui lui succéda.

Au vrai, la grande majorité des étudiants neuchâtelois continuèrent à étudier à Genève, parfois à Bâle, et se rendront bientôt à l'Académie de Berlin, comme Jean-Rodolphe Ostervald. Le séminaire neuchâtelois continua à fonctionner avec un nombre fort modeste d'étudiants. Peut-on en déduire qu'il fit, en ses débuts, office de *boîte à bachotage* pour étudiants désargentés, et pour ceux qui revenaient à Neuchâtel se présenter aux examens de la Vénérable Classe? D. Durand dit les choses avec plus d'élégance: *Par ses leçons, il* (Ostervald) *mettait à la portée de ceux qui ne pouvaient aller les chercher sur place, le fruit des travaux des grands théologiens de l'époque, et il donnait à ceux qui revenaient de l'étranger les moyens de mûrir ou de rectifier les idées qu'ils en rapportaient*[76].

Le séminaire était bien vu à Neuchâtel, à en croire les louanges des *Particularitez*. Après avoir rappelé plusieurs des matières enseignées, les *Particularitez* notent: *M. Ostervald s'appliquait à connaître les talents, le caractère, le tempérament et les mœurs de ceux qui étudiaient sous lui; afin de leur donner des exhortations et des conseils appropriés à leurs différents besoins*[77]. Il s'occupait de cure d'âme, non de bachotage.

J.P.C. Stadler, étudiant inscrit au séminaire d'Ostervald de 1735 à 1737, prit le chemin inverse. Il raconte comment il s'en fut passer ses examens de fin d'études de théologie à Zurich, après les avoir préparés à Neuchâtel[78]. Il rapporte encore que le *séminaire* initiait à l'hébreu, ainsi qu'à d'autres disciplines de la théologie. On en vient à penser que *cet établissement réformateur* visait à appuyer l'enseignement académique traditionnel, comme faisaient, à Bâle, les pasteurs officiellement chargés de faire travailler les étudiants en marge des cours *ex-cathedra* universitaires.

Nous reviendrons plus loin sur les déclamations dithyrambiques des *Particularitez* élevant aux nues les mérites du Séminaire. Ainsi se gonfla une nouvelle fois la *Légende dorée* du Grand Ostervald. Nous verrons

---

[76] Durand/Henriod o. c., p. 44/45.

[77] O. c., p. 12.

[78] J.P.C. Stadler, de retour à Neuchâtel, exerça un ministère de proposant à Marin, aux portes de la ville. Il fit la connaissance du Comte de Zinzendorf, se convertit à la piété Morave, et finit *frère de l'Unité* à Herrnhut. Malade avant son départ de Neuchâtel, il mourut très jeune en Silésie. Dans une lettre à ses parents, il remercie Ostervald de lui avoir fait connaître la *religion extérieure,* et les frères Moraves, la *religion intérieure.*

encore, que les vrais mérites de cette innovation réformatrice ne se limitent pas aux hypothétiques visites de savants théologiens de passage.

Année 1707

L'année 1707 fut une année charnière du destin d'Ostervald: des horizons transocéaniques s'ouvrent *au Correspondant de la SPG.* A Neuchâtel, la Principauté se range sous la bannière du Roi de Prusse. Par ailleurs, Ostervald s'oppose au projet lancé par des irresponsables en faveur du retour des Huguenots du Refuge dans leur *beau pays de France*[79].

L'intérêt d'Ostervald pour les missions parrainées par la SPG

En 1707 Ostervald fut confronté de près avec les problèmes soulevés par l'avancée missionnaire de l'*Illustre société de Londres* en la nouvelle Angleterre.

M. Néau, ancien galérien pour la foi, avait été envoyé dans le Nouveau Monde, par la SPG de Londres, pour y catéchiser les *Indiens et les Nègres,* c'est-à-dire les autochtones et les esclaves importés d'Afrique. Dans une lettre de 1707, écrite de la *Nouvelle York,* M. Néau entretient notre auteur de son travail de missionnaire/catéchiste. Ostervald, maître-catéchète par excellence, relève quelques-unes des informations de M. Néau pour en débattre avec Turrettini.

Voici un échantillon des questions posées à M. Néau: quels sont les *dogmes [chrétiens] qui les frappent,* lesquels les *rebutent*? Ont-ils des livres en leur langue etc. Il déduit des informations de Mr. Néau, que les indigènes et les esclaves noirs, dont s'occupe la SPG, sont si *charnels et si grossiers que les choses les plus aisées leur sont incompréhensibles. Ils ont un naturel stupide, mais ce qui est cause en partie de cela, c'est que leurs maîtres, craignant que leur baptême ne leur confère la liberté*

---

[79] Une manière de pétition circulait dans les pays romands en 1707, demandant aux Puissances d'autoriser le retour en France des Huguenots *de Refuge.* Ostervald jugea la démarche incongrue, et contraire aux intérêts des Puissances protestantes qui s'y opposeraient nécessairement, car elles avaient tout à y perdre. Et puis, le principe du retour des Réfugiés une fois acquis, il restait à réussir leur rétablissement au sein d'une population qui s'était engraissée de leurs biens. La pétition fit long feu. Voir lettre du 1er juillet 1707, Budé III/49.

temporelle, les retiennent dans l'ignorance, et n'ont aucun empressement pour les faire instruire etc.[80]. Quant aux indigènes non touchés par la SPG, Mr. Néau les présente comme des êtres primitifs, qui *n'ont que la figure d'homme*[81]. Les questions posées par Ostervald révèlent l'esprit très *philosophe des Lumières,* qui l'habite: il se soucie de leur niveau culturel, de leur *raisonnabilité,* de leur état social. Il découvre que la première tâche de la SPG, envoyé par Guillaume d'Orange *éclairer tout l'univers,* est de les *instruire* dans les choses les plus élémentaires, de les policer (de les tirer de leur *grossièreté*) et de les libérer de leur condition d'esclaves; tâches civilisatrices énormes qui attend une SPG chargée de répandre la *knowledge* d'une Europe *éclairée et philosophe.*

Aucune autre lettre d'Ostervald à Turrettini ne reprend le sujet. Faut-il croire que cette correspondance avec des missionnaires francophones à l'œuvre aux Amériques ne se répéta pas? Les archives de la SPG, conservées au Lambeth-Palace à Londres, montrent que les avancées missionnaires de la SPG, tant en Nouvelle Angleterre, à Moscou qu'aux Indes, au Moyen Orient et aux Caraïbes, engendraient une vaste correspondance avec Londres mais en langue anglaise. Les membres francophones nommés par l'*Illustre Société,* aux premières heures de son existence (comme Ostervald), s'en trouvaient nécessairement marginalisés. Notre auteur s'en plaint parfois; mais ne dit pas que la faute en est son incapacité à manier l'anglais.

Neuchâtel se range sous la bannière du Roi de Prusse

La duchesse de Nemours mourut le 16 juin 1707. Les prétendants accoururent au nombre de 17, accompagnés de leur suite pour se faire élire par le Tribunal neuchâtelois institué à cet effet.

Cet événement politique ne fut l'occasion d'aucun *établissement* réformateur nouveau, mais l'occasion d'un *Te Deum.* Ostervad avoue – mais alors seulement à Turrettini, qu'il avait espéré en la victoire de la Prusse. Le 26 mars 1707, il écrivait à Turrettini: *Du reste vous ne croyez pas que j'ai le moindre éloignement pour le Roi de P., bien loin de là, mais je dis ce que je crois, ce que la conscience et la justice exigent*[82].

---

[80] Voir lettres à Turrettini du 15 janvier 1707, Budé III/52, voir aussi pp. 53, 54 et 55.

[81] Budé III/54, lettre du 15 janvier 1707.

[82] Grétillat – Supp/.XXIX/35 du 26 mars 1703.

Une ligne de conduite qui lui fit faire un sermon aux conséquences inattendues.

Un sermon scandaleux

Un sermon sur *les trente deniers de Judas* fit pleurer les membres des familles des Grands Electeurs, dont le *Pater familias* s'était laissé acheter secrètement par Berlin, en dépit des *serments* prononcés par *tous les corps de l'état* de ne point prêter la main à ce jeu-là[83]. On peut supposer, mais rien ne le prouve, qu'Ostervald avait été mis au courant des sommes folles dépensées par Sa Majesté Prussienne pour s'assurer d'un vote favorable du Tribunal des Trois Etats. Ostervald se plaint à Turrettini de devoir *passer son temps en visites.* Il est posible qu'à l'occasion de ces visites quelques échos de ces tractations lui soient parvenus.

Ce sermon sur les trente pièces d'argent versées à Juda, le traître, déchaîna de violentes réactions chez ceux qui soupçonnaient le prédicateur d'avoir été mis au courant des pots de vin offerts et acceptés. On lui reprocha violemment d'avoir porté cette affaire, hautement confidentielle, en chaire[84]. Même le Magistrat faillit intervenir. Ostervald en écrit à Turrettini: *Notre magistrat a parlé de faire des plaintes contre moi; ils n'avaient qu'à venir, mon parti aurait bientôt été pris, et mes sermons ne les auraient plus chagrinés*[85]. Mais cette animosité contre un *ministre du Saint Evangile,* que l'on savait parler *selon sa conscience,* fit long feu. D. Durand rapporte le mot plein d'admiration d'un Seigneur de la suite du Prince de Conti: *Ordinairement, les prédicateurs se cherchent eux-mêmes; mais celui-ci se cache pour montrer le Maître*[86]. Il est vrai

---

[83] Ostervald écrivait le 6 juillet 1707 à Turrettini: *Vous avez su que dans tous les corps de cet Etat on s'est engagé, même par serment, à ne rien recevoir ni directement ni indirectement (...) et de ne point manger avec eux.* Voir Budé III/58.

[84] Ancillon rapporte la chose comme suit: *Notre illustre ami a passé par une rude épreuve: tout Neuchâtel, amis et ennemis, l'a blâmé* (Budé I/41). Ancillon est en admiration devant la personnalité du premier pasteur de Neuchâtel. Le 10 juillet 1707 il écrit à Turrettini : *il fait toujours des merveilles, et je suis surpris qu'il prêche aussi bien qu'il fait, et qu'il ait si peu de temps pour étudier, et distrait (= dérangé) comme il est c'est ce qui m'étonne, ou plutôt je ne m'étonne de rien sur son chapitre, car il est capable de tout, aussi bien que vous.*

[85] Lettre à Turrettini du 19 octobre 1707, Grétillat: Supplément XXII/41.

[86] Durand/Henriod, p. 55.

qu'Ostervald parlait *avec onction,* comme on disait alors, mais il est à craindre que la parole rapportée par D. Durand, ne soit pas d'un Contiste. Nous avons vu plus haut que ce parti ne portait pas Ostervald dans son cœur. Il est probable que D. Durand emprunta cet on dit au fleuve majestueux de la fameuse *légende dorée* du Grand Homme.

Ostervald l'hermétique

Ostervald ne fit jamais connaître sa préférence pour l'un ou l'autre des postulants[87]. Pourtant les pressions ne manquèrent pas. Voici en exemple une lettre latine d'Ostervald adressée à l'*Archevêque, aux évêques et aux dignitaires de l'Eglise anglicane,* qui nous apprend que l'épiscopat de l'Eglise d'Angleterre l'avait prié en chœur de se prononcer ouvertement en faveur du Roi de Prusse pour assurer son élection. La réponse est un modèle de refus poli d'entrer en matière. Le premier pasteur de Neuchâtel y salue très humblement: la Reine d'Angleterre, l'Eglise anglicane, et le Roi de Prusse, mais ne répond à leurs prières ni par oui, ni par non.

Une histoire de cadeau refusé

On sait que la Vénérable Classe avait promis, en tant que *corps de l'Etat,* de respecter une bienveillante, mais stricte neutralité. On sait moins la petite histoire de l'essai de séduction, dont Ostervald fut l'objet de la part de Berlin, car Ostervald n'en parla jamais.

Il avait renvoyé, en 1703 déjà, à sa Majesté Prussienne, un cadeau princier. Il n'était pas question d'acheter Ostervald, mais de le séduire. Pour éviter de déclencher, par un refus trop rapide, les foudres royales, notre auteur fit faire au colis en retour de nombreux détours. Une lettre

---

[87] Mais il se confia à Turrettini: sa préférence allait au Roi de Prusse, lettre à Turrettini du 26 mars 1707, Grétillat, Supplément XIX/35. On sait que Ph. Godet le croyait favorable à un candidat français.

On trouvera dans la plaquette souvenir du 200ème anniversaire du décès d'Ostervald: *Jean-Frédéric Ostervald 1663-1747* Neuchâtel 1948, p. 70 les raisons qui ont fait croire à un penchant d'Ostervald pour la nomination d'un Prince français. On verra que son argument était juridique plus que politique ou affectif.

d'Ancillon à Ostervald nous apprend que Sa Majesté ne s'en amusa pas[88].

Trois années plus tard, en 1706, autre incident. Le Roi de Prusse, l'évêque réformé Ursinus de Berlin et Isaac Jaquelot, théologien pajoniste au service du renouveau liturgique berlinois, avaient décidé de ne pas se rallier aux réformes liturgiques de Neuchâtel, mais sans en faire connaître les raisons. Ce retournement étonne d'autant plus, que ces Messieurs avaient jusqu'ici accueilli très favorablement les essais liturgiques d'Ostervald. Faut-il interpréter ce retournement inattendu comme une mesure de rétorsion? Les Princes, comme les éléphants, n'hésitent pas à se venger avec retardement. Mais dans notre cas, rien ne le laisse penser, d'autant plus que le moment aurait été fort mal choisi[89].

Un Te Deum *sans nuages*

Le 3 novembre 1707, le tribunal des Trois-Etats accorda l'investiture à Frédéric Ier de Prusse[90]. Ostervald écrit, *post-eventu,* à Turrettini le 5 novembre 1707: *je ne puis m'empêcher de me réjouir avec vous de l'élection de notre bon roi. Je ne vous dis que ce mot: Dieu veuille nous le conserver longtemps. J'espère que nous ferons de bonnes choses pour l'Eglise.* Mais comme prudence oblige, Ostervald avait fait signer à M. de Metternich, plénipotentiaire du Roi, un papier par lequel la Prusse reconnaissait comme irrévocables: le statut de l'Eglise de Neuchâtel, les droits acquis de ses ministres et la validité de sa discipline ecclésiastique, reconstituée pied à pied depuis 1699. Cela fait, Ostervald put présider, l'âme en paix, le culte de *Te Deum* de l'Investiture[91]. Dans une lettre plus tardive, le Roi de Prusse s'engagea lui-même à respecter et soutenir les *établissements réformateurs* instaurés par Ostervald.

---

[88] Une lettre d'Ancillon à Ostervald du 17 mars 1703 fait le récit de cette rocambolesque aventure. Voir le dossier Ostervald aux AEN. III/45, 13.

[89] Nous avons consacré quelques pages aux échecs liturgiques d'Ostervald: à Berlin en 1706, et à Londres en 1712. Voir: *Du Capitole à la roche Tarpéienne.*

[90] Voir L. Ed. Roulet; *L'avènement de la maison de Prusse,* dans: *Neuchâtel et l'ancienne Confédération.* Voir: *Neuchâtel et la Suisse.* Ouvrage publié par le Conseil d'Etat de la République et Canton de Neuchâtel, Neuchâtel, 1969.

[91] Lettre du 5 novembre 1707, Budé III/64.

Année 1708

A l'ordre du jour de cette année 1708, il est question de la *Réunion des Protestants, et de la réforme* européenne *du culte et des sentiments.*

Metternich et la réunion des protestants

Ostervald, le réformateur *du culte et des sentiments* de Neuchâtel, n'a jamais cessé de croire au rassemblement (dit réunion) des peuples protestants d'Europe, et d'espérer que cette *réunion* se ferait par le médium de la liturgie du culte quotidien neuchâtelois.

Le 24 octobre 1703, le premier pasteur de la Ville capitale fait connaître la *nouvelle manière* neuchâteloise de célébrer le culte à ses compagnons de route de Zurich, de Bâle, de Berlin et de Londres, d'ailleurs encore. Trois ans plus tard, une lettre du 6 octobre 1706 remercie son ami Turrettini de lui avoir appris *les favorables dispositions où les choses sont pour la réunion des protestants.* Dans une lettre du 1er juillet 1707, Ostervald fait le point de la situation. *A l'examiner politiquement, ce qui est toujours le grand principe par lequel les Princes se conduisent, il n'y a nulle apparence que les Puissances protestantes pressent le rétablissement des Réfugiés en France, puisque cela irait: d'un coté à fortifier la France, de l'autre à affaiblir et dépeupler leurs états, à diminuer leur commerce et leurs revenus (...). Il y a quarante mille Réfugiés dans les Etats du Roi de Prusse, qui le peuplent et en font fleurir le commerce. Il y en a un grand nombre en Irlande, qui font la seureté de ce Royaume là, où les papistes sont forts.* Et il ajoute: les Réfugiés, à leur retour en France, *ne seraient-ils pas exposés à de nouveaux dangers?* C'est en fait par réalisme politique qu'Ostervald s'oppose au retour des Réfugiés par réalisme théologique aussi, qu'il travaille à une réunion des protestants d'Europe par le truchement d'une liturgie sans arrêtes dogmatiques.

En 1708, Ostervald découvre que M. de Metternich aurait mal entendu un propos de Turrettini disant qu'il convenait, pour avancer les choses, d'adoucir la doctrine *de la Prédestination calviniste.*

L'évêque G. Burnet de Salisbury était allé très loin pour accommoder au goût des luthériens le dogme calviniste de la prédestination. Il avait même fait traduire immédiatement son texte original anglais en allemand. Les autorités luthériennes de Wittemberg lui refusèrent même la politesse d'une réponse. M. de Metternich savait certainement manier un fleuret

mieux qu'une liturgie soucieuse de réconcilier Luthériens, Réformés et Anglicans. Ostervald s'employa à *éclaircir* le sujet à l'un des Maîtres d'œuvre de la politique au siècle des Lumières. Il rappela (très probablement) au diplomate le rôle dévolu par Dieu aux Politiques dans le gouvernement des Etats, et celui qui leur revenait dans la réalisation du projet de réunion des Protestants d'Europe. Ostervald savait, comme tous ceux qui étaient encore de ce combat à Londres, à Berlin, à Genève ou à Amsterdam, que les Chefs d'Etat protestants et leurs ambassadeurs n'avaient plus les mêmes raisons que Guillaume d'Orange, de réunir les peuples protestants sous la même bannière, à la fois politique et religieuse. Ostervald écrit à Turrettini: *les princes sont si occupés par d'autres pensées qu'il est à craindre qu'ils ne prissent cette affaire à cœur comme ils le devraient*[92]. Aux yeux d'Ostervald, la réunion des Protestants (voulue par Dieu!) n'était plus une affaire de politique à réussir, ni d'unité doctrinale à rétablir, mais pourait être le fruit d'un *service divin* célébré en commun. Un tel culte demandait une liturgie libérée de toute hypothèque dogmatique. Ce à quoi s'efforçait la liturgie neuchâteloise. On s'étonne quand même d'apprendre que ce diplomate chevronné se soit laissé catéchiser par Ostervald.

Année 1709

A l'ordre du jour de cette année 1709: la découverte d'Eglises de type protestant à l'Est de la Prusse et l'émergence d'un Piétisme *nouvelle formule.*

En 1709, les lettres à Turrettini ne signalent aucun nouvel *établissement* réformateur, mais elles nous apprennent que l'essai de liturgie quotidienne d'Ostervald, communiqué à Berlin et à Londres pour information, était déjà en usage dans des Eglises inconnues à l'Est de la Prusse, et aussi qu'un nouveau type de Piétisme s'affirmait à Neuchâtel.

La liturgie manuscrite de Neuchâtel en usage à l'Est de la Prusse

Une lettre d'Ancillon de Berlin du 30 septembre 1709[93] apprend à Ostervald l'existence d'Eglises chrétiennes de facture protestante, de

---

[92] Lettre du 13 mars 1708, Budé III/66.

[93] Lettre du 30 novembre 1709, Budé III/78.

langue polonaise et slavonne, au delà des frontières est du Brandebourg. Ces Eglises auraient eu connaissance d'une liturgie manuscrite [du culte quotidien] de Neuchâtel, et l'auraient fait traduire en leur idiome pour s'y conformer. D. Ancillon transmit sa découverte à Ostervald, au retour d'un voyage dans les territoires à l'Est de l'Europe, où il aurait joué les éminences grises pour le compte du Roi de Prusse[94].

D. Ancillon semble avoir été à Berlin l'intermédiaire d'Ostervald, comme le Sieur Charles Masson l'avait été à Londres. Le 7 décembre 1701 Ostervald écrit à Tronchin que D. Ancillon penche du côté de P. Jurieu, mais *il a le fond bon, et on peut le ramener. Il a de bonnes intentions, tant pour la réformation des mœurs que pour le rétablissement de l'ordre dans l'Eglise (...).* Samuel Ostervald, fils de Jean-Frédéric, qui le rencontra à Berlin, est d'une autre opinion. Il écrit à son père: *je ne le vois pas beaucoup; mais entre nous je le crois un peu brouillon, on n'en fait pas grand cas. Tout au moins il est sûr que c'est une tête légère qui va fort vite en besogne, et qui ne pense pas beaucoup. Il a l'air coupable et se justifie perpétuellement, je me tue de lui dire que mon père ne se plaint pas de lui*[95]. Quoiqu'il en soit, D.Ancillon rendit à Ostervald bien des services à Berlin, comme le fît Ch. Masson à Londres.

Cette découverte des Eglises protestantes à l'Est de la Prusse resta sans suite connue. Nous verrons un peu plus loin un exemple parallèle: l'adoption de la même liturgie d'Ostervald, par les Eglises réformées de Hongrie. Ces textes furent importés en Hongrie on ne sait comment, puis traduits et adoptés. Ils auraient été l'occasion d'un renouveau religieux étonnant au pays des Magyars[96].

Les Piétistes neuchâtelois font schisme

Rendu attentif à la vie d'Eglises protestantes à l'Est de la Prusse, Ostervald ne fut pas pour autant aveugle aux problèmes posés par les

---

[94] Le Roi de Prusse lui confiait des missions secrètes. Le pasteur alors prenait son nom de guerre et voyageait incognito. On retrouve des traces de ce conseiller secret au *Hugenotten Museum* de Berlin.

[95] Voir: *Gens de robe et d'épée* de Ph. Godet, in *Musée Neuchâtelois,* 1885, p. 214.

[96] Voir Lazlo Paxary: *L'Inspiration française dans le protestantisme hongrois IV – J.F. Ostervald en Hongrie; – Revue des Etudes Hongroises,* Paris 7/1924, et la *Conférence sur les traductions hongroises des Œuvres d'Ostervald,* Revue historique vaudoise, 1922.

mutations des groupes piétistes neuchâtelois, d'autant plus qu'un même renouveau perçait à Genève et même à Londres.

Neuchâtel vit les *Piétistes* quitter les Eglises du pays, où on les croyait intégrés, sortir de leur réserve légendaire et faire valoir leur droit politico-religieux. Du jamais vu qui *faisait crier le peuple contre les pasteurs,* leur reprochant de laisser faire[97]. La Vénérable Classe jugea que l'arrivée de nouveaux réfugiés était la cause principale de ce remue-ménage, et demanda à l'autorité politique d'y mettre le holà. Méditant sur cette affaire, Ostervald écrit à Turrettini: *Après tout, la charité chrétienne ne nous oblige en aucune façon de recevoir parmi nous des étrangers qui ne peuvent point alléguer qu'ils viennent ici pour leur édification, ni qu'ils (...) ne sachent où aller ailleurs*[98].

S'ils étaient venus *pour s'édifier* en l'Eglise de Neuchâtel, réformée dans son *culte et ses sentiments* par notre auteur, leur accueil aurait été autre. Le *schisme* (le terme est d'Ostervald) des Piétistes mal intégrés fut déclenché par les récits des récents malheurs des nouveaux arrivants, réveillant des souvenirs assoupis? Au vrai, ce *schisme* disait surtout l'échec du nouveau culte et des nouveaux sentiments, d'inspiration anglicane, présentés *ex abrupto* par Ostervald à des déracinés de langue et de culture germaniques et de sensibilité religieuse *piétiste, voire anabaptiste*[99].

Année 1711

Un retour de manivelle

Ostervald apprend, en 1711, et le fait savoir tout aussitôt à Turrettini, que les *réformés modérés* de Zurich[100], et les partisans virtuels de la *théologie raisonnée* en honneur à Neuchâtel et à Genève, seraient sur le point de tourner casaque. On laisse entendre dans les milieux théologiquement sensibles de Zurich, que Genève et Neuchâtel autoriseraient leurs

---

[97] Voir la lettre à Turrettini du 3 mars 1708 et du 21 mars 1709.

[98] Voir lettre du 21 août 1709, Budé III/73 et encore du 14 février et 20 juin 1711.

[99] Nous aborderons le chapitre des Piétistes neuchâtelois dans notre dernier chapitre sur le *Piétisme-antipiétiste d'Ostervald.*

[100] On ne sait si parmi eux se comptaient les collègues qui l'avaient invité à présider un culte à Zurich en 1703, alors que l'affaire du catéchisme battait son plein.

étudiants à lire des ouvrages aux odeurs de souffre, comme ceux de Ph. Limborch. On informe Ostervald, en sourdine, que des Zurichois seraient à nouveau fascinés par le dogme de la prédestination calviniste[101], et que le Magistrat de Zurich venait de durcir la censure de tout ouvrage de théologie ou d'histoire déposé chez les imprimeurs. Voici le commentaire d'Ostervald à cette mesure: *voilà qui va le grand pas vers la barbarie et l'inquisition*[102]. Le glas des *réformes neuchâteloises* sonnerait-il déjà au *Frauen-Münster* de Zurich?

Année 1712

La première visite pastorale à tous les paroissiens de Neuchâtel

Fin janvier 1712, Ostervald était aux anges. Il venait, avec ses collègues de la Ville de Neuchâtel, de faire visite à toutes les familles de la cité. Innovation à répétition, ou opération ponctuelle? Notre auteur écrit à Turrettini: *De ma vie je n'ai goûté tant de joie (...); il me semble que c'est seulement à présent que je commence à faire fonction de pasteur.* Il est vrai que *quelques personnes disent que c'est une inquisition, mais nous faisons semblant de ne pas savoir ce qui se dit*[103]. Cette méthode de la sourde oreille, dite aussi de l'autruche, semble avoir réussi assez souvent au premier pasteur de la Ville. Reste à savoir si la manière dont se déroulèrent ces visites[104], invitait ou non à la répétition de l'exercice.

Une page du *Correspondancier* d'Abraham Bourgeois nous apprend que les Neuchâtelois reprochaient à leurs pasteurs, environ à la même époque, *de trop surveiller leur femme* [?] *et de trop regarder ce qu'il y avait au fond des pots*[105]. Cette curiosité pastorale de ce qui mijotait auprès du feu aurait-elle fait craindre un retour de *l'inquisition* calviniste de

---

[101] Surnommée par P. Bayle *la prédestination à la turque.*

[102] Voir lettres du 22 août et du 25 décembre 1711, Budé, III/80 et 84.

[103] Lettre du 30 janvier 1712, Budé III/86.

[104] Etait-ce une adaptation de la visite aux malades, dont il est question dans les *Entretiens pieux*? Etaient-elles, ces visites, de type catéchétique, selon le modèle dont traite *l'Exercice du ministère sacré*? Etaient-elles menées comme les entretiens de cure d'âme qu'Ostervald conduisait avec ses étudiants?

[105] Voir notre étude en la *Nouvelle revue neuchâteloise,* Hiver 1997: *Particularitez de la vie neuchâteloise au XVIIe siècle.*

méchante mémoire? La lettre à Turrettini nous apprend que la question fut posée par quelques neuchâtelois grincheux, mais qu'il suffisait, pour s'en débarrasser, de faire la sourde oreille.

Année 1713

La nouvelle liturgie de Sainte Cène

Ostervald attendit douze années pour *innover la* liturgie de Sainte Cène qu'il s'était promis de re-rédiger[106]. On s'en étonne d'autant plus qu'il en avait annoncé les orientations essentielles dans son *Traité des Sources* (...) de 1699[107].

Le 18 février 1713 il écrivait à Turrettini: *Notre nouvelle liturgie de la Ste Cène va être introduite. Nous l'avons corrigée et mise en meilleur état, en sorte que je la crois excellente; je puis le dire sans nous encenser, car il n'y a pas grand chose du nôtre.* Remarque sibylline qui fait allusion aux très nombreux emprunts que notre auteur avait fait à la liturgie anglicane de 1661[108], traduite en français par Charles Duruel, et en vente à Genève comme Ostervald croit utile de le signaler à Turrettini.

Pour réussir cet *établissement* réformateur, notre auteur s'entoura d'un luxe de précautions. Le texte une fois adopté par la Vénérable classe, fût présenté au Conseil de Ville, l'organe officiel de contrôle de la vie de l'Eglise de la ville de Neuchâtel. Voici comment Ostervald rapporte la chose à Turrettini le 18 février 1713:

Le Conseil de la Ville nous a priés, au nom de l'Eglise, de leur communiquer cette liturgie; nous le fîmes lundi, et nous informâmes ces Messieurs des raisons que la Compagnie avait eu de songer à changer notre liturgie, des défauts qu'elle avait, du but que l'on devait se proposer dans une liturgie de la Ste Cène etc. Après quoi nous la leur lûmes. Le

---

[106] Voir Budé III/113.

[107] Dans deux lettres de juin 1701, Ostervald et Tronchin débattent de la supériorité de la liturgie de la Sainte Cène de Zurich sur celle de Calvin. Tronchin, plus proche de Zwingli que de Calvin, n'en remarque pas moins: *il faudrait une ou deux périodes de plus [dans la liturgie de Zurich] pour marquer la signification du pain et du vin.* On trouvera le souhait de Tronchin respecté par Ostervald, au chapitre consacré à la doctrine de la Sainte Cène, dans son *Compendium* de théologie chrétienne de 1739.

[108] La lettre d'Ostervald à Turrettini, du 17 septembre 1712, avait déjà énuméré ces très nombreux emprunts.

Conseil en fut si content qu'unanimement il résolut de nous remercier et de députer à notre compagnie, pour témoigner que l'Eglise de la ville de Neuchâtel souhaite que cette liturgie y soit établie (...). Maintenant rien n'empêche que la liturgie entière ne s'imprime[109].

Le 19 avril 1713, tout heureux d'avoir célébré sans encombres le *Repas du Seigneur* selon la nouvelle liturgie, Ostervald écrit à Turrettini: *La Sainte Cène a été célébrée à ces fêtes de Pâques suivant notre nouvelle liturgie, et je ne sache pas que ce changement ait choqué personne*[110]. Que des opposants se manifestent après cette célébration, il sera trop tard pour revenir en arrière. La nouvelle liturgie de Sainte Cène avait été approuvée par la Vénérable Classe, applaudie par le Conseil de Ville, adoptée par les fidèles, et en train d'être imprimée chez Pistorius à Bâle, ainsi que tous les autres textes liturgiques en usage à Neuchâtel. Ostervald dédicaça cet *Agenda* au Roi de Prusse, le *père et bienfaiteur* des Neuchâtelois. Il sera distribué par Ostervald lui-même, en Suisse, en Angleterre et en Allemagne, mais seulement en janvier 1714.

Années 1740 à 1747
Le temps des moissons

a) Moissons allemandes

Le *temps des moissons* suit le *temps des labours.* Il est inauguré par les débats déclenchés par le *Traité des Sources* (...) dans une Allemagne luthérienne, infiltrée d'un Piétisme aux multiples visages. Des recoupements permettent de supposer qu'il en fut ainsi à Berlin, Leipzig, Francfort, Ulm, Hanovre et autres centres de vie religieuse et intellectuelle protestants. Au cœur de ces débats deux traductions allemandes presque simultanées du *Traité des Sources* (...). La première de 1713 est signée de A. Bernd, prédicateur à Leipzig. La seconde des professeurs en théologie d'Ulm, soit des Docteurs Frickens et Selintes. Cette dernière version parut à Francfort-sur-le-Main et à Leipzig en 1716.

---

[109] Voir Budé III/99.

[110] Budé III/10.

Nous avons consacré deux gros chapitres à ces deux traductions et aux débats qu'elles entendaient apaiser dans les paroisses luthériennes manifestement marquées par le Piétisme. Le second de ces deux chapitres traite de l'érosion des aspérités des traits réformateurs du traité d'Ostervald, probablement en raison de l'évolution des mentalités. Nous en avons trouvé confirmation dans la traduction danoise de la version allemande de 1716. Une adaptation pastorale suédoise de 1801 (Stockholm) du traité d'Ostervald de 1699; nous a conforté dans notre opinion. (Voir notre chapitre XVII).

b) Moissons anglaises

Les années 1713 et 1716 voient aussi la traduction anglaise des *Arguments et Réflexions,* (signée de Sir John Chamberlayne) faire son entrée à la Cour d'Angleterre, à la suite de son accueil officiel par la Princesse de Galles, épouse du futur roi Georges I de la Maison de Hanovre. C'est ainsi que la première édition des *Arguments et Réflexions* en langue anglaise fut disponible sur le marché du livre, avant leur publication en français (en 1720), en niederduytch et en allemand.

En 1718 le prélat anglican William Wake (1656-1737) prie J.A. Turrettini d'intervenir *ouvertement* contre les libres-penseurs, qui, en Angleterre, se réclament des écrits des Triumvirs helvétiques: Turrettini, Werenfels et Ostervald. Cette lettre mérite un large extrait:

Il se passe malheureusement ici des choses très affligeantes pour ceux qui désirent sincèrement la paix, mais en même temps le maintien des vérités nécessaires. Certains écrivains, qui prennent eux-mêmes le titre de libres-penseurs, se sont donnés pour tâche, depuis quelque temps, de renverser toutes les confessions de foi, tout engagement quelconque sur les articles de la religion. De ces hommes, les uns sont déistes, d'autres sociniens, d'autres ariens, tous ennemis de la plupart des articles fondamentaux de la foi chrétienne. Ils ne se contentent pas d'une tolérance universelle, mais ils voudraient être admis aux offices et dignités de l'église établie, sans souscrire aux "Articles" ni même admettre la Liturgie. Dans leurs écrits, ils abusent des plus grands noms pour leur propre défense. Dès qu'ils trouvent dans un écrivain un mot contre les articles de foi imposées, contre la tyrannie de l'Eglise, pour la liberté religieuse etc., ils ne s'inquiètent pas de préciser la vraie pensée de l'auteur, et ils le citent en le rangeant au nombre des leurs. C'est ce qui est arrivé pour vous-mêmes, pour Mr. Werenfels, Mr Ostervald et

d'autres. Il me semble que ce serait rendre service à la véritable liberté chrétienne, et à vous en même temps, si l'un de vous pouvait trouver le loisir de relever ces procédés et d'exposer vos véritables sentiments[111]. Ce type de récolte était prévisible. Qu'aurait répondu Ostervald? Proposé un enseignement d'une vérité chrétienne à deux vitesses? Nous verrons en notre chapitre XVIII qu'il en était ainsi à Neuchâtel depuis 1704, et, à la fin du siècle au Royaume de Frédéric le Grand à Berlin et d'I. Kant, le philosophe de Koenigsberg.

En 1770 à Edinburgh, en 1772 à Glasgow sortit une Bible de langue anglaise, munie de ces mêmes *Arguments et Réflexions*[112] sur le modèle de la Bible de 1724. On surnomma ces Bibles-tandem: *Ostervald Bible*[113]. Nous devons cette innovation inattendue à deux libraires: l'un d'Amsterdam et l'autre de Rotterdam. Ils étaient persuadés qu'il y avait là une bonne affaire sous roche. (Voir chapitre XVIII).

David Durand nous apprend, en 1778, que *l'Ostervald* se vendait à Londres 2 écus et demi[114], c'est-à-dire 75 frs suisses d'aujourd'hui[115]. R. Grétillat, qui semble l'ignorer, lance: on aurait pu la vendre moins chère (si Ostervald avait renoncé à ses royalties?).

En 1743/1747, on l'honore à Berlin comme un des *savants encore en vie* (au milieu du XVIIIe siècle), du moins à en croire E.L. Rathlef prédicateur à Langenhagen près de Hanovre, déjà cité.

---

[111] Budé III/390, lettre datée de février 1718.

[112] 1770 Edinburgh. – Bible English Authoriused, the holy Bible containing the Old and New Testaments. With argument prefixed to the different books; and moral land theological observations at the end of evry chapter: composed by the Reverend Mr. Ostervald... Translated at the desire of, and the recommended by the Society for Propagating Christian Knowledge. Edinburgh:printed by Colin Macfarquhar, Sold at his printing office, 1770.

1772 Glasgow: *The Holy Bible, Authorized contain Old and New Testaments composed by Rev. Mr Ostervald, translated at the desire of and recommanded by The Society for Propagating Christian knowledge;* (by Jos. Galbraith).

[113] Une lettre du 4 août 1988 de M. Adrian Peasgod de Brighton, *librarian* responsable des archives de l'Université de l'Est Sussex, se réfère à A.S. Verbert: *Historical catalogue of printend editions of English Bible,* London, 1968 pour affirmer que l'on appelait *Ostervald Bible,* des Bibles conformes à l'*authorized version,* mais contenant, imprimés à même le livre sacré, *les Arguments et Réflexions* d'Ostervald en traduction anglaise.

[114] Voir la biographie d'Ostervald de D. Durand, p. 183 de l'édition de Londres.

[115] A en croire la compétente Madame Denise de Rougemont en retraite à *Grand-Champ,* à Areuse près de Neuchâtel.

Année 1744 et suivantes
Vendanges tardives françaises

a) Ostervald et l'Eglise réformée de France au Désert

En 1740, on le considère en Angleterre comme *un Homme Illustre* à l'égal d'un I. Newton, ainsi Jean Dassier[116]. Quatre années plus tard, l'Eglise Réformée de France, dite *du Désert,* adopta, en son premier Synode, une série de mesures de frappe ostervaldienne[117]: les *Arguments et Réflexions*, à lire en lieu et place des *cultes / sermons* (comme on avait fait à Neuchâtel avant 1703). Le Synode invita aussi ses pasteurs à prêcher *les vérités générales de la religion*, en plus, et avant les vérités particulières au christianisme. Ostervald y invitait déjà en 1699[118].

L'article XI des *Actes du Synode* de 1744 loue le catéchisme d'Ostervald comme *le plus clair et le plus méthodique* des manuels. Il décide de l'utiliser en lieu et place du catéchisme de Calvin[119], sans le proclamer pour autant *urbi et orbi*. Il demande aussi aux *pasteurs et anciens* d'exhorter les fidèles à se *pourvoir de ce manuel,* et de *tenir la main* à ce que les membres de l'Eglise en fassent usage.

Les Huguenots du Désert à nouveau royalistes?

Les Actes du Synode *du Désert* de France étonnent encore par leur légitimisme politique. Les articles I à IV appellent au respect et à la soumission de tout fidèle (il s'adresse à des Huguenots, aux révoltés d'hier!). L'article XII exhorte même les Eglises *du désert* à intercéder en faveur de l'autorité légitime, fut-elle persécutrice. Le même article XII rapporte que

---

[116] Jean Dassier, médailliste à Genève, mais fort bien en Cour de Londres, avait lancé sur le marché européen des *jeux instructifs,* une collection de médailles/jetons intitulée: *Des Hommes illustres et des Rois d'Angleterre.* Il avait placé la médaille/*jeton* à l'effigie d'Ostervald aux côtés de celles des Newton et des Rois d'Angleterre.

[117] Il se tint en 1744 dans une *Métairie près de Lédignan, agglomération proche de Nîmes.* L'original du procès verbal se trouve à la Bibliothèque de la Faculté de Théologie de Montpellier dans le même recueil que ceux des *Synodes provinciaux.*

[118] Au grand scandale de E.J. Léonard, l'auteur de l'*Histoire Générale du Protestantisme,* Paris 1961.

[119] Voir C.H. Coquerel: *Histoire des Eglises du Désert;* Paris 1842, I/296.

le Synode, ayant appris la maladie du Roi, *se jeta à genoux* pour intercéder en sa faveur. Louis XV crut, à cette époque, mourir à Metz, la peur de l'enfer au ventre. Le Synode mit ainsi en pratique son exhortation à honorer l'autorité légitime, bien qu'encore persécutrice.

Ce retour des Huguenots à une attitude légitimiste peut s'expliquer par le succès de l'ouvrage de S. Pufendorf, traduit par J. Barbeyrac sur le *Droit de la Nature et des Gens*; on peut y lire qu'il faut *obéir au Roi plutôt qu'à son propre père*; et encore: *que la présomption est toujours pour la justice de ses ordres et de ses entreprises*[120]. Pufendorf, l'auteur du texte originel, pensait évidemment au Roi de Prusse, son Souverain et Protecteur. Mais on s'interroge: son traducteur, J. Barbeyrac, huguenot arraché à sa ville de Béziers en Languedoc, pouvait-il tenir le même langage, quand il s'agissait d'un Roi de France persécuteur? Comme professeur de Droit naturel, certainement, mais non sans donner une ruade. On sait que Barbeyrac rectifia dans sa traduction le conservatisme de Pufendorf. Il remarque en bas de page, que ces droits des Princes et des Rois sont *de natura* au service du bien-être de leurs peuples.

Ostervald était royaliste, non seulement de naissance et de tradition nobiliaire, mais encore par conviction juridique et théologique. Nous savons que sa prédication était légitimiste. Sa lettre à Turrettini du 20 février 1720 raconte qu'une lettre du Roi de Berlin lui demandait copie de ses sermons sur *les devoirs des sujets envers le Roi*[121]. Il ne put refuser, bien que ne les trouvant pas remarquables. Il assure qu'il en avait conservé plus de *deux ou trois cents* qui valaient bien mieux. On aurait aimé retrouver copie des sermons envoyés à Berlin. Ils ne pouvaient pas ne pas porter la griffe de l'*Ecole du Droit de la Nature et des Gens.*
Quoi qu'il en soit, nous sommes persuadés que ce ne furent pas les opinions politiques d'Ostervald qui incitèrent le Synode de Lédignan à prier à genoux en faveur de Louis XV, mais l'accueil européen de l'ouvrage de Pufendorf sur le Droit naturel, traduit par Barbeyrac.

---

[120] Voir: en VII/II, 5, V, XII, 23 de la traduction de Barbeyrac.

[121] Voir notre article dans *Actes du V*ème *Colloque de Jean Boisset* – Xème Colloque du Centre d'Histoire des Réformes du Protestantisme (...) – Université Montpellier II, année 1987, cf. p. 285 – Annexe II.

Le refus de toute controverse

L'opposition déclarée du Synode à toute controverse en matière de religion fait elle aussi penser aux prises de position ostervaldiennes. Voici les arguments avancés par les Actes de Lédignan:

– *les controverses ne font qu'agiter les esprits (articles VI et VII)*;
– il faut accepter de *souffrir patiemment les mauvais traitements* (voir articles VII et VIII);
– mais il importe de tenir fermement les rênes de la discipline ecclésiastique et de réprimer les scandales (art.IX);
– il faut veiller avec soin à la préparation des futurs ministres (art. XII, XIV et XV) et à leur juste nomination (art. XV et XVI).

Cette accumulation d'exhorations montre que le refus des controverses fait partie d'un ensemble de mesures disciplinaires, empêchant n'importe qui de publier quelque controverse que ce soit contre n'importe quoi. Sur la légitimité du séparatisme par exemple. On se croirait à Neuchâtel où Ostervald veillait, les sourcils froncés, à l'application de la Discipline ecclésiastique, préparait les futurs pasteurs de son Eglise en son séminaire, et réunissait la Vénérable Classe pour décider de la juste nomination des ministres[122].

La prédication des vérités générales *de la Religion*

Une autre trace probable de l'influence d'Ostervald sur les Eglises du Désert se lit chez Ch. Coquerel, quand il traite de la prédication des *vérités générales* recommandée aux pasteurs du Désert. Ch. Coquerel découvre que les ministres ne prêchaient, à cette époque, que des *généralités* [de la religion] (sous-entendu: non les dogmes de la *traditive* réformée). Ce type de prédication *des généralités de la religion* en

[122] Ce n'est point oublier que la théologie raisonnée d'Ostervald de 1699 transita par Lausanne, et que cette ville fut, jusqu'en 1763, le centre du Protestantisme francophone. Voir H. Vuilleumier: *Histoire de l'église réformée du Pays de Vaud sous le régime bernois*, 5 vol., Lausanne 1927-1933; cf. IV/337-402: *Le séminaire français de Lausanne.*

l'Eglise du Désert, se situait dans le droit fil des opinions d'Ostervald présentées déjà dans *son Traité des Sources* (..). de 1699[123].

Le *tractatus* reprochait aux prédicateurs de s'en tenir à l'enseignement des aspects spécifiques de la religion chrétienne. Ostervald précisait que la méconnaissance des *vérités générales* de la religion rendait difficile toute compréhension éclairée des vérités spécifiquement chrétiennes. Comment reconnaître les traits spécifiques de la prière dominicale, ou du sermon sur la Montagne, quand on ignore la nature de la dévotion ou de la Lex Dei en général?[124] Cette affirmation étonna aussi bien Ph. Naudé le Calviniste pur et dur de Berlin, que les professeurs luthériens d'Ulm. Ignorant manifestement l'ouvrage de S. Pufendorf sur le *Droit de la Nature et des Gens,* ils crurent qu'Ostervald opposait une information superficielle des vérités de la religion à une connaissance mieux informée.

Nos chapitres XV et XVI montreront qu'Ostervald écrivait (dès 1699) en philosophe des Lumières soucieux de ré-enraciner le discours chrétien dans l'humus de la religion naturelle dont il était issu. C'était sa manière de comprendre le langage religieux *dans sa nature et son origine.* C'était aussi celle de Leibniz et de Turrettini. Leibniz disait attendre de J.A. Turrettini un traité sur la religion naturelle. Ostervald, l'ayant appris, applaudit: *c'est justement ce qui nous manque le plus*[125]. La question figurait aussi à l'ordre du jour de l'école du *Droit de la Nature et des Gens*[126]. Tout ce débat sur les *vérités générales de la religion* était en fait le fruit de l'avancée de l'école du droit de S. Pufendorf, non celui des rêveries solitaires d'un pasteur de province.

L'auteur des *Particularitez* et ses réviseurs[127] n'avaient pas eu connaissance des décisions du premier synode de l'Eglise du Désert de Lédignan des Cévennes, de 1744. Il est vrai qu'elles ne durent pas s'ébruiter beaucoup. Quel titre de gloire pourtant à glaner pour le Grand Ostervald!

---

[123] Voir notre chapitres XV.

[124] Les deux exemples sont de notre plume, Ostervald n'en donne nulle part, à notre connaissance.

[125] Budé II/186, lettre du 4 juillet 1715.

[126] Voir la *Préface* de J. Barbeyrac à sa traduction du *Droit de la Nature et des Gens* de Pufendorf I/1.

[127] Les professeurs de théologie de Berne, Ph. Naudé de Berlin, et Joh. Frickens et Selintes d'Ulm l'avaient ignoré tout autant.

Ostervald et les Galériens pour la foi

Notre nécrologue se montre convaincu qu'Ostervald se dépensa généreusement en faveur de la libération des *galériens pour la foi.* Un trait de légende dorée qui allait si bien au Grand Ostervald! En douter offenserait nécessairement sa mémoire, du moins aux yeux du bon peuple protestant. Et pourtant!

Nous n'avons trouvé aucune trace d'interventions ostervaldiennes en faveur des galériens français pour la foi, ni aux archives Mennonites, anciennement Anabaptistes, d'Amsterdam[128], ni à Londres. Les archives de la SPG à la *Lambeth Palace Library*[129] ont, par contre, conservé une lettre de la main de notre auteur. Elle plaide en faveur de la libération d'un galérien, sujet neuchâtelois: M. Boy-de-la-Tour. Il avait été arrêté en France et condamné aux galères pour détention d'un *livre de la religion.* Ce prononcé de justice était manifestement illégal. Il n'empêche; M. Boy-de-la-Tour ramait depuis 19 ans déjà sur les galères du Roi de France.

Le 18 avril 1705, Ostervald demanda à ses amis de Londres d'intervenir à la Cour en faveur du galérien neuchâtelois. Il est probable qu'il intervint au nom du droit naturel enseigné par les Grotius, Pufendorf et Barbeyrac, non en prônant la tolérance réciproque des opinions, encore moins la liberté de conscience et de profession. Il suggéra à ses amis de *l'Illustre Société* de faire figurer le nom de M. Boy-de-la-Tour sur la liste du prochain échange de prisonniers (de guerre) anglais/français. Ce qui fut fait, en sorte que notre Neuchâtelois retrouva tout heureux ses foyers grâce aux bons soins du pasteur J.-F. Ostervald.

Cette histoire s'est-elle, de boule de neige faite avalanche? Jacques-Georges de Chauffepié fait, en 1750, un mérite à Ostervald, d'être intervenu en faveur *de galériens pour la foi.* Athanase José Coquerel reprit l'histoire dans son livre de 1866: *Les forçats pour la foi.* Les deux auteurs gonflèrent-ils sciemment l'information pour mieux célébrer les vertus du

---

[128] Les actions du comité anabaptiste d'Amsterdam et de l'archevêque de Cantorbery en faveur des Huguenots des galères de Toulon et de ceux du Roi de Sardaigne sont bien connues.

[129] Voir *S.P.G. Papers in the Lambeth Palace Library – Calenders and Indars ad Indeces* – prepared by *William Wilson Manross,* Oxford 1974. p. 72 lettres 63-64, de 1705. Ostervald *asks intervention on behalf of a coreligionist who has served nineteen jears in the galleys for a religions offence.*

ministre Neuchâtelois?[130] Ou la *légende dorée* venait-elle de transformer, une nouvelle fois, une anecdote politico-juridique en récit évangélique glorieux. Qui oserait trancher?

Ostervald le légitimiste et les Camisards contestataires

Une lettre d'Ostervald à Turrettini du 17 novembre 1728, montre notre Grand Homme quelque peu agacé par les nouvelles venues des Assemblées du Désert. Il écrit: *Le triste sort de ce pieux proposant qui a été pris par les dragons m'afflige. Les Assemblées sont trop nombreuses, et se font avec trop d'éclat. On force la Cour de voir ce qu'elle voudrait dissimuler. J'ai toujours dit à M. Caillé, et à ces autres Messieurs qui ont passé ici, qu'il fallait joindre la prudence au zèle.*

Ostervald le ministre éclairé, partisan de l'Ecole du Droit de la Nature et des Gens, et, de plus, légitimiste, était manifestement mal à l'aise lorsqu'on lui rapportait les nouvelles de cette nature. A preuve l'histoire suivante.

Le 9 février 1701, notre auteur écrit à Tronchin: *Nous avons été informés du triste état de nos frères qui sont en galères et nous leur enverrons une petite subvention par le moyen de M. Calandrin. Dans une lettre écrite et signée par trois ou quatre de ces pauvres gens, ils disent que le sujet de la bastonnade qu'on leur donne si cruellement est parce qu'ils ne veulent pas se découvrir et ôter le bonnet pendant qu'on fait le service; qu'on leur dit, avant de les maltraiter qu'on n'exige pas d'eux ni qu'ils changent de religion, ni qu'ils aient part au culte Romain, mais seulement qu'ils donnent cette marque de respect de se découvrir. Du reste on ne les oblige point à fléchir les genoux, ni à communier, ni à abjurer. Je conçois bien qu'il y a telles circonstances où il y aurait du péché à se découvrir, et il n'est pas besoin que je touche ici ces circonstances (...), je ne sais si le zèle de ces bonnes gens est aussi éclairé qu'il est vif et héroïque, et s'il n'y a, peut-être point de péché à se faire assommer, plutôt que de lever le bonnet.*

---

[130] Cf. Paul Fink: *Geschichte der Basler Bandindustrie 1550-1800*; Basel und Frankfurt a/Main p. 19. L'auteur rappelle que la condamnation aux galères des piétistes les plus irréductibles se pratiquait encore à la fin du XIXe siècle.

Un mariage scandaleux à Londres d'un inspiré des Cévennes

Autre histoire illustrant les réticences d'Ostervald face à la piété enthousiaste des Huguenots cévenols héroïques.

Ayant appris que Cavalier,une des grandes figures du *Désert* réfugié à Londres[131], venait d'épouser une fille publique, Ostervald s'interroge: *comment (...) accordera-t-il l'impureté avec l'inspiration? Peut-être sera-ce pour ce qu'on lit au commencement d'Osée?*[132]

La Discipline de la Vénérable Classe était très sévère sur le chapitre de l'impureté. Ses procès-verbaux racontent maintes histoires qui illustrent son attitude. Celle, par exemple, de la candidature d'un fidèle de Dombresson au titre d'Ancien d'Eglise. Sa nomination se vit refusée, parce que quelqu'un se souvenait qu'il était un fils illégitime. Et pourtant cet illégitime était connu pour ses capacités professionnelles et sa moralité exemplaire. Il avait été nommé régent de Dombresson. De telles histoires illustrent la sévérité de la Vénérable Classe sur le chapitre de l'impureté. Un M. Cavalier, camisard, épousant une prostituée, fut-ce à Londres, faisait pour le moins désordre.

Ostervald ne badinait pas avec la *Lex Dei.* Pour lui, la religion chrétienne se montrait d'abord par une obéissance inconditionnelle à ses impératifs. A moins que Dieu lui-même, par quelque signe univoque, ne leva l'interdiction, comme dans le cas du mariage du prophète Osée avec une prostituée. Une page des Saintes Ecritures, dont Cavalier aurait pu s'autoriser en contractant ce mariage. Mais ne nous y trompons point, Ostervald ne préludait nullement aux grands thèmes de Sören Kierkegaard concernant l'absolue souveraineté de Dieu, sur ses propres Commandements. En posant sa question, notre auteur laissait percer son doute sur l'inspiration des prophètes de l'Eglise du Désert.

On pourrait chicaner une nouvelle fois notre nécrologue et ses correcteurs, d'avoir ignoré le rôle qu'Ostervald joua dans l'histoire du protestantisme européen en la moitié du XVIIIe siècle.

---

[131] Un parent du Colonel, voir Ed. Bauer p.60 de la plaquette souvenir du 200ème anniversaire du décès de notre auteur: *Jean-Frédéric Ostervald 1663-1747* – Neuchâtel 1948.

[132] Grétillat – Supplément XXVII/34 du 19 février 1707.

La version de 1744 de la Bible de Genève

En 1744 la renommée d'Ostervald atteignit une nouvelle apothéose par les réédition de la Bible de 1744, imprimée chez Boyve à Neuchâtel sous l'œil attentif de son réviseur: *M. Ostervald* – tout simplement – comme le porte la page de titre en noir, rouge et blanc de ce volumineux ouvrage de 6 kg. La réédition de la *Bible d'Ostervald* se poursuivit pendant quelques 150 ans, encavant des vendanges tardives pléthoriques. Il s'en tira quarante neuf rééditions de 1744 à 1899[133].

En 1750, les protestants francophones rangent le ministre neuchâtelois parmi les *sçavants* du demi-siècle écoulé. En France, les partisans des Lumières appelaient volontiers *grands* les *frères en Platon* chers au cœur de Voltaire. Le *sçavant Ostervald* était bien un théologien-philosophe des Lumières, mais un penseur d'une autre trempe que les *frères en Platon.* J. G. de Chauffepié n'aurait jamais accepté de ranger *Monsieur Ostervald* parmi les nombreux disciples de Voltaire, ou même du pieux J.-J. Rousseau. Nous dirons plus loin que nous voyons en Ostervald un précurseur de E.G. Lessing, le Prince des Philosophes de l'*Aufklärung* de langue allemande de la fin du XVIIIe siècle[134].

Années 1888-1911
Au ministre *J.-F. Ostervald*:
le protestantisme français (du XIXe siècle) reconnaissant

L'hommage de la commission synodale

Après 1744, la Bible dite d'Ostervald fera partie des meubles meublants du protestantisme français. Puis la Bible de *Louis Segond* et la *Synodale* prirent sa place *dans les Temples et les foyers* du protestantisme francophone. L'*Adresse* de la *Commission synodale des Versions bibliques* aux Eglises de langue française[135], lui rend l'étonnant témoignage que nous résumons comme suit: la Bible d'Olivétan, parrainée par Calvin, revue et

---

[133] Voir F. Delforge: *La Bible en France et dans la Francophonie...* Paris 1699, p. 185.

[134] Voir notre chapitre XX.

[135] Qui ouvre sa version de la Bible de 1911.

rééditée[136] jusqu'au XIXe siècle connut, sous ses différentes révisions (celle dite de *Martin* comprise), *une longue carrière; puisqu'elle fut en usage dans nos Eglises pendant plus de deux siècles (...)*[137]. Le Synode de Nantes, qui décida de réviser l'*Ostervald* en 1884, demanda à la dite Commission de *ne pas changer sans raison le texte ancien, et surtout à ne point modifier, ou à ne modifier que légèrement, le texte de certains passages bibliques qui sont comme gravés dans la mémoire de tous les membres de nos Eglises.* La Commission fit ainsi sienne le soucis d'Ostervald: de dépoussiérer la version en usage, non de la rhabiller à la moderne. La Commission rappelle, enfin, les *longs et pieux services qu'elle* [l'Olivétan en ses diverses révisions] *a rendus à la cause de l'Evangile dans notre pays; la faveur sans égale,* la place qu'elle s'est faite *dans tous nos temples, dans tous nos foyers,* ne cessant *d'être la Bible de la grande famille évangélique française.*

Cet éloge, funèbre somme toutes, s'adresse en tout premier lieu à l'*Ostervald.* On sait que la Bible d'Olivétan se vendit fort mal, (au point d'être rachetée par une Maison d'édition catholique); bref, qu'elle ne trouva pas sa place *dans tous nos foyers*; la version de 1744, dite l'*Ostervald*, par contre, si. Les détracteurs du ministre neuchâtelois étaient-ils donc, en 1911, si nombreux encore, pour justifier de telles précautions oratoires, et surévaluer la place qui revient à la version de *Martin,* révisée par Pierre Roques? Il est vrai que l'ouvrage, anti-ostervaldien par excellence de R. Grétillat est de 1904[138]; vrai aussi que

---

[136] Par les pasteurs et professeurs de Genève, puis reprise par Ostervald en 1744.

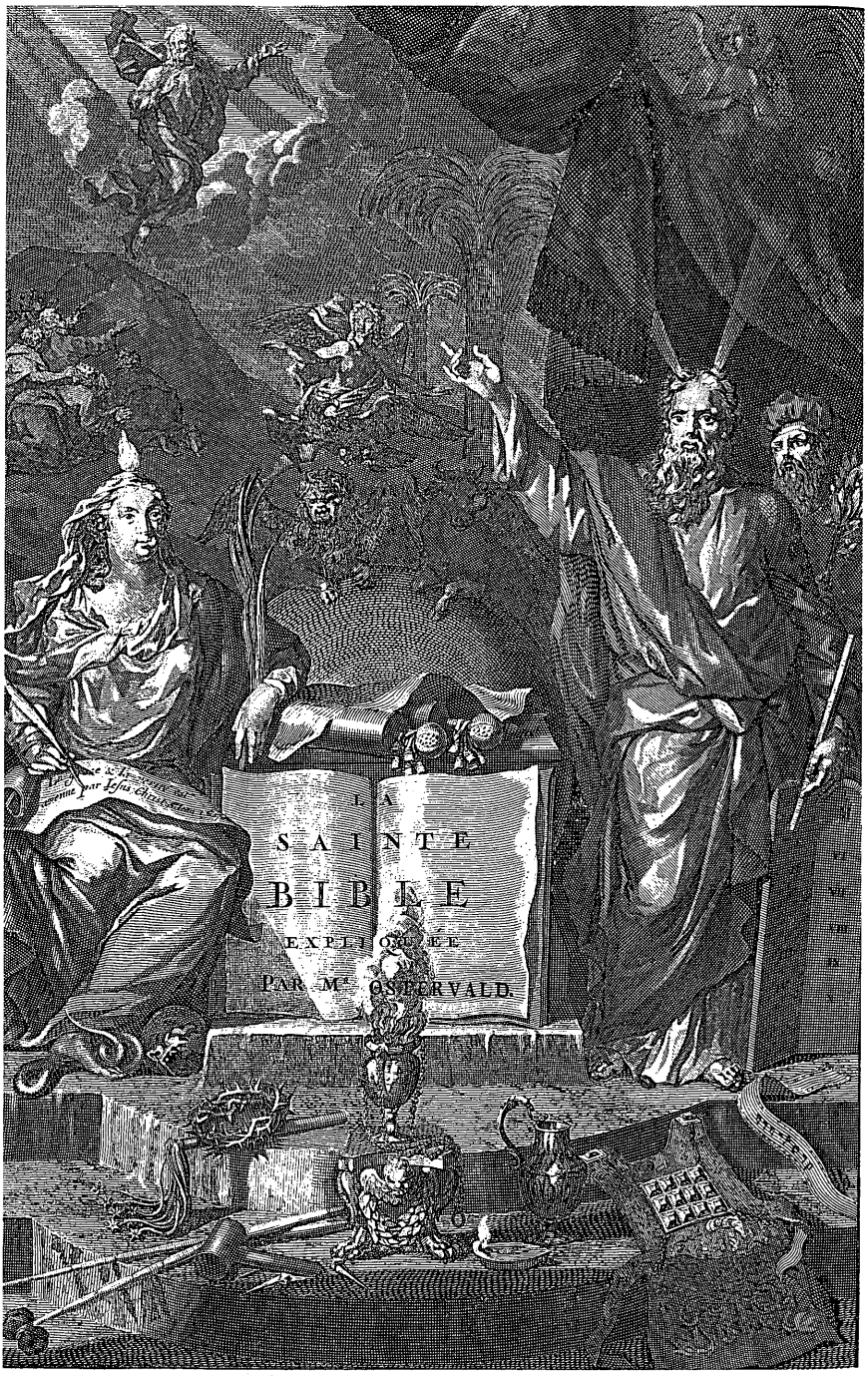
[137] La part du lion revenait à l'Ostervald; qu'on en juge: *les éditions de 1744, 1764, 1771, et 1779 sortent à Neuchâtel; celle de 1822 à Lausanne, de 1823, 1841 et 1850 à Paris, 1863, 1867 et 1871 à Bruxelles, en 1872 à Oxford, en 1876 à Cambridge, en 1877 et 1878 à Londres (par les soins de la Société Britannique et Etrangère), de 1881 et 1885 à Paris (par la société biblique de France).*

[138] La *Sainte Bible, qui comprend l'Ancien et le Nouveau Testament traduits sur les textes originaux hébreu et grec,* par Louis Segond, est un autre essai réussi de relayer la Bible d'Ostervald. Cette version fut imprimée à l'Université d'Oxford, en 1880. Elle s'ouvre par un *Avant-Propos du traducteur* qui esquisse l'arbre généalogique des Bibles francophones, de frappe protestante. L'auteur s'interdit de déborder les limites professionnelles fixées à tout traducteur patenté, c'est-à-dire d'interpréter les textes *figurés et obscurs* pour mieux les traduire. C'était la grande tentation des Lumières. Il prend aussi ses distances face à la lecture fondamentaliste des Ecritures, la grande tentation du Réveil. L'avant propos de L. Segond s'inscrit plus dans la ligne de conduite d'Ostervald que de ses adversaires. Il se lit déjà en 1874 dans l'édition (Paris/Genève) de l'Ancien Testament du même traducteur.

ce livre faisait encore de gros ravages dans les esprits prévenus par le Réveil.

On crut, en 1747 déjà, que notre auteur était le traducteur d'une nouvelle version de la Bible de Genève. R. Grétillat de préciser: *il voulut être un nouveau St. Jérôme, un nouveau Martin Luther.* Cette double désinformation valut maints déshonneurs à Ostervald. Nous rappellerons plus loin (chapitre VII) l'opinion de ceux qui, cent vingt ans plus tard, reprochèrent à Ostervald le *misérabilisme* de sa Bible de 1747, son dernier *opus magnum.* Il sembla nécessaire à la Commission synodale d'en tenir compte. Nous en traiterons dans le chapitre VI intitulé: Affaire: *"Réveil contre Ostervald".*

Nous avons renoncé à ouvrir un nouveau paragraphe pour évoquer les *vendanges tardives* anglaises, germanophones, danoises, hongroises et suédoises. La quatrième partie de ce livre (soit les chapitres XIV à XVIII) s'en chargeront en présentant un inventaire (non exhaustif) des multiples traductions des œuvres pilotes d'Ostervald.


LA
SAINTE
BIBLE
EXPLIQUÉE
PAR Mr. OSTERVALD.

CHAPITRE III

ECRITS ET OUVRAGES D'OSTERVALD

Argument

Ce chapitre répartit en quatre rubriques types les textes laissés par Ostervald[1]. (On trouvera en annexe la liste chronologique habituelle de ses publications).

1. – les trois ouvrages vedettes: le *Traité des Sources* (...) de 1699, son *Catéchisme* de 1702, ses *Arguments et Réflexions* des années 1720, les trois sont nés de son ministère de prédicateur et de catéchète;
2. – les compositions liturgiques, fruits de sa réforme du culte;
3. – les *abrégés*, écho de son enseignement au séminaire de Neuchâtel;
4. – divers écrits difficiles à classer. Nous dirons pourquoi.

La diversité des genres montre, non seulement que notre auteur avait plus d'une corde à son arc, mais qu'il se souciait de présenter son *systema*[2] théologico-religieux *philosophiquement* au séminaire, *liturgiquement* au culte, et *populairement* en chaire. Notre chapitre, traitant du "Destin européen des *Arguments et Réflexions*", prouvera que ces rubriques types sont de la plume d'Ostervald lui-même.

---

[1] D. Durand répartit les écrits d'Ostervald entre les trois disciplines dans lesquelles il était passé maître: la théologie pastorale avec *L'exercice du ministère sacré*; la théologie morale avec l'*Ethica*, et la théologie systématique avec le *Compendium theologiae christianae*. Durand cite aussi les écrits apologétiques, exégétiques et liturgiques mais comme pour mémoire. On verra qu'ils sont tout aussi importants que les autres. Voir: *Vie de J.-F. Ostervald – extrait de l'ouvrage de David Durand,* avec une préface de L. Henriod, pasteur à Valangin, Neuchâtel, 1863, p. 45.

[2] Le Furetière ne retient encore que l'usage de ce terme en astronomie, en médecine et en musique. En théologie des temps nouveaux, il désigne un assemblage d'opinions raisonnables et cohérentes. Ostervald l'utilise dans ce sens. A. Bernd de Leipzig aussi. Il est l'auteur, en 1713, d'une traduction en allemand du *Traité des Sources* (...).

I
Les trois écrits vedettes

Les trois ouvrages qui décidèrent du destin européen d'Ostervald sont donc:

- le *Traité des Sources de la Corruption* (...), Amsterdam 1699,
- le *Catéchisme,* Genève 1702, et
- les *Arguments et Réflexions*, ouvrage en deux volumes qui parut tout d'abord en anglais, à Londres en 1716 et 1718[3], en français en 1720 à Amsterdam, puis en Niederduytch et en Allemand.

Nous avons consacré quatre chapitres à l'histoire de chacun de ces ouvrages-vedettes. Nous n'en donnerons ici qu'une fiche signalétique élémentaire pour introduire à leur étude[4].

a) Les Sources de la Corruption qui règne aujourd'hui parmi les chrétiens

En 1699, Ostervald a 36 ans quand il étonne la *République des Lettres* en publiant son *Traité des Sources de la Corruption* (...). Ce traité donnait forme nouvelle à une série de prédications tenues en 1697 à Neuchâtel. Ses propos firent l'effet d'un pavé dans la mare aux grenouilles de la théologie réformée du XVIIe siècle et intriga les Luthériens de langue allemande, danoise et suédoise.

Ostervald a-t-il emprunté l'expression *Corruption* au traité de Spener de 1685 intitulé: *Der Klagen über das verdorbene Christentum, Missbrauch und rechter Gebrauch* – Frankfurt a/Main 1685?[5] Le terme se retrouve dans les célèbres prédications londoniennes de John Tillotson, archevêque

---

[3] Encore en anglais en 1719, et puis de 1720 à 1723, en français, niederduytch et en allemand.

[4] Nous traiterons ailleurs de la *Bible de Genève de 1744*, relue, présentée et annotée pour l'usage de nos peuples, *par Monsieur J.-F .Ostervald pasteur de l'Eglise de Neuchâtel*; (libellé de la page de titre).

[5] Réédition en 1984 aux éditions Georges Ohms dans: *Schriften Bd. V.*

de Cantorbery[6]. Elles furent traduites en français, pour l'essentiel par Jean Barbeyrac, les derniers sermons par de Beaufort, ministre à Berlin. Bref, la thématique traitée par Ostervald n'était pas inédite.

Le message du traité peut se résumer en quelques lignes: la religion ne saurait se réduire à un acte de foi en l'infinie miséricorde de Dieu, comme le laisse croire le *sola fide sola gratia* de la Réforme. La religion chrétienne se montre par ses conduites, *ses œuvres* écrit Ostervald en reprenant le vocabulaire apologétique du XVIe siècle. Et c'est pourquoi le tractatus sur les *sources de la corruption* appellent les peuples protestants, au matin d'un *siècle éclairé* déjà et *philosophe,* à tarir les sources de cette corruption, honte de la chrétienté.

Le plan de l'ouvrage est simple. L'auteur s'en prend tout d'abord aux *sources intérieures* de la dite corruption. Il dénonce tour à tour: l'ignorance des chrétiens *des fondements de la religion en général*; les préjugés et les fausses idées qu'ils se font de leur propre religion; leur abus des Saintes Ecritures, citées à tort et à travers; la fausse honte qui leur fait renvoyer à plus tard leur conversion, et les exercices de religion.
Ostervald range parmi les *sources extérieures* de la même corruption: l'état présent de la religion en général, les manquements à leurs devoirs des Pasteurs, des Princes et des Magistrats. Il dénonce aussi l'absence de la Discipline Ecclésiastique.

Ostervald range encore parmi les sources extérieures de la corruption: l'éducation fautive de la jeunesse, l'influence des mauvais exemples, de sottes coutumes, et de méchants livres. Une lettre à Turrettini nous apprend qu'Ostervald rangeait le *Dictionnaire philosophique* de P. Bayle parmi les mauvais livres[7]. Mais au vrai, la critique de ce dernier chapitre de son ouvrage porte plus volontiers sur les livres de piété venus de tous les horizons, que sur les livres immoraux.

---

[6] John Tillotson 1630-1694, d'origine non conformiste, mena, bien avant Ostervald, un combat analogue en faveur d'une réforme du culte et des sentiments, et de l'unité des Protestants. Mais il en exclut les *Unitaires* (c'est-à-dire les Sociniens). On découvre, étonné, qu'il fut un ami de G. Burnet de Salisbury, et nommé membre, en 1689, de la fameuse commission de révision du *Common Prayer Book,* qui ne laissa aucune trace de ses travaux. J. Barbeyrac traduisit un premier lot des célèbres sermons de Tillotson entre 1704 e 1708; en 1749 il s'en publia un 7e volume.

[7] Lettre du 21 novembre 1705: *Dès que j'ai lu le Dictionnaire de Mr. Bayle, je dis que c'était le plus méchant et le plus dangereux qui eut jamais été fait, et je ne vous cache pas que j'avais en partie cet auteur en vue, dans la dernière source du 2e tome des Sources de la corruption, où je parle des mauvais livres.* Budé III/31.

Ces deux volumes révèlent un auteur déjà très XVIIIe siècle qui, comme les philosophes des Lumières, tourne le dos aux discours métaphysiques si cher à la théologie du XVIIe siècle, et se réfère à la religion naturelle dont il fait la plate-forme du discours chrétien. Enfin il substitue une lecture historique des Ecritures à celle, doctrinale, d'hier. Et tout ceci sans crier gare, comme si toutes ces mutations allaient de soi. Elles étaient, à la vérité, exigées par les Lumières, certainement plus que par les Fidèles. Mine de rien, le traité d'Ostervald menaçait *de facto* de ruiner l'édifice doctrinal de la réforme réformée. Ni MM. les Ecclésiastiques de Berne, ni le professeur Ph. Naudé de Berlin, d'autres encore ne s'y trompèrent.

Survol du destin européen de ce traité

Le chapitre consacré au destin européen de ce traité dira le chaleureux accueil qu'il trouva au sein de l'épiscopat anglican. Ce dernier le fit traduire en anglais et publier tout aussitôt. Il fut aussi cordialement reçu par une minorité de Réformés des Pays-Bas parlant le *niederduytch* (vieux flamand). Preuve en soit: en 1715, déjà, sortit à Amsterdam la cinquième édition de la traduction en niederduytch. Ce chapitre sur le destin européen du *Traité des Sources* (...) dira aussi[8] que cet ouvrage fut honni, dès sa sortie en librairie, par les Calvinistes de stricte observance, les Réformés Suisses, et même par les Luthériens *rigides et zélés* d'Allemagne.

Le même chapitre rapportera comment sa première traduction en langue allemande de 1713, signée d'un prédicateur luthérien de Leipzig, A. Bernd, en vint à reprocher à Ostervald son inattention aux croyants souffrants de maladies psychiques. Un curieux essai, sans lendemain, d'une ouverture de la théologie à la psychologie des profondeurs à venir.
En 1716 parut à Francfort et à Leipzig, une seconde traduction allemande du même traité, signée par les Docteurs en théologie Joh. Frickens et G. Henkins (alias Selintes), tous deux d'Ulm. Tous deux semblent confondre Ostervald avec les *Pietismi* qui, dans l'Allemagne du sud-ouest et en Suisse germanophone faisaient parler d'eux.

---

[8] R. Grétillat, puis J-J. von Allmen, ont tranché d'autorité que l'édition de 1700 était la première. E. L. Rathlef, dans un article sur Ostervald, dont nous parlerons encore, date la première édition d'Amsterdam de 1699. J. Bernard, rédigea un compte-rendu le lendemain de la première édition, dans son bulletin des *Nouvelles de la République des Lettres.* C'était en novembre 1699.

La traduction de 1716 fut reprise, avec ses notes critiques, en danois en 1741, une traduction qui, contre toute attente, retint l'attention de l'Eglise luthérienne du Danemark, au point de demander au fils de J.F. Ostervald, Jean Rodolphe, d'éditer, à l'intention de Copenhague, un résumé de la vie et de l'œuvre de son Père, et ses *Douze sermons* (...) de 1721. Ce que Jean Rodolphe s'empressa de réussir.

L'éditeur de la traduction d'A. Bernd, apprenant la publication des Docteurs d'Ulm, réimprima tout aussitôt celle de 1713. Ces deux traductions, bien que commercialement concurrentes, entendaient, toutes deux, apaiser les débats soulevés dans les régions protestantes d'Allemagne, par la lecture du texte français du *Traité des Sources* (...). Nous verrons encore que l'angle d'attaque de ces deux ouvrages était différent.

Soixante ans plus tard, en 1801, paraissait à Stockholm une adaptation en langue suédoise du texte français d'Ostervald. L'Eglise suédoise, luthérienne elle aussi, mais très marquée par les Lumières, entendait mettre le *Traité des Sources* (...) au service de la sanctification de ses fidèles.

Entre temps, en 1745, avait paru à Debreczenben une traduction hongroise de ce même traité. Notre chapitre sur le Destin européen du *Traité des Sources* (...) montrera enfin que de 1699 à 1801, le traité d'Ostervald perdit son dynamisme réformateur pour faire figure de traité d'édification en toute l'Europe.

b) Le catéchisme ou instruction dans la religion chrétienne, Genève 1702

Ce second ouvrage de la plume d'Ostervald connut, lui aussi, un destin européen étonnant. Nous avons vu que le *Traité des Sources de la Corruption* (...) était le fruit mûr d'une série de prédications tenues au Temple du Bas; le *Catéchisme* de 1702 résume, lui, l'expérience de 18 années d'enseignement de la religion aux enfants de la ville capitale.

Ce manuel se compose de deux parties. La première enseigne ce qu'il faut *croire*, l'autre ce qu'il faut *faire,* pour être sauvé (dans le temps et l'éternité). La première partie est précédée d'un *Abrégé de l'histoire sainte*. La seconde ferme avec le rappel de la *cérémonie de Ratification,* forme neuchâteloise de la *confirmation* traditionnelle.

Nous traiterons ce sujet dans le chapitre XVII, consacré à cette œuvre magistrale. Nous dirons le destin européen qu'elle connut, l'architecture qui en commanda la construction, et les options philosophiques, histo-

riques et juridiques qui en sous-tendent l'édifice. Nous découvrirons ainsi pourquoi ce catéchisme fut applaudi cordialement à Londres, honni par LL.EE. de Berne; et comment il provoqua, à plus longue échéance, une révolution copernicienne dans l'enseignement catéchistique protestant de l'Europe du XVIIIe siècle.

c) L'ouvrage sur l'Ecriture, appelé plus couramment: *Arguments et Réflexions*

Cet ouvrage contribua, plus que les deux précédents, à élargir l'audience européenne d'Ostervald. Les *Arguments et Réflexions* entendaient montrer *à nos peuples* comment lire l'Ecriture comme un livre d'histoire et de piété, non d'oracles divins scellées, ou de doctrines métaphysiques, pour en recueillir l'*usus*[9], c'est-à-dire, ce qu'il convient de mettre en pratique. Ostervald pensait comme François Menestrier[10], que l'histoire était un maître de philosophie morale.

Textes figurés, discours clairs

Le *Discours Préliminaire* à la lecture des Saintes Ecritures, que nous retrouvons dans l'introduction à la Bible de 1724 et 1744, prélude aux *Arguments et Réflexions.* Ces pages conseillent, entre autre, aux lecteurs des Saintes Lettres de ne point se laisser arrêter, ni scandaliser par les textes *figurés* ou *obscurs* du langage religieux traditionnel, mais de s'en tenir aux énoncés de philosophie morale évidents. Ostervald argumente: le Législateur Suprême ne reprochera à personne d'avoir méconnu des textes *figurés et obscurs*, mais il attend une obéissance totale aux vérités évidentes: *Dieu a parlé il faut obéir.* Les questions s'accumulent dès que l'on découvre qu'Ostervald range parmi les textes *obscurs* et le langage *figuré:* la théologie sacrificielle, les discours apocalyptiques du Nouveau Testament, et les discours qui s'y enracinent. Pour Ostervald le problème

---

[9] Terme synonyme *de praxis pietatis,* expression forgée par Ph. J. Spener le père du Piétisme luthérien, à ceci près, que Spener enclôt dans sa *praxis pietatis* la *théologie de la Croix* de St.Paul, qu'Ostervald marginalise résolument. Voir ses *Leçon sur l'Epître aux Romains.*

[10] Voir l'Introduction à son *Histoire civile et consulaire de la Ville de Lyon,* ouvrage resté inachevé, Lyon 1696.

est déjà épistémologique. Cent ans plus tard il fera les beaux jours du rationalisme positiviste.

Discours populaire et raisonnement philosophique

Avant même de se mettre à rédiger les *Arguments et Réflexions,* Ostervald avait décidé, une fois pour toutes, de s'adresser *populairement* à *nos peuples,* non *philosophiquement,* et ceci *expressis verbis* en référence aux avis de L. Tronchin de Genève[11]. David Durant, comparant les prédications d'Ostervald et de son ami Charles Tribolet, assurait que ce dernier *s'adressait plutôt aux auditeurs d'élite,* tandis qu'Ostervald avait plutôt le *souci de l'édification générale*[12]. Les *Arguments et Réflexions* sont portés par ce même souci de redire l'enseignement des Ecritures *populairement,* non *philosophiquement.* Nous reprendrons le sujet plus loin en comparant le discours populaire d'Ostervald, avec la manière dont il traite les mêmes textes bibliques *philosophiquement* en son séminaire de Neuchâtel.

Survol du destin européen des Arguments et Réflexions

Ostervald entreprend en 1709, à la demande de la Vénérable Classe, la rédaction de ce qu'il appellera d'abord: *L'ouvrage sur l'Ecriture.* Les premiers *Arguments et Réflexions* étaient destinés à être lus en chaire. Ils firent florès, et retinrent l'attention de la SPCK de Londres, et du *Père en Dieu William Wake,* Archevêque de Canterbury[13]. Ils furent traduits par Sir John Chamberlayne et offerts à son Altesse Caroline, alors princesse de Galles, et à sa fille aînée Anne, le premier volume en 1716, le second en 1718. *L'Ouvrage sur l'Ecriture* (alias, les *Arguments et Réflexions)* sortit une nouvelle fois à Londres en 1720, puis en français et en

---

[11] Même la nouvelle liturgie devait être populaire. Voir Grétillat p. 207, la lettre à Tronchin du 9 août 1705 (date fautive), et l'avis du Professeur Prince dans le *Musée Neuchâtelois* 1896 p. 123.

[12] David Durand, *La vie de Jean Frédéric Ostervald, pasteur de Neufchâtel.* Londres 1778, p. 71.

[13] Il est vrai que, le 21 mars 1714, Ostervald informe Turrettini qu'il va envoyer à l'archevêque avec la nouvelle liturgie de 1713, les *Arguments et Réflexions sur tout l'A.T.* Voir Grétillat, Supplément XXXVII/74.

niederduytch à Amsterdam, à Genève et Neuchâtel. Enfin en allemand à Bâle en 1722.

II
Les écrits liturgiques

Les écrits liturgiques[14] sont nés à l'ombre du Temple du Bas, de la farouche volonté d'Ostervald de transformer coûte que coûte le *culte / sermon,* hérité de Guillaume Farel, en *service divin,* à l'image du culte anglican ; de son espoir aussi de les voir servir, un jour prochain, à cimenter l'unité du protestantisme européen, morcelé comme on sait.

Le destin européen de ces textes liturgiques avorta pour des raisons que nous évoquerons dans les chapitres intitulés: *Du Capitole à la Roche Tarpéienne.* Ils se virent répudiés par Berlin d'abord, en 1706; pour des raisons de politique intérieure propre à la Prusse; puis par Londres en 1712, pour des raisons presque symétriques.

La liturgie du culte quotidien fut progressivement mise en service à Neuchâtel au lendemain de la conversion de la Vénérable Classe à l'idée d'un rapprochement avec l'Eglise anglicane.Mais elle ne s'imprima qu'en 1713, en même temps que la liturgie de Sainte Cène, rédigée en 1712 / 1713.

Au lendemain donc de l'échec londonien de 1712, Ostervald se décida à rédiger le texte qui manquait encore à la panoplie de ses *nouveautés cultuelles*: la liturgie de Sainte Cène. Elle est le couronnement de l'œuvre liturgique de notre auteur.

Il s'y était refusé jusqu'ici, par crainte de raviver les débats doctrinaux qui avaient brouillé les Anglicans avec les Luthériens déjà dressés contre les Réformés. Il semble s'être abstenu, pour des raisons identiques,

---

[14] Les essais liturgiques étaient aussi accordés au projet politico-religieux de Guillaume d'Orange visant à réunir les peuples encore protestants après Ryswick, autour du trône d'Angleterre et de l'Eglise anglicane, dont il était le chef temporel suprême.

Lorsque Werenfels traite en allemand de la réunion des Protestants (une étude publiée par Ostervald en 1720) et traduite en français par S. Bourgeois en 1751, il n'est plus question ni de la volonté originelle de Guillaume d'Orange (décédé en 1702), ni de l'Eglise d'Angleterre comme point de ralliement de toutes les fractions du protestantisme européen. Le projet initial englobait les Réformés, les Luthériens, les Presbytériens, les Arminiens, voire les Sociniens (au grand scandale des Luthériens de stricte observance).L'article de Werenfels s'en tient à la seule réunion des Luthériens et des Réformés.

d'envoyer à la SPCK les textes liturgiques (nouvelle formule) du baptême et du mariage en usage à Neuchâtel, et ce malgré les demandes pressantes de Sir J. Chamberlayne[15]. Mais quand, en 1712, la SPCK se distança manifestement de la liturgie de Neuchâtel, Ostervald n'hésita plus: il rédigea la dernière des pièces qui manquait à son *Agenda* liturgique, le texte de célébration de la Sainte Cène.

L'Agenda liturgique *de l'Eglise de Neuchâtel et Valangin de 1713/1714*

Fin 1713 l'Agenda, imprimé et relié par Pistorius à Bâle, fut intitulé: *La Liturgie ou la manière de célébrer le service divin qui est établi dans les églises de la Principauté de Neuchâtel et Valangin*[16]. Ostervald annonçait ainsi, *urbi et orbi,* que son petit pays s'était doté d'une liturgie locale, tout comme Zurich, Bâle, Berne et autres Eglises des Cantons protestants. Il faut, en effet, entendre le titre de la liturgie de 1713 au sens strictement local. Notre auteur fit distribuer cet *Agenda* en Suisse et l'envoya le 21 mars 1714 à: Berlin, à Halle et en particulier à quelques évêques anglicans, qui semblent avoir encouragé la rédaction de cette liturgie. Dans sa lettre du 21 mars 1714, Ostervald a cette remarque sibylline: *ces sortes de démarches ne font point de mal, et elles peuvent même produire un bon effet*[17]. Espérait-il, en secret, une adhésion épiscopale faisant table rase des craintes de la SPCK de 1712?

C'est ainsi que se tourna la dernière page de l'engagement d'Ostervald en faveur d'une liturgie pan-protestante et donc européenne. Il avait 51 ans. Quatorze années plus tard, en 1727, au lendemain de l'affaire du Dr. Cyprianus, théologien germanophone d'extrême droite, Ostervald quitta

---

[15] Comme ceux du baptême, du mariage, des enterrements, de la manière de recevoir les pénitents, les prières pour les promotions publiques, etc.

[16] Un double titre qui rappelle celui de l'ouvrage de Guillaume Farel: *Manière et façon, qu'on tient les lieux que Dieu de sa grâce a visités.* 1533, premier manuel de liturgie utilisé à Neuchâtel. Ce texte fut réédité à la va-vite par J.G. Baum, en 1859 à Strasbourg et Paris, à partir d'un exemplaire strasbourgeois de cette liturgie.

[17] Voir Grétillat, Supplément XXXVIII/74. Cette lettre montre que les ponts entre Neuchâtel et un certain nombre d'évêques n'étaient pas tous rompus au lendemain de l'affaire de la liturgie *embryon* de 1712. Ostervald parle *du bon évêque de Worcestre, du Dr. Lloyd son fils, de l'évêque de Salisbury, de l'évêque de Londres ci-devant évêque de Bristol.* A tous il expédie la nouvelle liturgie de Neuchâtel et les *Arguments et Réflexions* sur l'A.T.

aussi le dernier carré des croisés en faveur de la réunion en un même bloc politico-religieux des Protestants d'Europe.

*L'*affaire *du Dr. Cyprianus*

Le Dr. Cyprianus avait publié un livre volontairement calomnieux contre les Réformés, dans l'intention d'empêcher toute réunion entre Luthériens et Réformés. Le Roi de Prusse étouffa l'affaire pour des raisons d'opportunité politique[18]. Les Luthériens de ses terres étaient dix fois plus nombreux que les Réformés. Notre héros eut, à cette occasion, un mot devenu célèbre: *Désormais la Réunion des Protestants est pour moi la République de Platon*[19].

III
Les *compendia* et la réforme des études académiques

Les *compendia* (ou abrégés) sont des écrits nécessaires à toute connaissance, un peu affinée de la pensée d'Ostervald; son catéchisme n'y suffit pas, comme le crut K. Barth, dans l'ouvrage magistral où il le compare, à un pont de neige[20]. L'auteur de Bâle avoue, comme par acquis de conscience, que son jugement reposait sur la lecture en diagonale du Catéchisme de 1702. L'aveu est honnête, mais le procédé reste cavalier.

Ces *compendia* sont nés à l'ombre du séminaire. Ils se veulent, et sont de niveau académique, contrairement aux écrits-vedettes qui firent sa renommée européenne. Les écrits-vedettes étaient destinés à la consommation immédiate en quelque sorte. Les œuvres nées au séminaire sont soucieuses des *vrais besoins* [à long terme] *de l'Eglise*, mais, en même temps, à plus court terme, d'une réforme des études académiques en théologie. Ostervald entendait mener ces deux projets de front, tout au souci de rendre l'*Eglise de Dieu* capable de garder tête haute à l'heure où s'affirmait un *siècle déjà éclairé et philosophe.*

---

[18] Voir: Budé III/92, 94, 162.

[19] Grétillat o. c. Supplément, lettre du 22 février 1726 p. XII/115.

[20] K. Barth, *Samuel Werenfels (1657-1740) und die Theologie seiner Zeit* (Antrittsvorlesung, gehalten am Mittwoch, den 6. Mai 1936, in der Aula der Universität Basel; Evangelische Theologie, 3. Jahrgang 1936, Heft 5. München.

Le 16 juin 1703, Ostervald écrivait à Turrettini ce mot révélateur: *L'un des moyens les plus utiles pour disposer les esprits à goûter la vérité est de (...) choisir des jeunes gens, entre ceux qui étudient en théologie, qui soient sages, prudents et qui ont de la piété, et de les instruire sur les vrais besoins de l'Eglise*[21]. Le 4 août 1703, Ostervald revenant sur le sujet écrit: *il faut instruire doucement les esprits susceptibles d'instruction, laissant mourir les autres dans les préjugés*[22].Propos de philosophe des Lumières? Certes, mais notre auteur était persuadé que c'était le prix à payer pour répondre *aux vrais besoins de l'Eglise* du XVIIIe siècle. D'où l'utilité des *compendia.*

Les compendia

On sait que l'enseignement supérieur était réputé (en Théologie plus qu'en Droit peut-être) à traîner de lunes en lunes les matières au programme. Par maniérisme intellectuel? Peut-être! Quoiqu'il en soit, certains ministres neuchâtelois avaient rapporté ce maniérisme académique jusqu'en leur chaire paroissiale. Ostervald y fait allusion avec un sourire en coin, bien décidé à y mettre le holà! Il écrit: *J'ai souvent pensé en moi-même que les apôtres qui écrivaient des épîtres aux Eglises et qui supposaient qu'on pouvait les entendre en les lisant, n'auraient pas cru que le temps viendrait, qu'en prenant chaque période à part, les ministres de l'Evangile demeureraient un an, deux ou davantage à en donner l'exposition.*

Ostervald était donc bien décidé à rompre avec cet usage académique. Il n'hésite pas à déclarer dans le Compendium theologiae christianae, publié à Bâle en 1739[23], que la méthode scolastique *peut être appelée avec raison la peste de la théologie et de la religion et doit être évitée*[24]. Pour ce faire, Ostervald ramène l'enseignement des points fondamentaux à ses nervures essentielles. Ainsi naquirent les *compendia.* Ces abrégés firent le bonheur de nombre d'étudiants à Amsterdam, à Londres, comme à Neuchâtel. Qui n'a pas rêvé d'en disposer, à la veille de quelque

---

[21] Budé III/16, lettre du 16 juin 1703.

[22] Budé III/103.

[23] Réédition latine du *Compendium en* 1757 à Glasgow, traduction anglaise en 1788 à Harford.

[24] Prolégomène p. 21 du *Compendium theologiae christianae.*

examen? Les éditions sauvages de ces *compendia* pourraient s'expliquer par cette utilité-là.

Le Compendium théologiae christianae

Ce *Compendium* ne visait: ni à allumer le flambeau d'une *entière réformation* des Eglises Réformées nées au XVIe siècle, comme le *Traité des Sources* (...), ni à enseigner une religion chrétienne en harmonie avec l'Eglise originelle, ainsi le *Catéchisme*: ni, enfin, à promouvoir la sanctification des Fidèles, comme s'y efforcent les *Arguments et Réflexions*. Le *Compendium* ne connut pas non plus la diffusion européenne des trois ouvrages-vedettes cités. Il s'efforce d'apprendre aux étudiants à distinguer les doctrines fondamentales (majeures) de la foi chrétienne, des doctrines mineures, *inutiles, dangereuses voire mortelles*; ce sont les propres termes d'Ostervald. Pour ce faire, il rappelle l'histoire des dogmes d'une part, et se réfère au *Sermon de Jésus-Christ* de l'autre. Il enseigne ex-cathedra: *La religion étant fondée sur l'histoire et les faits, il serait à propos de commencer l'instruction par ce que la religion a d'historique (...). C'est par le moyen de l'histoire que Dieu a voulu instruire les hommes*[25]. On reconnaît dans ce principe de base le nerf majeur de son *Abrégé de l'histoire sainte.* On est tenté de dire, en regardant dans les coulisses de l'histoire, qu'il s'accorda avec les opinions du Père Claude François Menestrier[26].

La visée majeure du Compendium *de 1739*

On peut illustrer la ligne de crête de l'enseignement du *Compendium Theologiae Christianae* par le sermon sur la prédestination donné aux *Planchettes.* Elle dit comment notre auteur interprétait comme d'instinct les grands thèmes de la doctrine réformée. Une fois rappelé les interprétations majeures de chaque doctrine et les critiques qu'elles ont fait naître, Ostervald en formule *l'usus,* c'est-à-dire la manière de s'en servir pour atteindre le but visé par la religion chrétienne à travers ses dogmes et sa morale: la sainteté des fidèles.

---

[25] *Traité des Sources* (...) II/156.

[26] Nous renvoyons à nouveau à son introduction à l'*Histoire civile et consulaire de la Ville de Lyon* – Lyon 1696.

Background

L'éditeur du *Compendium* de 1739 explique, en ouverture du livre, que malgré le peu de succès des *abrégés* en général, le manuscrit d'Ostervald fera certainement son chemin, vu que *le poids et l'importance remarquables de cet ouvrage ont été reconnus par les plus grands théologiens, qui, il y a environ trente ans déjà, ont jugé utile et même nécessaire d'imprégner leurs auditeurs du liquide pur et sacré de la doctrine salutaire dans les écoles privées et publiques sous l'autorité d'Ostervald (...)*. Le Préfacier sacrifie à la *Légende dorée* pour encourager l'achat de son livre.

J.-J. Wettstein

On ignore l'année où Ostervald commença à enseigner son *Compendium* à Neuchâtel. On sait qu'il ne fut imprimé en latin à Londres et à Bâle qu'en 1739, mais ne fut jamais traduit. Qui s'étonne du peu de succès européen du *Compendium,* s'interroge: Ostervald serait-il apparu trop tôt sur la scène de l'histoire de la théologie? L'historico-critique du N.T. ne naîtra que dans les années 1751/52[27], après la publication, à Amsterdam, de l'œuvre de référence du bâlois Johann Jakob Wettstein, éliminé de Bâle en 1730 pour non conformité à l'orthodoxie (*mitigée*) alors en honneur. Ce ministre s'était passionné pour les manuscrits laissés pour compte, bien que témoins parallèles du *textus receptus* du N.T.

De l'utilité du savoir

L'Introduction au *Compendium théologiae Christianae* témoigne encore d'une sorte d'existentialisme précoce. Ostervald insiste sur l'importance de l'authenticité des textes bibliques (*une des principales forces de la religion chrétienne*), mais s'empresse d'ajouter que leur *utilité morale* est plus décisive encore. Qu'est-ce à dire?

Le XVIIIe siècle entendait le terme *utilité* au sens le plus empirique qui soit. St. Evremont le commente comme suit: *On dit d'une chose qu'elle n'est d'aucune utilité, pour dire qu'elle ne sert de rien.* Et le Furetière

---

[27] Son ouvrage parut à Amsterdam en 1751/1752 sous le titre: *Nov. Test. Graecum cum selectionibus variantibus....*

ajoute: *La vérité et l'utilité sont pour nous qu'une chose, nous jugeons des choses, non par ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais par ce qu'elles sont à notre égard.* Ou encore: *il n'y a rien d'utile qui ne soit honnête*[28]. Sur ce point aussi, Ostervald était de son temps.

Non! aux éditions pirates

Ostervald, bien qu'auteur à succès déjà, hésite toujours à publier, ou à laisser publier les manuscrits de ses cours recueillis par ses étudiants. Ses amis suisses, des libraires de Londres et d'Amsterdam le pressent. Il résiste, puis s'irrite quand paraissent sur le marché des éditions pirates. Il tempête dans l'*Histoire critique de la République des lettres*, et décide de répéter ses refus dans *la Gazette de Hollande: Je déclarerai que cette édition* [de *l'Ethica* à Londres] *a été faite à mon insu et contre mon gré. Ceci me fait véritablement de la peine, et je voudrais pour beaucoup qu'on ne m'eut pas joué ce tour*[29]. Il cède parfois, mais demeure mécontent, alors même que ses manuscrits étaient fort appréciés des étudiants et très convoités par les libraires/éditeurs[30].

Pour justifier ses refus systématiques à qui veut imprimer ses cours, Ostervald énumère (pour Turrettini seulement?) les reproches qu'il adresse, par devers lui-même à ses cours *ex-cathedra.* Dans sa lettre à Turrettini du 9 octobre 1704, il traite son *Compendium theologiae christianae* de *petit manuscrit*, et précise: *ce n'est qu'un canevas de mes leçons que j'étends et remplis à ma manière*[31]. Ailleurs, il considère son traité de l'exercice du ministère sacré (dont l'édition pirate se fit en 1737 en Hollande) comme une *chétive rhapsodie*, c'est à dire une mauvaise composition littéraire. Il se rappelle qu'il donnait ce cours en fonction d'une *Analyse* qu'il n'a pas *revue depuis quarante ans.* Bref: Ostervald se refuse à signer *le bon à tirer* d'un écrit avant d'y avoir mis la dernière main. Qui ne le comprendrait?

---

[28] Voir encore lettre à Turrettini du 23 février 1702 Grétillat – Supplément III/5.

[29] Lettre du 10 janvier 1728, Grétillat, LXVI/23.

[30] J.A. Turrettini réagit d'une manière identique, quand il apprit l'édition pirate de son *Traité de la manière d'interpréter l'Ecriture Sainte.* Voir: *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des Savants de l'Europe, pour les mois de juillet, août et septembre 1728*, p. 121.

[31] Lettre à Turrettini du 9 octobre 1734, Grétillat – Supplément LXVIII/126.

D. Durand ministre de l'Eglise de Savoye à Londres aurait tripoté en librairie

En un moment d'impatience sans doute, il arriva à Ostervald d'accuser D. Durand, ministre de l'Eglise de Savoye à Londres, *de tripoter quelque peu en librairie*[32]. D. Durand venait de pousser à l'édition pirate du cours d'éthique. A cette occasion Ostervald écrit à Turrettini: *n'ayant pas travaillé à cet ouvrage dans l'idée qu'il dût devenir public, il y a dans les choses et dans le style latin cent endroits à changer et à corriger.* Puis conclut, amer: *entre nous, ce M. Durand tripote un peu en librairie*[33]. Ostervald ignorait donc que D. Durand, reçu membre de la prestigieuse *Société royale* (des Sciences) *de Londres*, n'avait nul besoin de *tripoter en librairie* pour arrondir ses fins de mois. Il se souciait plus simplement de répondre à l'attente d'étudiants en mal d'examens, ou désireux de voir comment Ostervald mariait les Lumières de la Foi à celles de l'histoire et de la raison.

Autre compendium: l'Ethica

Background

Nos références renvoient à la traduction française de *l'Ethica,* de l'édition de la Neuveville qui parut sous le titre: *Morale chrétienne.* Cette traduction fut payée et imprimée par le Sieur Marolf, maître imprimeur, venu s'installer avec ses fils à la Neuveville, au retour des *pays étrangers.* La *Morale* chrétienne semble être le premier ouvrage imprimé par les jeunes presses de la Neuveville. M. Marolf *offrit et consacra* l'ouvrage aux *Seigneurs, Maîtres Bourgeois et aux Conseillers de sa nouvelle patrie,* en remerciement de leur accueil. Il est permis de s'interroger sur les raisons qui ont déterminé Ostervald à se prêter à cet assaut de politesses, alors que *l'Ethica* avait déjà acquis ses titres de noblesse, à Londres et à Bâle en 1739, où elle avait été imprimée en latin.

Une Morale de plus qui ne se vendra pas, avait prophétisé le *Mercure Suisse.* Le préfacier répondit à cet oiseau de mauvaise augure qu'*Oster-*

---

[32] Voir Grétillat, Supp. LXVI/122, du 10 janvier 1728.

[33] Lettre du 10 janvier 1728, Grétillat, Supp. LXVI1/22.

vald avait fait sentir lui-même dans ses Préliminaires ce que ce Traité a d'original, et [que ce livre] *diffère avantageusement de ceux qui avaient paru précédemment.* L'ouvrage d'ailleurs n'était pas inconnu, continue l'éditeur, des copies manuscrites en circulaient. Ostervald aurait autorisé des proposants neuchâtelois et des théologiens de passage à en prendre copies[34]. Puis il poursuit: l'original latin avait paru à Londres, capitale de la liberté de penser, et à Bâle, carrefour culturel des pays germanophones, deux précédents de poids. Bref, on avait de bonnes raisons de croire à une vente heureuse de sa traduction française, n'en déplaise au *Mercure de Suisse.* D. Durand croit savoir qu'il s'en fit aussi une traduction en flamand[35], c'est-à-dire en *niederduytch.*

Les exigences morales de la vraie piété

Dans *l'Ethica,* Ostervald réoriente la morale coutumière aux impératifs du *Sermon sur la Montagne: "soyez saints comme votre Père céleste est saint."* La morale naturelle de la *Lex Dei universalis* reste dans *l'Ethica* la base juridico-théologique de toutes les conduites humaines. Ce qui n'empêche pas Ostervald de rappeler que la *Lex Christi* élève les impératifs de *l'honnête* des Anciens, aux impératifs *sublimes* de la morale évangélique. Le XVIIe siècle qualifiait l'astronomie de savoir sublime, par exemple, pour dire combien elle était difficile à pénétrer et à maîtriser. Ostervald fit du *sublime* la catégorie par excellence de la morale évangélique[36]. L'*Ethica* vise en plus à donner une sorte de mode d'emploi du *sublime* pour faciliter *l'usus* de la *Lex Christi,* norme irréversible de toute morale chrétienne[37].

---

[34] On racontait à Neuchâtel que des théologiens de passage avaient transcrit le *Compendium* de main propre, pour en souligner la valeur. Les *Particularitez* s'en feront l'écho. L'éditeur du *Compendium* en rajoute en présentant Ostervald comme *un incomparable théologien,* et le *Compendium* comme *une montagne de doctrines (...) partout suspendues à des mots riches de contenu.* L'éditeur semble ignorer qu'Ostervald avait horreur *des montagnes de doctrines partout suspendues à des mots* dont il ne se privait pas de contester le sens.

[35] Voir p.75 de: *Vie de J.-F. Ostervald* – Extrait de l'ouvrage de David Durand – Neuchâtel, 1863.

[36] Une catégorie aujourd'hui égarée?

[37] Le *Compendium theologiae christianae* commence par rappeler l'historique des doctrines de la tradition chrétienne, puis les retourne en exhortation à la sainteté. Ce faisant, Ostervald se réclame, comme en Romains IX, des convictions propres à la conscience intime et

Le célèbre lexicographe Claude Augé, définit, en notre siècle, le terme *sublime* comme suit: *Le genre sublime, qu'il ne faut pas confondre avec le style emphatique, est réservé à la haute éloquence. C'est celui que l'orateur emploie lorsqu'il veut ouvrir l'âme humaine, et faire appel à de nobles passions.* C'est bien dans ce sens qu'Osterwald entendait le terme. Il écrivit à Turrettini le 22 juin 1706: *il faudrait que ceux qui veulent faire simple, imitassent votre sublime.* Pour exprimer le *sublime évangélique,* il faut parler *avec onction.*

Le *Traité sur l'Impureté*

Le *Traité sur l'Impureté* parut à Amsterdam en 1706. Il connut deux rééditions en français, et des traductions en anglais, allemand et niederduytch[38]. Le Furetière définit le terme impureté comme suit: *se dit figurément en morale (...). Le péché d'impureté* [sexuelle] *est celui qui est opposé à la chasteté.* Le Furetière rappelle que les païens n'y voyaient aucun mal, persuadés que les dieux étaient aussi peu chastes que les hommes.

Cet ouvrage n'a donc rien d'un compendium, il se veut manifestement un traité de morale *sublime.* Il dit aux fidèles, célibataires ou mariés, comment éviter *l'Impureté* [sexuelle] et viser la sainteté des conduites évangéliques. Ce traité se situe dans la même ligne que *Le Traité des Sources de la Corruption* (...), car il considère l'Impureté comme une de ses sources.

Jean Leclerc d'Amsterdam trouva le jugement de la morale d'Osterwald excessif. Osterwald engrangea, par contre, les louanges d'un Ernst Valentin Löscher, théologien luthérien de Dresde pour son courage pastoral. Ce qui n'était pas à dédaigner.

---

raisonnable de tout homme pieux.

[38] Les diverses éditions de ce traité: *Traité contre l'impureté* par J.-F. Osterwald, à Amsterdam, chez Th. Lombrail, 1706; *Traité contre l'impureté* par J.-F. Osterwald (...). Nouvelle édition revue et corrigée par l'auteur. A Neufchâtel, chez Jean Pistorius MDCCVIII. *Traité contre l'impureté.* 3e ed. Basle, 1746. rééd. 1750.

Les *Leçons sur l'épître aux Romains* un commentaire *abrégé*

Ces *Leçons sur l'épître aux Romains* sont le seul cours d'exégèse, donnés *ex-cathedra* au séminaire, qui nous ait été conservé. Le texte en est resté manuscrit. Il est daté de 1704. Nous proposons de le compter parmi les *compendia,* bien que l'intitulé des *Leçons* ne le spécifie pas. Mais la méthode d'exposition de ce cours rappelle les critiques adressées par Ostervald aux scolastiques de couper les cheveux en quatre et de traîner l'étude d'une épître pendant des lunes. Ostervald dégage immédiatement l'essentiel, va droit au but, évitant toute digression marginale, comme déjà dans l'*Ethica* et le *Compendium de Theologiae Christianae.* S'il se démarque volontiers d'interprétations concurrentes, il évite tout développement polémique.

Les Lumières imposent une lecture historique des Ecritures

Ostervald commence par évoquer le contexte historique dans lequel l'épître aux Romains a vu le jour. Il est persuadé que cet arrière-plan historique dévoile le but visé par la célèbre lettre. Il est convaincu qu'il en va de même pour chaque épître du N.T.; que chacune d'entre elles constitue un ensemble homogène, et qu'il ne faut point en déchirer, ou ignorer la trame par des citations; fut-ce pour soutenir quelque doctrine ou spéculation systématique. Notre novateur, historien des Lumières, il était persuadé que l'heure avait sonné de rompre avec l'interprétation des Ecritures, considérant les textes canoniques comme des oracles à décrypter.

Langage figuré *et textes obscures*

En prenant cette voie, la méthode historique allait s'achopper tôt ou tard au langage d'origine et de structure mythologiques que véhiculent les Ecritures. Ostervald le considère comme un langage *figuré* et *obscure.* Il sait qu'il remonte jusqu'à la nuit des temps de toutes les religions. Il ne sait qu'en faire, puisqu'il se refuse à son interprétation de philosophie morale. Il tente de sortir de son impasse en distinguant entre une exposition *populaire* et *philosophique* des témoignages de la Bible. Au risque de présenter une vérité chrétienne à deux vitesses. Les *Leçons de*

l'Epître aux Romains de 1704 témoignent éloquemment de cet état. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet, exemples à l'appui.

De l'exercice du ministère sacré

Nous proposons de ranger l'ouvrage: *De l'exercice du ministère sacré* parmi les cours *abrégés.* Ostervald le donna pour la première fois aux étudiants du séminaire en 1706[39]. Il le fit imprimer à Bâle en 1739. Une lettre du 23 juillet 1700 à Turrettini en ébauchait déjà[40] les grandes lignes: *je trouve qu'il est nécessaire de leur apprendre [aux étudiants en théologie] en quoi le ministère consiste, et de les former en sorte qu'un jour ils soient en état de gouverner un troupeau, d'exercer la discipline, de visiter les malades, de ramener les pécheurs par des avertissements particuliers, et d'exercer d'autres fonctions de cette nature qui sont les plus essentielles. Il serait à souhaiter que partout on travaillât à cela, et qu'on ne se bornât pas au Lieu Commun et à la Proposition. Mais il est difficile de mettre les choses sur un bon pied.*

Cette lettre témoigne de la volonté d'Ostervald de réussir dans son petit séminaire de Neuchâtel la réforme des études en théologie, plaidée dès 1699, dans le *Traité des Sources de la corruption* (...). Cette lettre montre que les réformes ostervaldiennes entendaient préparer les étudiants à être des hommes de terrain, non des notables de village, consacrés prêcheurs, parce que dépositaires de la Parole Eternelle de Dieu. Ce traité précise le cahier des charges de tout ministre digne de ce nom. Il leur apprend à être des conducteurs d'hommes et des chefs de file de leur paroisse, à exercer la cure d'âme, à assister les mourants, à reprendre les pécheurs, c'est-à-dire exercer la discipline. Nous verrons les problèmes que souleva jusqu'à Leipzig, Francfort/Main, Ulm et ailleurs encore cette manière d'être *un ministre évangélique* à l'époque des Lumières.

Les abrégés pédagogiques en usage au séminaire

Pour les besoins pédagogiques de son séminaire, Ostervald rédigea deux nouveaux abrégés: un manuel pour l'étude de l'hébreu destiné aux néo-

---

[39] Voir Budé, lettre du 17 mars 1706, III/39.

[40] Budé. III/394.

phytes, et une *Polyglotte.* Cette polyglotte présentait en parallèles: le *textus receptus* grec du N.T. et quelques versions en langues contemporaines. Osterval fit imprimer cette polyglotte à Hambourg en 1714[41], alors que l'Antisthes de Bâle imprimait un ouvrage analogue *en Hollande.* Voici ce que notre auteur écrit à Turrettini le 11 avril 1714 à ce sujet: *Cet ouvrage sera curieux et servira pour les savants qui auront le moyen de l'acheter et pour les Bibliothèques; si on n'y fait pas entrer un plus grand nombre de langues modernes, il sera beaucoup moins recherché en Europe, chacun étant bien aise d'y retrouver la langue de son pays*[42]. Nous ignorons le but précis visé par la polyglotte d'Ostervald. Peut-être voulait-il faire découvrir à ses étudiants d'abord, aux peuples protestants d'Europe ensuite, qu'une lecture historique de l'évangile de Jésus le Fils de Dieu, comme un récit conté à plusieurs voix, les rendait plus proches les uns des autres que leur confessionalisme le laissait croire.

Les textes que nous avons classés parmi les *compendia,* nés au séminaire, ne manquent pas de mérites, nous l'avons vu, mais ces mérites sont autres que ceux que louent démesurément les *Particularitez.*

IV
Les écrits délicats à classer

Quatre écrits rechignent à entrer dans notre système de classement. Ce sont: les thèses de philosophie soutenues par Ostervald en 1679 à Saumur, les *Douze Sermons sur divers textes de l'Ecriture Sainte*, de 1722, les *Entretiens pieux,* édition posthume bâloise de 1752; et enfin la Bible de 1744 (aussi curieux que cela puisse paraître).

Les thèses de Saumur

Ces thèses firent de l'étudiant Ostervald un *maître ès art.* Elles s'intitulent: *Asssertiones de Principiis Rerum Naturalium.* Elles furent imprimées en deux parties par Henri Desbordes, libraire et typographe à Saumur.

---

[41] On ne sait à quelle date Ostervald s'attela à cette tâche. Dans une lettre à Turrettini du 11 avril 1714 (Budé III/122), il lui annonce que cette *polyglotte se fera en Hollande* et souhaite y faire entrer *un plus grand nombre de langues modernes.*

[42] Lettre à Turrettini du 11 avril 1714: Budé III/124.

L'une sur une grande feuille cartonnée (de 38/25); l'autre comporte cinq feuilles de 13/19 cm.

Il était de bon ton, à cette époque encore, que tout impétrant défendît les opinions philosophiques de son professeur de thèse, non ses idées propres. C'est pourquoi le jeune étudiant Ostervald présente et défend celles de Pierre de Villmandy[43], post-cartésien à la manière d'une grande partie de l'élite du Protestantisme de langue française. On s'exerçait au doute méthodique jusqu'à douter de Descartes lui-même!

Nous verrons en traitant (au ch. XVII) du *Rational Catechism* de 1686, d'un auteur anonyme, que Descartes incita nombre de théologiens à enraciner les exercices de la religion dans les évidences innées de l'esprit humain, sur la lancée du fameux: *cogito ergo su*[44]. Nous rappellerons que ce catéchisme, traduit par Jean Leclerc, connut un succès révélateur encore après la mort d'Ostervald.

Les *Douze Sermons (...)*, Genève 1720[45]

Ostervald publia cet ouvrage pour faire plaisir à ses amis et aux membres de sa famille, nous apprend D. Durand, ministre à Londres, quelque 55 années plus tard. Nous pensons que ce volume avait un but polémique anti-piétiste, et ne visait point exclusivement l'édification familiale[46]. Nous proposons d'y voir un résumé de la prédication d'Ostervald, à l'adresse des piétistes séparatistes, écrit dans les années 1720[47], c'est-à-dire au lendemain de la *Lettre Missive* envoyée à MM. de Berne en 1717 par Nicolas S. de Treytorrens[48]. Nous nous arrêterons à

---

[43] Voir chap. IV/§ 1, où l'on s'interroge sur le sens du terme raison chez Ostervald, disciple de Pierre de Villmandy.

[44] La suite de la citation prend ici toute son importance : *donc Dieu existe, et mon âme est immortelle.*

[45] Titre plus précis: *Douze sermons sur divers textes de l'Ecriture Sainte, par J.F. Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neufchâtel,* Genève, 1722.

[46] Une polémique irénique, comme celle qu'Ostervald mena, contre ses adversaires de Berlin, de Leipzig et de Francfort.

[47] Cet ouvrage connut une traduction allemande et flamande.

[48] Voir notre étude: *Die Lettre Missive (1717) de Nicolas S. de Treytorrens (...)* dans l'ouvrage collectif: *Piétismus und Neuzeit (...) Festschrift für A. Lindt.* Göttingen, 1985. p. 1-58.

ce texte dans notre chapitre XIX, intitulé: *Le Piétisme anti-piétiste d'Ostervald.*

Notre thèse repose sur l'étude de l'architecture du livre. Les *Douze sermons* ne sont pas choisis au petit bonheur la chance. Ils forment un florilège de prédications présentant les convictions sur lesquelles Ostervald différait radicalement des opinions des Piétistes Séparatistes de Suisse romande. Le premier sermon part de la religion naturelle, comme du rocher sur lequel est bâti le christianisme. Le sixième exhorte les lecteurs à n'être plus *des enfants emportés à tout vent de doctrine par la tromperie des hommes et par leur adresse à séduire avec artifice. Mais (...) à suivre la vérité avec la charité, afin que nous croissions en toutes choses en celui qui est le chef, à savoir Christ.* Le douzième sermon traite du *jugement de Dieu sur les nations coupables.* Ostervald s'oppose aux doctrines piétistes et à leurs fantasmes apocalyptiques (textes obscurs!). Une analyse plus poussée devrait confirmer l'essentiel de notre hypothèse de travail.

En résumé: il nous semble que Les *Douze sermons(...)* se voulaient, en 1720, un manifeste théologique adressé à la nouvelle génération de Piétistes, signalé en Suisse romande, comme en Suisse germanophone et dans le sud-ouest de l'Allemagne luthérienne. Nous citerons, dans notre chapitre XVI, un texte d'époque concernant ces *Pietismi* nouvelle vague.

Les Entretiens pieux, édition posthume de 1752

Nous proposons, une nouvelle fois, de rompre avec la tradition interprétative des ouvrages d'Ostervald, et de voir dans *Les Entretiens pieux* le troisième volume non publié du *Traité des Sources de la Corruption* (...). Le livre imprimé se présente comme un ouvrage fortement charpenté, aux chapitres parfaitement ordonnés à son thème majeur: l'importance incontournable de l'exercice de la Piété. Ce livre apporte la démonstration que la vraie piété est l'instrument par excellence d'une lutte efficace contre les *sources de la corruption* intérieures et extérieures.

Le troisième volume du Traité des Sources (...) *de 1699*

Les *Entretiens pieux* traitent de la nature, de la nécessité et de l'utilité de la piété, un sujet auquel renvoyaient, sans se lasser, les deux premiers volumes du traité de 1699. Ostervald avait annoncé à Sir John Chamber-

layne qu'un troisième volume du *Traité des sources (...)* était prêt pour l'impression. Sir Chamberlayne avait répondu qu'il était prêt à le traduire et faire imprimer à Londres, comme les deux premiers. Mais voici qu'Ostervald, pour des raisons qu'il cache, lui fait savoir qu'il a renoncé à ce projet. La présentation des *Entretiens pieux,* de 1752, nous raconte que le manuscrit en avait été trouvé au bureau d'Ostervald, manifestement prêt pour l'impression, empaqueté et ficelé déjà, prêt à être confié à quelque messagerie.

Au vu de ces informations, il n'y avait qu'un pas pour supposer que le manuscrit édité en 1752 par la famille d'Ostervald, était celui destiné originellement à Sir J. Chamberlayne, mais qu'Ostervald avait décidé, au dernier moment, de garder par-devers lui à Neuchâtel, pour des raisons qu'il tait, même à Turrettini.

La Bible de 1744

Nous avons déjà signalé qu'Ostervald présida à Neuchâtel même, en 1744, trois ans avant son décès, une réédition de la Bible de Genève de 1724[49]. Il en avait corrigé, un peu rapidement peut-être, les archaïsmes les plus criants, et remis une énième fois sur le métier les *Arguments et Réflexions.*

La force d'inertie des usages

La manière dont Ostervald corrigea à la va-vite, au crayon et en marge d'un exemplaire de la Bible-tandem de 1724, a fait dire qu'il visait non seulement à redresser un texte archaïque, pour le rendre plus audible à la lecture publique. On dit, qu'il n'a fait que ravauder le texte biblique au lieu de le tricoter à neuf, maille par maille, durcit la critique, mais reste dans le vrai. Une troisième réponse dit qu'il voulait éviter de perturber les lecteurs des Ecritures par des textes habillés de neuf. Un souci pastoral méritoire, attentif au poids d'inertie des usages linguistiques et religieux. Qui lit le Furetière à l'article *usage,* découvre l'importance que cette époque accordait aux usages. On lit par exemple: *La politesse apprend à faire céder la raison à l'usage; l'usage du monde vaut mieux que le*

[49] La Bible de Genève de 1724, éditée à Amsterdam, est la dernière édition de la version d'Olivétan, révisée par les Pasteurs et Professeurs de Genève.

savoir. Le Furetière rappelle que Vaugelas disait: *l'usage est le roi, le tyran, le maître, l'arbitre souverain des langues*; et encore *que l'usage l'emporte sur la raison, sur les règles de la grammaire.* Ostervald savait que ce qui était vrai en linguistique, l'était aussi en religion et en liturgie. Une lecture cultuelle des Ecritures est toujours un acte liturgique.

Un ouvrage difficile à classer

Cet ouvrage est devenu la plus célèbre de ses œuvre. Il est difficile à classer, dans la mesure où notre auteur se défend de présenter une nouvelle version des Ecritures. Il se soucie, comme les *savants* de son temps, d'*archéologie littéraire et philosophique* (voir les scolies), mais sans prétendre présenter un livre d'histoire[50]. En fait, il vise en tout premier lieu l'édification des fidèles par ses *Réflexions.* Des textes qu'il avait voulu *populaires*, c'est-à-dire sans prétention académique. (Voir notre chapitre XVII)

Ostervald, le traducteur par excellence des Ecritures

Or voici que, très vite Neuchâtel saluait dans la Bible de 1744 le chef d'œuvre par excellence du *Grand Homme,* mettant en oubli qu'il n'était pas le traducteur de la Bible, mais seulement le signataire des *Arguments et Réflexions.* Preuve en soit la description qu'en donnent les *Particularitez de 1747. Dans un âge passé 80 ans, sans interrompre aucune de ses fonctions, pastorales, et en moins de deux années, il acheva un ouvrage auquel tout autre théologien moins laborieux aurait mis plus de dix années. Il revit et corrigea non seulement les "Arguments et Réflexions", mais il conféra la Bible avec le texte original, la Vulgate, la version des Septante et toutes les versions données en allemand et en français*[51].

---

[50] Le Réveil fit supprimer, dès qu'il le put, les scolies (notes de bas de pages) de *l'Ostervald.* La version synodale de 1911 remit en honneur l'usage des scolies. *Ces notes n'ont aucune tendance dogmatique, elles sont purement historiques, géographiques et exégétiques; et elles contribueront certainement à mieux faire comprendre bien des passages de nos saints Livres.* Voir: *La Société biblique de France, et la Commission synodale des versions bibliques aux Eglises de langue française.* p. VII. L'*Ostervald* visait au même but.

[51] O. c., p. 23.

Ostervald un nouveau St Jérôme?

Une autre désinformation se lit chez R. Grétillat[52]. A l'en croire, Ostervald aurait cherché à égaler St. Jérôme, le Père de la *Vetus latina,* et Martin Luther, le traducteur génial, lui aussi volontairement populaire, de la Bible en langue allemande. La mise en parallèle des traductions des versions de la Bible de St. Jérôme, de Luther et d'Ostervald se lit déjà chez A. Guillebert en 1846[53]. Mais ce qui était chez Guillebert une joliesse littéraire, se voit objectivé par Grétillat pour dénigrer le grand Ostervald. C'était une désinformation de type populaire, d'arguments dont le livre de R.Grétillat se trouve truffé. Nous lui avons consacré un paragraphe de sainte (?) indignation, dans le chapitre: *Affaire Réveil contre Ostervald.*

De l'urgente nécessité d'une version de l'A.T.

Voici quelques textes qui illustrent les raisons qui ont conduit Ostervald à lancer la publication en 1744 de la Bible de Genève nantie des *Arguments et Réflexions,* enrichies de notes savantes en bas de page, appelées scolies.

En 1707 notre auteur signale à son ami Turrettini que la 4e édition de la Bible *de Genève,* qui venait de sortir en librairie, *était la plus méchante édition que j'ai jamais vue*[54]. Turrettini, le *spiritus rector* de l'Académie de Genève était moralement responsable de la réédition de la Bible dite de Genève, A.T. et N.T. réunis.

Le 14 avril 1714 Ostervald lui rappelle une nouvelle fois à son *alter ego* genevois, l'importance d'une prochaine version de la Bible de Genève. Après avoir parlé de la polyglotte qu'il faisait imprimer à Hambourg[55], notre auteur enchaîne: *il serait beaucoup plus nécessaire, selon moi, de travailler à une bonne version française; cela ne peut guère*

---

[52] Guillebert avait écrit, dans son essai biographique, que la version de 1744 d'Ostervald était *sa gloire, comme ce fut celle de Jérôme et de Luther.* o. c. p. 288. Grétillat reprit la comparaison, mais pour dénoncer les prétentions insensées d'un Ostervald incapable d'assumer une telle œuvre.

[53] *Jean-Frédéric Ostervald,* 5 articles de la revue *Le disciple de Jésus-Christ,* Genève 1846.

[54] Grétillat – Supplément XIX/36 du 2 avril 1707.

[55] Destinée aux étudiants non aux savants comme celle de l'Antistes de Bâle.

se faire que chez vous, vu le rang que votre Eglise tient parmi les Eglises Réformées, mais je vois peu à espérer de ce côté-là[56].

En 1725, quinze ans plus tard, Turrettini publia une version nouvelle du N.T. fortement marquée d'anglicanisme, Ostervald s'en moqua gentiment[57]. En janvier 1726 il avait écrit à Turrettini: *La version* [de votre N.T.] *est certes bien belle, et vous l'avez mise dans un état qui approche de la perfection [littéraire], autant que cela se peut dans un ouvrage de cette nature*[58]. L'édition de la Bible de 1744, parrainée par Ostervald, ne visait point, par choix délibéré, la perfection du N.T. de Turrettini (qui déjà demandait révision). Notre auteur ne voulait imiter ni St. Jérôme, ni Luther, ni Turrettini, mais apprendre, une dernière fois *à nos peuples,* comment recueillir l'*usus (pietatis)* de la vieille Bible de Genève, ravaudée un peu à la va-vite.

Le 23 octobre 1726 Ostervald avait écrit à Turrettini: *je pense plus que jamais* [à la révision de l'A.T.] *depuis que votre Nouveau Testament a paru, je voudrais avoir la consolation de voir cet ouvrage achevé avant ma mort*[59]. Cette consolation lui fut refusée. Le 23 octobre 1726, il avait encore écrit à Turrettini: *Je n'estime pas qu'une révision du Vieux Testament puisse être l'ouvrage d'un seul particulier, tant habile fût-il. C'est un travail de si longue haleine, si difficile et si délicat qu'il n'est pas possible qu'un homme s'en charge. Je crois même que pour faciliter le travail et pour l'avancer, il faudrait donner avis du dessein que l'on a à diverses personnes, et prier ceux qui ont des remarques ou des avis à communiquer de vous en faire part. Car bien que vous avez à Genève des*

---

[56] Voir: Budé III/122. Voici la suite du texte pour qui taxe Ostervald d'inconscient: *Assurément notre version est très défectueuse, et je n'en vois point de moins exacte; l'allemande de Luther et de Zurich vaut infiniment mieux; mais pour faire une bonne version, il faut un homme qui ait la capacité nécessaire, qui soit sincère et dégagé des principes et de l'esprit de parti, qui ait du loisir et n'aille pas trop vite, qualité qui manque à presque tous ceux qui nous donnent des versions.*

[57] Voir lettre du 6 janvier 1726, Budé III/168.

[58] Ostervald n'en regrette pas moins les anglicismes malheureux, et encore: *que ce livre ait été écrit pour savants et philosophes, non pour le peuple, et enfin qu'il pourra difficilement être lu au service divin.* Voir lettre du 6 janvier 1726, Budé, III/169.

[59] Budé III/172. Turrettini venait de publier sa nouvelle version du N.T. quand Ostervald lui rappelle que la révision de l'A.T. était toujours en panne. Il argumente: *Toutes sortes de raisons engagent votre Vénérable Compagnie à y mettre la main incessamment (...).*

personnes habiles et capables autant qu'il n'y en ait en aucun autre lieu, il est impossible que les plus habiles gens voient tout et examinent tout[60].

Le décès en 1737 de Turrettini laissa le projet en friche. Ostervald ne sauta pas dans la brèche pour autant, comme s'il prétendait réussir, lui tout seul, une œuvre qui, de son propre aveu, nécessitait toute une équipe d'historiens et d'exégètes. R. Grétillat accusa à tort l'octogénaire Ostervald, d'avoir manqué de lucidité en se chargeant de cette révision. *L'Ostervald* n'était pas une nouvelle traduction des textes originaux de la Bible, comme le tonitruaient les *Particularitez* à Neuchâtel et à Zurich en 1747; à Berlin en 1750 et à Stockholm en 1757[61]. Au vrai, Ostervald couvait un tout autre projet: réviser une dernière fois ses *Arguments et Réflexions* (déjà vus et revus plusieurs fois pourtant), pour l'édification future *de nos peuples*. Il suffit de relire les textes d'époque pour s'en convaincre. Ce que R.Grétillat, pasteur aux Bayards, n'eut apparemment pas le loisir de faire.

Ni le soleil ni la mort ne se regardent en face

Ostervald, comme tout un chacun, ignorait le *chiffre de ses jours,* mais ne manqua pas de lucidité. Il savait proche l'heure où il faudra *déloger.* Il en parle à Turrettini. Le 29 septembre 1731, Ostervald écrivait à son ami Turrettini de Genève: *plus je vis, plus je prends plaisir à faire ma charge.* Le 18 juillet 1734, il poursuit: *il faut s'attendre à tout quand on a 71 ans*[62]. Il voulut rester lucide jusqu'au bout, et le resta. Deux ans plus tard, à 73 ans, il écrivait: *quoique mes forces ne soient pas épuisées, et qu'il m'en reste encore assez pour m'acquitter de mes fonctions, je sens pourtant depuis quelque temps que la vigueur s'en va et que la fin est proche; j'entre en ce mois en ma 74e année, et désormais je ne puis compter sur un long avenir*[63].

La proximité de son décès ne l'empêcha pas de s'atteler à une révision de l'édition de *l'Ostervald* de 1724. Non par orgueil, comme le veut Grétillat, mais par crainte de *l'oisiveté.* Le Furetière rappelle – trait

---

[60] Budé III/173.

[61] Voir notre chapitre V.

[62] Grétillat, Supplément LXVII/125.

[63] Voir Budé, III/190, lettre à Turrettini du 18 janvier 1737.

polémique – que les moines recouvraient leur *oisiveté* du *manteau de la contemplation.* Ostervald ne mangeait pas de ce pain-là.

Il mourut dix ans plus tard, à 84 ans, après avoir fait imprimer à Neuchâtel une nouvelle mouture de *la Bible de Genève,* munie des *Arguments et Réflexions* une nouvelle fois retravaillés.

Ostervald n'a pas voulu donner, en 1744, une nouvelle version de la Bible de Genève, mais offrir *à nos peuples* une ultime mouture de ses *Arguments et Réflexions,* pourtant déjà *cent fois remis sur le métier.* Qui pose une thèse aussi contraire à la tradition séculaire neuchâteloise, ne manque pas de respect au Grand Homme. Il ne fait que répéter ce qu'affirme la page de titre en blanc, noir et rouge de *l'Ostervald* de 1744, que le texte biblique, qu'il fait réimprimer à Neuchâtel en 1744, est toujours celui de la Bible de Genève. Le ministre de Neuchâtel n'avoue sa paternité qu'en ce qui regarde les *Arguments et Réflexions.* Mais personne ne le crut pendant plus de 200 ans[64].

[64] Ainsi le tableau figurant l'histoire sainte qui fait face au portrait d'Ostervald en ouverture de l'ouvrage.

Annexe
Liste chronologique des écrits de l'héritage d'Ostervald

1679 Thèses, soit: *Assertiones de Principiis Rerum Naturalium, quas, sub Dei auspiciis, assistente Petro de Villemandy, Philosophiae in Academia Salmuriensi Professore, loco solito tueri conabitur, ad diem (13) Junii, ab hora (1a) ad (7a) Johannes Fridericus Ostervaldius, Collector et respondens Salmurii, Apud Henricum Desbodes, Typographum & Bibliopolam MDCLXXIX.*

1699/1700 *Traité des Sources de la corruption qui règne aujourd'hui parmi les Chretiens.* A Amsterdam, chez Henri Desbordes, Marchand Libraire dans le Kalverstraat, MDCC, 2 volumes anonymes, paginés séparément. A en croire E. L. Rathlef, prédicateur à Langenhagen près de Hanovre, fervent partisan des thèses d'Ostervald, deux éditions auraient vu le jour en 1699; celle de 1700 serait donc en fait la troisième. Sans compter deux autres éditions: celle de La Haye de 1700 aurait été, à en croire von Allmen, la première à sortir des presses. La première édition de Neuchâtel est elle aussi de 1700.

1700 *Réflexions sur un Ecrit intitulé: Mémoire des Raisons qui ont porté le Synode des Eglises Wallonnes des Provinces-Unies des Pays-Bas, assemblé à Rotterdam le 9 septembre 1700 et jours suivants, à n'admettre point la nouvelle version des Psaumes dans leur service public. Londres 1700* (anonyme).

1702 *Catéchisme ou instruction dans la religion chrétienne, par J.-F. Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neuchâtel; A Genève pour la Compagnie des Libraires MDCCII. Avec approbation.*

1702 *La Dédicace de l'Eglise des Planchettes, dans la Souveraineté de Neuchâtel et Valangin. Faite le 12 novembre 1702 avec le sermon prononcé à cette occasion par J.-F. Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neuchâtel. A Neuchâtel chez Jean Pistorius MDCCIII.*

1706 *Traité contre l'Impureté,* par J.-F. Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neuchâtel, chez Lombrail à Amsterdam.

1713 *La liturgie ou la manière de célébrer le Service divin,* qui est établi dans les Eglises de la Principauté de Neufchâtel et Valangin, à Bâle chez Jean Pistorius, MDCCXIII.

1714 *Polyglotta* imprimée à Hambourg, exemple introuvable même à Hambourg.

1720 *Arguments et Réflexions sur les livres et sur les chapitres de la Sainte Bible.* Première partie qui comprend le Vieux Testament. Avec un discours préliminaire sur la lecture de l'Ecriture Sainte. Seconde partie qui comprend le Nouveau Testament. A Neuchâtel chez Jean David Giesser, Imprimeur MDCCXX, sans nom d'auteur.

1722 *Douze Sermons sur divers textes de l'Ecriture Sainte,* par J.-F. Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neufchâtel. A Genève chez Fabri & Barillot MDCCXXII. L'édition de MDCCXXV est identique à celle de 1722.

1737 *De l'exercice du Ministère sacré,* par Monsieur Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neufchâtel. A Amsterdam chez J-F. Bernard, MDCCXXXVII; réédition *ne varietur* en 1739 à Bâle (Jean Brandmüller).

1739 *Ethicae christianae Compendium,* Joan Fred. Ostervaldi Eccle. Neocomens. Pastoris Pimarii quod in usus domesticos destinatum, Discipulis Auctor exscribendum tradidit; nunc vero ex optimo apographo recensendum curavere et edidere Librarii, Juxta exemplar Londinense, Basileae, Impensis Johannis Brandmulleri, MDCCXXXIX.

1739 *Compendium theologiae Christianae,* Johannis Friderici Ostervaldii Neocomensis Celeberimi, Basilea, Apud Johannem Brandmullerum MDCCXXXIX.

1740 *Morale chrétienne,* traduite du latin, de Monsieur Ostervald, Pasteur de l'Eglise de Neuchâtel; Première édition, à la Neuveville, chez Jean-Jacques Marolf et Fils, MDCCXL.

1744 *La Sainte Bible qui contient le Vieux et le Nouveau Testament revue et corrigée sur le texte Hébreu et Grec par les pasteurs et professeurs de l'Eglise de Genève, avec les Arguments et Réflexions sur les chapitres de l'Ecriture Sainte & des Notes, par J.-F. Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neuchâtel, Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.* A Neufchâtel, imprimée par Abraham Boyve et Compagnie MDCCXLIV.

1752 *Les Entretiens pieux,* par feu Mr. Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neuchâtel, à Bâle chez Daniel Eckenstein, 1752.

1762 *Abrégé de l'histoire sainte et du catéchisme par J-F. Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neuchâtel,* retouché et augmenté pour l'usage des Ecoles de Charité de Lausanne. Nouvelle Edition. A Lausanne chez Jean Zimmerli, Imprimeur, MDCCLXII. (Cette édition – exception faite des retouches et des augmentations indiquées par un changement typographique est identique à la première édition de l'Abrégé de Genève 1734).

1874 *Abrégé du Catéchisme de J.-F. Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neuchâtel. Autorisé par le Synode de l'Eglise neuchâteloise. Neuchâtel, Librairie Delachaux Frères, éditeurs 1874.*

1887 *Lettres inédites adressées de 1687 à 1737 à J.A. Turrettini théologien genevois,* publiées et annotées par E. Budé, Paris et Genève 1887, 3 volumes.

1904 *Fragments de diverses lettres écrites à Turrettini et à divers Correspondants, par J.-F. Ostervald.* Voir: *Supplément* à R. Grétillat: *Jean-Frédéric Ostervald, 1663-1747,* Neuchâtel, 1904.

Textes restés manuscrits:

- Les *Cahiers* d'Ostervald – aux archives familiales Jéquier conservés à *la Lance à Concise (Vaud).* Voir aussi: *Extrait de deux journaux écrits par feu J.-F. Ostervald, vivant pasteur de Neuchâtel, concernant les affaires des années 1699 à 1707,* La Chaux-de-Fonds, chez Fred. Heinzely & Cie, libraires, 1839.
- *Lettres d'Ostervald et quelques réponses de Tronchin et une prière de jeûne imprimée.* Le premier tome va de 1683 à 1702; second tome de 1703-1705; *Société historique de la Réformation, archives Tronchin* (anciens volumes 51 et 52), aux archives de la BPU de Genève.
- *Linguae Hebraicae Compendium.*
- *Liturgie manuscrite* d'Ostervald; en usage au Temple du Bas.
- *Ethica, manuscrit originel* d'Ostervald.
- Les leçons de l'Epître aux Romains, en 2 vol. datées de 1704 par Ostervald[65].
- *Systema theologiae Christianae,* ab illustrissimo ac clarissimo Domino Ostervald Ecclesiae Neocomensis Pastore dignissimo confectum; ipsius Authoris Observationibus Illustratum. Scriptum a P.C. Stadler, SS. Theol. Stud. Cursus inc. initio Novembris 1735, finit le 15 Mai 1737.
- Les leçons d'Ostervald sur la théologie de Heidegger, présentées au public par J.P.C. Stadler, conservées à la Bibliothèque des Pasteurs de Neuchâtel.

---

[65] Une lettre d'Ostervald à Turrettini nous apprend qu'il reprit ce cours *il y a quinze jours. Il faudrait avancer chemin si je veux l'achever, vu mon âge; Budé III/183.*

Chapitre IV

MIETTES PHILOSOPHIQUES

Argument

Ce chapitre s'arrête à quelques termes d'époque, au sens aujourd'hui délavé ou abandonné. Ces termes se tiennent aux carrefours de l'univers du discours d'Ostervald, et en commandent les mécanismes: philosophiques, théologiques et éthiques. Qui lit Ostervald, sans en être averti, multipliera les anachronismes et accumulera les contresens. Nous nous arrêterons aux quatre substantifs suivants:

à celui de la raison, lumière naturelle de l'âme raisonnable;
à celui d'Eglise de Dieu, conçue comme l'institution faîtière de l'Humanité;
à celui de culte extérieur opposé au culte intérieur;
à la prudence, une vertu qui sait dissimuler.

I
La raison

Quand Ostervald écrit à Turrettini, le 13 janvier 1706: *il faut savoir se servir de la raison en théologie*[66], il ne faut pas crier *au loup* et affoler la bergerie[67]. Il faut interroger le sens que notre auteur ainsi que Turrettini et d'autres philosophes des Lumières, donnaient au terme raison.

Nos auteurs faisaient allusion à la *raison raisonnante* post-cartésienne, ou *raison droite.* Non à la *raison constituante* kantienne, ni à la raison chère aux Rationalistes et Positivistes du XIXe siècle. Le nombre d'auteurs, qui se sont trompés sur ce point, demande que l'on rappelle cette vérité élémentaire. Werner Schneider formule la démarche de cette

---

[66] Budé III/135.

[67] Une même compréhension de la raison se lit dans: *Des devoirs de l'homme et du citoyen* de S. Pufendorf, traduit par J. Barbeyrac II/6, 3 de la sixième édition de Bâle de 1750.

raison raisonnante comme une philosophie en l'espoir de raison (*Philosophie, hoffnung auf vernunft*)[68].

Le théologien et journaliste littéraire, Jean Leclerc d'Amsterdam, définissait la *raison raisonnante* (donc pré-kantienne) des Lumières, comme suit: *La raison est en nous le principe de nos pensées pour comparer ensemble plusieurs idées, et tirer diverses conséquences des rapports qu'elles ont les unes avec l'autre.* Sur cette lancée, les esprits philosophiques des Lumières se persuadaient que l'âme[69] se conformait aux maximes et décisions de la *droite raison.* Ils appelaient *droite*, une raison libérée des passions du corps et de ses désirs. Nous retrouvons une conception post-cartésienne de la raison chez le baron S. von Pufendorf, de *l'Ecole du Droit de la Nature et des Gens,* du XVIIe siècle.

Cette référence à la raison raisonnante, ou *droite raison,* a profondément marqué le siècle des Lumières et déterminé, par exemple, une nouvelle définition de la *conscience.* La conscience nous dit le Furetière de 1704: *est ce que nous dicte la lumière naturelle, la droite raison* (...). Et encore: elle est *le jugement secret de l'âme raisonnable, qui donne l'approbation aux actions qu'elle fait, qui sont naturellement bonne, et qui lui fait un reproche ou qui lui donne un repentir des mauvaises.* Voilà le type de définition de la raison et de la conscience qui se tient aux carrefours majeurs de l'univers du discours ostervaldien.

Notre auteur considère, de plus, la *droite raison* comme un partenaire de dialogue à part entière. Il refuse le statut traditionnel de *servante de la théologie*, que le Moyen-Âge lui avait dévolu, au risque de lui voir la raison jouer la maîtresse de maison en la théologie. Ce qui ne manqua pas d'arriver, comme l'on sait.

La suspension du jugement.

Nous savons par les *Assertiones,* soutenues à Saumur en 1687, qu'Ostervald fut post-cartésien, non anti-cartésien. Dans son *Traité des*

---

[68] Der philosophische Begriff des philosophischen Zeitalters. Voir: *Wissenschaft im Zeitalter der Aufklärung*. Vandenhoeck & Ruprecht, 1735-1985. Göttingen 1985, p. 58.

[69] Esprit est un autre terme qui fait concurrence au mot âme. *Esprit se dit aussi de l'âme raisonnable en tant qu'elle pense et qu'elle est incorporelle (...). La force de l'esprit ne doit pas consister à douter de tout et à se roidir contre les vérités établies. Elle consiste à bien raisonner et à découvrir les vérités les plus cachées,* Furetière.

Sources de la Corruption (...) de 1699, il écrit: *Le principal est de se défaire de tout préjugé et de conduire les choses dans leur nature et dans leur origine*[70]. Un exemple clé: toutes les religions, leurs rites et leurs mythes sont, par *nature,* l'expression d'une piété qui prend son *origine* dans la piété native innée de la nature humaine; l'origine du langage *figuré et obscure* se perdant dans la nuit des temps. Il est un vestige des croyances et cultes anciens[71].

Pour réussir ce *principal*, il faut commencer à *suspendre un instant son jugement,* comme le demande Descartes, et tenter une lecture phénoménologique *pure*, comme le conseille D. Husserl en 1913[72]. Lui aussi parle d'une attention majeure à la *chose en soi.*

On lit, par exemple, sous la plume d'un ami de J.A. Turrettini, A. Autun: *il faut regarder toutes les opinions de Descartes comme fausses, pour être assuré qu'elles sont vraies*[73]; c'est-à-dire conformes *à la nature des choses* ressaisies en leur origine. L'archevêque de Canterbury, W. Wake[74] écrivait à Turrettini le 29 octobre 1719: *je me suis disposé, comme Descartes, à suspecter, ou plutôt à suspendre mon jugement sur tous mes principes*[75]. Rappelons que l'archevêque W. Wake s'exprimait, non en épistémologue, mais en œcuméniste[76]. Il se souciait de dégager la *nature* des religions parallèles (voire contradictoires) en leur

---

[70] Budé II/29.

[71] Le Furetière définit *origine par commencement, naissance, principe de source de quelque chose.* Il consacre à *nature* plusieurs colonnes. La nature est *la masse du monde, la machine de l'univers*, un agencement merveilleux de ce qui existe et qui témoigne *de l'Auteur de la Nature. Il n'y a rien en toute la nature qui ne soit admirable. La Nature publie qu'il y a un Dieu.* Après avoir rappelé l'unité des deux natures (divine et humaine) en Christ, il assure que Dieu lui-même respecte les lois de la nature. En sorte que les chimistes les considère comme du ressort de leur discipline. Ostervald voit dans la religion un phénomène de la nature humaine et tente d'en ressaisir les lois. Ce faisant il trouve, après bien d'autres, les lois *naturelles de la* piété et de la morale, un doublet né de l'adoration *naturelle* de la Providence.

[72] Voir: *Idées pour une phénoménologie pure,* 1913.

[73] Cité dans: *La vie de J.A. Turrettini,* E. de Budé, Lausanne 1680, p. 13.

[74] Voir F. Bouillet, *Descartes et les Cartésiens,* Paris-Lyon, 1884.

[75] Budé III/396.

[76] Les post-cartésiens n'en étaient pas encore à ouvrir la parenthèse de *l'époché* (suspension de tout jugement pendant la description de la chose en sa nature et origine, avant tout jugement d'existence ou de valeur). Mais E. Husserl plonge ses racines dans cet humus cartésien.

origine, pour décider de leur dénominateur commun, et entrevoir leur confluences œcuméniques.

Tout en forgeant ces nouvelles définitions de la *droite raison* et de la *conscience raisonnable,* Ostervald et ses compagnons de route n'en affirmaient pas moins, avec M. Nicole de Port-Royal, que *les mystères chrétiens* n'étaient en rien contraires à la *droite raison,* bien que difficilement saisissables par ses seuls moyens. La frontière entre ce qui, dans la Révélation, était raisonnable potentiellement et inconnaissable par essence, restait souvent floue[77].

La raison assujettie

Rappelons, contraste oblige, que les adversaires irréductibles des *Latitudinaires,* et partant des Novateurs, restaient de marbre devant les affirmations de la prééminence de la raison raisonnante sur la Tradition. L'expérience quotidienne ne prouvait-elle pas – ainsi Port-Royal – que *nous assujettissons la raison à nos sens, et la rendons leur esclave*? En sorte *qu'elle est souvent un guide trompeur.*

Ce disant, Port-Royal parlait morale, alors que les post-cartésiens, les *Latitudinaires,* les Novateurs comme Ostervald, se souciaient d'épistémologie. Or, il n'y a de moraliste qui puisse prétendre tenir les rênes de l'épistémologie, dire le vrai au nom de ce qui est bon. Et inversement il n'y a pas d'épistémologue qui sache dire au nom de sa vérité ce qui est bon ou mauvais moralement. Les deux disciplines restent autonomes dans leur démarche et dans leurs conclusions. Elles s'accordaient pour dire que la raison ne fonctionnait droitement, que libérée de ses envies, vices et passions.

Ostervald le latitudinaire

Le Réveil accusa Ostervald d'être un libéral rationaliste, à la façon du XIXe siècle, un post-kantien donc! A. Bauty, un des ténors du Réveil, l'avait soupçonné être du parti des latitudinaires anglicans, hérétiques irréductibles, à en croire Pierre Jurieu de Rotterdam. Ce dernier appelait *latitudinaires,* les novateurs qui faisaient – disait-il – *de la doctrine et de*

---

[77] Le Furetière sous Nature: *il y a des mystères dans la nature, comme dans la grâce, incompréhensibles à l'esprit humain.*

la morale ce qui leur semblait bon. Pierre Jurieu opposait, ce disant, l'autorité de la Tradition à la suspension cartésienne du jugement, et la réinterprétation des vérités d'hier, en fonction de leur *nature* et de *leur origine*.

On trouvait dans les rangs des latitudinaires des esprits novateurs comme G. Burnet, évêque de Salisbury, John Tillotson, archevêque de Canterbury, Samuel Clarke, l'avocat d'Isaac Newton, dans l'affaire qui opposait ce dernier à G. W. Leibniz, et bien d'autres personnalités de premier rang. Ostervald en était. A. Bauty ne s'y était donc pas trompé. Alors même que la définition des *latitudinaires* de Pierre Jurieu est bien cavalière. Il est difficile, par exemple, d'éliminer John Wesley, le fondateur du méthodisme des années 1720, de la liste des *Latitudinaires*. Il avait intitulé le journal des communautés méthodistes: l'*Arminien*, avec la volonté manifeste de rompre avec la tradition doctrinale de l'Eglise d'Angleterre; au nom *de la chose en soi* de la religion: la piété prise dans sa *nature et son origine*: la piété innée de l'âme humaine.

Le terme *latitudinaire* de P. Jurieu de Rotterdam fit encore le bonheur d'un Réveil talonné par le Rationalisme philosophique, historique et théologique du XIXe siècle. Nous dirons mieux en notre chapitre VII à quelles extrémités cette opinion conduisit le réveil face à Ostervald.

La raison libératrice des Encyclopédistes

Dans l'*Encyclopédie* de Diderot[78] on retrouve des thèmes parallèles. A preuve cette citation qui aurait pu venir de quelque *brouillard* d'Ostervald: *Heureux cent fois heureux le peuple à qui la religion ne propose à croire que des choses vraies, sublimes et saintes, et à imiter que des actions vertueuses; telle est la nôtre, où le philosophe n'a qu'à suivre sa raison pour arriver aux pieds de nos autels.*

En assurant que la raison raisonnante conduira les contemporains à se *prosterner aux pieds de leurs autels,* les *Encyclopédistes* entendaient-ils montrer le chemin d'une piété *prise dans sa nature et son origine*? Auraient-ils, eux aussi, confondu épistémologie et éthique, philosophie et piété? Nous le pensons. De purificatrice la raison raisonnante s'était faite génitrice.

---

[78] Article: *Aigle...* de Jupiter.

II
L'institution faîtière de l'Humanité: l'Eglise de Dieu

Ostervald était persuadé, tout comme les Réformés au XVIIe siècle, que l'Eglise, fondée par Jésus-Christ, en sa qualité de *Fils de Dieu,* était l'institution faîtière de l'Humanité; en langage biblique: *le peuple de la Nouvelle Alliance.* Le Moyen-Âge parla d'une *Institution de droit divin.* La jurisprudence de l'époque d'Ostervald précisait que cette institution divine instaurée au cours de l'histoire de l'humanité (non à sa création) relevait du *bon vouloir de Dieu.*

Le droit de bon vouloir divin

La *Science des mœurs* de S. Pufendorf distinguait déjà; entre les lois morales, universelles et pérennes, instituées dès la création du monde, et le droit de *bon vouloir,* une décision prise au cours de l'histoire de l'humanité, mais à durée limitée. Deux exemples illustrent la promulgation de ces lois de *bon vouloir de Dieu*: la proclamation de la *Lex Mosis* et la *Lex Christi,* la charte constitutive de l'*Eglise de Dieu*[79].

Les Lois mosaïques et évangéliques, décidées par le *bon vouloir divin,* ne supprimaient aucun des impératifs de la *Lex Dei universalis* des origines, mais les spécifiaient: la *Lex Mosis devait* préparer les Israélites à la Révélation de la *Lex Christi,* et celle-ci les amener à la perfection, c'est-à-dire à la sainteté de leurs conduites.

L'Eglise de Dieu, *institution faîtière de l'Humanité*

C'est ainsi qu'il advint que *L'Eglise* de Dieu, dépositaire de la Lex Christi, fut considérée comme l'institution faîtière de l'Humanité. Cette conception étonnante est le pilier porteur majeur de la théologie d'Ostervald, de Tronchin déjà, de J.A. Turrettini aussi. Elle donne une suprématie étonnante à l'ecclésiologie. On sait que J.-J von Allmen, disciple de K. Barth, le célèbre théologien de Bâle des débuts du XXe siècle, reprocha

---

[79] Le Furetière les distingue lui aussi, et avec soin, le régime du droit divin naturel et celui du *bon vouloir divin.*

en 1947 au discours d'Ostervald de manquer d'une ecclésiologie, alors que la colonne vertébrale du *systema* de notre auteur est ecclésiologique, précisément. Sur ce chapitre Tronchin, Ostervald et Turrettini étaient restés très proches des convictions des Réformés du XVIIe siècle. Voici quelques lettres qui en témoignent.

Dans une lettre du 6 septembre 1702, d'Ostervald à Tronchin, on retrouve le souci capital commun aux deux hommes: œuvrer au *bene esse* de l'*Eglise de Dieu*. Ostervald écrit: *Je continuerai, Monsieur, à vous rendre compte de quelques affaires assez importantes pour le bien de nos Eglises, et même qui ont du rapport pour le bien de l'Eglise en général; sur lesquelles je vous supplie de me donner votre avis.*

Même souci du *bene esse* de l'*Eglise de Dieu* chez J.A. Turrettini. L. Tronchin, écrivant à Ostervald le 1 juillet 1704, avoue: *il est bien vrai que je dis aux promotions bien des choses vraies et justes concernant nos Réformateurs, que je n'aurais jamais osé dire durant la vie du père de M. le Recteur. Mais le fils est si éclairé, si porté sur la vérité et pour le bien de l'Eglise, que je ne crains rien avec lui.*

L'Eglise de Dieu chez les Réformés du XVIIe siècle

Voici un texte qui montre comment le protestantisme français confessait, au XVIIe siècle encore, sa foi en l'*Eglise de Dieu*; l'âge chrétien, est le *septième âge du monde. Il a commencé à la naissance de Jésus-Christ, (...) né en l'an 4000 (..)* [et] *il durera jusqu'à la fin de tous les siècles. C'est proprement l'âge des chrétiens, et tout ce qui se fait dans le reste du monde n'est presque plus à compter. Il n'y a de consi-dérable que ce qui se fait dans l'Eglise, qui est véritablement le Royaume de Jésus-Christ, dont les chrétiens sont les sujets.* Ce credo ecclésio-logique, déjà très *Teilhard de Chardin,* se lit dans la *Chronologie sacrée,* insérée à la fin du premier volume de *la Bible de Genève* de 1675[80].

[80] Cette Bible réédite la version de Genève, de 1652, qui est une révision de la Bible d'Olivétan. La Bible de 1652 fut rééditée en 1688. Voir *Bettye Thomas Chambers: Bibliography of French Bibles,* Genève, 1994.

Hors de l'Eglise point de salut

C'est sur l'arrière-fond de cette profession de foi en l'*Eglise de Dieu, véritable Royaume de Jésus-Christ,* qu'il faut entendre Ostervald affirmer, sans sourciller, dans son catéchisme de 1702: *hors de l'Eglise point de salut.*

Ostervald le philosophe/théologien des Lumières n'entend pas faire table rase du credo ecclésiologique de la foi réformée en l'Eglise de Dieu. Il entend, par contre, mettre en pleine lumière ce qui en faisait la force spirituelle et l'efficacité morale originelles. Il enseigne et répète sans relâche, pendant plus de cinquante années de ministère : *Il n'y a de salut que dans l'Eglise,* et commente: parce que l'Eglise est seule à vouloir et à pouvoir conduire l'humanité à son but ultime: la perfection morale. D'où l'appel d'Ostervald de 1699, à tarir les sources de la corruption; d'où la mise en route, en 1701, de sa *réforme du culte et des sentiments;* d'où la rédaction de son catéchisme de 1702; d'où encore la déclaration des catéchumènes de *renoncer au Diable et à ses œuvres, au monde et à sa pompe, à la chair et à ses convoitises.* Cette déclaration, de type monastique, est relayée par une prière de l'officiant. Elle rappelle la finalité de la cérémonie de Ratification en demandant à Dieu : qu'ils soient *meilleurs que leurs Pères.*

Le XIXe siècle post-kantien n'a vu dans cette liturgie de *Ratification* qu'un moralisme tentaculaire. Elle n'est en fait qu'une réplique, façon XVIIIème siècle, du credo ecclésiologique formulé par le protestantisme français avant la Révocation de l'Edit de Nantes, cité plus haut.

L'Eglise de Dieu, *flèche de l'histoire de l'Humanité*

Ostervald est persuadé que *l'Eglise de Dieu* est, par droit divin, l'institution faîtière de l'Humanité, et qu'elle est chargée à la perfection des conduites; qu'elle est, comme le dira Teilhard de Chardin au XXe siècle, le cheval de flèche d'un attelage chargé de conduire toute l'Humanité à son accomplissement en Dieu.

Aussi *les comportements amoraux ou immoraux* des protestants désolent-ils Ostervald, plus qu'on ne saurait dire. Il écrit à Turrettini: *La Réformation, humainement parlant, ne saurait guère se maintenir. Les*

Réformés sont trop déguisés, et surtout ils sont trop corrompus[81]. Pour Ostervald, et autres Novateurs protestants du siècle des Lumières, l'Eglise n'est *véritablement le Royaume de Jésus-Christ*, et ne pourra le rester *jusqu'à la fin des siècles,* que si ses fidèles se soumettent à la *Lex Christi*[82]. Ce n'est pas en moraliste tatillon qu'il parle, mais en ministre de l'*Eglise de Dieu, institution divine,* qui *durera jusqu'à la fin des siècles*; (...) en sorte que *tout ce qui se fait dans le reste du monde n'est presque plus à compter. Il n'y a de considérable que ce qui se fait dans l'Eglise, qui est véritablement le Royaume de Jésus-Christ, dont les chrétiens sont les sujets.*

A la veille du Jubilé de la Réformation de 1730, Ostervald se montre encore plus pessimiste: *Hélas, mon cher Frère, quels Jubilés célébrons-nous? Quel déchet dans la Réformation, et par rapport aux Eglises, et par rapport aux Princes qui devraient en être les protecteurs.* Dans la même lettre il dénonce: *la licence, l'impiété, le mépris du ministère et de la Discipline, l'impunité et la licence dans le civil,* et assure que ces conduites *sont dans un point que nous ne l'avons jamais vu*[83]. Répétons-le: la multiplication des sources de la corruption désespère notre auteur; non parce qu'il était né moraliste, mais parce qu'il s'est toujours dépensé pour que l'*Eglise de Dieu* reste digne de son rang statutaire d'institution faîtière et joue le rôle de cheval de flèche de l'histoire de l'Humanité.

L'Eglise de Dieu, institution obsolète

Un demi siècle après les réformes ostervaldiennes, il se trouva en Saxe, à Wolfenbuttel, un théologien protestant passé philosophe des Lumières: E.G. Lessing (1729-1781). Il eut l'audace d'annoncer à haute et intelligible voix, que *l'Eglise de Dieu* avait définitivement failli à sa vocation divine d'institution faîtière de l'humanité et de flèche de l'accomplissement de son dessin. Il ajoutait qu'elle était en train d'être remplacée dans sa double fonction par une autre société modèle: les Francs-Maçons. La

---

[81] Lettre du 21 mars 1714 – Grétillat supp. XXXVIII/74.

[82] Preuve en soit le commentaire d'Ostervald au troisième article du *credo apostolorum* du Catéchisme de 1702: – D.: *Pourquoi appelle-t-on l'église sainte?* – R.: *Parce que Dieu se l'est consacrée en la séparant du monde, et qu'il l'appelle à la sainteté et à la Gloire.*

[83] Lettre du 21 octobre 1730, Budé III/180.

catastrophe entrevue par Ostervald se précipitait quelque quarante ans après son décès. E.G. Lessing ne craignit pas de la proclamer.

Lessing et les Francs-Maçons

Lessing a été surnommé par l'Allemagne, au siècle des Lumières *le prince de l'Aufklärung*. Ses lettres aux Francs-Maçons[84] de la loge des *Trois Roses* de Hambourg[85] rappellent à ses anciens compagnons de route, la vocation de la *franc-maçonnerie*: elle doit être à la pointe du mûrissement moral des peuples. Il les exhorte encore à ne pas s'engluer dans les débats concernant les rites de l'ordre.

Lessing – Ostervald

On trouve nombre de traits parallèles entre les discours de Lessing, le philosophe des Lumières, et d'Ostervald le Novateur neuchâtelois. Les deux auteurs construisent leur univers du discours religieux *éclairé* sur la morale et la religion naturelles. Tous deux plaident en faveur de la tolérance la plus large et des plus hautes valeurs de la philosophie morale. Tous deux assurent que le bonheur post-mortem n'est accordé qu'à celui qui s'est soucié de la sainteté de ses conduites. Mais Lessing ne croit plus, comme Ostervald, aux vertus de la *vraie piété* pour atteindre à la perfection qui sauve. Il imagina une sorte de purgatoire philosophique pour les frères faillis.

Rappelons enfin, que Lessing fut, comme Ostervald, la bête noire des Orthodoxes de sa confession. Le pasteur Goeze de Hambourg, son adversaire le plus résolu, réussit même à le faire condamner pour avoir *porté tort à la religion et aux bonnes mœurs*. C'était en 1778, l'année de la publication des *Dialogues maçonniques* que nous venons de citer.

Le parallélisme entre les Lettres aux Francs-Maçons citées et le texte de la Bible de Genève de 1675, confessant la vocation divine de l'*Eglise de Dieu*, est pour le moins étonnant. Il nous autorise à placer Ostervald parmi les modestes précurseurs de l'*Aufklärung* germanophone, et à inscrire

---

[84] Le titre des textes de Lessing: *Ernst und Falk, Gespräche für Freimaurer*. Nous nous référons à la traduction française de Pierre Grappin: *Dialogues maçonniques*; Paris, 1746.
[85] Lessing avait quitté la loge des *Trois Roses* en 1770 déjà.

Lessing parmi les héritiers des Novateurs de langue française des débuts du XVIIIe siècle.

Autres chevaux de flèche de l'Humanité: marxiste et teilhardienne

Comment ne pas rappeler, à cette occasion, que le Marxisme se présenta, à son heure, lui aussi, comme la *flèche de toute l'Humanité,* et l'URSS comme le paradis *in nuce* des Travailleurs? Comment ne pas rappeler que le Père Teilhard de Chardin, de la *Compagnie de Jésus,* fort de sa doctrine de l'évolution permanente, désigna l'Eglise de Rome comme la *flèche de l'évolution d'une Humanité* en route vers le point Omega? Ostervald avait pour ligne d'horizon l'Europe. Les Francs-Maçons la réforme de l'Occident, le Marxisme, l'Humanité toute entière. Teilhard rêvait au retour de toute la création en Dieu. Autres temps autre vocabulaire, mais les visées sont similaires.

IV
Culte extérieur et culte intérieur, un challenge?

Le culte extérieur tient une place décisive dans le discours ostervaldien. Notre auteur considère la participation au service divin comme un acte de profession de foi, d'appartenance du fidèle à l'*Eglise de Dieu,* institution divine et flèche du destin de l'Humanité.

Le méthodisme wesleyen, qui fait tache d'huile en Angleterre dans les années 1720, était d'opinion contraire. Aux yeux du méthodisme wesleyen, comme des Piétismes du Continent, c'était le culte intérieur, l'exercice individuel d'une religion exemplaire, qui édifiait l'Eglise de Dieu, non la participation des fidèles à quelque service divin extérieur.

L'opposition est d'autant plus intéressante à observer que John Wesley fut, comme Ostervald, partisan de la *Revolution of Manners,* et membre de la SPG, avant de prôner la *praxis pietatis* des communautés Moraves. Sa rupture avec l'Eglise anglicane fut, sur ce point, radicale et publique. Celle d'Ostervald plus prudente et partant plus secrète, du moins en ses débuts. J. Wesley, ayant rallié les thèses critiques des Arminiens, intitula le journal de son mouvement: *l'Arminien.* Plus tard il conseilla à ses prédicateurs laïcs de s'inspirer d'un certain nombre de ses propres sermons, non de quelque livre symbolique que ce fut. Il n'entendait pas, ce faisant, se conduire en iconoclaste, mais souligner la supériorité de la

vraie piété sur la *doctrine vraie.* Ostervald, tous comptes faits, ne visait rien d'autre.

Complémentarité ou opposition?

Au matin du XVIIIe siècle les divers Piétismes, comme le Méthodisme wesleyen, jouèrent volontiers le culte intérieur contre les célébrations, rites et formules du culte extérieur. En clair: la sanctification individuelle du fidèle contre l'édification liturgique et l'exercice de la discipline ecclésiastique. C'est ainsi que l'on vit les réunions des *classes* méthodistes en Angleterre se faire école de sanctification, et mettre entre parenthèse la célébration du service divin anglican.

J.-J. Rousseau est un témoin (un peu tardif peut-être) de la tendance inverse, à l'œuvre dans l'Eglise de Neuchâtel même. Dans sa lettre du 20 janvier 1763 au maréchal de Luxembourg, J.-J. Rousseau critique sévèrement la religion toute en extériorité des Neuchâtelois. *Un chrétien pour eux est un homme qui va au prêche tous les dimanches, quoi qu'il fasse dans l'intervalle.* Et encore: *La religion dont ils se piquent sert plutôt à les rendre hargneux que bons. Guidés par leur clergé, ils épilogueront sur le dogme; mais pour la morale, ils ne savent ce que c'est: car quoiqu'ils parlent beaucoup de charité, celle qu'ils ont n'est assurément pas l'amour du prochain, c'est seulement l'affectation de donner l'aumône.* Une fois lancé, J.-J. Rousseau n'épargne pas les ministres du service divin: ils *ne voient pas que leur temps est passé*[86]. Constat, vœu ou prophétie?

Rétrospectivement parlant, les trois réponses touchaient juste. Nul observateur ne pouvait se prononcer mieux que J.-J. Rousseau sur le hiatus neuchâtelois entre culte extérieur et culte intérieur, entre édification de l'Eglise (institution divine) et sanctification individuelle des fidèles.

Ce texte de J.-J. Rousseau trouve confirmation dans le *Correspondancier d'Abraham* (prononcez Abran) *Bourgeois* trouvé aux archives de la Famille Jéquier, originaire de Neuchâtel[87]. A en croire son rédacteur, les Neuchâtelois étaient persuadés que le *service divin,* restauré par Ostervald, était accordé au culte céleste des Anges. Ils considéraient de plus que passer au *Piétisme* était: *quitter le culte*; s'en repentir: *rentrer dans*

---

[86] *Pages neuchâteloises recueillies par Ph. Godet* – Neuchâtel/Paris, 1899, p. 160.

[87] Les lettres que nous allons citer sont prises des archives privées de la famille Jéquier, conservées au domaine de la *Lance* près de Concise (Vaud).

le culte[88]. La concordance des deux témoignages de A. Bourgeois et J.-J. Rousseau sur l'importance du culte extérieur à Neuchâtel est étonnante. Pour le Furetière, culte extérieur et culte intérieur sont complémentaires. Il remarque que la sanctification des croyants œuvrait à l'édification de l'Eglise, au moment même où le culte extérieur contribuait à leur sanctification. Ostervald était du même avis, tout en mettant l'accent sur l'importance d'un service divin extérieur, c'est-à-dire public.

Avis d'un transfuge: J.P.C. Stadler

Cette distinction entre *édification de l'Eglise* et *sanctification des fidèles,* entre *culte extérieur et culte intérieur,* semble avoir été courante, même au Séminaire de théologie de Neuchâtel. J P.C. Stadler, étudiant neuchâtelois fort doué, passa de l'Eglise de la Principauté aux *Frères de l'Unité* du Comte de Zinzendorf, dans les années 1740[89]. De la lointaine Moravie, où il s'était exilé, il écrit à ses parents que *M. Ostervald* lui avait appris l'importance du *culte extérieur*; et les Frères Moraves celle du culte *intérieur.* Esprit irénique, il reprenait à son compte la définition du Furetière de la complémentarité des cultes extérieurs et intérieurs.
Au vrai, cette complémentarité n'est pas du tout si évidente que J.C.P. Stadler le laisse croire. L'affirmer, comme fait notre transfuge, c'est transformer l'opposition d'Ostervald et des Piétistes de tous bords en une querelle de Normands. Le conflit est bien plus profond. Nous y reviendrons en notre chapitre XIX. Retenons seulement ici que, pour Ostervald, le dynamisme divin d'édification de l'Eglise se manifestait dans le service divin pour aller aux Fidèles. Pour les Piétistes le dynamisme divin affleurait au *fundus animae* du croyant, infiltrait son cœur, sa volonté et sa raison, le rendant ainsi capable de figurer *hic et nunc l'Eglise de Dieu.* Ostervald resta fidèle jusqu'à sa mort à la valeur intrinsèque du *service divin* qu'il avait voulu restaurer[90] pour rendre les Fidèles capable d'être *les vrais sujets de Jésus Christ.*

---

[88] Voir dans le *Correspondancier* d'Abraham Bourgeois (troisième du nom) les lettres dans l'affaire Simon Bourgeois et de sa *nymphe,* au cours des années 1720 à 1730.

[89] Voir notre chapitre XIX.

[90] A partir de ce qui restait d'antique dans les célébrations anglicanes.

V
Prudence et dissimulation

Après ces miettes philosophiques et théologiques, voici quelques miettes de déontologie morale.

Le prudentissime Ostervald

Les contemporains louaient Ostervald pour sa prudence proverbiale. Nous avons vu notre auteur confier à Turrettini qu'il entendait préparer au ministère pastoral, des jeunes gens pieux, studieux et prudents. Aux moments difficiles de l'affaire David Girard, Ostervald conseilla *motu proprio: la prudence demande que l'on dissimule*[91].

Critiquant la démocratie directe des cantons primitifs helvétiques, Ostervald écrit à Turrettini: *Je suis très fâché du train que prennent vos affaires, persuadé qu'une entière démocratie dans une République comme la votre, où il faut beaucoup de prudence et de secret, ne peut y produire que de très funestes effets, et y augmenter les brouilleries au lieu de les éteindre. En général c'est quelque chose de pitoyable qu'un gouvernement populaire, témoins les petits cantons*[92]. En d'autres mots, un gouvernement démocratique exige une transparence, qu'un gouvernement de type féodal ne saurait imiter; car il est des choses qu'il faut *dissimuler* au peuple, quand la prudence le conseille.

A dépouiller de près le curriculum vitae d'Ostervald, on découvre sa prudence toujours en éveille; que ce soit dans les affaires neuchâteloises, bernoises, genevoises, zurichoises, bâloises, ou dans ses rapports avec Londres et Berlin. Il reste toujours de l'opinion de St. Evremont qui dit: *La prudence doit accompagner toutes les vertus ou plutôt elle doit leur donner l'être, puisqu'il n'en est point sans elle*[93]. Cette prudence ne transige pas avec la vérité, *qu'il faut toujours dire*, et qui se tait, plutôt que de mentir et tromper.

---

[91] Dans l'affaire D. Girard; lettre à Tronchin du 12 juillet 1699.

[92] Voir R.Grétillat, Supplément Lettres à J.A. Turrettini, XX/38 du 30 avril 1707.

[93] Le substantif prudence est un des mots clés de la *Correspondance Tronchin/Ostervald.* Il est souvent accolé à *modération, charité, dissimulé.* On le retrouve sous forme proverbiale: *l'homme prudent se rendra coi en ces temps, car le temps est mauvais.*

Ces citations ne doivent pas faire crier à l'hypocrisie ou au laxisme. A l'époque qui nous occupe ici, la prudence était considérée comme l'appoint nécessaire à toute vertu.

La prudence: une vertu cardinale

Voici la définition du Furetière de 1704: la prudence *enseigne à bien régler sa vie et ses mœurs; à diriger ses discours et ses actions suivant la droite raison* (...). *La principale fonction de la prudence c'est de juger par ce qui a été fait, ce qu'il faut faire ou éviter.*

Restait à savoir si la prudence peut recourir à la *dissimulation* sans déméríter. Le Furetière cite des textes de Madame de Scudéry et de St. Evremont, et montre que les Lumières considéraient la capacité de dissimulation comme un grand art, à condition de savoir *dissimuler,* avec *prudence et sans mentir.*

Jean Barbeyrac, traducteur français attitré des œuvres de Pufendorf, s'amuse à des distinctions subtiles: *La dissimulation n'est pas toujours criminelle,* explique-t-il. *Lorsque la dissimulation peut nous procurer quelque utilité, sans donner d'ailleurs aucune atteinte aux droits de qui que ce soit, on peut sans scrupule composer des discours de cette manière, qu'ils donnent à entendre tout autre chose que ce qu'on a dans l'esprit*[94]. Nous sommes persuadés que nombre de comportements d'Ostervald, étonnants au premier abord, relèvent du *grand art* de son siècle: dire autre chose que ce qu'on a dans l'esprit, en veillant à ne porter tort à personne.

Le catéchisme de 1702 porte la marque de ces considérations:

D.: Qu'est-ce que la dissimulation?
R.: On dissimule en deux manières; ou lorsque l'on ne dit pas les choses que l'on sait et que l'on pense, ou lorsqu'on donne à connaître par ses discours ou par ses actions autre chose que ce que l'on sait et ce que l'on pense en effet.
D.: Est-on toujours obligé de dire ce que l'on sait?
R.: Non; mais il n'est jamais permis de dire le contraire (...) toutes les fois que la gloire de Dieu, le bien de nos prochains et notre devoir

[94] Voir la traduction de l'œuvre maîtresse de Pufendorf par Barbeyrac: I/10, 5.

demandent que nous disions la vérité, nous devons la dire franchement et sans que rien ne nous en empêche.

On peut penser qu'Ostervald était conscient – tout comme St Evremont – des conduites hypocrites que cette conception, homologuée par la *Science des Mœurs* de l'époque, pouvait engendrer. Aussi achève-t-il le dialogue catéchismal sur la *dissimulation* comme suit:

D. Que devons-nous encore éviter dans nos discours?
R. Toute sorte de finesse, de ruse, d'artifice et de tromperie dont on peut se servir pour surprendre le prochain[95].

On peut en conclure qu'Ostervald ne *dissimulait* que lorsque la prudence le conseillait impérativement; non par penchant caractériel, comme le laisse supposer J.-J. von Allmen, qui dénonce maintes fois son indécision chronique, ni par crainte surfaite d'être mal entendu, ni, enfin, par évangélisme *sublime,* comme le proclament extasiés ses thuriféraires.

---

[95] *Catéchisme* de 702, p. 267.

PARTIE II

HISTOIRE ET LÉGENDE

Prospective

Cette seconde partie confronte la *légende dorée* avec des informations plus fiables.

Le chapitre V présentera et comparera les quatre éditions des *Particularitez*. On verra qu'aucune d'entre elles n'est un document historiquement au-dessus de tout soupçon. Les quatre versions se font de plus en plus hagiographiques comme le souhaitait l'époque. Il importait de démontrer qu'un critique et novateur était non seulement un savant, mais en même temps un saint homme. Sa rigueur morale était le garant de sa vérité philosophique.

Le chapitre VI rouvrira les dossiers du procès mené par le réveil contre Ostervald. Il rappellera que ce réveil bouscula la statue érigée au XVIIIe siècle du *Grand Ostervald* pour le présenter comme un petit libéral et dénonçer urbi et orbi son soi-disant misérabilisme spirituel, littéraire, exégétique et philosophique.

Le chapitre VII démontrera la dépendance du grand homme de l'*école du droit de la nature et des gens*. Pour ce faire, il se référera au catéchisme de 1702.

Nous rappellerons enfin que E.G. de Haller dénonçait, à la fin du XVIIIe siècle, le caractère désuet (déjà) de la théologie raisonnée d'Ostervald[1]. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, tout lecteur d'Ostervald, qui entend se défaire des traits légendaires de son image, doit s'y initier.

---

[1] Il était persuadé, à tort, que le sermon des *Planchettes* s'en prenait au dogme de la Prédestination calviniste.

CHAPITRE V

LES *PARTICULARITEZ* : BERCEAU DE LA LÉGENDE DORÉE DU *GRAND OSTERVALD*

Argument

Les *Particularitez* (...) ont été considérées pendant plus d'un siècle, comme un témoin historiquement fiable des faits qu'elles rapportent. Nombre d'auteurs de bonne foi ont été leurrés par les récits d'une tradition populaire véhiculés par l'imagination collective. Le rédacteur anonyme de cette nécrologie dit regretter, *expressis verbis,* d'avoir été réduit à glaner ses informations *de différents côtés,* faute d'avoir pu consulter les archives du Grand Homme. Nous comparerons les quatre versions que l'on fit de ces *Particularitez,* en l'espace de dix ans, diffusant à Zurich, Berlin et Copenhague une curieuse légende dorée.

I
La nécrologie de 1747

Le dit journaliste (anonyme) intitula son article nécrologique: *Particularitez concernant la vie et la mort de Monsieur Jean Frédéric Ostervald, pasteur de l'Eglise de Neuchâtel, Membre de la Société Royale de Londres de la propagation de la Foi.* Il fut publié à Neuchâtel en 1747 par le *Journal Helvétique* chargé d'informer la Suisse Romande. Les *Particularitez* parurent la même année 1747 encore, à Zurich dans le *Museum Helveticum* pour l'information de la Suisse germanophone. Puis en 1750 à Berlin, dans la *Nouvelle Bibliothèque Germanique* (toujours en français) pour l'information des élites prussiennes. Enfin en 1757 à Copenhague, pour l'information des Eglises du Danemark (et de la Suède), toutes deux de confession luthérienne. Ce chapitre se propose de conduire une étude en parallèle de ces quatre versions pour en montrer la fragile superficialité.

Un siècle de large audience

Tous les auteurs qui ont abordé la biographie d'Ostervald, se réclament, plus ou moins explicitement, de la forme originelle de cette nécrologie. A commencer par Jacques Georges de Chauffepié (l'éditeur du célèbre dictionnaire historique et critique de 1750[1]) jusqu'aux travaux du XXe siècle de R. Grétillat de 1904 et de J.-J. von Allmen de 1947. Il faut mentionner, pour mémoire, les auteurs de résumés présentés par les dictionnaires et encyclopédies. Ils s'enracinent tous plus ou moins résolument dans les *Particularitez*[2]. On trouve sur *Internet* un rapide exposé sur Ostervald, dont l'information est puisée aux *Particularitez,* et dans l'ouvrage de R. Grétillat de 1904, son antidote!

E. Bauer, professeur d'Histoire à l'Université de Neuchâtel, ne se laissa pas berner. Il dénonça, en 1947, les *Particularitez* comme *un essai hagiographique émaillé d'anecdotes suspectes et écrit sur le ton sensible propre au siècle des Lumières*[3]. Le lecteur nous pardonnera un avis plus sévère encore.

II
Quatre versions d'une même légende

Les archives de la Bibliothèque des Pasteurs de Neuchâtel possèdent les quatre versions de cet article nécrologique. La première, de 1747, connut plusieurs tirés-à-part abondamment distribués au lendemain des obsèques du Grand Neuchâtelois. L'article connut un franc succès, bien que son auteur s'excuse de la superficialité de ses informations, et avoue avoir été *contraint de se borner à ce que l'on a pu recueillir de différents cotés et de le donner ici sans beaucoup d'ordre et d'arrangement.* L'accès aux archives de la famille d'Ostervald lui avait été refusé[4]. L'anonyme, pour

---

[1] Voir *Dictionnaire historique et critique,* édition de 1750.

[2] Présentant J.-F. Ostervald, dans le *Michaud* de 1844, vol. 72, p. 132, le pasteur Guillebert, professeur de Philosophie à Neuchâtel, puise à larges mains des informations peu fiables dans les *Particularitez.* La nécrologie faisait toujours autorité cent ans après sa première publication.

[3] Page 58 de la plaquette du second jubilé de la mort d'Ostervald.

[4] Pp. 289, 200, 201,169.

finir, appelle de ses vœux un biographe capable de réussir là où il croit avoir échoué.

D. Durand de Londres, le premier biographe d'Ostervald, se heurta en 1778 à un refus identique[5]. Il se dit décidé à demander à Jean-Rodolphe Ostervald, pasteur à Bâle, et fils de Jean-Frédéric, de faire lever une interdiction toujours actuelle. Le prudentissime Ostervald aurait-il demandé, avant de fermer les yeux pour toujours, d'empêcher l'incursion de curieux dans son cabinet de travail?

Alphonse Guillebert, dans ses essais sur *J.-F. Ostervald, disciple de Jésus-Christ*[6], ne fait plus mention des archives familiales de notre auteur, mais il ne précise pas s'il a réussi à entrer dans ce saint des saints ostervaldien pour y vérifier les informations *recueillies de différents cotés* par le journaliste anonyme de 1747. Au vrai, A. Guillebert est resté très dépendant des *Particularitez*[7].

Il nous reste aujourd'hui fort peu des richesses des archives de la famille de J.-F. Ostervald. Ph. Godet s'était promis de collecter ce qui en restait pour, son travail achevé, déposer le tout à la BPU de Neuchâtel. Mais l'indigence de ces pauvres restes navre quiconque a pris conscience du volume et de l'importance de la correspondance européenne d'Ostervald. Il est patent qu'il gardait les lettres reçues avec la copie de ses réponses. R. Grétillat disposait en 1904 encore, de documents aujourd'hui disparus sans laisser de traces.

III
Le tirage d'avril 1747 des *Particularitez*

La nécrologie rappelle, en un langage dithyrambique, que le Grand Ostervald fut un *théologien pieux, zélé, savant et infatigable*; un homme *aux idées nettes, saines et judicieuses*, tout comme l'avaient été ses deux amis du Triumvirat Helvétique: le *Grand J. A. Turrettini* de Genève et le *Grand S. Werenfels* de Bâle. Comme eux, Ostervald fut *à la fois vertueux, doux, paisible, tolérant et charitable.*

---

[5] Premier biographe d'Ostervald.

[6] Genève, 1846 p. 100 ss.

[7] Mais il remercie la famille pour un texte tiré des archives.

Le pasteur Ostervald fut aussi, ajoute le journaliste, un ministre *parfait*, ayant en toute chose le *souci du détail.* Comme prédicateur, il fut – ne vous en déplaise! – *le plus grand d'Europe*[8]; à preuve les prédications qu'il tînt lors de voyages mémorables: à Zurich, Bâle, Genève et même (ô miracle!) à Berne. Le journaliste raconte encore combien les sermons du Grand Neuchâtelois charmèrent, en 1707, les héritiers potentiels de Madame de Nemours.

Ostervald, professeur de théologie au séminaire de Neuchâtel, aurait été un *trésor de science, d'intelligence et de Lumière*; plus encore, une *des plus brillantes (Lumières) d'Europe.* Le journaliste continue son discours ampoulé comme suit: *sa science et sa piété* furent *la belle source* où puisèrent les pasteurs en poste dans la Principauté, et d'autres en charge d'Eglises en Allemagne, en Angleterre et en Hollande. Notre journaliste parle d'enthousiasme, sans autres références que les rumeurs populaires. Le temps lui avait manqué pour consulter le *Registre du Recteur de l'Université de Genève* pour y relever les noms des anciens étudiants neuchâtelois qui se seraient illustrés par de brillantes carrières dans les pays étrangers.

A ces premiers feux d'artifice s'en ajoutent d'autres. Les réformes initiées par Ostervald furent *admirables*, son enseignement *sublime*, sa prédication *pleine d'onction.* Summa summarum: Ostervald fut *un des plus grands hommes de notre siècle*[9]. Un siècle sur lequel notre journaliste n'avait manifestement pas grande information. Mais qu'importe, il prêchait à des convertis, mettant noir sur blanc les convictions véhiculées par l'opinion publique.

Ostervald, un membre correspondant utile

Notre journaliste fait aussi mention du caractère de *membre correspondant* de la SPCK d'Ostervald. Il interprète cette distinction comme le juste couronnement de sa piété et de ses ouvrages. Il croit savoir qu'Ostervald ne fut point *un simple membre honoraire*[10], mais *un membre très utile* à la SPCK. On peut supposer que notre journaliste n'avait aucune idée des

---

[8] Cf. pp. 190, 192, 200, 202, 221, 235, 242.

[9] On trouvera ces diverses citations, pp. 199, 200, 205, 210, 214, 270, 271, 277, 284, 313.

[10] Pp. 192, 202, 207, 213, 265, 286.

conditions auxquels un *membre correspondant*[11] *de la SPCK* devait satisfaire en 1701, ni aux devoirs auxquels il devait souscrire comme membre de la SPG, à partir de 1702. Dans son esprit les deux sociétés n'en formaient qu'une, et représentaient ensemble: *la Société Royale de Londres de la propagation de la Foi.* Notre chapitre X montrera que c'était aller un peu vite en besogne. L'*Illustre Société de Londres,* n'était pas royale; la SPCK une société commerciale privée à but lucratif. La SPG seule avait été *chartered* et chargée d'entreprendre une mission aux dimensions du globe, par Guillaume d'Orange lui-même, juste avant sa chute mortelle de cheval à Londres.

Les témoins européens de la grandeur d'Ostervald

Pour mieux convaincre ses lecteurs de la grandeur d'Ostervald, le nécrologue de 1747 cite à la barre des témoins prestigieux, comme *l'archevêque de Canterbury, l'évêque anglican G. Burnet de Salisbury,* et le *chevalier John Chamberlayne*; puis il redouble ses références anglicanes, en appelant au témoignage de membres du clergé français (plus proche des frontières de la Principauté que les rivages de la Tamise): à celui de *Mg. l'archevêque de Cambrais,* de *l'évêque Colbert de Montpellier et M. Bugnon, bibliothécaire du Roi de France*[12]; des personnalités avec lesquelles le professeur J.A.Turrettini, plus qu'Ostervald, aurait pu être en relations épistolaires[13].

Autre trait de l'origine populaire des informations des *Particularitez,* les têtes de Turcs qu'elles désignent à la vindicte populaire. Ainsi réapparaissent sur scène le professeur Philippe Naudé[14], *supralapsaire*[15] calviniste, et le Dr. Cyprianus, luthérien berlinois, orthodoxe farouche. Ces têtes de Turcs n'intéressaient plus personne depuis plus de vingt ans. Notre journaliste se félicite par ailleurs des rapports de Neuchâtel avec MM. les Ecclésiastiques d'un Etat voisin[16]. Les relations orageuses

---

[11] C'est-à-dire: non domicilié en Angleterre même.

[12] Pp. 205, 267.

[13] Voir *Lettres inédites à* (...) de E. de Budé.

[14] P. 208.

[15] Le Journaliste reprend-t-il quelques on-dit populaires en traitant Ph. Naudé de supralapsaire?

[16] P. 209.

d'Ostervald avec les Ecclésiastiques de Berne étaient oubliées. Ce n'était évidemment pas le moment (en 1747) de rappeler que MM. de Berne avaient tenté, entre 1701 et 1703, de faire condamner Ostervald par la Diète des Cantons Réformés, ni que le Grand Homme n'avait jamais eu d'ennemis plus dangereux. En 1747, les autorités politiques et la Vénérable Classe de Neuchâtel, à l'abri du drapeau prussien, étaient en bons termes avec les représentants de cet *Etat voisin.*

Orthodoxie d'hier et d'aujourd'hui

La nécrologie ne fait pas mention des réformes doctrinales d'Ostervald. Elle ne s'arrête pas aux combats difficiles qu'il mena contre l'Orthodoxie de commande au début du siècle. Car Ostervald, l'Orthodoxe bon teint avait combattu toutes les Orthodoxies, et souvent à visage découvert! On le voit s'en prendre aussi bien à la doctrine de la *Prédestination* calviniste, qu'à celle du *salut par la foi sans les œuvres,* chère à toutes les fractions de la Réforme du XVIe siècle[17]. Ces doctrines auraient-elles, en 1747 déjà, été abandonnées par le protestantisme élitaire helvétique, aux poubelles de l'histoire, comme le laissera entendre E.G. de Haller, quarante ans plus tard?

Tout indique que notre journaliste ignorait l'histoire des moments importants de l'histoire et du destin d'Ostervald. Par exemple, que la soi-disant *réponse triomphante* à MM. de Berne, signée du pasteur Charles Tribolet en 1703, n'avait pas tiré Ostervald de sa mauvaise posture face à l'Orthodoxie de commande, comme le croyait le peuple neuchâtelois, mais bien les interventions de la Cour de Londres auprès des autorités de Berne. Il serait facile de dresser une longue liste de ces silences. Nous les découvrirons mieux chemin faisant.

Les déclarations dithyrambiques des *Particularitez*, bien qu'aux limites du ridicule, trouvèrent grand écho dans le peuple auquel on distribua des tirages supplémentaires de la nécrologie. Ce qui ne tirait pas à conséquence. Mais l'expédition de ces mêmes *Particularitez* révisés superficiellement, à Zurich (en 1747), à Berlin (en 1750) et à Copenhague (en 1757) en porta d'inattendues. Nous verrons que personne n'eut le courage

---

[17] Cf. P. Barthel: *Du salut par la foi, mais non point sans les œuvres,* dans *Zwingliana* 1988/2, p. 298 & ss. et 1989/1-2, p. 120 ss.

d'en dénoncer l'enflure verbale, l'ignorance manifeste et les traits légendaires.

III
Les trois versions ultérieures des *Particularitez*

Une seconde version légèrement modifiée des dites *Particularitez* fut donc publiée à Zurich, en 1747 encore, par le *Museum Helveticum*[18]. Par cette voie, Neuchâtel informait *la Suisse* protestante et germanophone du décès d'un théologien romand fort connu en toute l'Helvétie.

Cette version des *Particularitez,* reproduit l'intégralité de la nécrologie neuchâteloise après en avoir remplacé l'épitaphe tombale primitive par un texte latin[19] et éliminé avec le quatrain d'Intraigue, les sonnets de Charles Albert Puri et G. Tribolet. Ces coups de ciseaux rappellent un texte d'un J.-J. Rousseau agacé, dénonçant les *petits vers de leur façon* qui émaillaient volontiers les articles du *Journal Helvétique.*

Il écrivit en 1763: les Neuchâtelois *ont une manière de Journal dans lequel ils s'efforcent d'être gentils et badins. Ils y fourrent même de petits vers de leur façon (...), c'est d'un bout à l'autre un logogriphe qui demande un meilleur Œdipe que moi*[20]. Ce jugement, venant d'un homme fortement frotté de philosophie et de belles lettres, mais irrité et aigri par son récent destin, ne saurait être définitif. Il demeure qu'il fait dresser l'oreille.

IV
Le *Mémoire* de 1750

La troisième révision parut à Berlin en 1750 sous le titre nouveau de: *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Monsieur Ostervald.* La *Nouvelle Bibliothèque Germanique* publia ce *Mémoire* pour informer les élites protestantes de la Prusse et autres pays du Refuge germanophone du décès de notre auteur. E.L. Rathlef, prédicateur à Langenhagen près de Hanovre,

---

[18] *Particularitez V* – Tiguri, MDCCXXXXVII, p. 280-320.

[19] La traduction de l'épitaphe par M. Neeser, p. 38 de la plaquette souvenir du 200me anniversaire du décès d'Ostervald: *Jean-Frédéric Ostervald 1663-1747,* Neuchâtel, 1948.

[20] *Les Neuchâtelois en 1763,* par Jean-Jacques Rousseau, dans: *Pages neuchâteloises, recueillies par Philippe Godet,* Neuchâtel/Paris, 1899, p. 157.

n'avait-il pas assuré, en 1743[21], que J.-F. Ostervald était un *savant connu partout [en terre germanophone]?*

Les corrections

Au vrai, les réviseurs se satisfirent de corrections superficielles. Le *Mémoire* supprime, par purisme linguistique, quelques longueurs et manières de parler régionale, comme *dans les commencements de l'année 1716.* Ailleurs, les réviseurs corrigent une vérité historique trahie par les *Particularitez.* Ils précisent qu'Ostervald avait survécut *trente et un an et demi* au décès de sa femme, non trente et une année seulement, comme l'assurent les *Particularitez* de 1747[22]. Curieux pointillisme de la part de correcteurs si mal informés sur l'essentiel de la vie d'Ostervald.

Voici d'autres corrections plus conséquentes. Le réviseur ampute les *Particularitez* des quatrains et sonnets qui couronnent le rappel des mérites du Grand Homme. Lui aussi, comme J.-J Rousseau plus tard, n'apprécie pas *les vers de leur façon.* Le *Mémoire* substitue, comme le texte envoyé à Zurich, une épitaphe latine, plus hiératique, plus classique, gravée sur la pierre tombale, à celle, populairement pieuse et moralisante à souhait, primitivement choisie[23].

Il est évident qu'une révision aussi élémentaire pouvait difficilement transformer l'article nécrologique de 1747 en un *Mémoire* digne de la *Nouvelle bibliothèque germanique.* Le nouveau texte était, comme l'ancien, un mélange d'oraison funèbre[24] et d'informations populaires sauvages.

---

[21] Cet article a pour titre: *Geschichte des Herrn Johann Fridrich Ostervald, Prediger zu Neuchâtel.*

[22] Cf. pp. 216, 330 et 339, 389.

[23] Cf. R. Grétillat, p. 284.

[24] L'auteur des *Particularitez* de 1747 avoue avoir pillé le sermon funèbre, avec l'accord du diacre Gallot, le prédicateur du jour.

Deux types de savants

Quand il est question du *savant* Ostervald, à Londres, Hanovre, à Berlin ou ailleurs, notre auteur est compté parmi les savants *de cabinet*[25], *c'est-à-dire parmi les auteurs célèbres pour leur savoir littéraire, non en suite de leurs recherches scientifiques.*

Autre remarque sur l'origine populaire et a-critique des informations des *Particularitez* de 1747. Le *Mémoire* de 1750 présente, comme le texte de 1747, les deux organismes qui forment *l'Illustre Société de Londres,* comme une *société royale* composée de *vrais savants (...).* Cette remarque suppose que le journaliste de 1747 et le réviseur de 1750 après lui, confondaient l'*Illustre Société de Londres* avec la *Société Royale des Sciences de Londres*[26]; composée *de vrais savants* comme Isaac Newton par exemple. Mais J.-F. Ostervald n'en était point, comme nous l'a certifié la *R.S. of London,* après avoir consulté la liste de ses membres. Il est vrai qu'au début du XVIIIe siècle, la *R.S. of London* recevait encore des auteurs d'œuvres purement littéraires. C'est à ce titre par exemple, que D. Durand, ministre de l'Eglise de Savoie à Londres et premier biographe d'Ostervald, y avait été admis.

Une histoire de main forcée

L'éditeur de la *Nouvelle bibliothèque germanique* fit savoir à ses lecteurs, par une note discrète, qu'il avait accepté de publier le *Mémoire* venu de Neuchâtel, quelque peu contraint et forcé. Il écrit: *Ce mémoire nous a été fourni. Sa longueur nous a obligés de le partager en deux.* Cette remarque était pour le moins ambiguë.

Les références élogieuses du *Mémoire* des notables neuchâtelois engagés au service de la Prusse[27] et le panégyrique des mérites attribués aux mem-

---

[25] Définition du Furetière: Cabinet signifie aussi une pièce d'appartement, et un lieu retiré dans les maisons ordinaires, où l'on étudie, ou l'on se séquestre du reste du monde; et où l'on serre ce qu'on a de plus précieux.

[26] La *Société Royale des Sciences de Londres* était seule habilitée à se dire *Royale.* Voir: *L'Europe de l'Esprit, ou la Royale Société de Londres* créée en 1662, de Georges Lamoine, dans la Revue *Dix Huitième siècle,* vol. 25, P.U.F., 1993.

[27] Cf. pp. 204, 212, 267, 278, 279.

bres de la famille d'Ostervald[28], font interroger: le *Mémoire* entendait-il signaler le décès du Grand Neuchâtelois à ceux qui avaient vu l'Allemagne luthérienne débattre du *Traité des Sources* (de 1700 à 1720) ou rappeler, aux élites de la Prusse, l'existence au pays de Neuchâtel, d'une élite francophone, sous pavillon prussien depuis 1707? On lit: *Ostervald n'a pas cherché les bienfaits temporels, mais il a eu la douce satisfaction de voir les enfants et les petits-enfants alliés dans des familles et avec des personnes les plus illustres et par les emplois, la naissance, la richesse et la vertu*[29].

Ce rappel du haut rang, tenu par la famille du défunt, plut certainement à *nos peuples* des bords du lac de Neuchâtel et de ses montagnes jurassiennes, moins peut-être aux lecteurs de la *Nouvelle Bibliothèque Germanique.*

V
La quatrième version des *Particularitez*

La quatrième version répondait aux vœux de l'Eglise Luthérienne Royale du Danemark, curieuse de connaître mieux la personne et l'œuvre du célèbre Ostervald. Cette nouvelle version fut intitulée: L'*Abrégé de la vie de M. Ostervald.* Elle parut à Genève et à Copenhague en 1757[30]. Elle ampute l'article de 1747 d'informations d'intérêt purement local vieilles de dix ans. Elle fut parrainée par Jean-Rodolphe Ostervald, alors pasteur à Bâle, le fils de J.-F. Ostervald.

Cet *Abrégé de la vie de M. Ostervald* de 1757 est précédé d'une réimpression des *Douze sermons sur divers textes de l'Ecriture* d'Ostervald de 1722. A ces *Douze sermons (...)* Jean-Rodolphe annexa deux méditations de sa plume. On peut supposer qu'il tentait, tout en faisant mieux connaître son père à l'élite du Royaume du Danemark, de s'y faire recevoir lui-même[31].

---

[28] Cf. p. 192.

[29] Cf. p. 279.

[30] En ouverture à une réédition des: *Douze sermons sur divers textes de l'Ecriture Sainte de 1722* de J.-F. Ostervald, suivis de deux sermons de Jean-Rodolphe Ostervald, 2 vol., Genève et Copenhague, 1757.

[31] J.-R. Ostervald fut appelé par l'Eglise française de Bâle en 1710.

Faut-il rappeler que le cheminement spirituel du jeune pasteur de Bâle, Jean-Rodolphe Ostervald, avait été autre que celui de son Grand Homme de Père? Jean-Rodolphe était un lecteur assidu de l'*Imitation de Jésus-Christ* de Thomas-a-Kempis[32], ce qui n'était pas du tout du goût de son père, mais pouvait le rendre sympathique aux lecteurs luthériens d'un Danemark infiltré de divers Piétismes. Jean-Rodolphe était lui-même à cette même époque, engagé dans un projet de rassemblement des Piétistes séparatiste[33], présidé par son collègue P. Roques de l'Eglise française de Bâle[34]. On sait encore que J.-F. Ostervald se rendit à Zurich pour y corriger d'autorité une étude de son fils[35], portant sur l'*Orthodoxie* (mitigée) développée par le *Triumvirat Helvétique.* Intervention intempestive?

On ne s'en étonne pas moins de voir le dit *Abrégé* répéter sans état d'âme, dix ans après la mort d'Ostervald, qu'il avait été *un des plus grands Hommes de notre siècle,* (...), *qu'il fut le meilleur prédicateur (...) depuis le temps des apôtres;* que le protestantisme francophone lui doit une nouvelle version de la Bible, *traduite sur les textes hébreux et grecs* (...); et enfin que son *travail fut tellement avantageux à cette Eglise, qu'il en fut en quelque façon le nouveau réformateur*[36].

La *légende dorée* d'Ostervald brilla de tous ses feux à Copenhague après avoir tenté de se faire applaudir par les lecteurs de la *Bibliothèque Germanique,* sept ans avant. Ostervald serait-il devenu aux yeux des Neuchâtelois de l'époque, le modèle de piété type XVIIIe siècle bon pour l'exportation? On peut le craindre.

---

[32] Voir sa lettre à Turrettini du 12 janvier 1718, Budé, III/298.

[33] Voir notre chapitre XX.

[34] P. Roques se souciait de réussir un mouvement unitaire pan-protestant baptisé *le vray Piétisme.* Ce mouvement visait à regrouper les *Piestismi* (Anabaptistes inclus) aux Eglises Réformés helvétiques opposées, comme celle (française) de Bâle à l'Orthodoxie helvétique de la *Formula Consensus.*

[35] L'étude de Jean-Rodolphe devait paraître au *Musée Helvétique* de Zurich en 1748. Voir année 1748, part 6, p.8: *Cogitationes de Orthodoxia.*

[36] Cf. pp. 270, 277, 284.

VI
Ostervald et l'Eglise Luthérienne Royale du Danemark

Nous avons déjà signalé plus haut, que cette Eglise avait fait traduire et imprimer à Copenhague (en 1745), le *Traité des Sources de la Corruption (...),* non à partir du texte originel français, mais de la version allemande de 1716 des professeurs Frickens et Selintes d'Ulm. Il faut préciser que les traducteurs danois ont aussi repris l'appareil critique, très anti-ostervaldien des signataires de cette version allemande[37]. Nous avons essayé de comprendre comment l'Eglise danoise, avertie par les professeurs d'Ulm des déviations doctrinales d'Ostervald, avait viré de bord et souhaité connaître mieux le premier pasteur de Neuchâtel.

La mission de l'Eglise luthérienne du Danemark à Tranquebar, aux Deux-Indes

On peut légitimement supposer que la Cour de Copenhague n'ignorait pas l'intérêt que J.-F. Ostervald, le père de Jean-Rodolphe, portait à la Mission danoise de Tranquebar, à l'œuvre dans la presqu'île des Malabars[38], ni de l'usage que l'on y faisait de son *Abrégé de l'histoire sainte* et de son *Catéchisme.*

Cette mission avait un caractère œcuménique pan-protestant étonnant. Elle était alimentée en littérature théologique et religieuse par la SPCK (anglicane) de Londres. Le centre de rayonnement du Piétisme luthérien de Halle lui fournissait des artisans missionnaires venus des terres moraves du Comte de Zinzendorf. Le même institut de Halle diffusait aussi, régulièrement, à travers l'Europe protestante[39], un bulletin des nouvelles de Tranquebar.

Dans sa lettre à Turrettini du 1er juillet 1734 citée, on lit cette remarquable parole d'Ostervald, le père, parlant des ouvriers des Missions danoises aux Deux-Indes: *Toutes les fois que je pense à ces zélés serviteurs de*

---

[37] On s'étonne d'autant plus de voir l'Eglise luthérienne danoise demander en 1756/57 à disposer des *Douze Sermons (...)* de 1722 de J.-F. Ostervald, auxquels Jean-Rodolphe ajouta cette quatrième version des *Particularitez.*

[38] Voir la lettre à Turrettini du 1er juillet 1734, Budé II/124.

[39] Toute la collection de ces bulletins d'information compte aujourd'hui 23 volumes, et va de 1708 à 1736.

Dieu à leur entier dévouement aux fonctions de leur emploi, à leurs grands travaux, à leur détachement du monde, j'ai honte et je ne me trouve pas digne de porter le nom de Ministre de Jésus-Christ.

Le futur maître imprimeur de la mission de Tranquebar en stage à Neuchâtel

Une lettre de la SPCK à la Vénérable Classe de Neuchâtel, du 1er janvier 1710[40], nous apprend que cette société (anglicane) avait envoyé à Neuchâtel (réformée) un maître-imprimeur (d'origine morave) pour apprendre à desservir une machine à imprimer, destinée à la mission danoise (luthérienne) de Tranquebar. La lettre à la Vénérable Classe donne la liste des frais du séjour à Neuchâtel de M. Jonas Finkius; une somme que Londres fera parvenir prochainement à Neuchâtel[41].

On peut induire de ce séjour de Jonas Finkius à Neuchâtel, qu'Ostervald n'était pas un inconnu, ni pour les missionnaires de Tranquebar, ni pour l'Eglise des *Frères de l'Unité* de Moravie, ni pour le staff du dynamique piétisme de Halle, ni, enfin, pour l'Eglise luthérienne royale de Copenhague. Et ce dès 1710, donc avant même que l'Eglise du Danemark ne s'intéressât à une traduction du *Traité des Sources* (...) en leur langue, et ne demandât à Jean-Rodolphe de rééditer le volume des *Douze sermons* (...) de 1722; ce qu'il fit en 1757.

VII
Jean-Rodolphe réviseur des *Particularitez*

Voici les corrections apportées aux *Particularitez* par Jean-Rodolphe Ostervald pour complaire aux lecteurs danois. Il élimina une dizaine de pages d'informations par trop locales. Il supprima aussi les textes poétiques de Werenfels et des rimailleurs d'occasion, qui se télescopent dans les dernières pages des *Particularitez (...)*; mais il conserva la description des qualités et vertus de l'incomparable *Monsieur J.-F. Ostervald.*

---

[40] Cette lettre est signé par Heinrich Newmann à la Vénérable Classe qui se trouve aux AEN.

[41] Nous traiterons plus amplement de ce sujet dans le chapitre consacré à l'*Illustre Société de Londres.*

Jean Rodolphe était un universitaire, et ne pouvait pas prendre au sérieux le délire verbal des *Particularitez.* On aurait aimé lui voir faire œuvre d'historien, ne fut-ce que modestement, comme par exemple: de gommer les traits légendaires, d'atténuer les hyperboles populaires des *Particularitez*, et de mettre une sourdine à ses déclamations dithyrambiques.

Il avait logé à Genève chez M. Jallabert[42], gendre de L. Tronchin, à l'époque de l'affaire du Catéchisme de 1702. Il finissait ses études à Berlin[43], lorsque l'Allemagne protestante disputait du *Traité des Sources* (...) à Leipzig, Francfort, Ulm, au Hanovre et ailleurs. Il ne pouvait rien ignorer des relations de son père avec Londres, ni de l'écho extraordinaire que ses travaux trouvèrent dans toute l'Europe protestante. De plus, il avait libre accès aux archives privées de son père.

Les Luthériens danois étaient en droit d'attendre de Jean-Rodolphe autre chose qu'une réédition déplumée. Mais il n'en fit rien et laissa les *Particularitez,* ravalées à la va-vite, donner à l'Eglise luthérienne royale du Danemark une image de la vie et du destin de son père, édifiante à souhait, mais caricaturale et légendaire. On se demande si, au lieu d'édifier, elle ne fit pas sourire un Danemark ouvert à *un siècle éclairé et philosophe.*

Jean-Rodolphe, ministre bâlois handicapé

Il faut ajouter à la décharge de Jean-Rodolphe Ostervald, que sa santé délicate l'avait contraint, dès 1720, à *rompre avec tout ce qui s'appelle étude ou travail*[44]. Or, une refonte des *Particularitez,* la rédaction d'un *Abrégé* digne de ce nom aurait demandé des vérifications et nombre de recherches dans les archives familiales neuchâteloises. On peut penser que sa mauvaise santé l'empêcha de mettre en chantier un tel travail. C'est ainsi qu'il advint que Jean Rodolphe parraina officiellement la refonte d'un article de journal contestable et laissa exporter dans les pays scandinaves une caricature légendaire des vertus de son père.

Résumons: le premier tirage de ces *Particularitez* est un article nécrologique populaire, rédigé à la va-vite par un journaliste local en panne

---

[42] Voir *Corr. Tron/Ost.* des 3 et 21 mai 1704.

[43] Jean-Rodolphe, écrivant de Berlin, renseigna son père sur les relations qu'entretenaient le professeur Ph. Naudé et le ministre d'Etat M. d'Olgen, chargé des affaires neuchâteloises.

[44] Voir lettre à Turrettini, Budé III/206, du premier juin 1736.

d'informations fiables. La seconde version, à peine modifiée, servit de bulletin d'informations au *Museum Helveticum* de Zurich. La troisième version tente, maladroitement, de transformer les *Particularitez* en une communication scientifique à paraître dans la revue *Nouvelle Bibliothèque Germanique,* publication à diffusion européenne. La quatrième et dernière révision est officiellement destinée à l'Eglise luthérienne royale du Danemark, se veut un *Abrégé de la biographie* du Grand Homme, dont elle fait un saint digne de la célèbre légende dorée du calendrier médiéval des Saints. Il n'y a vraiment pas de quoi pavoiser.

Ce chapitre s'arrêtera encore à quelques exemples, non pour substituer l'histoire vraie à la légende dorée, mais élaguer quelques branches mortes d'une biographie fantaisiste, et tailler à Ostervald un habit de meilleur façon.

Du catéchisme de 1702 et de l'entente avec Genève

Les *Particularitez* assurent que le Catéchisme d'Ostervald de 1702, avait bénéficié *de l'appui de l'Eglise et de l'Académie de Genève.* La vérité veut que l'Eglise comme l'Académie de Genève, lui furent longtemps contraires. La correspondance Tronchin/Ostervald nous apprend que le premier tirage du *Catéchisme* de 1702 sortit sans l'approbation de l'Eglise ni de l'Académie; et que celle du Recteur J.A. Turrettini qui s'y trouve, fût signée comme en cachette et ajoutée après-coup, à l'indignation des pasteurs et professeurs de Genève. Le procédé était parfaitement légal. Le recteur avait le droit de donner son accord à un texte, sans demander l'avis de ses collègues.

L'incident s'ébruita, mit Genève en émoi, et remplit d'aise MM les Ecclésiastiques de Berne. Ces manipulations occultes laissaient voir que le catéchisme nouveau neuchâtelois n'avait pas bénéficié de l'appui de l'Eglise ni de celui de l'Académie de Genève[45]. L'image d'une Eglise genevoise, accordée de cœur à la réforme neuchâteloise du catéchisme,

---

[45] On s'étonne de lire dans la Correspondance Tronchin/Ostervald comment ce dernier poussait Tronchin, plus que Turrettini, à entreprendre les mêmes *réformes du culte et des sentiments* que Neuchâtel. On s'étonne aussi d'apprendre que Genève traîne les pieds. Il importe de se souvenir qu'Ostervald avait demandé à *l'Illustre Société Royale de Londres* d'enrôler dans ses rangs ses amis de Genève, prêts à travailler, eux aussi, à la *plus belle, la plus sainte et la plus grande oeuvre* réformatrice et missionnaire entreprise depuis la *Réformation.* Ostervald fait donc plus office de serre-file que d'exemple à imiter.

que brossent les *Particularitez,* reflète une situation plus tardive. Même l'*Abrégé du Catéchisme* d'Ostervald, publié en 1734, pour être mis au service de l'Eglise de Genève ne fut pas souhaité par le corps pastoral unanime, mais promut par J.A. Turrettini et le pasteur Jacob Vernes de Genève[46].

Ostervald prédicateur incomparable

Les *Particularitez* accumulent les éloges concernant la *prédication incomparable* d'Ostervald, et spécifient qu'elle fut *unique depuis les apôtres.*

Son art oratoire aurait été illustré lors de son discours d'inauguration du Temple-du-Bas par exemple[47]. Au vrai, ce fut David Girard, alors premier pasteur de l'Eglise de Neuchâtel, qui tint le discours d'inauguration. L'assistaient dans cette cérémonie: le ministre E. Perrot, ancien diacre, ainsi que le nouveau diacre J.F. Ostervald[48].

Plus étonnant est l'affirmation massive que notre auteur aurait été le *meilleur prédicateur depuis les apôtres.* On retrouve cette curieuse conviction en 1737, sous la plume de Christophe Benjamin Carrard de Vienne[49], et vingt ans plus tard, en 1756, dans un discours du professeur A.H.E. Formey de Berlin[50]. Les deux auteurs affirment qu'Ostervald fut

---

[46] Voir: Budé III/1782, du 26 septembre 1731. On en tira, en 1734, 300.000 exemplaires chez Zimmerli à Berne. H. Vuilleumier s'étonne de voir cet abrégé mal connu au pays de Vaud en dépit de cet énorme tirage. Voir son *Etude du Catéchisme d'Ostervald de 1702,* Lausanne, 1888, p. 74.

[47] Et charma de son verbe les représentants des diverses délégations venues recueillir la sentence du Tribunal des Trois Etats décidant de la succession de la Duchesse de Nemours.

[48] Voir *Musée Neuchâtelois,* 1865, p. 54. L'inauguration eut lieu le 13 décembre 1696. Jean Rodolphe Ostervald, le père de Jean-Frédéric, décédé en 1682, ne put y prendre la parole. C'est donc bien le diacre Ostervald que l'on crédite d'une gloire qui ne lui revient pas.

[49] Voir l'*Introduction* du traducteur anonyme (Carrard de Vienne) à: *Explication du catéchisme de l'Eglise Anglicane par feu M. Samuel Clarke (...) traduit de l'anglais sur la troisième édition,* Amsterdam, 1737.

[50] A l'occasion de la fête anniversaire de l'Ecole de Charité de Berlin. Voir le *Discours Préliminaire à M.Dasnière* et sa publication du *Catéchisme raisonné, traduit de l'Anglais par Mylord*** (...),* Halle et Leipzig, 1756, p. 13-18. Voir notre chapitre XVII, §: *Louanges de A.H.E. Formey des Arguments et Réflexions [d'Ostervald].*

un des premiers auteurs à présenter à toute l'Europe une lecture de la prédication chrétienne originelle, c'est-à-dire pré-pauliniene.

La tradition populaire n'avait retenu qu'une chose de cette révolution copernicienne en théologie: qu'Ostervald avait été, chronologiquement parlant, le meilleur prédicateur de l'Evangile de Jésus, depuis le temps des apôtres, mais sans comprendre qu'il s'agissait de la prédication de Jésus, donc pré-paulinienne. L'affirmation des *Particularitez* sur ce point était un non-sens aux yeux d'esprits avertis, mais pour notre journaliste anonyme une raison populaire de plus pour chanter la gloire du Grand Homme.

Les prédications d'Ostervald contestées?

A. Bauty supposa, en 1863, que les succès oratoires neuchâtelois rendirent Ostervald aveugle à la vérité centrale de l'Evangile paulinien: *le salut par la foi seule*. Sa dénonciation de l'autosuffisance du prédicateur Ostervald fait évidemment fond sur les affirmations dithyrambiques des *Particularitez*. A. Bauty ne disposait, comme nous, que des *Douze sermons* (...) de 1722 pour justifier son opinion. Comme il n'en a pas reconnu l'originalité, il en tira des conclusions, pour faire pièce aux affirmations glorieuses des *Particularitez*.

C'est ainsi que l'opinion publique bon enfant du Réveil tricota au ministre neuchâtelois une légende noire pour faire contre-pied à la légende dorée du XVIIIe siècle, non par souci de rétablir une vérité trahie.

Ignorance de l'identité de la Bible de 1744

Le premier rédacteur et les correcteurs successifs des *Particularitez* sont persuadés qu'Ostervald avait mis sur le marché, en 1744, une nouvelle version des Saintes Ecritures. Tous ignorent, en toute bonne foi, que la page de titre en blanc, noir et rouge de la Bible de 1744 précise sans aucune ambiguïté, qu'elle était une réédition de l'ancienne Bible des pasteurs et professeurs de Genève[51].

---

[51] L'*Avertissement*, qui ouvre la Bible de 1744, explique: *En conservant la version qui est reçue dans nos Eglises, il y fait des corrections qui paraissent nécessaires et change des expressions et des manières qui ne feraient qu'embarrasser le lecteur.*

Le tableau de l'histoire sainte, qui précède la page de titre, porte elle aussi clairement que cette réédition de la Bible de Genève *était expliquée par M. Ostervald.* On semble avoir oublié en 1747 déjà, que cet énorme ouvrage de 6 kilos avait été appelé l'*Ostervald* par ses lecteurs en l'honneur de l'auteur des *Arguments et Réflexions,* non pour désigner son nouveau traducteur. Nous nous sommes déjà longuement expliqué là-dessus en notre chapitre III.

L'affirmation erronée des *Particularitez* de 1744, fut reprise et amplifiée au cours des XVIIIe et XIXe siècles. Les réimpressions totales ou partielles des Ecritures *version Ostervald* par la SPCK, et plus tard par les Sociétés de diffusion biblique, firent perdurer la contrevérité des *Particularitez,* appuyées par ses trois versions expédiées à Zurich, Berlin et Copenhague. Les héritiers du Réveil comme le professeur Ed. Reuss de Strasbourg se référaient, eux aussi, aux affirmations des *Particularitez,* pour taper à bras raccourcis sur la Bible de 1744. Curieux aveuglement collectif.

Contrevérités concernant les Arguments et Réflexions

Les *Particularitez* affirment encore que les *Arguments et Réflexions* furent imprimés en français en 1718. Or, c'est en anglais qu'ils s'imprimèrent à cette date, en deux volumes séparés. Le premier en 1716, le second en 1717, les deux ensemble en 1718, toujours en anglais. Ils furent imprimés en français, en niederduytch et en allemand, de 1720 à 1723. On regrette qu'aucune des quatre versions des *Particularitez* n'ait fait mention de l'impression en français, en 1724, par des libraires Hollandais, des *Arguments et Réflexions* à même le texte sacré; car ce fut là un événement majeur de l'histoire de *l'Ostervald.*

La traduction en arabe destinée à la mission en la vallée du Gange

Le rédacteur des *Particularitez* de 1747, le mémorialiste de 1750 et le pseudo-biographe de *l'Abrégé* de 1757 assurent que l'on traduisit des textes ostervaldiens *en arabe pour être envoyés aux Indes Orientales.* Comme s'il avait été de notoriété publique que l'arabe était la langue en usage à la Côte des Malabars et dans la Vallée du Gange. Au vrai, la traduction en question se fit en langue varugoise[52], comme le rapporte

[52] Grétillat, Supp. LXVII/124 du 17 juillet 1734.

Ostervald à Turrettini, pour être utilisé par les missionnaires à l'œuvre aux Deux-Indes[53].

Pourtant, l'information recueillie par nos mémorialistes n'est pas pure invention. Une traduction de l'*Abrégé de l'Histoire sainte* d'Ostervald en arabe est parfaitement attestée[54]. Cette traduction s'en fut aussi aux Indes Orientales, bien que destinée pour l'essentiel aux pays du Moyen Orient.

A la source de cet énorme effort de distribution de littérature chrétienne en langue arabe, on trouve le patriarche d'Antioche. Les lecteurs potentiels de ces traductions étaient les Orthodoxes grecs et les peuples des dominions de la Turquie et des provinces russes et perses, de langue arabe. Ostervald avait écrit à Turrettini le 11 mars 1733: *J'ai trouvé l'Abrégé d'histoire, qui est à la tête de mon catéchisme, traduit en arabe. On l'a envoyé en Orient, joint à un catéchisme très court et très simple* (qui n'est donc pas le sien de 1702). On aura remarqué qu'Ostervald fait, lui aussi, de l'arabe une langue de l'Orient. Les informations populaires, circulant par ouï-dire, gardent parfois, contre toute attente, des lambeaux de vérités.

Les traductions en moscovite

Nos mémorialistes semblent ignorer, par contre, que certains textes d'Ostervald furent traduits *en moscovite*; pourtant, quel titre de gloire! Il s'agit pour l'essentiel de l'*Abrégé de l'histoire sainte*[55] et de *L'Ecrit sur la Bible*; on retrouve l'essentiel de ce dernier écrit dans *le Discours*

---

[53] Le raccourci, *pour être envoyé aux Indes*, pourrait être une formulation de type populaire. Mais il est vrai que l'Inde fut effectivement sous la domination de peuples islamiques jusqu'en 1865, date de la fin de l'empire Mongol. Mais dès 1658 la suprématie islamique avait commencé à faiblir, et des Etats, plus ou moins indépendants, avaient commencé à renaître avec leurs religions et leurs langues traditionnelles. D'où la traduction en varugois, non en arabe. Voir: Grétillat, Supp. LXVII/24 du 17 juillet 1734.

[54] Nous avons déjà signalé plus haut que la SPCK se décida, en 1720, à traduire et à éditer en langue arabe 10.000 N.T., 6.000 Psaumes et 5.000 Catéchismes, ainsi que l'*Abrégé de l'histoire sainte* d'Ostervald. Ce *Catéchisme* et cet *Abrégé* désignent probablement les textes de 1702. Pour l'impression de ces écrits, William Caslon de la SPCK de Londres, fit couler des caractères arabes inédits.

[55] L'Abrégé de l'Histoire sainte d'Ostervald doit son succès à sa volonté d'incorporer l'histoire sainte judéo-chrétienne à l'histoire de l'Antiquité dont elle se révèle être la *flèche*. Voir notre chapitre IV.

préliminaire (à la lecture raisonnée des Ecritures) qui ouvre les Bibles de Genève de 1724 et 1744. Ostervald fait savoir à Turrettini, le premier avril 1722, qu'il venait de recevoir (de Londres) un exemplaire d'une traduction en moscovite de son *Ecrit sur l'Ecriture.* Ostervald croit savoir, par ailleurs, que son texte fut distribué aux *troupes russes* avec des ouvrages d'autres auteurs. La traduction en langue russe des deux textes cités se fit par les soins de la SPCK à la demande, semble-t-il, de marchands anglais, commerçant avec l'immense Russie en passant par Arkangelsk. Ils auraient été membres d'une chapelle privée anglicane, ouverte à Moscou. A en croire des lettres conservées aux archives de la SPG à Londres, ces marchands avaient leurs entrées dans des milieux russes, désireux d'entrer en relation avec les élites du Royaume d'Angleterre.

Conclusion

Ce chapitre visait à démontrer que rédacteur et correcteurs des *Particularitez* de 1744 ont couché sur papier, puis revu et corrigé, une esquisse de la biographie d'Ostervald en fonction d'une *Légende dorée* populaire préexistante, plus que d'informations sûres ou vérifiées. Qui lit les *Particularitez* sans hâte, découvre qu'Ostervald était pour le peuple neuchâtelois une figure de légende, une sorte de saint des temps modernes, non un personnage de sa propre histoire. Mieux encore: il était, aux yeux du plus grand nombre de ses compatriotes, une sorte d'iceberg majestueux, dont ils ignoraient l'énorme volume immergé. Comme par exemple, la participation des Eglises de Genève et de Neuchâtel à la grande épopée décidée par Guillaume d'Orange, de *commencer à éclairer l'Univers.* Ou encore: l'accueil, par l'Europe des Lumières, du *Traité des Sources (...)* de 1699, du *Catéchisme* de 1702 et des *Arguments et Réflexions* (publiés en quatre langues de 1720 à 1723!)[56]. Ils ne savaient pas que ces ouvrages avaient fait d'Ostervald *un des hommes illustres de l'Angleterre,* comme l'affirme Jean Dassier en 1740, un *savant connu partout,* comme l'assure à Berlin, en 1743 le prédicateur E.L. Ratlef du Royaume de Hanovre, etc.

Tout se passe, au lendemain du décès de J.-F. Ostervald, comme s'il avait suffit, pour chanter les vertus du Grand Homme et honorer son

[56] Nous traiterons de chacun de ces trois ouvrages dans notre IVe partie.

œuvre, de bien ouvrir ses oreilles aux récits que ses partisans colportaient de par la ville, ou se racontaient au *Coq d'Inde* et au *Singe* devant trois *décis* de vin du pays. Même le professeur A. Guillebert, plus averti pourtant que d'autres de l'histoire d'Ostervald, fit à peine mieux quelque cent ans plus tard. Il écrit en 1846[57], que ses *concitoyens reconnaissants (...) l'envisagent* (d'instinct?) *comme une des gloires de leur petit pays (....)*.

Frédéric de Chambrier découvrit l'écho européen des écrits d'Ostervald au XVIIIe siècle. Il écrit: *Le grand ministre Ostervald [fut] le premier Neuchâtelois connu de toute l'Europe*[58]. *S'il avait eu accès aux sources extra-neuchâteloises de l'histoire européenne de notre auteur, il aurait découvert que la renommée d'Ostervald avait été célébrée à Londres, Amsterdam, Berlin, Ulm, Hanovre et ailleurs encore, avant de refluer sur Neuchâtel.* On ne saurait dire à quel moment ses concitoyens reconnaissants virent en lui une des gloires de leur petit pays.

---

[57] Voir: *J.F. Ostervald le disciple de Jésus-Christ, Biographies religieuses*, Genève, 1846 p. 100.

[58] *Histoire de Neuchâtel et Valangin jusqu'à la fin de la Maison de Prusse*; Neuchâtel, 1840, p. 101.

CHAPITRE VI

AFFAIRE *RÉVEIL CONTRE OSTERVALD*

Argument

Ce chapitre présente, sous la fiction d'un procès, un résumé des critiques adressées à Ostervald et à sa théologie[1] par les ténors du Réveil Romand, en la seconde moitié du XIXe siècle. Le procès s'ouvrit en 1862: il fut pratiquement classé après la publication, en 1904, de l'ouvrage de R. Grétillat: *Jean-Frédéric Ostervald, 1663-1747*[2]. Ce présent chapitre VII demande la réouverture du procès, au nom d'informations nouvelles capables d'en changer l'issue.

I
Les dossiers de l'Affaire

En la seconde moitié du XIXe siècle donc, les ténors du *Réveil Romand* se portèrent partie civile et déposèrent plainte contre le soi-disant *Grand Ostervald.* Ils présentèrent trois chefs d'accusation:

- sa trahison du credo *orthodoxe*;
- son exégèse biblique peu sûre;
- l'inspiration, *libérale* déjà, de sa Bible de 1744[3];

A. Bauty avait lié la gerbe en écrivant: *la foi ne s'offrait pas à lui comme un acte du cœur, mais comme une simple croyance qui devait être accompagnée de bonnes œuvres*[4]. Mais pourquoi en faire grief au seul Ostervald? Ce type de credo se lisait déjà chez John Locke, le philosophe anglican fort connu. Ostervald, sur ce point, comme sur bien d'autres, se

---

[1] Voir Ad. Bauty, *Ostervald et sa théologie, Le Chrétien Evangélique*, Revue religieuse de la Suisse Romande 5e et 6e année; Lausanne, 1862 et 1863.

[2] Voir: *Jean-Frédéric Ostervald, 1663-1747,* Neuchâtel, 1904.

[3] Le libéralisme *historico-critique* était l'ennemi majeur du Réveil.

[4] *Le Chrétien Evangélique*, journal de l'Eglise du Canton de Vaud, 863/162.

situait tout naturellement dans la mouvance des Lumières de son temps. Le Réveil lui fit jouer, *nolens volens,* le rôle de bouc émissaire.

Vox populi, vox Dei?

Les accusations des ténors du Réveil contre Ostervald furent diffusées par une opinion publique persuadée que le Grand Ostervald *n'avait jamais très bien compris la doctrine orthodoxe*[5], ni l'Evangile de la Croix de St. Paul; persuadée encore que le premier pasteur de Neuchâtel ne s'en remettait pas à la seule grâce de Dieu[6]. On disait aussi, que les louanges de ses auditeurs neuchâtelois avaient conforté les convictions non orthodoxes d'Ostervald, pour sa perte. A. Bauty rappelle le *mal que l'on fait aux personnes dont les sermons sont goûtés*[7]. Il se référait, ce disant, aux louanges dithyrambiques des *Particularitez*, persuadé qu'Ostervald avait été le *meilleur prédicateur depuis le temps des apôtres.* Nous avons dit plus haut le sens originel de cette conviction populaire.

Les opinions populaires en circulation furent reprises par R. Grétillat en 1904[8]. Il écrit sans sourciller: *Ostervald n'avait jamais bien compris ni l'orthodoxie ni la doctrine du salut par la foi.* H. Vuilleumier récidive en 1930, vingt cinq ans plus tard. Or, Ostervald avait fort bien compris et l'orthodoxie et la doctrine du *salut par la foi*, mais les avait contrées sa vie durant, consciemment et violemment. Comment des auteurs comme A. Bauty, R. Grétillat et H. Vuilleumier ont-ils pu l'ignorer? Cette curieuse incompréhension appelle une parenthèse.

---

[5] *Le Chrétien Evangélique*, 1863/64.

[6] A. Bauty s'appuie sur le diagnostique d'A. Schweizer: *il a jugé comme nous le grand prédicateur Neuchâtelois.* Voir: *Le Chrétien Evangélique,* 1862/645.

[7] Voir: *Le Chrétien Evangélique* de 1862/649.

[8] Pourquoi ce reproche à Ostervald, et non à J. Claude pasteur à Charenton? Ce dernier, parlant de la justification, écrivait: *une des plus grandes impunités où l'on peut tomber, serait de s'imaginer que dans l'acte de notre justification, Dieu nous pardonnât nos péchés passés, sans se mettre en peine de quelle manière nous vivrons dans la suite. Cela s'appellerait au style de l'Ecriture: changer la grâce de Dieu en dissolution, et faire de Jésus-Christ un ministre du péché, ce qui serait le plus horrible des blasphèmes. "Traité de la justification"*, Genève, p. 144. Ostervald ne disait rien d'autre; il le disait autrement.

Le Réveil en quête de son Orthodoxie

En la seconde moitié du XIXe siècle, les esprits avertis du Réveil s'aperçurent que les frontières de l'Orthodoxie, dont se réclamaient leur mouvement pour contrer Ostervald, n'était pas clairement circonscrites[9]. A. Bauty présentait la dite Orthodoxie comme un credo *conforme à la vérité éternelle,* c'est-à-dire conforme à l'enseignement, *ne varietur,* de la Bible. Ce disant, il refusait – comme Ostervald d'ailleurs! – de s'aligner sur l'Orthodoxie de la *Formula Consensus* de 1675[10].

En 1862 déjà, F. de Rougemont avait fait part, dans *le Chrétien Evangélique*[11], de ses réticences face au fondamentalisme théopneuste du Réveil. Il avait intitulé son article: *Une difficulté.* Le professeur S. Chapuis aborda le sujet dans une conférence, donnée la même année à l'Université de Lausanne. Il fit souvenir que le terme Orthodoxie désignait *la conformité de la foi aux symboles*[12], et rappela que *l'Alliance Evangélique,* à laquelle avaient adhéré les Croisés de la théopneustie à tout prix, avait précisé que *la base de la vraie orthodoxie ou de la saine doctrine* consistait à *s'attacher au fondement de la foi,* c'est-à-dire *d'être en relation vivante avec le Christ.* Puis, pour faire bonne mesure, le professeur S. Chapuis expose sa conception non fondamentaliste de l'inspiration des Saintes Ecritures[13]. On sait qu'il n'était pas seul de son avis. Le Réveil comptait nombre d'esprits ouverts à l'*archéologie littéraire* (ou philosophique) des Ecritures, chère déjà à G. Burnet, à J.-F. Ostervald aussi. Il est vrai qu'à l'époque du Réveil cette *recherche archéologique,* propre au siècle des Lumières, avait changé de casaque et courrait sous les couleurs de l'historico-critique.

Il est donc permis de s'interroger à quelle orthodoxie A. Bauty, R. Grétillat et H. Vuilleumier faisaient allusion en accusant Ostervald de l'avoir trahie. A moins qu'ils aient pris tous trois la théopneustie fondamentaliste pour la seule *vraie* Orthodoxie. Une orthodoxie qui se situait au delà de

---

[9] L'Orthodoxie cher au Réveil se réclame, elle aussi, des seules Ecritures Saintes, mais considère ces dernières comme un recueil d'oracles divins, inspirés verbalement par l'Esprit de Dieu.

[10] *Le Chrétien évangélique* de 1863/40.

[11] *Ibid.*, 1862/39.

[12] *Ibid.*, 1863/611.

[13] *Ibid.*, 1853/614.

toutes les orthodoxies: romaine, anglicane, luthérienne et réformée, et qui les jugeait toutes[14].

L'opposition sur le sens du mot *Orthodoxie* était redoublée par l'opposition des grilles de lecture des Saintes Lettres. Les avocats de l'Accusation se réclamaient volontiers du Fondamentalisme revivaliste anglo-saxon[15]. Ostervald et d'autres théologiens de transition lisaient les Saintes Lettres: en post-cartésien, en historien (comme Jean François Menestrier[16]), en philologue (comme G. Burnet), en juriste aussi (comme S. Pufendorf) et en philosophe (comme J. Locke).

II
Les avocats de l'Accusation

Le procès vit se présenter à la barre des hommes de foi remarquables et de grande piété, des théologiens de poids, des exégètes en renom. Tous étaient animés des meilleures intentions du monde, mais souvent mal informés quant à l'originalité historique et philosophique *d'Ostervald et de sa théologie.* Il semble avoir tout ignoré des combats qu'il mena à la charnière du XVIIe au XVIIIe siècle et tout de son destin européen. Ils avaient ouvert la Bible de 1744 et parcouru son catéchisme, ce qui avait fait d'eux des adversaires d'Ostervald.

Trompés sur l'identité du premier pasteur de Neuchâtel, ils ont traité notre auteur en contemporain, (en théologien libéral de la seconde moitié du XIXe siècle). Ce faisant ils ont mis en oubli sa qualité de *théologien de transition,* d'auteur qui, à la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècle, s'étaient mis à la recherche des marques que le siècle des Lumières, par la force des choses, imposait à la religion chrétienne.

---

[14] Rappelons, pour ne point être accusé de crier haro sur le baudet, que le Réveil fut un mouvement religieux remarquable. Né au cours de la première moitié du XIXe siècle et qui réussit de grandes choses aux plans ecclésiastique, caritatif et missionnaire. Il est vrai qu'il avait alors le vent en poupe.

[15] Grétillat essaie de s'en démarquer; voir p. 230.

[16] Pour mieux geler la référence de ses adversaires aux doctrines utilisées comme *norma normans*, dans l'interprétation des Livres Saints.

William James, ou la clé du discours religieux

Des témoins à charge plus tardifs, comme R. Grétillat, se réclamaient de la philosophie religieuse de William James; un psychologue anglo-saxon, venu enseigner à Genève à la fin du XIXe siècle. Les théologiens du Réveil virent en lui leur porte-flambeau. *Ah! si Ostervald avait connu W. James,* soupire une des pages du livre de R. Grétillat. Vœux pies qui révèle l'importance que le Réveil reconnaissait à W. James. Nous avons vu qu'Ostervald et son temps se réclamaient d'autres lumières.

On se méfia de la Bible de 1744

Le Réveil en vint à soupçonner Ostervald d'avoir gauchi la version de certains textes de la Bible de 1744. Cette méfiance trouva un organe de l'*Eglise indépendante* de Neuchâtel pour demander que certains passages de l'*Ostervald* fussent traduits une nouvelle fois[17]. Le Volume V de 1862, p. 547 de la même collection du *Christianisme évangélique*, rapporte que l'Eglise indépendante de Neuchâtel en était venue à nommer une commission de six membres chargée de retoucher *un nombre limité de passages de la révision d'Ostervald en vue d'une nouvelle édition à l'usage de nos églises.* Plus original encore: une proposition de M. E. Pétavel faisait appel à *tous les lecteurs compétents et de bonne volonté* pour faire connaître leur avis sur les essais de traduction qu'une *Revue Biblique* s'apprêtait à leur soumettre. Ainsi donc, on en était venu, à Neuchâtel même, à croire Ostervald capable, par libéralisme, de tordre le sens des textes sacrés[18].

E. Pétavel et ses amis du Réveil ignoraient nécessairement la lettre d'Ostervald à Turrettini de 1735 qui disait: *Je n'ai jamais pu me résoudre à supposer un sens à un texte parce que ce sens était commode*[19]. Ils ignoraient de plus qu'ils étaient partis en guerre contre la vieille Bible de Genève, non contre une version signée d'Ostervald.

---

[17] Voir: *Le Chrétien Evangélique*, 1862/522 et 546.

[18] Voir les corrections d'Ostervald contestées chez F. Delforges: *La Bible en France et dans la francophonie* – Publisud, Société biblique française – Paris, 1991, page 330 note 86.

[19] Voir Budé III/189, lettre du 10 septembre 1735, qui rapporte un exemple concret.

III
Les avocats de la Défense

Nombre de fidèles du dernier carré des partisans du Grand Ostervald avaient été profondément marqués par son catéchisme, sa liturgie du service divin, et sa morale. Malheureux de la désaffection d'un grand nombre, ils se débattaient dans les filets d'épervier que leur jetaient les avocats de l'Accusation. Ils se sentaient d'autant plus impuissants, qu'ils faisaient eux-mêmes parti du Réveil, et de tout cœur. Ils n'en restaient pas moins persuadés que la personne et la théologie, que les avocats de l'Accusation mettaient en pièces, n'était pas authentiques. Les plus courageux, les plus instruits aussi, rappelèrent la rigueur morale d'Ostervald, sa grande piété, son indéfectible fidélité aux devoirs de son ministère, pendant les cinquante ans de son action en faveur de *nos peuples.*

Les combattants des barricades

On compte parmi ces nostalgiques du Grand Ostervald, le célèbre professeur neuchâtelois de littérature française, Philippe Godet[20]: un auteur décidé à mettre sa plume au service du ministre modèle sur lequel daubait qui voulait. Mais Ph. Godet, fils du remarquable professeur de théologie Frédéric Godet, avait fait, comme nombre de ses contemporains, son deuil de la théologie dite *libérale* d'Ostervald. Toute théologie qui, à un moment ou à un autre, attire sur elle l'attention publique est semblable à la marée. Elle envahit la plage, recule, revient, repart, affaire de lunaison. Personne ne l'ignorait plus à l'époque où Ph. Godet se fait l'avocat de la grandeur morale de l'ex-Grand Homme de Neuchâtel.

Mais il se trouva, dès les débuts du procès: *Réveil contre Ostervald,* des esprits avisés pour dénoncer les procédés quelque peu cavaliers des avocats de l'Accusation. Jean Augustin Bost consacra quelques lignes à la défense de notre auteur dans son modeste dictionnaire. Il écrit qu'Os-

---

[20] Voir: Ph. Godet: *Gens de robe et d'épée.* La famille d'Ostervald (...) *Musée Neuchâtelois* (...) Neuchâtel, 1885, p. 246 sv, 261, et 285 sv, et encore: Conférence sur Ostervald, publiée dans la *Petite Bibliothèque Helvétique d'Alexandre Guillod,* Troisième série, Genève 1895, et enfin: *Histoire littéraire de la Suisse Française,* 2e éd., Neuchâtel, 1895.

tervald, *un peu surfait de son temps (...), est injustement déprécié aujourd'hui*[21]. Les prises de position du pasteur L. Henriod de Valangin méritent aussi d'être rappelées. Il s'avança plus loin que Jean Augustin Bost et Ph. Godet. Il ne craignit point, face au tribun A. Bauty, de demander la révision du procès en cours. Il le jugeait peu informé, mal instruit et soumis aux pressions d'un public prévenu. Ses thèses méritent attention.

L. Henriod le contestataire

En 1863, L. Henriot écrit la préface à la publication d'un résumé de la biographie d'Ostervald de D. Durand 1778[22], destiné à rappeler la vie et l'œuvre du Grand Neuchâtelois, pour s'opposer aux anti-ostervaldiens du Réveil. Cette Préface pourrait, aujourd'hui encore, servir de fer de lance aux nouveaux avocats de la Défense d'*Ostervald et de sa théologie*; s'il s'en trouvait. L. Henriod dénonce la partialité des témoins à charge, et s'indigne de la méthode d'analyse mise en œuvre *pour anatomiser un mort*[23]. Il accuse les adversaires d'Ostervald d'ignorer l'époque et les circonstances de la naissance de sa théologie[24], de confondre l'Orthodoxie de la *Formula Consensus* du XVIIe siècle avec l'orthodoxie fondamentaliste du Réveil. Pour connaître Ostervald, écrivait-il: *il faut bien distinguer dans le XVIIIe siècle, ce qui vient de lui de ce qui vient d'ailleurs, faire la part des déviations ou exagérations qui ont déformées sa pensée et nuisent à ses institutions*[25].

Bref: L. Henriod réclamait la reprise *ab ovo* de l'enquête, puis, très sincère, car il était, lui aussi, du Réveil, il s'interroge: si Ostervald avait été informé des doctrines du Renouveau, n'aurait-il pas été des nôtres? En posant cette question, L. Henriod révélait son ignorance du fossé culturel qui séparait la mentalité de son siècle de celle des Lumières d'Ostervald.

---

[21] Dans son *Dictionnaire d'histoire ecclésiastique,* Paris/Genève, 1884, article: J.-F. Ostervald.

[22] Signée de D. Durand, ministre à l'Eglise de Savoye de Londres.

[23] *O. c.*, p. 6.

[24] *O. c.*, p. 8.

[25] *O. c.*, p. 9.

Ostervald, l'Homme de Bien de L. Henriod

Le pasteur de Valangin termine sa Préface en rendant hommage à Ostervald, Homme de Bien par excellence: *On aimerait à retrouver (...) ce qui a fait d'Ostervald non seulement un grand homme, relativement parlant, mais un homme de bien (...), un homme qui a rempli consciencieusement, et sous le regard de Dieu, une grande et belle tâche.* Philippe Godet fit sien les propos du pasteur L. Henriod, en 1895 (trente ans plus tard).

L. Henriod savait à l'avance que ses objections ne seraient pas retenues, et le dossier classé. Il ne voyait personne à l'horizon du XXe siècle, capable de reprendre l'enquête *ab ovo. Qui parmi nous,* interroge-t-il, *entreprendra une œuvre comme celle que nous réclamons ici*? Sa question resta sans réponse, l'heure d'une contre-offensive n'avait pas encore sonné.

Le procès traîna en longueur fatiguant tout le monde. Les ténors de l'Accusation avaient, du moins apparemment, tellement raison, que les pro-Ostervaldiens abandonnèrent la partie. Le Réveil élimina la Liturgie du service divin, la Discipline ecclésiastique, la lecture des *Arguments et Réflexions*[26]. Les Catéchismes de 1702 et 1734 tombèrent en désuétude.

IV
Le misérabilisme du Grand Ostervald

A. Bauty et L. Henriod participent (en 1863) aux premières échauffourées d'avant-garde. Le livre de R.Grétillat de 1904 est comme une charge de cavalerie lancée contre Ostervald par un Réveil devenu majeur. Ce paragraphe a recueilli quelques-uns des arguments qui justifient ses assauts.

L'ambivalence du livre de R. Grétillat de 1904

Nous croyons que le livre signé par R.Grétillat repose sur des recherches historiques et des études bibliques soigneusement menées; qu'elles furent rédigées par un homme d'études, bref, qu'elles sont de la plume du professeur R.A. Grétillat de Neuchâtel, père du ministre R. Grétillat,

---

[26] La Bible d'Ostervald est délestée de ses Arguments et Réflexions en 1822 ainsi que de ses scolies.

pasteur aux Bayards. Nous attribuons à ce dernier les pages aux arguments anti-ostervaldiens de frappe populaire, tronquées ou vidées de leur sens et visée originelle.

On trouvera à la fin de ce chapitre VII un résumé de la carrière de R. Grétillat. Elle fait apparaître l'impossibilité chronologique de la rédaction, aux Bayards, de cet ouvrage de 480 pages par son signataire, un ministre-colporteur biblique que rien n'avait préparé à une telle tâche. Ce résumé est suivi d'un florilège des accusations populaires, lancées contre Ostervald avec une assurance qui n'a d'égale que l'inconscience de son locuteur. La gravité de nos accusations contre le livre qui mit définitivement à terre J.-F. Ostervald, demande justification. On la trouvera dans l'excursus de la fin de ce chapitre VII. Nous allons tout d'abord regrouper les accusations les plus courantes des iconoclastes anti-ostervaldiens du Réveil sous trois têtes de chapitre: du misérabilisme philosophique, puis exégétique, et littéraire d'Ostervald.

a) Du misérabilisme philosophique d'Ostervald

Tous les auteurs dont nous citerons les propos, n'ont pas parlé de *misérabilisme* pour dénoncer le manque de capacités philosophiques, exégétiques et littéraires d'Ostervald. Le terme *misérabilisme* est absent de leurs textes, mais la chose y est. Qu'on en juge.

En 1904, R. Grétillat déclare haut et fort qu'Ostervald était peu versé en philosophie, d'où son soupir sans espoir déjà cité: *ah s'il avait connu William James!* R. Grétillat semble ignorer qu'Ostervald s'opposa au très remarquable Leibniz, mathématicien, géo-politicien en même temps que métaphysicien impénitent. Il ne sait rien non plus de l'indignation d'Ostervald contre Pierre Bayle de Rotterdam, non moins célèbre philosophe et historien. Ostervald souhaitait de tout son cœur voir P. Bayle frappé de la *grande excommunication* pour son impiété[27], non pour ses opinions d'avant-garde, car Ostervald partageait bien des points de vue avec le remuant philosophe de Rotterdam!

R. Grétillat ne s'est pas arrêté non plus à la manière dont Ostervald se distança des œuvres de Jean Leclerc d'Amsterdam, auquel il avait

[27] Voir Budé, lettre du 21 mars 1795, III/184 et III/31.

demandé en 1699, s'il devait ou non publier son *Traité des Sources* (...)[28]. R. Grétillat ne sait pas davantage qu'Ostervald connaissait les ouvrages de Hugo Grotius, la coqueluche de la *République des Lettres*[29]. R. Grétil-lat devait ignorer encore que les plus hautes classes de la société à Londres, Berlin, Amsterdam et ailleurs encore, considéraient Ostervald comme un savant de notoriété européenne[30]. On s'en étonne d'autant plus que les lettres à Turrettini, auxquelles nous empruntons ces informations, étaient à sa disposition depuis 1887.

La dénonciation d'Ostervald, comme un auteur disqualifié par son manque de formation philosophique est un exemple des accusations populaires de R. Grétillat. Leur fausse évidence fit son apparent succès. A y regarder de près, ces accusations ne reposent que sur le culte que R. Grétillat porte à W. James, auteur à la mode à Genève, à la fin du XIXe siècle.

Il est vrai que R. Grétillat n'a pas tout inventé. En 1863[31] déjà, L. Junod s'était persuadé qu'Ostervald avait *un esprit pratique et une morale solide, mais peu flexible et peu élevé, et encore, que sa théologie était fort sage, mais peu profonde*[32]. Henri de Rougemont reprend ce constat, en 1893, dans son *Jean-Rodolphe Ostervald.* Il suffisait au pasteur des Bayards de grossir le trait pour le rendre populaire et efficace.

Les percées de l'esprit philosophique au XIXe siècle.

Il est vrai que la formation philosophique d'Ostervald laissait vraiment à désirer, tout comme celle de St. Augustin et St. Thomas d'ailleurs, du moins pour qui compare leur univers du discours aux quêtes des philosophes de la fin du XIXe siècle, c'est-à-dire de l'époque qui vit R. Grétillat

---

[28] Une lettre d'Ostervald à Leclerc (la seule qui fut conservée) se lit dans les Archives Jean Leclerc d'Amsterdam.

[29] Les lettres de Grotius à Turrettini, publiées par de Budé, nous montre un homme à l'écoute des débats en la *République des Lettres.*

[30] Savant non en sciences expérimentales, mais savant de par son énorme savoir livresque. La définition est consignée par le Furetière de 1704.

[31] *Jean Frédéric Ostervald, pasteur à Neuchâtel, Notice biographique*, E.B., Neuchâtel, 1863.

[32] Voir: Histoire de l'Eglise française de Bâle, dans *Le chrétien évangélique,* Lausanne, 1868. Il assurait ses lecteurs, la bouche en cœur, que ses jugements sur *Ostervald et sa théologie* étaient *charitables.* (Qu'aurait-il dit s'ils ne l'eussent point été?)

poursuivre ses études académiques, en langue française, germanique et anglaise.

Le Furetière de 1704 donne de la démarche philosophique au XVIIe siècle la définition suivante: *la philosophie est l'étude de la nature et de la morale fondée sur le raisonnement.* A la fin du XIXe siècle, la philosophie fait toujours partie des sciences morales, mais elle se soucie, en plus, d'épistémologie avec Kant, de métaphysique politicienne avec Hegel, de psychologie athée avec Nietzsche, de rationalisme positiviste avec Auguste Comte et de psychanalyse avec S. Freud. Tout le monde ne sacrifiait pas, comme le pasteur des Bayards, au seul W. James, le théoricien du sentiment religieux[33].

Ostervald un bâtard croisé d'orthodoxie et de libéralisme

Après R. Grétillat, on voit H. Vuilleumier, historien de métier, fort averti des débats théologico-philosophiques de son temps, découvrir, en 1933, que la théologie d'Ostervald était bâtarde: à la fois orthodoxe et libérale[34]. Un signe de la faiblesse d'un esprit philosophique peu mûr? Ce diagnostique trouva des échos favorables jusqu'en la libérale Angleterre[35] et en la lointaine Hongrie[36].

On peut penser que le diagnostique de H. Vuilleumier était à l'époque encore prisonnier des alternatives primaires, chères au Réveil[37]. Au vrai, Ostervald n'était ni un orthodoxe à la manière du XVIIe siècle, ni un

---

[33] Ostervald posait des questions d'épistémologie en 1704 déjà, deux cents ans avant que R. Grétillat (en 1904) ne l'accusa de manquer de formation philosophique, pour n'avoir pas connu William James!

[34] Il commença par examiner les notions fondamentales du langage théologique comme: *Lex Dei, Lex Mosis* et *Lex Christi.* Le rapport entre les trois conceptions était autre chez Pufendorf, Grotius et Barbeyrac que dans la tradition réformée. Et le salut, par la seule grâce du Dieu de toutes les Miséricordes demandait à être repensé. Ce qu'il fit, et se fit mal recevoir, non seulement par le Réveil Romand, mais déjà par nombre de ses contemporains.

[35] Voir: Eamon Duffy, *Correspondence fraternelle, the SPCK, the SPG and the Churches of Switzerland in the war of the spanish succession,* dans *Reform and Reformatio in England and the Continent: 1700-1750,* Oxford, 1979.

[36] On trouvera plus loin toutes les coordonnées sur l'infiltration des écrits d'Ostervald en Hongrie.

[37] Alors même qu'il commençait à publier à Lausanne, en 1933, son opus magnum, en quatre volumes, souvent cité: *Histoire de l'Eglise au canton de Vaud (...).*

libéral à la manière du XIXe siècle[38], mais un théologien de *transition*, à la figure de Janus, comme tous les théologiens de *transition* de l'histoire de la pensée chrétienne.

Ostervald un post-cartésien

P. Jurieu avait décrié les *rationnaux* de son temps, non les *libéraux*. Les *rationnaux* s'inspiraient de l'*ego cogito* de Descartes; ils n'étaient encore ni rationalistes ni positivistes. Nous les retrouverons en notre chapitre XVII, en traitant d'un ouvrage anonyme, *The Rational Catechism*, paru à Londres en 1686. Il fut traduit en français et publié à Amsterdam puis à Leipzig et Halle (toujours en français). Ostervald aurait pu s'en inspirer au moment de rédiger son Catéchisme de 1702. On découvre des parallélismes évidents entre les deux manuels.

Ostervald faible en philosophie?

b) Le misérabilisme exégétique d'Ostervald

En dénonçant le misérabilisme exégétique d'Ostervald, R. Grétillat n'apportait rien de bien nouveau. Son livre résumait les soupçons accumulés par les Hommes du Réveil depuis quelques trente ans.

Ajoutons quelques informations plus récentes. En 1910, D. Lortsch[39] reprend l'antienne. Il écrit: *les versions de l'Ecriture Sainte d'Ostervald ont bénéficié trop longtemps, à tort, de la faveur des éditeurs et de la confiance des lecteurs*. Lui aussi s'interroge sur la fidélité de la Bible de l'édition de 1744 au *textus receptus*. Lui aussi fait à Ostervald un procès qui allait en fait à la Bible de Genève, reprise par Ostervald.

P. Bonnet, l'auteur d'un Nouveau Testament annoté de 1912, était persuadé qu'Ostervald *manquait de conscience et de tact exégétique*. Il est vrai que P. Bonnet écrivait à des lecteurs déjà prévenus. On trouve un

---

[38] Le Furetière de 1704 définit le terme libéral et ses dérivés comme suit: *ce mot vient du latin liberalis qui se disait à Rome des personnes qui n'étaient point esclaves, et dont par conséquent la volonté pas contrainte par le commandement d'un maître, et ainsi ils avaient un franc arbitre de plus grande étendue que les autres.* Latitude décrite par le Furetière rappelle celles des partisans de la théologie raisonnée de son temps, des libéraux en puissance. Ce qui ne justifie nullement le jugement du Réveil et de ses compagnons de route porté sur *Ostervald et sa théologie.*

[39] Dans son *Histoire de la Bible en France (...)*, Paris-Genève, 1910.

nombre étonnant de la Bible du *traducteur* Ostervald jusque dans les fichiers du *British Museum* de Londres.

On s'étonne de voir qu'en 1912 personne encore n'avait découvert la véritable identité de *l'Ostervald.* Tout se passe comme si les affirmations irresponsables des *Particularitez* de 1747 avaient décidé, une fois pour toutes et pour tout le monde, que la version de 1744 était de la plume de notre auteur[40].

Le tact exégétique d'Ostervald

Pour prendre une idée plus juste de la démarche exégétique d'Ostervald, et ne plus l'accuser de *manquer de conscience et de tact exégétiques,* il faut ouvrir ses *Leçons sur l'Epître aux Romains* (de 1704). On y apprend comment Ostervald mène l'exégèse *philosophiquement* c'est-à-dire en savant. Puis comparer cette méthode avec celle, *populaire,* des *Arguments et Réflexions,* l'ouvrage d'Ostervald le plus vendu dans les pays de l'Europe protestante. On trouvera une étude en parallèle de ces deux méthodes dans notre chapitre XVIII. On aura une idée toute différente de la conscience et du tact exégétique d'Ostervald que D. Lortsch, P. Bonnet et leurs compagnons de route ont critiqué.

c) Le misérabilisme littéraire d'Ostervald

En 1895 déjà, Ph. Godet présente une justification du style de l'ex-Grand Homme, tant malmené par le Réveil et ses affidés. Il écrit: *Au point de vue littéraire (...), le travail d'Ostervald commande l'attention par sa belle et simple ordonnance, par la clarté, la concision, la gravité d'un style un peu nu, mais qui s'élève par instant jusqu'à l'éloquence*[41]. Ph. Godet semble avoir distingué les textes de la Bible de 1744, de ceux

---

[40] Les *Particularitez* n'étaient-elles pas classés document historiquement fiable, témoignage au-dessus de tout soupçon? Au vu des conséquences imprévisibles de cette contre-vérité, on pardonnera à notre chapitre V de s'être acharné contre la survalorisation des dites *Particularitez.*

[41] Ph. Godet cite, à l'appui, la description de l'état des méchants. *Ils sont toujours malheureux dans la vie et la mort; jamais ils n'ont de solide repos, de véritable contentement. Tout les rend misérables: les tentations les séduisent, la prospérité les corrompt, l'adversité les accable et la mort les épouvante. Histoire de la littérature de la Suisse Française, 2e* édition, Neuchâtel, 1895, p. 205.

où Ostervald put soigner son style comme dans les *Douze sermons (...)*, ou dans les divers *Compendia.*

Le jugement sans appel du professeur Ed. Reuss

Le professeur Ed. Reuss (1804-1891) lui aussi persuadé par la rumeur publique, que l'*Ostervald* était de la plume de notre auteur, s'en prit violemment à son misérabilisme littéraire. Or, le professeur de Strasbourg avait grande renommé dans le monde des recherches savantes sur les originaux hébreux, grecs et autres des textes bibliques[42].

Ayant lu une poignée de Psaumes dans la Bible d'Ostervald, Ed. Reuss se fâcha tout rouge et mit le ministre neuchâtelois plus bas que terre. Il conclut sa dénonciation du misérabilisme littéraire d'Ostervald comme suit: *la langue française est peu propre sans doute à faciliter la tâche d'un traducteur; mais Ostervald l'a maniée de façon à en faire désespérer*[43]. On découvrira trop tard que ce jugement péremptoire d'une des sommités de la science théologique francophone reposait sur la lecture de quelques Psaumes de la vieille Bible de Genève, à peine retouchés par un Ostervald, tout au souci de faciliter l'écoute de textes, connus de nos *peuples* depuis toujours[44], non de faire œuvre littéraire. Mais quand on s'en aperçut, la sortie d'Edouard Reuss avait déjà fait mouche.

---

[42] Voir: *La Bible, traduction nouvelle, avec introductions et commentaires,* 16 volumes 1872-1881. Ed. Reuss a transplanté dans le protestantisme français la science historico-critique germanique. Cf. sa *Revue de Théologie et de Philosophie,* publiée sous la direction de T. Colani.

[43] Voir: E. Reuss: *Le Psaume XLII,* dans la *Nouvelle Revue de Théologie et de Philosophie,* 1858, p. 12. E. Lombard, auquel nous empruntons cette citation, renvoie encore à la *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*; 1860 t. XLIII, p. 102, à l'article: *Romanische Bibelübersetzungen.* E. Reuss récidiva dans l'article qu'il consacra aux versions dans le *Dictionnaire historique de Herzog.*

[44] Peut-être faut-il rappeler qu'Ostervald était persuadé que le livre des Psaumes laissait libre cours au *langage du cœur.* Tout le monde n'écrit pas un tel langage comme Ronsard ou Chateaubriand.

L'intermède E. Morel, professeur neuchâtelois

En 1910, le professeur en théologie E. Morel de Neuchâtel s'en fut à Paris participer à l'Assemblée annuelle de la Société biblique de France. Il s'était promis de plaider les circonstances atténuantes du misérabilisme littéraire d'Ostervald. On l'entendit lire devant l'honorable Assemblée: *nous ne songeons pas le moins du monde à en appeler de ce jugement, formulé par un homme de la circonspection de Reuss: il nous sera permis de plaider les circonstances atténuantes, entre autres celles qui dit qu'Ostervald, insuffisamment formé pour les langues bibliques, dut, en tant que Neuchâtelois, lutter pour conserver le parler national dans une relative pureté.*

On n'est jamais trahi que par les siens

On n'ose en croire ses oreilles! Ostervald, *insuffisamment formé au maniement des langues bibliques,* lui, qui les enseigna au séminaire pendant quarante ans; qui composa un manuel d'initiation à l'Hébreu, qui signalait régulièrement à Turrettini les corrections à apporter à la prochaine version de la Bible de Genève. La B.P.U. de la ville de Calvin a conservé[45] un nombre étonnant de ces listes. Mais E. Morel n'en savait rien.

On était en droit d'attendre du professeur Morel, parce que Neuchâtelois, une connaissance mieux informée des écrits d'Ostervald, de son style littéraire, de la différence entre les textes de la Bible de Genève, ravaudés à la va-vite, et ses œuvres imprimées. Ostervald maniait la langue française tout comme la société instruite de son temps. Le Furetière la décrit comme suit: on se soucie d'écrire avec *toute l'exactitude et toute la pureté que demande un siècle aussi accompli et aussi délicat que le nôtre*[46]. Ainsi écrivait Ostervald quand il ne rafistolait pas la vieille Bible de Genève.

---

[45] Dans une boîte en carton non numéroté de la Correspondance d'Ostervald à Turrettini.

[46] Préface de 1704 à son Dictionnaire.

L'évolution des langues

On s'étonne aussi de voir le professeur E. Morel ignorer l'évolution de la langue française au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle[47]. Frédéric Delforges écrit à ce propos: *En lisant Ostervald, qui peut oublier qu'au milieu du XVIIIe siècle des hommes comme Voltaire, Diderot, Vauvenargues, Montesquieu, Rousseau, donnèrent au français une couleur et une vivacité qui n'ont rien à voir avec la fade paraphrase*[48] *d'Ostervald.*

Langue nationale et parler provincial

Le professeur E. Morel étonne enfin quand, pour plaider les circonstances atténuantes au misérabilisme littéraire d'Ostervald, il présente le langage vernaculaire neuchâtelois, suralimentée de germanismes, comme une langue nationale[49]. A l'époque d'Ostervald la langue nationale française était encore à la recherche d'elle-même. On savait dans toutes les provinces de France, au parler vernaculaire, que la langue nationale se forgeait à Versailles, dans l'entourage du Roi. Rappelons enfin que les membres de l'Académie de Paris étaient à l'œuvre pour en fixer le lexique normatif. Le Furetière est plus glorieux: *Le but de l'Académie a été de porter la langue française à sa dernière perfection*[50]. On sait qu'en cas de conflit entre les parlers provinciaux, c'est Paris qui tranchait. Nous avons vu, en notre Ch I, Ostervald conseiller à Tronchin d'envoyer les Psaumes nouveaux des poètes-amateurs à Versailles, pour correction,

---

[47] Voir l'ouvrage au même titre: F. Gohin, Paris, 1789. L'auteur indique les dates qui délimitent son enquête: 1740 et 1789. Il est vrai qu'il est plus attentif aux apports de termes techniques que littéraires et philosophiques.

[48] On pourrait chicaner F. Delforges: lorsqu'il parle des paraphrases d'Ostervald, c'est-à-dire les textes des Réflexions de la Bible de 1744. Les *réflexions* ne paraphrasent que rarement le texte biblique. Les scolies y suppléent quand la traduction reste peu intelligible. Jean Leclerc d'Amsterdam suit la même méthode.

[49] Philippe Godet s'était exprimé dans le même sens: *la lecture habituelle de la Bible avait contribué à maintenir chez nous la pureté et la propriété du langage*; voir la *Gazette de Lausanne,* du 9 avril 1822; cité par E. Lombard, (p. 52, note 47) de la plaquette souvenir du 200e anniversaire du décès d'Ostervald: *Jean-Frédéric Ostervald 1663-1747,* Neuchâtel, 1948. Ph. Godet n'aurait jamais parlé d'une *langue nationale*, à la manière de E. Morel.

[50] Voir article: *langue.*

parce qu'on y parle un français plus châtié. Ostervald s'est donc bien gardé de considérer le parler vernaculaire comme une langue nationale.

Fin des hostilités faute de combattants

Nous n'allongerons pas cette liste des anti-ostervaldiens et ne citerons à la barre ni Ch. Guyot, K. Barth, E.G. Léonard ni d'autres auteurs plus proches de nous. Leurs conclusions ont le même point commun: ils ignorent presque tout de l'homme qu'ils clouent au pilori, et critiquent sa pensée en fonction de lieux communs fondamentalistes. En fait, une confortable majorité anti-ostervaldienne était acquise pratiquement dès l'ouverture du procès. Les avocats de la Défense continuaient à mettre les pieds au mur, mais n'étaient plus écoutés. Eux non plus n'étaient pas remontée aux sources et n'avaient pas redécouvert: ni Ostervald ni son projet théologique initial. Ils se battaient pour la forme, en fonction des mêmes lieux communs que leurs adversaires. Au vrai, sur le fond tout le monde était d'accord. Il fallait laisser le Grand Neuchâtelois d'hier s'en aller au fil de l'eau.

V

Le deux centième anniversaire du décès d'Ostervald[51]

En 1947, à l'occasion du deux centièmes anniversaire du décès d'Ostervald, le professeur Emile Lombard aborda à nouveau la question délicate du misérabilisme littéraire d'Ostervald. Il crut bon de minimiser le conflit en citant le jugement de Ph. Godet, que nous connaissons, et s'en tira d'une pirouette[52]. Il savait d'expérience que l'*Ostervald* de 1744 était tombée en désuétude, et qu'Athanase Coquerel fils n'avait pas déclaré à

---

[51] Voir: *Jean-Frédéric Ostervald 1663-1747*; ouvrage collectif signé de Maurice Neeser, Emile Lombard, Eddy Bauer et Jean-Daniel Burger, Neuchâtel, 1948.

[52] *On attend de moi*, écrit E. Lombard en 1947, *une réponse sommaire à cette question: que vaut la traduction (ou révision de traduction) d'Ostervald? ibid.*, p. 41. E. Lombard s'en tire en assurant que tout compte fait, l'*Ostervald* de 1744 est toujours fiable, malgré son vocabulaire suranné. Autre argument pertinent: *les corrections qu'il a faites, étaient plus propres à faciliter la lecture qu'à causer de l'étonnement.* E. Lombard, p. 54 de la plaquette souvenir du 200e anniversaire du décès d'Ostervald.

tort, en 1862 déjà, que *la version d'Ostervald est irrévocablement condamnée*[53]. L'affirmation n'était que prématurée. On sait que les Bibles Segond et Synodale ne prirent la place de l'Ostervald dans les foyers et les Temples francophones qu'au début du XXe siècle.

*Dernier hommage à l'*Ostervald

La préface à la Bible Synodale de 1911 rend un hommage chaleureux aux Bibles de langue française en usage jusque là. Toutes filles et petites filles de celle d'Olivétan, celle de Genève comme celle de Martin[54]. On y lit: *que la version traditionnelle (...) par les services qu'elle a rendus à la cause de l'Evangile dans notre pays, s'est acquis une faveur sans égale, a pris sa place dans tous nos temples et dans tous nos foyers, et n'a cessé d'être la Bible de la grande famille évangélique française?*[55] Aujourd'hui, la *Bible* de 1744 sert généralement qu'à l'étude des textes ou encore à la décoration intérieure.

Mémoire de son action en faveur du Pays de Neuchâtel

Les conférenciers de service au deuxième centenaire du décès d'Ostervald évitèrent prudemment de rappeler les conflits de doctrine et de piété des débuts du XVIIIe siècle et le conflit avec les iconoclastes anti-ostervaldiens de la seconde moitié du XIXe siècle. Ils insistèrent, c'était leur rôle, sur la reconnaissance du pays neuchâtelois pour l'action morale et politico-religieuse du Grand Homme.

Deux auteurs pourtant ne purent s'empêcher de remettre sur le feu des plats refroidis: Maurice Neeser, alors Recteur de l'Université, et J.-J. von Allmen, récent docteur en théologie. Les deux auteurs étaient épris d'un œcuménisme à n'importe quel prix.

---

[53] Dans: *La version d'Ostervald et les Sociétés bibliques*; Paris, 1862.

[54] D. Lortsch note que l'*Ostervald* trouva plus d'écho que la *Martin*, révisée par P. Roques de Bâle en 1736; voir *Histoire de la Bible en France*, p. 130/131. Une seconde révision de la *Martin* fut signé par Samuel Scholl de Bienne en 1746.

[55] A Paris, par la Société biblique de France, p. VII. L'éloge est construit de telle manière que l'*Ostervald* ne soit pas seule à l'honneur, bien que la Bible de Martin de 1707, révisée par P. Roques, ne supporte pas la comparaison avec celle d'Ostervald. Ainsi E. Lombard, p. 50 note 31, de la plaquette souvenir du 200e anniversaire du décès de notre auteur: *Jean-Frédéric Ostervald 1663-1747*, Neuchâtel, 1948.

Le Recteur Maurice Neeser fit entendre *urbi et orbi* sa découverte des deux *vraies* raisons de la Grandeur d'Ostervald: sa morale synergiste et son œcuménisme prophétique[56]. Les thèses du Recteur M. Neeser plurent à ceux de ses contemporains qui avaient faim et soif d'un œcuménisme vitaminé. Nous avons dit plus haut déjà, que les convictions de M. Neeser, lui aussi disciple de William James, étaient contredites par des textes univoques d'Ostervald, héritier de R. Descartes et disciple de S. Pufendorf.

Le professeur J.-J. von Allmen, disciple de K. Barth, reprocha à Ostervald de s'être laissé éblouir par la philosophie des Lumières, bien qu'Orthodoxe de cœur. Von Allmen s'était persuadé, qu'Ostervald aurait pu réussir la convalescence de l'Orthodoxie, la grande malade de la fin du XVIIe siècle, s'il n'était resté toujours hésitant. Il est vrai que le professeur von Allmen ne précise pas l'Orthodoxie dont il est question. Serait-ce celle de la *Formula* Consensus? Celle dont se réclament A. Bauty, R. Grétillat et H. Vuilleumier? Nous avons dit plus haut les difficultés que cette référence soulevait.

Rappelons pour clore ce paragraphe que les accents néo-calvinistes, du travail de J-J. von Allmen sur la théologie pratique d'Ostervald, ne s'imposèrent pas[57].

En résumé: le deux centième anniversaire du décès d'Ostervald fut l'occasion d'une très honorable *laudatio* adressée au Grand Ostervald du XVIIIe siècle, non la réhabilitation tant souhaitée par le pasteur L. Henriod de Valangin, en 1863. Il est vrai que personne ne pensait utile, en 1947, à rouvrir le dossier forclos de l'affaire: *Réveil contre Ostervald.*

Disons, en conclusion de ce chapitre VII, combien nous avons été étonné de découvrir le nombre d'informations erronées et de jugements en porte-à-faux qui décidèrent de l'issue de l'*Affaire Réveil contre* Ostervald.

---

[56] Elle illustre son retour à la doctrine du *synergisme,* bijou de théologie morale du Concile de Trente et de son œcuménisme prophétique.

[57] Maurice Neeser s'oppose en 1947 aux *excentricités calviniennes,* et prophétise un succès éphémère au *renouveau des doctrines calvinistes strictes. Je le crois passager.* Voir la plaquette souvenir du 200e anniversaire du décès d'Ostervald: *Jean-Frédéric Ostervald 1663-1747,* Neuchâtel, 1948, p. 37.

Excursus
R. Grétillat, le fossoyeur d'Ostervald?

R. Grétillat publia sa biographie critique d'Ostervald en 1904. Le *Traité des sources (...)* venait de célébrer son 200e anniversaire. A la lecture de son livre, on en vient à se demander si son auteur avait conscience de jouer les fossoyeurs d'*Ostervald et de sa théologie,* tellement est évidente sa volonté de lui porter tort.

Avant de regrouper les arguments qui portent la marque de cette volonté de nuire, nous proposons un rapide résumé d'une carrière ecclésiastique. curieusement instable. Elle nous fait découvrir en plus un ministre que rien n'avait préparé à jouer au critique souverain d'*Ostervald et de sa théologie,* tel qu'il apparaît dans nombre de pages de son livre.

Les étapes d'une destinée

Robert Grétillat (1873-1954) était fils du pasteur Robert Augustin Grétillat, professeur à la Faculté de théologie de Neuchâtel. En 1873, l'année de la naissance de son fils, Robert Augustin Grétillat rallia l'*Eglise indépendante* neuchâteloise. Comme il était en mesure de financer de longues études à son fils, il lui permit de les poursuivre à Bâle, à Edimbourg, à Greifswald et à Berlin. On s'étonne, qu'après une telle veillée d'armes, on retrouve Robert Grétillat, le fils du professeur Robert Augustin, évangéliste colporteur au service de l'Alliance biblique de France, en Haute Vienne. On veut croire que ce fut en réponse à une vocation spécifique, non par manque de qualifications académiques[58]. Il assura ce poste de 1898-1899.

De 1900-1901 Robert Grétillat fait fonction de pasteur dans l'Eglise Réformée de Reims. L'*Eglise indépendante* neuchâteloise, après l'avoir consacré au saint ministère le 16 juin 1900, le nomma pasteur impositionnaire aux Bayards; il y demeura 6 années, de 1902-1908. En 1904, deux ans déjà après son installation aux Bayards, il publia, à Neuchâtel, la biographie critique déjà citée: *Jean-Frédéric Ostervald 1663-1747.* En 1908, quatre années après la sortie de son livre il demanda à être agrégé au corps pastoral de l'Eglise libre vaudoise. L'année suivante, en 1909,

---

[58] R. Grétillat aurait présenté, en 1898, une thèse intitulée: *Etudes ethnographiques sur la genèse de nos religions.*

on le retrouve pasteur en France, à Rochefort-sur-Mer. En 1910, il se fait à nouveau évangéliste itinérant, à Melun cette fois-ci. En 1911, il retourne au pays de Neuchâtel pour y être nommé pasteur de l'Eglise Indépendante de Bôle et de Colombier. En 1919, il retourna à ses premiers amours de ministre itinérant et redevînt évangéliste, à Paris cette fois-ci. En 1923, il est pasteur de l'Eglise libre de Bordeaux, en 1927 de celle d'Aigle, au Canton de Vaud. Enfin, en 1930, il est pasteur en l'Eglise libre de Lutry/Cully, toujours au canton de Vaud. En 1943 il se retire à Paudex. Il décède à Pully le 21 mars 1954.

Le livre de 1904, une œuvre bicéphale?

L'instabilité professionnelle de R. Grétillat serait-elle caractérielle? Quoi qu'il en soit, elle jure avec la longue patience, les minutieuses recherches qu'exigeait une biographie critique d'Ostervald, un labeur de bénédictin dont témoignent, effectivement, les pages les plus solides du livre[59]. Nous avons déjà dit que nous les attribuons à Robert Augustin Grétillat, le père du pasteur des Bayards.

On s'étonne aussi d'apprendre que cet ouvrage sortit des presses deux années seulement après l'installation du ministre R. Grétillat aux Bayards. Même un bourreau de travail n'aurait pu mener à bien, en si peu de temps, les recherches que demandaient les 287 pages de texte, la lecture des sources, le choix et la transcription de fragments de lettres adressées par Ostervald à Turrettini (81 pages), que le premier éditeur de cette correspondance (E. de Budé) n'avait pas retenu pour son édition de 1887[60]. Le livre de 1904 se termine avec une liste de cinq pages numérotées de LXXII à LXXVI *des Lettres d'Ostervald, déposées à la Bibliothèque de la Ville de Genève.* Chaque section de ce livre représente une somme impressionnante de travaux, sans compter l'établissement minutieux des tableaux comparatifs des pages 265 à 276.

---

[59] Parmi les mérites du livre de R. Grétillat, Ed. Bauer signale une liste de lettres inédites adressées à Turrettini et une *table onomastique.* En 1947, le même auteur écrivait encore que *le livre de R.Grétillat est un ouvrage bien informé, dont la qualité n'a pas vieilli.* Voir la plaquette éditée par l'Université en mémoire du 200e anniversaire du décès d'Ostervald; p. 58: *J.-F. Ostervald 1663-1747.*

[60] Le principe sélectif des deux auteurs étant manifestement autre.

Une nouvelle raison pour s'interroger, si le livre, signé par l'instable Robert Grétillat, pasteur aux Bayards depuis tout juste deux ans, ne serait-il pas, pour l'essentiel, de la plume de son père Robert Augustin Grétillat? Du professeur minutieux, laborieux et de plus incapable de faire pièce de tout bois, porter tort à Ostervald, ce que visent manifestement certaines pages du livre signé Robert Grétillat.

c) Opinions primaires et critiques populaires

Nous avons déjà entendu dire au pasteur des Bayards:

- qu'Ostervald avait été appelé grand, parce que Neuchâtel était petit;
- que la Bible de 1744 aurait été meilleur marché, débarrassée des *Arguments et Réflexions*;
- qu'en lançant la Bible de 1744, Ostervald avait voulu se hausser au niveau de St. Jérôme et du Dr. Martin Luther, célèbres traducteurs des Ecritures;
- et encore: que la piété prônée par Ostervald n'avait rien d'original; que le premier pasteur de Neuchâtel n'avait fait que reprendre à son compte une tradition locale. Ces critiques, lancées comme à la volée, surprennent par leur virtuosité de l'à-peu-près, et leur impertinence populaire. Il nous faut les reprendre l'une après l'autre, pour en montrer l'inanité.

Ostervald fut dit grand *parce que Neuchâtel était* petit

Robert Grétillat avait emprunté cette comparaison contrastée au professeur A. Guillebert, pour la transformer en une moquerie populaire facile. D'autant plus qu'il semblait dire vrai: Neuchâtel ne comptait, au temps d'Ostervald, que 3500 âmes. Mais peu importent les statistiques, seul les slogans populaires font mouche.

Le prix de revient trop élevé de la Bible de 1744

Notre critique gavroche reproche aux *Arguments et Réflexions* de *l'Ostervald* de 1744 d'avoir renchéri inutilement le prix de vente de l'ouvrage. L'argument est gratuit, puisque non chiffré. D. Durand, ministre à Londres, nous apprend dans sa biographie d'Ostervald de 1778, que la

Bible de 1744 (lourde de six kilos!) se vendait deux écus et demi[61], l'équivalent de 75 fr. suisses d'aujourd'hui. Nous ignorons si le prix indiqué par D. Durand est celui de la Bible anglicane de Londres ou celle francophone de Neuchâtel. R. Grétillat argumente comme un colporteur évangélique à la recherche d'arguments de vente.

Ostervald un nouveau Luther?

C'est encore lui qui accusa Ostervald d'avoir voulu égaler la gloire de St. Jérôme et du Dr. Martin Luther en s'attelant, *in extremis,* à une version nouvelle de langue française de la Bible. Grétillat avait une nouvelle fois pillé le professeur A. Guillebert et tordu le sens de la comparaison. Ce slogan populaire est une contrevérité manifeste. Nous avons dit plus haut pourquoi. Nous avons aussi avancé la thèse qui veut qu'Ostervald, octogénaire, avait voulu rééditer une dernière fois ses *Arguments et Réflexions* et non pas mettre sur le marché une nouvelle version de la Bible.

La vraie piété *d'Ostervald*

C'est encore par R. Grétillat que nous apprenons que la piété des Neuchâtelois aurait été, de tous temps, supérieure à celle prônée par Ostervald. Sur ce point, comme sur les précédents, le pasteur des Bayards n'a rien inventé, mais repris une opinion répandue dans les milieux instruits du Réveil. F. Delforges, auteur déjà abondamment cité, nous rappelle que: Le Réveil se veut un retour vers un passé qui semble meilleur que le temps présent, en substance un retour aux idées originelles de la Réforme[62]. R. Grétillat, fort de cette opinion, la popularise comme précédemment, et fait de la pietas d'Ostervald un avatar de la piété native de la population neuchâteloise.

Un théologien de métier aurait rappelé la distinction ostervaldienne entre religion naturelle et la spécificité qu'il reconnaissait à la religion chrétienne. Mais R. Grétillat entendait jouer les gavroche, non renvoyer à la pensée d'Ostervald. Manifestement il le combat en l'ignorant malgré (ou à cause de) ses études universitaires à Bâle, Edimbourg et Greifswald.

---

[61] Voir D. Durand, p.183 de l'édition de Londres de sa biographie d'Ostervald.

[62] *O. c.*, p. 335/101.

Autres critiques: Ostervald, un élève moyen

R. Grétillat n'en avait pas fini pour autant avec le Grand Ostervald. Il décide, doctement, qu'Ostervald avait un esprit peu philosophique[63], en sorte qu'il n'avait pas su distinguer entre conscience morale et conscience mystique. Une remarque qui sent son W. James[64].

Ostervald aurait été incapable, de plus, d'aborder un sujet de morale sans entrer dans le détail, car il ignorait la valeur d'un principe en lui-même[65]. Il aurait suffi à R. Grétillat, pour découvrir l'inanité de sa calomnie, d'ouvrir l'opus magnum de S. Pufendorf, traduit en français par J. Barbeyrac, que Louis Bourget de Nîmes enseignait à Neuchâtel en 1716[66]. Il aurait appris qu'Ostervald suivait en cette matière les consignes de l'Ecole du Droit de la Nature et des Gens.

Ostervald un catéchète et un prédicateur sans envergure

R. Grétillat écrit dans la même foulée qu'Ostervald avait été *un catéchète médiocre, un pédagogue sans envergure, un prédicateur de peu de talent et un théologien n'ayant que mépris pour la dogmatique*[67]. Ses sermons manquaient de *grands élans, d'images,* et d'*intimes profondeurs*[68], sans parler de *la doctrine du salut* qui n'occupe pas *la place qu'elle devrait avoir*[69]. On s'étonne de ces jugements, et on se demande où R. Grétillat a puisé ces informations. Il est évident qu'elles sont gratuites et en porte à faux avec les opinions du protestantisme éclairé de l'Europe du XVIIIe siècle, mais parfaitement accordé à la manière de juger du Réveil.

---

[63] *O. c.*, p. 140.

[64] Ceci dit, le pasteur des Bayards veut bien reconnaître qu'Ostervald *lisait passablement, discutait avec logique et bon sens,* mais que son érudition n'avait rien d'extraordinaire.

[65] *O. c.*, p. 118.

[66] Voir: *Biographies Neuchâteloises* de F.A.M. Jeanneret, Le Locle, 1863.

[67] *O. c.*, p. 223.

[68] *O. c.*, p. 180.

[69] *O. c.*, p. 178.

Ostervald un moraliste ignorant

R. Grétillat reproche aussi à Ostervald d'avoir écrit que la pauvreté, l'oisiveté, et les mauvaises compagnies sont des sources de corruption. Il faut, rétorque R. Grétillat, aller jusqu'à la racine du mal, et dénoncer comme coupable le cœur inconverti de l'homme[70].

Ce que dénonce le colporteur-évangéliste R. Grétillat n'était pas une opinion ostervaldienne seulement. Elle était partagée par les élites d'un *siècle éclairé et philosophe*. Le Furetière en témoigne éloquemment en définissant les termes auxquels s'achoppe R. Grétillat.

Reste le reproche d'avoir mis sous le boisseau l'incontournable *conversion*. R. Grétillat semble ignorer qu'Ostervald s'employa jusqu'à refuser l'absolution aux mourants impénitents. Il est vrai que les deux hommes ne parlaient pas du même type de conversion. Le pasteur des Bayards parle, comme le Réveil, de la *conversion du cœur,* Ostervald de l'amendement des conduites. Mais au vrai, R. Grétillat se battait contre les adversaires du Réveil, ses contemporains; non contre un auteur dont le séparaient deux cents années, et dont il ignorait tout. Il va jusqu'à affirmer qu'Ostervald avait reconnu, à la fin de sa vie, avoir fait fausse route et avoué *l'inutilité de ses théories*[71]. Le pasteur des Bayards ignorait qu'Ostervald n'avançait pas des théories, mais pensait en fonction de principes cartésiens, historiques, juridiques et pédagogiques nouveaux. Comment ne pas conclure que le pasteur des Bayards était tout aussi ignorant de l'histoire du XVIIIe siècle européen, que des ouvrages de J.-F. Ostervald? Comment ne pas être tenté de lui refuser la paternité des pages fiables de son livre de 1904, et lui abandonner celles où sa passion pour la simplification outrancière, son esprit populaire et sa démagogie se donnent libre cours?

---

[70] *O. c.*, p. 29.

[71] *O. c.*, p. 212.

CHAPITRE VII

J.-F.OSTERVALD ET S. VON PUFENDORF

Argument

Nous sommes persuadés que tous les écrits d'Ostervald: ses textes catéchétiques (1702), liturgiques (1713), ses *Arguments et Réflexions* en anglais, français, niederduytch, allemand, (1720-1723) voire en *moscovite* et en Hongrois, son *Traité de Morale* (1739), et même son *Abrégé de théologie chrétienne*[1] (1739), portent la griffe *de la Science des Mœurs* des Grotius, Pufendorf, Barbeyrac et autres maîtres d'œuvre de l'*Ecole du Droit de la Nature et des Gens* des XVIIe et XVIIIe siècles. Les preuves internes en sont légion. Le manque de preuves externes fait la faiblesse de notre hypothèse de travail[2], en sorte que notre démonstration d'un Ostervald affidé[3] de la Science des Mœurs, même réussie, laissera notre auteur au bénéfice de la présomption d'innocence!

On trouvera dans ce chapitre VIII des signes de pistes qui nous font croire qu'Ostervald conçut sa morale de la *vraie piété* en s'adossant aux thèses de *l'Ecole du droit de la Nature et des Gens.*

---

[1] *Compendium theologiae christianae.*

[2] Ostervald avait plaidé la *restitution* des biens retenus illégalement. Jean Barbeyrac l'en félicite fort dans la *Préface* à sa traduction du Pufendorf (§ LV). Serait-ce une preuve extérieure de la dépendance d'Ostervald de la Science des Mœurs? Nous l'avons cru un instant, mais découvert ensuite qu'il n'était pas le seul à plaider le devoir de restitution, dans: *De l'exercice du Ministère sacré* (p. 314) par exemple. Cicéron, qu'Ostervald pratiquait beaucoup, abordait déjà la question dans son *de Officiis* (p. 128, Paris, 1970, traduction Maurice Testard). L'archevêque John Tillotson l'avait abordé dans ses célèbres sermons (vol. VIII/354 traduction de Beausobre). Enfin M. de la Motte venait de traiter de la *restitution* dans les *Nouvelles de la République des Lettres* de décembre 1699 (p. 582). Le devoir de restitution était donc un sujet d'actualité, non une trouvaille de l'Ecole de Pufendorf.

[3] A la fin du XVIIe siècle, le terme signifiait *confident.* Nous le prenons ici au sens du Larousse qui commente: *partisan d'une société plus ou moins secrète.*

I
L'Ecole du Droit de la Nature et des Gens

Cette Ecole de jurisprudence, née au siècle des Lumières, fut initiée par Hugo Grotius. A la fin du XVIIe siècle elle avait déjà le vent en poupe. La célébrité de cette nouvelle école juridique atteignit son apogée en 1740. Le maître-ouvrage de cette Ecole est signé de Samuel Pufendorf. Il parut à Lund (Suède) en 1667; Ostervald avait quatre ans. Le livre fut traduit et amplifié par Jean Barbeyrac sous le titre: *Le Droit de la Nature et des Gens, ou système général des principes les plus importants de la morale, de la jurisprudence et de la politique* (...). Nous citerons l'édition de 1734[4], encore au bénéfice du *privilège* accordé par *MM. des Etats de Hollande et de Westfris.*

Voici, en ouverture de chapitre, une présentation rapide de quelques personnages-clés de cette *Ecole.*

Samuel Pufendorf (1632-1694), saxon de naissance, fut anobli l'année de son décès, en 1694, et s'appela désormais: *Freiherr von Pufendorf.* C'était la récompense d'un Roi à un serviteur méritoire de l'état, en même temps que le couronnement d'une carrière digne du siècle des Lumières. Qu'on en juge: en 1661 il est, à Heidelberg, le premier professeur de Droit de la Nature et des Gens (*Natur- und Völkerrecht*) d'Europe. En 1670 il l'enseigne à Lund. En 1677 Charles XI de Suède reconnaît la valeur du professeur en le nommant historiographe et secrétaire d'état à Stockholm. En 1686 il est à Berlin, toujours historiographe. Le Roi de Prusse le nomme membre du conseil privé (*Geheimrat*). Ostervald, alors diacre de l'Eglise de Neuchâtel, avait 23 ans. Le très renommé mathématicien, métaphysicien et philosophe, *Gottfried Wilhelm von Leibniz (1646-1716)* présentait S. von Pufendorf comme *un homme savant, très célèbre par son mérite*[5].

Jean Barbeyrac (1674-1744) originaire de Béziers en Languedoc, réfugié huguenot, s'était inscrit en théologie à l'Académie de Berlin, puis

---

[4] L'ouvrage de Barbeyrac en était à sa troisième édition, (à sa quatrième si on compte l'édition pirate de Paris 1712). Celle de 1734, la meilleure dit-on, fut rééditée en 1740, 1756, 1759 et 1771. Des informations qui donnent une idée de l'écoute que trouva le Pufendorf/-Barbeyrac au XVIIIe siècle.

[5] Voir: *Des Droits de l'Homme et du Citoyen*, par S. Pufendorf, traduit par J. Barbeyrac, Amsterdam, 1735, p. 382, (la première édition est de 1707).

passionné par le Droit naturel prôné par Samuel Pufendorf, J. Barbeyrac se fit le traducteur de son maître-ouvrage[6]. En 1703 MM. de Berne créèrent à Lausanne une chaire de Droit naturel et y nommèrent Jean Barbeyrac. Le jeune professeur quitta Lausanne, quelques quinze années plus tard, pour enseigner à l'Université de Groningue. Il venait d'apprendre que MM. de Berne s'étaient décidés à revigorer, à plus ou moins longue échéance, l'ordonnance de la *signature obligatoire* de la *Formula Consensus*[7]. Jean Barbeyrac en informa Turrettini, dont il se sentait fort proche.

Les orthodoxes fripons

Une raison supplémentaire pour plaider le cousinage d'Ostervald avec l'Ecole de Pufendorf, nous vient de leur commune aversion pour l'*Orthodoxie* de la *Formula Consensus* de commande en Suisse réformée[8].

J. Barbeyrac disait des Orthodoxes Suisses, partisans de la *Formula Consensus,* qu'ils étaient *rigides et zélés*, et de plus: *prétentieux, ignorants et persécuteurs*[9]. Ostervald, un jour, les traita d'*Orthodoxes fripons*[10]; cette citation pour dire que Jean Barbeyrac était du même bord que Turrettini et Ostervald. Mais ces personnalités restèrent en première ligne, alors que J. Barbeyrac fuyait les orthodoxes de la *Formula Consensus*, jusqu'à Groningue. Ses nouveaux collègues fumaient et buvaient beaucoup de bière, ce qui l'incommoda, mais moins que la *Formula Consensus* helvétique.

---

[6] Voir: Philippe Meylan: *Jean Barbeyrac et les débuts de l'enseignement du droit dans l'ancienne Académie de Lausanne*; Lausanne, 1937.

[7] Dans sa lettre à Turrettini du 20 septembre 1718, écrite de Groningue, Barbeyrac cite le droit naturel comme opposé à *la signature* de la *Formula Consensus* que des *orthodoxes présomptueux et persécuteurs* remettent à l'ordre du jour; *les souverains n'ont aucun droit d'exiger aucune signature.* Voir Budé, I/83. Le 22 avril 1722, Ostervald écrit à Turrettini: *Enfin L.L.E.E. de Berne ont frappé le coup.*

[8] J. Barbeyrac avait gagné Groningue avant que *le coup ne le frappa*, lui aussi. MM. de Berne n'avaient-ils pas entrevu, en nommant J. Barbeyrac professeur en Droit Naturel en l'Académie de Lausanne, qu'ils avaient mis en place un adversaire décidé de l'Orthodoxie de la *Formula Consensus*.

[9] Préface au: *Droit de la Nature et des Gens (...)*, p. IV.

[10] *Corr. Tron/Ost.* du 26 mai 1701.

Les Droits de l'homme et du citoyen *de 1675*

En 1675, S. Pufendorf avait publié un abrégé de son maître-livre de 1667, pour faire connaître ses thèses à un public plus large. J. Barbeyrac en intitula la traduction: *Droits de l'Homme et du Citoyen.* La version française parut à Amsterdam en 1703. Voici un extrait qui dit l'intention de l'auteur.

Tout le monde peut voir du premier coup d'œil que je ne me suis proposé autre chose que de donner à la Jeunesse un Abrégé court, et si je ne me trompe, clair et méthodique, des principales matières du droit. Il est de la dernière importance que les Jeunes Gens, qui viennent dans les Académies, soient instruits de bonne heure des Principes de cette science morale qui sont d'un usage manifeste dans la vie civile, et dont la connaissance de [par] toutes les personnes raisonnables, est d'un grand secours pour faciliter l'étude de la Jurisprudence en général, et de tous les éléments du Droit Civil de quelque pays que ce soit[11].

S. Pufendorf entendait construire un système de droit naturel, fondé sur des principes rationnels capables d'assurer le bon fonctionnement d'une société de droit, c'est-à-dire: administrée et policée par l'administration du roi de Prusse. Son ouvrage trouva une grande écoute.

Un Gentilhomme de Normandie, *amateur de Pufendorf*

Ce *Gentilhomme de Normandie* était un *ancien Capitaine de Cavalerie au service de S.M.* [Louis XIV?]. Il se fit, en 1753, l'avocat du retour en France des Huguenots éparpillés dans les pays de l'Europe du Refuge. Ce retour impliquait le rétablissement de certains articles de l'ex-*Edit de Nantes*, révoqué par Louis XIV en 1685; cette Révocation avait jeté près d'un million de protestants français sur les routes de l'Europe.

L'ouvrage de ce *Gentilhomme de Normandie* se référait aux *Droits de la Nature et des Gens* de S. Pufendorf. Il mit au premier rang de ses arguments la vertu de tolérance entre sectateurs de religions contraires. Il était persuadé que seule une *tolérance* réciproque pouvait permettre le retour des Huguenots dans *le beau pays de France,* leur patrie. Il écrit: *L'intolérance en matière de Religion est en général contraire au droit*

---

[11] P. XXV de la traduction de Barbeyrac.

naturel, elle est injuste et funeste, et contraire aux premiers et aux plus purs principes de la lumière naturelle et de la raison (...)[12].

Tout au long de son livre, l'ex-capitaine de cavalerie de S.M. se réclame en même temps du *droit de la Nature, des Lumières de la Raison, et des enseignements de la Révélation évangélique*[13], et en tire des arguments en faveur du retour des Huguenots dans leurs patries. Ce faisant il parlait le langage de la Science des Mœurs de Pufendorf et de ses partisans, d'Ostervald aussi.

Consulté en 1707 Ostervald avait conseillé de ne pas soutenir un tel projet. Prudent, il s'effrayait des problèmes que ce retour soulèverait, non seulement en France, mais encore dans les pays du Refuge brusquement désertés. Il était persuadé qu'une solution de la question des réfugiés huguenots pouvait trouver une autre réponse: par exemple en réunissant tous les peuples protestants autour de l'Eglise Anglicane (et donc du trône de Londres) par la vertu de la liturgie de Neuchâtel. Ostervald, comme l'ex-capitaine de cavalerie de S.M., faisait appel à la *tolérance, aux Lumières naturelles de la raison et à la révélation évangélique.* Les deux auteurs étaient manifestement entrés sur la même racine nourricière: *l'Ecole du Droit de la Nature et des Gens.*

L'ouvrage de l'anonyme ex-capitaine de Cavalerie de sa Majesté prouve que les thèses de l'Ecole du *Droit de la Nature et des Gens* étaient déjà entrées dans les mœurs, théoriquement du moins. Il est vrai qu'elles étaient enseignées dans les Pays du Refuge, depuis la fin du XVIIe siècle, par:

- le Jurisconsulte S. Pufendorf[14] lui-même;
- par des juristes audacieux comme le professeur de Leipzig fort connu: Christian Thomasius, au début du XVIIIe siècle;
- J. Barbeyrac à Lausanne[15];

---

[12] *Ibid.*, p. 21.

[13] Qu'il dit être morale, comme Pufendorf, Barbeyrac et Ostervald.

[14] La Préface de Barbeyrac parle des nombreuses éditions de l'ouvrage tirées en Suède, Allemagne et Hollande, que connut la traduction anglaise du Dr. Kennet en 1703. Il rappelle aussi les louanges que J. Locke et J. Leclerc ont adressées à Pufendorf (*Préface*, loc. c., p. CIX).

[15] Voir Ph. Meylan: *Jean Barbeyrac et les débuts de l'enseignement du droit de l'ancienne Académie de Lausanne,* Lausanne, 1937.

- Louis Bourget de Nîmes à Neuchâtel en 1716[16];
- faut-il ajouter par J.F. Ostervald? Qui s'en inspira en rédigeant son catéchisme de 1702, comme nous allons le montrer.

La quête d'une déontologie des conduites morales

La *Science des mœurs* se présentait comme une application concrète du Droit naturel. Elle se voulait une discipline scientifique, dont *les principes étaient tout aussi indubitables que ceux des mathématiques et de la géométrie*[17], du moins à en croire Jean Barbeyrac. Le jeune auteur précisait encore qu'elle était accordée à la *chose morale*. La démarche de la *Science des Mœurs* se voulait rationnelle et refusait toute considération métaphysique, tout recours aux vérités éternelles, toute référence aux intuitions mystiques.

La *science des mœurs* était, en fait, en quête d'une déontologie de la *chose morale*. J. Barbeyrac aurait pu en convenir, bien que les Pères de l'*Ecole du Droit de la Nature et des Gens* n'aient point utilisé ce terme[18]. Il faudra attendre 1834 et le livre de Jeremy Bentham pour que *la science des mœurs* soit présentée comme une déontologie des conduites morales[19]. Il est de bon ton de voir dans l'ouvrage de Bentham une méthode empirique, typiquement anglo-saxonne. Mais on lit déjà dans la *Préface* de Barbeyrac à l'ouvrage de Pufendorf, que la *Science des Mœurs pourrait toujours en appeler à la nature même de la chose, et en quelque façon à l'expérience*. Ne serait-ce pas déjà une démarche empirique à la Bentham? Nous sommes persuadés que les affidés de l'*Ecole du Droit de la Nature et des Gens* étaient bien à la recherche d'une déontologie capable d'inspirer une révision de la Jurisprudence, de la Morale et de la Religion, voire de la Politique. Preuve en soit leur critique de la philosophie (morale) des Anciens et des Modernes, des théologiens et des moralistes d'hier et d'aujourd'hui.

---

[16] Voir: *Biographies Neuchâteloises de F.A.M. Jeanneret* - Le Locle, 1863.

[17] Voir la *Préface* de Barbeyrac, p. VI. Pour appuyer ses prétentions, Barbeyrac fait appel à J. Locke en le citant longuement.

[18] Il n'est pas recensé par le Furetière.

[19] *Deontology or Science of Morality*, Londres, 1834.

II
Ostervald sectateur de Pufendorf

Les deux univers du discours, celui de la *Science des Mœurs* et celui d'Ostervald ont en commun toute une batterie de références; ce qui laisse supposer qu'ils puisaient tous deux aux mêmes sources.

a) Des structures majeures communes?

Dans les deux discours nous trouvons le même recours: à la religion et à la morale *naturelles* (c'est-à-dire conforme à la nature des choses), à la raison raisonnante (don unique de Dieu à l'homme), à une théologie construite sur une lecture historique des textes sacrés (abandon de la théologie scolastique). Toutes ces options conduisent, aussi bien Pufendorf/Barbeyrac qu'Ostervald, à transposer, par exemple, la christologie traditionnelle en messianologie. Voici quelques citations pour illustrer notre propos.

La Lex Dei naturalis et universalis

Ostervald partageait avec l'Ecole de Pufendorf la conviction que l'examen des lois naturelles, originelles et universelles, de la chose morale faisait apparaître les *vrais fondements de tous nos devoirs*[20].

Le *Journal littéraire* de novembre/ décembre 1713[21] résume comme suit un argument pris du *Commentaire philosophique* de P. Bayle: *Il faut absolument, qu'avant qu'Adam reçut des lois positives de Dieu, il ait eu déjà en lui-même une loi naturelle et des principes de l'honnête et de l'équitable, pour en pouvoir conclure, qu'il était obligé à l'observation de ces lois.* Pour P. Bayle aussi, la *Lex naturalis* est constitutive de la nature humaine *ab ovo.* Ostervald critiquait P. Bayle pour son impiété notoire, mais il s'accordait avec lui sur ce point de morale naturelle.

---

[20] Loc. c., p. IV.

[21] Voir p. 243, publié à La Haye.

Lex Dei *et raison raisonnante*

La *Science des Mœurs* insistait, bien avant Ostervald, sur la nécessité pour tout homme, de pratiquer les devoirs de la religion, *pour cela seul que Dieu l'a fait animal raisonnable*[22].

La religion dont il est question ici est *naturalis et originalis*, comme la morale dite naturelle. Le lecteur moderne est condamné à rester en marge de l'univers du discours d'Ostervald, s'il persévère dans l'opinion contemporaine que la religion, comme la morale, sont laissées à la souveraine appréciation de chacun. Pour Ostervald, comme pour l'Ecole du Droit de la Nature et des Gens, l'homme est structuré dans son être le plus profond par des lois pérennes en morale comme en religion. Certes on peut les transgresser, tout comme les lois des sciences naturelles. Mais personne ne peut échapper aux conséquences d'une telle transgression.

Ostervald rappelle si souvent que la *Lex Originalis,* comme la *Lex Christi* étaient accompagnées de Promesses et de Menaces divines; en sorte qu'il fit figure de Gendarme du Bon Dieu, et partisan de la pédagogie de la carotte et du bâton. Or, voici que les mêmes thèmes se retrouvent chez Pufendorf/Barbeyrac, et que les Promesses et les Menaces de Dieu jouent le même rôle dans le *Droit de la Nature et des Gens,* que dans le catéchisme. On lit dans le maître livre de Pufendorf: *On pourra mettre la vertu et l'innocence au nombre des choses sur lesquelles Salomon prononça son arrêt définitif: Vanité des vanités tout est vanité,* si on néglige la pédagogie de la carotte et du bâton[23]. Ostervald répéta donc cet axiome plus qu'il ne le lança. De part et d'autre on répète que la *Lex Dei, assistée des Promesses et Menaces divines* n'entend pas écraser les Hommes sous ses Impératifs, mais les conduire au bonheur.

Autre option commune: l'incontournable nécessité de faire appel à la raison (raisonnante): J. Barbeyrac écrit, toujours dans la *Préface,* au maître-livre de Pufendorf: *il y aurait grand sujet de s'étonner, si la science des mœurs ne pouvait pas être acquise, jusqu'à un certain degré, de tous ceux qui veulent faire usage de leur raison, dans quelque état*

---

[22] Voir Pufendorf/Barbeyrac: *Le Droit de la Nature et des Gens* (...), *o. c.*, III/IV I/, 11; II/13, 20.

[23] Cf. la *Préface Du Droit de la Nature et des Gens (...)* au Pufendorf/Barbeyrac, XCVII, I/78.

qu'ils se trouvent[24]. Ostervald, dans son *Traité des Sources (...)* écrivait en 1699 déjà: *le principal est de se défaire de tout préjugé et de conduire les choses dans la nature et dans leur origine.* En 1706, il applaudit Turrettini d'avoir enseigné *ex-cathedra,* qu'il faut savoir *se servir de la raison dans la théologie*[25]. Car la religion chrétienne doit aussi s'accorder aux structures morales et religieuses immanentes au genre humain. Pufendorf parlera de la *conformité des Devoirs que la raison nous impose (...)* avec les *maximes de l'évangile*[26]. Ostervald répète cette maxime.

Cette définition entrait nécessairement en concurrence avec la référence traditionnelle à l'action du St. Esprit. En effet, pour la *Science des Mœurs,* les relations de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu s'établissait, non par le médium du Saint Esprit, mais par celui de la raison (raisonnante). Ostervald acquiesce, mais n'en fait pas moins de curieuses réserves à l'occasion[27].

De la christologie à la messianologie

Ostervald, comme Pufendorf avant lui, substitua une théologie de l'histoire aux discours métaphysiques de la théologie d'hier; par exemple en substituant une messianologie à la christologie médiévale[28].

Cette messianologie considère les titres qui célèbrent la pré- et la post-existence du Christ comme des représentations imaginaires de la première Eglise, soucieuse de glorifier Jésus, le Messie ressuscité. La Résurrection était comprise par nos philosophes et théologiens des Lumières comme une démonstration visuelle de la survie de l'âme à la mort corporelle. Ce en quoi consistait au siècle des lumières, un des traits significatifs de la religion fondée par Jésus.

---

[24] *Ibid.*, p. II.

[25] *Traité des Sources (...)*, II/29, et Budé III/35.

[26] Voir *Préface,* loc. c., p. CXIII.

[27] Lettres à Turrettini du 14 juin 1713 et 27 janvier 1734.

[28] Les titres du Christ préexistant sont ramenés au même niveau épistémologique que les autres titres typiquement messianiques. L'Incarnation se fait naissance miraculeuse, tout simplement.

III
Inspirations parallèles

a) La Science des Mœurs, *âme du Catéchisme de 1702*

Nous avons affirmé, en ouverture de ce chapitre, qu'Ostervald laisse deviner sa dépendance de la *Science des Mœurs* de Pufendorf dans toutes ses publications, particulièrement dans son catéchisme de 1702, dans son *Ethica,* et dans son *Compendium* de théologie chrétienne publié en 1739[29]. Voici nos arguments.

Le *Catéchisme* de 1702 enseigne aux enfants neuchâtelois la règle générale qui leur permettra de décider si *une chose est contraire à la justice ou non.* La réponse attendue dit: *C'est la règle que Jésus-Christ nous a donnée et que la nature nous dicte, que nous devons faire à notre prochain ce que nous voudrions qui nous fut fait, et que nous ne devons pas leur faire ce que nous ne voudrions qu'on nous fit.* Voilà posé un des principes déontologiques de la morale naturelle, au moment où l'Evangile le déborde de toutes parts et l'élève au *sublime,* en disant: *si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel mérite en avez-vous?* (Math, 5/46, Luc, 6/32). Ostervald, dans ses *Réflexions*, commente comme suit Math. V: *Toutes ces instructions de notre Seigneur doivent nous faire sentir l'obligation indispensable où nous sommes de nous étudier à une vie sainte, et même d'aspirer de toutes nos forces à une grande perfection.* Voilà rappelé comment Jésus élève la morale naturelle de son stade premier, *grossier*, à celui sublime du Sermon sur la Montagne.

Du larcin

Voici un exemple inverse pris du Catéchisme de 1702, qui montre comment Ostervald enracine le *sublime* évangélique dans le terreau de la *morale naturelle.*

Il commence par poser l'évidence de morale naturelle: *On ne peut douter que le larcin* [sous quelque façon qu'il se commette] ne soit *un très grand péché; la nature même nous l'enseigne*[30]. (C'est nous qui soulignons).

---

[29] Imprimée en latin à Londres et à Bâle en 1739, et en traduction française à la Neuveville en 1740.

[30] Voir Catéchisme de 1702, p. 152-158.

Puis il fait le tour des diverses manières de s'approprier indûment ce qui appartient à autrui et nuance le degré de culpabilité (juridique) du larcin, comme la *Science des Mœurs.* Il dit, par exemple, qu'il est moins grave de voler un riche qu'un pauvre. Puis il énumère les conséquences aggravantes d'un larcin *envers les personnes et envers les choses.*

En toutes ces remarques, Ostervald rappelle les impératifs de la morale naturelle, pour mieux souligner la spécificité du commandement biblique: *Tu ne déroberas point,* commenté par le Sermon sur la Montagne.

R. Grétillat s'impatiente devant cette démarche d'Ostervald, sans se douter que notre auteur était un partisan de l'Ecole de S. Pufendorf. Il accuse Ostervald (nous l'avons noté au chapitre VII), de se perdre dans un labyrinthe de considérations morales superfétatoires, dès qu'il aborde un sujet de morale. Au vrai, Ostervald ne se perd pas en distinctions scolastiques, mais tente de *descendre dans le cœur de l'homme,* comme l'enseigne *expressis verbis* la *Science des Mœurs.* L'énumération des diverses manières de dérober, devait-elle lui servir d'escalier pour *descendre dans le cœur de l'homme*?

Pourquoi descendre dans le cœur de l'homme?

Ostervald, comme la *Science des Mœurs,* reprochait aux moralistes de son temps, voire aux Pères de l'Eglise, de traiter de la *chose morale* en s'en tenant à la surface des choses, en s'arrêtant aux Principes seulement. Il écrit: Pour *débiter des moralités sur la vertu et les vices, il faut bien du travail (...), mais quand on entre dans la véritable morale, quand on veut se rendre maître du cœur,(...) il faut descendre dans le détail particulier (...)*[31]. J. Barbeyrac plaide la même démarche dans sa *Préface* au maître-livre de Pufendorf. Puis, pour se faire bien entendre, il présenta une étude critique de l'enseignement de *la morale* des Pères de l'Eglise, qui ne s'en tiraient pas indemnes, comme on pense[32].

La liturgie d'Ostervald serait-elle une autre manière de descendre dans le cœur de l'Homme? Il nous semble, en effet, déceler la même griffe de

---

[31] *Traité des Sources de la Corruption* (...), II/76 à 78.

[32] Voir: *Traité de la Morale des Pères de l'Eglise (...),* Amsterdam, 1728.

la *Science des Mœurs* dans les textes liturgiques du Baptême, de la Ratification et du Mariage, nouvellement rédigés par Ostervald[33].

b) La Science des Mœurs *et la liturgie du baptême*

La liturgie neuchâteloise du baptême des enfants, rédigée par Ostervald, est construite autour de l'exhortation, adressée au père et aux parrains, *d'instruire cet enfant dans la foi chrétienne et la piété.* Le célébrant rappelle que cette éducation demande une main ferme: v*ous aurez soin d'exhorter cet enfant, et de le corriger quand il sera nécessaire, en sorte qu'il soit élevé dans la crainte de Dieu (...) et que toute sa vie soit employée à la gloire de Dieu.* Le père et les parrains ayant acquiescé, le célébrant baptise l'enfant *au nom du Père, du Fils et du St. Esprit,* conformément à la formulation de l'évangile de Mathieu[34]. La cérémonie baptismale comprend trois temps forts: le vœux des parents et parrains de voir cet enfant *employer toute sa vie à la gloire de Dieu,* leur engagement à lui donner une solide éducation, et enfin l'acte sacramentaire lui-même. Cette liturgie refondue est à dominante volontariste.

Qui compare la liturgie d'Ostervald avec l'anglicane découvre que notre auteur élimine de cette cérémonie la promesse baptismale vicaire, demandée aux parents et aux parrains, la fameuse déclaration que les enfants devront *confirmer et ratifier* une fois parvenus à l'âge de raison ou de discrétion.

Autre innovation: Ostervald ramena, à cette occasion, le nombre de parrains à deux. L. Tronchin l'en félicite[35]. Il se souvient qu'en la cité de Venise, on comptait parfois jusqu'à 50 parrains et marraines par baptême; signe évident de la suprématie des mondanités sur le sérieux spirituel et moral de cette cérémonie sacrée. Ostervald a-t-il pris cette décision sous l'influence de la *Science des Mœurs?* Nous le croyons.
On imagine volontiers les discussions déclenchées par cette réforme de la cérémonie baptismale. La suppression des *promesses* baptismales

---

[33] Nous empruntons nos arguments à la liturgie anglicane de 1661 et à la *Liturgie de l'Eglise de Neuchâtel* imprimée en 1713.

[34] Le recours à la formule baptismale enseignée par Jésus lui-même, fait que, malgré les innovations inspirées par la *Science des Mœurs*, le rite ostervaldien n'a pas perdu son caractère sacré.

[35] Voir: *Corr.Tron/Ost* du 10 juillet 1703.

traditionnelles n'était rien en comparaison de la suppression du nombre des parrains, coutume essentiellement sociologique.

c) La Science des Mœurs *et la liturgie de* Ratification

Ostervald a donc substitué la cérémonie de *Ratification* à la cérémonie de *confirmation (des vœux du baptême)*, un type de rite de passage en usage dans les Eglises anglicanes et luthériennes, où la confirmation n'a rien d'un sacrement.

L'âge de la profession de foi

On considérait au siècle des Lumières: *qu'un enfant au-dessous de 7 ans ne pèche point, parce qu'il n'a pas l'âge de raison*; ainsi le Furetière. C'est pourquoi la liturgie de ratification rappelle aux catéchumènes sortants, qu'ayant atteint l'âge *de raison ou de discrétion,* ils sont pleinement responsables de leurs actes devant la société comme devant la *Lex Dei*; et partant, de la ratification qu'ils vont prononcer. Ostervald les en avertit sans détour, dans les dernières pages du catéchisme de 1702. *Il vaudrait mieux ne pas la faire*, que de ne pas la tenir. Une manière ostervaldienne de *descendre dans le cœur de l'homme?* Pour ne pas en rester au formalisme traditionnel de la cérémonie de confirmation.

Le concile de Trente avait fixé l'âge de la profession de foi à 16 ans. Ostervald aurait reçu au catéchisme les enfants à partir de 10 ans. Donc, trois ans après avoir atteint l'âge de raison et de discrétion, c'est à dire sept ans. L'âge fixé par le droit romain pour l'accession des enfants à la responsabilité juridique.

De la valeur juridique des promesses vicaires

Le terme *Ratification* est pris du lexique juridique, en usage dans *l'Ecole du Droit de la Nature et des Gens.* Ostervald l'a-t-il choisi après avoir découvert la non-validité juridique des promesses baptismales dites *vicaires*? Il est vrai que le verbe *ratifier* se lit déjà dans la liturgie de confirmation de l'Eglise anglicane, où il redouble *confirmer.* Il suffisait à Ostervald d'en renverser l'ordre, ce qu'il fit. Au lieu de confirmer et ratifier, la liturgie de Neuchâtel porte: ratifier et confirmer.

Le Catéchisme londonien de Samuel Clarke, traduit en français par Christophe Benjamin Carrard, dit Carrard de Vienne, nous montre avec quel soin S. Clarke expose à ses catéchumènes les raisons qui doivent les décider à confirmer et ratifier les promesses vicaires de leur baptême, bien que celles-ci soient juridiquement invalides.

Ostervald aurait-il rencontré à Neuchâtel la même remise en question de la validité juridique des vœux vicaires, comme S.Clarke à Londres? L'inverse pourrait être vrai. On sait que S. Clarke avait été un des premiers en 1703, à vouloir traduire en anglais le Catéchisme d'Ostervald de 1702. Il n'acheva pas l'entreprise qui passa en d'autres mains. Mais ce premier enthousiasme permet de penser que S. Clarke importa de Neuchâtel à Londres (via le *Catéchisme familier*) la question de l'invalidité juridique des promesses baptismales vicaires, et la reprit dans son manuel. Quoi qu'il en soit, la réforme ostervaldienne de la liturgie de confirmation porte, comme celle de S. Clarke de Londres[36], la griffe méconnaissable de l'*Ecole du Droit de la Nature et des Gens de* S. Pufendorf.

La déclaration des Catéchumènes

Cette déclaration est tout aussi célèbre qu'incongrue. Qu'on en juge: *Nous ratifions et nous confirmons le vœu de notre baptême. Nous renonçons au Diable et à ses œuvres, au monde et à ses pompes, à la chair et à ses désirs. Nous promettons de vivre et de mourir dans la foi chrétienne, et de garder les commandements de Dieu tout le temps de notre vie.*

On est tout aussi étonné de trouver cette formulation liturgique (de frappe manifestement monastique), dans la liturgie baptismale des petits enfants de l'Eglise anglicane de 1661[37]. On s'étonne enfin de voir Ostervald la reprendre *ne varietur* dans sa liturgie nouveau style de 1701/1702.

---

[36] Voir notre étude: *Du salut par la foi, mais non point sans les œuvres*; dans: *Zwingliana,* Volume, XVII, cahiers 1-2, année 181-182, pp. 23 sv.

[37] Des adultes aussi il est vrai, comme dans la liturgie parallèle d'Ostervald. Christophe Benjamin Carrard de Vienne rapporte, dans sa traduction du catéchisme du Dr. Clarke, que l'évêque W. Wake aurait introduit la formule de la *Ratification* d'Ostervald dans la liturgie de Confirmation de son évêché, comme s'il découvrait une formule baptismale en usage dans l'Eglise anglicane depuis 1661! La légende dorée d'Ostervald fleurissait-elle donc aussi en Angleterre?

Parce que son radicalisme monastique aurait été un signe de son antiquité chrétienne? Nous le pensons, mais notre auteur ne s'en explique pas.

d) Science des Mœurs *et liturgie de Sainte Cène*

L'originalité de cette liturgie nouvelle neuchâteloise de Sainte Cène apparaît, à qui la compare à l'anglicane. La correspondance Ostervald / Turrettini nous apprend combien elle servit de référence (non de norme) à celle de Neuchâtel.

La liturgie anglicane de 1661 était lourde de citations bibliques et de développements doctrinaux. Celle d'Ostervald de 1712 en est volontairement dépouillée, mais surchargée, par contre, d'exhortations à la perfection morale. Serait-elle née, elle aussi, à l'ombre de la *Science des Mœurs* de Pufendorf? Nous en sommes persuadés.

Des amendements *à tout prix*

La nouvelle liturgie neuchâteloise de la sainte scène s'ouvre, comme l'anglicane, par une prière en faveur des autorités politiques et religieuses. Elle est suivie d'une intercession, nommée *collecte*, empruntée, elle aussi, à la liturgie anglicane. Le célébrant enchaîne sur la lecture du texte de l'institution du *repas du Seigneur*[38]. Cette lecture débouche, à son tour, sur une série d'*excommunications* incitant à la repentance/amendement *ceux qui ne sont pas du nombre des fidèles.* Le célébrant insiste lourdement: *il n y a que les vrais chrétiens qui y doivent être admis* [à la table du Seigneur] (...). Sur la même page on lit: *Jésus Christ ne présente ce saint Sacrement qu'aux vrais croyants (...), aux vrais fidèles et aux vrais pénitents*[39]. Cette excommunication est d'un réalisme étonnant. Elle donne le ton à toute la cérémonie et mérite citation.

Ainsi, suivant la règle que nous en avons dans l'Ecriture, au nom et en l'autorité de notre Seigneur Jésus-Christ, j'excommunie tous ceux qui ne sont pas du nombre des fidèles: les impies, les incrédules, les profanes, les jureurs, ceux qui sont rebelles à leurs supérieurs, ceux qui vivent dans les querelles et les haines, les impurs, les hommes sensuels et charnels, les ivrognes, les injustes, ceux qui retiennent le bien d'autrui, les avares,

---

[38] Contée par St. Paul en 1 Cor. XI.

[39] P. 135. Nous citons la Liturgie de 1799, imprimée à Neuchâtel par Louis Fauche-Borel.

les orgueilleux, les médisants et généralement tous ceux en qui l'amour du monde et ses convoitises règnent, et en particulier ceux qui ont été exclus de la participation des sacrements, soit dans cette Eglise, soit dans quelque autre, leur dénonçant à tous que pendant qu'ils ne s'amendent pas, la colère de Dieu demeure sur eux, et ainsi ils doivent s'éloigner de cette sainte table.

Cette avalanche de dénonciations ne laissait aux paroissiens visés que deux issues: ou *renvoyer leur conversion*[40] ou *s'amender*. C'était du moins l'intention de la liturgie. Ce texte d'excommunication, n'en reste pas au rappel des impératifs de la *Lex Dei,* ou des grands principes éthiques (chers à R. Grétillat), mais s'efforce une nouvelle fois de *descendre dans le cœur de l'homme.*

On en vient à se demander si, après la proclamation de telles *exclusions*, il restait encore quelques fidèles décidés à participer à la sainte communion! Certainement, car la liturgie rebondit et entame une nouvelle série d'appels à la pénitence, au nom d'une piété de plus en plus *sublimes.*

Communier, qu'est-ce à dire?

Après ces appels répétés à la *conversion/amendement*[41], le célébrant énonce la doctrine (du Réformateur U. Zwingle) qui sous-tend cette célébration.

La liturgie de Neuchâtel, comme celle du Réformateur de Zurich, Ulrich Zwingle, voit dans le Pain et le Vin de la Table Sainte les *signes visibles* de la vie spirituelle que Dieu veut faire habiter en nous[42]. Ostervald ne

---

[40] Une fuite qu'Ostervald reprochera impitoyablement à nombre de mourants, comme nous verrons encore.

[41] Déjà la Bible de Genève traduisait volontiers le terme grec *metanoia* par *amendement*. Ostervald ne l'a pas corrigé.

[42] *Contentons-nous donc d'avoir le pain et le vin pour signes et témoignage de ce que nous croyons. Croyons à ces promesses, que Jésus Christ, qui est la vérité même, a prononcées, c'est qu'il nous vient faire participant de son corps et de son sang, en sorte qu'il vive en nous et que nous vivions en lui. Nous ne voyons que du pain et du vin, mais ne doutons pas qu'il n'accomplisse spirituellement dans nos âmes tout ce qu'il nous représente par ces signes visibles, savoir qu'il est le pain céleste pour nous nourrir et pour nous faire vivre éternellement (...). Recevons ce sacrement, qui nous assure que la vertu de sa mort nous est imputée, comme si la mort nous l'avions soufferte en nos personnes. Ne nous détournons pas de J. Christ qui nous appelle avec tant de douceur, mais en considérant le don précieux*

parle ni d'*espèces eucharistiques,* comme la liturgie romaine, ni de *manducatio spiritualis* comme Jean Calvin. La Communion n'est, à ses yeux, ni participation métaphysique à l'être même de Dieu, ni union mystique au Christ céleste, comme le prône Calvin, mais l'engagement d'une piété vive décidée à se soumettre à l'Evangile de Christ, par une pénitence/ conversion à reprendre sans cesse.

Réactions neuchâteloises

On s'étonne de voir le Conseil de la Ville de Neuchâtel applaudir avec enthousiasme la lecture probatoire de cette liturgie, et même députer une délégation à la Vénérable Classe pour l'en féliciter. Le Conseil aurait-il été aveugle à l'indigence de cette nouvelle liturgie en citations bibliques, en gestes et symboles sacrés? Ou était-elle déjà gagnée à la *doctrine sacramentaire* du Réformateur zurichois[43].

Le peuple neuchâtelois avait illustré cette exhortation liturgique à la pénitence-conversion à renouveler sans cesse par la maxime socratique: *connais-toi toi-même.* Du moins si on en croit ce qui reste des livres des comptes d'Abraham Bourgeois aux archives privées de la Lance déjà citées plus haut.

e) La Science des Mœurs *et la liturgie du mariage*

La nouvelle liturgie du mariage d'Ostervald est plus indépendante de la liturgie anglicane de 1661 que la célébration eucharistique. Mais Ostervald l'a tout aussi surchargée d'exhortations éthiques.

Usages, doctrines et morale

Est absent de la liturgie neuchâteloise: l'appel du célébrant à tout un chacun de déclarer, ici et maintenant, tout ce qui pourrait empêcher le mariage projeté. Ce moment dramatique de la liturgie anglicane a été ramené à Neuchâtel à un simple constat: *il n'y a pas d'empêchement.* Les

---

qu'il nous fait, présentons-nous à lui avec un zèle ardent, afin qu'il nous rende capable de le recevoir. Pour cet effet élevons nos esprits et nos cœurs en haut (...).

[43] Voir liturgie neuchâteloise, *o. c.*, p. 136; nous faisons commémoration du sacrifice du Christ (...).

autorités municipales s'étaient inquiétées de la chose avant d'autoriser la célébration nuptiale.

La liturgie anglicane rappelle que le mariage endigue la prostitution, et vise la procréation de l'espèce humaine. Ostervald ne se prononce pas sur ces deux points; de peur de paraître grossier[44]? Il insiste par contre sur la complémentarité originelle de l'homme et de la femme, sur la sainteté du mariage et son indissolubilité, et enfin sur la soumission de la femme au mari. Il rappelle encore l'*impureté* qui menace la vie intime du couple. Ostervald cite St. Paul enseignant que nos corps sont *des Membres de Jésus Christ, les Temples du St. Esprit*, qu'il importe de ne *souiller ni de profaner* (...), car Dieu *détruira celui* qui viole le Temple [de l'Esprit] qu'est son corps.

La prière qui suit reprend la même thématique: elle demande aux nouveaux époux: de *vivre saintement, de surmonter tous les mauvais désirs de la chair* et de s'édifier *mutuellement dans la piété, dans la paix, et dans la chasteté*[45] *(...)*.La liturgie culmine donc en élevant les cœurs à la hauteur de la morale *sublime,* chère à Ostervald.

Les gestes liturgiques

Autre contraste frappant entre la liturgie anglicane de 1661 et la neuchâteloise de 1713: l'élimination des gestes liturgiques. L'anglicane indique les gestes attendus du ministre, des futurs époux, et du père de la fiancée. La liturgie de Neuchâtel n'en indique aucun, ni au célébrant, ni aux futurs époux. Elle ignore l'accueil des époux par le ministre à l'ouverture de la cérémonie, ainsi que la remise des anneaux aux fiancés. Enfin, la liturgie neuchâteloise réduit la bénédiction nuptiale à une prière élémentaire: *Notre Seigneur vous remplisse de ses grâces et de sa sainte bénédiction et vous donne de vivre ensemble saintement. Amen.*

---

[44] Ostervald oppose délicat à grossier; un contraste que l'on retrouve aussi dans la Préface du Furetière de 1704: *il convient aujourd'hui d'écrire en toute exactitude et toute la pureté que demande un siècle aussi accompli et aussi délicat que le nôtre.*

[45] Cette liturgie du mariage met en œuvre les thèmes majeurs du fameux traité d'Ostervald contre *l'Impureté* de 1708. Nous avons abordé plus haut la question de la chasteté maritale.

Ceci dit, personne n'embrasse personne, tout le monde reste au garde-à-vous. Il est vrai que ni Cupidon, ni Vénus n'étaient de la cérémonie, la timide Agape (de 1 Corinthiens 13). La *Science des Mœurs* certainement.

f) La Science des Mœurs *et la valeur morale des doctrines traditionnelles*

Dans les *Prolegomena* à son *Compendium theologiae christianae,* Ostervald pose le principe herméneutique fondamental suivant: *le but de la théologie est l'édification de l'Eglise et le salut des hommes, il est clair que dans toutes les doctrines il faut être attentif à leur utilité [morale], et que l'on doit particulièrement insister sur celles qui peuvent davantage contribuer à la Gloire de Dieu et à la piété de l'Eglise. Parmi elles il faut distinguer celles qui sont nécessaires de celles qui sont seulement utiles* ou encore *inutiles*. Ceci dit, Ostervald propose de répartir les doctrines, opinions et sujets de controverses, et même le langage biblique *figuré et obscur,* selon une *scala* en fonction de leur densité éthique respective.

La scala *d'Ostervald*

Ostervald apprend ainsi à ses séminaristes à distinguer les doctrines *nécessaires et utiles,* des *indifférentes, inutiles, dangereuses, voire mortelles.* On rencontre une *scala* de même type chez S. Pufendorf et J. Barbeyrac[46]. Mais voici tout d'abord la manière de peser le poids moral des doctrines d'Ostervald.

Nécessaires sont les doctrines sans lesquelles Dieu ne peut être adoré, ni le salut obtenu, telles que: "Dieu est", ou "Christ nous a rachetés".

Utiles sont celles dont la connaissance peut être d'un certain usage, sans être toutefois d'une absolue nécessité, telle que la compréhension de certaines prophéties, ou de passages incertains de l'Ecriture.

Inutiles sont les doctrines *qui ne servent en rien à l'édification et à la piété* comme les controverses sur le *mode de l'omniprésence divine, sur le mode de la génération éternelle du Fils de Dieu, ou sur celui de la procession du Saint Esprit. En outre il faut remarquer que ces questions*

[46] Le parallélisme avec le *Compendium* d'Ostervald est étonnant, alors même que ce dernier a rallongé la *scala* de Pufendorf et Barbeyrac par le bas en distinguant ce qui, en théologie, n'est pas seulement *inutile mais dangereux,* voire *mortel.*

inutiles sont le plus souvent nuisibles quand elles sont proposées comme nécessaires [au salut], définies imprudemment (...) et que, de plus, elles troublent la paix de l'Eglise[47].

Ostervald nous a habitués à plus de rigueur dans ses énoncés. Une chose pourtant est certaine: la valeur de tout énoncé de vérités religieuses (doctrines, opinions, sujets à controverse, l'interprétation des figures) est fonction de leur densité morale.

La scala *de la* Science des Mœurs

J. Barbeyrac, le traducteur attitré de S. Pufendorf, considère qu'il y a des *sciences vaines qui ont pour objet ou des faussetés manifestes, ou des choses frivoles et entièrement inutiles (...) [et] qu'il est indigne de l'homme de perdre son temps à étudier aucune science de ce dernier ordre.* Barbeyrac attend de la *Science des Mœurs* qu'elle distingue l'utile de l'inutile, non seulement en morale et en jurisprudence, mais aussi dans l'exercice des sciences exactes. L'ambition n'était pas nouvelle. Le Furetière nous apprend qu'au XVIIe siècle des esprits tout à fait rassis déclaraient l'algèbre une discipline inutile, en chose morale.

Le Souverain Bien

Ostervald suit les thèses de Pufendorf/Barbeyrac, mais il est manifestement gêné aux entournures. Il s'en explique dans une lettre à Turrettini du 28 août 1711[48]. *L'idée de l'utile est presque inséparable de celle du juste et de l'injuste, et il me semble qu'on peut prouver très solidement du bien ou du mal moral par ce qui est utile et par ce qui ne l'est pas. Mais il faut entendre ce qui sert véritablement utile à nous-mêmes et aux autres, en un mot le souverain bien qui est Dieu.* Les remarques de Turrettini sur ce sujet ne touchent, de l'avis d'Ostervald, que *(...) ceux qui voudraient établir pour règle du juste ou de l'injuste qu'un intérêt ou une utilité temporelle et particulière.*

Pour Ostervald la morale est l'envers ontologique de la piété. Il lui appartient, *de natura*, de crever le plafond de la morale jurisprudentielle

---

[47] *Prolégomènes* au *Droit de la Nature et des Gens (...)* c., p. 27-28.

[48] Du 28 août 1711, Budé III/82.

utilitaire et ouvrir le cœur humain au Souverain Bien, Dieu. Nous verrons que ce même thème est la cheville ouvrière de l'*Ethica* de 1739.

Comment mettre cette scala *en œuvre en théologie?*

Ostervald dicte à sa poignée d'étudiants les règles auxquelles *il importe beaucoup en théologie, d'être toujours attentif.* On s'attendait à une liste de doctrines *inutiles, indifférentes, dangereuses, voire mortelles;* mais non, Ostervald enseigne à mettre en œuvre *l'esprit de discernement.* Voici la traduction du passage en question:

1) *une doctrine rapportée dans l'Ecriture Sainte, clairement et fréquemment, accompagnée de la promesse du salut ou de menaces de condamnation, est fondamentale.*

Par exemple "le Christ est le Fils de Dieu", "il est mort pour les péchés des hommes", "les bonnes œuvres sont nécessaires", ou la doctrine de la Résurrection, celle du Jugement [aussi] *etc.*

2) *une doctrine, liée à un dogme fondamental si étroitement, que sans elle le dogme ne peut pas être conservé, est fondamentale. En revanche une doctrine qui renverse un dogme fondamental est nécessairement et par elle-même une erreur mortelle.* (Exemples: la foi en la prédestination?).

Il dit dangereuse, voire mortelle est *une doctrine qui supprime la piété et la crainte de Dieu(...); celle qui ne les supprime pas complètement, mais les amoindrit est dangereuse; et celle qui ne les amoindrit pas, mais qui simplement ne les fait pas avancer, est inutile.*

Ceci dit, notre auteur ouvre une parenthèse dans ce discours quelque peu scolastique et dicte: *une doctrine nécessaire au salut ne peut être longtemps et toujours cachée à l'homme honnête, disposé à s'instruire, qui recherche sincèrement la vérité.* Un tel homme *ne peut (...) s'égarer mortellement*[49]. Au vrai, ce n'est pas le pasteur qui parle, mais le philosophe des Lumières, persuadé que tout homme sincère est toujours en quête du Souverain Bien, c'est-à-dire de Dieu.

---

[49] *Prolégomènes,* loc. c., p. 29.

Des doctrines à ne pas fréquenter

Ostervald répartissait en Maître les doctrines, les sujets de controverse, et même les textes bibliques figurés et obscures sur sa fameuse *scala*; mais ses proposants? On aurait préféré voir notre auteur multiplier les exemples, dresser une liste des doctrines nécessaires, inutiles, dangereuses voire mortelles. Toujours prudent, Ostervald a préféré ne rien précipiter. Il est vrai que personne n'ignorait au séminaire, qu'il tenait la descente du Christ aux Enfers pour une doctrine inutile au salut; de même que l'*exhaltatio Adami*[50]; qu'il considérait la doctrine du salut *sola fide* comme *dangereuse,* et la foi en la prédestination comme *mortelle.*

Cette enquête a exigé du lecteur un peu de gymnastique théologique. C'était la rançon à payer pour découvrir comment Ostervald avait tenté de faire briller les rayons du siècle des Lumières dans la vie quotidienne de *nos peuples.* Considéré comme un savant *connu partout,* et *savant encore en vie,* comme un *personnage illustre de l'Angleterre,* Ostervald s'est servi, pour arriver à ses fins, des seuls *media* alors disponibles: la prédication, la liturgie, le catéchisme et l'imprimé.

La *Science des Mœurs* et l'*Ethica*

Nous ferons référence à la traduction française de l'*Ethica*, imprimée à la Neuveville en 1939 sous le titre: *Morale chrétienne.*

Dans les *Préliminaires* à cet ouvrage, Ostervald compare la morale des philosophes d'hier et d'aujourd'hui aux Lois et Préceptes de l'Evangile de Jésus-Christ, de la même manière que S. Pufendorf et J. Barbeyrac. Il montre qu'elles se situent dans le prolongement les unes des autres; mais souligne en même temps la spécificité de la morale chrétienne.

Une morale à trois niveaux

L'Ecole du Droit de la Nature et des Gens s'était donnée pour tâche de reconstituer les structures essentielles de cette *Lex Dei universalis* originelle. Elle était remontée jusqu'à la source des législations, des lois, us

---

[50] A. Bauty nous apprend, dans sa série d'articles du Chrétien Evangélique de 1861/1862, sur *Ostervald et sa théologie,* que notre auteur s'était entretenu de ce dogme avec la Duchesse de Nemours en *hochant de la tête.*

et coutumes en vigueur, pour en dégager le dénominateur commun. Sur cette lancée, Ostervald distingue, dans son *Ethica,* trois types de préceptes, lois et ordonnances:

- celui, élémentaire, de la *Lex naturalis, dont les Dieux étaient les auteurs,* à en croire les philosophes païens[51],(donc la morale naturelle);
- celui des lois morales et judiciaires nées des conventions économiques, politiques et sociales intercommunautaires;
- et enfin le type de morale *sublime* enseigné par le Sermon sur la Montagne, soit par la *Lex Christi*[52].

L'éthique sublime *d'Ostervald*

Le romancier et philosophe Miguel de Unamuno avoua un jour: *j'ai toujours suivi le Christ mais à distance.* Ce n'était pas un aveux de faute, mais de prudence, de faiblesse peut-être aussi. Ostervald demandait aux *vrais fidèles* de suivre le Christ, non *à distance,* mais au plus près, et s'approcher le plus possible la morale *sublime* du Sermon sur la Montagne.

Cicéron demande, dans le *de Officiis*[53], aux *gens de bien,* voire *plus que de bien,* de se mettre au diapason d'une morale exemplaire parce que noble. Ostervald est persuadé que l'Evangile vise plus haut encore, qu'il demande aux vrais chrétiens de tendre à la perfection, c'est-à-dire à la *sainteté.* C'est la raison qui lui fait prendre à contre-pied les moralistes, des philosophes chrétiens, et des *prédicateurs mondains aux discours fleuris,* qui ignorent ces différents niveaux de la *chose morale,* et enseignent comme chrétienne une morale digne de l'Antiquité et du Moyen-Âge, mais non du Messie des Evangiles. Ainsi le sermon V du volume de 1722 des *Douze sermons (...).*

---

[51] Voir: S. Pufendorf *Du Droit de la Nature et des Gens (...),* traduit par J. Barbeyrac, *o. c.,* II/3, 29.

[52] Nous avons déjà signalé en passant, qu'il fallait entendre l'adjectif *sublime* au sens du XVIIe siècle quand il désignait quelque chose d'éminent et de particulièrement difficile à maîtriser (comme l'astronomie).

[53] J. Barbeyrac, dans sa *Préface au Droit de la Nature et des Gens (...)* de Pufendorf, dénonce cette même thématique. Il faut rappeler que la *Science des Mœurs* ne se prononce pas sur la finalité des conduites justes, mais sur leur conformité jurisprudentielle.

Le Tableau du vrai chrétien

Dans son sermon sur *Galates* II/20, intitulé: le *tableau du vrai chrétien,* Ostervald s'en prend donc aux grandes figures de l'Antiquité, tels: *Platon, Socrate ou Sénèque*, et à ceux qui, aujourd'hui, présentent *tantôt des réflexions sur la vertu, sur la laideur du vice, sur le bien de la société, sur le cœur de l'homme,* non sur *Jésus-Christ, sa Croix, sa Grâce, son Esprit*[54].

Ceci posé, il nous faut faire un pas de plus, et rappeler que, pour Ostervald, la morale *sublime* est le fruit de la *vraie piété.* Son *Ethica* consacre cent soixante pages à cette thèse. Elles sont intitulées: *Des aides à la piété.* Elles renvoient à l'exemple de Jésus-Christ et des saints pour convaincre *qu'il est facile de vivre[l'éthique chrétienne] selon la piété*[55].

Conclusion
La présomption d'innocence

Les pistes multiples que nous avons suivies confirment notre hypothèse de travail: Ostervald pense et repense la théologie morale aussi bien que la théologie systématique, à la lumière des acquisitions de *l'Ecole du Droit de la Nature et des Gens* des Grotius, Pufendorf, Barbeyrac et autres[56]. Notre hypothèse de travail se verrait donc confirmée par les textes majeurs d'Ostervald, même s'il nous manque toujours son aveu explicite de ce cousinage.

Notre hypothèse se trouve confirmée par des informations d'Eamon Duffy, l'historien anglais déjà cité. Il nous apprend l'étroite parenté intellectuelle de *l'Ecole du Droit de la Nature et des Gens* et de *l'Illustre*

---

[54] Voir: *Sermons sur divers textes de l'Ecriture Sainte,* Genève, 1756, p. 159 sv. On lit le passage sur la prédication du Christ crucifié aux p. 191-192. D. Durand trouve ce sermon peu digne des autres du même volume. L. Henriod avait vu, au contraire, dans cette prédication sur Galates II/20, des échos de la prédication paulinienne du Christ crucifié, et en avait déduit que le credo d'Ostervald et sa piété n'étaient pas bien éloignés du Réveil. Nous avons déjà dit plus haut pourquoi il était dans l'erreur.

[55] Voltaire, on le sait, a pris le contre-pied de cette morale du sublime, et la ridiculise à l'occasion. Il est vrai que le Sermon sur la Montagne n'envisage pas le cas de légitime défense.

[56] Enseignées en 1716 à Neuchâtel par Louis Bourget de Nîmes. Voir: *Biographies Neuchâteloises* de F.A.M. Jeanneret, Le Locle, 1863.

Société de Londres. Sir J. Chamberlayne aurait traduit, en 1691 déjà, une histoire de la papauté sortie de la plume de S. Pufendorf, une traduction dédiée à l'évêque Compton de Londres, haut dignitaire anglican en charge de la *Correspondance* avec les Eglises protestantes du Continent. G. Burnet, évêque de Salisbury et parrain occulte d'Ostervald, aurait publié une biographie de S. Pufendorf. Cette parenté des esprits expliquerait-elle, en partie du moins, l'accueil fait à Londres du catéchisme d'Ostervald; un ouvrage manifestement marqué par l'esprit de l'*Ecole de la Nature et des Gens*? Et partant son succès européen?

En traitant en notre chapitre XVII, de l'influence du *Rational Catechism* de 1686 sur la manière de penser d'Ostervald, nous serons placé devant une question parallèle. L'identité d'inspiration est indéniable, et le mutisme sur la dépendance d'Ostervald identique. Faut-il en conclure que le renouveau philosophique cartésien et le renouveau juridique engendré par H. Grotius et ses successeurs avaient engendré une manière de penser qui, à l'époque d'Ostervald, allait déjà de soi?

Les citations et analyses de ce chapitre visaient non seulement à rendre plausible la dépendance d'Ostervald de l'Ecole de Pufendorf, mais aussi à mettre en évidence sa méthode de travail.

Ostervald recueille, à la surface des textes traditionnels chrétiens, les leçons de philosophie morale à la manière de Pufendorf. En un second temps, il recompose le déroulement du catéchisme, de l'éthique et des liturgies, en fonction des leçons de philosophie morale retenues, pour les présenter comme les exigences de la vraie piété. Ce faisant il réussit une double mutation: accorder l'enseignement chrétien à l'Ecole de Droit de la Nature et des Gens, et rendre la philosophie morale à son statut originaire: être le témoin de la vraie piété. Nous avons vu comment il enseigne cette double méthode à ses étudiants, dans le Compendium de théologie chrétienne de 1739.

CHAPITRE VIII

OSTERVALD, UN GRAND HOMME INTRA- OU EXTRA-MUROS ?

Argument

Ce chapitre défendra une nouvelle fois, preuves en main, qu'Ostervald fut considéré comme un savant des Lumières à Amsterdam, Londres, Berlin, Dresde et ailleurs, avant d'être appelé le Grand Ostervald à Neuchâtel.

Nous rappellerons aussi que son action fut contestée à Neuchâtel, qui semble avoir ignoré l'amplitude de son rayonnement extra-muros.

I
La *grandeur* du *Grand Ostervald*

Depuis la fin du XVIIIe siècle, les neveux et petits-neveux du *Grand Ostervald* ne cessent de s'interroger: pourquoi nos pères l'ont-ils dit Grand? Le temps accumula un nombre étonnant de réponses. En voici quelques-unes.

En 1747, les *Particularitez* déclaraient Ostervald *Grand,* au regard de sa remarquable piété, de son savoir, de son ministère de pasteur, de professeur et d'auteur modèle. Aussi, à y regarder de près, au nom de la victoire de son *orthodoxie raisonnée* (ou mitigée) sur celles de ses adversaires réformés, voire luthériens.

Quelque cent ans plus tard, Alphonse Guillebert, pasteur et professeur de philosophie à Neuchâtel, persuada ses compatriotes qu'ils avaient, *in illo tempore,* reconnu comme d'instinct, en Ostervald, *un Grand Homme*; Vox populi, vox Dei? Rappelons une nouvelle fois son texte: *ses concitoyens, reconnaissants des services qu'il leur a rendus, et l'envisageant comme une des gloires de leur petit pays, (...) avaient dès longtemps l'habitude de l'appeler* le grand Ostervald. *Sans prétendre que des étrangers lui donnent ce nom, nous croyons qu'il doit compter parmi les*

Pères de l'Eglise protestante, *parmi les ecclésiastiques éminents dont elle peut être fière*[1].

Le professeur A. Guillebert classait, avec raison, J.-F. Ostervald *parmi les Pères de l'Eglise protestante, les ecclésiastiques dont elle peut être fière.* Il manquait curieusement d'informations concernant l'opinion des *étrangers.* Les témoignages que nous avons réunis nous ont appris que ce furent *les étrangers* de Londres, d'Amsterdam, de Dresde, de Berlin, de Hanovre, d'Ulm et d'ailleurs, qui l'avaient en tout premier lieu, présenté à l'Europe cultivée comme *un Homme Illustre*, un *savant connu partout.*

En 1863, trente années plus tard, on vit le Réveil romand s'efforcer de dynamiter la statue légendaire du *Grand Ostervald*, dont les quatre versions des *Particularitez* avaient déclamé et entretenu le *culte de la personnalité* à Zurich, Berlin, Copenhague, entre autres.

Le pasteur L. Henriod de Valangin, partisan du Réveil, mais mal à l'aise au milieu des iconoclastes du *Grand Ostervald*, exhorta ses adversaires à retrouver *dans bien des traits, ce qui a fait d'Ostervald, non seulement un grand Homme, relativement parlant, mais un homme de bien.* Henriod, pour sauver les meubles, substituait Ostervald "l'Honnête-Homme", au *Grand Homme* cher, hier encore, au professeur A. Guillebert.

Ph. Godet se fit, à la fin du XIXe siècle l'avocat de la même cause, tout en laissant les iconoclastes du Réveil vilipender l'œuvre écrite de J.-F. Ostervald. Nous dirons plus loin les raisons apparentes de cette curieuse impuissance des avocats de la Défense du Grand Homme.

En 1904, R. Grétillat eut un mot qui révèle combien il ignorait tout de la vie, de l'œuvre et du destin européen: *il fut grand*, écrit-il moqueur, *parce que Neuchâtel était petit.* R. Grétillat avait repris *in mala partem*, une comparaison d'A. Guillebert pleine de révérence envers Ostervald. Nous avons résumé les différents persiflages dont R. Grétillat s'est rendu coupable, dans le chapitre VII; *Affaire Réveil contre Ostervald.*

En 1910, D. Lortsch découvrit[2] que la *Grandeur d'Ostervald* était née non du sentiment populaire neuchâtelois, comme le veut A. Guillebert, mais de la renommée européenne que lui firent trois de ses ouvrages: le *Traité des Sources (...)* de 1699, le *Catéchisme* de 1702, et surtout les

---

[1] Alphonse Guillebert: *Jean-Frédéric Ostervald, le disciple de Jésus-Christ,* Biographies religieuses, Genève, 1846, p. 342.

[2] D. Lortsch: *Histoire de la Bible en France, suivie de fragments relatifs à l'histoire générale de la Bible (...)*, Paris, 1910.

Arguments et Réflexions. Ces derniers s'imprimèrent, en effet, entre 1720 et 1723, en anglais, français, niederduytch et allemand. Les rééditions des *Arguments et Réflexions* au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle sont tout aussi impressionnantes. En 1889, les *Arguments et Réflexions* (imprimés à même le texte de la Bible de Genève rééditée par Ostervald en 1744), en étaient à leur quarantième édition[3]. Or, à cette date, l'opposition du Réveil à Ostervald, déclenché en 1686 par A. Bauty, battait encore son plein.

En 1947, nouvelle redécouverte de la grandeur d'Ostervald. Maurice Neeser, professeur de théologie systématique à Neuchâtel, annonça qu'il avait découvert la raison majeure de cette *grandeur*. Il s'y prit à deux fois pour bien se faire entendre[4]. Ostervald fut dit *grand,* écrit-il, pour avoir fait admettre au protestantisme francophone, les vertus du *synergisme,* doctrine catholique fort connue[5]. Maurice Neeser, alors Recteur, découvrait dans la même foulée en Ostervald un précurseur étonnant d'un œcuménisme façon XXe siècle.

A y regarder de près, le soi-disant *synergisme*[6] d'Ostervald est une variante du *sola fide de la Réforme,* non une renaissance de la doctrine du Concile de Trente. Ostervald s'en explique simplement et clairement à la fin de la première partie de son *Catéchisme* de 1702. Quant à son soi-disant œcuménisme futuriste, Ostervald a toujours parlé d'une tolérance réciproque, un thème cher à la Philosophie des Lumières, et exhorté les Confessions protestantes à s'y exercer, malgré leurs différents doctrinaux. Les conditions qu'il mit à la conversion de quelques professeurs de Sorbonne à l'Eglise anglicane[7], illustrent son soi-disant œcuménisme futuriste. Il faut exiger, écrit-il à Turrettini, une rupture franche avec

---

[3] Voir F. Delforge: *La Bible en France et dans la francophonie*, Publisud, Société Biblique de France, p. 185.

[4] Voir: *Grandeur d'Ostervald. – Discours prononcé à la séance d'installation du Recteur entrant en charge, le 28 octobre 1937* à Neuchâtel (Université) 1938; et *Jean-Frédéric Ostervald 1663-1747*, à la Baconnière; 1947 plaquette commémorative. La participation de Maurice Neeser était intitulée: *La leçon de Jean Frédéric-Ostervald*, p. 9-40.

[5] La doctrine du *synergisme* formulé par le Concile de Trente, enseigne que le salut chrétien est le fruit de la foi en l'édifice doctrinal catholique, appuyée de bonnes œuvres méritoires.

[6] Neeser parle *psychologie,* en disciple de la philosophie de la conscience religieuse de William James; Ostervald en *théologien juriste*, en disciple de Pufendorf. M. Neeser réchauffe le conflit de Martin Luther contre le Dr. Eck.

[7] Cf. Budé III/394-396.

Rome, et l'engagement de lire régulièrement les Saintes Ecritures en langue vulgaire aux services divins (comme on fit en Angleterre à l'époque de la Réforme). Ce disant, Ostervald ne faisait pas cavalier seul; il rejoignait l'avis de l'évêque W. Wake de Londres[8].

J.J. von Allmen, en 1947, contredit D. Lortsch. Le professeur de théologie pratique de Neuchâtel était persuadé que les énormes tirages successifs de l'*Abrégé de l'histoire Sainte* (qui ouvre le catéchisme de 1702) décidèrent de la renommée d'Ostervald, et donc de sa *Grandeur* aux yeux des Neuchâtelois. Nous dirons, plus loin, pourquoi il eut tort de fausser compagnie à D. Lortsch.

Notre inventaire n'est pas exhaustif. Mais il semble évident que Neuchâtel célébra longtemps la grandeur d'Ostervald sans trop en savoir la raison ultime. Au vrai, ce furent les lecteurs *éclairés et philosophes* de Londres, d'Amsterdam, de Berlin, du Hanovre, de Leipzig, du Wurtemberg, du Danemark et d'ailleurs encore, qui firent savoir à toute l'Europe des Lumières que Neuchâtel hébergeait un *Grand Homme* dans ses murs, un *savant connu partout,* un auteur que l'Angleterre comptait parmi ses personnages *illustres*[9].

EXCURSUS
Adversaires et ennemis neuchâtelois d'Ostervald

Cet excursus illustre de quelques récits les oppositions qui ont pesé sur le ministère d'Ostervald, le rendant *long et pénible,* comme le note l'éditeur de la Neuveville de la traduction française de *l'Ethique* d'Ostervald, non glorieux seulement, comme le clament les quatre versions des *Particularitez.* Nous nous arrêterons aux oppositions:

– des ennemis d'Ostervald en sa propre Eglise;
– de celle (chronique et délibérée) des Bourgeois de Valangin;

---

[8] Lettre du 21 octobre 1716 in Budé, *o. c.* Ostervald a entre les mains le mémoire de M. Aufrère, porte-parole de cette fraction de l'Eglise gallicane. Voici la citation d'Ostervald en son entier: *Je crois qu'il faut se contenter d'ôter l'autorité du Pape, et d'établir le Service et la lecture de l'Ecriture en langue vulgaire; dès qu'on aurait obtenu ces deux points, tout le reste suivrait. Ce qui arriva en Angleterre du temps de Henry VIII en est la preuve.* Budé 111/139.

[9] Voir notre chapitre XXI.

– de celle (couleur muraille), des adversaires de l'ombre;
– et enfin de celle (sourde et souterraine), d'une fraction des politiciens neuchâtelois, décidés à faire abroger la *pénitence publique.*

Nous traiterons en nos chapitres XIX, et XX de l'opposition constante et irritante, à Ostervald et à sa théologie, des différents groupes piétistes neuchâtelois, tout au long de la première moitié du XVIIIe siècle.

1. Des ennemis en sa propre Eglise

Que le Grand Homme eût pour adversaire les *orthodoxes rigides et zélés* de Berne et d'ailleurs, les *supralapsaires* comme Ph. Naudé, ou les *Docteurs luthériens* comme le Dr. Cyprianus, passe encore, mais qu'il eût pour ennemis *les gens de sa propre Eglise,* laisse songeur, même les laudateurs d'aujourd'hui d'Ostervald en refusent la pensée. Il est pourtant évident que l'Eglise de Neuchâtel n'était pas, sous la houlette d'Ostervald, qu'un cœur et qu'une âme. Notre auteur signale à Turrettini que la paix entre les membres de la Vénérable Classe était le fruit du refus de tout palabre doctrinal. *Chacun peut prêcher selon ses sentiments, mais il est défendu de disputer. Par ce moyen on est en paix; il y a parmi nous des particularistes et des universalistes, mais le peuple ignore cela, et nous sommes tous bons amis*[10].

Apprenons de quelques textes, comment notre auteur se comporta face aux adversaires qu'il comptait en sa propre Eglise.

Les opposants aux réformes du culte et des sentiments

Le prudent Ostervald recourrait toujours à une même méthode pour obvier à l'avance aux oppositions virtuelles que pourrait rencontrer l'*établissement* réformateur qu'il avait en projet.

En présentant un projet de réforme, Ostervald arguait des *desideria* des *gens de bien,* voire *des gens plus que de bien*[11]. Ou, autre variante, disait

[10] Lettre à Turrettini du 28 avril 1706; Budé III/42.

[11] Un superlatif d'usage courant qui laisse rêveur, alors même qu'on le retrouve chez Cicéron.

faire siennes les suggestions de quelques collègues de la Vénérable Classe, voire du Conseil de Ville. Il prenait parfois l'avis de Tronchin et de Turrettini[12]. Ceci fait, il se disait persuadé que le dit *établissement* s'imposait, et l'instaurait sans crier gare. Quand quelques opposants se manifestaient, ils se heurtaient au fait accompli. Voici en exemple l'institution de la liturgie de Sainte Cène de 1713[13].

Première étape: en 1712, la liturgie de Sainte Cène en vigueur est présentée par Ostervald comme une cérémonie contestée, *par les ministres et un grand nombre de personnes.* Ostervald écrit à Turrettini le 17 septembre 1712[14]: *La plupart de nos Ministres pensent là-dessus comme nous-mêmes*[15]; *nous avons même un grand nombre de personnes qui se plaignent de cette Liturgie, comme moi, et qui disent qu'au lieu d'animer leur zèle elle ne fait que le refroidir lorsqu'il s'agit d'aller à la Sainte Communion.*

L'opposition de quelques conservateurs étant toujours possible, Ostervald rédigea la nouvelle liturgie, la soumit à Turrettini[16]; puis, en février 1713, en fit lecture au Conseil de Ville[17]. Ces Messieurs applaudirent chaleureusement, et pour en féliciter la Vénérable Classe, lui envoyèrent une *députation.* Ostervald mit la dite liturgie en service à Pâques 1713; il la fit imprimer à Bâle avant la fin de l'année en même temps que les autres textes liturgiques en usage dans la Ville capitale. Il intitula cet *Agenda* liturgique neuchâtelois: *La liturgie, ou la manière de célébrer le service divin, qui est établie dans les Eglises de la Principauté*

---

[12] Voir par exemple une lettre du 30 septembre 1713, Budé III/116.

[13] Voir Budé III/98, lettre à Turrettini du 18 février 1713.

[14] Budé III/93.

[15] La charge d'Ostervald contre la liturgie calviniste est très dure: *ce n'est même pas une liturgie. Elle n'a absolument rien de commun avec la manière de célébrer l'Eucharistie qui a été en usage dans l'Eglise primitive; c'est un discours sans onction, où Calvin a mis ses idées sur la participation à la substance de la chair et du sang de Jésus-Christ, idées aussi absurdes que le sont celles des Papistes.* (Budé III/9). Les premières piques d'Ostervald contre la Sainte Cène calviniste datent du tout début de sa réforme du culte et des sentiments. La date (1712) de cette lettre fait penser à l'échec londonien de la liturgie *embryon.* C'est cet échec-là qui est à la source de cette reprise violente des critiques ostervaldiennes. On trouvera un chapitre consacré à l'histoire de la liturgie *embryon.*

[16] Budé III/116.

[17] Budé III/98.

de Neuchâtel et Valangin. Il la fit précéder d'une dédicace au Roi de Prusse, et fit relier le tout en un seul volume, chez Pistorius à Bâle.

Le 17 janvier 1714, notre auteur écrit à Turrettini que la nouvelle liturgie de Neuchâtel *donnera lieu à la critique de bien des gens,* et ajoute, heureux d'avoir réussi cette innovation: *cet inconvénient était inévitable*[18]. Mais, en fait, personne n'avait bougé avant les fêtes de Pâques de 1713. Après cette date les opposants se heurtèrent au fait accompli[19].

Une fois l'innovation en rodage, Ostervald fit savoir à Tronchin, à Turrettini, voire à Londres, que tout le monde se félicitait de ce nouvel établissement, et qu'à Neuchâtel tout était au mieux dans le meilleur des mondes.

2. Opposition des Bourgeois de Valangin

Les Bourgeois de Valangin s'opposèrent de toutes leurs forces au principe même des *établissements réformateurs* d'Ostervald. Ils la firent connaître dès qu'il fut question d'introduire, avant 1699 déjà, des Psaumes et des Hymnes nouveaux dans le culte/sermon traditionnel[20]. Ostervald crut sage de temporiser. Une mesure autoritaire ne pouvait qu'envenimer les relations de la Vénérable Classe, tendues déjà, avec Valangin. Les Bourgeois de Valangin étaient les mal-aimés de la Principauté et rendaient aux Neuchâtelois la monnaie de leur pièce. Un texte de la main de l'ancien chancelier Georges de Montmollin (conservé aux archives de la famille de Montmollin au *Château* de Neuchâtel) ne laisse aucun doute là-dessus.

Or voici que, entre 1725 et 1730, les dits Bourgeois de Valangin décidèrent, pour des raisons politico-religieuses que l'on ignore, de jouer aux révolutionnaires. Ils conclurent une alliance tactique avec les

---

[18] Budé III/120.

[19] J.A. Turrettini et Ch. Tribolet devaient être les seuls à savoir que cette liturgie de Neuchâtel et Valangin nouvelle manière était, pour une large part, une adaptation de la liturgie anglicane de 1661. Une curiosité qui nous a conduit à rédiger les chapitres XI, XII et XIII.

[20] Ostervald se plaint à Tronchin, dès 1703, de ce que les Valanginois *se révoltent contre les innovations.* En 1704, Ostervald n'a même pas essayé d'établir le nouveau culte à Valangin. Lettre à Tronchin du 14 février 1704.

Bourgeois du Landeron, de religion catholique pourtant, pour présenter d'une même voix leurs doléances à l'administration de la Principauté alors sous contrôle prussien. Leur haine du clergé neuchâtelois avait atteint des sommets himalayens. Ostervald raconte à Turrettini[21] comment les dits Bourgeois de Valangin appelèrent *les peuples à s'armer, à nous courir sus, à répandre notre sang, à purger le sanctuaire.* Les mal-aimés, individus ou groupe socio-politiques, ont souvent des comportements excessifs.

La Vénérable Classe prit peur, mais Ostervald, le prudentissime, crut sage de patienter. Il écrit à Turrettini: *Le temps où nous étions dans les plus grandes agitations étaient des temps heureux en comparaison de ceux où nous nous rencontrons*[22]. Mais lorsqu'il crut l'existence même du corps ecclésiastique neuchâtelois menacée par ces trublions aux allures révolutionnaires, il en appela à Berlin et demanda à l'épiscopat de Londres (par Turrettini interposé) d'intervenir auprès de sa Majesté prussienne. La position des conjurés semblait inexpugnable. Ils avaient l'oreille de personnalités haut placées de l'administration berlinoise, et s'en frottaient les mains.

Sa Majesté, mise au courant des événements par une délégation de ministres venus de Neuchâtel, ordonna: *Je veux que l'on aime nos pasteurs*[23]. Mais il dut s'y prendre à deux fois pour casser cette révolte contre l'ordre ecclésiastique établi. Après ces deux sommations, les bourgeois de Valangin rentrèrent dans le rang, mais n'en aimèrent pas leurs pasteurs pour autant. Ostervald d'ailleurs n'en demandait pas tant. Il lui suffisait que l'autorité de la Vénérable Classe fut restaurée[24]. Il demeure que les problèmes posés par les Bourgeois de Valangin pesèrent lourd sur ses épaules, et contribuèrent à rendre son long ministère *lourd et pénible.*

---

[21] Grétillat, *o. c.* Annexe LXIV, lettre du 27 novembre 1726 et LXIII 117, lettre du 17 avril 1726 et suivantes.

[22] Cf. Grétillat, *o. c.* Supp. LXIV/117 du 12 juin 1726.

[23] Budé, III/ 177, lettre du 5 février 1727.

[24] Cf. *De l'exercice du Ministère sacré*, p. 177.

3. Les adversaires de l'ombre

Au lendemain de la visite pastorale à tous les paroissiens de la ville Capitale[25], décidée par la Vénérable Classe, on entendit grommeler dans les coulisses. On murmurait que cette visite systématique à toutes les familles de la Ville sonnait le retour des méthodes inquisitoriales de la réforme calviniste d'antan. Réaction de grincheux qu'Ostervald fit mine de n'avoir point entendu et à laquelle il opposa l'émotion de paroissiens qui pleuraient de joie en voyant leurs pasteurs frapper à leur porte. Il n'empêche que le terme très fort d'*inquisition*, utilisé par Ostervald lui-même, écrivant à Turrettini, laisse penser que les éternels insatisfaits, couleur gris-muraille, n'ont jamais manqué à Neuchâtel et contribuèrent aussi, à leur manière, à rendre le ministère d'Ostervald *lourd et pénible.*

4. Les adversaires de la pénitence publique

Une autre opposition, plus sournoise, plus décidée aussi, fit son apparition, une fois la *réforme du culte et des sentiments* quelque peu rodée. Celle de Politiques décidés à faire supprimer *la pénitence publique.* La liturgie de 1713 traite du déroulement de cette pénitence publique sous le titre: *La manière de recevoir à la paix de l'Eglise ceux qui ont fait pénitence en consistoire.* Ce n'était pas une cérémonie de simple routine; c'était un spectacle de grande audience, source de honte pour les familles des *gens de bien.*

Extrait de la cérémonie de Pénitence publique

Voici un rapide extrait de cette liturgie.

Les pénitents qui y sont admis se mettent à genoux (...). Le pasteur leur annonce le pardon de leurs péchés, puis les exhorte:

Puis donc, mon frère (ma sœur), que Dieu vous a reçu en grâce, ayez soin de veiller à l'avenir, et de prier continuellement de peur que Satan, le monde et votre chair ne vous fassent retomber dans le péché.

Et nous, mes frères, recevons ce pauvre pénitent, (pénitente) avec joie et avec tendresse. Louons Dieu de son retour. Réjouissons-nous avec les

---

[25] Nous avons déjà traité de cet épisode plus en détail au chapitre II.

anges du ciel à cause de ce pécheur (pécheresse) qui vient aujourd'hui à la repentance. Puisque Dieu l'a reçu, (reçue), que personne ne le (la) méprise, ne le (la) regardons plus comme un étranger (une étrangère), mais aimons-le (la) comme un frère (une sœur), et témoignons lui notre charité et cordiale affection. Cette liturgie exprimait des sentiments fort généreux[26], mais humiliait les coupables issus des meilleures familles de la Cité.

Rappelons en exemple l'affaire du pasteur des Verrières, d'extraction noble. Il fut accusé d'avoir engrossé sa servante. Ostervald s'en ouvrit à Tronchin comme suit: *Il faudra que l'un ou l'autre [la servante ou le pasteur] soit censuré, et demande pardon à genoux devant la face de l'Eglise, avant que l'on bénisse le mariage*[27]. Mais il n'y eut, dans le cas présent, ni pénitence publique, ni mariage. Le pasteur coupable de fornication avait aggravé son cas en demandant à des jeunes gens de sa paroisse d'épouser sa servante enceinte, contre argent comptant. Et cela se sut. La Vénérable Classe décida la mise à pied du ministre. Quant à la jeune servante, elle éleva son enfant comme elle put. La cérémonie de pénitence publique était théoriquement une mesure de grâce mais le pasteur des Verrières ne pouvait plus y recourir *pour être reçu en grâce.* Son cas était trop grave et surtout trop publique. On ne sait si la jeune femme s'y soumit. Le pasteur des Verrières s'expatria et sollicita un poste en Angleterre. Ostervald, consulté, intercéda pour que miséricorde lui soit faite. Les archives de la SPG à la *Lambeth Palace Library*[28] ont conservé cette lettre. Nous l'avons eu entre les mains.

Cet exemple fait comprendre le désir des responsables de la chose publique de hâter l'abolition d'une coutume ordonnée par la Discipline ecclésiastique déjà abandonnée ailleurs, au pays de Berne par exemple. Bien que les cas fussent relativement rares. Une lettre d'Ostervald du 12 novembre 1707 confie à Turrettini: *Voilà le troisième exemple de ces sortes de scandales depuis huit ans*[29].

---

[26] Relevaient de la pénitence publique: les pécheurs scandaleux, les paillards, les adultères, les apostats, les meurtriers et les larrons, ceux encore qui consultent les devins et quelques autres (Budé, III/131, du 6 avril 1715).

[27] Lettre à Tronchin du 5 mai 1704.

[28] Voir SPG. *Papers in the Lambeth Palace Library, Calendars and Indexes prepared by William Wilson Manross*, Oxford, 1974. Cf. p. 70 sv.

[29] R. Grétillat – Suppl. XXIII/42.

Ostervald, informé de ces rumeurs, déclara que, lui vivant, personne ne remettrait en cause la *pénitence publique*[30]. Il était persuadé que son abolition allait ouvrir toutes grandes les portes de la Principauté à la licence publique. Aussi la cérémonie de la pénitence publique resta-t-elle en vigueur jusqu'à la mort du premier pasteur de la Ville Capitale[31].

Dans une lettre à Turrettini du 6 avril 1715[32], Ostervald rappelle que la Discipline ecclésiastique *a été observée sans la moindre opposition jusqu'à maintenant, et c'est à cause de cela que l'on voit le formulaire de la pénitence publique dans notre liturgie. Mais depuis peu, tous nos Politiciens et nos Principaux se sont mis en tête de décrier et d'abolir, s'ils le pouvaient, notre pratique. Et ce qu'ils prennent surtout à cœur, c'est d'en exempter les paillards, surtout parce qu'il y eut certaines personnes de famille qui se sont trouvées dans ce cas. La conjuration est si forte que si les choses de la religion dépendaient en ce pays du Magistrat, comme elles en dépendent ailleurs, la pénitence serait déjà abolie, mais c'est à quoi nous ne voulons en aucune manière donner les mains, ce que nous ne pourrions faire sans donner un très grand scandale.*

Un fardeau qu'il porta jusqu'à sa mort, pendant 32 ans; car les *Politiques et les Principaux* qui lui étaient contraires ne désarmèrent jamais. Un ministère glorieux? Certes, mais combien *lourd et pénible.*

---

[30] Nous verrons plus loin que la théologie d'Ostervald avait une triple mission: répéter les grands faits de la Révélation judéo-chrétienne, raisonner le discours traditionnel de la religion fondée par le Messie Jésus, et enfin, enseigner aux vrais disciples du Christ une sanctification jamais achevée ni méritoire. C'est ici que la théologie se faisait maîtresse de morale après s'être exercée à l'histoire et à raisonner avec le bon bout de la raison raisonnante.

[31] Cette cérémonie n'était pas une adaptation publique de la pédagogie ostervaldienne de la carotte et du bâton. Elle était une actualisation de la Discipline ecclésiastique instaurée par le Fils de Dieu. Autrement dit: ce furent les convictions théologiques d'Ostervald, non sa détermination à jouer les Gendarmes du Bon Dieu, qui sont à la source de son opposition aux politiques qui voulaient la supprimer.

[32] Budé III/131.

Conclusion

La grandeur extra-muros d'Ostervald contraste avec les difficultés, voire les petitesses, de son ministère proprement neuchâtelois. Comment les neuchâtelois ont-ils pu découvrir, *reconnaissants,* qu'Ostervald avait été un Grand Homme comme le dit A. Guillebert?

Frédéric de Chambrier découvrit, cent ans plus tard, que le *grand ministre Ostervald [fût] le premier neuchâtelois connu de toute l'Europe.* S'il avait eu accès aux sources extra-muros de l'histoire des textes du Grand Homme, il aurait découvert aussi que la renommée de notre auteur était née à Londres avant d'investir le continent.

Nous avons rappelé: que Gilbert Burnet, évêque de Salisbury, avait déclaré, et fait imprimer, qu'il voyait en Ostervald *un des meilleurs et des plus raisonnables théologien de notre temps*; que en 1720, le théologien Luthérien de Dresdes, V.E. Löscher, le félicitait pour son catéchisme, tout en le critiquant; que en 1740, Jean Dassier de Genève le rangeait parmi les personnages *illustres de l'Angleterre*; que le Dr. Ghys parle de l'audience et de l'amitié que lui portaient ses lecteurs des régions hanséatiques; que E.L. Rathlef déclarait en 1743 que les savants des pays germaniques étaient fiers de se dire de ses amis.

Accordons à R. Grétillat que, dans sa patrie, Ostervald fût Grand parce que Neuchâtel était petit, mais ce ne fût le cas ni à Londres, ni à Amsterdam, ni à Berlin, ni à Dresde, ni à Leipzig, ni à Francfort et ailleurs; sans parler de la renommée qu'il eut à Copenhague et Stockholm.

PARTIE III

À NEUCHÂTEL *TOUT EST ANGLAIS*

Prospective

Tout serait devenu anglais à Neuchâtel, en suite de la réforme du culte et des sentiments d'Ostervald. MM. de Berne l'affirmaient. D. Ancillon, ministre à Berlin, de passage dans la Principauté, s'en étonna. L'Illustre Société de Londres s'en faisait gloire.

Le chapitre X évoquera, en cette troisième partie, la naissance de la SPCK et de la SPG, la fraction proprement missionnaire de l'*Illustre Société de Londres*. Il en rappellera les premières activités en Amérique du Nord (au Canada en particulier), et aux Deux Indes (à Tranquebar et dans la vallée du Gange). Il dira la part (modeste) d'Ostervald dans cette entreprise à l'ambition mondiale.

Le chapitre XI dira comment le *Père en Dieu Gilbert,* évêque de Salisbury, joua, à Londres, le rôle de parrain occulte d'Ostervald. Il rappellera les interventions de la Cour de Londres en faveur de Neuchâtel: à Versailles peut-être, auprès de LL.EE. de Berne indiscutablement. Elles furent déclencées par l'évêque de Salisbury, volant, de son propre chef, au secours d'Ostervald. L. Tronchin, ayant appris une des interventions à Berne de la Cour de Londres, écrivit à Ostervald: Désormais vous ne craignez plus rien.Ostervald put,en effet, tenir tête aux dangereuses attaques de ses adversaires de la *Formula Consenus,* grâce au parapluie épiscopal londonien.

Le chapitre XII montrera comment Ostervald introduisit à Neuchâtel, pour la bonne cause, nombre d'us et de coutumes anglicans.

Le chapitre XIII contera l'échec de la publication, en 1712, de la traduction de la liturgie neuchâteloise (dite l'*embryon*).

Un de nos paragraphes, un peu croupion peut-être, évoquera l'anglophilie des Neuchâtelois à l'époque d'Ostervald. Hors de ce back-ground

les us et coutumes neuchâtelois n'auraient jamais pu se faire si aisément *tout anglais*.

Mais l'Eglise Réformée de Neuchâtel n'en devînt pas pour autant une succursale de l'Eglise d'Angleterre, même si Ostervald œuvrait, le sachant et le voulant, à mettre l'Eglise de la Principauté *en correspondance* avec l'Eglise anglicane. Nous verrons ce qu'il entendait par là.

CHAPITRE IX

UNE *CHARITY SCHOOL* À NEUCHÂTEL, DÈS 1701

Argument

Ce chapitre raconte l'ouverture, à Neuchâtel, fin février début mars 1701, d'une école pour enfants pauvres[1], et ce qui s'en suivit. Ostervald venait d'être nommé, fin janvier, *membre correspondant de la SPCK*. Cette promotion inattendue l'incita à faire montre d'un zèle de néophyte. Il ouvrit, dès le mois de février/mars suivant, *au bas de la ville,* une école à l'exemple des *Charity Schools* de Londres.

Le dernier paragraphe de ce chapitre rappellera l'étonnante anglophilie de la Vénérable Classe de Neuchâtel. Nous verrons qu'elle fera voter les réformes ostervaldiennes *du culte et des sentiments*, dès qu'elle sera persuadée de l'imminence d'un rapprochement plus étroit de leur Eglise avec celle d'Angleterre.

I
Le projet neuchâtelois d'une *Charity School*

La correspondance d'Ostervald avec L.Tronchin, J.A. Turrettini et la SPCK de Londres mentionne l'ouverture de cette école de charité. Mais ni les archives de la Ville, ni celles de l'Etat ne trouvaient trace de quelque acte fondateur que ce fut. Et pourtant, sa création à Neuchâtel en1701, était indéniable. Voici quelques-unes des références qui le font croire.

Témoins de sa fondation

Le 19 mars 1701, Ostervald s'en ouvrait à Tronchin: *nous allons prendre de nouvelles mesures pour l'instruction de la jeunesse et pour fonder des Ecoles. Je suis même sur le point de composer une espèce de catéchisme où je ferai entrer l'histoire, la doctrine et la morale. Mais si*

---

[1] Les Ecoles de Charité au pays de Genève suivront en 1703, celle du Locle en 1713, celle de Payerne en 1714, celle de Lausanne en 1726.

je travaille à cela, ce sera quelque chose de fort simple et qui ne servira que pour le menu peuple.

Le même 19 mars 1701, notre auteur en parle à Turrettini: *l'une des principales choses à quoi la société* [de Londres] *travaille, c'est d'ériger des écoles pour les enfants pauvres, et l'on fait tous les jours à Londres de nouvelles fondations pour ce sujet. Nous en ferons, s'il plaît à Dieu, autant ici (...), et, dès la semaine prochaine, nous établirons une nouvelle école pour les jeunes enfants*[2].

H. Vuilleumier fait lui aussi allusion, en 1888, à cette création dans son étude sur les *Catéchismes de nos Pères*[3]. A Londres, en 1899, onze années plus tard, la SPCK monte encore en épingle cette bien modeste réalisation[4]. On en trouve encore chez R. Grétillat en 1904, et chez R. Stauffenegger en 1983[5]. Tous les auteurs des XIXe et XXe siècles taisent l'inexplicable absence de documents fondateurs.

C'est en remuant de vieux registres des Archives de la Ville de Neuchâtel, que réapparurent les statuts de la *Chambre de Charité non consistoriale.* Un comité fut institué, en février/mars 1701, pour prendre en charge, non seulement cette nouvelle école, mais la réglementation de la charité publique en faveur des mendiants de la ville.

Scolarité des enfants pauvres et mendicité professionnelle

En fondant des *Charity Schools,* Londres ne posait pas la question de la mendicité citadine des enfants pauvres.On sait que le Piétisme luthéro-spenerien d'Allemagne s'y attaqua de front, considérant la mendicité galopante de la fin du XVIIe siècle, dont celle de l'enfance désœuvrée, comme une *honte pour la chrétienté.* Les *Pia Desideria* de Ph.J. Spener[6]

---

[2] *Lettres inédites adressées de 1686 à 1737 (...) à J.A. Turrettini*; E. de Budé, Paris-Genève, 1887.

[3] H. Vuilleumier: *La religion de nos Pères. Notices historiques sur les Catéchismes qui ont été en usage dans l'Eglise du Pays de Vaud, depuis le temps de la Réformation,* Lausanne, 1888, p. 162.

[4] Dans la plaquette du deux centièmes anniversaire de la fondation de l'*Illustre Société.*

[5] R. Grétillat: *Jean-Frédéric Ostervald, 1663-1747,* Neuchâtel, 1904; R. Stauffenegger, *Eglise et Société, Genève au XVIe siècle;* Genève, 1983, I/426.

[6] Philippe Jakob Spener – Schriften Band V. *Der Klagen über das verdorbene Christentum. Missbrauch und rechter Gebrauch*; Frankfurt a/Main 1685, *Natur und Gnade*; Frankfurt a/Main 1687, 2 vol., *Georges Olms Verlag.*

l'avait dénoncée. Le Piétisme fonda des maisons d'accueil pour mendiants, des centres de formation artisanale pour adolescents, et de recyclage pour adultes. Ces institutions furent fort mal vues des mendiants professionnels! Il fallait s'y attendre.

Les mêmes remèdes révèlent parfois les mêmes maux. La *Revolution of Mannners* en Angleterre, qui s'affirma à la fin du règne de Jaques II, s'en prit elle aussi à la gent mendiante. Puis la SPCK de Londres suscita, sous Guillaume d'Orange, des *Charity Schools.* La Reine Anne les vit se multiplier dans tout le pays. On y enseignait la lecture, l'écriture, la morale et *les principes de l'Eglise d'Angleterre.* Puis on en vint à fournir aux enfants accueillis, des vêtements, et à leur apprendre un métier. La SPCK insiste fortement sur cet aspect de la tâche des *Charity Schools,* du moins à partir de 1704[7]. Son argument: un métier est un complément indispensable à *la piété, à la vertu et à toute la vie.* La *Reformation of Manners*, comme les *Charity Schools* étaient manifestement inspirées par une religion à la fois empiriste et utilitaire, traits majeurs du siècle des Lumières.

L'avatar neuchâtelois

En ouvrant une école pour enfants pauvres à Neuchâtel en 1701, Ostervald entendait non seulement faire œuvre caritative, mais apporter une modeste *connaissance chrétienne* (*knowledge*) aux enfants des classes déshéritées. D'où son projet de catéchisme pour *le menu peuple.* Notre auteur était persuadé, tout comme les promoteurs londoniens, que de cette œuvre scolaire découlerait *la piété, la vertu et toute vie honnête.* On en trouve un écho de ce souci du premier pasteur de Neuchâtel, dans son catéchisme de 1702 (qui n'était vraiment pas destiné au *menu peuple*). Il y exhorte les catéchumènes des classes sociales les plus diverses, à devenir des *gens de bien,* comme Cicéron son fils, dans le *De Officiis*[8].

---

[7] Voir: *An account of the Methods whereby the Charity Schools; a proposal (...)Adding some Work to the Children Learning*: p.31-33 de *SPCK Annual Book 1704.*

[8] Gens de Bien s'oppose à *Méchants,* chez Ostervald comme chez Pufendorf. J. Barbeyrac, traduisant Pufendorf écrit: *on ne doit pas mettre au rang des méchants ceux qui quelquefois, se sont laissé aller à des excès ou à des injustices ou à des lâchetés, comme on ne doit pas mettre au rang des gens de bien ceux qui ont seulement fait quelques actes opposés, pour bien juger de ces différents caractères; il ne suffit pas de regarder un certain moment ou un certain espace de temps, il faut envisager toute la suite de la vie. O. c., I/6.*

Ostervald, ce faisant, fut aussitôt confronté avec le problème de la mendicité citadine, comme Ph. J. Spener à Francfort (dans les années 1685[9]). Preuve en soit le cahier des charges de la *Chambre non consistoriale de Charité,* du comité chargé de veiller au bon fonctionnement de cette école pour enfants pauvres.

La *Chambre de Charité non consistoriale,* appelée à la vie en février/mars 1701 par Ostervald, devait être responsable du bon ordre de l'administration de la charité publique, tant à l'Hôpital que dans les rues de la ville. A l'Hôpital, il fallait contrer la resquille des mendiants venus de l'extérieur de la ville bénéficier de la distribution de nourriture. La nouvelle *Chambre de Charité* embaucha des *chasse-gueux* pour cette fonction ingrate.

Notons en passant que la fondation de cette école de charité pour Enfants Pauvres ne faisait pas partie du programme ostervaldien de *réforme du culte et des sentiments.* Née de l'esprit qui soufflait de Londres, elle préluda, en quelque sorte, à la construction de la *Maison de Charité*[10], qui fut édifiée de 1720 à 1726.

II

La *Chambre de Charité non consistoriale* à pied d'œuvre

Les statuts de la *Chambre de Charité non consistoriale* avaient été rédigés une première fois en février/mars 1701. Ils furent la proie de l'incendie mémorable qui dévasta Neuchâtel en 1714. Ils ne furent reconstitués qu'en 1753[11]. Cette seconde rédaction fut consignée dans un registre à part, de peu d'emploi, ce qui explique son glissement dans l'oubli[12].

Ce registre nous apprend qu'Ostervald convoqua, pour le 16 février 1701, des personnalités de premier rang de la société neuchâteloise, les

---

[9] Les statuts de la *Chambre non consistoriale de Charité* de Neuchâtel ne le disent pas explicitement, mais le font croire.

[10] Voir Michèle Gavadini: *La Maison de Charité de Neuchâtel (1720-1803), thèse de licence de la Faculté de Lettres de Neuchâtel,* septembre 1977.

[11] Les statuts ont été recopiés dans le *Manuel Général de la Ville de 1701* p. 162.

[12] Les dates étonnent. La *Maison de Charité* était entrée en fonction en 1727. *L'Ecole de Charité* de 1701 serait-elle restée en service jusqu'en 1753?

priant de bien vouloir participer à la fondation d'une seconde *Chambre de Charité*, dite: *non consistoriale*. La *Chambre de Charité consistorial,* appelée à la vie à la fin du XVIIe siècle, était habilitée à accorder des prêts[13], à contresigner des contrats d'apprentissage, et à veiller à leur droite exécution, aussi bien par les maîtres artisans que par les apprentis. La Chambre *non consistoriale* sera chargée de veiller au bon exercice de la charité publique en la ville de Neuchâtel, dont l'école pour enfants pauvres était un des aspects.

Ostervald demanda aussi au *Conseil de Ville* de reconnaître officiellement la *Chambre non consistoriale de Charité*; puis il rédigea, sans perdre de temps, les statuts de la nouvelle institution. Le Procès-verbal de la séance officielle de fondation date du 16 février. Il prévoit que MM. les Quatre Ministraux convoqueront les membres de la nouvelle Chambre *pour l'établir en bonne et due forme en lui remettant l'administration des deniers provenant de la contribution des particuliers, des sachets de la bourse du Temple, et aussi le droit de faire les règlements qu'elle trouvera à propos, pour l'ordre de la dite Chambre et pour le soulagement des pauvres. Toutefois, lorsqu'il s'agira de quelque règlement d'importance, elle les devra communiquer à MM. les Quatre Ministraux, pour avoir l'approbation du Conseil.*

Les mêmes statuts du 28 février 1701 spécifient que cette nouvelle institution devra être composée de personnalités prises du *Conseil des quarante*, mais qu'on y ajoutera six notables bourgeois, ainsi que les pasteurs et le diacre de la Ville. Ces personnalités nommeront le Directeur de l'Hôpital, son trésorier, son secrétaire, l'huissier et les sergents appelés *chasse-gueux.*

Autre détail pittoresque: les six notables bourgeois seront choisis comme suit: *deux de la rue des Halles, deux de la Grand'rue, un de la rue du Château et un de la rue des Chavannes.* Ce choix aurait-il été dicté par un regain de mendicité sauvage, plus que par souci de la scolarisation des enfants pauvres?

---

[13] Une reconnaissance de dettes signée par Rodolphe Ostervald, le père de notre auteur, trouvée parmi les documents susdits, est un témoin précieux de cette *diaconie consistoriale.* En marge de cette reconnaissance de dettes, on lit une notice de la main ferme de notre auteur: remboursée par J.-F. Ostervald. Ce document est mis en évidence ostensiblement, comme pour prévenir toute contestation.

Le *Livre du Consistoire de Charité* nous fait connaître les noms des membres de la nouvelle Chambre et des rues de la ville dont ils auront la responsabilité: MM. *Georges de Montmollin*, ancien chancelier, et *Samuel Chambrier,* Procureur général, étaient responsables de la rue des Halles: MM. *François Chambrier,* maire de la Ville, et *Frédéric Rougemont,* maire de la Chaux-de-Fonds, avaient en charge la Grand'rue, et le *Sieur Heinzelli,* la rue Neubourg. Le Procès-verbal de la séance du Conseil de Ville du 14 février 1701, n'affecta personne aux rues du Château ni à celle des Chavannes, sans en donner les raisons.

La scolarisation des Enfants Pauvres

L'article VII des susdits statuts stipule que *la Chambre payera les mois des enfants pauvres dans les basses écoles, selon le règlement qui en a été fait.* Le texte ne fixe aucun plafond à la dépense envisagée. E. Quartier-la-Tente assure que les frais d'écolage pour les enfants *étrangers à la ville* se montaient à 4 bats par mois[14]. Nous n'avons pas retrouvé les anciens comptes de la nouvelle *Chambre de Charité non consistoriale,* et ignorons le montant de ses dépenses.

Emolument du Régent, opposition de la Vénérable Classe

Le 29 mars 1701 Ostervald demanda à la *Chambre Consistoriale de Charité* de prendre à sa charge le salaire du régent de l'Ecole pour Enfants Pauvres. Les finances de la *Chambre non consistoriale* auraient-elles été déjà épuisées? Les Archives de la Ville nous ont conservé jusqu'au nom du premier régent: Maître *Christoffle Comte* (ou *Compte*), originaire de Paris. Il avait été engagé pour 150 livres l'an.

Sir John Chamberlayne, alors secrétaire à Londres de la SPCK, tenu au courant de l'ouverture de cette école pour Enfants Pauvres, crut de son devoir d'encourager la Vénérable Classe de Neuchâtel à soutenir Ostervald dans sa volonté d'ouvrir une *Charity School* à Neuchâtel. Le 28 avril 1701 il écrit: *vous serez sans doute bien aise de savoir que, par la bénédiction de Dieu, les progrès s'augmentent tous les jours en ce pays-*

---

[14] Voir E. Quartier-la-Tente: *L'amélioration du sort de l'enfance anormale dans le Canton de Neuchâtel,* réimpression, Neuchâtel, 1914. L'auteur affirme que la scolarité au canton de Neuchâtel resta payante jusqu'en 1727.

ci. Il y a déjà plus de quatorze cents enfants des deux sexes instruits par les Ecoles charitables de cette ville et des environs, entre lesquels plus de huit cents sont habillés par les charitables contributeurs[15].

La Vénérable Compagnie de Neuchâtel aurait-elle regardé cette création d'un mauvais œil? Ostervald confie l'occasion à Turrettini, qu'à cette époque la majorité du Conseil lui était contraire et s'opposait comme d'intinct à ses moindres projets. L'ouverture d'une école pour enfants pauvres, *au bas de la ville,* fut-elle une occasion de conflit? On ne sait.

Règlement des fournitures scolaires

Deux mois plus tard, en mai 1701, nouvelle étape: la *Chambre Consistoriale de Charité* décide d'acheter deux cents exemplaires d'un florilège de textes bibliques, rédigé par Ostervald, *où figurent les principaux passages du Nouveau Testament qui établissent les Vérités et les Devoirs de la religion chrétienne.* L'arrêté du 23 mai 1701 de la nouvelle Chambre précise que ces *exemplaires sont à délivrer aux enfants pauvres des écoles de la Ville*[16]. On s'étonne de ce pluriel; la Chambre non Consistoriale aurait-elle ouverte une seconde classe pour enfants pauvres? En aurait-elle recensé deux cents en moins de trois mois? On devine que ce florilège correspondait au catéchisme *pour le menu peuple,* dont Ostervald avait esquissé les grandes lignes à Tronchin en mars 1701[17].

Le 2 février 1703, nouvelle générosité de la *Chambre Consistoriale de Charité* qui décide d'acheter pour *15 écus petits* des exemplaires du catéchisme d'Ostervald de Noël 1702. Cette emplette devait permettre *aux enfants des pauvres bourgeois d'être tant mieux instruits aux vérités de la religion chrétienne*[18]. Pourtant, la vente du dit Catéchisme était, à

---

[15] Voir AEN Dossier Ostervald.

[16] Le rapport de la SPCK, cité plus haut, fait lui aussi mention de ce florilège. Il se réfère à une lettre d'Ostervald du 23 mai 1701.

[17] Il comporte les mêmes trois volets: *historique, doctrinal et moral,* du Catéchisme de 1702.

[18] H. Vuilleumier (*Histoire de l'Eglise réformée au pays de Vaud (...),* IV/17/18) se dit persuadé que le Catéchisme de 1702 était destiné à l'origine aux enfants pauvres et aux simples. C'est aller vite en besogne, et confondre le florilège de 1701 avec le Catéchisme de 1702. Ce dernier était appelé à remplacer celui de Calvin. Cf. E. Arnaud: *Notice*

cette date encore, expressément défendue par MM. de Berne[19]. L'achat fut décidé cinq semaines après la promulgation de la défense bernoise, et fait figure de contrebande. Ce qui pourrait expliquer la précaution oratoire du procès-verbal du 2 février 1703. On y lit que la *Chambre Consistoriale de Charité* s'en remettait, en cette affaire, *à la prudence de M. Chambrier, maire de la Ville.* On s'étonne de voir ce catéchisme aller à l'école des enfants pauvres. Nous dirons, encore une fois, au chapitre XVII que c'était un maître-livre qui demandait une ouverture d'esprit peu courante au sein du *menu peuple.*

Le 22 août 1715 – douze années plus tard – la *Chambre de Charité consistoriale arrête* de faire imprimer des Cantiques qu'*on a trouvés à propos de chanter lorsqu'on communiera au sacrement de la Cène.* Cette décision tombe deux ans après l'instauration de la liturgie de Sainte Cène, de 1713. Les archives ne disent pas si la *Chambre Consistoriale* destinait ces cantiques à l'*Ecole pour Enfants Pauvres* de Neuchâtel[20]. On peut en douter; n'étaient admis à la Ste Cène que les adolescents ayant ratifié les vœux de leur baptême.

III

L'ouverture de *Charity Schools* au pays de Genève, en 1703

Nous avons vu Ostervald annoncer, le 19 mars 1701, à ses amis Louis Tronchin et J.A. Turrettini de Genève, l'ouverture d'une Ecole pour enfants pauvres à Neuchâtel. Il revient sur le sujet le premier juin 1701, espérant voir l'Eglise de Genève acquiescer concrètement aux buts de l'*Illlustre Société de Londres.* Cette lettre accompagnait un paquet de feuilles volantes, destinées à faire connaître les activités de la *société.* Elles étaient intitulées: *Relation succincte des diverses sociétés établies depuis peu d'années en Angleterre pour la réforme des mœurs et pour la propagation de la religion chrétienne. J'ai donné ordre,* ajoute Ostervald,

---

historique sur les deux catéchismes officiels de l'Eglise réformée de France, Calvin et Ostervald; Paris, 1885; D.Lortsch: *Histoire de la Bible en France,* Genève, 1910.

[19] Nous avons raconté ailleurs comment les ballots des premiers exemplaires de ce manuel arrivèrent par chariots de Morges à Neuchâtel, par un temps épouvantable, et comment, au soir du même jour, arrivèrent les lettres officielles de Berne en interdisant la vente.

[20] Au culte souvenir de la Réformation du mois de Novembre? Cf. J. Petitpierre: *Le psautier à Neuchâtel en 1700, Musée Neuchâtelois,* 1877.

qu'on en envoie une cinquantaine d'exemplaires à Genève. La pièce est d'une demi livre. Il est bon de la répandre, et elle a déjà produit un très bon effet dans cette ville (Neuchâtel)[21].

L'exhortation d'Ostervald aurait-elle portée des fruits? On ne sait, mais on apprend que ses amis L.Tronchin et J.A. Turrettini, voire même la Vénérable Classe de Genève se décide, non à ouvrir des *Charity Schools*, mais à engager des instituteurs pour l'enseignement gratuit des enfants des familles pauvres du pays de Genève. La dépense était prise en charge par l'Eglise. Une lettre de Tronchin à Ostervald du 18 mai 1703 nous apprend comment on s'y prit.

Je suis bien aise qu'on ait été content de la réponse que nous avons faite à la lettre de la Société. Nous lui écrirons au premier jour ce que nous avons déjà fait de bien qui répond à leur but. Nous avons fait établir des maîtres d'école en plusieurs villages qui n'en avaient point. Et nous leur offrirons une somme d'argent que nous avons depuis longtemps en dépôt pour répandre l'Evangile parmi les infidèles: mais je vous prie de ne leur en rien écrire et de nous laisser être les premiers à le leur faire savoir.

Genève aussi tient à faire bonne figure aux yeux de ces Messieurs de l'*Illustre Société de Londres*, que tout le monde croit, à tort, être une société *royale.*

L'ouverture d'écoles dans les villages du pays de Genève démunies de régents, répondait, de manière originale, aux exigences statutaires de la SPCK, aux sollicitations de Londres, et au zèle de néophyte de J.-F. Ostervald.

A cette date, Ostervald tient manifestement le haut du pavé. On le voit écrire à Londres pour soutenir la candidature de MM. Tronchin et Turrettini au titre de *membre correspondant.* Les deux professeurs de Genève remplissaient les trois conditions exigées par les statuts de la SPCK. Tous deux étaient des auteurs connus, voire célèbres; tous deux avaient adhéré de cœur aux buts de la Société; tous deux s'étaient engagés à ouvrir des *Charity Schools* dans leur pays; tous deux enfin étaient décidés à promouvoir la *knowledge* chrétienne, par la diffusion d'ouvrages, comme ceux d'Erasme de Rotterdam, de Hugo Grotius, des ouvrages classiques rediffusés à l'époque de la Renaissance, comme la Septuaginta, et autres

---

[21] Budé, II/390.

livres, que réimprimait la SPCK, une entreprise d'édition privée (non *chartered*), comme nous le dirons mieux au chapitre X.

Or, voici qu'on apprend en 1702/1703 que ces Messieurs avaient été nommés, sans avertissement, membres de la SPG, non de la SPCK comme initialement prévu. La SPG était une nouvelle société lancée par le roi d'Angleterre, Guillaume d'Orange, à l'instigation du Dr. Th. Bray, pour aller éclairer tout l'univers de la lumière de la *Knowledge* chrétienne.

*La SPG chargée d'*éclairer tout l'univers

Guillaume d'Orange avait décidé en 1702, avant la chute de cheval qui lui coûta la vie, d'élargir le programme d'expansion de la *knowledge* chrétienne (confié à la SPCK en 1698/1699), aux dimensions de *tout l'univers.* Il en avait chargé la SPG, la dernière née des entreprises de l'*Illustre Société.* Nous avons déjà en introduction cité l'ouvrage du ministre londonien Groteste de la Moth. Il célèbre le fantastique projet de Guillaume d'Orange, et nous restitue, entre autres, des lettres de Genève et de Neuchâtel qui disent l'entière adhésion des professeurs Tronchin, Turrettini et Ostervald à cette vaste aventure. Nous reviendrons sur les lettres de ces trois Novateurs romands dans notre chapitre X.

L'Europe protestante célébrait encore Guillaume d'Orange, le Vainqueur de Louis XIV, comme le Défenseur des peuples protestants, le Restaurateur des Libertés en Europe etc. Au lendemain de la naissance de la SPG elle lui découvrait une ambition nouvelle: *illuminer tout l'univers,* en apportant la *knowledge chrétienne* aux Païens, aux Juifs, aux Musulmans et même aux Papistes. Il visait, en fait, à faire œuvre civilisatrice. Non les armes à la main, mais en collaborateur pacifique de la Providence. Le malheur voulut qu'il tomba de cheval et mourut, avant le départ des premiers bateaux envoyés libérer les peuples de *la tyrannie* du *Diable,* les peuples qui lui étaient soumis depuis *trop longtemps*[22], *dans les régions ténébreuses de la terre.* Nous avons vu qu'en 1706, Groteste de la Moth croit, dur comme fer, à la réussite de cette entreprise, passée, en 1702, aux mains de la Reine Anne Stuart.

---

[22] Lettre de la liasse VIII des archives d'Ostervald aux A.E.N.

IV
De l'*Ecole de Charité* de 1701 de Neuchâtel à la *Maison de Charité* de 1726

Madame Michèle Cavadini rapporte, dans l'étude déjà citée, une lettre de 1674 d'Anne Geneviève de Bourbon[23] aux Quatre Ministraux, les invitant à ouvrir à Neuchâtel une *Maison de Charité* composée d'une *discipline*[24] *et de quelques manufactures*, pour combattre *l'oisiveté, la délinquance et l'indigence*[25]. Le tout aux frais de la Principauté. N'ayant pas trouvé d'agent actif pour la mettre en œuvre, cette suggestion resta lettre morte. *L'Ecole de Charité* naquit 27 années plus tard, au souffle de la *Reformation of Manners* de Londres.

Les donateurs/fondateurs de la Maison de charité

Le *Livre du Consistoire de charité* nous apprend qu'en date du 5 mai 1720[26], Madame Esther Chambrier née Jeanjaquet, veuve du Maître Bourgeois Chambrier, fit un don de 5.000 livres pour encourager la construction d'une *Maison de Charité* ou de *discipline.* M. J.-J. Lallemand offrit, le 24 janvier 1721, 3.000 livres, auquel il ajouta, en 1723, un autre don de 3.000 livres. Ces sommes furent déposées à la *Chambre consistoriale de Charité.* La construction de la *Maison de Charité* commença en 1724. L'institution ouvrit ses portes en 1726.

Un document daté de 1733 tomba du *Livre du Consistoire de charité.* Il résumait les dons de M. J.-J. Lallemand qui se montaient en 1733 à 193.700 livres. On raconte qu'il aurait décidé de ces dons à l'écoute des prédications d'Ostervald au Temple du Bas. 31.700 livres de lègue testamentaire avaient été consacrées à la construction de la *Maison de Charité.*

Il est difficile de trouver les raisons qui décidèrent Neuchâtel à mettre en chantier cette *Maison de Charité.* L'école gratuite *pour enfants pauvres* de 1701 *du bas de la ville* serait-elle devenue trop petite? Aurait-on songé,

---

[23] Princesse de Neuchâtel et veuve de Henri II de Longueville.

[24] Discipline signifie *aussi* au XVIIe siècle selon le Furetière: *une manière de vie réglée selon les lois de chaque profession.*

[25] Une trilogie qui ne parle pas de lutte contre la mendicité.

[26] Non en 1820, ainsi les Archives.

à étendre son activité à la formation professionnelle, à l'exemple des *Charity Schools de Londres?* On ne sait. Quoi qu'il en soit, J.-F. Osterald, présent en 1701 pour ouvrir une école pour les pauvres, l'est encore en 1726, pour inaugurer la *Maison de Charité.*

IV
L'essaimage des *Charity Schools* en l'Europe protestante

Avant la fondation de la SPCK, la promotrice londonienne des *Charity Schools* au pays d'Albion, diverses sociétés avaient lutté pour empêcher l'effondrement moral de leur pays. Parmi elles, la *Society for Reformation of Manners.* Elle naquit sous *le règne bref et tumultueux* de Jacques II., Roi d'Angleterre. Cette société publiait des tracts contre l'ivrognerie, les jurements, l'indécence publique, et prêchait le respect du dimanche. Ostervald était persuadé que la SPCK, promotrice des *Charity Schools,* était la plus importante des sociétés issues de la *Reformation of Manners.* D'autres groupes, appelés *serious young man* entendaient promouvoir la prière, la lecture individuelle de la Bible et la célébration du culte domestique.

Les *Charity Schools* se développèrent sur une grande échelle, sous le règne d'Anne Stuart, soit de 1702 à 1714. L'historien anglais, G. Trevelyan parle de la création *par centaine* de *Charity Schools.* La misère était telle, que leurs promoteurs décidèrent d'habiller les enfants les plus nécessiteux. En 1708, on citait en exemple une école de charité londonienne qui dépensait neuf shillings et deux penny pour vêtir un garçon, dix shillings dix penny pour habiller une fille. Les *Charity schools* donnaient de plus à ces enfants l'occasion d'apprendre un métier, complément indispensable à *la piété, à la vertu et à toute vie honnête.* Malgré la multiplication étonnante des *Charity Schools,* la demande restait énorme. A la fin du règne d'Anne Stuart, en 1714, plus de 5000 garçons et filles de la ville de Londres, et 20.000 dans le reste de l'Angleterre, attendaient d'y être reçus.

L'Institution pédagogique de Halle

L'idée d'ouvrir des *Maisons d'accueil* pour enfants et de jeunes adultes mendiants vint de Philippe Jacob Spener, premier pasteur à Francfort, en 1685. Elle fut reprise par le Dr. en théologie A.H. Francke à Glaucha en

1691. Celui-ci donna aux établissement pour pauvres un essor inattendu. Il nous faut y consacrer quelques lignes, pour souligner l'aspect typiquement siècle des Lumières d'institutions en apparence essentiellement caritatives.

Nous avons déjà signalé que le modèle londonien essaima, et fit naître des *Maisons de Charité* (*instituions caritatives*) à Neuchâtel, à Genève, plus tard à Lausanne, à Berlin, à Amsterdam et Stockholm. L'œuvre scolaire, pédagogique et philologique de A.H. Francke (1663-1727, un contemporain d'Ostervald), est plus ambitieuse que celle des *Charity Schools* que nous venons d'énumérer.

Le personnage

Etudiant passionné de langues orientales, de l'Hébreu en particulier, A.H. Francke fut écarté de la carrière universitaire par le professeur Carpzov de Leipzig. Nommé ministre du culte à Erfurt, il en fut déclaré *persona non grata* et éliminé. Puis il fut reçu pasteur à Glaucha en 1691. Il y fonda, dès son arrivée, une école pour enfants pauvres.Il y ajouta une *Deutsche Schule,* pour y recevoir les enfants de la bourgeoisie, puis un *Paedagogium* pour les enfants de la Noblesse, et même un *Latinum.* Des pensionnaires affluèrent, qui ne venaient pas des enfants des milieux *pauvres,* ce qui lui donna l'idée d'ouvrir un *Seminarium selectorum praeceptorium*, une section qui formerait les cadres indispensables à son œuvre scolaire, non plus caritative seulement. Non content de ces institutions, il couronna l'institution de Halle par un *Seminarium orientale.* En sus de toutes les charges que lui imposaient ces institutions, il accepta le poste de professeur de langues orientales à l'Université de Halle. (Sur la recommandation de Ph.J. Spener).

Il semble évident que l'Institution de Halle se voulait, non seulement au service de la charité, mais aussi de l'ambition des Lumières: ajouter à la foi le savoir utile (la knowledge). Le rayonnement de Halle sur l'histoire de la pédagogie en Allemagne fut très important. La célèbre et moderne *Realschule* en est un des fruits.

Rappelons encore que A.H. Francke était persuadé, comme Ostervald, de la proximité d'un renouveau religieux. Ses nombreuses relations en Allemagne, en Angleterre, aux Pays-Bas et au Danemark, ses échanges avec Leibniz aussi, l'en avaient persuadé.

V
L'anglophilie des Neuchâtelois

L'établissement sur le Continent d'Ecoles de charité pour Enfants Pauvres, fut porté par l'anglophilie ambiante des peuples *encore protestants* et des partisans des Lumières; à Neuchâtel par la Vénérable Classe. A la fin du XVIIe siècle, tout acte caritatif, humaniste, voire politique, portait chasuble, c'est-à-dire avait des implications religieuses.

Louis XIV avait voulu refaire une Europe *à nouveau toute catholique*, à la force des baïonnettes. Guillaume d'Orange était soutenu dans son opposition armée au Roi-Soleil par une Eglise anglicane fière de son Roi, de ses évêques et de sa liturgie. Autre projet à la fois politique et religieux: la volonté de Guillaume d'Orange de regrouper les pays protestants autour de l'*Union Jack*, de l'Eglise d'Angleterre, de ses évêques et de sa liturgie.

Cette interférence des projets politiques et de la concurrence des religions se vérifie jusque dans les débats de la Diète des Cantons protestants, à Aarau. Quand, en 1701, la SPCK de Londres offrit aux Eglises réformées de l'Helvétie, d'entrer *en correspondance avec l'Eglise d'Angleterre,* la Diète refusa. Sir Hales [porte-parole de Londres en cette affaire] s'en étonna. Ostervald écrit le 5 octobre 1701 à Tronchin, que Sir Hales s'étonnait *du peu d'empressement des Eglises réformées de Suisse à rechercher l'amitié de l'Eglise anglicane.* On apprit, après coup, que les décideurs avaient craint, en entrant en matière avec la SPCK, d'indisposer les Cantons Catholiques. Au vrai, les dits décideurs (en l'occurrence MM. de Berne) étaient sous la coupe de l'*Orthodoxie de la Formula Consensus*, et opposés nécessairement à toute allégeance politico-religieuse envers l'Angleterre. A Neuchâtel il en était tout autrement.

Quand, la même année 1701, *l'Illustre Société de Londres* donna à la Vénérable Classe l'opportunité *d'entrer en correspondance* avec l'Eglise anglicane, les Neuchâtelois n'hésitèrent pas. Le pasteur Gélieu, alors doyen, écrivit à Londres, pour dire la vénération que la Vénérable Classe portait au Trône et à l'Eglise d'Angleterre.

La lettre de 1701 du doyen Gélieu

Cette lettre du 10 juin 1701[27] dit: *in the name of the whole body of divins* de Neuchâtel, la vénération que la Vénérable Classe portait à Guillaume d'Orange, *le champion des Libertés en Europe,* et le crédit que la Vénérable Classe faisait à l'Eglise Anglicane. En voici une libre traduction.

Les ministres neuchâtelois voient dans le roi d'Angleterre le plus grand restaurateur des libertés de l'Europe, dans la SPCK une société réformatrice de la piété et des mœurs des honnêtes gens. Ils considèrent comme un grand honneur la nomination du pasteur Ostervald comme membre de leur société. Cette nomination d'un des leurs à la SPCK a redoublé le zèle de toute la Classe à imiter un tel exemple. Ils assurent la Société de Londres de leur détermination à dissiper l'ignorance, à combattre l'erreur et à faire revivre la charité défaillante des chrétiens. Ils protestent enfin d'avoir toujours eu pour l'Eglise d'Angleterre un profond respect, et n'ont point hésité à entrer en correspondance avec quelques membres de la société; enfin, ils s'engagent pour toujours à prier pour la prospérité de l'Eglise anglicane.

La lettre de Charles Tribolet

Une autre lettre, datée elle aussi de 1701, écrite par le ministre neuchâtelois Charles Tribolet, ne dit rien d'autre. Il assure, à son tour, que les ministres de Neuchâtel *look upon your King as the great Restorer of the Liberties of Europe; So they consider the Society as the Reformer of Piety and Good Manners, and that the Honour it has done them to choose one of their Members a correspondent and to write to their whole Body, has redoubled their Zeal of imitating such an example. That they are exceeding sensible of these Marks of the Societies Goodness and that they will verdantly apply themselves to Dissipate Ignorance and combat Error, and to revive the Languishing Charity of Christians. That they have always a profound Respect for the Church of England, & that they have longed for an opportunity of entering into a Correspondence white some of her Members,and lastly, that they will ever pray for her prosperity* [28].

---

[27] Voir: *Two Hundred Years the History of the Society for promoting Christian Knowledge, 1698-1898,* p. 119.

[28] *Two hundred Years, SPCK 1698-1898,* p. 119.

On ne sait si la Vénérable Classe était renseignée quant au rôle stratégique dévolu à la Principauté par la stratégie européenne anti-Louis XIVe de Guillaume d'Orange. Ostervald ne pouvait l'ignorer. Il était plus proche peut-être de l'Eglise anglicane et de ses responsables politico-religieux que ses collègues Gélieu et Tribolet. Il avait même cru, un instant, que sa nomination de membre de la SPCK l'avait intégré dans une *corporation royale* au service du bon vouloir de Guillaume d'Orange. On ne sait quand il découvrit qu'il s'était trompé[29]. Ce qui ne changea d'ailleurs rien à son admiration pour le Roi de la Grande Bretagne, ni à son profond respect pour l'Eglise anglicane, ses évêques et sa liturgie.

Un parti wilhelmiste à Neuchâtel, avant 1699?

Au vrai, les Neuchâtelois légitimistes – donc non Contistes – n'avaient pas attendu la victoire de Ryswick (1697[30]) pour se sentir orangistes ou *wilhelmistes* de cœur. Les pasteurs de la Principauté avaient, bien avant Ryswick, encouragé leurs paroissiens à rallier les troupes de Guillaume d'Orange aux Pays-Bas. A la même époque, ils contrecarraient aussi les officiers français venus recruter *des Suisses* pour les armées du Roi Soleil. La Princesse de Nemours, souveraine de Neuchâtel, une Bourbon pourtant, laissait faire.

Un pasteur réformé défroqué au service du Roi Soleil

Le refus de recruter venait, en réalité, de MM. de Berne. Ce qui avait irrité Versailles. On chargea M. J.-B. de Stouppe (ou Stoppa) de rédiger un livre sur *La religion des Hollandais*[31], pour convaincre MM. de Berne

---

[29] *Corr. Tron/Ost.* du 4 décembre 1704.

[30] On sait que ce traité consacrait la défaite des troupes françaises aux Pays-Bas, et, surtout, brisait l'orgueil du Roi Soleil, décidé, hier encore, à éradiquer ces hérétiques de Protestants des terres catholiques d'Europe.

[31] *La religion des Hollandais,* Cologne 1673 de J.-B. de Stouppe (ou de Stouppa). L'auteur argumente: on dénombre aux Pays-Bas, non seulement des Réformés, (*ceux de la Religion*) mais des Catholiques romains aussi, des Luthériens, des Brounistes, des Indépendants, des Arminiens, des Anabaptistes, des Sociniens, des Ariens, des Enthousiastes, des Quakers, des Borrelistes, des Moscovites, des Libertins, des Chercheurs et des Piétistes (p. 121, 157). Cf. la réponse à Mr. de Stouppe de Jean Brun *ministre des Armées*, chez R. Stauffenegger *Eglise et société – Genève au XVIIe siècle,* 2 vol., Genève, 1983, II/251.

que la Suisse avait tort de considérer les habitants des Pays-Bas comme des Réformés, et n'avait donc aucune raison de s'en sentir solidaire.

M. J.-B. de Stouppe était un ministre réformé défroqué; il servait comme officier dans un régiment commandé par son frère dans les Flandres. Il nous a laissé des informations inédites sur le fourmillement des sectes d'inspiration protestante aux Pays-Bas. Un livre qui amusa fort Ostervald, mais ne put convaincre MM. de Berne, qui maintinrent leur défense de recruter. Neuchâtel, tout heureux, suivit l'exemple bernois.

Guillaume d'Orange candidat à la succession de la Principauté

On sait que F. de Chambrier était persuadé que Georges de Montmollin avait convaincu, en 1690[32], Guillaume d'Orange de ses droits légitimes sur la Principauté de Neuchâtel et Valangin[33].

La démonstration de l'ex-Chancelier – arbre généalogique à l'appui – fut remise au Généralissime par les fils de Georges de Montmollin, engagés aux armées des Flandres. Une note furtive de la main de leur père, conservée aux archives *de Montmollin* de Neuchâtel, nous apprend qu'il considérait sa démonstration comme *assez spécieuse,* non *inexpugnable*[34], mais défendable. Il était wilhelmiste de cœur, homme d'honneur, juriste de grande classe, fameux politologue, doublé d'un remarquable humaniste.

On croit que le Roi d'Angleterre misa sur la démonstration de Georges de Montmollin pour transférer, le 24 octobre 1694, à l'Electeur de Brandebourg, son cousin, ses droits virtuels de candidat à la souveraineté de la Principauté de Neuchâtel et Valangin, au cas où il viendrait à tomber sur quelque champ de bataille[35]. On sait qu'il mourut des suites d'une stupide chute de cheval, à Londres en 1702, et que le tout récent Roi de

---

[32] Dans un des textes non publiés du *Journal* d'Ostervald (II/121) on retrouve mention du départ aux Armées orangistes des Flandres des deux fils de Georges de Montmollin en 1690.

[33] Le dossier 84 des Archives de la famille de Montmollin, aux A.E.N., conserve une étude généalogique fondant la candidature de Guillaume d'Orange; cf. aussi la *Notice du Comté de Neuchâtel en Suisse* – en 2 vol.

[34] Voir le dossier 84 p. 210.

[35] Guillaume d'Orange était d'accord , semble-t-il, avec le Roi de Prusse, pour faire de la Principauté de Neuchâtel et Valangin un bastion de sa stratégie anti-Louis Quatorzième.

Prusse prit aussitôt sa place sur la liste des prétendants à la succession de la Duchesse de Nemours.

Les lendemains de la victoire de Ryswick, à Neuchâtel

Au lendemain de la victoire de Guillaume d'Orange sur Louis XIV[36], Neuchâtel célébra un *Te Deum* en l'honneur du Roi d'Angleterre. La Princesse de Nemours, à nouveau, laissa faire. On ne saurait nier une certaine complicité entre la Duchesse et le clergé de la Principauté. A l'occasion des collectes organisées au Pays de Neuchâtel en faveur des Huguenots fuyant la France, Ostervald note: La Princesse de Neuchâtel *n'empêcha point la collecte, et Versailles ferma les yeux*[37].

Tous les auteurs protestants d'Europe, les théologiens novateurs en particulier, étaient persuadés que le vainqueur de Ryswick allait inaugurer en Europe une ère de paix et de tolérance religieuse[38]. Ils célébraient en Guillaume d'Orange, Roi d'Angleterre, l'*arbitre de l'Europe*[39], le *restaurateur de l'Evangile, l'Ezechias Alterus, le Père de toute l'Europe, etc.*[40]. Aussi la joie fut-elle grande, à Neuchâtel, quand on apprit que le vainqueur de Louis XIV avait fait savoir, par une clause du traité de Paix de Ryswick, qu'il briguerait officiellement, au moment opportun, la succession neuchâteloise de Madame de Nemours.

Autre illustration étonnante du sentiment virtuellement wilhelmiste de la majorité de la population cultivée de Neuchâtel: un dossier de jurispru-

---

[36] Rapporté par le *Journal* ou *Cahiers* d'Ostervald, pp. I/14 et II/21, dont une copie se trouve aux Archives du maire *de Pierre* de la Lance à Concise (VD). C'est en novembre 1689 que le Conseil de Ville fait crier dans la capitale qu'il n'autorise pas *le recrutement pour la France,* même s'il est autorisé par *le Prince souverain de la Principauté.*

[37] Correspondance Tron/Oster. du 8 février 1684.

[38] Il est vrai que la liberté de religion n'impliquait pas encore automatiquement la liberté de conscience individuelle, comme l'espéraient les philosophes déistes de plus en plus nombreux. Preuve en soit le cahier des charges de la SPCK. Il demande aux membres de *L'illustre Société* d'œuvrer à la conversion des *papistes irlandais.*

[39] La généalogie établie par Georges de Montmollin porte en titre: *Généalogie des Comtes de Bourgogne dit de Chalon, Princes d'Orange, continuée jusqu'à la Maison de Nassau Orange.* Voir Dossier 84 *des Archives de Montmollin* déposées aux A.E.N.

[40] Une abondance de fleurs de rhétorique dont usa le doyen Jean Graus à la tribune d'un Synode des Grisons. Voir: Eamon Duffy: *Correspondance Fraternelle (...).*

dence neuchâteloise[41] présentant des modèles d'actes notariés, trouvé aux Archives Cantonales de Berne. Ce dossier s'ouvre sur une copie du testament de Guillaume d'Orange de 1694!

En 1714, Neuchâtel a toujours les yeux fixés *sur l'Eglise d'Angleterre*

Le 7 mars 1714, une lettre d'Ostervald assure la SPCK de Londres, que: *the Reformed Churches have their eyes fixed on the Church of England as the bulwark of the Reformation*[42]. C'était au lendemain du décès de Frédéric Premier de Prusse (1713), et de l'accession au trône d'Angleterre de George Premier de la Maison de Hanovre (1714).

*
* *

L'histoire de la création d'une *école pour Enfants Pauvres* à Neuchâtel, en 1701, nous a conduits à rappeler la vénération de Neuchâtel pour le Roi et l'Eglise d'Angleterre; sans laquelle il est difficile de comprendre la volonté d'Ostervald de transposer à Neuchâtel les us et coutumes, voire les innovations scolaires anglicanes. Tout devint anglais à Neuchâtel, au début du siècle, parce que les Neuchâtelois, comme les autres peuples *encore* protestants avaient les yeux tournés vers Londres depuis belle lurette.

---

[41] Conservé aux Archives Cantonales de Berne, sous la rubrique: *Neuenburger Affären.* Voir aussi: *Neuenburger Geschäfte.*

[42] Voir W.K.L. Clarke, *o. c.*, p. 94.

CHAPITRE X

L'ILLUSTRE SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES BICÉPHALE MAIS NON ROYALE

Argument

Ce chapitre présente, trop tard peut-être, la SPCK et la SPG, les deux organismes dont se composait l'*Illustre Société Royale de Londres*[1]. Nous avons déjà noté qu'en cooptant Ostervald, la SPCK lui mettait le pied à l'étrier de sa carrière européenne. Nous déchiffrerons l'identité et la vocation propre à chacune de ces deux sociétés pratiquement jumelles.

Identité et vocation de la SPCK et de la SPG

Avant de circonscrire la vocation de ces deux sociétés, rappelons pour mémoire le sens des sigles utilisés:

S.P.C.K.: Society for promoting Christian Knowledge, soit: société pour la promotion de la science chrétienne, fondée en 1698.
S.P.G.: *Society for the Propagation of the Gospel in foreign parts*: société pour la propagation de l'Evangile outremer, ou encore en latin: *Societas de Propagando Evangelio in partibus transmarinis,* initiée en 1701.

Il semble que la transposition en français du sigle SPCK fit quelques difficultés. Les auteurs de langue allemande ont traduit *knowledge* par *Wissenschaft,* c'est-à-dire *science* ou encore *savoir*, des termes au sens chatoyant comme celui de *knowledge.* Le Furetière de 1704 distingue déjà entre science et connaissance; la science désignant un savoir expérimental, la connaissance un savoir livresque[2]. Ostervald rendait *knowledge* par

---

[1] Comme l'appelaient à tort, les *Particularitez,* en 1747 encore.

[2] Le Furetière définit le terme science comme la connaissance des choses par la lecture et la méditation. Mais il précise qu'en philosophie, la science se veut une connaissance certaine et évidente, fondée sur une démonstration. Le doute est opposé à la science, *parce que la science ne laisse point l'esprit en suspens, parce qu'elle se prononce absolument et déterminement.*

connaissance (livresque)[3]. Quand E.L. Rathlef l'appelle un *savant connu partout,* ses lecteurs ne s'y trompent point, ils savent qu'il honore un homme aux connaissances livresques remarquables certes, mais non expérimentales.

Rappelons encore, qu'au début du XVIIIe siècle, la *knowledge* se mesurait à son degré d'utilité morale, comme au temps de Cicéron. Port Royal rappelle, par exemple, que l'algèbre est une *science curieuse, qui n'apporte ni profit ni utilité*[4]. Ostervald inscrit son discours dans la même perspective, quand il assure que la connaissance (*knowledge*) de la religion est utile parce qu'elle est *seule à nous rendre parfaitement heureux*[5]. L'utilité dont parle Ostervald est bien d'ordre moral.

M. Newmann, secrétaire général de l'Illustre Société, écrit à la Vénérable Classe de Neuchâtel, pour lui expliquer que la Société de Londres avait été créée *pour la propagation de la connaissance de Jésus-Christ en Angleterre*[6]. Il traduit manifestement *knowledge* par connaissance, pour désigner la propagation du *Gospel* de Jésus-Christ. Sous sa plume les deux expressions sont synonymes.

Knowledge était le terme favori des théologiens des Lumières; *Gospel*, qui prend la place de *knowledge* dans le sigle de la SPG, semble avoir été l'expression favorite d'une théologie plus traditionnelle. La SPCK *promouvait* la *Knowledge,* la SPG *propageait* le *Gospel.* Guillaume d'Orange aurait-il parlé de *knowledge?* Anne Stuart, qui lui succéda,

---

[3] Dès la première page de son Catéchisme de 1702 il interroge: *D. Quelle est la plus nécessaire de toutes les connaissances? R. C'est celle de la Religion. Pourquoi dites-vous que cette connaissance est la plus nécessaire de toutes? R. Parce qu'il n'y a que la religion qui puisse nous rendre parfaitement heureux, et que sans elle nous ne pouvons être que très misérables.*

[4] Furetière cite la *Logique de Port-Royal* qui plaide la concomitance de la vérité et de l'utilité sur le dos de l'Algèbre. *La vérité et l'utilité ne sont pas une même chose, et nous jugeons des choses non parce qu'elles sont en elles-mêmes, mais par ce qu'elles sont, à notre égard.*

[5] Cette compréhension des choses se vérifie déjà dans le vocabulaire du Piétisme spénerien, et se retrouve chez J.-J. Rousseau et les théoriciens de la Révolution. Il est vrai que le bonheur est déjà promis par Cicéron à qui s'en tient à l'*honnête* et ne craint ni labeur ni sacrifices.

[6] Lettre à la Vénérable Classe du premier janvier 1710 (A.E.N.).

aurait-elle choisi le terme de *Gospel?* Du moins au lendemain d'une volte-face bien attestée[7].

II
La naissance de la SPCK

La SPCK est donc née en 1698, au lendemain de la victoire de Guillaume d'Orange sur Louis-le-Grand, et du traité de Paix de Ryswick de 1697.

L'idée en avait été lancée par le Révérend Dr. Thomas Bray, et quelques-uns de ses amis de la *Reformation of Manners.* Voici leurs noms: Lord Guilford, Sir Hymphrey Mackworth, Mr. Justice Hook et le colonel Mayfar Colchester. Ces Messieurs firent connaître sur la place de Londres, qu'ils se proposaient de fonder des *Schools*, d'ouvrir des bibliothèques de travail et de prêt (*libraries*), à l'usage de *révérends* studieux et d'étudiants peu argentés. (C'était, pour eux, l'occasion de rééditer et de rediffuser quelques maîtres-ouvrages de la *Knowledge* chrétienne.) C'est ainsi que naquit la grande maison d'édition de la SPCK[8] à Londres, et que l'on vit s'ouvrir des *Brays Libraries*: en Nouvelle Angleterre d'abord, dans la mère-patrie ensuite.

Les Brays Libraries

Le Dr. Bray entendait promouvoir, par ces librairies, une *knowledge divine,* c'est-à-dire un discours chrétien enrichi des fruits de la *human knowledge* des Lumières. L'éventail des ouvrages réédités va de la *Septuaginta* aux livres de Grotius en passant par celle des Pères de l'Eglise, St. Augustin, Erasme et même de Calvin.

---

[7] Le 30 mai 1702, Ostervald écrit à Tronchin: *Les choses ont changé depuis la mort du Roi dans les affaires ecclésiastiques.* Ostervald parlait d'un revirement de la réflexion théologique en l'Eglise d'Angleterre. La Reine Anne entendait réorienter la théologie anglicane et la ramener à une orientation plus traditionnelle. On le vit bien quand la Reine fit valser les évêques ouverts aux Lumières. Tronchin répondit à Ostervald: *Le mal est irréparable à cause du naturel de la Reine.* Il était sérieux.

[8] Voir: *The Story of the SPCK*, une plaquette publiée au lendemain du 250e anniversaire de la société, printed by Glayne and Brown, The Clearing House, London W 1, London, 1949.

Ces *Brays Libraries* furent logées, en la Nouvelle Angleterre, dans des locaux de fortune, par mesure d'économie. A partir de 1708 chaque prêt était accompagné d'un *ex-libris* et d'un *signet.* Le signet montrait un St. Augustin à genoux sur un prie-Dieu à l'écoute des paroles qui décidèrent de sa conversion: *prends et lis.* La paroi de droite de la pièce où St. Augustin est agenouillé, est couverte d'ouvrages de valeur. L'envers de ce signet fait savoir que la SPCK avait aussi ouvert des *Brays Libraries* en Angleterre et aux Pays de Galles.

Ces *Brays Libraries* furent bien accueillies en Nouvelle Angleterre, non en Europe. Ce furent les *Charity Schools* qui servirent de cartes de visite à la SPCK, et trouvèrent des émules en Suisse (à Neuchâtel, Genève et Lausanne), en Allemagne (à Berlin), aussi dans les pays du Nord de l'Europe (comme à Amsterdam et à Copenhague[9]). Parce que les Universités et Académies étaient semées plus denses en Europe qu'en Nouvelle Angleterre? Peut-être.

Le refus de la SPCK d'être chartered *par Guillaume d'Orange*

Le Roi d'Angleterre offrit, en 1701, à la SPCK une *patente au Grand Sceau* pour la mettre au bénéfice des privilèges accordés à toute société non lucrative de bienfaisance[10]. Mais les responsables de la SPCK refusèrent, préférant rester une société commerciale privée, et donc à but lucratif. On se surprend à s'en étonner.

M. Humphrey Vanley, secrétaire de *l'Illustre Société de Londres,* rappelle à Ostervald le 20 janvier 1703, que la SPCK *n'est qu'une société privée, sans Patente Royale*[11]. Une lettre du 20 octobre 1722, adressée au Révérend M. Colman, de Boston, par le capitaine Bonner (de Londres?) nous laisse entrevoir quelques-unes des raisons qui incitèrent la SPCK à refuser la Charte royale.

... cette société pour la promotion de la connaissance chrétienne [SPCK] est une société privée, constituée par 500 personnes de qualité.

---

[9] L'Ecole pour Enfants Pauvres d'Amsterdam fut créée par les Eglises wallonnes, qui lui confectionnèrent un catéchisme de leur cru; celle de Copenhague fut créé par le Piétisme de Halle.

[10] Une lettre du 5 août 1801, d'Ostervald à Tronchin, nous apprend les privilèges liés à une telle patente.

[11] Voir le dossier VIII/4, 12 des archives Ostervald aux A.E.N.

N'ayant pas de privilèges (charte), elle peut étendre ses œuvres dans les pays étrangers (in foreign parts). Elle a été constituée à l'origine en dehors de cette société [la SPCK]. Mais étant nantie d'un privilège, elle devait consacrer son activité exclusivement aux plantations anglaises d'Amérique et respecter des règles sévères qui ne peuvent être ni transgressées ni violées, à moins d'une dispense [royale] munie du Grand Sceau. Mais elle peut recevoir des donations en argent et autres dons, étant entendu qu'elle en demande l'autorisation à l'autorité provinciale compétente, autorisation qui devra être redoublée d'une confirmation royale.

La SPCK demanda à être *chartered,* après la seconde guerre mondiale, ses affaires allant fort mal. L'Episcopat et sa *gracieuse Majesté* la Reine Elisabeth II d'Angleterre[12], pour lui éviter de disparaître, intervinrent en sa faveur, en 1969.

III
La SPCK se dédouble: naissance de la SPG

L'image de l'*Illustre Société de Londres* se fit quelque peu floue, quand on apprit à Neuchâtel qu'elle venait d'accoucher, en plus de la SPCK, de la SPG[13]. Il fallut plusieurs années au Dr. Bray pour trouver les hommes capables de se charger de l'Eglise anglicane *in the American colonies and West-Indien.*

Sir John Chamberlayne, secrétaire général de la SPCK, assista, par une sorte de parrainage, à la naissance de la SPG. Dans une lettre du 23.1702 au *très vénérable Antistès et illustre théologien de l'Eglise Saint-Galloise,* il présente la nouvelle société comme suit:

La S.P.G. fut fondée à la demande du Vénéré Archevêque de Cantuarensis (de Kent), et aux vœux de plusieurs autres personnes, par notre illustre et très pieux Guillaume III et avec son permis officiel, l'année dernière 1701; suit un panégyrique de Guillaume d'Orange qui mérite citation:

Lui, qui avait dès le berceau consacré ses forces à protéger l'évangile chez les Réformés, déploya ses derniers efforts à le promouvoir dans sa

---

[12] Voir l'Annexe à ce chapitre.

[13] Ostervald à Tronchin le 7 mars 1703.

bonté; même chez les infidèles. C'est pourquoi il mit en campagne *des hommes* [pour lutter] *contre le Diable, dans ses retranchements même aux deux Indes, afin d'étouffer sa tyrannie trop longtemps exercée, et avec trop de cruauté dans les régions ténébreuses de la terre*[14].

La SPG accepta d'être *chartered,* et bénéficia, dès 1702, de tous les privilèges attachés à ce titre. Elle ne s'en repentit pas. Guillaume III nomma à sa tête une sorte de directoire, et lui donna pour président responsable l'archevêque de *Cantuarensis* [de Kent][15].

Un texte de 1708[16], rédigé par Claude Groteste de la Moth, ministre de l'église de Savoye de Londres, fait écho à la lettre de J. Chamberlayne: *Quelle gloire pour la Grande Bretagne que Dieu veuille commencer et exécuter par elle le grand dessein qu'il a d'éclairer l'univers*[17]. Suit une description enthousiaste de l'œuvre de renouveau de toute l'Humanité, voulue par Dieu, et confiée à l'Angleterre.

Les pays Réformés brilleront d'une lumière plus vive par une réunion comme par un progrès de la piété. Le christianisme, semblable à celui de l'Evangile, fera plus d'envie à des chrétiens [catholiques?] qui se trouvent malheureusement accablés sous le poids de plusieurs abus importants. Les Païens, aujourd'hui ravis quand ils voient nos navires leur apporter les richesses de l'Europe, auront bien d'autres transports de joie après avoir reconnu qu'elle leur envoie les trésors du Ciel dans un Evangile capable de les rendre éternellement heureux.

---

[14] Lettre de la liasse VIII des archives d'Ostervald aux A.E.N.

[15] Ce qui ne l'autorisait pas à se dire *royale,* ni à ses membres de se dire une *corporation royale,* comme Ostervald le crut un instant. L'archiviste de la *Lambeth Palace Library* de Londres nous a assurés que seule la *Société Royale [des Sciences] de Londres* était autorisée à se dire royale, du moins avant la création de la *Royale Air Force.*

[16] *Relation de la Société établie pour la propagation de l'Evangile dans les pays étrangers par les Lettres Patentes du Roi Guillaume III; où l'on voit la méthode et les progrès de cette société, avec l'espérance qu'il y a de nouveaux progrès sous l'heureux règne de sa Majesté la Reine Anne. Traduite de l'Anglais et suivie de trois sermons faits sur la conversion des Gentils, prononcés dans l'Eglise de la Savoye, par Claude Groteste de la Moth, l'un de ses ministres.* Amsterdam, 1708.

[17] *O. c.*, p. XXXVIII. Une conviction que nous avons déjà recueillie chez Ostervald écrivant à Tronchin. Chez Groteste de la Moth il est question des Lumières ayant redonné une nouvelle vigueur à la *knowledge* chrétienne; chez Ostervald aussi. Voir la définition du mot *Lumière* par le Furetière de 1704.

Ici on comptera le nombre de prosélytes, là on ne pourra les compter à cause de leur multitude. On comptera des peuples entiers. Les Idoles tomberont. Mahomet perdra son crédit. Les Juifs ouvriront les yeux. Jésus-Christ régnera partout.

Les premières pages de sa *Relation* ébauchent un rapide retour en arrière historique. Groteste de la Moth rappelle la pénétration de l'Amérique du Nord par les immigrés protestants d'Europe: *on ne peut citer aucun exemple de conversion forcée.* Il fait mention d'une société de même inspiration que la SPG, *chartered* en 1649, qui préluda, en Amérique du Nord, à l'œuvre entreprise aujourd'hui par la SPG. En 1666, le Roi Charles II fit savoir que cette société entend tenir tête aux *Trembleurs* [Quaker] et autres *Hérétiques* à l'œuvre dans les Plantations anglaises et les colonies indiennes. Puis il revient sur les intentions du Roi Guillaume III décidant, le 16 juin 1701, de *chartered* la SPG[18]. Guillaume d'Orange pour empêcher que la Nouvelle Angleterre ne serve de proie à l'Eglise de Rome, en particulier aux Jésuites; il voulait aussi s'opposer à l'Athéisme. La Reine Anne poursuivait l'œuvre de ses prédécesseurs.

En 1708 Groteste de la Moth enregistre déjà la conversion de cinq nations indiennes, se réjouit de la création d'écoles et de collèges. Puis il aborde la question de la conversion des esclaves noirs, dont le baptême entraîne la libération. Mais ce ne sont que des prémisses d'une récolte que notre auteur prévoit pléthorique.

Puis il aborde l'œuvre, confiée aussi à la SPG, de *mise en correspondance* des Eglises non catholiques du Continent avec l'Eglise anglicane. Relisons les pages qui en parlent. Elles nous apprennent comment Londres voyait le débarquement de la SPG en terre helvétique, entre 1702 et 1708.

La société, pour répandre parmi les autres nations protestantes la connaissance de ses bons desseins, a entretenu correspondance avec plusieurs personnes éminentes, et même avec des sociétés extérieures parmi les autres réformés. Elle en a reçu des réponses d'approbation avec d'instantes exhortations pour travailler à une œuvre aussi glorieuse et aussi bonne qu'est la Propagation de l'Evangile (...). Puis Groteste de la Moth en vient à citer des témoignages des Eglises de St Gall, des Grisons, de Neuchâtel et de Genève.

---

[18] 500 exemplaires de la patente accordée à la SPG furent remis aux membres de la nouvelle société, pour encourager leurs dons.

Les Eglises de St Gall, en Suisse, assemblées en Synode, écrivirent dans ce sens une lettre latine du 11 mai 1702. Le Synode des Grisons, dans une lettre du 6 juin 1702, après des félicitations sur ce qu'ils se trouvent en possession d'une même foi et dans un lien de paix avec l'Eglise d'Angleterre, informèrent la société qu'ils ont reçu les papiers qui regardent l'esprit de son établissement et qu'il les a communiqués à toutes leurs Eglises, et même qu'ils ont nommé quelques personnes choisies pour entretenir correspondance avec la société.

Le savant M. Leonardi, dans une lettre du 1 mai 1703 a, au nom des Grisons protestants, béni Dieu au vu de la piété et du zèle chrétien de la société, et fait des vœux pour le succès de son grand dessein. (...) Le pieux Ostervald, pasteur de Neuchâtel, remercie la société le 3 décembre 1704, de ce qu'elle en a fait un de ses membre, et proteste de suivre le dessein et les ordres de l'illustre société. Mrs Tronchin et Turrettini, par une lettre du 19 décembre 1704, rendent leurs humbles remerciements à la société pour l'honneur qu'elle leur a fait de les admettre dans leur illustre corps[19]*. Ils promettent que, selon leur devoir, ils ne négligeront rien de ce qui dépendra d'eux pour l'exécution de ce grand dessein. Ils prennent occasion d'observer qu'ils avaient déjà tâché à rapprocher leur service [divin] de celui de l'Eglise anglicane, et que toute leur vie ils tâcheront d'y mettre encore une plus grande ressemblance.*

M. Jakob Scherer, par une lettre datée de St. Gall le 16 décembre 1704, témoigne qu'il est plein de zèle pour donner toutes sortes de satisfaction à la société et renvoie à tout ce qu'il a écrit au Docteur Wohwaard[20] *sur ce sujet.*

Cette relation dithyrambique et imparfaite[21] de l'avancée de la SPG en Helvétie, dévoile une des raisons de la *réforme du culte et des sentiments* neuchâteloise. Le premier pasteur de la Ville capitale réforme à tour de bras, avec l'empressement que nous avons noté, parce que fermement

---

[19] Une lettre d'Ostervald du 3 décembre 1704 dit qu'il *fait de nouveaux remerciements sur ce qu'il a été admis dans une assemblée aussi illustre et si vénérable, s'explique sur l'inclination respectueuse et sincère qu'il porte à l'église anglicane, alléguant pour preuve qu'à Neuchâtel on a déjà établi un service sur le modèle de la liturgie anglicane.*

[20] Qui lui envoyait à traduire de petits traités, distribués à Londres dans les prisons, aux soldats et matelots. Eamon Duffy (o. c.) en donne une liste intéressante.

[21] L'auteur ne fait pas mention du refus de la Diète des Cantons protestants helvétiques de 1701/1702 d'entrer en correspondance avec l'Eglise anglicane, ni de l'opposition farouche des Luthériens à ce projet.

décidé à mettre son Eglise *en correspondance* aussi étroite que possible avec l'Eglise anglicane. Mais Groteste de la Moth ne pouvait encore savoir (il écrit en 1708), qu'Ostervald, l'amateur de l'Eglise anglicane, était aussi un Novateur de tradition réformée, qui modernisera à sa manière, dans l'esprit des Lumières, la sacro-sainte liturgie anglicane, reformulera le credo aux XXXIX Articles (voir son catéchisme de 1702), et qui refusera (pour de bonnes raisons historiques) d'instaurer le gouvernement épiscopal dans l'Eglise de Neuchâtel et Valangin[22].

La retraite d'Ostervald

Nous avons noté, chemin faisant, que les raisons de la rupture entre Londres et Neuchâtel ne sont verbalisées nulle part. On peut se demander, à la fin de ce paragraphe, si la volonté d'Ostervald, d'entraîner ses *correspondants* londoniens à envisager des réformes aussi révolutionnaires ne fut pas une des causes de cette rupture. Dans la préface à sa *Relation,* Groteste de la Moth rappelle les trois piliers qui assurent la solidité de l'Eglise d'Angleterre: son gouvernement épiscopal, sa liturgie et sa discipline. Ostervald aurait-il, nouveau Samson enchaîné aux colonnes du Temple, menacé de ruiner l'édifice anglican en pesant de tout son poids sur ces trois colonnes?

Nouvelle répartition du cahier des Charges de l'Illustre Société

Le 7 mars 1703, au lendemain de la création de la SPG, H. Vanley apprenait à Ostervald, que la SPCK continuerait à traiter provisoirement les affaires courantes de l'*Illustre Société*. Ostervald découvrit à cette occasion les problèmes de restructuration que posait la naissance de la SPG. Il avait envoyé à Londres la dédicace de son Catéchisme. Humphrey Vanley, avec lequel il avait traité jusque là, lui demanda par retour de courrier, de l'adresser à la SPG, non plus à la SPCK. Voici comment il s'en explique:

La SPCK n'est qu'une société privée, sans patente royale. Votre Dédicace aurait été mieux adressée à la Société pour la Propagation de

---

[22] En clair: sans référence à la succession apostolique des évêques, gloire de deux Eglises: romaine et anglicane.

l'Evangile dans les pays étrangers "societas de propagando Evangelio in partibus transmarine", dans laquelle presque tous les membres résidents de cette société sont incorporés et agissent publiquement en conjonction avec les autres, en vertu de lettres patentes sous le grand sceau accordées [à la SPG] par feu le Roi de glorieuse mémoire. A la vérité, quelques membres de cette société [SPG] supposent que votre dédicace s'adresse à celle-là [SPCL], parce qu'elle vous a été conseillée par M. Hales qui a une copie de la Patente. Si la chose est ainsi, la Société en sera fort aise. Mais en cas que cela ne fut pas, elle souhaite d'avoir la liberté de faire réimprimer la première page de votre Dédicace pour y changer seulement le titre[23].

Ostervald obtempéra. Cet échange quelque peu confus de lettres le confirmait dans l'opinion:

- que la SPG était seule au bénéfice d'une patente royale;
- qu'elle devait assumer l'essentiel de l'œuvre de regroupement pan-protestant et d'activité missionnaire qu'avaient projeté, en 1698, les fondateurs de la SPCK;
- que la SPCK était restée une société d'édition privée (sous-entendu: à but lucratif).

Une lettre à Ostervald de 1703 nous montre que Tronchin avait, lui aussi, appris à différencier les deux branches de *l'Illustre Société*[24]. En 1704, il sait en plus que seule la SPG était *chartered*[25]. En 1705 il en concluait, pragmatique: *les deux sociétés sont conjointes, ce qui est une bonne chose.* La lettre de M. H. Vanley aurait-elle incité nos théologiens romands à refermer, trop vite peut-être, le dossier d'une société anglicane dont ils étaient devenus membres, sans trop savoir ce qui se passait à Londres, en répétant avec l'irénique et confiant L.Tronchin: *les deux sociétés sont conjointes, c'est une bonne chose.*

Et pourtant, Londres avait annoncé la naissance de la SPG aux Eglises luthériennes et réformées de Hollande, d'Allemagne, de Suède et de Suisse. Elle avait même adressé une invite particulière aux évêques de Strenetz et de Scara en Suède; à celui de Prusse, à Genève, Neuchâtel

---

[23] Lettre du 20 janvier 1703 A.E.N. IV, III/4, 12.

[24] Voir *Corr. Tron/Ost.* du 18 mai 1703.

[25] Voir *Corr. Tron/Ost.* du 23 décembre 1704.

aussi. La nouvelle société de Londres cherchait manifestement à enrôler toutes les Eglises non catholiques dans son grand dessein d'*éclairer l'univers.* Cette invitation était accompagnée d'une énumération des conditions à la participation à ce projet.

Il était demandé à qui se ralliait à la SPG, de *se conformer à la liturgie anglicane*[26], *autant que faire se peut,* d'approuver *l'œuvre de la société,* d'imiter *son bon exemple*, d'ériger *des sociétés semblables,* et de mettre *en œuvre notre commune conception du christianisme*. Notons, en passant, le rôle important de la référence *à notre conception du christianisme* (donc à l'évangile pré-paulinien), et à la liturgie anglicane (version de 1661). La SPCK de 1698 cooptait ses membres, après trois présentations successives du candidat par une personnalité connue. La SPG semble avoir adopté une autre méthode de recrutement. Elle lançait ses filets comme à la volée, tel les pêcheurs d'un lac tranquille, et tirait à elle qui s'y laissaient prendre. La SPG avait aussi changé son type d'ouverture œcuménique. La très large tolérance de 1698 avait cédé la place à un œcuménisme plus sélectif. Tronchin et Turrettini, par exemple, recommandés par Ostervald à la SPCK, avaient bien été présentés à l'*Illustre Société*, puis inscrits d'office à la SPG. Ont-ils eu le temps de découvrir que cette seconde branche de l'*Illustre Société de Londres* était plus marquée par le confessionalisme anglican? Lorsque la Reine Elisabeth II accorda une Charte Royale à la SPCK, au lendemain de la seconde guerre mondiale, elle souligna l'appartenance confessionnelle de la SPCK nouvellement *chartered.* Elle insista sur l'importance de la soumission des membres de la SPCK à l'Episcopat, du respect dû à la discipline, et de l'importance de la célébration *ne varietur* de la liturgie traditionnelle.

Les temps avaient changé, il n'y avait plus, en arrière-plan des projets de l'*Illustre Société*, le projet de réunion des protestants autour de l'Eglise d'Angleterre du Vainqueur de Ryswick. Le Conseil Œcuménique de Genève répondait à d'autres paramètres. Il entendait laisser à chaque fraction de la chrétienté non catholique la possibilité d'affirmer son identité confessionnelle, pour apprendre à la transcender en toute clarté, au sein d'une communion fraternelle des autres Eglises non-catholiques. La Reine Elisabeth II ne l'ignorait pas.

---

[26] Nous avons consacré quelques lignes au souci, affiché du Roi de Prusse, de faire recevoir dans l'Eglise huguenote de Berlin la liturgie anglicane dont la dernière révision remontât à 1661.

IV
Les premières avancées de la SPG

Ce serait une gageure que de vouloir résumer en quelques lignes l'histoire de l'expansion de la SPG au XVIIIe siècle. L'*Illustre Société* lui a consacré un livre[27], un autre à la SPCK[28]. Il faut y joindre, pour qui veut s'y plonger, un ouvrage consacré à la personne et à l'œuvre pré-oecuménique de l'évêque Compton de Londres, chargé de mener une œuvre de rassemblement, voire d'union des Eglises chrétiennes non catholiques. Il nous suffira de rappeler dans ce chapitre quelques-unes des premières percées de la SPG en Nouvelle Angleterre; à l'Est de l'Europe et aux Deux Indes.

a) La SPG en Nouvelle Angleterre

Le projet de faire œuvre ecclésiale en Nouvelle Angleterre s'était imposée au Révérend Th. Bray, lors d'un voyage au Maryland, au lendemain de la fondation de la SPCK. De retour à Londres, le Révérend demanda à la Cour d'appuyer son nouveau projet: recruter des Prêtres de l'Eglise d'Angleterre, capables de reconstituer des paroisses anglicanes dans les colonies britanniques et, en plus, d'évangéliser les peuplades autochtones du Canada et des Deux Indes[29]. Le Révérend Thomas Bray fut entendu et soutenu.

b) La SPG infiltre l'Eglise anglicane à Amsterdam

Au vu des archives de la SPG, conservées a la *Lambeth Palace Library*, on se persuade qu'elle assuma une œuvre à la fois culturelle, missionnaire et humanitaire, donc plus multiforme qu'initialement prévue.

The History of the SPG cite en premier lieu l'installation d'une chapelle anglicane dans une maison privée à Amsterdam, une autre à Moscou!

---

[27] *SPG Papers in the Lambeth Palace Library, Calendar and Indexes,* prepared by William Wilson Manross, Oxford, 1974.

[28] *A History of the SPCK,* by W.K. Lowther Clark, London, 1959.

[29] *Dr Bray wins Royal Charter for his second found, the SPG, whist is to support Church and Clergé in the American colonies and West-Indien.*

L'avancée de la *Société* se fit donc simultanément: au Canada et aux Indes orientales, au nord de l'Europe, et même en Russie.

La SPG à Amsterdam

Le Révérend Cockburn ouvrit un lieu de culte à Amsterdam dans sa propre maison pour y accueillir des fidèles anglicans de passage. *The History of the SPG* parle de Gentilhommes, de Marchands, de Soldats et de Matelots. On apprend encore que la congrégation du Révérend Cockburn fut autorisée, quatre années plus tard, à construire un lieu de culte anglican à Amsterdam; par la SPG interposée?

c) L'avancée moscovite

A Moscou, autre création d'une chapelle anglicane dans une maison privée. S'y retrouvaient des jeunes gens et des employés d'une *factory* tenue par des marchands anglais en affaires avec la Russie des Tsars. La marchandise passait par Arkangelsk, seul port russe ouvert sur la Mer Blanche, avant celui de Saint-Petersburg. On apprend que la SPG fit envoyer à Moscou une liturgie anglicane et un N.T. en langue *moscovite,* pour employer le vocabulaire d'Ostervald. On peut supposer que la SPCK envoya à son tour, et par le même chemin, de la littérature religieuse *aux troupes russes* avec *l'Abrégé de l'Histoire sainte* d'Ostervald, traduit en *moscovite*[30].

d) Autres interventions ponctuelles

Nous apprenons, par le même canal, l'aide apportée, entre 1702 et 1705, par la SPG aux galériens *français,* condamnés pour fait de religion. Son action aussi en faveur de la tolérance dans la Vallée vaudoise de Pragélas. Son aide, en 1710, aux Eglises protestantes du Palatinat, victimes d'une persécution inspirée par l'Eglise romaine. Son soutien financier à l'Université hongroise de Debrezendben, en 1753. La Cour de Vienne avait dangereusement raccourci les crédits consacrés à la formation des pasteurs et des maîtres d'école des Eglises protestantes hongroises. Les

[30] Lettre à Turrettini du 1er avril 1722, Grétillat, Supplément LV/100.

rapports de la SPG font aussi mention de ses interventions en 1769, en faveur de la liberté du culte des protestants aux Vallées du Piémont.

On sait encore que la SPCK fournissait à la SPG la littérature nécessaire à ses entreprises. A en croire une lettre de la SPCK à la Vénérable Classe, de Neuchâtel, elle aurait même fourni un artisan-imprimeur, M. Jonas Finkius, ainsi que sa machine à imprimer, à la station missionnaire de Tranquebar de la presqu'île des Malabars, aux Deux Indes.

Le stage à Neuchâtel de M. Jonas Finkius, imprimeur morave

Une lettre de 1711, adressée par E. Newman secrétaire de la SPCK de Londres, à la Vénérable Classe de Neuchâtel, présente un décompte des frais occasionnés par le séjour d'un M. Jonas Finkius, à Neuchâtel[31].

J. Finkius d'origine morave, était imprimeur de son métier à Londres. Il avait été envoyé à Neuchâtel par la SPCK, pour se familiariser avec une machine capable d'imprimer en caractères dits *latins et portugais*[32] (spécialité neuchâteloise?). M. Jonas Finkius devait, à la fin de son stage, partir avec sa machine à imprimer pour la Mission danoise de Tranquebar. Le bateau qui devait l'amener aux Deux Indes fut arraisonné au large de Rio-de-Janeiro par un navire français. Il lui fallut attendre fort longtemps le versement de la rançon exigée, avant de pouvoir repartir pour Tranquebar, avec son imprimerie, restée à fond de cale sans attirer l'attention des marins français. Les *Nouvelles de la Mission* de Malabar[33] nous apprennent qu'il *mourut d'une fièvre chaude peu après son arrivée.* Ce fut un

---

[31] Voir lettre de Henricus Newman de Londres du 1er janvier 1710 (dossier Ostervald aux A.E.N.).

[32] Le Furetière nous apprend que l'on désignait par *imprimerie tout l'attirail, les outils et instruments qui servent à imprimer, comme les* presses, les casses, le plomb, les châssis etc. Pourquoi ce stage de J. Finkius à Neuchâtel? Pour se familiariser avec le maniement des caractères latins/portugais?

[33] Le missionnaire morave Ziegenbalg, tête de proue de la mission danoise à Tranquebar, envoyait régulièrement à Halle des comptes-rendus de l'oeuvre missionnaire *aux Malabars*. Halle les répandait dans toute l'Allemagne protestante. Ostervald y était abonné. Ces informations forment au-jourd'hui 23 volumes et couvrent les années 1708 à 1736. Un extrait en 3 vol., traduit en français par J.L. Niecamp, fut imprimé à Genève en 1745, sous le titre: *Histoire de la Mission danoise dans les Indes Orientales (...) depuis l'an 1705 jusqu'à la fin de l'année 1736.*

autochtone qui lui succéda. C'est lui qui imprima la Bible en langue varugoise et l'*Abrégé de l'histoire sainte* d'Ostervald[34].

Ce fait divers illustre, non seulement la collaboration permanente de la SPG et de la SPCK, mais interconfessionnelle des Eglises protestantes en Europe au siècle de Voltaire et de Rousseau. La mission de Tranquebar, de confession luthérienne, relevait de l'Eglise Royale du Danemark. Elle était animée par des artisans missionnaires venus des communautés moraves, chères au Comte de Zinzendorf, après un stage aux Etablissements piétistes de Halle. La mission de Tranquebar était alimentée en littérature religieuse et théologique par le piétisme luthérien de Halle, mais aussi par l'anglicane SPCK. Cette dernière diffusait, entre autres ouvrages, des (modestes) textes du Réformé Ostervald de Neuchâtel.

V

L. Tronchin membre de l'*Illustre Société de Londres*

Nous avons vu Ostervald, l'homme orchestre, soucieux de réussir diverses institutions manifestement importées d'Angleterre. L.Tronchin, son *cher Père*, aurait aimé faire de même, mais l'âge se faisait sentir, et la maladie s'installait déjà à demeure. Mais l'annonce de sa nomination prochaine de membre de l'*Illustre Société Royale de Londres*, lui procura un vif plaisir. Sa correspondance avec Ostervald nous apprend qu'il attendait cette nomination comme une promotion: *cela nous recommandera,* écrit-il à Ostervald en 1703 (pour soumettre aux autorités genevoises le projet d'écolage gratuit des Enfants Pauvres dans certains villages du pays de Genève?).

Tout membre d'une société, *autorisée* par le roi d'Angleterre, faisait nécessairement parti de l'élite, sociale, religieuse et intellectuelle européenne. L.Tronchin aspirait manifestement à cet honneur. Pour redorer un blason terni par les avanies du temps? D'où son impatience de faire étalage, en la cité de Calvin, d'une *Patente royale au grand sceau d'Angleterre*, où se lirait son nom?

Ostervald avait encouragé L. Tronchin à faire partie d l'Illustre Société sa lettre du19 février 1703 le presse: *il est d'une extrême conséquence que vous soyez connu et à Genève et partout comme membre de la Société,*

---

[34] Lettre à Turrettini du 17 juillet 1734 – Grétillat supp. LXVII/124.

personne ne pouvant avancer ses desseins autant que vous. Ostervald le flattait bien un peu, comme un fils son père de grand âge. Dans cette même lettre, Ostervald assure Tronchin qu'il sera *au service de la plus sainte et de la plus belle entreprise que l'on ait conçue depuis la Réfome.* Nous avons vu à quel point il disait vrai.

Trois mois plus tard, le 6 mai 1703, Tronchin répond à la proposition un peu surfaite d'Ostervald: *Je vous dois l'honneur qu'on m'a fait de m'avoir reçu. Si j'avais le bonheur de n'avoir que des collègues bien intentionnés comme vous, je pourrais être de quelque utilité, mais l'envie et l'attachement aux préjugés et la fausse honte que l'on se fait de changer de sentiment traversent les bons desseins. Je ferai pourtant ce que je pourrais, et je me fais un très grand plaisir de vous avoir pour adjoint, dans le même dessein.* Il semble que le professeur L. Tronchin se voyait déjà directeur de manège de *l'Illustre Société* en Suisse romande, avec son ancien étudiant Ostervald pour second.

Mais les expéditions ratées de la fameuse patente s'accumulent, les excuses malvenues aussi. Le professeur genevois manifestement s'énerve. Le 20 novembre 1704 il écrit à Ostervald: *nous souhaiterions qu'il* [J. Chamberlayne] *nous envoyât aussi à chacun de nous un exemplaire de la patente où nos noms sont inscrits. Vous ne sauriez croire combien ces patentes nous servent pour obtenir des corps politiques et ecclésiastiques ce que nous demandons.*

Le 17 juin 1705, Tronchin n'en demanda pas moins à Ostervald de faire traduire le texte *de la patente royale qui instituait la SPG, et la feuille qui disait les desseins de la société où est le sceau; pour que ces deux pièces donnent une idée juste de la constitution et des desseins de cet illustre corps dont on a très peu de connaissance en ces quartiers. M. Scherer de St-Gall, il y a trois ans environ, possédait la patente en allemand et la fit imprimer. Mais il n'y avait que les noms des membres que le Roi nomma, ceux qui ont été ajoutés* [dont le sien] *n'ayant été élus que depuis.*

Tronchin avait été averti officieusement de sa nomination, en 1703 déjà. Elle ne lui parviendra, imprimée noir sur blanc qu'en février 1705, sans répondre pour autant à son attente. Il espérait un document établi à son nom et nanti du Grand Sceau du trône d'Angleterre, et voici qu'il avait entre les mains une nomination collective de membres de la SPG, datée de 1702, et établie comme n'importe quel rôle de serviteurs du Royaume d'Angleterre. De plus, il découvre, couché sur la même liste, le nom d'un de ses collègues genevois, Benedict Pictet, son éternel contradicteur dans

les réunions ecclésiastiques et académiques, son frère ennemi en quelque sorte. Le vénérable professeur genevois s'éteignit quelques mois après avoir reçu l'exemplaire d'une patente qu'il jugeait être au rabais, sans trop savoir ce qui lui arrivait.

L'histoire de L. Tronchin pourrait illustrer le type de participation, confiante mais relâchée, des théologiens romands (francophones!) à l'*Illustre Société*. Ils étaient montés d'enthousiasme dans le train en marche sans rester suffisamment attentifs à ce qui se passait dans la locomotive anglophone londonienne. La différence linguistique joua, en effet, un rôle important dans les relations de Londres avec les membres francophones de la Société. Le dernier acte de l'affaire de la liturgie *embryon,* nous en fournira un exemple type.

Une patente royale en Angleterre et au Royaume de France

L. Tronchin mourut membre d'une société dont il connaissait mal les mécanismes, et peu informé du sens du terme *patente royale*, autre en Angleterre à Paris ou à Genève.

L'*Encyclopedia Britannica de 1960* nous apprend que le terme *patente* est volontiers utilisé lors de l'octroi de privilèges commerciaux, dans le monde anglo-saxon. La Constitution des USA porte qu'une patente *promote the Progress of science and useful arts.* Le Furetière de 1704 dit l'usage français. On appelait patente *des Lettres du Roi* scellées du Grand Sceau, pour servir de titre de propriété, ou encore pour attester l'attribution de quelques privilèges ou établissements, pour signifier une promotion nobiliaire, comme l'érection d'un marquisat en comté, ou encore le chan-gement de nom d'une seigneurie.

Une lettre patente est, en France, à l'individu ce qu'un édit royal est pour tout le peuple. On l'appelle lettre *patente* pour signifier qu'elle est délivrée ouverte (et que tout un chacun peut en prendre connaissance), par opposition à une *lettre de cachet*, qui doit tenir secret ce qu'elle notifie: une condamnation par exemple.

Il semble que nos théologiens romands aient considéré la *Patente royale* anglaise *nantie du Grand sceau,* octroyée à la SPG par le Roi d'Angleterre, comme un document des us et coutumes du Royaume de France, non en fonction de l'usage commercial anglais. Et voilà pourquoi, L. Tronchin, heureux déjà de pouvoir s'atteler à quelque tâche trans-

territoriale au Nom de l'*Illustre Société Royale de Londres*, ne put trouver à son goût *la Patente* qui lui parvint en février 1705.

VI
Confluences

Ce paragraphe présente quelques remarques sur la conjonction de la *Reformation of Manners* d'Angleterre, incarnée par la *SPCK* et la *SPG*, et de l'impatience réformatrice du Protestantisme français, illusrée par la théologie de Saumure, de méchante mémoire, par exemple.

Nous sommes persuadés, qu'Ostervald était fermement décidé, en rentrant de Saumure, et après son séjour à Orléans et à Genève, à réussir ce qu'il appelait d'un germanisme neuchâtelois: *la totale Réformation, syndrome manifeste de la réformite francophone.* Puis quand il récolta, comme nous l'avons vu, les applaudissements des évêques de Worcestre et de Salisbury, puis de l'Archevêque W.Wake, pour son traité sur les sources de la corruption, puis nommé membre de la SPCK, il se persuada que l'Eglise anglicane, manifestement ouverte aux Lumières, saura l'appuyer dans son projet de mettre en route la *totale Réformation.* L. Tronchin en avait déjà parlé à Genève, avant 1675, et Jean Leclerc à Amsterdam. Nous savons déjà qu'Ostervald fut rapidement rejoint dans ce projet par le professeur d'Histoire J.A. Turrettini de Genève et par le professeur Bâlois S. Werenfels; par Etienne Jallabert, aussi, réfugié de France, et gendre de L. Tronchin[35].

L. Tronchin félicite Ostervald d'avoir été nommé *correspondant* par la SPCK. Il lui écrit: *Vous pourrez leur être d'une grande utilité dans ce pays et le dessein en est trop louable pour ne pas seconder leurs efforts*[36]. Sur ces entrefaits, J.A. Turrettini prend la plume à son tour: *on compte beaucoup sur vous en Angleterre, et ces Messieurs jugent avec*

---

[35] Une lettre du 10 mai 1702 (Budé, *o. c.*, II/396) témoigne de cette complicité. Une lettre du 15 novembre 1699 d'Ostervald remercie L.A. Turrettini, de lui avoir tendu spontanément la main d'association. Ostervald écrit: *Vous me dites, Monsieur, que vous souhaitez de travailler à remettre les choses sur un meilleur pied qu'elles ne sont, et en plus vous m'offrez même de me communiquer vos pensées là-dessus, je ne saurais exprimer combien cela me donne de la joie* (Budé, II/379).

[36] Lettre du 8 avril 1701, *Corr. Tron/Ost.*

raison que vous pouvez très efficacement contribuer au rétablissement de l'ordre et de l'union [du protestantisme en Europe].

Premiers contacts

En faisant connaître, en 1701, à la SPCK, les premières réformes envisagées par la Vénérable Classe de Neuchâtel (sous son leadership), Ostervald avait parlé d'une reprise et poursuite de la Réforme du XVIe siècle, restée en panne. Cette remarque avait intrigué l'*Illustre Société*. On s'étonnait à Londres de voir la *Reformation of Manners* placée dans la perspective d'une reprise de la réformation des Zwingle, Luther, Farel et Calvin. Il est vrai, de plus, que ces Messieurs n'avaient nulle envie de poursuivre la Réforme anglicane, voulue par Henri VIII et confortée par Edouard VI. Il suffisait à la SPCK de mettre l'Eglise d'Angleterre au diapason de la *Reformation of Manners,* née avec *the glorious Revolution.*

Ostervald répondit qu'il n'y avait nulle incompatibilité entre la *Reformation of Manners* et le projet de réforme des théologiens francophones. Les théologiens des Lumières de Londres abordaient les mêmes problèmes religieux et théologiques que les Novateurs réformés du Continent, et visaient aux mêmes buts. Ostervald s'en expliqua, et apaisa les craintes de l'*Illustre Société*.

La réformite *endémique des Réformés de France au XVIIe siècle*

La perpétuelle remise en cause de la Réforme du XVIe siècle, parce qu'inachevée, est attestée par des textes de John Cameron de Montauban, de Moïse Amyraut de Saumur, de Claude Pajon d'Orléans, et de l'*Illustre professeur* L. Tronchin de Genève. J.F. Ostervald s'inscrivit dans la même perspective que ces contestataires. Voici un rapide résumé des envies réformatrices des personnages de cette galerie d'ancêtres.

John Cameron (1580-1625), professeur à Montauban et maître à penser de Moïse Amyraut, souhaitait déjà re-réformer l'Eglise calviniste. Il s'en ouvrit à son collègue Louis Capell, tout en déplorant que l'heure n'en était guère propice[37]. Moïse Amyraut (1596-1664), nommé professeur à

[37] Voir Alexander Schweizer: *Die Protestantischen Zentraldogmen in ihrer Entwicklung innerhalb der Reformierten Kirchen,* 2 vol. Zurich, 1856, p. II/135 s. v. J. Cameron, Ecossais, fut professeur à Saumure, Glasgow et Montauban. Il mourut à Montauban en 1635/1636, à 46 ans.

Saumur, adopta ses idées. Mais elles rencontrèrent de fortes oppositions, particulièrement de la part des Eglises réformées de Suisse. Les idées de John Cameron et de Moïse Amyraut n'en trouvèrent pas moins des disciples au sein de la nouvelle génération de théologiens, dont: Claude Pajon, Louis Tronchin, Jean Leclerc, Charles Lecène[38] et nombre d'autres restés anonymes. Cette génération, laminée par la Révocation de l'Edit de Nantes, transmit le flambeau à de jeunes théologiens comme Ostervald, de Superville et Turrettini entre autres.

Claude Pajon, le premier Maître à penser dont se réclama Ostervald, alors diacre à Neuchâtel, sema ses idées de réforme à tous vents. Le Synode des Eglises de France, dont il dépendait, lui reprocha, non d'avoir des idées réformistes, mais de les plaider en privé, d'aller *dogmatiser dans les maisons,* comme le note le procès verbal de la séance qui le tança vertement. Après être rentré dans le rang, il fut nommé pasteur à Orléans. C'est là qu'il accueillit Ostervald et Tribolet, comme nous l'avons raconté plus haut. Les deux étudiants n'avaient pas encore vingt ans, et venaient d'une Eglise à l'*orthodoxie modérée*, la même défendue par Tronchin à Genève avant 1675. Quand Ostervald s'en fut passer six mois à Genève, avant sa consécration neuchâteloise, L. Tronchin souffla son désir de réformation du Calvinisme sur les braises encore rouges de la réformite du jeune proposant.

Louis Tronchin, étudiant à Saumure, fut nommé pasteur à Lyon, puis appelé à la chaire de théologie systématique de l'Académie de Genève. R. Stauffenegger présente le professeur L.Tronchin comme le *Gamaliel universel* de la fin du XVIIe siècle, comme le *meilleur témoin* [et le] *principal instrument de la nouveauté de l'Eglise*[39]. R. Stauffenegger conforte sa thèse en citant une lettre de 1681 de Jean Leclerc d'Amsterdam à Tronchin. On y lit: *je vois si peu de théologiens qui entrent comme vous dans le véritable esprit du christianisme, et qui sachent distinguer la Religion de Jésus-Christ, comme les apôtres nous l'ont laissée, d'avec les traditions de l'Ecole, et la lumière de l'Evangile d'avec les ténèbres des scolastiques (...); je demande tous les jours à Dieu qu'il vous*

---

[38] l'ouvrage, signé conjointement par Jean Leclerc et Charles Lecène: *Entretiens sur diverses matières de théologie,* Amsterdam 1685.

[39] Affirmation exacte, mais qui ne l'est plus dès qu'on l'interprète comme Stauffenegger: *ou du soin des âmes*, c'est-à-dire dans le langage religieux de la fin du XIXe iècle, non de la fin du XVIIe.

soutienne afin que vous puissiez encore, pendant un grand nombre d'années, enseigner la véritable théologie dans notre Académie, et que ceux qui vous écouteront, étant répandus partout, puissent faire éclater dans toute l'Europe la pure lumière d'une doctrine solide[40].

Les accents de cette lettre de Jean Leclerc préludent aux arguments de Christophe Benjamin Conrard de Vienne. Nous avons vu qu'il attribue les succès des Catéchismes d'Ostervald de Neuchâtel, de Superville de Rotterdam, et aussi de Clarke de Londres, au *véritable esprit du Christianisme* et *à la religion du Christ* que *les apôtres* nous ont laissée. En clair: leur succès tient à ce qu'ils ont tourné le dos à la théologie paulinienne, johannique et à celle, sacrificielle, de l'épître aux Hébreux. Seconde note remarquable: Jean Leclerc d'Amsterdam souhaite que la re-réformation s'étende de Genève à toute l'Europe. Tronchin n'y suffira pas, mais Ostervald, appuyé par ses amis de Londres, oui.

L'esprit réformiste d'Ostervald lui est donc venu de John Cameron l'Ecossais, en passant par Moïse Amyraut, Claude Pajon, tous deux français, et Louis Tronchin genevois. Nous en avons une preuve matérielle faible mais indiscutable, une lettre de 1683, d'Ostervald à Tronchin. Notre auteur fait savoir à son maître d'hier, qu'il relisait en sa thébaïde neuchâteloise, les notes prises aux cours de *son cher Père,* sur Wendelin et Cameron[41].

Le 23 juillet 1701 Ostervald écrit à Turrettini que l'heure d'une réforme n'avait pas encore sonné[42]. Le 10 février, par contre: *il me semble qu'il aille arriver quelque Révolution, j'en vois des présages jusque dans ceux-là même qui en Italie, en Angleterre, en Suisse et ailleurs s'entêtent du Piétisme et de certaines maximes outrées. Dieu suscite de tous côtés des gens qui sentent les véritables besoins de l'Eglise. Mais que fais-je? Vous savez tout cela mieux que moi*[43]. D'après cette lettre, Ostervald semble surtout attentif aux signes précurseurs d'une Révolution européenne.

En 1701, la *réformite* de tradition française encaissa comme de plein fouet la passion de réarmement moral de la *Reformation of Manners,* incarnée par la SPCK puis par la SPG. Cette pollinisation de la *réformite*

---

[40] *O. c.*, II/376.

[41] *J'étudie, autant que j'en puis avoir le temps, vos remarques sur Wendelin et Cameron. Corr. Tron/Ost.*, lettre du 17 décembre 1683.

[42] Budé, *o. c.*, II/395.

[43] Budé III/24.

francophone: put se faire, dans la mesure où les promoteurs de la *Reformation of Manners* n'avaient pas contesté le statut juridique de droit divin de l'Eglise. Nous avons vu qu'Ostervald y tenait, lui aussi, de tout son être. Or, tant que *la Reformation of Manners* ne mettait pas en question le statut de droit divin de l'Eglise elle pouvait remettre tout en question, de la morale à la métaphysique traditionnelles, sans provoquer une avalanche théologique. En 1704 la SPG avait déjà été mis sur les rails pour s'en aller *éclairer tout l'Univers.* Ostervald, comme Turretini et Tronchin avaient applaudi et rallié ce projet par lettres fort laudatives.

Les adversaires de cette Révolution/Réformation

Il faut rappeler que la situation des ministres n'était pas confortable du tout. Les Orthodoxes calvinistes, luthériens – sans oublier les anglicans – qui mettaient les pieds au mur, pour mieux refuser *la théologie de l'Ecole de Saumur.* Les *Modernistes* des Pays-Bas (Arminiens) les débordaient sur la gauche. Hugo Grotius, Philippe Limborgh, Jean Leclerc et autres théologiens et philosophes des Lumières de grande valeur, tenaient le haut du pavé. N'oublions pas le succès de la théologie du professeur Coccejus (nom latinisé de Koch) de Leyde, coqueluche de la théologie réformée des Pays-Bas et de Berne, ni l'enseignement en béton armé de l'orthodoxie luthérienne. Les adversaires potentiels ne manquaient pas.

C'est sous ces auspices que se fit la confluence de la *Revolution of Manners*[44], née au pays d'Albion, et la soif de réformation chère aux réformés de langue française.

L'étincelle

En s'engageant à œuvrer avec la SPCK à la réunion des peuples protestants et à leur réarmement moral, nos théologiens helvétiques allaient mettre le feu aux poudres des projets académiques de re-réformation de Claude Pajon, Moïse Amyraut et John Cameron. Le pragmatisme anglo-saxon se mit ainsi, sans le vouloir, au service de la théologie salmurienne. *Vous pouvez leur être d'une grande utilité,* prophétisait Tronchin, en applaudissant la nomination d'Ostervald comme membre de la SPCK. Il ne se trompait pas. Mais il semble que le contraire était en

[44] Née avec la glorieuse Révolution d'Angleterre.

train de se réaliser: l'*Illustre Société* de Londres réveilla les Réformés du Continent. Elle les incita à fonder des *Maisons de Charité pour Enfants Pauvres*, à diffuser des ouvrages témoins de la *knowledge* chrétienne, à propager dans les terres lointaines le *Gospel* des évangiles.

Retrait d'Ostervald

Ostervald quitta l'*Illustre Société* quelque peu à l'anglaise. Une certaine irritation l'avait déjà gagné fin 1711. Il écrivait à Turrettini le 30 septembre: *Je n'ai rien de nouveau d'Angleterre et je vois de plus en plus que cette Société ne fait pas grand chose avec ses correspondances [correspondants?] et qu'on n'en tirera pas le fruit qu'on s'en était promis*[45].

Il se retira de la compétition liturgique européenne en 1712, après l'affaire de la liturgie *embryon*, que nous conterons plus loin. En 1713, l'*Agenda liturgique* de l'Eglise de Neuchâtel et Valangin, dédié au Roi de Prusse, l'aida à tourner une page riche et passionnante de son destin européen. Il avait 57 ans.

En 1716 Ostervald décida de se soustraire à la tutelle tentaculaire anglicane, lorsque Londres proposa à l'Eglise de Neuchâtel d'ordonner ses candidats au saint ministère, en Angleterre. Dans sa lettre à Turrettini du 9 novembre 1716, Ostervald donne libre cours à sa mauvaise humeur: *Assurément il y a un peu trop de prévention dans ces Messieurs et je vous avoue que j'ai peine à concevoir comment il peut leur venir dans l'esprit que nous envoyions nos étudiants prendre les ordres en ce pays-là. Cette pensée est si étrange que je ne puis comprendre que des personnes aussi sensées et aussi judicieuses l'aient eu et nous fassent sérieusement une telle proposition. Il faut cependant ménager la faveur de ce Prélat qui est un homme de bien et qui peut dans l'occasion être d'une grande utilité.* Trop c'est trop; il suffit d'un grain de sable pour bloquer d'énormes machines.

En 1726, après l'affaire du Dr. Cyprianus, Ostervald se mit en congé de ses engagements en faveur de la réunion des Protestants, initiée, par Londres. La ferveur et le zèle d'Ostervald, du *membre correspondant* des années 1701 à 1706 s'étaient évaporés.

Il n'empêche qu'en 1747, l'année de sa mort, on ne manqua pas de rappeler ses titres anglais. Mais ce n'était plus que des lauriers jaunies. La

---

[45] Grétillat – Supplément XXXIV/67.

médaille/jeton de 1740 de Jean Dassier, l'article nécrologique des *Particularitez* de 1747, et enfin la brochure éditée à Londres, lors du second jubilé de la création de la SPCK, lui firent encore porter ces titres, témoins d'une confluence avec l'Eglise anglicane qui s'était terminée en queue de poisson, et dont la mémoire s'était perdue.

L'évidence s'impose: l'Eglise de Neuchâtel avait certes beaucoup reçu, et appris de l'Eglise d'Angleterre, mais elle n'en devint pas anglicane pour autant. L'étude des textes de la liturgie nouvelle nous a déjà convaincu.

CHAPITRE XI

LE *PÈRE EN DIEU GILBERT*, ÉVÊQUE DE SALISBURY, PARRAIN OCCULTE D'OSTERVALD

Argument

Messieurs les Ecclésiastiques de Berne étaient donc convaincus, nous l'avons déjà dit et répété, qu'en l'Eglise de Neuchâtel *tout était anglais.* Nous avons reconnu qu'ils n'avaient pas tort. Mais on s'étonne du mutisme de ces Messieurs: ils n'ont jamais laissé deviner que cette *religion de Neuchâtel* et son premier pasteur, avaient une sorte de parrain occulte à la Cour de Londres: le Dr. *Gilbert Burnet, évêque de Salisbury,* ni que ce dernier tenait ouvert au-dessus d'Ostervald une sorte de parapluie aux armes du trône d'Angleterre.

I
L'évêque et son chapelain

L'évêque Gilbert Burnet (1643-1715)[1], appelé selon un ancien usage anglican: le *Père en Dieu Gilbert,* avait vingt années de plus qu'Ostervald. Chassé de Grande Bretagne par Jacques II, pour son anti-catholicisme notoire[2], G. Burnet était venu se réfugier à La Haye. Guillaume d'Orange et Mary Stuart, l'ayant appris, lui offrirent une place à leur Cour. Il accepta, heureux de se dépenser pour voir *Guillaume d'Orange* et *Mary Stuart* gravir les marches du trône d'Angleterre.

Une voix pourtant, et protestante en plus, s'éleva contre cette prise de possession du trône à la hussarde: celle de Pierre Bayle de Rotterdam. Jacques II, le roi en fuite, était le père de Mary Stuart et donc le beau-père de Guillaume d'Orange, ce qui, aux yeux de P. Bayle, disqualifiait

---

[1] Voir: *Mémoires pour servir à l'histoire des Hommes illustres dans la République des Lettres avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages,* de J.P. Nicéron, Paris, 1728, tome VI, p. 12-45.

[2] La défense qu'il publia à cette occasion, (conservée à la *British Library*) le montre en fâcheuse posture.

la prise du pouvoir illégitime par le nouveau couple royal. G. Burnet n'était pas de l'opinion de P.Bayle.

De retour à Londres, les nouveaux souverains promurent G. Burnet, ex-professeur de Glasgow, évêque de Salisbuy. Le nouvel évêque comptait nombre d'adversaires en l'Eglise d'Angleterre. Les uns lui reprochaient d'être déiste, mieux: anti-trinitaire[3]. D'autres, d'avoir renoncé à la nationalité britannique, après sa destitution par Jacques II, et endossé la néerlandaise. D'autres dénonçaient la tolérance extrême dont il faisait montre envers les Dissidents. On le soupçonnait même de vouloir leur rendre l'Eglise d'Angleterre. Les Non-conformistes, à leur tour, le gourmandaient sur sa fidélité au gouvernement épiscopal. Adversaires de droite comme de gauche lui menaient la vie dure; mais voici que son ouvrage sur la réformation en Angleterre[4] en fit un auteur applaudi par les élites politiques et religieuses du pays.

Devenu le: *Père en Dieu Gilbert*[5], l'évêque se fit le parrain plus ou moins occulte d'un auteur français encore inconnu: J.-F. Ostervald, ministre de l'Eglise Réformée neuchâteloise, d'un petit pays accroché aux pentes du Jura suisse, qui venait de publier en 1699 un *Traité sur les sources de la corruption (....).*

P. Jurieu et les latitudinaires

Pierre Jurieu soupçonna l'évêque Gilbert de Salisbury d'être *latitudinaire,* c'est-à-dire de ces théologiens des temps nouveaux *qui n'en font qu'à leur tête, qu'il s'agisse de dogme ou de morale*[6]. E. A. Bauty signala, en 1863[7], la dépendance d'Ostervald de cette famille d'esprits. E. Bloesch suivit Bauty en 1889[8]. Ces deux auteurs ne disposaient, ni

---

[3] Voir la lettre de Basnage du 20 mai 1694, Budé I/180.

[4] Voir: *Histoire de la Réformation de l'Eglise d'Angletere*; traduite en français par Jean-Baptiste de Rosemond, en 4 volumes. Les deux premiers parurent en 1683-1685, les deux derniers en 1686 et 1687.

[5] On sait que les nouveaux souverains rendirent aux évêques, spoliés de leurs titres de noblesse par Jacques II, leurs privilèges et leur place à la Cour.

[6] Voir le Furetière.

[7] *Ostervald et sa théologie,* une suite de quatre études publiées dans *Le Chrétien Evangélique,* Revue religieuse de la Suisse Romande, 1862 et 1863.

[8] *Geschichte der Reformierten Kirchen* (...), Bern, 1899.

l'un ni l'autre, des sources aujourd'hui accessibles[9]. Celles-ci nous apprennent qu'Ostervald surprit les novateurs anglicans par sa démarche théologique (francophone) en bien des points parallèle à la leur. G. Burnet salua en lui un théologien contemporain hors du commun, et l'invita à épouser avec lui le jeu politico-religieux de Guillaume d'Orange[10].

On peut déduire de tout ceci qu'Ostervald n'était pas homme à écouter aux portes des latitudinaires pour lancer sa réforme *du culte et des sentiments,* comme le crut le Réveil. Mais il est vrai qu'au premier rang des soi-disant *latitudinaires* de P. Jurieu, on trouvait l'évêque de Salisbury, parrain occulte de J.F. Ostervald.

L'étudiant Ostervald aurait-il rencontré G. Burnet à Genève?

Les relations épistolaires entre les deux hommes font penser que *le Père en Dieu Gilbert* connaissait le ministre de Neuchâtel bien avant la sortie en librairie du *Traité des Sources (...)* de 1699. Une tradition populaire, mais peu sûre, rapportée par Eamon Duffy[11], confirme ce soupçon.

Avant de revenir à Londres, dans les bagages de Guillaume d'Orange, le Dr. Burnet avait fait un voyage en Italie (1685-1686)[12]. Sur le chemin du retour aux Pays-Bas, il se serait arrêté à Genève et y aurait rencontré Tronchin le professeur, et Ostervald l'éudiant. Il aurait, à cette occasion, pris ouvertement le parti des anticonformistes genevois, donc des Réformés *modérés*, adversaires (déjà battus[13]) de François Turrettini, farouche partisan de la *Formula Consensus*. Nous n'avons trouvé qu'une

---

[9] Ces sources nous apprennent, entre autre, comment G. Burnet, évêque et historien couvert de lauriers, mit le pied d'Ostervald à l'étrier au soir de son destin européen. Les mêmes sources nous font connaître le rôle d'intermédiaire joué par Charles Masson, théologien français réfugié en Angleterre, entre Ostervald et Londres. Les interventions aussi de l'épiscopat anglican, en faveur d'Ostervald et de ses projets de réforme, auprès de LL.EE. de Berne, et de la cour du Roi de Prusse.

[10] On trouvera, annexé à ce chapitre, un résumé d'une étude d'Eamon Duffy qui explique de curieuse manière les relations d'Ostervald avec l'Eglise Anglicane. Cette étude rappelle les jugements portés par le Réveil sur le *misérabilisme* d'Ostervald. Il fallait s'y arrêter.

[11] Voir notre annexe à ce chapitre.

[12] Voir: *Voyages de Suisse, d'Italie et quelques endroits d'Allemagne et de France des années 1685 et 1686, Amsterdam 1886.* Patrick Saint Clair le considère comme un savant; Budé III//278.

[13] Dont l'Illustre professeur Louis Tronchin était la dernière figure de proue.

faible trace de cette rencontre genevoise dans une lettre à Tronchin du 22 février 1699[14]. Ostervald écrit: *je me souviens de ce que me disait le Dr. Burnet* (...) lors de son passage à Genève. Nos sources ne nous en informent pas.

Après la lecture du livre du Dr. Burnet sur la Réformation en Angleterre, (dans sa traduction française[15]), Ostervald remercia l'évêque de l'avoir publié. Celui-ci l'exhorta en retour de faire encore mieux que les Réformateurs au XVIe siècle. Cette exhortation montre que les deux hommes se connaissaient déjà et se savaient compagnons d'armes.

La réforme des mœurs

Dans l'introduction à son maître-ouvrage sur la Réformation en Angleterre, l'évêque de Salisbury exhorte Guillaume d'Orange à poursuivre la réforme des mœurs lancée par la *Reformation of Manners* au temps de Jacques II. On y lit: *il vous faut ô Roi!* (...) *travailler à la réformation des mœurs pour attirer les bénédictions du ciel sur votre peuple*[16]. La SPCK, fondée en 1698, entendait poursuivre cette réformation des mœurs. Les évêques de Worcestre et de Salisbury siégeaient à son comité directeur. Ce fut l'évêque de Worcestre (non celui de Salisbury) qui (par la plume de son secrétaire Charles Masson) énumère à Ostervald les buts de la SPCK[17]. Il lui apprend aussi que l'action de la Société s'étendait déjà à *tout le pays*; que Londres comptait quarante sociétés, Dublin en signalait dix, toutes décidées *à faire établir et observer de bonne foi les lois contre le vice.* Et Masson d'ajouter: *La chose a eu un succès incroyable (...). On parle de vingt mille personnes convaincues ou châtiées* (!), *dont plusieurs ont changé de vie.* La *Reformation of Manners* se faisait-elle, à cette époque, *manu militari*?

---

[14] Voir *Corr. Tron/Ost.*

[15] Ostervald est persuadé que la réformation anglicane *a été gardée de plusieurs imperfections que l'on trouve ailleurs.*

[16] Voir les avatars de ce *Discours Préliminaire*, p. 16 de Nicéron.

[17] Qui les transcrit pour Tronchin le 9 février 1901. Il énumère tout d'abord les points suivants: *propager la foi chez les Infidèles, éclaircir les principes de la religion, convertir les Irlandais papistes, établir l'unité entre les Eglises protestantes.* Puis Masson décrit le réarmement moral qui s'impose en Angleterre.

Le 7 mars 1703, Ostervald rappelle à Tronchin que les réformes neuchâteloises se firent avec l'appui du *Magistrat*[18] Mimétisme ou parallélisme?

Dix ans plus tard, le 26 juillet 1713, Ostervald écrit à Turrettini: *l'Angleterre a besoin aujourd'hui encore d'un homme de la valeur du Dr. Burnet.* Ostervald croyait son protecteur et ami décédé déjà. Il n'en était rien, mais il était gravement malade. Bâti à chaux et à sable, mais n'ayant jamais pris grand soin de sa santé, il lui fallut, à la fin de sa vie, payer lourdement son insouciance. Il mourut le 17 mars 1715. L'échec de la liturgie de Neuchâtel à Londres est de 1712.

Charles Masson chapelain et secrétaire épiscopal du Dr. Burnet

Le *Père en Dieu Gilbert,* Don Quichotte à ses heures[19], avait à son service une sorte de Sancho Pança, en la personne du Sieur Charles Masson, théologien français, réfugié à Londres, manifestement pajoniste comme Ostervald. Les deux jeunes théologiens correspondaient comme des amis qui auraient fait leurs études ensemble. Charles Masson avait été secrétaire et chapelain de l'évêque de Worcestre[20] avant de passer au service de l'évêque G. Burnet de Salisbury[21]. C'est pourquoi on voit Ch. Masson correspondre avec Ostervald au nom de l'un ou de l'autre des deux évêques, tous deux favorables à l'auteur du *Traité des sources (...)* depuis 1700. Ch. Masson se fit même, en l'absence de l'évêque de Salisbury (?), le porte-parole du pasteur de Neuchâtel devant l'Assemblée faîtière de la SPCK. Le 9 mai 1703 il informa Ostervald, par exemple, que la SPCK venait de nommer MM. Tronchin et Turrettini, membres de la société, exauçant les vœux du pasteur neuchâtelois.

Ostervald estimait fort le Sieur Masson, comme il l'appelle. Il écrit à Turrettini: *quand vous connaîtrez son cœur et ses vertus morales autant*

---

[18] Voir *Corr. Tron/Ost.*

[19] Dans l'histoire du bonnet des galériens pour la foi, G. Burnet eut ce mot: *il n'y a point de péché à se faire assommer plutôt que de lever le bonnet. Corr. Tron/Ost.* du 9 février 1701.

[20] Dans la lettre à Turrettini du 19 octobre 1700 (Budé, II/389), Masson est encore au service de l'évêque de Worcestre.

[21] Le 10 octobre 1700 (Budé II/387), Ostervald communique à M. Masson, alors chapelain de l'évêque de Worcestre, ainsi qu'à l'évêque de Salisbury, *ce qui se passe au sujet de la révision des Psaumes.*

que son esprit, je suis sûr que vous lui donnerez quelque part dans votre amitié. Il est de mes amis tout particuliers[22]. Le très prudent Ostervald, pas bavard pour deux sous, et toujours avare d'informations, ne nous apprend ni où, ni quand il rencontra son ami Charles Masson.

En 1704, Charles Masson fait savoir à Ostervald qu'il quittait Londres pour le Continent, en tant que mentor des fils de l'évêque Burnet. Sur le chemin du retour, Masson laissera les fils Burnet rentrer seuls à Londres, et chercha refuge aux Pays-Bas. Son départ de Londres fut pour Ostervald comme la perte d'un ami. En 1706, écrivant à Tronchin, il eut ce mot de regret: *Masson ne m'écrit plus*[23].

Quelques années plus tard, nous retrouvons Charles Masson assistant Jean Leclerc d'Amsterdam dans la rédaction de ses *Bibliothèques,* sorte *de journal de Hollande* rendant compte des publications littéraires, philosophiques, théologiques, voire scientifiques de l'heure[24]. Jacques Georges de Chauffepié fait mention de Ch. Masson dans la *République des Lettres* au lendemain de la parution d'un ouvrage de sa main, favorable à P. Bayle[25]. J. Leclerc soupçonna Masson d'avoir voulu lui nuire[26], et décida de s'en séparer. Charles Masson ne croisa plus la route d'Ostervald son ami neuchâtelois de la fin du XVIIe siècle.

II
Les interventions du *Père en Dieu Gilbert* dans les affaires neuchâteloises

Voici le rappel de quelques lettres écrites de Londres à Ostervald par l'évêque de Salisbury et son secrétaire Charles Masson. On y découvre un Gilbert Burnet bien décidé à intervenir dans les affaires de Neuchâtel pour couvrir Ostervald qu'il sait en fâcheuse posture.Certaines de ces lettres témoignent du parapluie épiscopal londonien abritant Ostervald, d'autres

---

[22] Lettre du 12 juillet 1716, Budé II/146.

[23] *Corr. Tron/Ost.,* lettre du 11 juillet 1706.

[24] On en compte trois successives: la *Bibliothèque Universelle et Historique, la Bibliothèque choisie* et la *Bibliothèque ancienne et moderne.*

[25] *Exacte revue de l'histoire de M. Bayle*, réédition en 1717.

[26] Cf. Budé II/146, du 12 juillet 1716. J. Leclerc écrit à J. A. Turrettini: *l'envie et l'orgueil de cet homme me l'ont rendu ennemi.* Il traite les écrits de Charles Masson de *misérables rhapsodies.*

lettres témoignent des relations fraternelles qui s'établirent au fil des ans entre l'Eglise lilliputienne de Neuchâtel et la méga-Eglise anglicane. A parcourir cette correspondance, il semble que le staff de la SPCK attendait du *rector spiritus* de l'Eglise de Neuchâtel: un catéchisme, une liturgie et des commentaires édifiants de la Bible. Nous avons déjà cité plusieurs de ces lettres, en sorte que leur rappel pourra être bref.

a) Le parapluie épiscopal

La SPCK est née à Londres en 1698; l'évêque de Salisbury, hier encore en exil aux Pays-Bas, en était membre. En octobre/novembre 1699, Ostervald sortait le *Traité des Sources de la Corruption* (..). L'évêque Gilbert Burnet applaudit à tout rompre, et le 25 juin 1700[27], il écrivit à Ostervald la lettre étonnante, déjà citée:

Le public est déjà informé de l'estime que je fais du "Traité des Sources de la Corruption". Votre ami par qui je l'ai fait traduire en anglais en a dit mon sentiment à la tête de sa traduction. Mais, outre cela, je me vois obligé de vous assurer moi-même que ceux qui ont lu votre livre, le regardent aussi bien que moi comme un ouvrage par lequel vous [vous] *êtes rendu une personne très considérable à la Religion en général,* (...) *à votre pays et à votre Eglise en particulier* (...). Ce qui *redoublera le zèle de ceux qui s'intéressent à vos affaires.*

Par cette même lettre Ostervald apprit que l'évêque de Salisbury était déjà intervenu à Berne pour s'opposer aux considérations d'une *Censura Bernensis* restée officieuse du *Traité des Sources de la Corruption (...)*: *(...) je me réjouis aussi,* écrivait l'évêque, *que les soins que j'ai pris de l'intérêt de votre Eglise* [de Neuchâtel] *ne vous ont pas été inutiles. J'ai trouvé tout bien disposé à la Cour à cet égard. Monsieur l'Archevêque de Cantorbery a pris la chose à cœur et y a travaillé vigoureusement. Je souhaite que vous n'ayez plus besoin de nous en pareille occasion. Mais si cela arrivait, vous me trouverez toujours prêt à agir pour vous avec tout le zèle et toute l'affection dont je suis capable, non seulement parce qu'il s'agirait de la cause commune de notre Religion, mais aussi parce que ce serait un moyen de vous marquer la considération particulière que j'ai pour vous.*

---

[27] A.E.N. Archives de la Vénérable liasse VIII/4, 1.

C'est ainsi qu'Ostervald apprit, huit mois seulement après la parution à Amsterdam de son *Traité des Sources (...)*, qu'il était au bénéfice d'un parapluie épiscopal, avant même d'être nommé *membre* de la SPCK.

Le 19 octobre 1700, Ostervald demande à l'évêque G. Burnet de museler P. Jurieu de Rotterdam, en lui *faisant parler de haut.* Il importait de l'ermpêcher de contrevenir *aux vues de certaines personnes, les chances de ceux* qui projetaient *de réformer et de perfectionner notre manière de faire le service divin*[28]. On ignore la réaction du professeur P. Jurieu. Mais il est évident que l'évêque de Salisbury et le ministre neuchâtelois étaient d'accord pour *perfectionner notre manière de faire le service divin*; la manière réformée seulement, ou de l'anglicane aussi? Nous sommes persuadés qu'il était question des deux.

En janvier 1701, l'évêque de Worcestre, non content d'applaudir l'auteur neuchâtelois, comme l'évêque G. Burnet, proposa à la SPCK, de nommer Ostervald *membre correspondant.* Le succès du tractatus de 1699 avait été tel, que son auteur fut nommé fin janvier 1701 déjà[29]. Ostervald découvrait un autre évêque de l'Eglise d'Angleterre acquis à sa cause.

L'affaire Girard encore une fois à la une

En janvier 1701 G. Burnet intervint une nouvelle fois à la Cour et mobilisa une nouvelle fois l'archevêque de Cantorbery, dans l'affaire Girard. Le 20 janvier 1701, Ostervald écrivait à L.Tronchin: *je sais d'original que l'archevêque de Cantorbery et quelques évêques ont parlé fortement au Roi* [d'Angleterre] *de l'affaire de M. Girard.* Il s'agissait d'empêcher le retour à la tête de l'Eglise de Neuchâtel d'un pasteur contiste aux ordres de Versailles.

Rappelons rapidement les moments essentiels de l'affaire. Nous avons noté comment le ministre Girard avait été mis à pied en 1699, et dit

---

[28] Budé II/389. Ostervald n'est pas sans savoir que P. Jurieu avait reçu les ordres chez les Anglicans avant 1685.

[29] Abréviation pour *Society for Promoting Christian Knowledge.* Il ne faut pas craindre de traduire: société pour la promotion du savoir chrétien. Les auteurs allemands ont traduit à l'époque *knowledge* par Wissenschaft, Ostervald par *science* (non expérimentale). H. Vuilleumier, à la fin du XIXe siècle, a traduit *knowledge* par religion. Pour éviter l'ambiguïté du terme du XVIIe siècle qui, au XXe siècle, avait un tout autre sens?

qu'Ostervald, alors secrétaire de la Vénérable Classe, lui avait succédé dans la double charge de premier pasteur de la Ville et de Doyen de la Vénérable Classe. Cette rocade avait déplu aux turbulents Contistes. Ils accusèrent Ostervald d'avoir joué la carte légitimiste pour se faire nommer à ces deux postes. L'attaque fut si violente, qu'Ostervald songea à démissionner. Il s'en ouvrit à Tronchin, mais, pour finir, n'en fit rien. Le parapluie londonien aurait-il empêché la France de remettre la main sur la Principauté, par D. Girard interposé? On sait que le pays de Neuchâtel jouait un rôle clé dans la stratégie de Guillaume d'Orange. Cette seconde intervention de la Cour de Londres eut lieu, elle aussi, avant février 1701, c'est-à-dire avant la nomination d'Ostervald comme membre de l'*Illustre Société de Londres*.

En mars 1701 s'ouvrit à Neuchâtel l'école pour enfants pauvres, sur le modèle des *Charity Schools* de Londres. Nous avons vu que cette création fit autant de bruit à la SPCK de Londres qu'à Neuchâtel. On la rappela avec satisfaction dans les rapports d'activités de la Société.

L'année 1701 voit aussi la conversion de la Vénérable Classe en faveur des réformes anglophiles ostervaldiennes. Une lettre du 9 mars 1701 de ce dernier à Turrettini fait mention de pasteurs genevois et neuchâtelois qui auraient affiché *des dispositions à se conformer à la liturgie anglaise.* Ostervald ne manqua pas de faire fond sur ces heureuses dispositions pour *préparer peu à peu les esprits que l'on est dans le dessein de réformer la liturgie* [réformée] *et de régler le psautier* [comme projeté par Genève][30]. La conversion de la Vénérable Classe en aux projets ostervaldiens semble s'être décidée en mai 1701[31]. Une lettre du 19 octobre 1701 nous parle d 'un renversement inattendu de la majorité. C'est ainsi qu'il advint qu'à Neuchâtel tout put devenir *anglais.* Nous avons déjà cité deux lettres des pasteurs Gélieu et Tribolet qui protestent de la haute estime que la Vénérable Classe portait à l'Eglise et au trône d'Angleterre.

Le 11 mai on apprend que L. Tronchin de Genève avait proposé à l'épiscopat de Londres de faire savoir, *urbi et orbi,* qu'aux origines de la religion chrétienne, le gouvernent de l'Eglise était indifféremment épiscopal ou presbytérien Le professeur de Genève espérait que ce fait historique inciterait Presbytériens et Anglicans à enterrer la hache de

---

[30] Cette information nous vient de l'évêque de Worcestre, non de celui de Salisbury.

[31] Voir Budé, lettres du 16 juin et du 13 octobre 1703 (III/15 et 19): *tout le monde se soulevait sur la moindre proposition de changement.*

guerre. La proposition de Tronchin surprit le prudent Ostervald, qui la trouva prématurée. Elle fut ausi marginalisée par Londres[32]. Le couteau était, au vrai, à double tranchant. L. Tronchin n'avait écouté que sa générosité, et s'en excusa auprès d'Ostervald. La proposition du professeur de Genève ne fit qu'augmenter la fièvre anglophile des Neuchâtelois persuadés que la réunion avec l'Eglise anglicane était à portée de main.

En avril 1702, une lettre de Masson nous apprend que l'évêque de Worcestre, non Gilbert Burnet de Salisbury, donna un coup de pouce décisif à la vocation de liturge d'Ostervald[33]. Tout se passe comme si l'évêque de Worcestre avait été en quête d'un théologien novateur capable de relancer la révision de la liturgie anglicane, programmée lors de l'accession au trône des nouveaux souverains, mais abandonné depuis par Anne Stuart. Il vit en Ostervald l'homme providentiel. Mais il ne confia pas, sans quelques hésitations, au ministre neuchâtelois, la liste de *ce que nous* [le Comité de révision] *avions proposé sur cette matière.*Charles Masson écrit à Ostervald que l'évêque pensait *qu'il y avait danger à suivre cette méthode, parce que si, dans la suite, plusieurs personnes s'y opposeraient, pour cela seulement qu'elle viendrait de chez vous.* Ce qui arriva en effet en 1712, lors de l'édition de la liturgie neuchâteloise en traduction anglaise.

Car la liturgie nouvelle de Neuchâtel, fut bien traduite à Londres, après avoir été enrichie d'informations diverses concernant les célébrations au cours de l'année ecclésiastique, les textes bibliques à lire, les cantiques à chanter et des *collectes* (intercessions) à réciter[34]. Tout se passe comme si les éditeurs entendaient imiter au mieux la liturgie anglicane en usage.

A partir de juin 1702, Ostervald rédige pour la seconde fois son Catéchisme. La première rédaction avait été confisquée par MM. de Berne en 1701. La seconde sortit à Genève en décembre 1702. Applaudi à Londres

---

[32] Les Eglises de Genève et de Neuchâtel étaient alors encore considérées, surtout par les Presbytériens, comme *les Eglises-Mères* de la Réformation. D'où le poids qu'aurait pu avoir la déclaration de Tronchin.

[33] Il a, lui aussi, des projets de réformes hymniques et liturgiques *Corr. Tron/Ost.* du 9 mars 1701.

[34] Il faudrait, pour être plus complet, citer l'étude de fond sur l'utilité des liturgies, signée par le Dr. E. Jablonski de Berlin (qui ouvre le volume), et les textes zurichois donnés en annexe. Ces textes soulignent, mine de rien, que la liturgie de Neuchâtel parait en anglais avec ses annexes, parce qu'auteur et éditeur souhaitent la mettre au service de la réunion des Protestants.

par la SPCK, le Catéchisme y fut réimprimé tout aussitôt en français, puis édité en anglais aux frais de l'*Illustre Société*, en 1704[35]. C'est Londres qui inaugura la carrière européenne du Catéchisme. La SPCK en recommanda l'usage dans les *Charity Schools,* pour servir à l'instruction de la religion d'Angleterre. Ostervald décida, comme en reconnaissance, de reverser une partie de ses royalties à un membre de la SPCK de Londres, désireux de participer à la création d'une *School,* dans le coin de l'Angleterre qui l'avait vu naître[36].

Le 10 décembre 1702, une lettre de Masson apprend à Ostervald que Londres se félicitait de l'introduction, à Neuchâtel, des *Prières du samedi soir* sur le modèle anglican (*Public Evening Prayers*). Une coutume d'outre-Manche à laquelle les Neuchâtelois s'accommodèrent vite et bien, à en croire la correspondance d'Ostervald.

En décembre 1703, le *Père en Dieu Gilbert* décida une nouvelle fois d'intervenir auprès de MM. les Ecclésiastiques de Berne, toujours à crier haro sur le Catéchisme d'Ostervald. Une lettre (déjà citée) de Charles Masson *assure* que le ministre de Neuchâtel peut *s'attendre* [de la part de Londres] *à tous les secours possibles,* et que *si la chose va plus loin,* il n'aura *qu'à en avertir.* Ostervald ajoute à l'intention de Tronchin: *je suis bien obligé à ces Messieurs de leur honnêteté et des offres qu'ils me font; d'autant plus que je ne m'attendais à rien de semblable*[37]. On peut supposer que l'intervention de Londres fit battre en retraite la farouche et orthodoxe Eglise de Berne, bien décidée de faire un exemple à l'occasion de la publication du catéchisme crypto-hérétique d'Ostervald de 1702.

---

[35] Voir la lettre du 9 mai 1703 à Tronchin. On y apprend que la traduction anglaise du Catéchisme de décembre 1702 était *déjà bien avancée,* quand l'*Illustre Société* décida de *la faire imprimer à ses frais et débiter.* Encore un signe de la sollicitude prévenante du Dr. Burnet?

[36] Détail piquant: la SPCK faisait cadeau aux enfants pauvres de l'*Abrégé de l'histoire sainte* – qui ouvre le catéchisme – et demandait aux ministres de la religion d'acheter le reste de l'ouvrage, pour servir de livre du Maître. Précaution dogmatique ou affaire commerciale? Nous parions sur la seconde alternative.

[37] Lettre du 19 février 1703 de la *Corr. Tron/Ost.*

En mai 1704, une liste des membres de la toute jeune SPG[38] présente Ostervald comme *professeur de théologie*. Celui-ci en informe tout aussitôt Tronchin[39] et assure qu'il demandera immédiatement à Londres d'éliminer cette coquille. Tronchin, homme humble et généreux, l'en dissuada: *je vous considère tout aussi professeur que moi ou mes collègues*[40]. La lettre de Tronchin ne permet pas de trancher si Ostervald fut Professor of Divinity *de jure* ou seulement *de facto*.

On ne sait si Ostervald doit cette promotion surprise à l'évêque Burnet soucieux de le décorer d'un titre qui en faisait l'égal des autres professeurs helvétiques portés sur la même liste, ou si le titre fut une promotion de complaisance[41]. Nous sommes tentés de considérer que, ni l'évêque de Salisbury ni celui de Worcestre, hauts dignitaires de l'Eglise anglicane, n'étaient hommes à distribuer des titres universitaires selon leur bon plaisir. Nous en tirons, à tort ou à raison, qu'Ostervald prit ses galons de *Professor of Divinity* des mains de son parrain occulte de Londres. Il ne s'en prévalut jamais ce qui les fit tomber en oubli.

En septembre 1707, Neuchâtel passe sous drapeau prussien. A cette occasion, Ostervald refusa à ses protecteurs londoniens, d'appuyer la candidature de Frédéric Ier de Prusse à la succession de la Duchesse de Nemours. Ce fut le seul service politique que ces Messieurs lui aient demandé. Le 3 septembre 1707, l'évêque Burnet insiste sans succès.

Le 20 septembre 1707, l'archevêque de Cantorbery se met de la partie. Ostervald ne bougea pas le petit doigt. Il avait promis de ne pas descendre dans l'arène, et ne souffla mot à personne de ses préférences, ni à

---

[38] En janvier 1701 Ostervald est nommé membre de la SPCK. En 1702 cette société se dédouble pour donner naissance à la SPG. Cette dernière sera désormais chargée de la relation de l'Illustre Société avec les correspondants étrangers. Ostervald figure sur la liste des membres au nom prestigieux. Il y fut versé à la SPG, ainsi que les *professeurs* Tronchin, Turrettini et Pictet. Nous possédons une photocopie de cette liste. La médaille de Dassier rappelle qu'Ostervald (qui n'est nommé professeur) fut membre des deux Sociétés à la fois. Ce que n'était aucun de ses amis: Tronchin, Turrettini et Werenfels.

[39] Voir: *Corr. Tron/Ost.* du 23 mai 1705.

[40] Le 2 juin 1705, Tronchin avance encore l'argument: Ostervald ne donne-t-il pas son enseignement à Neuchâtel avec *le consentement de votre Magistrat, de la Classe et de votre Eglise?* Tronchin justifie le titre par référence à un état de fait, non *de jure*. La réponse d'Ostervald du 7 juin dit sa crainte d'être mal jugé si l'on venait à apprendre le titre que Londres lui donne. D'être traité de latitudinaire?

[41] Comme Tronchin, Turrettini et Pictet.

l'évêque Burnet ni à l'archevêque de Cantorbery, ses bienfaiteurs pourtant. Dans une lettre à Turrettini il avoue, *post-eventu,* que sa préférence allait au Roi de Prusse[42]. Certains auteurs, dont Ph. Godet, ont cru, à tort, qu'il tenait le parti de quelque Prince français. Les challenger de Frédéric Ier l'appelaient *König zu Preussen,* non *König von Preussen,* pour rabattre ses prétentions. Ils promettaient, en même temps, de l'appeler Roi de Prusse (et non plus *en Prusse*), lorsqu'il aurait réussi à succéder à la Duchesse de Nemours. Ce qui arriva, à la grande satisfaction de l'évêque G. Burnet, de l'archevêque de Cantorbéry, et même du premier pasteur de Neuchâtel.

Le 10 juillet 1708, l'évêque Gilbert Burnet reprend la plume pour dire à Ostervald combien la nomination du roi Frédéric Ier l'avait rempli d'aises. Savait-il, le saint homme, la fortune en pots de vin que le Roi de Prusse avait versée, en catimini, aux Grands Electeurs, pour assurer son succès? Peut-être, mais seul importait le résultat: l'élection du Roi de Prusse était une réussite. Frédéric Ier était un souverain réformé gagné à la causse (chère à l'Angleterre) de la Réunion des Protestants. L'évêque de Salisbury écrivit à Ostervald, d'une main déjà peu sûre: *le Roi (...) a déjà fait tant de progrès dans le glorieux dessein qu'il a formé...* [feuille blessée] ... *les luthériens et les calvinistes. Cela doit vous persuader qu'il a la religion à cœur, et qu'il ne négligera rien pour entretenir ou pour...* [feuille blessée] ... *la paix et l'union entre tous les sujets protestants*[43].

En 1712: la publication de la traduction anglaise de la liturgie de Neuchâtel entraîna un refroidissement des relations entre Londres et le pasteur de Neuchâtel. Nous avons consacré le chapitre XIII à cette affaire, en voici un bref résumé.

En 1712 parut sur le marché du livre londonien la *Liturgie* du culte quotidien neuchâtelois en traduction anglaise, imprimée généreusement par la SPCK. La liturgie fut présentée par ses promoteurs anglais comme un *embryon,* c'est-à-dire un modeste début. Les ministres neuchâtelois prirent la mouche. Le terme *embryon* sonna le glas de la collaboration avec la SPCK, du moins au plan des réflexions liturgiques.

En 1712, l'évêque Gilbert Burnet avait 69 ans; affaibli par la maladie, il ne pouvait plus intervenir dans l'affaire de *l'embryon* avec sa fougue et

---

[42] Voir Grétillat *o. c.*, Supplément XIX/35, lettre du 16 septembre 1707.

[43] Toutes ces lettres sont prises de la liasse VI/7 des archives Ostervald des A.C.N.

sa générosité habituelles. Ch. Masson n'était plus à Londres[44]. Sir J. Chamberlayne avait été remplacé au secrétariat général de la SPCK par Humphrey Vanley, puis par Henricus Newman. Les amis londoniens, dont un groupe d'évêques (voir leurs noms plus loin) semblent avoir été prétérités. L'heure, prophétisée par l'évêque de Worcestre en 1702, avait sonné: *qu'il y avait danger à suivre cette méthode, parce que si, dans la suite, que plusieurs personnes s'y opposeraient, pour cela seulement qu'elle viendrait de chez vous.* Ce qui arriva en 1712, au moment de la sortie en librairie de la traduction anglaise de la liturgie de Neuchâtel.

Cette affaire incita Ostervald à rentrer dans sa coquille et à demander à son ami J.A.Turrettini de Genève, d'alerter l'Episcopat, voire la Cour de Londres, quand besoin en était. Il en fut ainsi en 1727, quand les bourgeois de Valangin, appuyés par ceux du Landeron, tentèrent publiquement de secouer le soi-disant joug de la Vénérable Classe[45]. Turrettini, alerté par Ostervald, demanda à Londres d'intervenir auprès de la Cour de Berlin. Ce qui fut fait. Manifestement Ostervald n'était plus *persona grata*, ni à la SPCK, ni à la SPG. Mais Turrettini était fort bien introduit dans la gentry. Bilingue, il avait étudié à Londres, y avait côtoyé les évêques et rencontré des esprits haut de gamme comme Isaac Newton[46].

Le 21 mars 1714, la liturgie *embryon* fut déclarée liturgie particulière de l'Eglise de la Principauté de Neuchâtel et Valangin. Au début de l'année 1714, Ostervald fit expédier un exemplaire de la dite liturgie imprimée et reliée, à un certain nombre de hauts dignitaires anglicans, dont voici la liste: *à l'archevêque de Cantorbery, au bon évêque de Worcestre, au Dr. Lloyd, à l'évêque de Salisbury, à l'évêque de Londres, ci-devant évêque de Bristol, à M. Chamberlayne* aussi. *Je leur écris à tous,* poursuit Ostervald, *ces sortes de démarches ne font point de mal, et elles peuvent même produire un bon effet*[47]. Cet envoi groupé voulait-il

---

[44] En 1704, Charles Masson accompagne deux jeunes Seigneurs (les Burnet) dans un voyage en Hollande. Ostervald se plaint: *j'ai du déplaisir de ce que je ne puis correspondre par lui en Angleterre.*

[45] Cf. Budé III/174-177, lettres à Turrettini des 18 janvier et 5 février 1727.

[46] Voir la lettre de J.A. Turrettini, rédigée au lendemain d'une visite au célèbre mathématicien. Le mot de Newton (1642-1727) traitant Ostervald de: *vir omnium Christianorum* aurait été prononcé par l'astrologue Flamsteed, non par le célèbre mathématicien.

[47] Voir R. Grétillat, Supplément p. XXXVII/74.

être un cadeau d'adieu à ses anciens supporters, ou un essai de dernière heure de tenir entrebâillées les portes d'une amitié de plus de dix ans?

En 1726, Ostervald se détourna définitivement du projet européen de Réunion des Protestants, sans en référer à Londres, du moins il le semble[48]. C'était au lendemain de la parution du livre du Dr. Cyprianus, luthérien de Berlin, qui calomniait comme à plaisir les Réformés émigrés en Prusse. Son but: empoisonner les relations luthéro-réformées et empêcher tout projet d'union entre les deux communautés.

Est-il légitime de voir la main de l'évêque G. Burnet à l'arrière-plan des interventions citées en faveur d'Ostervald? Quelques textes nous y autorisent, tous nous y invitent[49].

---

[48] Lettre à Turrettini du 2 février 1726, Grétillat p. LXII/115.

[49] L'annexe à ce chapitre présentera une version autre des relations entre Londres et Ostervald, que celle présentée dans ce chapitre.

Excursus
Les informations d'Eamon Duffy

Eamon Duffy[50], que nous avons cité plusieurs fois déjà, mérite ce modeste excursus, dans la mesure où il témoigne d'une source d'informations étonnantes sur les relations d'Ostervald avec l'Eglise d'Angleterre.

Ostervald introduit à Londres par un étudiant neuchâtelois?

Duffy explique comment s'établirent les premières relations entre Ostervald et l'Eglise anglicane:

- la liturgie neuchâteloise nouvelle formule aurait été apportée à Londres, on ne sait quand, par un étudiant en théologie, fils d'une honorable famille neuchâteloise. Ce *proposant* aurait fait l'éloge de l'Eglise neuchâteloise à Londres, puis, à son retour, de l'Eglise anglicane.

Nous avons vu Ostervald bénéficier du parapluie épiscopal anglican, avant même sa nomination de membre correspondant en février 1701. Fallait-il vraiment qu'un étudiant jouât les intermédiaires, et fasse lire la liturgie d'Ostervald par quelqu'évêque de l'Eglise anglicane, en 1706 ou 1709?

- la publication en traduction anglaise de la nouvelle liturgie neuchâteloise aurait tendu à la faire recevoir en Suisse.

Curieuse information quand on songe que:

- en 1712 encore, les Eglises germanophones de la Suisse protestante avaient horreur de tout ce qui leur venait de l'Eglise d'Angleterre.
- que l'évêque de Worcestre avait transmis à Ostervald (en 1702 déjà) le projet de révision de la commission anglicane, avorté après l'accession au trône d'Angleterre de la Reine Anne! Pour en reprendre les *desideria,* et pour faire recevoir sa rédaction en Angleterre! (Nous venons

[50] Voir: *Correspondance fraternelle* – SPCK, the SPG, and the Churches of Switzerland in the War of the Spanisch Succession; *o. c.*, 252 à 281. La guerre de la succession d'Espagne dura de 1701 à 1711.

de rappeler sa crainte de voir *plusieurs personnes s'opposer, pour cela seulement qu'elle viendrait de chez vous.*)

Nous avons vu que toute l'opération de la liturgie *embryon* visait bien à la faire tolérer en l'Eglise d'Angleterre, non à se faire recevoir en Helvétie, et aussi à œuvrer à l'union des peuples protestants d'Europe. Les informations d'Eamon Duffy vont curieusement à l'opposé de ces faits.

- l'édition anglaise de la liturgie de Neuchâtel aurait échappé à un naufrage en 1705, et aurait été sauvé par une intervention du Dr. E Jablonsky, l'auteur du texte sur l'importance des liturgies en général qui ouvre le livre anglais.

Eamon Duffy écrit: *At the end of 1705 Osterwald had suggested that the SPCK might publish a translation of this Liturgy, thereby rendering it more prestigious in the eyes of the Swiss clergy. The translation was begun, bat strong resistence to the spreading use of the liturgy in Switzerland led Osterwald to ask the SPCK to halt the work. The project whas revived in 1709 as part of Jablonski's attempts to secure a uniform and basically Anglican liturgy for all protestants, but delayed by disagreement and confusions about who should write a preface for the English version.*

Autres informations étonnantes:

- le *Traité des Sources* (...) de 1699 aurait visé à rapprocher les Eglises protestantes du Continent de l'Eglise anglicane. De même que les *Prières du samedi soir,* (une adaptation des *Evening Prayers*) instaurées à Neuchâtel fin 1702. On aurait aimé apprendre qui tirait les ficelles de cette affaire.

Voici comment Eamon Duffy résume la fin de l'histoire de la liturgie *embryon. Ironically, its publication gave great offence in Neuchâtel, for a prefatory note in the SPCK edition described Osterwald's work as a liturgy in Embryo (...) to bring the people by little and little to something more perfect.*

Nous aurions bien voulu comparer nos sources, autographes pour l'essentiel, à celles dont se réclame l'historien anglais. D'autant plus que certaines de ses informations confirment celles que nous avons recueillies ailleurs. Eamon Duffy affirme, par exemple, que le Dr. G.Burnet avait rencontré en 1686 à Genève, Tronchin et Ostervald; ce qui expliquerait les relations très amicales de l'évêque G. Burnet avec le ministre Ostervald, dès 1689. Nous l'avions supposé sans preuves écrites, mais l'information de E. Duffy suffirait-elle à nous donner raison?

Notre historien prouve l'étroite parenté intellectuelle entre l'*Ecole du Droit de la Nature et des Gens de Pufendorf* et les amis londoniens d'Ostervald. Sir J. Chamberlayne aurait traduit, en 1691, une histoire de la papauté de S.Pufendorf, et dédiée à l'évêque Compton de Londres, en charge de la *Correspondance* avec les Eglises protestantes du Continent.

G. Burnet, évêque de Salisbury et parrain occulte d'Ostervald, aurait publié, de son coté, une biographie de S. Pufendorf. Ces informations confirment notre soupçon: les théologiens progressistes, comme Ostervald et ses amis de Londres, étaient des partisans de *l'Ecole du Droit de la Nature et des Gens* de S. Pufendorf.

Eamon Duffy sait que Sir Hales avait débarqué à St. Gall chez le pasteur Johann Jakob Scherer, en 1701. Il aurait été nommé *correspondance membre* de la SPCK fin 1700 (Ostervald le fut en janvier1701). Eamon Duffy raconte comment il envoya en 1701, avec *une lettre d'accréditation,* une offre à tous les cantons protestants d'entrer en correspondance avec l'Eglise anglicane. Il proposait de rencontrer chaque Eglise particulière pour plus ample informé. Nous avons dit plus haut comment les *Ortho-doxes Rigides* de Berne avaient manœuvré pour couler cet essai de *mise en correspondance* des Eglises de Suisse avec l'*Eglise anglicane*; en d'autres mots de se mettre à son unisson (à la manière neuchâteloise?) Eamon Duffy a noté à cette occasion: *Jamais la relation entre les deux Eglises n'avait été si étroite.* Affirmation d'autant plus étonnante que E. Duffy soutient qu'une lettre latine de l'Antistes de Zurich à Londres, datée de 1702, aurait précipité la création de la SPG. L'Antistes aurait écrit au nom des Eglises de Zurich, de Berne, de Bâle, de Schaffhouse et de Glarus.

On n'en finit pas de s'étonner. La lettre en question ne faisait-elle pas savoir à Londres, que les Eglises de Suisse refusaient d'entrer en matière sur la question de leur *correspondance* avec l'Eglise anglicane. Berne aurait invoqué la crainte d'indisposer les Cantons catholiques. Au vrai,

jamais la relation entre les deux Eglises n'avait autant grippée que dans les années 1701/1702.

L'étonnement du lecteur augmente encore quand Eamon Duffy applaudit l'historien lausannois H. Vuilleumier, quand il présente un Ostervald au visage de Janus, c'est-à-dire comme un théologien tout à la fois orthodoxe et libéral. Notre chapitre XX montrera qu'Ostervald ne mélange nullement les genres. Il expose sans aucune ambiguïté ni hésitation les Ecritures *populairement* d'une part (dans ses *Arguments et Réflexions*), et *philosophiquement* (c'est-à-dire critiquement) dans ses *Leçons à l'épître aux Romains.* Il n'était pas non plus un ministre déchiré entre sa fidélité à l'orthodoxie d'hier et son attirance par les Lumières, comme le diagnostiqua J.-J. von Allmen en 1947. Nous rappellerons au chapitre XX le traité qu'il publia contre la théologie paulinienne. Elle ne laisse aucun doute sur les options anti-traditionnelles franches d'Ostervald.

Eamon Duffy rejoint aussi le professeur Maurice Neeser, clamant *urbi et orbi,* qu'Ostervald fut considéré comme le Grand Homme de Neuchâtel en raison de sa conversion à la doctrine synergiste du Concile de Trente[51], et de l'ouverture œcuménique de son esprit.

Au vrai, M.Neeser et ceux qui l'ont suivi ont confondu la philosophie volontariste des Lumières avec la psychologie religieuse de W. James; confondu encore la tolérance, vertu cardinale au XVIIe siècle et l'œcuménisme à la mode au XXe siècle.

---

[51] M. Neeser ne présente pas son opinion en termes d'histoire des dogmes, mais en disciple de William James, psychologue du sentiment religieux. Ostervald a toujours été accusé d'"*anti-calvinisme* et de moraliste catholique. Sa réponse n'a jamais convaincu que ceux qui ne voulaient pas voir.

CHAPITRE XII

LES RÉVISIONS DE LA LITURGIE NEUCHÂTELOISE

Argument

Ce chapitre prend sa raison d'être de la lettre de l'évêque de Worcestre promettant à Ostervald, de lui faire tenir, sous le manteau, les consignes de révision de la liturgie anglicane. Elles avaient été rédigées au lendemain de l'accession au trône de Guillaume d'Orange et de Mary Stuart. Elles furent abandonnées par la Reine Anne, dès son accession au trône, en 1702. Voici comment Ostervald le fit savoir à Tronchin: *J'aurai par son moyen* [celui du secrétaire de l'évêque de Worcestre] *les corrections que l'on voulait faire dans la liturgie anglicane, au moins on me le fait espérer*[1].

Ce geste incongru de l'évêque de Worcestre, décidé en 1702(quasiment au lendemain de l'accident mortel de Guillaume d'Orange), nous renvoie à la coutume anglicane des révisions traditionnelles de la liturgie de l'Eglise d'Angleterre.

I
Rétrospective historique

Avant de rapporter comment il advint que le premier pasteur de Neuchâtel se lança dans une révision moderniste de la liturgie de G. Farel et en même temps de la sacro-sainte liturgie anglicane, rappelons quelques dates de l'histoire de cette dernière:

- 1549: naissance du Book of Common Prayer, sorte de missel destiné à rendre populaire la liturgie des services divins;
- 1661-1662: révision, à l'avènement de Charles II, Roi d'Angleterre, de la liturgie anglicane (et partant du *Common Prayer Book*);
- 1663: publication par M. Duruel de sa traduction française de la liturgie révisée en 1661. Son titre: *La liturgie, c'est-à-dire le formulaire des Prières publiques, de l'administration des sacrements et autres*

[1] *Corr. Tron/Ost.* du 18 avril 1702.

cérémonies et coutumes de l'Eglise, selon l'usage de l'Eglise anglicane, avec le psautier ou les psaumes de David, ponctuez selon qu'ils doivent être chantez ou lus dans l'Eglise.

La traduction française de M. Charles Duruel était destinée aux Eglises paroissiales et aux chapelles de Jersey, Guernesey et autres îles de langue française. Aussi à *l'Eglise de Savoie*, communauté culturelle de langue française, ayant pignon sur rue à Londres. Cette traduction de Duruel connut une seconde édition en 1667. Les lettres d'Ostervald à Turrettini nous apprennent que cette version française se vendait en librairie à Genève, et que le pasteur de Neuchâtel la consultait volontiers, lorsqu'il travaillait à la réforme du *culte et des sentiments* de son Eglise. Qui compare des liturgies du Baptême, de la Confirmation/Ratification, et surtout de la Sainte Cène, de Neuchâtel à celles de Londres, en sera vite convaincu.

- 1698: Au lendemain de l'accession au trône de Guillaume d'Orange et de Mary Stuart, l'Eglise d'Angleterre décida de mettre en chantier la révision traditionnelle de sa liturgie. La commission *ad hoc* contait parmi ses membres: l'archevêque John Tillotson, un ami de Gilbert Burnet, évêque de Salisbury, et l'évêque de Worcestre, le même qui allait remettre à Ostervald, en catimini, les consignes données à la commission de révision.
- 1702: Les consignes de la dite révision de 1698/99 prennent le chemin de Neuchâtel. Voici un extrait plus étendu de la lettre d'Ostervald à Tronchin du 18 avril 1702 qui nous l'apprend.

Au reste, on est toujours très bien disposé à Londres en notre faveur, l'évêque de Worcestre me fit assurer que partout où nous aurons besoin de lui, il se fera un plaisir de s'employer pour nous. J'aurai par son moyen les corrections que l'on voulait faire dans la liturgie anglicane, au moins on me le fait espérer[2]. Les deux Novateurs se savaient au service de la même cause. Les lettres conservées d'Ostervald ne reviendront jamais sur ce sujet, et rien ne nous dit que l'évêque de Worcestre a tenu sa promesse et envoyé à Neuchâtel cette liste de corrections à mettre en œuvre.

---

[2] *Corr. Tron/Ost.* du 18 avril 1702.

– 1715. Nouvelle révision (traditionnelle) de la liturgie de 1661, à l'occasion de l'avènement du Roi George Ier de la Maison de Hanovre. Cette révision, un travail de routine en somme, se fit sans problèmes. Elle ne se souciait ni d'ouverture aux Presbytériens, comme en 1661, ni du regroupement des peuples Protestants d'Europe, comme en 1698. Sa tâche majeure était plus prosaïque: de débarrasser les textes en usage de la célébration des cérémonies d'anniversaires glorieux, chères à la dynastie des Stuart[3]. Toutes ces révisions traditionnelles obéissaient au même principe: à règne nouveau, liturgie nouvelle. Elles pouvaient être d'ordre: littéraire, doctrinal ou politique.

D'ordre littéraire. On sait que les langues vivantes sont en constante mutation, et qu'il faut que les textes liturgiques d'usage quotidien fassent toilette linguistique de temps en temps. D'où le souci, en 1661 déjà, d'éliminer le soi-disant *galimatias théologique* de la vieille liturgie anglicane. La révision de la liturgie neuchâteloise par Ostervald reprendra cet impératif à son compte.

D'ordre doctrinal. La révision de 1698 devait souligner la visée ultime (d'ordre morale) des cérémonies et des prières liturgiques. C'est du moins ce à quoi Ostervald consacra l'essentiel de sa révision. On peut penser qu'il s'inspirait en même temps des consignes transmises par l'évêque de Worcestre.

Cette révision devait aussi *débarrasser* [les textes de 1549] *des infiltrations contraires à la Parole de Dieu et à la Sainte Doctrine dont (...) les vicissitudes du temps* les ont encombrées. Plus concrètement: *éliminer les choses fausses, incertaines, vaines et superstitieuses* qui provoquèrent autrefois des *cavillations*[4] *malheureuses.* La chasse aux représentations de la *superstition* était donc ouverte en 1661 déjà! Ostervald allait y ajouter, à partir de 1703, la chasse aux *préjugés*, terme clé des Lumières

---

[3] Voici le titre de la liturgie révisée en 1715: *La liturgie de l'Eglise Anglicane avec les changements faits au nom de notre très Auguste Souverain le Roi George, leurs altesses royales: le Prince de Galles, la Princesse et leurs lignées,* Londres, MDCCXV. Elle aussi fut traduite par Ch. Duruel.

[4] Définition du Furetière: *termes de l'école. C'est un argument faux et sophistiqué, un raisonnement qui n'est fondé que sur une vaine subtilité.*

du XVIIIe siècle[5]. Dans ces cas, la révision littéraire allait manifestement de pair avec la révision dogmatique, et parfois même en tenait lieu.

Mais il fut aussi demandé aux Réviseurs de 1661, de conserver la liturgie du baptême des adultes, pour faire pièce à l'*anabaptisme qui s'est fourré parmi nous.* Ostervald a suivi la même consigne, pour des raisons apparemment similaires, comme en témoigne la liturgie neuchâteloise imprimée à Bâle en 1713. A en croire *l'Encyclopedia Britanica*, le résultat de la révision de 1661 témoigne plus de l'anti-presbytérianisme des Réviseurs[6] que de l'anti-anabaptisme de l'Eglise d'Angleterre.

D'ordre politique: Redisons que, la SPCK ne décida pas d'éditer la liturgie *nouvelle formule* de Neuchâtel en langue anglaise, pour la faire recevoir plus aisément en Helvétie, comme l'asurent certaines traditions orales[7], ni pour proposer une impossible rivale à la liturgie officielle; mais pour faire connaître à Londres une liturgie utile pour qui veut hâter la réunion des protestants du Continent autour de l'Eglise d'Angleterre, de ses évêques et de son Roi. Mais quand la dite traduction parut à Londres en 1712, Guillaume d'Orange était décédé depuis dix ans et son projet, forgé lors de la campagne des Flandres, avait du plomb dans l'aile. Il demeure qu'un des buts majeurs de la révision décidée en 1698 semble bien de politique européenne. Une autre révision de politique intérieure visait à rallier la fraction des Presbytériens, indisposée par l'accession (à la hussarde) au trône de son beau-père par Guillaume d'Orange. En bref: les Réviseurs de la liturgie de 1661 se devaient de jouer la politique intérieure de la Cour, et la politique extérieure anti-Louis-quatorzième de Guillaume d'Orange.

Les Réviseurs de 1661 ont fait connaître leurs corrections. Ceux de 1715 aussi. Ceux de 1698/1699, non. Ostervald travailla à ses révisions de la liturgie de Farel, l'esprit habité par le souci de la réunion des Protestants d'Europe, voulue par Guillaume d'Orange. Ce qui nous fait dire que les révisions d'Ostervald de la liturgie de Farel et de l'Eglise anglicane étaient en quelque sorte *en rodage* à Neuchâtel, dans l'attente

---

[5] Définition du Furetière: *rendre un jugement dont on puisse tirer avantage pour faire décider une question semblable; (...) juger par avance ou par provision.*

[6] On sait que les Presbytériens avaient été de tous temps réfractaires tant au gouvernement épiscopal qu'à sa liturgie de l'Eglise d'Angleterre.

[7] Opinions (populaires?) rapportées par Eamon Duffy; voir annexe à ce chapitre.

de servir de medium au grand œuvre de la politique européenne wilhelmiste.

Descente dans l'arène d'Isaac Jaquelot et de J.-F.Ostervald

Nous savons que Guillaume d'Orange demanda, dès 1700, à Isaac Jaquelot[8], théologien huguenot alors réfugié en Angleterre, de travailler à la révision de la liturgie anglicane de 1661 pour servir sa politique européenne. Nous ignorons quels projets I. Jaquelot soumit à Guillaume d'Orange. Au lendemain du décès du Roi d'Angleterre, on retrouve I. Jaquelot à Berlin, chargé, là encore, de mettre au point une liturgie d'union entre luthériens et réformés, accordée au credo de la Maison de Brandebourg, dont nous avons dit deux mots.

Nous avons vu comment Ostervald fut encouragé, dès l'année 1702, par l'évêque Lloyd de Worcestre, à s'interesser à la révision de la liturgie anglicane. Nous allons tenter de retrouver quelques traces de sa manière de réviser la liturgie anglicne pour la faire servir, dans l'immédiat, aux services divins neuchâtelois.

Calendrier

Le décès, en 1702, de Guillaume d'Orange, Roi d'Angleterre, mit fin aux projets politico-religieux anti-Louis XIV de la Grande Bretagne. Mais le 9 mars 1702, onze jours donc après la mort accidentelle du Roi d'Angleterre, Ostervald fait savoir à Tronchin que l'*Illustre Société* lui a demandé que lui fussent communiqués les projets de révision du culte réformé de Neuchâtel[9]. Ostervald met sous enveloppe son étude *sur la manière dont nous avons dessein d'établir le culte de tous les jours.*

Le 10 mai 1702 il envoie à Tronchin les premiers textes des *prières du samedi soir.* L'essentiel de sa rédaction avait été prélevé de la traduction *Duruel* de la liturgie anglicane. Les emprunts d'Ostervald à la même

---

[8] Cf. Lettre de Jaquelot à Turrettini du 31 août 1704; Budé II/112.

[9] La charpente du culte des Presbytériens d'Ecosse était identique à celle des Eglises Réformées de Genève et de Neuchâtel, qui étaient toujours considérées en Ecosse comme les *Eglises-mères de la Réformation.*

source sont si constants et si abondants[10], que nous leurs avons consacré un sous-chapitre.

L'accession (toujours en 1702) de la Reine Anne Stuart au trône d'Angleterre vit les projets de Guillaume III se perdre dans les sables mouvants de la politique intérieure et extérieure. Plus conservatrice (en religion comme en politique[11]) que ne l'avait été son beau-frère Guillaume et certains évêques[12], elle laissa s'endormir le projet de révision de la liturgie anglicane de 1661.

Le Sieur Masson rapporta à Ostervald des informations fraîches, que celui-ci répercuta tout aussitôt à Tronchin: *M. Masson, chapelain de l'évêque de Vorchester, écrit que les choses ont un peu changé depuis la mort du Roy (...) dans les affaires ecclésiastiques; il ne m'en parle qu'à demi-bouche, il me recommande même beaucoup de secret mais il me fait comprendre que le parti qui causa les brouilleries qu'il y eut à la dernière asemblée du clergé prend le dessus.*

Plus loin nous apprenons que la Reine avait démis l'archevêque de Cantorbéry et quatre évêques de leur poste. *On me marque (...) que la Commission que l'archevêque de Cantorbéry et quatre autres évêques avaient pour mission de remplir et tous les bénéfices* [distribués] *à la nomination du Roy, étant finie par sa mort. La Reine dispose maintenant de tout, que cela fait espérer à ce parti: que le pouvoir de l'archevêque diminuera, à en juger par ce qui a déjà été fait.*

Une autre lettre du 30 mai 1702 à Tronchin, nous apprend qu'Ostervald et ses amis se sentaient, eux aussi, marginalisés par ce remaniement des cadres supérieurs de l'Eglise anglicane. *J'écrivis il y a quinze jours à Londres que ces bruits* [portant sur la nouvelle politique ecclésiastique de la Reine Anne] *nous faisaient bien de la peine et à tous les gens bien intentionnés. Que cela apportera un grand obstacle aux desseins que l'on a, et fera bien du tort à l'Eglise anglicane; que cela ne s'accorde pas avec ce qu'on publie des desseins de la Société, que les Eglises protestantes de deçà les mers verront cela avec chagrin, que les esprits*

---

[10] Ostervald renvoie aux prières de la liturgie anglicane des p. 39 à 42, à une prière de Chrysostome p. 72. Ostervald a littéralement pillé la traduction française de M. Duruel; cf. *Corr.Tro/Ost.* du 10 mai 1702; la lettre à Turrettini du 17 septembre 1712, Budé III/93, du 8 janvier 1720 – Grétillat, Supp. XLIX/91 du 17 septembre 1712; Budé III/95.

[11] *Corr. Tron/Ost.* des 30 mai et 31 juillet 1702.

[12] Dont Gilbert Burnet, J. Tillotson et l'évêque de Worcestre.

s'aliéneront peu à peu, qu'on ne saurait rien faire de plus à contretemps que de quitter le parti de la modération pour suivre celui de la rigueur. Ainsi donc, les anglicans modérés, les théologiens à l'orthodoxie *douce* de la SPCK, auraient été marginalisés par la Reine Anne. Malgré les projets des missions *transmarines,* élaborés par *l'Illustre Société* sous l'impulsion de Guillaume d'Orange, la veille de son accident mortel.

On comprend qu'après ces remaniements il ne pouvait plus être question à Londres de la révision de la liturgie de 1661, en vu de la réunion des protestants. Sauf à Berlin, pour des raisons de politique intérieure, comme nous venons de le dire, et à Neuchâtel, où Ostervald restait persuadé que la réunion des protestants en Europe était de la volonté de Dieu, non de celle de Guillaume d'Orange seulement.

Et pourtant, Sir Chamberlayne pressait toujours Ostervald de lui envoyer toutes les parties de l'agenda liturgique de Neuchâtel, en particulier les textes de la célébration du Baptême, du Mariage, de la Ratification etc. pour les traduire et les publier à Londres. Ostervald refusa sans en dire les raisons. Entendait-il faire recevoir, dans l'immédiat, sa version modernisée de la liturgie anglicane du service divin quotidien, seule utile au buts fixés par Guillaume d'Orange?

II
Louanges et critiques de la liturgie anglicane par L. Tronchin et J.F. Ostervald

En consultant la liturgie de Londres, Ostervald la loue et la critique tout à la fois. Il s'en ouvre à Tronchin qui n'est pas en reste de remarques:

a) Leurs louanges peuvent être ramenées à trois. Les deux correspondants se réjouissent:

- de l'ancienneté des textes,
- de l'ordre et de la diversité des actions liturgiques,
- de la place importante donnée à la lecture des Ecritures compensée par celle plus modeste, d'une prédication soucieuse d'exhortations non de droites doctrines.

1) L'ancienneté des textes

Ostervald et les Novateurs de son temps voient, à tort ou à raison, dans les textes liturgiques venus du fin fond des âges des vestiges des temps apostoliques. Ils les lisent en historien, non doctrinaire, comme des récits riches en philosophie morale; non comme des oracles divins, à la manière de la grande tradition ecclésiale. Ostervald s'intéressa aux traditions juives pour y chercher l'humus historique des cérémonies du baptême et de l'eucharistie. Nous avons vu V.E. Löscher de Dresde s'en étonner. Au vrai Ostervald tentait de comprendre les *textes obscurs* et le langage *figuré*, en fonctin *de leur nature et de leur origine*. Ils étaient, par *nature*, une expression de la *piété,* (sentiment propre à toute l'humanité), et voyait dans le *langage figuré,* des vestiges d'anciennes religions. – Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'Ostervald et les Novateurs de son temps avaient du flaire.

2) La diversité des actions liturgiques

L'articulation des diverses actions ou mouvements liturgiques anglicans formait un contraste frappant avec celui, *arbitraire,* du culte/sermon des Réformés et des Presbytériens.

La liturgie du service divin anglican s'ouvre avec des prières, des actions de grâce et une invocation à la Divinité. Ces mouvements débouchent sur la lecture des Saintes Ecritures[13], et celle-ci, sur une modeste prédication. Ostervald la compare à une *parenthèse* un instant ouverte dans le déroulement d'un service divin bien réglé.

3) Prédication morale plus que doctrinale

La liturgie anglicane se veut par définition au service de la *dévotion* (de la piété du cœur) et de la *piété* (sérieux moral) des fidèles. Elle se refuse par principe à être didactique. Ostervald lui emboîte le pas, quand il reproche aux essais de I. Jaquelot d'être trop *instructif.*

Ces louanges éclairent les orientations majeures de la réforme du *culte et des sentiments* de Neuchâtel, et montrent qu'Ostervald n'a pas seule-

[13] La lecture cultuelle des Ecritures se fera selon un plan couvrant plusieurs années.

ment emprunté des formules à la liturgie anglicane, mais s'est inspiré de son esprit.

b) Les critiques d'Ostervald et de Tronchin de la liturgie anglicane ne manquent pas pour autant. Nos correspondants jugeaient la révision de 1661 inutilement gonflée encore par des cérémonies archaïques superflues et caduques, encombrée par un *langage obscur et figuré*, et alourdie par un *galimatias* doctrinal superfétatoire. Leur goût en cette matière était nettement celui des Modernes.

C'est ainsi qu'il advint qu'Ostervald révisa la liturgie anglicane pour rester fidèle à son goût d'une part, et de l'autre pour persévérer dans l'idéologie politico-religieuse de Guillaume d'Orange, et de ses partisans dont Gilbert Burnet et l'évêque de Worcestre.

IV
De la persévérance du ministre neuchâtelois apprenti liturge

En 1703, Ostervald envoie ses premiers textes de la *liturgie du culte quotidien* à la SPCK. Son emprunt à la liturgie révisée de 1661 était indéniable. La nouveauté de la formulation des textes ne l'était pas moins, à en croire les applaudissements du Comité de la SPCK que nous avons rappelés plus haut.

Une lettre à Turrettini du 6 octobre 1706 nous apprend la joie d'Ostervald de participer, ce faisant, à la réunion à venir des peuples protestants[14].

J'ai ressenti une joye que je ne saurais vous exprimer en apprenant les favorables dispositions où les choses sont pour la réunion des protestants, pour le bien de l'Eglise, et l'apparence qu'il y a d'avancer cette bonne œuvre. Vous savez combien je prends cela à cœur, et avec combien d'ardeur je souhaiterais d'y contribuer[15].

En 1708 Groteste de la Moth, ministre de l'Eglise de Savoye à Londres, publie son ouvrage: *Relation de la Société établie pour la propagation de*

[14] Un projet qui prit corps au lendemain des campagnes militaires de Louis XIV, dites de la ligue d'Augsbourg (le traité de Ryswick est de 1697).

[15] Cf. lettre du 6 octobre 1706, Budé III/43.

l'Evangile (...)[16]. Il célèbre le projet plus fantastique esquissé par Guillaume d'Orange: *commencer à éclairer tout l'Univers*[17] par la *knowledge* de l'évangile de Jésus-Christ. (Sous-entendu: non par celui de St. Paul!). Groteste de la Moth précise, on ne peut plus clairement, que cette entreprise devait se faire au nom de l'Eglise anglicane, tout en resserrant les liens des peuples protestants d'Europe. Nous avons vu en notre chapitre X que la SPG, chargée de cette mission mondiale invita les chefs d'Eglises protestantes à faire corps avec l'Eglise d'Angleterre en se rangeant à sa liturgie, à sa discipline et à son gouvernement épiscopal. On peut penser que Guillaume d'Orange avait voulu coiffer sa politique européenne d'une politique aux dimensions du globe, qui serait à la fois religieuse et économique, mais non guerrière.

La *Relation* de Groteste de la Moth est, en effet, portée par la conviction que Dieu lui-même avait décidé *d'éclairer tout l'Univers,* pour le *bonheur de toute l'Humanité* et que le Souverain Maître des Mondes avait confié à l'Eglise d'Angleterre le soin de mettre cette bonne œuvre en route, *hic et nunc*: *Quelle gloire pour la Grande Bretagne que Dieu veuille commencer et exécuter par elle le grand dessein qu'il a d'éclairer l'Univers*[18].

Groteste de la Moth cite les lettres de théologiens helvétiques qui ont fait savoir à Londres, *expressis verbis* combien ils étaient heureux de s'engager dans cette formidable aventure, et décidés à faire leurs les trois piliers de l'Eglise anglicane: son épiscopat, sa liturgie et sa discipline. Groteste de la Moth cite en particulier: L. Tronchin, J.A. Turrettini et J.F. Ostervald.

Nous verrons plus loin que l'enthousiasme de Groteste de la Moth lui avait fait grossir les traits d'une adhésion qu'il croit sans réserve. Les trois théologiens cités savent, depuis 1705, que la version neuchâteloise de la liturgie anglicane était secrètement destinée non à *éclairer l'Univers,* mais

---

[16] *Relation de la Société établie pour la propagation de l'Evangile dans les pays étrangers par les Lettres Patentes du Roi Guillaume III, où l'on voit la méthode et les progrès de cette société, avec l'espérance qu'il y a de nouveaux progrès sous l'heureux règne de sa Majesté la Reine Anne.* Traduite de l'Anglais et suivie de trois sermons faits sur la conversion des Gentils, prononcés dans l'Eglise de la Savoye, par Claude Groteste de la Moth; *l'un de ses ministres.* Amsterdam, 1708.

[17] *O. c.*, p. XXXVIII.

[18] *O. c.*, p. XXXVIII.

à tenter de réunir en un bloc politico-religieux les fractions européennes du Protestantisme éclaté . Groteste de la Moth n'était manifestement pas dans le secret[19]. Il est vrai que les projets étaient plus complémentaires qu'exclusifs l'un de l'autre.

Le 21 mai 1710, une autre lettre à Turrettini nous apprend que la liturgie neuchâteloise du culte quotidien va être traduite et imprimée à Londres. Elle devait montrer aux anglicans que les Neuchâtelois étaient prêts à jouer le jeu de la réunion des peuples protestants autour de l'Eglise anglicane, comme le signalait Sir J. Chamberlayne dans sa lettre à Ostervald déjà citée: *Nous allons imprimer votre liturgie [à Londres], et je ne doute point que cet ouvrage ne convainque tous les Anglais de la bonne disposition de vos compatriotes*[20]. J. Chamberlayne ne souffle mot de la mission de la SPG d'*éclairer tout l'univers*.

- En avril 1712 parut à Londres la liturgie de Neuchâtel traduite en anglais et enrichie d'une étude du Dr. E. Jablonski sur l'utilité des liturgies, de textes de Zurich et de toute sortes de tables d'information cultuelles. Présentée comme un *embryon* par la SPCK elle-même, elle manqua son but et blessa l'amour propre de la Vénérable Classe, comme nous le rapportons au chapitre XIII.
- En 1713, la Maison Pistorius en imprima la version française, enrichie de la liturgie de la Sainte Cène nouvelle formule, et de textes d'autres cérémonies locales[21].
- En 1722, un certain *Capitaine Bonner,* anglican, fait la leçon au Révérend M. Colman, presbytérien en poste à Boston (Nouvelle Angleterre), concernant l'adoption d'une liturgie par les dissidents en Nouvelle Angleterre. Voici comment il en vint à parler de la liturgie d'Ostervald de 1712:

---

[19] Un secret que semblait partager J. Chamberlayne, les évêques de Worcestre et de Salisbury, E. Jablonsky de Berlin, Turrettini de Genève, et Ostervald de Neuchâtel.

[20] Cf. Grétillat, Supplément XXXI/61 du 21 mai 1710.

[21] Voici les éditions de la liturgie au XVIIIe siècle. La 2e édition – petit format in-4 en 1737; 3e édition, grand format 1737; 4e édition, 1751. Information exotique: en 1880 sort à New-York la seconde édition d'une traduction anglaise de la liturgie de 1713 intitulé: *liturgie de l'Eglise de Neuchâtel et Valangin de 1713, destinée à la célébration du service divin de la French Protestant Church* de Charleston, réunissant une majorité d'anciens Neuchâtelois.

Le savant M. Ostervald de Neuchâtel a composé avec beaucoup de soins une liturgie à partir d'éléments anciens et nouveaux. Cette liturgie a été tout d'abord utilisée dans sa propre Eglise les jours de semaine, le samedi je crois. Puis elle s'est recommandée d'elle-même, en sorte que l'on put établir cette liturgie dans toutes les Eglises de la Principauté de Neuchâtel, par avis unanime de leur clergé. Je ne dis pas que cette liturgie ne saurait être améliorée (il n'existe pas de composition humaine parfaite) mais je suis pleinement convaincu que l'emploi d'une liturgie quelconque vaut mieux que pas de liturgie du tout, lorsque nous rendons un culte solennel au Dieu Très Haut[22].

La publication de 1712 ne passa donc pas inaperçue, mais fut considérée par les fidèles anglicans comme un essai tenté par une Eglise réformée du Continent d'imiter la liturgie anglicane. La valeur de cet essai lui vient de la notoriété de son concepteur: du *savant Ostervald.* Le Capitaine Bonner ne dit rien ni de la réunion des Protstants du Continent (clé de voûte de l'équilibre des forces en Europe), ni de l'Empire britannique en train de se constituer sous la bannière de la SPG, société *chartered* chargée d'*éclairer tout l'Univers.*

V
Petit inventaire des emprunts d'Ostervald aux us et coutumes anglicans

Nous sommes partis des rumeurs qui circulaient à Berne: à Neuchâtel tout est anglais. Nous avons vu combien elles disaient vrais[23]. MM. les Ecclésiastiques de Berne appelaient, de plus, le *culte et les sentiments* réformés par Ostervald, la *religion de Neuchâtel.* Voici un rapide rappel des *innovations* ostervaldiennes inspirées par son anglophilie politique et ecclésiastique, et sa pratique de la liturgie anglicane. On s'étonne de retrouver à tout instant la volonté d'Ostervald de mettre l'Eglise de Neuchâtel et de Valangin *en correspondance* avec l'Eglise d'Angleterre. Cet accord entre les deux Eglises ne se ramène pas à enrichir l'Eglise de

---

[22] Voir: *Two Hundred Years (...), o. c.*, p. 235: extrait de la lettre: *to the Reverend M. Colman at Boston, by Capt. Bonner, Mid. Temple 20 th. Octo. 1722.*

[23] P. Barthel: *La religion de Neuchâtel au petit matin du XVIIIe siècle, un phénomène unique en Europe,* Musée Neuchâtelois, 2/87, p. 41 sv.

Neuchâtel d'emprunts liturgiques anglicans. Jugeons-en une nouvelle fois par une rapide rétrospective:

- En 1701, dès le mois de mars, Ostervald annonça à Londres, l'ouverture à Neuchâtel d'une *Ecole pour enfants pauvres* sur le modèle des *Charity Schools.* Cette *création* voulait donner une preuve matérielle de l'engagement d'Ostervald, nouveau *membre correspondant* de la SPCK, aux cotés de l'*Illustre Société de Londres.* Nous avons consacré plus haut un chapitre à ce sujet.

En 1701 encore, Ostervald tente une sorte de *Reformation of Manners.* Il avait assuré à L.Tronchin, que la SPCK était le surgeon le plus important du mouvement de renaissance morale incarné par la *Reformation of Manners*[24].

Le premier pasteur de Neuchâtel s'en prit tout d'abord aux comportements des étudiants en théologie, futurs pasteurs de l'Eglise de la Principauté. Ensuite il revigora, avec infiniment de prudence, la Discipline ecclésiastique évanescente de la Principauté.

- En 1702 Ostervald instaura *la cérémonie de Ratification,* formulation empruntée en parti à la liturgie anglicane de Confirmation. Elle fait promettre aux catéchumènes: nous *confirmons et ratifions*....Rappelons que la célèbre déclaration des catéchumènes sortants: *Nous renonçons au Diable et à ses œuvres, au Monde et à sa pompe, aux appétits de la chair et à ses convoitises,* est prise de la liturgie du baptême des petits enfants et des adultes de l'Eglise d'Angleterre.
- Fin 1702, Ostervald instaura *les prières du samedi soir 6 heures.* L. Tronchin de Genève et D. Ancillon de Berlin, (de passage à Neuchâtel), en avaient immédiatement reconnu l'origine anglicane[25]. Une lettre du 15 septembre 1713 d'Ancillon faisait savoir à Ostervald que cet établissement avait été applaudi à Londres. Mais qui aurait pu deviner, en 1702, que ces prières du samedi soir avaient été une sorte

---

[24] Voir *Corr. Tron/Ost.* la lettre du 9 mars 1701. La pagination de ces documents est souvent peu lisible. Nous ne citons que les dates des lettres échangées. Voir encore: E. Wernle: *Probleme der englischen Revolution,* Darmstadt, 1980.

[25] *Cor. Tro/Ost,* du 8 avril 1701.

de cheval de Troie, destiné à introduire à Neuchâtel, à brève ou longue échéance, un *service divin* sur le mode anglican?

Le 10 mai 1702 déjà, Ostervald avait écrit à Turrettini: *Nous voulons établir dans notre ville des prières qui se feront tous les samedis au soir, sur les six heures. Mais nous ne prétendons pas de faire ces prières comme les autres, et de lire la longue prière de notre liturgie, mais faire ce qu'on appelle le service divin, car on ne peut pas dire que nous le fassions, et nos Réformateurs l'ont terriblement défiguré sous prétexte de réforme. Nous voulons faire entrer dans notre forme de culte les actes essentiels: l'Adoration, la Louange, la Confession des péchés, la lecture et les Prières*[26], *et comme nous ne présumons pas assez de nous-mêmes pour composer des formulaires, nous nous servirons de ceux qui sont déjà faits*[27].

– Le 19 mai 1702 suivant, Ostervald fit savoir à Tronchin que M. Berger de Lausanne approuvait les *Prières du samedi soir 6 heures.* Le 11 juillet 1702, Tronchin répondit à Ostervald qu'il attend copie de ces prières du samedi soir. Le 25 juillet 1702, Ostervald lui apprend qu'une copie des *prières du samedi soir,* en français, était allée à la SPCK. En 1703, ces mêmes *Prières du samedi soir 5 heures*, furent imprimées à la fin de la réédition londonienne du Catéchisme de 1702[28].

Une autre lettre à Turrettini, du 13 octobre 1703, nous apprend qu'Ostervald attendait des *prières du samedi soir* un renouveau religieux. Il écrit: *l'établissement d'un bon culte va arranger les idées qu'on a de la religion, faire tomber de folles disputes, réunir les esprits et les porter à la piété*[29]. La Réforme du culte et des sentiments portaient ses premiers fruits.

---

[26] Ostervald reprochait au culte/sermon d'avoir réduit le culte chrétien à un prône, et aussi d'en avoir éliminé la lecture cursive des Ecritures. Voir: *La liturgie (...) de Neuchâtel,* la *Préface* de 1713, p. IX à XI.

[27] Budé II/397.

[28] Voir toutes ces lettres dans la *Corr. Tron/Ost.* aux dates indiquées.

[29] Budé III/21. Un texte anodin, mais qui sous-entend la suppression du culte/sermon.

– En 1703 encore, Ostervald demande la *réintroduction des fêtes de Noël et de l'Ascension,* fêtes que les Réformateurs avaient éliminées, mais que l'on célébrait en l'Eglise anglicane. Le Conseil de Ville approuve la proposition d'Ostervald, malgré l'opposition de quelques ministres Contistes. Que Neuchâtel imitât une nouvelle fois les us et coutumes anglicanes ne gêna apparemment personne. Il est vrai que les Eglises germanophones helvétiques et les Eglises luthériennes les célébraient aussi. Ostervald, fort de l'appui des autorités politiques locales, réintroduira même les fêtes de Nouvel-An.

Restait la question de savoir si ces fêtes seraient chômées ou non. Dans sa lettre à Tronchin du 7 juillet 1703 Ostervald écrit *On laissera à la prudence du Magistrat de cette ville de voir, conjointement avec nous (...), s'il est expédient de chômer ces jours-là et de faire cesser le travail*[30].

Ostervald voulait associer l'Eglise et l'Académie de Genève au rétablissement des fêtes publiques. Mais la cité de Calvin s'y refusa. Une lettre de janvier 1721 dit l'étonnement d'Ostervald: *j'admire comment il peut se trouver des gens qui s'aheurtent contre la Pâques et de la Pentecôte*[31], *et qui ne se scandalisent pas de celles de Noël ou de l'Ascension.*

– Le 10 décembre 1703, une lettre à Tronchin nous apprend qu'Ostervald soutenait toujours fermement le projet genevois de *renouveler le Psautier de Genève*[32]. Il avait plaidé ce rajeunissement dans son *Traité des Sources (...)* de 1699, et déploré que les Réformés louent Dieu

---

[30] L'importance de cette suspension du travail les jours fériés nouvellement introduits, variera en fonction de l'importance de la fête liturgique. Une lettre d'Ostervald à Tronchin du 10 décembre 1703 (écrite au lendemain de la remise en service du Temple du Bas) l'informe: *Nous célébrerons le jour de Noël comme on le célèbre en Suisse, c.à.d. que nous communierons ce jour-là; on ne travaillera point. Il y aura deux sermons, et à la fin du jour une prière telle que nous les avons établies. Mais pour le Vendredi Saint et pour l'Ascension, on ne s'abstiendra du travail que la moitié du jour et on fera cependant pareil nombre d'exercices.*

[31] Une lettre d'Ostervald à Turrettini de janvier 1721, justifie sa passion pour la liturgie anglicane comme suit: *je trouve que ceux qui réformèrent l'Eglise anglicane ont été bien sages. Ils conservèrent tout ce qui pouvait être conservé, et ils ne se crurent pas plus sages que l'église universelle.*

[32] Voir R. Grétillat p. 52 sv.

(exclusivement) *à la judaïque.* Il avait demandé à l'évêque de Salisbury de faire *parler de haut* à Pierre Jurieu de Rotterdam; adversaire décidé de la réforme hymnique, pour l'empêcher de nuire au projet de réforme du culte. Les Anglicans, comme les Luthériens, disposaient d'un recueil de chants religieux plus riche.

En 1703, Ostervald avait conseillé aux liturges novateurs (dont MM. de Berne!), de se conformer à la liturgie anglicane. *Lorsque M. Ancillon passa ici, il nous dit que bien des gens convenaient que notre forme de culte devait être changée, et que, pourvu de ne pas multiplier les liturgies, le meilleur était de se conformer pour l'essentiel à celle de l'Eglise d'Angleterre*[33].

Se *conformer* à la vieille liturgie anglicane n'était pas s'y ranger servilement, mais en accepter l'autorité, même si elle était révisable à chaque changement de règne. Ostervald s'efforçait de la réviser en la mettant au goût[34] de son temps. Mais tout disposé à se ranger sousl'autorité de la dernière révision autorisée. Ce qui fait comprendre pourquoi il pouvait, avec Turrettini et Tronchin, assurer la tête haute, qu'il se soumettait, en tant que membre de la SPG, à la liturgie, la discipline ecclésiastique et l'autorité des évêques anglicans. Ostervald était, lui aussi, *tout anglais.*

– Le 9 octobre 1704, Ostervald supprima définitivement le culte/sermon quotidien et lui substitua le service divin né des *Prières du samedi soir.* Il écrit à Tronchin: les prières du samedi soir *ayant été généralement bien reçues à Neuchâtel (...), les pasteurs en établirent de semblables pour le mardi et mercredi soir, et (...) depuis quelques mois, à la requête et par l'autorité du magistrat, ils ont réglé sur ce pied-là leur culte public du matin et du soir pour tous les jours de la semaine.*

En 1712/1713 naît la nouvelle *liturgie de Sainte Cène.* Ostervald se décida d'en coiffer l'*Agenda liturgique,* né de ses réformes *du culte et des sentiments.* La célébration eucharistique doit, elle aussi, elle surtout, beaucoup à la liturgie anglicane de 1661.Une lettre à Turrettini, du 17

---

[33] Lettre du 4 août 1703, Budé III/17.

[34] D. Durand loue Ostervald d'avoir été un homme de goût *qui jugeait très sainement les poètes français.*

septembre 1712[35], donne une liste impressionnante des emprunts que lui fit Ostervald.

En 1721 Ostervald avoue à Turrettini avoir aussi emprunté à la liturgie anglicane: la *formule d'excommunication* et la prière en faveur des fidèles participants au repas du Seigneur[36].

Ostervald nous voilà!

En affirmant qu'à Neuchâtel *tout était anglais*, MM. de Berne laissaient entendre que la théologie d'Ostervald pourrait l'être aussi, au sens péjoratif de P. Jurieu. Il soupçonnait les Novateurs anglicans de *latitudinarisme*[37]. Ces soupçons faisait de la théologie d'Ostervald un *casus belli* doctrinal aux yeux orthodoxes de MM. de Berne. Ostervald aurait-il réussi à se soustraire à la vindicte de l'Orthodoxie helvétique sans l'intervention occulte de l'évêque Gilbert de Salisbury[38]. Rappelons une dernière fois comment Ostervald rapporte la chose à Tronchin. L'évêque Burnet lui fait savoir par le Sieur Masson, qu'il pouvait *s'attendre* [de la part de Londres] *à tous les secours possibles,* et même, *si la chose va plus loin, je n'ai qu'à en avertir.* (...) *je suis bien obligé à ces Messieurs de leur honnêteté et des offres qu'ils me font; d'autant plus que je ne m'attendais à rien de semblable.* L. Tronchin, tout heureux de cette bonne nouvelle lui répondit: *Maintenant vous ne risquez plus rien*[39]. Il disait vrai. Et c'est pourquoi tout, à Neuchâtel, resta anglais pendant longtemps. Nous verrons encore que le conflit qui dressait Ostervald contre l'Orthodoxie de la *Formula Consensus* n'était pas définitivement surmonté.

---

[35] Budé III/92.

[36] Cf. les lettres du 8 janvier 1721, Budé III/54, du 28 juin 1721; Grétillat; Supplément p. L/92 des 21 et 23 juillet.

[37] Pour employer un terme pris du vocabulaire de P. Jurieu, recensé par le Furetière.

[38] Décidés à le faire comparaître, soit à Berne, soit devant la Diète des Cantons Protestants.

[39] Voir des informations plus précises dans le chapitre consacré à l'évêque Gilbert Burnet de Salisbury.

CHAPITRE XIII

LA LITURGIE *EMBRYON*, LONDRES, 1712

Argument

Ce chapitre conte l'histoire de la nouvelle liturgie[1] du culte quotidien, rédigée par Ostervald, sa prudente maturation, sa présentation à Berlin et à Londres, son élimination par le Roi de Prusse (en 1706 déjà), l'échec de sa traduction anglaise en 1712, et, en 1713, son impression à Bâle, augmentée de toutes les célébrations neuchâteloises en usage. En 1714, la liturgie, imprimée et reliée chez Pistorius à Bâle, portait le titre suivant: *Liturgie, ou la manière de célébrer le service divin, qui est établie dans les Eglises de la Principauté de Neuchâtel et Valangin.*

I
Background

E. Stauffenegger[2] était persuadé que le premier pasteur de Neuchâtel travailla avec le zèle qu'on lui connait à cette nouvelle liturgie, pour harmoniser mieux gestes liturgiques et discours cultuel. Nul n'ignore la magie des gestes sacrés. Le soucis liturgique d'Ostervald, esprit éclairé et philosophe, semble avoir été autre. A son époque encore, une liturgie pouvait, à l'occasion, servir d'instrument politique. Ostervald travaillait ses textes liturgiques dans un but analogue, à longue échéance bien sûr. La liturgie anglicane, qui lui sert de référence, indique au célébrant les gestes liturgiques successifs à accomplir. Celle d'Ostervald n'en fait nulle

---

[1] Définition du Furetière de 1704: *liturgia, service, ministère public. Cérémonie particulière d'une Eglise pour célébrer le service divin et particulièrement la Messe. Tous ceux qui ont écrit des liturgies demeurent d'accord que le service public se faisait dans les premiers siècles sans beaucoup de cérémonies, et qu'on y récitait qu'un petit nombre d'oraisons (...). Ce mot est en usage parmi les protestants pour signifier la manière de célébrer plusieurs choses qui appartiennent au service public: la liturgie du baptême, du mariage etc...* Les opinions d'Ostervald en cette matière semblent prises du Furetière.

[2] R. Stauffenegger: *Eglise et Société à Genève pendant le XVIIe siècle* - Genève, 1981, I/425.

mention. Manifestement il ne se soucie nullement d'accorder gestes et textes liturgiques.

Le rôle politique de la liturgie

Toute liturgie prend sa raison d'être de la célébration du culte d'un peuple, d'une nation, des fidèles d'une même religion.Ce faisant, elle forge l'unité d'esprit et de cœur de ce peuple, voire son unité politico-religieuse. En Prusse, le même peuple célébrait aux XVIIe et XVIIIe siècles. Simultanément trois liturgies différentes: une catholique, une luthérienne et une réformée. Au lieu de cimenter l'unité d'esprit et de cœur des Prussiens autour de la maison de Brandebourg, chaque célébration redisait ce qui les divisait. Ce qui opposait Catholiques-Romains, Luthériens et Réformés devenait chaque jour plus important, que ce qu'ils avaient en commun.

Le dernier des Empereurs d'Allemagne fit graver sur le ceinturon de ses armées: *Gott mit uns,* soit: *Dieu avec nous.* Il avait tenté de transcender les confessionalismes antagonistes de son peuple par un sentiment d'appartenance à la même nation. L'hymne: *Deutschland über alles in der Welt,* estampillait le chant grégorien du culte romain, les *Kirchenlieder* luthériens et les Psaumes Calvinistes.

A l'époque de Louis XIV, de Guillaume d'Orange, de Frédéric Ier de Prusse, Isaac Jaquelot, théologien huguenot, était au service du Roi de Berlin, et J.F. Ostervald en dépendance de l'épiscopat anglican. Tous deux avaient été chargés officieusement de travailler à une liturgie révisée, propre à avancer l'union des peuples d'Europe, restés protestants après Ryswick.

Le credo des Lumières de la Maison de Brandebourg

Le projet de la Maison de Brandebourg était plus modeste[3]. Il visait à réunir en une seule Eglise les Luthériens et les Réformés de ses états. Les

---

[3] *König zu Berlin* l'appelaient ses adversaires étonnés d'une si rapide ascension. Même les prétendants français à la succession de la Princesse de Nemours ne veulent pas voir en l'Electeur de Brandebourg d'hier le Roi de Prusse d'aujourd'hui, *avant que tout cela soit réglé.* Lettre à Turrettini du 20 juillet 1707; Budé III/61.

Hohenzollern avaient lancé, dès 1696[4], un ballon d'essai pour prendre le pouls de l'opinion. Ils récidivèrent deux fois encore. Mais l'union espérée ne se réalisa pas. Et lorsque l'*Eglise Unie* tant souhaitée vit le jour, elle ne fit pas l'unanimité. Il lui faudra défendre son originalité face à une Eglise Luthérienne et une Eglise Réformée, affaiblies certes, mais fières toutes deux de leurs traditions respectives. Entre temps les autorités politiques avaient tenté de mettre au goût du jour le sentiment d'appartenance à une même nation, que nous venons de dire.

L'interlude berlinois

Les premiers essais liturgiques d'Ostervald rencontrèrent un intérêt certain à Berlin: en particulier sa cérémonie de *Ratification*, les *Prières du samedi soir 5 heures* et enfin la liturgie nouvelle du culte quotidien. Nous verrons comment il arriva que la Cour s'en détourna en faveur d'une adaptation berlinoise de la Liturgie anglicane de 1661; toujours dans le même but: réussir la réunion cultuelle, en Prusse, des Luthériens et des Réformés.

Pourquoi ce retournement inopiné de veste? Parce que la liturgie anglicane, hautement honorée en Angleterre, offrait une alternative à l'impossible réconciliation, en Prusse, des Réformés et des Luthériens.

La politique intérieure de la Maison de Brandebourg

Isaac Jaquelot, huguenot réfugié à Berlin, avait donc été chargé de rédiger une liturgie nouvelle, libre de toute contrainte confessionnelle. Tout d'abord par Guillaume d'Orange, puis par le Roi de Prusse. Guillaume d'Orange était en quête d'un levier populaire politico-religieux pour réussir sa politique anti-Louis XIVe. Les Hohenzollern entendaient promouvoir, nous venons de le rappeler, la naissance d'une Eglise Unie, dans laquelle se confondraient Luthériens et Réformés prussiens.

Ostervald était persuadé qu'une réunion non confessionnelle des peuples protestants, était de la volonté de Dieu. D'accord sur le principe moteur de la politique européenne de Guillaume d'Orange; Ostervald l'était tout

---

[4] Voir notre étude dans: *Naissance et affirmation de l'idée de tolérance aux XVIe et XVIIIe siècles.* Colloque de l'Histoire des Réformes et du Protestantisme – Université de Montpellier III – 1987, p. 280 sv.

autant avec les visées de la Maison de Brandebourg, dont Neuchâtel allait faire partie en 1707. Il était persuadé, de plus, qu'une fraternité entre Luthériens, Réformés et Anglicans ne pouvait se réaliser que par le truchement d'une liturgie sans arêtes dogmatiques.

Le challenge Ostervald/Jaquelot

Ostervald jugeait les essais liturgiques d'Isaac Jaquelot *trop instructifs* et sa dévotion trop subjective. Un texte liturgique nouveau ne doit ni dogmatiser ni philosopher, mais formuler avec onction[5] les divers moments du service divin: l'adoration, l'action de grâce et l'invocation. Quant aux prières, et à la méditation des Ecritures, la liturgie nouvelle manière se devait de tenir compte du langage religieux auquel *nos peuples* étaient accoutumés. I. Jaquelot communiquait ses essais à J.A. Turrrettini de Genève, qui les faisait lire à L. Tronchin et à J.F. Ostervald. Les trois hommes se savaient d'accord sur le fond et sur la forme du projet de liturgie nouvelle.

Les lettres où l'on voit les deux professeurs genevois soutenir Ostervald contre Jaquelot ne manquent pas. Ni celles qui montrent le Neuchâtelois mettre tout en œuvre pour coiffer au poteau I. Jaquelot. Nous verrons qu'Ostervald n'eut pas, pour autant, le dernier mot en cette affaire.

Isaac Jaquelot avait de grands avantages sur son *challenger* de Neuchâtel. Il était reçu à la Cour de Frédéric Ier. Il pouvait suivre les mouvements des forces antagonistes en présence, recueillir les avis de la Reine[6], qui, de confession luthérienne, était agacée par des Réformés décidés à réussir à tout prix l'union projetée. Enfin il pouvait enregistrer les *non posumus* des hauts dignitaires de l'Eglise luthérienne[7]. Mais quand le Roi de Berlin se décida, de manière abrupte, à tourner définitivement le dos aux essais liturgiques ostervaldiens, Jaquelot n'en communi-

---

[5] Ostervald emploie le terme d'onction au sens dérivé, inventorié par le Furetière: *porter à la piété, à la dévotion.*

[6] Cf. lettre non datée de Jaquelot à Turrettini – Budé II/120.

[7] Les archives de la BPU de Berne conservent un énorme dossier de cette époque. Il contient une copie des multiples projets des réunions luthéro/réformées et des interventions des autorités luthériennes qui sont farouchement opposées à ce projet. Le poids de ces interventions négatives est déjà démographique: pour 90 luthériens, la Prusse comptait un seul réformé.

qua pas les raisons à J.A. Turrettini. Voici un essai de rconstititution des divers moments de cette mini-aventure.

a) Séduction liturgique – 1703-1705/06

En été 1703, Ostervald apprend de cercles bien informés que le Roi Frédéric Ier songeait à adopter la liturgie anglicane pour célébrer le culte des Eglises réformées de Prusse. Le 4 août il écrit à Turrettini: *ce que l'on m'écrit de Berlin fait voir qu'on y a dessein d'imiter les Anglais.* Trois mois plus tard, fin octobre 1703, Ostervald se décide – semble-t-il – à participer à la révision de la liturgie anglicane projetée par le Roi de Prusse: *M. Ancillon est un homme bien intentionné; il est bon de le ménager; il est écouté dans le lieu où il est, et même à la Cour, et comme la Cour a donné ordre aux théologiens de Berlin de travailler à ce qui concerne le culte et la réunion des protestants, il importe d'y avoir quelques relations*[8].

Le 16 janvier 1704, une lettre de Tronchin à Ostervald lui apprend que le Roi de Prusse: *a toujours fort à cœur de faire réformer le culte des Eglises réformées et d'introduire premièrement dans sa chapelle et ensuite dans toutes les Eglises [réformées] allemandes une liturgie semblable à celle d'Angleterre.* Plus loin il ajoute, que *M. Jaquelot a fait imprimer, par ordre du Roi, quelques essais qu'il a faits pour le culte. Ce sont des méditations sur des matières de religion auxquelles sont jointes quelques prières.*

Moins d'un mois plus tard, le 10 février 1704, nous apprenons que l'évêque (réfomé) Ursinus venait d'être chargé officiellement d'une révision/adaptation de la liturgie anglicane. Pas un mot de l'offre de service à peine voilée d'Ostervald. Mais la même lettre du 10 février lui met du baume au cœur. Quelques amis de Zurich et de Bâle, auxquels il avait aussi envoyé une copie de la liturgie du culte quotidien de Neuchâ-

[8] Ancillon et la Réunion des Protestants.

tel, s'en disent enchantés[9]. Les Zurichois demandent même à recevoir une traduction en langue allemande.

Le temps aidant, le Roi de Prusse, l'évêque Ursinus, le Dr. E. Jablonski et quelques ministres berlinois se déclarèrent, eux aussi, en faveur des textes d'Ostervald, de préférence à une version allemande de la liturgie anglicane: *M. Ancillon me dit* – écrit Ostervald à Tronchin le 7 juin 1704 – *que notre liturgie (de laquelle ils n'ont aucune partie* [?]) *a extrêmement plu à M. Ursinus, leur évêque, et à plusieurs autres ministres; que l'on voulait la faire traduire et imprimer en allemand, mais qu'il* [l'évêque] *l'a empêché, ne voulant pas que cela se fit sans mon consentement; que le Roi, en ayant été informé, a changé le dessein qu'il avait d'introduire purement et simplement dans sa chapelle la liturgie anglicane et qu'il trouvait notre culte meilleur; que l'Evêque a ordonné qu'on en fit des copies et qu'on les répandit. Enfin, Monsieur, je remplirais tout ce papier si je vous disais tout ce que M. Ancillon me marque sur ce sujet, et combien on y paraît satisfait de notre culte; cependant je crois entrevoir qu'il y a certains de ses collègues qui ne goûtent pas ce changement.*

L'adoption, par Berlin, de la liturgie d'Ostervald semble donc décidée. Même L. Tronchin en est persuadé. Dans sa lettre à Ostervald du 10 juin 1704, il écrit: *Je suis ravi que votre liturgie plaise à Berlin. Il ne faut rien négliger pour l'y faire recevoir toute entière afin qu'on l'établisse dès que possible. Elle est incomparablement plus propre à édifier que d'autres. On ne saurait trop la louer.* Deux jours après, le 18 juin 1704, Ostervald répond à Tronchin: *Je vais travailler à envoyer à Berlin tout notre culte et j'espère que M. Turrettini, en répondant à M. Ancillon, lui aura fait connaître vos pensées sur les Essais de M. Jaquelot.*

Le premier juillet 1704 de nouveaux encouragements viennent de Tronchin: *M. Turrettini est dans les mêmes sentiments que moi touchant les Essais de M. Jaquelot. Je lui demanderai s'il les a mandés, et le prierai de recommander votre culte. Le Roi de Prusse et l'évêque de*

---

[9] Cf. la lettre du 10 décembre 1703 dit que Bâle *a, non seulement approuvé notre culte, mais loué en des termes qui marquent toute l'estime et toute l'approbation possible. Ces Messieurs disent que c'est là ce qu'on appelle un culte chrétien, que cela remédie à la sécheresse de notre culte et à plusieurs autres choses.* Ostervald nous a même laissé les noms de ces Messieurs l'Antistès de Bâle, S. Werenfels, M. Battier et d'autres encore.

Berlin sont bien intentionnés pour un changement, mais il faut bien choisir, et votre culte est le meilleur que nous ayons vu.

Cinq mois plus tard, le 31 décembre 1704, le projet franchissait une nouvelle étape. On avait fait savoir à Ostervald, qui le répète à Tronchin, que le Roi de Prusse avait chargé l'incontournable évêque Ursinus de mettre en route une liturgie *pour nos Eglises réformées; que le Roi s'en était expliqué,* mais que l'on *tient la chose secrète de peur des oppositions.* Ostervald reste allusif, comme si des informations trop précises pouvaient lui porter tort.

La même lettre du 31 décembre 1704 se termine curieusement par un bulletin de victoire. Ostervald écrit à Tronchin: *de toutes parts les choses se disposent à perfectionner notre culte. Pour cela il faut que des gens prudents et zélés agissent et surtout qu'on ne précipite rien. Si trois ou quatre Eglises s'accordent, les autres suivront tôt ou tard, mais si chaque Eglise établit un culte différent, la confusion n'en deviendra que plus grande. Je prie M. Turrettini de presser cela, s'il le juge à propos, lorsqu'il écrira à Berlin ou ailleurs.*

Le succès de la liturgie d'Ostervald était-il acquis à Berlin, malgré l'incertitude que semble faire peser sur cette affaire le génie germanique de l'évêque Ursinus, et le penchant du pasteur Jaquelot à *dogmatiser*? Ostervald s'en explique à Tronchin, dans une lettre du 9 janvier 1705: *Dieu veuille que M. Ursinus travaille utilement pour l'Eglise. Je crains un peu le génie allemand et la part que M. Jaquelot y aura*[10]. Les craintes d'Ostervald n'étaient pas vaines; mais il ne pouvait deviner que sa liturgie allait finir sous peu dans les poubelles de l'histoire politico-religieuse de la Maison de Brandebourg.

b) Il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche tarpéienne

A en croire Isaac Jaquelot, écrivant à Turrettini le 24 juillet 1705, l'évêque Ursinus aurait décidé *ex-abrupto*, et sans explications, d'aban-

---

[10] A la tendance de *dogmatiser* de l'ancien pajoniste Jaquelot, Ostervald oppose sa conviction: *c'est là le grand défaut de nos Eglises de n'avoir pas distingué ce qui appartient au culte d'avec ce qui regarde l'instruction. D'ailleurs je soutiens que la forme de culte que M. Jaquelot veut introduire est sans exemple dans toute l'Eglise judaïque et chrétienne.* – Grétillat, Supplément IV/6 et lettre du 11 juillet 1705 – Budé II/27 – où Ostervald demande à Turrettini de dissuader Jaquelot *de nous donner son culte instructif.*

donner les études en cours, pour introduire, sans autres formes de procès, la liturgie anglicane dans les églises réformées de Prusse. I.Jaquelot écrit: *l'évêque Ursinus ne donnera son approbation à aucune autre liturgie qu'à la liturgie anglicane (...), il l'a fait traduire en allemand avec quelques changements*[11]. Il s'était passé quelque chose de grave pour provoquer un tel séisme. Ursinus n'a pu agir sans un ordre exprès du Roi. Jaquelot le sait bien, mais n'en pipe mot à personne. On en vient à se demander, si ce fut pur hasard ou intentionnellement que Jaquelot rappelle dans la lettre citée, que la Prusse comptait 90 Luthériens pour un seul Réformé et que la Reine était de confession luthérienne[12]. Voulait-il laisser entendre que ce brusque revirement avait été provoqué par la majorité luthérienne de la population de la Prusse? Mais les Luthériens avaient-ils voix au chapitre quand il était question du renouvellement de la liturgie des Eglises Réformées de Prusse?

c) Signe de Printemps ou feuilles d'automne?

Une certaine partie de l'intelligentsia de Prusse montra, fin 1712 (donc après la sortie de presse de l'édition de Londres), un nouvel intérêt pour la liturgie du culte quotidien de Neuchâtel. Une lettre d'Ostervald à Turrettini du 18 février 1713, nous apprend, que le Conseil de Ville de Neuchâtel ayant applaudi la nouvelle liturgie de Ste Cène, rien n'empêchait plus que tous les textes liturgiques en usage à Neuchâtel ne s'impriment. *Nous y sommes même engagés* – écrit Ostervald – *parce qu'on nous la demande avec insistance de Berlin. M.D.E. Jablonski a dit à notre Chancelier qu'il veut la faire traduire et imprimer en allemand, et que les docteurs de Halle qui l'ont vu, la demandent aussi et témoignent l'estimer beaucoup*[13].

Voilà un rebondissement inattendu. Promesse d'avenir ou prix de consolation? Prix de consolation semble-t-il. La chance de la liturgie paneuropéenne d'Ostervald, née à l'ombre de la politique de Guillaume d'Orange, était-elle définitivement abandonnée par les instances officielles de la Prusse et de Londres? Nous le croyons.

---

[11] Budé II/115.

[12] Lettre non datée – Budé II/120.

[13] Budé III/99. Par les *docteurs de Halle,* Ostervald entend désigner les établissements fondés par le Dr. A.H. Francke à Halle.

d) Et la Réunion des Protestants?

Le retournement berlinois de 1705/06, suivi de l'affaire de l'*embryon* londonien en 1712, que nous allons résumer, ne firent pas revenir Ostervald de sa foi utopique en la réunion des Protestants. Le 23 juillet 1721 il propose à Neuchâtel d'adopter la liste des textes des Eglises luthériennes à lire au culte quotidien: *l'Eglise d'Angleterre verrait cela avec un singulier plaisir,* note-t-il heureux.

Il fallut, pour que notre auteur se retire définitivement sous sa tente, la méchanceté, la volonté de nuire d'un Dr. Cyprianus, *luthérien orgueilleux et bourru*[14]. Un livre de sa plume, chargeait faussement les Réformés de tous les péchés imaginables. A cette occasion Ostervald écrivit à Turrettini la phrase célèbre: *désormais, la Réunion est chez moi la République de Platon*[15], et se retira sous sa tente. Il n'en continua pas moins à *demander à Dieu, aux Hommes et aux Lois de la terre*[16], *la réunion* des Protestants, qu'il savait bien n'être pas pour demain.

L'affaire Cyprianus

Une lettre du 9 juillet 1727 du Dr. E. Jablonski à Turrettini, raconte comment l'ouvrage du Dr. Cyprianus, truffé d'injures contre les Réformés, avait bouleversé les esprits. Conseiller ecclésiastique à la Cour de Gotha, le Dr. Cyprianus avait publié son ouvrage pour *anéantir les pieux efforts des amis de la Paix*[17]; le saint homme! Le Dr. E. Jablonski révolté par cet ouvrage avait prié le baron Prinzius, Directeur des Affaires Ecclésiastiques de Berlin, de publier une réfutation de cet ouvrage. Mais le Roi s'y opposa *par amour pour la paix confessionnelle.*

Nous avons vu que le Dr. Cyprianus incarnait, en 1747, aux yeux des *Particularitez* l'opposition irréductible des *Docteurs luthériens* à Ostervald et à sa théologie. Dans une lettre à Turrettini du premier août 1720, Basnage déjà dénonçait la duplicité des *théologiens qui veulent et souhaitent la Réunion dans leurs cœurs, mais qui n'aimeraient pas la paix, qui ne la souhaiteraient pas, qui ne la demanderaient pas à Dieu, aux*

---

[14] Lettre du 2 février 1726 – Grétillat, Supplément LXII/115.

[15] *Ibid.*

[16] Curieuse trilogie que nous retrouverons sous la plume de Basnage écrivant à Turrettini.

[17] Budé II/92; Gotha était la capitale du duché de Saxe-Cobourg-Gotha.

Hommes et aux Lois de la terre[18]. La bonne volonté et la droiture d'Ostervald cédèrent le pas à cette duplicité.

III
La liturgie anglaise de 1712, un embryon?

Pendant que se déroulaient ces événements à Berlin, la SPCK semble préparer, à Londres, un triomphe à la liturgie du culte quotidien d'Ostervald. Nous allons rappeler pourquoi il n'en fut rien.

Nous présentons l'histoire de la liturgie *embryon* sous la forme d'une pièce de théâtre en cinq actes. En voici le Prologue, conté en avant scène.

Prologue:

C'est une histoire bien curieuse que celle de la version anglaise de la liturgie du culte quotidien neuchâtelois, cocasse même, comme on verra. Elle se joue entre 1705/1706 et 1712. Mais au vrai, elle débuta en 1701, le jour où Ostervald décida de récrire tous les textes du culte hérité de G. Farel et de J.Calvin[19]. Le 5 septembre 1699 déjà, il faisait savoir à J.A. Turrettini de Genève, qu'il était décidé à *mettre le service divin sur un meilleur pied*[20]. Non au bénéfice des seules Eglises de la Principauté de Neuchâtel et Valangin, mais pour servir d'instrument politico-religieux à la réunion des peuples protestants, regroupés autour de l'Eglise anglicane, et Guillaume d'Orange, Roi d'Angleterre, son Chef Suprême, au temporel. Une vérité qui allait de soi.

J.-F. Ostervald présenta une première ébauche de la liturgie nouvelle du culte quotidien neuchâtelois à L. Tronchin en 1701. Le texte en est annexé

---

[18] Budé I/160.

[19] L'agenda liturgique des premières décades de la Réforme titrait: *Manière et façon qu'on tient ès lieu que Dieu dans sa grâce a visité.* Texte de 1739, publié par J.G. Baum (Strasbourg/Paris 1839). Ostervald reproche aux Réformateurs d'avoir éliminé inutilement des textes, usages et coutumes anciennes. D'avoir conçu une liturgie de Sainte Cène, *qui n'est pas une liturgie,* d'avoir mis *tout sens dessus dessous.* Lettre à Turrettini du 8 janvier 1721 – Budé III/154.

[20] Budé II/379, lettre du 15 Novembre 1699.

aujourd'hui à sa lettre du 9 août 1705[21]. D. Durand de Londres écrit en 1778, plus de 70 ans après les faits, et après avoir recueuilli les confidences du fils de Charles Tribolet, de passage à Londres, son père, l'ami de toujours d'Ostervald, avait assumé seul la traduction française de l'ouvrage en anglais de 1712[22]. Une évidence indiscutable. A.Guillebert, auteur déjà cité, en avait déduit, qu'Ostervald avait *coopéré* à la *composition de la liturgie de 1714*[23]. C'est le moins qu'on puisse dire, puisque, *spiritus rector* de tous les textes, il en lança les premières épures en français dès 1701 et les fit parvenir à la SPCK.

Ostervald intitulera la liturgie nouvelle de 1713: *Liturgie, ou manière de célébrer le service divin dans la Principauté de Neuchâtel et de Valangin*; ce qui n'est pas sans rappeler le titre de la liturgie de G. Farel: *Manière et façon qu'on tient ès lieu que Dieu dans sa grâce a visité* (1739).

Acte I

Le premier acte nous montre Ostervald en quête de vestiges du culte chrétien des origines. Bibliste avant la lettre, il s'arrête aux hymnes transmis par le N.T. Il interroge aussi le *Missel* romain, les *Agendas liturgiques* luthériens et zwingliens, mais surtout la liturgie de l'Eglise anglicane.

Plus tard, en 1712, il fera aussi référence aux écrits de Tertullien, de Justin Martyr et de St. Cyrill. Il écrivait à Turrettini, en 1700 déjà: *je crois que la meilleure forme de culte serait de ramasser ce qu'on a de l'Antiquité, des troisième et premier siècles et de prendre des anciennes liturgies ce qu'elles ont de commun.* Il remarque encore: *ce qu'il y a dans*

---

[21] Il est indiscutablement des années 1700/1701.

[22] On ne saurait en douter. Ostervald a toujours regretté de ne pas maîtriser la langue anglaise, Tribolet la maniait fort aisément. Or la version de Londres était riche en tableaux et informations liturgiques de toutes sortes, fournis par la SPCK, maîtresse d'œuvre, et il importait de les présenter dans la version française. Ch. Tribolet s'en chargea.

[23] *Voir Biographie Religieuse, o. c.*, p. 191.

la Messe est si beau et si plein d'onction qu'il serait à souhaiter qu'on ne l'eut jamais changé. Nous n'avons pas osé le produire mot à mot[24].

Autre souci constant d'Ostervald: innover, mais sans rompre violemment avec la tradition cultuelle de *nos peuples*. C'est pourquoi, au moment où il emprunte le *Te Deum* à la Messe, il n'en conserve pas moins la confession des péchés de Calvin, bien qu'il en dise, par ailleurs, pis-que-pendre[25].

Il reproche à la *grande prière de Calvin*, de faire réciter aux fidèles: *incapables par nous-mêmes d'aucun bien, nous te prions, Seigneur, de subvenir à notre faiblesse.* Comment appeler des fidèles, *incapables par eux-mêmes d'aucun bien,* à tarir les *Sources de la Corruption*?

Du culte/sermon au service divin

Ostervald raconte, dans sa *Préface* (de langue française) à la liturgie de 1713, que le culte se ramenait volontiers, *de facto,* au seul sermon, d'où le surnom de *culte/sermon* qu'il lui avait donné[26]. La coutume voulait que le plus grand nombre de fidèles ne se rendissent au culte que la lecture des Saintes Ecritures achevée. La même coutume se serait infiltrée à Genève. L'Eglise Réformée n'était plus l'Eglise de la Parole de Dieu, appelée à la vie par Farel, Calvin et leurs compagnons. Ostervald entendait réformer cette déviation et substituer un *service divin,* de frappe anglicane, à ce culte/sermon[27]. La même *Préface* nous apprend ce que le premier pasteur de Neuchâtel entendait par *service divin*, un office où le peuple *adorait Dieu, lui rendait grâces et l'invoquait.* Toutes ces remarques critiques *donnèrent lieu* à la révolution philosophico-théologique copernicienne du *culte et des sentiments,* que nous savons déjà.

---

[24] Cf. lettre à Turrettini du 17 septembre 1712 – Budé III/93- et du 14 janvier 1713 (*ibid.*, III/96-98), où se lisent les références au texte de la Messe et aux liturgies de Justin Martyr et de la 5e Catéchèse de Cyrill.

[25] Au nom d'une interprétation nouvelle des rapports entre Loi et Evangile.

[26] Il se lit déjà dans le *Traité des Sources (...)* de 1699.

[27] Genève emboîtera le pas en 1703, voir Grétillat, Supplément XIII/19, du 3 octobre 1703.

Acte II

Le second acte de notre histoire se joue à Londres, au début de l'été 1706, dans les locaux de la SPCK. On vient d'y déposer un paquet volumineux venu de Neuchâtel. Il contient deux manuscrits: une fraction des *Arguments et Réflexions*, et une copie de la liturgie du culte quotidien neuchâtelois.

Ces MM. de la SPCK furent enchantés par les *Arguments et Réflexions* plus que par les textes de la liturgie du culte, et s'empressèrent de le faire savoir à Ostervald. Celui-ci en répercuta la nouvelle à Turrettini, comme suit: *les personnes que la Société a commises pour traduire notre liturgie, et particulièrement M. Vanley, traducteur de mon catéchisme, sont si contents de cette forme de culte, que l'on souhaite passionnément que je consente à l'impression de la traduction anglaise. Ils la trouvent toujours plus belle*[28], *tout le monde demande à la voir, les Anglais qui n'entendent pas le Français témoignent d'un grand empressement, et on croit qu'elle produira un effet admirable en ce pays-là, les Anglais n'estimant rien tant, après l'épiscopat, qu'une liturgie bien faite. Enfin on me presse beaucoup là-dessus.* Ostervald écrivait ces mots le 17 juillet 1706. Il n'avait pas retenu la préférence marquée de ses amis de Londres pour les *Arguments et Réflexions*, et donna, sans plus attendre, son accord à l'impression de la liturgie traduite. *A l'égard de la liturgie*, confie-t-il à Turrettini, *j'ai écrit que si ces Messieurs veulent l'imprimer en anglais, à la bonne heure.* C'était le 27 juillet 1706[29].

En ce mois de juillet 1706, Ostervald est manifestement heureux. Il est persuadé que sa réformation du *culte et des sentiments* sera reçue et que la *réunion des Protestants* est à portée de main. C'est encore à Turrettini qu'il confie: *Je dis toujours qu'il arrivera dans l'Eglise ce qui arrive dans le monde. Il se fera de grandes révolutions, et l'affaire ira même vite, ou je me suis fort trompé. Le monde est comme en travail, et dans l'attente d'un heureux événement (...). Dieu fera des choses admirables devant nos yeux*[30].

---

[28] Lettre du 4 août 1703 – Budé III/20. Cette beauté n'était pas d'ordre esthétique seulement. Cf. Notre Annexe au prochain chapitre sur le *Goût au XVIIIe siècle*.

[29] Cf. lettre du 17 juillet 1706 – Grétillat, Supplément XII/20.

[30] Lettre du 25 avril 1706 – Grétillat, Supplément XII/11; XIII/20 du 29 septembre 1706; XVI/26-27 et Budé III/43 du 6 octobre 1706 et III/48 du 1er décembre 1707.

A *portée de mains*, même si les Anglicans traînent les pieds, et que MM. de Berne – surnommés par Ostervald *ceux du pôle arctique* – restent de glace. Notre auteur se plaint à Turrettini: *Les Anglais sont d'une paresse et d'une négligence étonnante quand il s'agit d'écrire, et c'est par là qu'il est à craindre que la chose n'échoue* (le rapprochement, voire l'union des Eglises helvétiques avec l'Eglise d'Angleterre?), *mais comptons que, si Genève, Zurich et Bâle vont bien, tout le reste suivra. La lumière pénétrera un peu plus tard vers le pôle arctique [Berne], mais à la fin cela viendra*[31].

Même euphorie sept jours plus tard. Une lettre à Turrettini du 6 octobre 1706, nous apprend: *J'ai ressenti une joie que je ne saurais vous exprimer en apprenant les favorables dispositions où les choses sont pour la réunion des Protestants, pour le bien de l'Eglise et l'apparence qu'il y a d avancer cette bonne œuvre. Vous savez combien je prends cela à cœur et avec combien d'ardeur je souhaiterais d'y contribuer*[32].

Malgré l'admiration de la SPCK pour la liturgie d'Ostervald, et malgré l'euphorie de ce dernier, il fallut attendre trois ans encore pour que la société de Londres décide d'imprimer la liturgie.On ne sait ce qu'il advint du projet de rapprochement des Eglises Helvétiques et l'Eglise d'Angleterre, dont Ostervald attendait la réalisation toute proche avec grande ferveur. Le 5 mars 1711, Ostervald écrit à Turrettini: *Je n'ai rien de nouveau d'Angleterre, et je vois de plus en plus que cette société ne fait pas grand chose avec ses correspondants, et qu'on n'en tirera pas le fruit qu'on s'en était promis*[33]. L'euphorie d'Ostervald s'était faite impatience et énervement.

Acte III

Le troisième acte se joua quinze jours plus tard (le 13 octobre 1709) dans les locaux londoniens de la *Society for Promothing christian Knowledge*. Il s'y tient une réunion du comité directeur présidée par M. Nelson. A l'ordre du jour: la mise sous presse de la liturgie neuchâteloise. Une copie du journal des délibérations *of the Society for Promo-*

---

[31] L'expression désigne MM. les Ecclésiastiques de Berne. cf. Grétillat, Supplément XVI/26 lettre du 29 septembre 1706, et XXXVI/51, lettre du 14 novembre 1708.

[32] Grétillat, Supplément XIV/22, lettre du 24 juillet 1706.

[33] Grétillat, Supplément XXIV/67, lettre du 30 septembre 1706.

thing christian Knowledge in London, datée du 13 octobre 1709[34], nous apprend que le comité autorisa, sur leur demande, MM. de la Mothe et Wood à rédiger la *préface* à la version anglaise de la liturgie de Neuchâtel.

Le 11 avril 1712, bulletin de victoire: la liturgie est enfin imprimée[35], et en vente à Londres chez *Josef Downing in Barthomew-Close near West-Smithfield.* Mais la Préface, confiée le 13 octobre 1709 à M. de la Mothe, s'était mué en un *Avertissement to the Reader.* Cet avertissement donnait l'impression que la SPCK, maître d'œuvre de cette version de la liturgie de Neuchâtel, n'en était que partiellement satisfaite. Une nouvelle *Préface* présentait une étude du Dr. E. Jablonski, premier chapelain du Roi de Prusse[36]. L'auteur traitait de la nature d'une liturgie pour un siècle *éclairé et philosophe,* et de son utilité.

Acte IV

Au quatrième acte, on voit la Vénérable Classe de Neuchâtel fort irritée par le terme de *embryon* utilisé par M. de la Mothe. On lit en effet: dans cet *Advertissement* au lecteur: *unless we consider, that it is a liturgy in Embryo, and that the design of it was to bring the People by little and little to something of.* La Vénérable Classe décida aussitôt[37] d'imprimer en langue française la liturgie paru à Londres, et d'ajouter au volume paru à Londres, les autres textes liturgiques en usage à Neuchâtel: ceux du baptême, du mariage et de la Sainte Cène, de *la manière de recevoir à nouveau les Pénitents dans l'Eglise* et autres cérémonies. La Vénérable Classe décida aussi à remplacer l'*Avertissement au lecteur* de M. de la

---

[34] Conservée aux Archives de l'Etat de Neuchâtel.

[35] Grétillat, Supplément XXXI/68 du 11 avril 1712.

[36] Le Dr. E. Jablonski avait été pasteur de l'Eglise Réformée de Magdebourg, recteur du Gymnase de Lissa (capitale d'une île dalmate du même nom), prédicateur à la Cour de Berlin et chapelain du Roi. Il fut, enfin, président de l'Académie de Berlin – Cf. Budé II/92. D'autres sources le disent d'origine morave. Il compte, comme Ostervald, parmi les *Novateurs* de l'époque.

[37] Le 11 avril 1712 Ostervald s'interroge encore si Neuchâtel devait imprimer en français la liturgie qui venait de paraître à Londres. (Grétillat, Supplément XXXIV/68). Trois jours plus tard, le 14 avril, la décision tombe: une traduction française de la liturgie parue à Londres, augmentée des autres textes en usage à Neuchâtel et de la nouvelle liturgie de Ste Cène vont être imprimées.

Mothe, par une Epître dédicatoire au Roi de Prusse, *souverain de la principauté de Neuchâtel et Valangin, et Défenseur des Eglises chrétiennes réformées.* Cette Epître dédicatoire fut signée par M. Tribolet, alors doyen de la Vénérable Classe.

La préface du Dr. Jablonski fut remplacée par un texte d'Ostervald, qui expose (nous l'avons déjà noté plus haut) les raisons qui décidèrent de l'impression de tous ces textes. Il rappelle aussi quelques coutumes locales pour expliquer quelques originalités du nouveau culte quotidien, comme la lecture des Saintes Ecritures au cours de la célébration, et non plus avant.

Redisons le titre de l'*Agenda liturgique* ainsi recomposée: *La liturgie ou la manière de célébrer le service divin qui est établi dans les Eglises de la Principauté de Neuchâtel et Valangin*[38]. Ce titre entend souligner que la liturgie imprimée à Bâle en 1713, était l'Agenda liturgique d'une Eglise régionale comme ceux de Berne, Bâle ou de Zurich. En décidant de publier cet Agenda comme celui de l'Eglise (autocéphale) de Neuchâtel et Valangin, Ostervald tournait une page de l'histoire de son combat pour une réformation du culte et des sentiments à la mesure de l'Europe protestante. Il avait décidé, après l'édition londonienne de la liturgie *embryon,* des se retirer sous sa tente, comme au soir d'une bataille perdue[39].

On tira cinq éditions de cette liturgie de 1713/14, au cours de la première moitié du XVIIIe siècle. En 1737 et en 1772, on imprima une liturgie de poche, et une seconde, format 26/20. La liturgie de poche est souvent considérée comme la troisième. La quatrième édition ne sortit qu'en 1751; la cinquième en 1799[40].

---

[38] Voici, pour comparaison, le titre de l'édition anglaise de 1712: *The liturgy used in the Churches of the Principality of Neuchatel, with a Letter from the learned Dr.Jablonski, concerning the Nature of Liturgies, tau which is added: The Form of Prayer lately introduced into the Church of Geneva.*

[39] Cf. Grétillat, Supplément – lettre du 21 mars 1714 – XXXVI/74.

[40] Une édition en traduction anglaise parait à New-York en 1880, éditée par le *service divin de la French Protestant Church de Charleston. En deuxième édition.* La première est restée introuvable. Une communauté d'émigrés de Neuchâtel?

Acte V

Le rideau se lève sur Henricus Newman, secrétaire général de la SPCK. Nous sommes le 16 juin 1714. Assis à son bureau, H.Newman rédige une lettre à l'adresse des Neuchâtelois indignés de voir leur liturgie qualifiée d'*embryon* par l'édition anglaise de 1712. Les imprimeries Pistorius de Bâle avaient sorti la même liturgie neuchâteloise en langue française depuis plus de six mois, lorsque Henry Newman se décida à prendre la plume. Pas rapides en correspondance MM. les Anglais, avait noté Ostervald en d'autres circonstances.

Il faut dire que la lettre n'était pas des plus faciles à écrire, ni H. Newman des plus habiles à la réussir. Il lui fallait convaincre les Neuchâtelois que l'emploi du terme *embryon* n'avait rien de péjoratif, mais entendait piquer au vif l'intérêt des lecteurs anglais, non dévaloriser la liturgie de Neuchâtel. Bref, qu'il n'y avait pas de quoi prendre la mouche.

Cette lettre, rédigée en anglais, fut rejointe à Neuchâtel par sa traduction française[41]. Ostervald ne possédait pas l'anglais, et cela se savait à Londres. Mais qui veut ménager la susceptibilité d'un auteur froissé, ne commence pas par lui rappeler qu'il n'entend pas l'anglais et que, s'il y eut maldonne, la faute n'en était pas nécessairement au texte anglais, mais peut-être à qui ne maîtrisait pas la langue des bords de la Tamise. Voici quelques extraits de cette lettre du 16 juin 1714:

Ce n'est pas sans peine que la Société a appris par M. Chamberlayne que le mot embryon, qui se trouve dans l'Avertissement qu'on a mis à la tête de la liturgie, a donné lieu à quelques personnes de s'en offenser. Il faut avouer que cette expression, qui dans notre langue ne signifie autre chose par rapport aux ouvrages d'esprit, que ce que vous appelez ébauche, y fut inséré par M. de la Mothe, et j'ose affirmer, qu'il s'en servit à bonne intention, et à la louange de la liturgie de Neuchâtel, quelque sens qu'on lui ait donné. Sa modestie consommée le portait à donner en anglais le nom d'Essay ou d'Embryon à tout ce qu'il recommandait, quelque bien travaillé et parfait qu'il fut, afin de fermer par là la bouche aux critiques, et de créer de l'admiration dans l'esprit du lecteur en lui faisant penser, si l'embryon est si parfait, que ne sera le fruit dans sa maturité.

---

[41] Les deux portent les n° VIII/4. 34 et VII/9. 33 aux A.E.N.

Puis H. Newman en vient à parler de l'attachement des Anglicans à leur liturgie, un sentiment que M. de la Mothe tenait à ménager: *De plus M. de La Mothe n'ignorait pas que certaines gens parmi nous auraient soupçonné un dessein de diminuer la réputation de la liturgie anglaise, en publiant une éclatante composition étrangère de cette nature, comme si la nôtre eut besoin d'être corrigée, s'il n'avait eu soin de prévenir un tel soupçon en reconnaissants (...).*

H. Newman conclut que, tout bien considéré, ce malentendu n'était qu'une question de vocabulaire. *La vérité est que l'expression ne sonne pas si bien dans votre pays qu'elle fait dans le nôtre, pour lequel seul l'avertissement a été écrit. Si on avait considéré qu'on enverrait à Neufchatel des exemplaires anglais de vôtre liturgie, je suis assuré que M. de la Mothe, qui recherchait si fort la justesse dans ses expressions, et qui avait tant de délicatesse pour éviter tout ce qui pouvait donner de l'offense, n'aurait jamais pu se résoudre à se servir de celle-là. Cependant, Monsieur, j'ai eu ordre de vous assurer que dans l'édition suivante, on aura soin de retrancher cette expression, et toutes les autres auxquelles on aura trouvé à redire.*

Nous ignorons la réponse d'Ostervald à cette lettre embarrassée. Mais il est certain qu'aucune réédition de la liturgie de 1712 n'a jamais vu le jour. Une lettre du Dr. Gordon Huelin, *Archivist and Librarian de la SPCK,* datée du 14 juillet 1994, l'assure. Les raisons en étaient multiples: les retombées de la guerre de la succession d'Espagne; l'opposition de la Reine Anne Stuart à une telle initiative; l'abandon, par les pays protestants d'Europe de la politique de *réunion des peuples Protestants.* Tous ces facteurs se seraient-ils conjugués pour étouffer dans l'œuf un projet resté trop wilhelmiste?

Le fond de la corbeille

Il aurait été intéressant de connaître les réactions du public anglican à la lecture de la liturgie *embryon.* Les lettres de H. Newman n'en font pas état. Et pourtant, les amis londoniens proches d'Ostervald, en attendaient beaucoup. Sir John Chamberlayne avait écrit à Ostervald: *Nous allons imprimer votre liturgie [à Londres], et je ne doute point que cet ouvrage ne convainque tous les Anglais de la bonne disposition de vos compa-*

triotes[42]. Qu'est-ce à dire? Que la version anglaise de la liturgie neuchâteloise devait démontrer que l'Eglise Réformée de la Principauté était disposée à s'unir à l'Eglise anglicane? J. Chamberlayne en semble persuadé. Il avait été, lui aussi, un partisan du projet wilhelmiste de réunir les peuples protestants autour de l'Eglise d'Angleterre, donc de leur faire adopter sa liturgie (révisée ou non). Si cette lettre de J.Chamberlayne nous avait révélé le fond de la corbeille, l'échec londonien de la liturgie *embryon* aurait été plus grand qu'on ne pense.

La prudence demande que l'on temporise

Ostervald n'avait pas attendu la lettre de H. Newman de juin 1714 pour envoyer, en janvier 1714, un exemplaire relié de la liturgie neuchâteloise de langue française à l'Archevêque de Cantorbery, à l'évêque de Worcestre, au Dr. Lloyd son fils, à l'évêque de Salisbury, à l'évêque de Londres, ci-devant évêque de Bristol, et enfin à M. Chamberlayne, l'ami de toujours[43]. Ecrivant à Turrettini, Ostervald commente ces envois comme suit: *je leur ai écrit à tous (...). Ces sortes de démarches ne font point de mal et elles peuvent produire un bon effet*[44]. Il eut été intéressant de savoir ce qu'il crut sage de leur dire. Avait-il espéré quelque rebondissement de de l'épiscopat en faveur de la liturgie *embryon*?

*
* *

Excursus
Du *goût* des *Lumières* d'Ostervald en sa *liturgie* et ses *Réflexions*

Nous avons vu que la *beauté de la liturgie neuchâteloise* provoqua l'admiration du pasteur Ancillon, de ses amis berlinois et des Permanents de la SPCK à Londres. Faut-il en déduire que ce n'était pas la pertinence

---

[42] Cf. Grétillat, Supplément XXXI/61 du 21 mai 1710.

[43] Alors remplacé au secrétariat général de la SPCK par M. Humphrey Vanley.

[44] Cf. Lettre à Turrettini du 28 juillet 1721, Grétillat, Supplément L/93- Ostervald souhaiterait voir l'Eglise de Neuchâtel s'inspirer des *dominicalia des Eglises luthériennes*, c'est-à-dire de leur plan de lectures bibliques aux cultes quotidiens.

théologique des textes envoyés à Londres et à Berlin qui enchantait, mais le goût très XVIIIe siècle des élites protestantes européennes pour les textes d'édification (type de littérature alors à la mode)?

M. de la Mothe écrivait à Ostervald en 1706: *La société a pris tant de goût dans la manière dont vous faites lire l'Ecriture Sainte, qu'elle m'a chargé de vous prier de sa part de lui envoyer vos autres Arguments à mesure qu'ils seront composés*[45]. Le goût de l'*Illustre Société de Londres* s'accordait avec celui d'Ostervald. Mais qu'appelait-on *(bon) goût* en ce début du XVIIIe siècle?

Du goût des Anciens et des Modernes

Le Furetière de 1704 définit le terme goût comme *un terme culinaire autant qu'esthétique.* Il se dit *figurément en morale des jugements, du choix et du discernement de l'esprit et de la raison.* La Bruyère constatait: *le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit.* Pour Madame de Scudéry, le goût restait une affaire d'instinct, tenu en laisse par la droite raison.

De Montesquieu à Voltaire, les auteurs les plus divers ont illustré la définition du Furetière de 1704. Le célèbre ouvrage de Cartaud de la Villate: *Essai historique et philosophique sur le goût,* de 1736, montre comment, au nom du *goût,* le siècle des Lumières jugeait de l'histoire, de la littérature, de l'art et de la religion, avec une étonnante désinvolture. Ces hommes de goût se faisaient souvent passer pour des *esprits forts* et dénonçaient le (mauvais goût) des Anciens, aux jugements truffés de superstitions et de préjugés.

Un des correspondants de Turrettini signale comment certains contemporains *ne relèvent si fort la sainteté des Pères* [de l'Eglise] *que pour mépriser davantage leurs lumières*[46]. La réciproque était parfois d'actualité. La Bruyère notait: *on ne méprise quelque fois les Modernes que pour faire comprendre qu'on a le bon goût de l'Antiquité.*

---

[45] Lettre de M. de la Mothe du 14 (ou 19?) avril (AEN).

[46] Lettre du 23 juin 1736, Budé I/92.

Témoins du goût évangélique *de l'époque*

Les milieux élitaires, dont faisaient parti les cadres de la SPCK, Turrettini, Ostervald et ses amis, avaient rallié depuis belle lurette le camp des Modernes. Voici trois lettres en illustration: la première de 1700, est signée du ministre de Rotterdam, D. de Superville; la seconde de J. Barbeyrac de Groningue, de 1733, la dernière du pasteur Pierre Roques, ministre en l'Eglise Française de Bâle, de 1736.

Dans sa lettre à Turrettini du 9 novembre 1700[47], Daniel de Superville, parle de quelques sermons qu'il venait de publier. Il écrit: *je serai toujours content si des personnes de bon goût et de piété en reçoivent quelque édification.* En 1733, Jean Barbeyrac écrit de Groningue à Turrettini, au lendemain d'une publication de Jacob Vernet, ministre à Genève: *le nou veau tome de M. Vernet sera très bien reçu en lui-même par ceux qui ont quelque liberté d'esprit et quelque goût*[48]. Trois ans plus tard, Pierre Roques, ancien étudiant de Genève, écrit de Bâle à Turrettini pour le féliciter des thèses qu'il venait de publier: *elles paraissent excellentes à tous ceux qui ont quelque goût, mais elles sont de plus essentielles dans les temps que nous vivons.* Ce *temps* est celui des Lumières.

Les auteurs des lettres citées, tous trois théologiens novateurs, se recommandent d'un même goût XVIIIe siècle. Tous trois sont persuadés d'avoir accédé, avec le siècle, à une *majorité* intellectuelle qui les rend capable de redoubler les Lumières de la Foi de *l'Eglise de Dieu* par les *Lumières de la raison.* Il est vrai que le goût XVIIIe siècle (affaire de jugement et d'esprit ou de raison) bousculait quelque peu les Lumières de la Foi des *évangéliques* de l'époque[49]. Une religion de bon goût se devait d'être, aux yeux de St. Evremont: *une religion sans préjugés ni superstitions ni mélancolie.* En clair: une religion qui ne se commet plus ni avec les Orthodoxies à droite, ni avec les Piétismes à gauche.

---

[47] Budé III/340.

[48] Lettre du 21 mars 1733 – Budé III/265.

[49] Une foi *évangélique* était, pour les trois auteurs cités, une foi en l'évangile prêché par Jésus, non en l'évangile *de la Croix* de St. Paul, non en celui du *Logos Incarnatus* de St. Jean.

Le bon goût d'Ostervald

La théologie philosophique d'Ostervald se veut, elle aussi, sans préjugés, sans superstitions et sans mélancolie. Sa liturgie de 1706 et aussi ses *Réflexions [sur l'Ecriture]* de 1744 en font foi. En voici quelques traits remarquables. Le bon goût de notre auteur refuse le *galimathias*[50] théologique; recherche la clarté, la légèreté et la précision de l'argumentation (n'en déplaise à l'irascible professeur Ed. Reuss de Strasbourg) et enfin par une rigueur morale sans faiblesse.

Prenons en exemple son *Discours préliminaire* à la lecture de la Bible de 1744: après quelques réflexions sur les textes *figuratifs* et obscurs, auxquels il ne faut pas s'arrêter, on lit: *Dieu a parlé il faut obéir*[51]. Ce texte montre qu'Ostervald a réussi à mettre sa piété d'origine calviniste au goût d'un siècle capable de jugement (moral), de raison raisonnante, et d'un esprit éclairé.

On retrouve le goût XVIIe siècle, frappé au coin de la même rigueur morale chez le Dr. Tronchin, médecin de Voltaire, et chez Jacques Necker (1734-1802), Directeur général des Finances de Louis XV[52]. Tous deux ont grandi à Genève dans le contexte de l'*orthodoxie des Lumières* (ou orthodoxie mitigée) dont Ostervald, Turrettini et Werenfels, amateurs du bon goût au XVIIIe siècle, furent les promoteurs.

---

[50] Définition du Furetière de 1704: *Galimathias: discours embrouillé auquel on ne comprend rien, parce que les paroles sont mises confusément, et où il n'y a rien de naturel.*

[51] Quand même ce que Dieu nous commande nous paraîtrait désagréable et fâcheux (...) il suffit que Dieu ait parlé, et qu'il ait dit: Vous ferez ceci, pour qu'il faille le faire (p. VIII).

[52] Voir: *L'échec de la Vertu,* une biographie de J. Necker signée en 1938 de Madame de Diesbach.

PARTIE IV

DU CAPITOLE À LA ROCHE TARPÉIENNE

Prospective

Le chapitre XIV va rappeler le bras-de-fer entre Berne et Neuchâtel, déclenché dès janvier 1703.Cette épreuve de forces fut décidée par la sortie en librairie du Catéchisme d'Ostervald d'une part, et de l'autre par la publication officielle de la *Censura Bernensis*, redoublée d'une défense de diffuser le nouveau Catéchisme neuchâtelois. Les deux pièces furent mises en circulation simultanément la dernière semaine de l'Advent 1702. Nous verrons que les arguments de la défense neuchâteloise ne furent guère brillants.

Le chapitre XV contera le destin européen du *Traité des Sources de la Corruption (...)* de 1699[1]. Le chapitre XVI traitera de l'érosion de l'appel initial d'Ostervald, de par son succès même[2]. Le chapitre XVII rappellera le destin euopéen du *Catéchisme* de 1702, et le chapitre XVIII reviendra sur les *Arguments et Réflexions* des années 1716,1718, 1720 et suivantes pour en évoquer le succès européen.

L'accueil favorable de ces trois textes par l'Europe protestante fit, pour l'essentiel, la renommée européenne de notre auteur. Les chapitres de cette quatrième partie en fourniront la preuve.

Les sentiers de la gloire d'Ostervald côtoyèrent à plusieurs reprises des abîmes. Son destin illustre l'adage qui dit que *la Roche Tarpéienne n'est pas loin du Capitole.*

---

[1] Ce même chapitre XV évoquera, chemin faisant, les curieux débats que le *Traité des Sources (...)* engendra dans l'Eglise luthérienne d'Allemagne, des débats qui ne s'apaisèrent que dans les années 1720.

[2] Cette érosion s'annonce dès la traduction allemande du *Traité des Sources (...)* de 1714. Elle se poursuit avec la traduction danoise de 1741, puis hongroise de 1745. Elle atteint son apogée dans sa version expurgée suédoise de 1801.

Cette quatrième partie de notre travail est plus nourrie que d'autres de débats théologiques. A l'époque d'Ostervald, les classes cultivées nageaient sans trop de peines dans ces eaux-là. Voltaire, parlant de l'abondance de la littérature théologique de son temps, avouait s'en être largement pourvu, mais regrettait d'en avoir tant lu. Nous avons tenté d'alléger notre travail en renvoyant en annexe quelques analyses philosophico-théologiques.

CHAPITRE XIV

BRAS-DE-FER ENTRE BERNE ET NEUCHÂTEL

Argument

La *Censura Bernensis* de décembre 1702 donna naissance à un bras-de-fer entre MM. les Ecclésiastiques de Berne et le *spiritus rector* de l'Eglise de Neuchâtel: J.F. Ostervald. Ce chapitre dira pourquoi et comment ce *bras-de-fer* tourna, à première vue, à l'avantage des Neuchâtelois.

I

La *censura bernensis* du *Traité des sources* (...)

Nous avons recueilli six documents témoins de l'affrontement entre Berne et Neuchâtel[1].

Nous le voyons se dessiner dès le mois de mai 1700, c'est-à-dire quelques six mois après la sortie à Amsterdam, du *Traité des Sources (...),* en octobre/novembre 1699.

Ce conflit théologique d'abord hésitant, se fit plus âpre après la sortie en librairie (en décembre 1702) du *Catéchisme* d'Ostervald. MM.de Berne virent dans ce manuel une prolongation du *Traité des Sources (...).* Les censures successives laissaient peu de chances aux deux ouvrages d'Ostervald de se faire recevoir en Suisse.

Ni la censure officieuse du *Traité des Sources (...),* ni celle, officielle, du *Catéchisme,* ne débattent des arguments des textes. Il leur suffit de clouer l'auteur au pilori, pour manquement aux doctrines de l'Orthodoxie

---

[1] La Censure de MM. De Berne du tratatus de 1699, une lettre d'Ostervald qui enenvoie (le 18 octobre 1702) une traduction commentée à Genèvre la réponse de Tronchin faite de conseils aux Neuchâtelois au regard du conflit qui s'annonce, la *Censura Bernensis* de 1702 du Catéchisme d'Ostervald, et enfin deux lettres anonymes: l'une de janvier 1703 envoyée de Neuchâtel *à Bâle et Zurich,* puis en juin à Berne.

suisse, pour le perdre[2]. Ainsi vont les intégrismes, en tous les *quartiers* de l'humanité, en tous temps et tous lieux, qu'ils soient religieux ou politiques.

Les censeurs luthériens du même traité écrivant à Leipzig, en 1714, et à Ulm en 1716, porteront leur attention aux motivations des refus ostervaldiens du *Traité des Sources (...)*. Il est vrai qu'ils n'en manqueront pas moins leur cible, mais ils auront au moins tenté de faire lecture objective du tractatus.

Un ami anonyme d'Ostervald, bourgeois de Berne, avait fait parvenir à Ostervald, début mai 1700 déjà, mais sous le manteau, une copie de la censure bernoise du *Traité des Sources (...)*. Elle était signée par le professeur R. Rodolf. Ostervald la traduisit en français, l'annota et la fit parvenir à L. Tronchin de Genève ainsi qu'à ses amis de Zurich, de Bâle[3] et à Ch. Masson (?) de Londres. Il explique à L. Tronchin: *pour prévenir les esprits* (...). *J'ai aussi donné avis en Angleterre de ce qui s'est fait à Berne.*

II
La lettre à Tronchin du 15 mai 1700

La lettre à Tronchin du 15 mai 1700 nous apprend: que le *Traité des Sources (...)* avait été *condamné à Berne (...);* que *M. Rodolf est ici le grand mobile, et j'ai ouï parler d'un certain M. Morel du pays de Vaud, qui doit avoir fait grand bruit contre mon ouvrage (...)*[4]. La censure du professeur R. Rodolf étonne Ostervald. Il se demande si ses Censeurs *n'entendaient pas le français puisqu'ils ont pu dire des choses contraires à ce que j'avance.*

Dans cette lettre, Ostervald joue sur les mots. Il savait parfaitement que ce n'était pas une question de vocabulaire qui l'opposait à Berne, mais de langage. MM. de Berne avaient conservé le langage de la théologie scolastique. Ostervald parlait celui de son temps dont le Furetière dit: qu'il

---

[2] Les Censeurs bernois considéraient manifestement le traité d'Ostervald comme une suite de sermons. Ph. Naudé de Berlin en 1714, Philippe Godet, à la fin du XIXe siècle feront de même. Philippe Godet, fils d'un fameux pasteur neuchâtelois, parle d'un florilège de sermons faciles à réchauffer en cas d'urgence.

[3] Le document est annexé à la lettre à Tronchin du 15 mai 1700.

[4] Morel aurait *excité son quartier à s'en plaindre. Je crois que c'est celle de Payerne.*

se voulait *exact, accompli et délicat.* St. Evremont: *libre de tout préjugé, de toute superstition et mélancolie.* C'est la raison majeure du dialogue de sourds entre Berne et Neuchâtel, auquel nous allons assister.
Ostervald signale aussi à Tronchin que ces censeurs ont *fait solliciter le Souverain à écrire en ce pays*[5]; et qu'il en est résulté *des avertissements généraux à prendre grand soin à ce qu'il ne se répande ici des livres et des sentiments contraires à la confession helvétique (...). On voit bien ce que cela veut dire. Aussi les malintentionnés triomphent (...) et disent hautement que ma doctrine a été condamnée et que LL. EE. ont écrit contre moi.*

Ostervald craint les conséquences politiques de cette censure bernoise de 701: *les affaires du Prince de Conti seront peut-être par là avancées. Ses partisans ne sont pas fâchés de voir qu'on me mette hors d'état d'agir pour la chose publique (...) et que l'on me fait perdre une partie de la confiance que l'Eglise et notre Compagnie ont en moi.* Ostervald soupçonne les critiques d'être plus politique[6], que discipline ecclésiastique. Il était difficile, à cette époque, qu'il en fut autrement. L. Tronchin lui donne raison et l'encourage à faire appel aux *honnêtes gens* et aux Politiques.

L'appel du pied aux Politiques

Ostervald envoya sa réaction à la première *censura bernensis* datée du 15 mai 1701, à ses amis de Zurich, de Bâle et de Londres, en même temps qu'à un certain nombre d'hommes politiques: de Neuchâtel, certainement, du Canton de Berne, nécessairement. Tronchin l'y avait encouragé, persuadé que les Politiques, responsables de l'ordre public, *peuvent*

---

[5] Au vrai l'affaire s'annonça en octobre 1702. Ostervald avait traduit en français et envoyée à Tronchin une lettre du 18 octobre 1702 signée par *L'Avoyer et Conseil de Ville de Berne* concernant le manuscrit du Catéchisme réquisitioné par LL. de Bene. Il y est déjà question de la combourgeoisie à sauvegarder, de la *parfaite liaison* entre les Eglises évangéliques de la Suisse, *de la sauvegarde de la pureté de la doctrine.* L'Avoyer essaie manifestement de banaliser cette affaire d'un catéchisme qui ne *contient rien au fonds qui soit contraire à la religion. Son habileté, sa probité (d'Ostervald) et sa piété qui nous sont si connus, ne nous permettent pas d'en penser autrement.* Au vrai, l'Avoyer pense tout le contraire, et sa lettre vise à étouffer l'affaire dans l'oeuf. Cette traduction est du 19 février 1703, voir la *Corr. Tron/Ost.*

[6] Voir *Corr. Tron/Ost.* du 21 octobre 1701.

aussi beaucoup contribuer à la sainteté des particuliers et à la lutte contre la corruption ambiante, *du moins s'ils mènent une vie conforme aux lois du christianisme.* On découvre à cette occasion, que bien des Politiques étaient devenus réticents aux diktats du Clergé. On le verra mieux encore en 1703[7], quand l'opposition des Politiques de Zurich empêcha, *de facto,* les Ecclésiastiques de mettre Ostervald à genoux.

Mais voici que le 30 mai déjà, Ostervald sait (par son ami Bernois?) que la censure du traité des Sources de R. Rodolf fait long feu[8]: *je prévois,* écrit-il à Tronchin, *que cette affaire se terminera sans bruit,* et ajoute: il vaut mieux la *laisser tomber (...) que de la pousser plus loin.* Ostervald était renseigné de première main par des amis Berne, dont il ne donnera jamais les noms.

III
La lettre du 21 mai 1700 de L. Tronchin

La stratégie anti-censure

L. Tronchin répond le 21 mai 1700 à la lettre d'Ostervald du 15. Il n'hésite pas à qualifier le texte de la censure de R.Rodolf de *pitoyable*[9], puis il s'empresse de donner quelques conseils aux Neuchâtelois, si le conflit venait à s'envenimer. Ces conseils demandent attention, car la lettre-ouverte de janvier 1703, de Neuchâtel à Bâle et à Zurich, s'y tient peureusement, comme nous allons le voir.

Tronchin conseille donc à Ostervald, et partant, à la Vénérable Classe, de Neuchâtel, de s'en tenir aux quatre points suivants:

– il faut remercier MM. de Berne de s'être fait les défenseurs d'une Orthodoxie que le traité incriminé n'entendait nullement entamer;

---

[7] Lors de l'*affaire du catéchisme de 1702.*

[8] Nous avons reporté en Annexe n° 1 notre analyse de la Censure de 1700 traduite en français pour L. Tronchin, ainsi qu'un résume des réactions d'un Ostervald qui s'interroge, outré: si ces censeurs *n'entendaient pas le français puisqu'ils ont pu dire des choses contraires à ce que j'avance.*

[9] *Le jugement des Examinateurs de Berne est pitoyable, mais il leur semble que leur autorité dans les doctrines de la religion doit être aussi grande que la puissance de leur Etat dans la politique.*

– il vous faut, *tant que vous pourrez, demeurer en des termes généraux sans laisser paraître que ce qu'ils diront vous regarde*;
– s'ils s'attaquent nommément à vos ouvrages ou à votre personne, vous répondrez: *qu'on peut expliquer différemment ce qu'il faut faire pour être justifié, mais que tous les Réformés sont d'accord dans le fond, et que la diversité de leur manière de le concevoir et de l'expliquer est libre et n'a causé aucune division.* Preuve en soit, argumente Tronchin, la promotion de M. Merlat à l'Académie de Lausanne. Ce théologien explique la doctrine de la justification[10] comme Ostervald, sans porter tort à sa nomination à une chaire de théologie au pays de Vaud.
– *Vous ferez bien d'employer vos amis pour arrêter le cours de cette affaire par des voies particulières* (c'est-à-dire politiques?);
– *Ne paraissez point, s'il est possible, publiquement, et si vous y êtes contraints, il faut que tous vos amis de Zurich, de Bâle et d'ici se remuent. Il faut leur faire comprendre que c'est la politique des partisans du Prince de Conti qui se faisait jour, et qu'il fallait la combattre.* Car leur victoire *ne pourrait qu'être suivie de la ruine de la liberté et de la religion.* Tronchin paraît puiser ces conseils dans le souvenir du combat contre les *Orthodoxes rigides et zélés,* qu'il perdit en 1675[11]. On verra qu'ils ne furent pas très heureux.

IV
Résumé de la *Censura Bernensis* de décembre 1702

La seconde *Censura Bernensis* (celle de 1702) s'en prend au Catéchisme. Elle est signée de Samuel Leman, mui aussi professeur de théologie à Berne. Il reprend à son compte l'essentiel des griefs avancés par son collègue R. Rodolf dans la censure du *Traité des Sources (...)* de 1701. La première resta officieuse, la seconde fut officialisée et communiquée à qui de droit en décembre 1702.

Cette seconde censure comporte quatre paragraphes. Le premier présente l'ouvrage, son auteur et l'Eglise de Neuchâtel. Le second rappelle les

---

[10] Dans son sermon intitulé: *Le vrai piétisme.*

[11] *Au reste ne faites pas comme moi qui, étant indigné du traitement qu'on nous fit pour la grâce universelle, me dégoûta tellement que je résolus de ne rien donner au public, pour n'être point en butte à des théologiens qui ne cherchaient sous une belle apparence d'orthodoxie qu'à me discréditer.*

conditions d'admission, par les Eglises réformées de Suisse, d'un texte comme celui du *Catéchisme* Le troisième énumère les points de l'enseignement d'Ostervald manifestement en désaccord avec celui du catéchisme de Heidelberg et autres écrits *symboliques* helvétiques. S. Leman termine sa *Censura Bernensis* en déclarant le Catéchisme neuchâtelois irrecevable, et demande aux autorités politico-religieuses des cantons protestants d'en empêcher la diffusion[12]. Motif: il faut éviter que ce manuel ne *corrompe nos Eglises,* et ne mette en péril notre Orthodoxie.

Analyse de l'argumentation de la Censura Bernensis *de 1702*

La *Censura* commence par louer Ostervald pour son *savoir, sa piété et son zèle,* et même pour son manuel. Elle n'en voit pas moins que ce manuel était plus soucieux d'édification que de fermeté doctrinale, et peut porter ombrage à l'enseignement des catéchismes en usage. Il risque, dit le texte, de *nous rendre* [nous les orthodoxes] *suspects.* Le lecteur de s'interroger: suspects de quoi? De manquer des Lumières d'une *époque éclairée et philosophe?*[13]

Du manuel et de son auteur, S. Leman passe à l'Eglise de Neuchâtel, qui a adopté le catéchisme d'Ostervald. Il rappelle que l'Eglise de la Principauté eut toujours des relations fraternelles avec celle de Berne; que les Neuchâtelois ont, comme les Bernois, substitué le Catéchisme de Heidelberg à celui de Calvin; qu'ils ont apposé leur signature (*unterschrieben*) au bas de la *Formula Consensus,* et adhéré aux doctrines des livres symboliques helvétiques.

Toutes ces démarches ont convaincu S. Leman, que l'Eglise de Neuchâtel ne se détournera pas de la communion des Eglises Réformées de Suisse, mais veillera, comme elles, à empêcher les malheurs (*Ubel*) qui pourraient frapper les pays romands (*romani*)[14], suite à l'adoption du nouveau manuel. Cette phrase était grosse de menaces. Personne à Neuchâtel s'y trompa.

---

[12] Etaient inclues celles de Neuchâtel et Valangin. Ostervald se plaignit avec amertume de cette usurpation des droits territoriaux.

[13] La petite phrase de S. Leman ferait-elle allusion aux caricatures outrées des Novateurs qui traitent les théologiens orthodoxes de ministres passionnés, pleins de préjugés, hautains et ignorants?

[14] C'est-à-dire d'un retournement de veste neuchâtelois.

On s'étonne de cette accumulation de preuves juridiques destinées à rappeler à Neuchâtel son rang de satellite de l'Orthodoxie réformée helvétique. On s'étonne aussi de la certitude tranquille avec laquelle Ostervald répéte, dans plusieurs lettres à Turrettini, que l'Eglise de Neuchâtel n'avait jamais signé la *Formula Consensus,* et n'était pas à la merci des oukases de l'Orthodoxie des Réformés de Suisse. Il est évident que Berne et Neuchâtel défendaient des opinions contraires[15], en toute bonne foi.

Après ces préliminaires, la *Censura* porte sur le *Catéchisme* d'Ostervald un jugement qui se révéla prophétique. Le professeur S. Leman constate, sans animosité[16], que le Catéchisme de Neuchâtel se distinguait de celui *de Heidelberg* par la matière traitée et par son mode d'exposition. Il est vrai, reconnaît S. Leman que ce manuel ne prétend pas au rang de catéchisme officiel, et entend rester un catéchisme *particulier* à usage *familier*[17]. Il conclut ce paragraphe par cette phrase étonnante: *le succès de l'un* [de ces deux catéchismes]*entraînera nécessairement la mise en terre (Bestattung) de l'autre*[18]. C'est bien ce qui arriva; mais ce fut le catéchisme de Heidelberg, alors en usage, qui fut porté en terre, non celui d'Ostervald.

L'alinéa suivant de la *Censura Bernensis* rappelle les normes doctrinales auxquelles tout catéchisme doit répondre pour être reçu par les Eglises Réformées helvétiques.

---

[15] Au vrai, les Neuchâtelois avaient signé la *Formula Consensus* sous la menace explicite de n'être plus *de leur corps, et qu'on nous laisserait là si nous étions menacés.* C'est ainsi qu'il advint que Neuchâtel considéra les signatures du secrétaire et du Doyen de la Compagnie, données *pars pro toto,* comme formelles, mais MM. de Berne, comme juridiquement incontestable.

[16] Alex. Schweizer avait noté en 1856 que la *Censura* ne respirait pas *l'animosité ou la seule soif de domination* qu'on lui reprocha souvent. Elle aurait considéré le catéchisme d'Ostervald comme *une déviation positive.* Après l'avoir dénoncé comme irrecevable? Etonnant! Alex. Schweizer, cité par H. Vuilleumier, s'était persuadé *que, sous ce rapport, les théologiens bernois ont vu beaucoup plus clair que les défenseurs d'Ostervald, et peut-être qu'Ostervald lui-même.* Il n'empêche que bien des paragraphes de la *Censura* dénoncent des déviations doctrinales graves. H. Vuilleumier en a fait un bon inventaire, mais ne pardonne pa pour autant à Ostervald de n'avoir pas été du Réveil!

[17] Dans le *Traité des Sources (...)* Amsterdam 1700, (II/72) Ostervald était décidé à rédiger un catéchisme *qui ne soit pas tellement écrit pour les enfants ou les gens de bonnes conditions (...).* Aurait-il, *in fine,* écrit pour des gens instruits ou pour le moins éveillés aux Lumières?

[18] Voir A. Schweizer p. II/768.

1) Il lui faut présenter un système complet de la doctrine chrétienne et le commenter de manière satisfaisante;

2) son exposition ne doit se prêter à quelqu'interprétation à double sens, pour empêcher les esprits hétérodoxes de s'en réclamer;

3) un catéchisme ne doit rien enseigner de contraire à la théologie orthodoxe, ni à la Confession Helvétique, ni au catéchisme de Heidelberg.

L'argumentation de la *Censura Bernensis* était trapue peut-être, mais juridiquement inattaquable. Neuchâtel ne pouvait opposer un front d'acier à ce mur d'airain. Il fallait, pour répondre, louvoyer, voire finasser. L. Tronchin n'avait-il pas conseillé aux Neuchâtelois de s'en tenir *aux généralités,* d'éviter d'entrer dans les détails pour *parer à la fureur de la prétendue orthodoxie.* Nous verrons que les deux écrits neuchâtelois, censés répondre à la *Censura Bernensis,* s'en tiendront aux consignes de Tronchin, dans la crainte de se faire piéger.

Tronchin, comme Ostervald, était fort bien renseignés, ayant des amis partout. C'est ainsi qu'il sut, le 16 février 1702 déjà, que les avis de Bâle et de Zurich, demandés par Berne, seront favorables à Ostervald. Il savait aussi que ces Messieurs demanderont au Magistrat de Berne *d'imposer silence à ses ecclésiastiques.* Ce faisant, ils donnaient raison à L. Tronchin, persuadé, dès 1701, que le poids des Politiques pèsera plus lourd dans la balance que les arguties des théologiens de service.

Inventaire des forces en présence

Qui fait le compte des forces en présence dans ce conflit en trouve cinq. Au premier plan: l'Orthodoxie de la *Formula Consensus*[19] conduite par MM. de Berne. Lui faisant face, Ostervald et ses collègues de la Vénérable Classe de Neuchâtel, appuyés par L. Tronchin de Genève. Dans les coulisses, prêts à entrer en scène: les amis bien placés de Zurich et de

[19] Rappelons que la *Formula Consensus,* qui se tient à l'arrière-plan de la *Censura Bernensis,* avait voulu au XVIIe siècle durcir les contours de la Confession Helvétique, pour empêcher l'infiltration en Suisse d'opinions jugées hétérodoxes, débattues en Hollande par les Arminiens et les Sociniens; en Angleterre par des soi-disant *latitudinaires*; en France par des théologiens réformés non-conformistes comme: Cameron, Amyrault, Capell, Pajon et d'autres. La *Formula* fut adoptée par les Cantons protestants suisses, puis trouva, en 1675, une majorité pour en déclarer la signature obligatoire. L'Eglise Réformée de France, debout encore à cette date, ne suivit pas ce mouvement volontairement intégriste.

Bâle, l'épiscopat anglican, et enfin les *honnêtes gens*, dont Tronchin attendait l'adhésion à la cause d'Ostervald. Les personnages en coulisses entreront en scène dans l'ordre suivant: l'épiscopat de Londres dès 1700, les amis de Zurich et de Bâle en 1703, les *honnêtes gens* et les Politiques gagnés à la cause du Novateur Ostervald, en 1703.

V

Résumé de L'Ecrit *adressé à Balle et Zurich*

Dans une lettre du 13 janvier 1703, Ostervald présente à Tronchin L'Ecrit *adressé à Balle et à Zurich,* un plaidoyer anonyme en faveur de la théologie de l'auteur du tractatus et du *Catéchisme.* Cet *Ecrit* visait à empêcher la constitution d'un front anti-ostervaldien Berne-Zurich-Bâle[20]. Nous en donnons ici un inventaire un peu détaillé, pour montrer que cet *Ecrit* n'est pas une réponse académique à la Censura de 1702, mais un ramassis de critiques que la rumeur populaire adressait à l'auteur du *Traité des Sources (...)* et du *Catéchisme.* Il y en avait de ridicules, d'autres étonnants.

Cet *Ecrit adressé à Balle et à Zurich* intrigue d'entrée de jeu par sa graphie de la ville d'Erasme: *Balle* pour Bâle. Faut-il y voir, non un germanisme mais un curieux romanisme? On se demande comment Ostervald a pu laisser passer une telle coquille. *L'Ecrit* étonne encore par un style frileux et son manque de méthode. Il suit un plan, certes, mais qui ne l'empêche pas de revenir sur ses pas pour reprendre des sujets déjà traités. Voulant manifestement trop bien faire, il accumule les maladresses. – Pour rendre notre présentation de L'Ecrit aussi digeste que possible, nous avons regroupé les développements parallèles, et muni nos paragraphes d'en-têtes.

L'hétérodoxie neuchâteloise

L'Ecrit reproche à la *Censura bernensis* de mettre en doute l'orthodoxie de l'Eglise de Neuchâtel et de nourrir à son égard des préjugés défavo-

[20] La lettre du 13 janvier 1703 nous apprend que Tronchin était déjà intervenu à Zurich et à Bâle, que le professeur Rodolf de Berne en avait écrit à M. Suicer à Zurich; et que le Sénat de Zurich en avait déjà délibéré durant deux heures. *L'Ecrit* arrivait un peu tard pour jouer les contre-feux.

rables[21]. On lit: *il est certain que s'ils [MM. de Berne] n'avaient pas été prévenus*[22] *contre l'auteur et même contre les ministres de Neuchâtel, ils n'eussent pas cherché dans cet ouvrage les erreurs et les défauts qu'ils ont cru y rencontrer (...).* L'Ecrit trouve cela *extrêmement injurieux à l'auteur et à toute la Compagnie ecclésiastique* de Neuchâtel.

Puis L'Ecrit cherche querelle aux Bernois pour les mettre une nouvelle fois dans leur tort. On s'étonne de le voir (écrivant aux amis d'Ostervald de Bâle et de Zurich) de jouer les mal-aimés. Ostervald n'aurait jamais endossé un tel rôle, fusse pour se faire accepter par ses adversaires. Or, l'*Ecrit* s'adresse à des hommes qui sont favorables à sa cause, au départ.

Conformité d'Ostervald aux doctrines orthodoxes et conformité de l'Orthodoxie aux Ecritures

L'*Ecrit* tombe d'accord avec Messieurs de Berne pour interroger la théologie d'Ostervald sur sa conformité aux doctrines orthodoxes. Mais il demande que les doctrines orthodoxes soient interrogées, à leur tour quant à leur conformité aux textes des *Ecritures*[23]. L'argument était habile et pouvait embarrasser MM. de Berne. Car Ostervald prenait grand soin de conformer les affirmations de son traité de 1699, et de son catéchisme de 1702, avec les *paroles mêmes de L'Ecriture*, alors qu'il dénonçait les préjugés qui commandaient le discours des textes symboliques. Mais qui oserait cette double vérification?

Ostervald contaminé par l'hérésie arminienne?

MM. les Ecclésiastiques de Berne étaient persuadés que, si Ostervald n'était pas socinien, il était contaminé par l'hérésie arminienne. Ils n'étaient pas les seuls de cet avis. Pour s'en assurer, ils avaient interrogé

---

[21] Elles commencent par souligner que l'auteur du Catéchisme incriminé est neuchâtelois.

[22] L'allusion à l'affaire du *Traité des sources de la Corruption (...)* de 1699 est évidente, voir la lettre de Tribolet à Tronchin du 9 septembre 1702, dans *Corr. Tron/Ost.*

[23] C'était une critique de la méthode orthodoxe de tirer des textes bibliques des affirmations dogmatiques de frappe scolastique. Il importait à Ostervald que catéchisme, prédications et doctrines s'en tiennent *aux paroles mêmes des Ecritures.*

le célèbre catéchisme socinien de Rakow[24]. L'*Ecrit* reviendra encore par deux fois sur cette accusation[25], sur le ton pleurnicheur que nous lui avons vu prendre. Il écrit: *quand il s'agit de charger un frère et tout un corps* [d'Ecclésiastiques] *d'accusations aussi odieuses et de les traduire devant toute la Suisse, il faut avoir des fondements* (des raisons) *bien clairs et que ce soit pour des sujets bien importants.*

Du fond et de la forme des catéchismes

Ayant rappelé qu'Ostervald n'avait pas rédigé un traité de théologie, comme on semble l'en accuser, mais un catéchisme, L'Ecrit avance: *pourvu qu'il établisse nettement et sans ambiguïté le fond des dogmes, cela doit suffire.* Il y aurait donc, au-delà de la formulation des dogmes, un fond différent de sa forme actuelle? C'était bien la pensée d'Ostervald: le *fond* des dogmes est la piété et le sérieux moral qu'ils enseignent. La *forme* est fournie par les Lumières propres à chaque époque. *L'Ecrit* illustre sa réponse de quelques exemples[26].

Et le salut par la foi seule?

La *Censura* regrettait que le nouveau manuel d'Ostervald n'enseignât pas la justification du pécheur par la seule foi, *dans les termes du catéchisme de Heidelberg.* Ce qui était la stricte vérité. Il était difficile à *L'Ecrit* de contredire la *Censura* sans entrer dans des détails qui auraient pu le faire piéger. *Restez dans les généralités,* avait conseillé Tronchin, *et ne descendez pas dans les détails.* Facile à dire.

---

[24] Anciennement centre d'études et de formation des élites polonaises des communautés sociniennes. Les Sociniens, chassés de Pologne par la Contre-Réforme jésuite, s'en furent en Hollande, et s'y découvrirent fort proches des Arminiens. Voir O. Foc: *Der Sozianismus in seiner Stellung in der Gesamtentwicklung des christlichen Geistes, nach seinem historischen Verlauf und nach seinem Lehrbegriff,* Kiel 1847; et P.Wrzecionko (Hg): *Reformatio, und Frühaufklärung in Polen, Studien über den Sozianimus und seinen Einfluss auf das westeuropäische Denken im 18. Jahrhundert,* Göttingen 1977.

[25] Le professeur Ph. Naudé de Berlin accuse avec rudesse Ostervald d'être socinien, après avoir, assure-t-il, lui aussi, le catéchisme de Rakow. Ce faisant, il révèle son peu de compétence théologique. MM. de Berne avaient vu plus juste.

[26] Parmi les dogmes omis figurent: *l'impuissance de l'homme, le péché originel, la nécessité et l'efficace de la grâce, l'union des fidèles avec Jésus Christ, l'imputation de la justice, le don de la foi.* Aussi la *prédestination,* mais Berne ne le lui reprocha pas

On espérait voir *L'Ecrit* renvoyer la *Censura Bernensis* au *Catéchisme* de 1702 qui donne à ce slogan une place stratégique remarquable. On trouve en conclusion de l'enseignement de ce qu'il faut *croire,* et au seuil de ce qu'il faut *faire* pour être sauvé, à la fin de la première partie du *Catéchisme*. Osterwald y présente sa *doctrine* avec une simplicité et une clarté remarquables (tout en tapant sur les doigts de l'Orthodoxie de la *Formula Concensus*), mais sans renier ni Luther ni Calvin. *L'Ecrit* s'en tient aux généralités comme l'avait conseillé L.Tronchin. Tout se passe comme si, écrivant aux amis de Bâle et de Zurich, il craignait quand même de s'exposer à la vindicte de MM. de Berne.

La prière au Père au nom du Christ

Autre reproche populaire: pourquoi Osterwald ignore-t-il la prière qui se fait traditionnellement *au nom de Jésus*? Réponse de *L'Ecrit*: le Catéchisme parle de l'intercession du Christ céleste pour les siens, ce qui est une autre manière de dire les choses.

La Bible de 1744 substitue, elle aussi, à l'exhortation de prier au nom de Jésus, l'intercession du Christ Céleste pour les siens[27]. Serait-ce une paraphrase pour éviter toute connotation magique à l'exhortation à la prière du Christ johannique? Nous le croyons, mais L'Ecrit ne pouvait s'expliquer là-dessus. Même écrivant aux amis de Bâle et de Zurich.

Le manque de charité des Censeurs bernois envers Neuchâtel

L'Ecrit revient sur le soupçon de déviationnisme doctrinal qui pèse sur Osterwald. Il accuse, toujours comme un enfant pleurnicheur, MM. de Berne d'avoir manqué de charité fraternelle. Il écrit: *Ces Messieurs disent que l'auteur avance diverses choses peu exactes et sujettes à des conséquences dangereuses sur l'origine de la religion chrétienne, sur Jésus-Christ, son auteur, sur les raisons pourquoi il est appelé Fils de Dieu, sur le péché d'Adam, sur la nature de la foi, la justification etc.*

Cette accumulation hétéroclite de doctrines rendait toute réponse simple et claire impossible. L'auteur de L'Ecrit remarque, en effet, qu'il lui était

---

[27] Voici son commentaire à Jean 16/23 (qui recommande de prier *au nom de Jésus*) de la Bible de 1744: *si nous persévérons dans son amour, il nous fera obtenir les grâces les plus salutaires.*

impossible de répondre à des questions aussi générales, mais qu'il faudrait lui dire en quoi il [Ostervald] *est dans l'erreur et non l'accuser de n'être point orthodoxe sur ces points.* La réponse était un bon revers de balle. Mais on ne s'attendait pas à lui voir enchaîner avec: *Au fond quand même il y aurait quelques ambiguïtés, il faut expliquer les endroits ambigus par ceux qui sont claires, et lorsque les expressions sont susceptibles d'un double sens, la charité, qui n'est point soupçonneuse, veut qu'on leur donne le sens le plus favorable.* Ce n'est plus l'avocat de la défense qui plaide, mais le mal-aimé de tout à l'heure qui se plaint, une nouvelle fois, d'être incompris.

Ostervald un socinien?

Le même paragraphe opère un second retour en arrière pour décharger une nouvelle fois Ostervald du soupçon de Socinianisme. *L'Ecrit* s'exclame: les sociniens admettront-ils ce qu'il dit sur la *divinité de Jésus Christ, sur la Satisfaction et sur d'autres points où il établit (...) les dogmes contraires à leurs erreurs?* La réplique était parfaitement valable. Mais elle enfonçait des portes ouvertes. Il se trouvait bien à Berne quelques esprits pour accuser Ostervald de socinianisme. La *Censura Bernensis* ne l'avait pas fait[28].

L'Ecrit résume à cette occasion le credo minimum d'Ostervald. Il enseigne qu'il faut *croire surtout que Jésus Christ est le Fils de Dieu, le Sauveur du monde, qu'il est mort pour nos péchés et qu'il a acquis le salut et la vie éternelle à tous ceux qui croient en lui et lui obéissent*[29]. C'étaient encore des généralités. Nous verrons plus loin qu'il advient de ce credo aux généralités de la tradition, quand, avec Ostervald, nous descendrons *dans le détail.*
Confiance en Dieu et foi en Christ, ne sont pas synonymes.

---

[28] Ils prirent même sa défense lorsque le professeur Ph. Naudé l'accusa de socinianisme grand teint.

[29] Le texte qui suit donne une explication parfaitement claire des rapports entre foi et oeuvre chez Ostervald: ce dernier n'explique pas la foi comme une obéissance aux commandements, *il dit seulement avec L'Ecriture que la foi se fait connaître par les oeuvres, et avec le catéchisme d'Heidelberg, qu'il est nécessaire de faire des bonnes oeuvres, afin que, par ses fruits, chacun soit certifié de sa foi.*

La piété populaire confondait volontiers *confiance en Dieu* et foi au Christ Sauveur. Cette confusion alimentait la confiance aveugle des malades et des mourants, à laquelle s'achoppait Ostervald. MM. de Berne lui reprochaient d'être trop tranchant. L'Ecrit rappelle que, pour Ostervald Dieu accorde son pardon à qui est devenu par conversion/amendement un disciple du Christ. Un tel fidèle peut mettre une confiance totale en Dieu à l'heure de la mort. Non ceux qui, par volonté délibérée, avait fait l'économie de la conversion/amendement, prescrit par la Loi de Dieu. Le radicalisme d'Ostervald ouvrait une brèche dans la doctrine de la *Rédemption*. Ce radicalisme heurtera ses critiques de Dresde dès 1704, de Leipzig en 1714 et ceux d'Ulm en 1716. *L'Ecrit* ne sut que dire, et s'en tint une nouvelle fois aux généralités.

Toute religion tend à rendre la Divinité favorable

Autre retour en arrière. On reproche à Ostervald d'affirmer que toute religion vise à *rendre Dieu favorable*. Ce qui n'est nullement en contradiction avec L'Ecriture, s'empresse de répondre *L'Ecrit*, et de rappeller que le Catéchisme de Neuchâtel enseigne *expressis verbis* que *Dieu nous est rendu favorable en Jésus-Christ*. La *Censura* reproche à Ostervald d'avoir fait d'une doctrine spécifiquement chrétienne, le principe de toute religion. Ostervald parlait, en effet, religion et histoire, quand Berne pensait doctrine et oracle. Les antagonistes étaient condamnés à poursuivre le dialogue de sourds que *L'Ecrit* mène depuis le début de sa rédaction.

Le peuple juif adore-t-il le vrai Dieu?

Ostervald aurait osé dire que les Juifs (les meurtriers du Christ!) adoraient le vrai Dieu; ce qui avait fait crier une nouvelle fois l'Orthodoxie. Le dialogue de sourds resurgit à chaque question. Les Bernois parlent doctrine, Ostervald, religion *en général*. L'Ecrit s'installe une nouvelle fois dans les généralités: qui donc *oserait dire, sans calomnie ni blasphème, que les Juifs adorent une fausse divinité?* L'Ecrit voit bien où se fait le partage des eaux, mais ne sait comment le dire, même aux amis d'Ostervald de Bâle et de Zurich.

La descente du Christ aux enfers, un langage imagé

Ostervald atténuait le réalisme de la *descente aux enfers du Christ,* en paraphrasant cette affirmation du *credo apostolorum* par: le Christ fut *réduit dans l'état des morts.* Cette paraphrase se lisait déjà, avant Ostervald, sous la plume des professeurs de Mestrezat (de Genève) et d'Aretius, célèbre théologien bernois .Ostervald s'y référait. Nous verrons que le *Mémoire* de juin 1703 ose un pas de plus: Ch. Tribolet, son auteur, ne craint plus d'avouer que la paraphrase laissait entendre que la foi en cet article du credo n'était point nécessaire au salut.

Discipline ecclésiastique et cléricalisme

On accuse Ostervald d'avoir demandé que l'exercice de la discipline ecclésiastique soit confiée aux seuls ministres. On craignait, semble-t-il, la renaissance d'un cléricalisme politiquement dangereux. *L'Ecrit* répond que les pasteurs partageront cette autorité avec leurs *adjoints,* c'est-à-dire les Anciens d'Eglise. On sait qu'à Neuchâtel cette réforme conduisit effectivement au cléricalisme.

Confession auriculaire et confession publique

On reprochait encore à Ostervald de s'opposer à la *confession auriculaire*; un reproche de plus qui ne se lit pas dans la *Censura Bernensis.* L'Ecrit appelle à la barre quelques témoins à décharge, dont le professeur Daillet et des auteurs de confession luthérienne. Ces théologiens s'opposaient, comme Ostervald, à la restauration de la confession auriculaire, à moins qu'elle ne fut expressément demandée. Toute confession auriculaire relève, pour Ostervald, de la responsabilité pastorale, non de quelque oukase de la discipline ecclésiastique, qui en ferait une obligation aux Fidèles.

On en vient à s'interroger: cette question visait-elle à réintroduire la confession auriculaire pour saper la pénitence publique (mal supportée à Neuchâtel), coutume fort humiliante, supprimée déjà par MM. de Berne, sur leurs terres. Ostervald en maintint l'usage à Neuchâtel contre vents et marées jusqu'en sa blanche vieillesse.

Et les sacrements?

MM. de Berne reprochaient à Ostervald d'enseigner que le baptême n'effaçait pas les péchés commis après cet acte sacramentel. Non point! réplique *L'Ecrit*: le catéchisme *n'exclut nullement le pardon des péchés commis après le baptême, au contraire il l'établit*, ce qui était vrai dans un certain sens. Mais il aurait fallu s'expliquer au fond et dire qu'Ostervald parle religion *en général*, là où MM. de Berne parlaient sacrement. *L'Ecrit* une nouvelle fois applique la consigne: *restez dans les généralités, ne descendez pas dans le détail.*

On reprochait encore au manuel de voiler le caractère sacré de l'Eucharistie. L'Ecrit résume ces reproches comme suit: *On lui fait encore dire qu'il ne regarde la Sainte Cène que comme un simple signe*[30]. Pourquoi l'auteur de *L'Ecrit* biaise-t-il une nouvelle fois? pourquoi répond-t-il à côté de la question posée? Pourquoi hésite-t-il à reconnaître qu'Ostervald avait adopté la *théologie sacramentaire* de Zwingle? En écrivant aux amis d'Ostervald de *Balle et de Zurich*, (non à MM.de Berne!) il n'y avait aucune raison de s'en tenir aux généralités.

La piété sied bien à la Jeunesse

L'Ecrit peine aussi à dire les raisons qui portent Ostervald à exhorter tout particulièrement les jeunes gens à la piété. Manifestement agacé, l'auteur de *L'Ecrit* répond: *il faut avoir de grands préjugés* pour poser une telle question, et accuser Ostervald *de ne pas croire au péché originel.* Une nouvelle fois s'opposent religion vécue et doctrine intangible. Mais la réponse de *L'Ecrit* n'en est pas moins bancale. La bonne réponse eut été de dire: la jeunesse est encore libre des mauvaises habitudes de leurs aînés qui les éloignent de l'exercice de la piété, habitudes qui les éloignent d'une vraie piété capable de faire obstacle aux méchantes habitudes. Mais il perd pied en soupçonnant un piège de la part des doctrinaires persuadés, que le *péché originel* a gâté tout homme dès la petite enfance. Les *frères en Platon* de Voltaire ne seront plus aussi peureux. Ils s'en vont, répétant à qui veut les entendre: que l 'homme naît

[30] Dans nombre de lettres à ses amis, Ostervald rejette expresis verbis la doctreine calviniste de la *manducatio spsiritualis*, L'avouer ici, officiellement en somme; c'était prêter le flanc à des critiques orthodoxes aveugles. Voir. lettre à Tronchin du 2 juin 1701, à Turrettini du 12 septembre 1712, Budé III/92.

bon, c'est la société qui le pervertit. Ostervald ajoutait seulement: la piété l'en peut garder. Car lui aussi croyait au libre arbitre de tout homme.

En fin de plaidoyer, *L'Ecrit* se demande si MM. de Berne entendaient bien les *mots forts* du manuel d'Ostervald. C'était insinuer qu'ils parlaient mal le français en usage à Neuchâtel[31]. Ce nouvel essai de mettre MM. de Berne dans leur tort ne fit peut-être pas sourire les amis d'Ostervald de Bâle et de Zurich. Au vrai, aucun des soi-disant *mots forts* (?) d'Ostervald n'avait été mis en cause par les deux censures bernoises.

On s'étonne de voir un plaidoyer aussi maladroit aller aux amis d'Ostervald de Zurich et de Bâle, *gens éclairés et philosophes, habitués à descendre dans le détail* des questions en débat. Comment Ostervald a-t-il pût laisser expédier un tel papier? Nous en avons trouvé une copie dans la *Corr. Tronchin/Ostervald,* nulle part ailleurs. Même Jacques Georges de Chauffepié, qui disposait, en 1750 encore, d'un grand nombre de textes originaux, ignore cette pièce.

On ne sait rien de la réaction des destinataires à un écrit aussi mal torché. Au vrai, leur siège était déjà fait; heureusement, car il n'avait rien pour les convaincre. Quoi qu'il en soit, ils invitèrent Ostervald à faire acte de présence à Zurich et à Bâle, en venant y présider un culte dominical[32]. Il leur paraissait important de faire connaître, en leur *quartier,* l'homme dont Berne voulait la perte. Ostervald accepta sans tarder. Cette visite fit plus pour sa cause que tous les *Ecrits* apologétiques. Il nous faut y consacrer quelques lignes, avant d'aborder l'étude de la lettre ouverte à MM de Berne, attribuée au ministre Ch. Tribolet, le bras droit d'Ostervald.

Echos du voyage en Suisse.

Cette double visite fut un succès. Mais Ostervald, toujours prudent, confia *post-eventu* à ses amis de Genève, que ses partisans zurichois avaient espéré, en l'invitant en leur ville, non seulement à faire connaître le premier pasteur de Neuchâtel, si violemment contesté à Berne, mais

---

[31] S'adressant à des théologiens de langue allemande, à la susceptibilité proverbiale, c'était une maladresse à éviter.

[32] Chauffepié dans son dictionnaire de 1750 est persuadé que ce voyage à Zurich avait pour but de placer Jean Rodolf en pension chez les Ott. L'enjeu était d'une autre taille. Voir aussi D. Durand, *o. c.*, p. 51.

aussi à se dédouaner des soupçons d'hérésie qui pesaient même sur les sympathisants d'Ostervald et de sa théologie. Rentré *de Suisse* ,Ostervald prépara une visite à Genève et à Lausanne apparemment dans le même but. Ces deux voyages en *Suisse* et en Romandie, rappellent les *tournées des popotes* par lesquelles, en d'autres temps, certains officiers supérieurs tentaient à rallier à une cause partisane les troupes de la *grande muette.*

Au cours de son *voyage en Suisse,* Ostervald rencontra nombre d'Orthodoxes *modérés* qui avaient combattu la *Formula Consensus* en 1675, avec à leur tête *l'Illustre professeur L. Tronchin de Genève.* Preuves en soient les salutations qu'Ostervald transmet à Tronchin: *partout où j'ai passé on m'a parlé de vous, Monsieur, en des termes qui marquent un grand respect et j'ai même été chargé de vous le faire connaître*[33]. Il semble que ces anciens opposants à la *Formula Consensus* se soient regroupés autour d'Ostervald, le théologien réformé le plus contesté de Suisse. Voyaient-ils, déjà, en lui le dauphin de *l'Illustre professeur Louis Tronchin,* le leader d'une revanche? Nous en sommes persuadés. Les partisans d'Ostervald auraient même fait de nouvelles recrues pour leur camp. Les lettres d'Ostervald à Tronchin nous apprennent qu'ils gagnèrent à leur cause des esprits remarquables, comme M. Suicer à Zurich, et M. Zwinger à Bâle. Opposés, hier encore au Catéchisme de Neuchâtel, mieux informés de ses visées, ils s'en firent ses partisans. C'étaient l'entrée en scène des *honnêtes gens* qu'avait prophétisé L.Tronchin. En témoigne la lettre suivante d'Ostervald à Tronchin du 10 décembre 1703.

Non seulement l'antistès de Bâle [M. Zwinger], MM. Werenfels (junior) et Battière, mais [encore] ces autres Messieurs [de Bâle] ont approuvé le culte de Neuchâtel. Ils le louent en des termes qui marquent toute l'estime et toute l'approbation possibles. Ces Messieurs disent que c'est là ce qu'on appelle un culte chrétien, que cela remédie à cette sécheresse de notre culte et à plusieurs autres choses.

Si la querelle autour de la *theologia nova* d'Ostervald allait connaître encore bien des échauffourées, la liturgie du culte quotidien, fruit de la *réforme du culte et des sentiments* d'Ostervald, n'était pas loin de triompher à Bâle.

Ostervald nous voilà!

---

[33] *Corr. Tron/Ost.* du 28 avril 1703.

Mais voici que, contre toute attente, la Cour de Londres, avertie par Ostervald de ce qui se passait en Suisse, décida d'intervenir, elle aussi. L'évêque de Salisbury le fit savoir à Ostervald. A vrai dire, on n'en sut jamais la vraie raison. Elle ne pouvait qu'être d'ordre politique. Londres volait au secours d'une figure de proue helvétique, personnalité toute acquise aux vues politico-religieuses de Londres. Nous avons déjà eu l'occasion de citer le mot de notre auteur, au regard de la sollicitude de la Cour à son égard, *je ne m'attendais à rien de semblable*[34]. Mais Ostervald savait que la couverture politique de Londres n'était pas, dans son cas, pour autant, doublée d'un blanc seing dogmatique.

VI

Le *Mémoire concernant le Catéchisme d'Ostervald*

Le *Mémoire* de juin 1703 illustre un autre des moments forts du bras-de-fer entre Berne et Neuchâtel. Le jeu du chat et de la souris, inauguré par *L'Ecrit*, se poursuivit, et les réponses-fuites ne manquèrent pas. Il demeure que ce *Mémoire* a une toute autre tenue que *L'Ecrit.*

L'Ecrit s'en fut à Zurich et à Bâle en janvier 1703, donc avant le *voyage en Suisse.* Le *Mémoire* fut remis cinq mois plus tard à Berne au professeur S. Leman au lendemain donc du *voyage en Suisse.* On peut penser que nous devons le ton nouveau et l'écriture plus nerveuse de ce *Mémoire à* l'heureux déroulement du *voyage* d'Ostervald à Zurich et à Bâle.

Le *Mémoire* serait de la plume de Charles Tribolet, à en croire les *Particularitez.* Or, Charles Tribolet n'ignorait rien de la lettre de l'évêque Gilbert Burnet du mois de mars 1703 annonçant l'intervention de la Cour auprès de MM. de Berne. Il avait donc de bonnes raisons d'attaquer la *Censura Bernensis* d'un pied ferme, sans pleurnicher, comme *L'Ecrit* du mois de janvier[35], ni jouer aux mal-aimés incompris. Londres étant intervenu, il n'y avait plus grand chose à craindre. C'était l'avis de Tronchin. La suite des événements montra qu'il n'avait pas tort.

---

[34] Lettre à Tronchin du 7 mars 1793.

[35] Si la tradition populaire neuchâteloise ne l'attribuait à Tribolet, on y reconnaîtrait instinctivement la méthode et le style d'Ostervald lui-même.

Ce mémoire présente 21 points[36]. Mais il n'est ni daté, ni localisé. Sa conclusion s'adresse à M..... [Leman?] et à LL. EE..... [de Berne?], ce qui fait supposer qu'il se voulait une sorte de lettre ouverte à la classe politique de la cité de l'Ours. Qu'on en juge:

Si M. [Leman?] prend la peine de lire ces remarques et de les faire voir à ses amis, on espère qu'elles dissiperont les fausses impressions qu'on a données de ce catéchisme, et que LL. EE. ne permettront pas qu'on inquiète un excellent serviteur de Dieu, ni qu'on flétrisse un ouvrage plein de piété, ni qu'on trouble la paix des Eglises pour des accusations aussi mal fondées.

Nous avons renvoyé le plan de ce *Mémoire* en Annexe 2, pour ne pas importuner le lecteur par les nombreuses redites. Car derrière le texte du *Mémoire* se tient le texte de *L'Ecrit,* et semble lui avoir servi de *brouillard.*

Conclusion

Les *Particularitez* de 1747 louent hautement Charles Tribolet, l'auteur de ce *Mémoire,* pour avoir mis fin au bras de fer entre Berne et Neuchâtel[37]. Les *Particularitez* parlent de *réponse triomphante.* Jacques Georges de Chauffepié, dans son dictionnaire de 1750 fait chorus. Il assure que le *Mémoire fit avancer les choses en Suisse.* Chauffepié fait fond sur les informations des *Particularitez.* On craint qu'elles ne se soient trompées. Pour deux raisons au moins:

1) Ostervald sait, le 23 mai 1700[38] déjà, par un de *ses amis* que les autorités de Zurich refuseront d'appuyer MM. de Berne, et feront, eux, *avancer les choses en Suisse.* Voici un court extrait de leur lettre: *quoique ne s'exprimant pas comme les théologiens réformés, cependant ses*

---

[36] Nous avons regroupé plusieurs de ces points pour en rendre le résumé et la lecture aussi digeste que possible.

[37] Nous avons vu que le *Mémoire,* comme L'Ecrit, avait fait entrer dans sa défense d'Ostervald, toute une série de reproches qui s'étaient accumulées à Berne contre le ministre de Neuchâtel, alourdissant encore le débat. Le bras-de-fer entre Berne et Neuchâtel ne s'est donc pas engagé entre deux lectures différentes du *Traité des Sources (...)* et du *Catéchisme,* mais entre les sympathisants et les adversaires d'Ostervald et de sa théologie.

[38] Lettre de la *Corr. Tron/Ost.*

expression [d'Ostervald] *pouvaient recevoir un bon sens, et ayant donné lui-même des explications sur certains endroits, ils [ces Messieurs] ne croyaient pas que la chose ne méritât pas qu'on en fit du bruit, en sorte qu'on en demeura là.* L'affaire du Catéchisme était donc retombée à plat, comme un soufflé au fromage, avant même que Ch. Tribolet ne se décida à rédiger son *Mémoire,* en juin 1703.

2) Les professeurs S. Leman et R. Rodolf, esprits sages et avertis[39], n'ont pu prendre le galimatias du *Mémoire* pour de l'argent comptant. Nous apprenons, en effet, que la *Censura Bernensis* fut réimprimée par MM. de Berne pour la quatrième fois, à Amsterdam en 1707. Ces Messieurs attendaient, l'arme au pied, l'heure de leur revanche. En 1722, quinze années plus tard, ils crurent voir cette revanche enfin à portée de main. Le 22 avril 1722, Ostervald écrit à Turrettini: *Enfin LL.EE. de Berne ont frappé le coup*[40].Il ne s'en étonne pas outre mesure.

3) L'Archevêque de Cantorbéry W. Wake, écrivant à Turrettini: commenta comme suit *le coup frappé* par Berne: *il n'aura pas fait moins de bruit dans les Eglises protestantes que la Bulle Unigenitus parmi les catholiques. Il est curieux de voir combien généralement nous autres gens d'Eglise agissons avec méchanceté entre nous*[41]. La fameuse *réponse triomphante* qu'agitent les *Particularitez,* fut donc survalorisée à Neuchâtel, car Berne était loin d'avoir baissé les bras. D'ailleurs, à en croire la lettre citée de l'Archevêque W. Wake, l'enjeu ultime de ce bras-de-fer était européen: MM. de Berne voulaient, *en frappant le coup,* empêcher que ne se noue une entente luthéro-anglicane. On s'étonne de cette information, mais l'Archevêque était bien placé pourle savoir.

Un siècle plus tard, A. Schweizer en 1854, gourmanda Ch. Tribolet d'avoir répondu volontairement à côté des questions posées. A. Bauty, en 1863, l'accusa d'avoir été trop bref. R. Grétillat, en 1904, trouva que Tribolet s'était dérobé à sa tâche. Il est vrai qu'aucun de ces trois critiques ne disposait de *L'Ecrit* du 13 janvier 1703, et ne pouvait juger du changement de ton entre le discours pleurnichard de L'Ecrit et le discours

---

[39] On a tout lieu de croire que ce fut le prof. R. Rodolf qui rédigea la *Censura Bernensis* signée de S. Leman. Il avait déjà rédigé la *Catéchesis palatina,* la critique du *Traité des Sources* (...). Vuilleumier donne, dans *La religion de nos Père, o. c.,* p. 64, un rapide curriculum vitae élogieux du professeur R. Rodolf.

[40] Budé III/156.

[41] Lettre du 9 juillet1722. Budé III/402,

viril du *Mémoire.* Mais ils avaient compris tous trois, que le *Mémoire,* finassait, pour offrir le moins de prise possible à MM. de Berne, comme l'avait conseillé L. Tronchin de Genève.

Nous aurions souhaité, nous qui entrons en scène un siècle après l'ouvrage de R. Grétillat, que Charles Tribolet retournât toutes les cartes, les pipées et les bonnes, et jouât franc-jeu. Personne mieux que lui savait qu'Ostervald interprétait la christologie classique comme une messianogie; qu'il avait substitué *l'évangile de Jésus-Christ* (dont le sermon sur la Montagne) à *l'évangile de la Croix* de St.Paul; qu'il s'était détourné de la lecture dogmatique (traditinnelle) de la Bible, et avait mis en œuvre une lecture historique et déjà critique. Et enfin, que l'auteur du catéchisme de 1702 avait oblitéré la piété calviniste par une mise en pratique (*l'usus*) des leçons de morale *sublime,* qu'enseignait l'histoire sainte. Il se peut que Ch. Tribolet fut persuadé, tout comme Ostervald, qu'il était trop tôt pour retourner toutes les cartes, et *que la prudence conseillait encore de dissimuler*[42]

Il faut avouer que la situation était ambiguë, et le resta tant qie *l'orthodoxie mitigée* fut de bon ton: il était entendu que l'on répétait dans l'Eglise le discours religieux et théologique d'hier, entendu aussi que tout esprit capable de *raisonner,* transposait le credo et la nouvelle piété dans les catégories que nous venons d'énumèrer. L'*orthodoxie mitigée* avait ouvert un fossé entre *devotio* et *pietas.* C'est pourquoi elle entra dans l'histoire sous l'étiquette de *théologie de transition.*

---

[42] Ce qui n'est pas dit ici en mauvaise part. Nous avons consacré plus haut un Excursus sur *la prudence qui dissimule,* et appris de Jean Barbeyrac, professeur de Droit naturel à Lausanne, que dissimuler n'était considérée comme une faute morale, que si *en disant autre chose que ce qu'on a dans l'esprit,* on venait à léser quelqu'un. En en taisant les paramètres de la *theologia nova* des Lumières, les Neuchâtelois ne lésaient personne.

Annexe n° 1

La Censura Bernensis *du 2 mai 1700*

A lire la censure de 1700, on s'étonne de lui voir ignorer les 16 chapitres dont se compose le traité d'Ostervald. Elle ne s'arrête ni à ses propositions de *réforme du culte et des sentiments,* ni à ses critiques de la prédication, de la liturgie, du Psautier, du catéchisme, des études de théologie ni de la discipline ecclésiastique. Le projet wilhelmiste de *Réunion des Protestants* n'intéresse pas davantage. MM. les Ecclésiastiques de Berne s'en prennent uniquement au silence du manuel concernant des dogmes clés. Gardiens de la pureté de la doctrine, ils accusent Ostervald de crypto-hétérodoxie.

Au vrai, MM. les Censeurs de Berne ne savent où porter la hache qui doit abattre l'auteur du *Traité des Sources (...).* Les premières lignes de la censure en témoignent. Le professeur R. Rodolf écrit:

... l'auteur reçoit la Confession helvétique (...); il respecte aussi le catéchisme de Heidelberg. Mais il ne regarde pas ce catéchisme comme la règle de la foi (...). Au reste il est surpris de voir qu'on lui oppose des écrits humains [c'est-à-dire des textes symboliques] *plutôt que L'Ecriture Sainte.* Le censeur avait flairé une bonne piste, mais ignoré la théologie historique du tractatus. Ostervald y substituait une interprétation historique et de philosophie morale, à celle de l'Orthodoxie, attentive au caractère oraculaire des Ecritures[43].

L'insistance têtue d'Ostervald sur la nécessité des bonnes œuvres, preuves de l'authenticité de la foi qui sauve, fit écrire au profeseur R. Rodolf: *il résulte clairement que la doctrine de l'auteur du traité (...) tend à diminuer l'honneur de la grâce de Dieu, et à empêcher la consolation du pauvre pécheur. Au contraire, la confession helvétique et [celle] du catéchisme de Heidelberg est tout à fait évangélique, par elle la grâce de Dieu est exaltée et le pauvre pécheur efficacement consolé*[44].

---

[43] Qui se fait en référence aux livres classés *symboliques,* en Suisse.

[44] Mais voici que sur le premier diagnostic de R. Rodolf vient se greffer le refus d'Ostervald de la théologie Loi/Evangile, chère à St. Paul. Nous nous y sommes déjà arrêtés longuement plus haut. Aux yeux des Orthodoxes bernois, Ostervald avait nécessairement tort, puisqu'il contredisait St. Paul, St. Augustin, Luther et Calvin.

Cette conclusion irrita Ostervald qui répliqua: *Pour ce qui regarde la conclusion de la Censure de ces Messieurs, l'auteur se récrie contre une accusation si injuste et si odieuse, et il en demande justice à tous les Lecteurs. On lui fait tort de dire que sa doctrine diminue la gloire qui est due à la grâce de Dieu et qu'elle ôte la consolation aux pécheurs.* Puis le texte *renvoie ceux qui l'accusent du premier à la page 100 et 10, et ceux qui l'accusent du second à la page 133, au milieu.* Notre auteur conclut: *Au reste, l'auteur a sujet de se consoler, puisqu'on l'attaque sur la nécessité des bonnes œuvres, et bien loin de se repentir d'avoir publié son ouvrage, qu'il est plus convaincu que jamais qu'il importe d'établir cette nécessité et de combattre les sentiments relâchés des profanes et de quelques théologiens.*

Ce dialogue de sourds démontre, pour le moins, que la frontière qui sépare l'Orthodoxie de la *Formula Consensus* du premier pasteur de Neuchâtel en 1702/1703 n'est pas encore clairement dessinée.

Annexe n° 2
Résumé du *Mémoire* envoyé à Berne de juin 1703

Voici les arguments avancés par le *Mémoire,* envoyé de Neuchâtel à Berne en juin 1703, pour répondre aux *accusations mal fondées* de MM. les Ecclésiastiques.

Les paragraphes 1-6 répètent que le lieu où ce catéchisme fut rédigé ne saurait expliquer le caractère crypto-hérétique qu'on lui attribue. Neuchâtel aurait donc eu bien mauvaise presse à Berne! Tribolet ne craint pas, en ouverture du *Mémoire*, de rappeler que l'Eglise de Neuchâtel était autocéphale (sans employer le terme) en sorte que l'affaire du Catéchisme, soulevée par MM. de Berne[45], relevait de la juridiction ecclésiastique neuchâteloise, non de celle de quelque autre Eglise que ce fut.

Puis il rappelle que ce manuel ne vise pas – comme on l'en accuse[46] – à remplacer le catéchisme de Heidelberg, écrit symbolique. Il veut, simplement, répondre aux besoins de l'enseignement catéchétique de

---

[45] La publication du catéchisme d'Ostervald et sa distribution.

[46] La formulation de la *Censura Bernensis* est bien plus fine. Son rédacteur avait compris que le catéchisme d'Ostervald et celui de Heidelberg ne pouvaient coexister. D'où la célèbre phrase citée plus haut: le succès de l'un sonnera le glas de l'autre: *man kann das Leben des einen nicht erstreben (...) ohne die anständige Bestattung des anderen.*

l'Eglise de la Principauté. Ch.Tribolet poursuit: *il est vrai que ce manuel traite plus volontiers de l'aspect moral de la religion que d'autres catéchismes; vrai encore qu'il passe sous silence quelques doctrines, comme celles du péché originel, de l'impuissance de l'homme à faire le bien, de la justification par la seule foi; vrai toujours qu'Ostervald interprète ces doctrines de manière inhabituelle; non par déviationnisme doctrinal (comme on l'en accuse encore), mais par souci pédagogique*[47]. L'auteur du *Mémoire,* oppose donc au souci bernois de transmission de la droite doctrine, le souci pédagogique neuchâtelois. Ce sont, à la vérité, deux univers du discours religieux totalement opposés qui s'affrontent.

A partir du paragraphe 7 chaque alinéa commence par: *On lui reproche...* à quoi Tribolet réplique:

Ostervald n'a pas tort d'affirmer que toute religion cherche à rendre Dieu favorable. Il en va déjà ainsi dans les Saintes Lettres, et d'accumuler les citations.

On reproche à Ostervald d'enseigner: que les Juifs croient au vrai Dieu et au Messie annoncé par les prophètes. Et encore: que Jésus-Christ a fondé la religion chrétienne. Où est l'hérésie en tout cela? Nulle part bien sur, car Tribolet, comme Ostervald, parle histoire et philosophie morale, là où Berne parle *doctrine*; *religion en général,* alors que Berne pense *orthodoxie réformée*[48].

On reproche encore au manuel, poursuit Tribolet, *qu'on ne peut connaître certainement si on a la foi que par les bonnes œuvres.* L'apôtre St. Jacques ne dit-il pas que sans les œuvres la foi *est morte*?[49]

Puis Ch. Tribolet en vient aux choses sérieuses: la descente du Christ *ad infernos.* L'auteur du *Mémoire* rappelle qu'Ostervald avait fait siennes les opinions des professeurs Métrezat de Genève et d'Aretius de Berne,

---

[47] Suit un brusque retour sur l'accusation d'Arminianisme et de Socinianisme. Tribolet assure qu'Ostervald s'oppose implicitement, si ce n'est explicitement, à leurs doctrines particulières. Il suffit pour s'en convaincre de *voir ce qu'il enseigne sur la Trinité, sur la Divinité de Jésus-Christ, sur sa sacrificature, sur son sacrifice, sur la résurrection des méchants.*

[48] Puis Tribolet traite de la fausse confiance en Dieu, dénoncée par Ostervald, de la même manière que *L'Ecrit.*

[49] Le lecteur aujourd'hui s'étonne qu'Ostervald, et Tribolet ensuite, aient dû batailler pour faire admettre des vérités aussi élémentaires à des théologiens bernois aussi éminents que MM. R. Rodolf et S. Leman. Il est vrai que les doctrines, oblitérées vérités révélées, engendrent des intégrismes aveugles à force de volonté absolue de croire.

ses aînés. Il voulait, ce faisant, empêcher que la foi en ce dogme ne soit présenté comme *nécessaire* [au salut]. C'était une rupture à visage découvert avec l'Orthodoxie de commande. Mais comme il affirmait s'être rangé à l'avis du célèbre théologien Aretius, MM les Ecclésiastiques pouvaient difficilement lui en tenir rigueur.

Avec les paragraphes 14 et 15, le *Mémoire* aborde les questions d'ecclésiologie. On reproche à Ostervald de vouloir remettre l'exercice de la discipline ecclésiastique aux mains des seuls ministres. Qu'on lise le nommé Aretius, argumente le *Mémoire, et on y trouvera les choses les plus fortes sur la nécessité de la discipline et de l'excommunication. L'Ecrit* de janvier était sur ce point plus irénique. Il laissait entendre que les fidèles ne seraient pas, pour autant, livrés au bon vouloir des ministres. On reproche au ministre neuchâtelois, écrit Tribolet: qu'il *presse trop la confession des péchés. Mais il ne la recommande que lorsqu'on a la conscience trop chargée, et que l'on a besoin du conseil des pasteurs.* On lui reproche encore de ne *pas donner assez d'espérance* aux mourants. *Mais quand on lira ce qu'il en dit* – rétorque Tribolet – *et qu'on examinera la chose avec attention, on verra qu'il en parle avec beaucoup de modération et de sagesse.* L'auteur du *Mémoire* affirme la validité des positions ostervaldiennes contestées, mais toujours *sans descendre dans le détail.*

Les paragraphes 16-21 abordent les problèmes d'éthique. On reproche à Ostervald d'affirmer que Jésus-Christ *exige plus de sainteté des chrétiens que des juifs [peuple grossier].* Ostervald dit et répète, en effet, que les exigences de l'Evangile sont à la mesure des Lumières et des Promesses divines nouvelles (de vie éternelle) qu'il annonce.

La question des sacrements

a) Du baptême

Le *Mémoire* reprend l'argumentation de *L'Ecrit*,à propos de la rémission des péchés commis après le baptême. Tribolet assure que la possibilité d'une *rémission des péchés* en général (c'est-à-dire dans toutes les religions) est posée avant qu'Ostervald ne parle de l'acte baptismal. On regrette que Tribolet en soit resté, ici aussi, aux *généralités.* Dans la religion naturelle la rémission des péchés est fonction de la pénitence, la

religion de Jésus en a fait un sacrement. Ch. Tribolet avait-il eu peur de se faire piéger?

b) Du repas du Seigneur

Les prochains points traitent de la doctrine zwinglienne[50] de la Sainte Cène, adoptée par Ostervald comme nous l'avons déjà dit. L'Orthodoxie reproche au ministre neuchâtelois de réduire à un *signe* la communion au corps du Christ. On s'étonne: comment MM. de Berne pouvaient-ils tenir rigueur à Ostervald d'avoir rallié la doctrine dite *sacramentaire* de Zwingle, le réformateur zurichois?

c) La piété

Concernant les exhortations à la piété d'Ostervald aux jeunes, Tribolet ne dit rien d'autre que L'Ecrit .Il continue à mener un dialogue de sourds au lieu de mettre cartes sur table.

De la nouveauté du catéchisme de Neuchâtel

Le paragraphe 21 aborde, une nouvelle fois, la méthode d'exposition du Catéchisme qui étonnait si fort MM. de Berne. Mais Ch.Tribolet tourne autour du pot. Il prétend que l'architecture du manuel est de facture classique, puisqu'on y retrouve dans l'ordre habituel: le credo suivi du décalogue, la prière dominicale suivie de la doctrine des sacrements. Puis il interroge en apparente innocence: *qu'y a-t-il de mauvais dans cet ordre-là?* Or Ch. Tribolet sait parfaitement que ce n'est pas l'ordre formel du manuel qui est en question, mais l'interprétation historique et juridique des textes. L. Tronchin s'en étonnait déjà en 1702, et interrogeait Ostervald: pourquoi n'en avoir pas gardé l'ordre et la manière d'exposition habituels?

Nous aurions aimé qu'Ostervald d'abord, Ch. Tribolet ensuite, demandent, par exemple, que l'on distingue, dans la *Lex Mosis,* les lois cérémonielles caduques, des lois morales pérennes, la *Lex Mosis* de la *Lex*

---

[50] Il regarde la Ste Cène comme une véritable participation aux fruits de la mort de Jésus-Christ, comme une confirmation de la nouvelle alliance et comme une cérémonie à laquelle Dieu attache une nouvelle mesure de sa grâce.

Dei naturalis et universalis des origines de l'humanité. Cette distinction était déjà usuelles pour le Furetière de 1704, et le *Dictionnaire philosophique* de P. Bayle. Distinger encore entre religion naturelle et révélée, entre sens commun et bon sens, entre morale naturelle et morale évangélique. Ostervald soulignait comment la religion de Jésus construisait, pour les dépasser, construisait la morale évangélique sur les lois *que la nature nous enseigne;* etc. Les adversaires d'Ostervald semblent avoir ignoré les arrêtes les plus saillantes du langage de la théologie raisonnée des Lumières. Ce sont bien deux univers du discours qui se font face, et aucun des deux camps n'a trouvé à jeter un pont entre les deux rives. Nous reviendrons sur ce sujet en traitant du destin européen du Catéchisme de 1702.

CHAPITRE XV

DESTIN EUROPÉEN DU *TRAITÉ DES SOURCES DE LA CORRUPTION*

Argument

Ce chapitre XV rappelle le destin européen du *Traité des Sources (...)*. Imprimé à Amsterdam, il fut traduit à Londres en version anglaise, à Leyde en Niederduytch, puis à Leipzig en langue allemande[1]. Nous rappellerons quelques-uns des débats que le *tractatus* souleva.

Le chapitre XVI traite de la traduction allemande de 1716, signée de J. Frickens et Selintes (un pseudonyme), tous deux prédicateurs à la Cathédrale d'Ulm, de la version danoise de 1741, hongroise de 1745, d'un arrangement en suédois de 1801. Qui compare ces publications successives, découvre une érosion du manifeste du *tractatus* de 1699. Révolutionnaire au départ, il fut considéré, au fil des ans, comme un livre d'édification par les protestants de l'Europe. Les options philosophico-théologique, juridiques et éthiques, au nom desquelles Ostervald rédigea son *tractatus*, seraient-elles devenues celles de l'Europe élitaire du XVIIIe siècle?

I
Premières étapes

Ph. Naudé, professeur de mathématiques à l'Académie de Berlin, date la première édition du traité de 1700. E.L. Rathlef, prédicateur à Langenhagen, près de Hanovre, nous apprend[2] que le traité fut édité cinq

---

[1] Après la traduction anglaise par Charles Muttel de 1700, et sa réédition en 1702, parut en 1703 à Leyde une traduction en Niederduytch signée du Dr. Ghys. D. Ancillon à Berlin et L. Tronchin à Genève témoignent d'une traduction anonyme de langue allemande, dont on a perdu la trace. Nous nous arrêterons longuement à la traaduction allemande de A. Bernd de (Leipzig) 1713, et à celle de 1716, de prédicateurs à la cathédrale d'Ulm, MM. J. Frickens et Selintes (un pseudonyme pour H. Henkins).

[2] La biographie d'Osterwald par Ernest Ludwig Rathlef – Prediger zu Langenhagen bei Hannover –, a pour titre: *Geschichte des Herrn Johan Friderich Osterwald, Prediger in Neuchâtel.* Elle fut imprimée dans un recueil d'évocations biographiques, comme veut l'être celui de l'abbé Nicéron en France. L'ouvrage est intitulé: *Geschichte jetzt noch lebender Gelehrten,* erster Teil Verlegts Johan Andreas Goeze, Berlin, 1743.

fois en l'espace d'une seule année. Deux fois à Amsterdam, entre octobre et décembre 1699; puis deux fois de suite, en 1700, toujours, à Amsterdam. Le traité connut sa cinquième édition à Neuchâtel, chez Jean Pistorius, en 1700[3].

D'autres témoignages appuient ces dires. Jacques Bernard rédige un compte-rendu de la première édition dans ses *Nouvelles de la République des Lettres* d'Amsterdam, en novembre 1699. Une lettre de L. Tronchin à Ostervald du 31 octobre 1699 en fait aussi mention. Le professeur J. Frickens d'Ulm assure, en 1716, dans son introduction à sa traduction allemande du traité, qu'Ostervald aurait apporté des corrections aux éditions parures à Amsterdam fin 1699. En 1947, J.-J. von Allmen se disait persuadé[4], comme Ph. Naudé en 1714, que *l'édition d'Amsterdam de 1700* fut la première à paraître sur le marché du livre. Ce qui est un *lapsus* d'auteur pressé. Quoi qu'il en soit, le succès fut au rendez-vous à Amsterdam, à Londres et à Berlin dès 1700, l'année donc où MM. les Ecclésiastiques de Berne froncent les sourcils, élèvent la voix et cherchent querelle à l'auteur pour non-conformité de son ouvrage avec l'Orhotodoxie de la *Formula Consensus*. Le chapitre (XIV) précédant a évoqué le bras-de-fer entre Berne et Neuchâtel qui s'en suivit.

En quatorze années, le traité fut imprimé en Anglais, Français, Niederduytsch et Allemand. Plus tard il paraîtra en Danois, Hongrois et Suédois.

L'auteur anonyme

Les premières éditions du traité parurent anonymes. L'anonymat était considéré à cette époque comme un signe d'humilité philosophique. Le Furetière remarque: *il y a je ne sais quoi d'honnête et de modeste dans l'attitude d'un auteur qui se cache et qui se produit anonyme dans le monade.* Et de citer St. Evremont, l'éternel empêcheur de tourner en rond: *l'humilité de ces auteurs qui se tiennent dernière leur œuvre anonyme, et qui laissent tomber à terre les louanges qu'on leur donne, est bien rare en ce siècle.* Certes, mais Ostervald en était.

Ostervald signa son livre de son nom à partir de 1702. Il est vrai qu'à cette date personne en la *République des Lettres* n'ignorait plus qui était

---

[3] L'inventaire de la Bibliothèque des Pasteurs possède la première et troisième édition d'Amsterdam de 1700. La cinquième édition est datée d'Amsterdam 1709.

[4] Dans sa thèse de doctorat de Neuchâtel: *L'Eglise et ses fonctions (...)*, Neuchâtel, 1947.

l'auteur du *Traité des Sources* (...). C'était plutôt la Principauté de Neuchâtel qui posait problème. La question était de savoir, du moins pour certains, sur quelle carte chercher la Principauté de Neuchâtel, la patrie d Ostervald? Le traducteur, en 1703, du *Traité des Sources* en Niederduytsch (vieux flamand), situait Neuchâtel quelque part *aux confins des pays touchés par la Réforme*! Charles Muttel, dans l'Introduction à sa traduction du tractatus de 1699, situe Neuchâtel *dans l'une des régions les plus reculées d'Europe, où la religion protestante ait été reçue.* Ch. Muttel n'était pas un maître en géographie de la Réforme, mais portait grande admiration à Ostervald.

II
Le compte rendu de J. Bernard d'Amsterdam

J. Bernard rend compte, en novembre 1699[5], du *tractatus* d'Ostervald, comme d'un manifeste dénonçant la corruption généralisée de la chrétienté actuelle, tout en proposant des mesures pour en tarir les sources.

J. Bernard note qu'Ostervald ne *déclame* pas, mais entend convaincre la chrétienté que la corruption d'aujourd'hui est plus importante qu'aux origines de l'Eglise de Dieu, et appelle tout un chacun à ses responsabilités. J. Bernard signale qu'Ostervald ne faisait pas du *péché originel* la source première de la corruption contemporaine, comme le voulait la tradition. Ce que Ph. Naudé reprochera *expressis vrbis* au ministre neuchâtelois, comme nous allons le rappeler. Ostervald trouve les sources de la corruption dans le cœur des chrétiens, leurs us et coutumes, et enfin dans le disfonctionnement des institutions qui les gouvernent.

J. Bernard ne dénonce pas ce livre comme crypto-hérétique (comme feront MM. de Berne en 1700), ni son auteur comme socinien, comme fera le trop superficiel Ph. Naudé de Berlin, en 1714[6]. Il n'est pas pour

---

[5] *Nouvelles de la République des Lettres,* Amsterdam chez Henry Desbordes, avec privilège des Etats de Hollande et de Westfries, en deux parties, la première compte 184 pages, la seconde 308.

[6] Au vrai, Philippe Naudé était en retard d'une génération sur l'évolution de la culture européenne. S. Pufendorf et J. Barbeyrac, comme Ostervald, s'appliquaient (déjà) à penser *par eux-mêmes,* selon la formule d'E. Kant de décembre 1783. Il répondait, dans la *Berlinische Monatsschrift,* à la question: *Was ist Aufklärung?* Voir la réédition du même texte, sous le même titre par Norbert Hinske, parrainée par la *Wissenschatliche Buchgesellschaft* Darmstadt, en 1973.

autant du parti de l'auteur neuchâtelois. Pas plus qu'il n'est en odeur de sainteté à Neuchâtel. Ostervald le range parmi les orthodoxes, qui le sont par esprit politique, non par convictions religieuses. Il écrit: *A l'égard de M. Bernard, je crois qu'il est habile et très judicieux, mais il est du nombre des orthodoxo-politici, ou politico-orthodoxi, caractère qui entre nous me déplaît; je fais plus de cas d'un homme qui est dans l'erreur et qui parle selon sa conscience, que de ces gens qui biaisent et déguisent leurs véritables sentiments*[7]. Il n'en demeure pas moins, que le résumé de J. Bernard n'ouvre pas la chasse aux sorcières.

Bernard suit Ostervald dans sa distinction entre les sources *extérieures et sources intérieures* de la corruption. Résumons, à notre tour, l'essentiel de son compte-rendu avec un zeste indispensable de commentaires.

L'ignorance des vérités générales *de la religion (naturelle)*

L'ignorance par les chrétiens du caractère spécifique de leur religion est, pour Ostervald, la première des sources de la corruption. Le Furetière de 1704 nous apprend que *l'ignorance est un manque de science, un mépris des Lettres. Ce n'est que depuis 150 ans que l'ignorance a été bannie de France, il régnait une ignorance crasse dans l'Occident. Les Ecclésiastiques la fomentaient.* Ostervald n'en était pas. Loin de fomenter l'ignorance, il croyait de sa vocation de disciple des Lumières de la combattre en tant que ministre du Saint Evangile. Non au plan des sciences et des arts, mais de la religion. C'est pourquoi le catéchisme de 1702 apprend aux enfants que *la religion est la plus utile des sciences*, parce qu'elle peut nous rendre heureux, dans ce monde-ci et dans l'autre.

Les lignes qu'Ostervald consacra à cette première source de la corruption rencontrèrent une incompréhension totale, aussi bien chez les Réformés que chez les Luthériens. Tous les critiques d'Ostervald chercheront, sans la trouver, la ligne de partage entre les vérités générales de la religion, et celles propres au christianisme. Cent cinquante ans plus tard, on en sera toujours au même point. Les iconoclastes antiostervaldiens du Réveil au XIXe s. n'en finirent jamais de se méprendre sur ce point. J. Bernard, manifestement surpris, lui aussi, par cette distinction nettement XVIIe siècle, tente de cerner le sujet en citant Ostervald. *La religion [en général] inspire*, écrit ce dernier, *la piété et la vertu; la religion* ne

[7] Lettre à Turrettini du 13 mai 1714, Budé III/124.

propose rien qui ne soit certain (...); qui s'y range est *porté à en observer les préceptes,* à croire *à un Jugement, et à une autre vie, comme si on les voyait devant ses yeux.* J. Bernard allumait des lampions pour malvoyants. Au vrai, toute la théologie raisonnée d'Ostervald repose sur cette distinction entre religion naturelle et religion révélée. Les quelques lignes que notre auteur consacre à ce sujet dans le *Traité des Sources* (...) ne pouvaient que perturber des esprits non informés de cette distinction chère aux Lumières du XVIIe siècle. Ce point demande que l'on s'y arrête.

Première nouveauté: la religion, en quelque lieu qu'elle se manifeste est partout identique à elle-même. Elle remonte aux origines de l'humanité, et fait donc partie intégrante de son essence même. Cette *religion naturelle* véhicule déjà des vérités chères à la religion chrétienne comme *la piété et la vertu*; l'exigence de vérité en toutes choses: *la religion* ne *propose rien qui ne soit certain* (...), assure encore Ostervald avec son siècle, et ajoute que celui qui s'y range est *porté à en observer les préceptes,* à croire *à un Jugement, et à une autre vie, comme si on les voyait devant ses yeux.* Ainsi va la religion naturelle, ou comme l'appelle le traité: *les vérités générales de la religion.* La religion chrétienne, elle, fonde en raison (raisonnante) ces *vérités générales* de la religion universelle. Par exemple la résurrection du Christ, fonde en raison la survie de l'âme après la mort. Un enseignement dont parlent les religions non chrétiennes, mais en tâtonnant.

Deuxième nouveauté: la religion chrétienne n'est qu'un avatar de la religion universelle originelle. Elle s'est élevée sur la plate-forme des vérités chères déjà à la *religion en général.* Sa piété – version historique de la piété de la religion universelle – entend conduire les hommes à dépasser la piété comme la morale de la religion naturelle. En les élevant *au sublime,* non en les débilitant. Pour s'en convaincre, il suffit de relire le sermon sur la Montagne.

Ostervald fait donc l'apologie de la religion chrétienne en montrant comment elle s'enracine dans les *vérités générales de la religion* naturelle. Ostervald a repris à son compte la distinction chère à la théologie catholique, entre nature et surnature, et montré leur intime correspondance. On pourrait plagier le catéchisme de 1702 et dire: ce que la nature dit, l'évangile l'enseigne.

Ceci posé, le *tractatus* enseigne que *la simple connaissance des dogmes de l'Evangile est incapable de rendre les homme heureux. Le but de la religion est de leur apprendre à servir Dieu et de les rendre gens de bien.*

En d'autres mots, seule la *praxis pietatis* nène au bonheur. Il est vrai qu'Ostervald n'utilise jamais cette expression, pour éviter que son *système* ne soit confondu avec celui de Ph. J. Spener?[8]

Les préjugés, seconde source de corruption

Ostervald dénonce les *sources de la corruption,* non au nom du sens commun, comme le croiront d'instinct ses arrières-petits-neveux, mais au nom du *bon sens*; autre acquis des Lumières. Le Furetière nous apprend que son époque voyait dans le *bon sens* chose rare. Il écrit *il n'y a pas moyen que le bon sens se répande dans toutes les têtes, car il est trop rare pour le rendre si commun*[9]. Tous les écrits d'Ostervald témoignent de la volonté du ministre de rendre *le bon sens* chose commune en religion réformée.

Seconde source de corruption: les préjugés

Pour bien se faire entendre de ses lecteurs, Ostervald présente des exemples concrets de préjugés nocifs. C'est moins le philosophe des Lumières qui parle, que le pasteur qui s'adresse à *nos peuples.*

Dire que la fonction de la religion est de *consoler et rendre heureux*; ou encore, *de conduire les pécheurs au ciel de quelque manière qu'ils aient vécu,* c'est répéter des préjugés qui plaisent, mais que rien n'authentifie. Un autre préjugé du même bois veut que le salut s'acquiert en adhérant à des dogmes salutaires. Ce préjugé, soouligné par J. Bernard, *ramène tout le christianisme dans la connaissance* [orthodoxe]. Un préjugé parallèle veut que le salut réside *dans la possession extérieure* [du salut] par les sacrements. Un autre préjugé encore persuade que *la confiance [en Dieu] sauve,* alors même que *la sainteté* [de la vie] *n'y entre pour rien.* La dénonciation de convictions sacrées, comme autant

---

[8] Dont il refuse la théologie sacrificielle paulinienne.

[9] Le Furetière voit dans la référence au bon sens une volonté du XVIIe siècle de dépasser celle au sens commun. Le sens commun désigne alors des *notions ou idées générales qui naissent dans l'esprit de tous les hommes; de certaines lumières naturelles qui leur font juger des choses de la même manière. La Mothe le Vayer a fait un opuscule sceptique très curieux sur le sens commun.* Le bon sens, dont on se réclame, est un proche cousin de la *ratio.*

que des préjugés, provoqua une levée de boucliers, aussi bien réformés que luthériens.

Après avoir reproché à ses contemporains l'ignorance des vérités générales de la religion, et dénoncé comme préjugés des évidences religieuses populaires, Ostervald remonte le cours de cinq autres sources de la corruption:

- *des maximes dont on se sert pour autoriser la corruption*;
- *de l'abus de l'Ecriture sainte*;
- *de la mauvaise honte, du renvoi de la conversion*;
- *des choses de la religion*;
- *des occupations temporelles* et *du genre de vie.*

L'anti-paulinisme ostervaldien

Autre source de corruption dénoncée par Ostervald et retenue par J. Bernard: la conception erronée des rapports entre la Loi et la Grâce[10]. C'était s'attaquer, en contexte réformé, à un très gros morceau.

Ostervald distinguait, comme les Philosophes du XVIIe siècle, entre la morale naturelle et universelle, la *Lex Mosis* et la *Lex Christi.* La morale naturelle fut donnée à l'humanité, aux origines des temps, pour lui apprendre comment surmonter les obstacles semés sur son chemin. *La Lex Mosis* régime juridique spécifique, composé de lois cérémonielles et morales, adressée au peuple juif, et enfin *la Lex Christi* enseignement faîtière de la *Lex Dei, appelé évangile, et adresssée à tous les hommes.* St. Paul n'avait aucune idée de cette triple articulation de la *Lex Dei.* Elle avait été présentée au XVIIe siècle par des Juristes comme Hugo Grotius. Elle demandait, de toute évidence, une révision de la conception des rapports traditionnels entre la Loi et la Grâce. Car dire que la *Lex Dei* avait été abolie par la prédication de l'Evangile, ne pouvait que se reporter à la *Lex Mosis,* non à la *Lex Dei universalis et naturalis originalis.* Mais contredire St Paul, c'était comme fourrager dans une ruche d'abeilles avec un bâton. Même le prudent Ostervald s'y essaya.

---

[10] Ce disant, Ostervald s'inscrivait en faux contre le *simul peccator simul justus* cher à la Réforme, et partant contre toute conception métaphysique. A. Bernd fut un des rares critiques d'Ostervald à noter ce passage du discours métaphysique de la théologie scolastique au discours éthique de Jésus.

Certes, St. Paul prône la Grâce qui pardonne, voire efface les fautes commises. Mais il refuse de suivre la logique paulinienne quand elle assure que les mérites du Christ Crucifié ôtent au Décalogue son autorité normative. *De facto,* tous les hommes, qu'ils soient païens, juifs ou chrétiens, restent toujours assujettis à ses impératifs.

Nous avons déjà dit le langage de sourds qu'engendra cette rupture d'Ostervald avec St. Paul en Suisse. Nous retrouverons la même incompréhension à Berlin, Leipzig et Ulm. Ostervald, homme passionné par *un siècle éclairé et philosophe* attendait de ses collègues, de formation universitaire, une attention aux mutations de la culture de leur époque. Il découvrit qu'ils étaient peu nombreux à en disposer, sauf en Angleterre.

Dénonciation des sources extérieures *de la Corruption*

Dans son second volume, Ostervald poursuit son réquisitoire de ministre éclairé et philosophe. Voici la liste des chapitres:

– l'état présent de l'Eglise et de la Religion en général,
– le défaut de discipline,
– le défaut des pasteurs, le défaut des Princes et des Magistrats,
– l'éducation,
– l'exemple et la coutume,
– les livres.

Arrêtons-nous à quelques thèmes, pour distinguer leur angle d'attaque.

Ostervald dénonce les Docteurs de l'Eglise qui, prisonniers de leur discipline universitaire, n'enseignent point aux futurs pasteurs de paroisse à gouverner leur *troupeau.* Il leur suffit d'enseigner comment réfuter *des adversaires qu'ils ne voient jamais,* en leur reprochant des erreurs de doctrine dont leurs paroissiens n'ont aucune idée.

La critique ostervaldienne des us et coutumes des ministres réformés ne s'arrête pas là. Notre auteur dénonce l'habitude malheureuse d'appeler les sermons, discours proprement humains, *Parole de Dieu*[11]. Or, il n'y a Parole de Dieu qu'en l'Ecriture sainte. Ostervald s'en prend aussi au Psautier de Genève qui *loue Dieu à la judaïque.* Nous avons vu qu'il

[11] Parce qu'ils réactualisaient la *Parole de Dieu* de la Bible. Or une prédication n'est jamais qu'un discours porté par la piété d'un ministre.

s'était engagé, avant 1699 déjà et de tout cœur, aux côtés de L. Tronchin, dans l'affaire de la révision de ce même Psautier, et avait encouragé la composition de cantiques et d'hymnes nouveaux, *composés exprès en l'honneur de Dieu et de son Fils, et dans la vue de célébrer les merveilles de la Rédemption*[12].

Mais Ostervald n'en avait pas fini avec la *traditive* réformée. Il déplore l'affaissement de la Discipline ecclésiastique, instaurée par les apôtres. Cet affaissement, argumente-t-il, a poussé les Princes et les Magistrats à s'*emparer de toute l'autorité* disciplinaire de l'Eglise de Dieu, ne laissant aux ministres du Saint Evangile que deux fonctions: la prédication et l'administration des sacrements. Ce n'est pas là, à en croire les Ecritures, gouverner l'église de Dieu.

Après ces projets de réforme du culte et de la discipline ecclésiastique, Ostervald s'en prend à la mauvaise éducation des jeunes. Jacques Bernard le suit. Le *Traité des Sources (...)* reproche aux parents et éducateurs de laisser les jeunes enfants trop abandonnés à eux-mêmes, de ne point former leur esprit, de ne point leur apprendre à juger des choses de la vie, de ne pas les *rendre dociles et soumis à la volonté d'autrui.* Et enfin de *tourrner trop leur esprit du côté de la chair et des sens.*

De là à dénoncer les mauvais exemples et mauvais livres, il n'y avait qu'un pas. Toutes ces influences *ébranlent les vérités qui sont le fondement de la religion* [en général]. Par *mauvais livres,* Ostervald entend, certes, fustiger les *historiettes amoureuses qui cultivent la sensualité,* mais aussi et surtout les ouvrages qui propagent le scepticisme (comme fait le dictionnaire de P. Bayle), ou le pyrrhonisme. Notre auteur en veut aussi aux livres dits de piété, imbibés de mysticisme, d'anabaptisme, ou de piétisme, voire de formalisme orthodoxe.

On est tenté de dire que le premier volume du traité d'Ostervald de 1699 s'inspirait de la redécouverte, au XVIIIe siècle de la vérité philosophico-historique et de la religion naturelle, et que le second mettait en œuvre le *bon sens* des Lumières, contre les évidences du *sens commun.* Ce qui fit considérer le ministre neuchâtelois comme un *savant,* par ses partisans, et comme un crypto-hérétique par ses adversaires réfractaires aux Lumières.

Bernard résume Ostervald et le cite, mais ne conclut pas. Il s'arrête après la dénonciation des mauvais livres; prudence ou parti-pris? La

---

[12] Lorsque sortit *le Traité des Sources (...),* Genève avait déjà lancé la réforme du Psautier.

prudence exigeait d'attendre la publication d'autres opinions. Par ailleurs le rapporteur n'est manifestement pas gagné aux projets de réforme du traité. Il demeure que les lecteurs des *Nouvelles de la République des Lettres* étaient en droit d'attendre de J. Bernard autre chose qu'un compte-rendu type procès-verbal.

Il revient sur le sujet en 1704, toujours dans les *Nouvelles de la République des Lettres*. Encouragé par les échos que le tractatus d'Ostervald a trouvé en Europe, il écrit: *Le seul nom de M. Ostervald est déjà un préjugé favorable pour lui. Son livre des Sources de la corruption a été si bien reçu du public – comme cela apparaît par les diverses éditions et par les traductions qu'on en a faites en d'autres langues – que c'est un espèce de passe-port pour tous les autres qu'il voudra se donner la peine de publier*[13].

III
Accueil londonien du traité en 1700

Le *Traité des Sources de la Corruption (...)* fut applaudi sans restriction à Londres. Nous avons vu comment l'évêque Gilbert Burnet de Salisbury avait, de son propre aveu, mené la claque. La version anglaise du traité, par Charles Muttel, commanditée par l'évêque Burnet, sortit en 1700, la même année que la première édition neuchâteloise. Il fit imprimer, en ouverture de cette traduction, tout le bien qu'il en pensait.

Le traité d'Ostervald de 1699 ne pouvait que satisfaire l'épiscopat anglican. Les reproches ramassés dans ce traité touchaient peu l'Eglise anglicane. L'autorité des ministres du culte était garantie par l'autorité épiscopale. Les Evêques avaient été réintégrés dans leur droit et titres par Guillaume d'Orange, et siégeaient à la Cour. La même discipline ecclésiastique était en vigueur dans tout le royaume. La prédication n'y était pas considérée comme une actualisation de la *Parole de Dieu,* mais comme une parenthèse au discours édifiant ouverte dans le déroulement d'un service divin, dont rien ne rappelait les culte/sermons réformés. On sait que Voltaire fut des premiers à louer la liberté d'opinions qui avait cours en Angleterre au XVIIIe siècle.

---

[13] *Nouvelles de la République des Lettres* – juillet-décembre 1704, p. 325.

Les évêques les plus ouverts aux Lumières partageaient les points de vue réflexifs et critiques de la théologie raisonnée d'Ostervald. Nous avons vu qu'Ostervald, nommé membre correspondant de la SPCK, passa compagnon de route des évêques novateurs, et fut un des premiers à œuvrer sur le Continent au regroupement des protestants d'Europe (autour de l'Eglise anglicane et donc du Roi d'Angleterre, son chef temporel suprême). Le Catéchisme d'Ostervald de 1702, dédié à l'*Illustre Société de Londres* fut, lui aussi, applaudi et mis en usage dans les *Charity Schools* de Londres dès 1704/1705. Enfin, les premiers textes de la liturgie de Neuchâtel furent eux encore chaleureusement accueillis.

Les *Charity Schools* tendaient de résoudre les problèmes de l'éducation populaire d'une jeunesse à l'abandon. Tout aurait-il été au mieux dans le meilleur des monde en l'Eglise d'Angleterre. Si oui, pourquoi ces applaudissements spectaculaires des évêques de Salisbury et de Worcestre? Parce que le traité frappait de plein fouet les us et coutumes des Presbytériens, ces petits cousins de la Réforme calviniste, et défendait, somme toutes, le statut et l'ordre de l'Eglise anglicane? Peut-être.

IV
Accueil du traité à Berlin et à Halle

Une lettre du ministre, D. Ancillon de Berlin, du 15 septembre 1703[14], se fait l'écho de l'accueil trouvé par le traité à la Cour de Berlin. Elle nous apprend que les opposants berlinois au traité des *Sources de la Corruption* et au Catéchisme ne manquaient pas. Il s'en trouva jusque dans l'équipe pastorale de langue française de la Communauté huguenote de Berlin. D. Ancillon, qui était des leurs, s'en disait navré. Il décrit ses collègues comme des ministres aveugles aux sources de la corruption dénoncées par le traité d'Ostervald. Les uns étaient trop hommes du monde, les autres trop hommes d'études. On semble manquer à Berlin d'hommes de terrain attentifs aux 16 sources de corruption dénoncées par le *tractatus*. Le pasteur Sterky de Berlin[15], ancien étudiant au séminaire de Neuchâtel puis à Genève, disait à qui voulait l'entendre: *on ne sait de*

---

[14] *A.E.N. Archives de la Vénérable Classe. VIII/4, 1.*

[15] Ostervald voit en lui *un homme un peu bourru (...) un esprit hautain et plein de lui-même (...) bien des gens ne sont guère contents de lui à Berlin (...) mais il a de l'accès auprès du Roi.* Budé, III/23, du 24 octobre 1703. Voir aussi: *Corr.Tron/Ost.* du 16 janvier 1704.

quelle religion est l'auteur [du tractatus], *ni même s'il a une religion*[16]. Le ministre Sterky n'avait rien compris, lui non plus, aux mutations culturelles des Lumières.

Mais la lettre du 15 septembre 1703 nous apprend aussi que le traité d'Ostervald fut favorablement accueilli à Halle par le Dr. A.H. Franke, figure de proue du piétisme luthérien, et par les cadres de l'Institution pédagogique qu'il avait fondée à Halle. La même lettre d'Ancillon informe Ostervald qu'une traduction anonyme, en langue allemande, du *Traité des Sources (...)* ne demandait qu'à être imprimée. Le Dr. A.H. Franke de Halle aurait proposé au ministre berlinois de s'en charger. D. Ancillon se faisait fort, lui aussi, d'en réussir l'impression, *sans sortir de Berlin.* Nous n'avons retrouvé nulle trace de la dite traduction. Tronchin sait, lui aussi, l'existence d'une version n langue allemande prête à l'impression[17]. On ne sait s'il s'agit du même manuscrit. Quoiqu'il en soit, il est bien vrai que le succès du *tractatus* était au rendez-vous, *tractatus* au-delà des frontières de l'Helvétie, pendant qu'en Suisse, on disputait de l'hétérodoxie potentielle d'Ostervald, sans débattre des mesures à prendre pour tarir les *sources de la corruption.*

V
Accueil des textes d'Ostervald à l'est de la Pologne par des Eglises inconnues.

Une lettre de 1709 de D. Ancillon de Berlin signalait à Ostervald[18] qu'il avait découvert, en passant *par la petite Pologne,* des Eglises ouverte à sa théologie. Il avait rencontré aussi, *un ministre de mérite qui a trouvé votre liturgie si belle qu'il l'a traduite en Polonais, et qu'il veut proposer au Synode de la recevoir.* Ancillon ajoute qu'il a fait passer la liturgie de Neuchâtel *à une de ces têtes éminentes et sacrées, qui la fera traduire en Slavon.* Ancillon est tout ému d'avoir découvert, en ces pays, *des Eglises considérables que nous avons encore* ...(Ostervald a sauté un mot) *et qui sont négligées et inconnues à cause de leur grand éloignement.* Ostervald

---

[16] *Corr. Tron/Ost.* du 25 octobre 1702.

[17] Une lettre du 31 octobre 1702 de Tronchin à Ostervald, fait mention d'une telle traduction. Mais la date de lma lettre fait problème.

[18] Qui en fait part à Turrettini le 30 septembre 1709, Budé: III/75.

s'interroge: *Serait-ce du côté de la Transylvanie*? Nous ne savons de quelles Eglises non catholiques ouvertes aux Lumières, il peut s'agir. Ancillon nous dit seulement qu'elles sont considérables. Toujours est-il qu'elles ont applaudi, après la liturgie d'Ostervald, le traité *des Sources de la Corruption* et le *Catéchisme*. Nous savons qu'il en fut de même en Hongrie, où la liturgie new-look d'Ostervald ouvrit la voie au *Traité des Sources (...)*. Mais qui donc avait intérêt, à cette époque, à prendre avec soi une copie manuscrite de la nouvelle liturgie du culte neuchâtelois, dans quelque voyage en Pologne, en Transylvanie et en Hongrie?

VI
Accueil en Saxe, en 1713

La traduction du Traité des Sources (...) *de A. Bernd*

Il nous faut consacrer un paragraphe plus lourd à la présentation de la traduction allemande de 1713 des *Sources de la Corruption (...)*, signée d'Adam Bernd, prédicateur à Leipzig. Il s'était attelé à cette traduction à la demande d'un imprimeur de Bautzen (Baudissin), avec l'intention de calmer les Luthériens échauffés par le traité d'Ostervald, diffusé en Saxe en langue française! Son Introduction déconseille aux *âmes droites et aimant Dieu*, de participer aux débats déclenchés par le *tractatus* pour ne pas mettre en danger leur *Gottseligkeit*[19].

Pour donner du poids à son propos, A. Bernd rappelle ses brillantes études et ses succès de prédicateur à la mode. Il revient sur le sujet dans l'autobiographie, publiée après son limogeage de prédicateur à succès. Il rappelle le nombre de calèches (jusqu'à 44!), qui attendaient devant son Eglise, la fin de l'office. Orgueil quand tu nous tiens![20]

---

[19] La traduction française de ce terme appelle une paraphrase: la *Gottseligkeit* désigne le bonheur intérieur d'une vie ouverte sur la présence de Dieu. Le vocabulaire employé par le traducteur dit son enracinement en milieu piétiste.

[20] Son autobiographie raconte que le nombre des carrosses aurait été plus grand que la jalousie de ses collègues(!). Elle nous apprend encore qu'il maîtrisait huit langues étrangères et avait été un controversiste redoutable, bien qu'il souffrit déjà des *affects* que nous allons rappeler. Il se souvient aussi avec complaisance d'avoir tenu des *Collegia* aux étudiants soucieux de préparer leurs examens. Sa traduction du traité d'Ostervald aurait-elle été un morceau de bravoure du même bois?

A. Bernd fit précéder sa traduction d'une très longue introduction qui dit les critiques que la lecture du traité lui ont inspirées. Il se prononce en dogmaticien, sans s'arrêter aux 16 sources de la corruption dénoncées par le traité. Mais en un premier temps, A. Bernd approuve l'appel d'Ostervald aux chrétiens à sanctifier leurs conduites, et à tarir les sources actuelles de la corruption. Il demande à toutes les confessions, la catholique comprise, à prêter l'oreille au ministre de Neuchâtel. *Nous* [les chrétiens] *sommes tous atteints de la même maladie et dans l'attente d'un médicament salutaire.*

Puis, en un second temps il se dit choqué par l'anti-calvinisme d'Ostervald. Les opinions de ce réformé de langue française feraient honte aux Pères de la Réforme genevoise, à Calvin et à de Bèze. Ostervald serait, à l'en croire, plus *papiste* qu'arminien ou socinien. Sur la même lancée, il pourfend la formule-choc d'Ostervald, répétant: *nous sommes sauvés par la foi seule, oui; mais non point sans les œuvres.* Il est aussi scandalisé par l'attitude d'Ostervald refusant les paroles d'absolution aux malades et aux mourants[21], pour avoir toujours renvoyé leur conversion ou amendement[22]. Remettre un moribond à la grâce de Dieu, comme fait Ostervald, n'est pas l'absoudre. Comment la sévérité morale d'un ministre du Saint Evangile peut-elle se durcir à ce point? interroge A. Bernd.

Puis le prédicateur de Leipzig s'en prend au juridisme d'Ostervald, qui replace les disciples du Christ sous la férule d'une *Lex Dei* sans compassion ni miséricorde. L'Evangile prêché par Ostervald ne libère pas le croyant, il l'asservit une nouvelle fois à la *Lex Dei.* Nous verrons que Ph. Naudé de Berlin avait déjà émis une critique analogue avant A. Bernd.

*
* *

[21] Concernant le refus de l'absolution aux moribonds *ayant renvoyé leur conversion,* voir: *De l'exercice du Ministère sacré,* p. 303, aussi 27, 195.

[22] La Bible de Genève, même corrigée par Ostervald en 1747, traduit le grec *metanoia* soit par amendement, repentance ou conversion.

Amorce de psychologie religieuse

Mais voici que le discours du prédicateur de Leipzig bascule. Son souci pastoral des fidèles souffrant d'affects débilitants, le conduit à passer de la théologie systématique (doctrinale) et pastorale, à des considérations psychologiques, concernant les *affects* du *Gemüth.* Ces termes du vocabulaire piétiste avaient été utilisés à Leipzig par Ch. Thomasius, le célèbre philosophe et juriste allemand du XVIIe siècle[23], bien avant que la psychologie se fit discipline universitaire.

Pour introduire à ce nouvel ordre d'idées, A. Bernd avoue qu'il souffrait lui-même de troubles psychosomatiques, ce qui l'avait conduit à repenser la pastorale des malades et des mourants. Il se plaint d'avoir toujours souffert, en son *Gemüth*[24], d'affects malheureux. Puis il parle, sans réserve de son penchant au suicide, de sa mélancolie[25], de son hypocondrie, de ses troubles de la mémoire, de ses vomissements, de sa dysenterie, de ses spasmes et convulsions intérieures[26].

Chrétien, il voit dans ces symptômes des punitions dont Dieu frappe les incrédules, sans épargner les croyants pour autant. Il ajoute que ces *affects,* destructeurs au premier abord, pourraient tout aussi bien promouvoir joie et bonheur. Puis le théologien en lui se réveille et lui fait considérer les *affects* comme des pierres d'attente de la grâce de Dieu, de la conversion et la régénération des croyants, capable d'illuminer les cœurs et les consciences, de les ouvrir au bonheur. Car la foi n'est pas d'abord soumission à la *Lex Christi,* mais soif de Lumière divine, de pardon, de libération, de vie, de victoire sur les *affects débilitants.*

---

[23] 1655-1728; il fut un artisan du droit naturel comme Grotius et Pufendorf.

[24] On lit la définition suivante de *Gemüth* chez Fried. Kluge dans: *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache,* Berlin/Leipzig, 1934: *Gemüth umfasst als gefühlsmässige Seite des Seelenlebens das gesamte menschliche Einfinden, Wollen und Sinnen. Meister Eckehart sprach vom Gemüt als einer Kraft in der Seele, von Gott geschaffen zusammen mit ihrem Wesen. Troxler bezeichnete mit Gemüt die Einheit von Geist und Herz (...).*

[25] Le Furetière donne de *mélancolique* la définition suivante: *le mot vient du melas (noir) et de chole (bile). Il désigne une des autres humeurs du corps, la plus pesante et la plus incommode (...). La mélancolie cause la tristesse, le chagrin; une mélancolie sombre et taciturne est la suite habituelle d'une trop grande contention d'esprit.* Même Bossuet dénonçait comme mélancolique un certain type de piété. Les piétistes eux-mêmes distinguaient entre la mélancolie en tant que maladie, et le sentiment de faute.

[26] P. 571 sv. de son autobiographie.

A. Bernd sait qu'il se met ainsi à nu publiquement, et que ce déballage pourrait se retourner contre lui. Mais il persévère, soucieux d'alerter médecins et pasteurs (*Seelsorger*), et les rendre attentifs aux souffrances de malades qui taisent leur détresse. Il incite aussi les autorités à prendre conscience de leurs responsabilités[27]. Il reprend ces thèmes dans une autobiographie[28] au titre évocateur: *aux ignorants pour leur instruction, aux savants pour leurs réflexions, aux pécheurs en avertissement, aux malheureux et aux éprouvés en consolation.*

C'est sur cette lancée que le prédicateur de Leipzig en vient à reprocher au *Traité des Sources (...)* d'ignorer le rôle des affects dans tout amendement, conversion et régénération des croyants. Il assure que tout acte de foi est d'abord un acte spirituel, un acte du cœur, un acte qui doit précéder tout amendement, toute conversion, toute *œuvre bonne*[29].

Voici comment il exhorte à la foi tous ceux qui souffrent en leur *Gemüth* les mêmes maux que lui: *il vous faut accepter Jésus-Christ avec votre intelligence et votre volonté, de toute votre âme et de tous vos affects aussi (...). Quel être humain peut vivre sans amour, sans craindre et honorer Dieu, sans Gottseligkeit* (bonheur en Dieu). *Toutes ces attitudes ne sont-elles pas des affects sanctifiés par la volonté?*[30] Il dit ailleurs[31], comme s'il regardait Ostervald droit dans les yeux: *qui reçoit*

---

[27] Pour atténuer le caractère insolite de sa démarche, Bernd se réclame de Luther et de Spener. Ils n'ont pas craint, eux non plus, d'exposer leurs combats intérieurs en public et sont devenus des hommes illustres.

[28] *Adam Bernds evang. Prediger: Eigene Lebensbeschreibung samt einer aufrichtigen Entdeckung und deutlichen Beschreibung einer der grössten, obwohl grossen Theils noch unbekannten Leibes- und Gemüths-Plage, welche Gott zuweilen über die Weltkinder und auch wohl über seine eigene Kirche verhänget, dem Unwissenden zum Unterrricht, dem Gelehrten zu weiterem Nachdenken, den Sündern zum Schrecken und den Betrübten und Angefochtenen zum Trost.* Leipzig, 1738.

[29] L'opposition des deux auteurs dans leur compréhension de la régénération des croyants réside en ceci: pour Ostervald, un fidèle régénéré s'exerce à substituer de bonnes habitudes aux mauvaises (Définition très XVIIIe siècle). Pour A. Bernd, la régénération est d'abord le fruit de l'action de l'Esprit de Dieu au plus profond de l'âme humaine, définition chère au Piétisme spenerien du XVIIe siècle.

[30] Voir *Préface* d. 3, recto. La dernière ligne est de traduction délicate: *sind das keine geheiligten Affekte des Willens?*

[31] Il ne faudrait pas croire qu'Ostervald n'ait pas eu de piété intérieure. Le 15 septembre 1723 il écrit à Turrettini: *oh qu'on est heureux mon cher frère, quand on est bien avec lui, et quand on croit en Jésus-Christ notre bon Sauveur.* Grétillat, LIX/108. Voir aussi lettre

Jésus-Christ de cette manière, qui s'approprie ses bienfaits et ses mérites de cette manière-là est sauvé, même s'il n'ose y croire.

La Bibliothèque des Pasteurs de Neuchâtel conserve sur ses rayonnages la traduction de 1716, signée de J. Frickens et Selintes, prédicateurs à la cathédrale d'Ulm. La traduction de 1713 par A. Bernd, non. Il est évident que les buts visés par le *tractatus* étaient autres. Osterwald ne pouvait suivre le prédicateur de Leipzig dans un domaine qui ne sera balisé, par Sigmund Freud et ses frères en psychanalyse, que quelques 160 ans plus tard.

La mise à pied du prédicateur A. Bernd de Leipzig

La critique du traité *des Sources de la corruption (...)* par A. Bernd déplut aux gardiens de la droite doctrine de Leipzig. Le prédicateur et catéchète se vit convoqué par son Consistoire, pour lui exposer ses convictions. Il rapporte qu'il lui avait suffi de confesser le salut *sola fide* pour ne pas être sanctionné. Mais l'affaire n'était pas close. Une autre convocation au même Consistoire entraîna sa mise à pied. On ne sait si ce fut par manquement à l'orthodoxie luthérienne ou par crainte de lui voir semer à tout vent sa doctrine des *affects*.

VII
Ph. Naudé contre J.F Ostervald

Philippe Naudé, réfugié huguenot de Metz, fut nommé professeur de Mathématiques à Berlin en 1687. Calviniste de stricte observance, il ne s'en réclame pas moins de la droite raison lui aussi, du moins quand il s'oppose à Bayle, Leblanc, la Placette et contre Osterwald en 1714[32]. Il récidiva en 1716, en publiant, annoté en mauvaise part, l'écrit d'un anonyme circulant à Berlin, sous le manteau. Osterwald signale la chose à Turrettini: *il l'a fait imprimer (...) et y a joint une réfutation digne de*

LXXX/130 où Osterwald définit l'*utile* chrétien comme donné dans *la paix et la tranquillité intérieures, et dans la recherche du souverain Bien, seul véritable bien dans l'union avec Dieu.* Ce texte, difficile d'interprétation, peut faire croire que la spiritualité d'Osterwald plonge aussi ses racines dans le *De Officiis* de Cicéron.

[32] Voir: le Dictionnaire de Chauffepié, et E. Bloesch, *Die Protestantischen Centraldogmen Innerhalb der Reformirten Kirche*, Zurich, 1854, II/820.

lui. Les sympathisants d'Ostervald crurent que cet écrit anonyme, défendant les positions ostervaldiennes, était de sa propre plume[33]. On apprit plus tard que l'auteur en était Pierre Roques, futur pasteur de l'Eglise française de Bâle. V.E. Löscher, théologien publiciste de Dresde, en présentera un résumé dix ans plus tard. Ostervald y fait figure de *Volksaufklärer,* non de théologien de la *raisonnabilité.* P. Roques aurait-il défiguré l'orthodoxie mitigée d'Ostervald? Non point; il lui suffisait de durcir certains traits du discours du pasteur de Neuchâtel, pour annoncer à Berlin, l'apparition d'un *Aufklärer* francophone[34]. En 1704/05 une première!

En 1714, Ph. Naudé écrit pour mettre en garde, les Huguenots, venus de France comme lui, devant la séduction du *tractatus.* Il leur répète ce que A. Bernd avait dit en 1713, en allemand, à la population luthérienne de Leipzig, qu'Ostervald était un anti-calviniste grand teint.

Critiques désespérées

Ph. Naudé ne s'arrête à aucune des16 propositions de réforme du *Traité des Sources (...).* Il fait à Ostrvald un procès doctrinal d'obédience réformée. Ph. Naudé se veut, tout d'abord, magnanime. Il entend donner à Ostervald une chance de rectifier son tir. Il écrit: *il y a dans ce livre de très grandes fautes contre la pureté de la doctrine évangélique, qui sont peut-être échappées à l'auteur par inadvertance. Et comme on veut croire qu'il a l'âme droite, l'intention tout-à-fait bonne, et qu'il n'a eu d'autre but que d'être utile à l'Eglise Réformée, comme on m'en a assuré, j'espère qu'il reconnaîtra lui-même ce que je dis quand il en sera averti*[35].

---

[33] Voir la lettre d'Ostervald écrite à Turrettini le 9 janvier 1717 (Budé, III/141) donc au lendemain de la parution de la traduction du *Traité des Sources (...)* par Frickens et Selintes, Ostervald y fait mention d'une apologie de son traité en langue allemande qui circulerait en Allemagne.

[34] En 1703, Ch. Tribolet, dans son *Mémoire* à MM. de Berne, rappellera qu'Ostervald, comme Aretius à Berne et Metrezat de Genève avant lui, enseignaient que la foi en la descente du Christ aux Enfers, était iutile au salut des croyants. Les *Aufklärer* dénonceront ce point du *Credo Apostolorum* comme une légende. Le rationalmisme venait de triompher dues considérations sur l'*utilité des connaissances,* débats propres au XVIIe siècle, et de la *théologie de la raisonnabilité* d'Ostervald et autres Novateurs.

[35] *O. c.*, p. 470.

Il écrit encore: Ostervald *est pur sur la doctrine de la très Sainte et très Adorable Trinité, et sur celle de la satisfaction du Christ,* mais *il manie ces doctrines d'une manière si abstraite, et si peu relative à la Morale, que cela fait une extrême peine aux mieux intentionnés.*

C'est le langage d'un professeur blanchi sous le harnais, qui plaide les circonstances atténuantes pour offrir, au jeune auteur de Neuchâtel, une porte de sortie honorable.

Ostervald n'est plus un étudiant à la remorque de voix autorisées. Car ce qui est en jeu ne peut que mal se plier au langage dogmatique calviniste d'hier. Ostervald propose une nouvelle manière de voir la religion, de comprendre les droits de la Nature et des Gens, de lire la Bible, d'en retenir l'*usus*, d'enseigner la *vraie piété* etc. Et Ph. Naudé se situe aux antipodes de telles options.

Parlant d'étudiants indécrottables, c'est-à-dire incapables de s'ouvrir aux Lumières *d'un siècle éclairé et philosophe,* Ostervald écrivait à Turrettini: il faut *instruire doucement les esprits susceptibles d'instruction, laissant mourir les autres dans leurs préjugés*[36]. Ph. Naudé, le professeur à Berlin, n'est plus susceptible d'instruction. Voilà quelques-uns des préjugés qui brouillent sa vue.

Contrairement à MM. les Ecclésiastiques de Berne, du prédicateur A. Bernd de Leipzig , Ph. Naudé tient Ostervald pour un Socinien, c'est-à-dire un négateur de la divinité du Christ, voire un socinien impénitent.

Second préjugé: Ph. Naudé reproche à Ostervald de ne pas remonter les ruisseaux de la corruption jusqu'à leur véritable source: le péché originel. Il conclut de la démarche d'Ostervald: *cette apparence de négligence pour les doctrines importantes n'est jamais de bonne augure.*

Puis il oppose ses convictions calvinistes à la philosophie volontariste d'Ostervald, en un morceau d'anthologie supralapsaire. Il écrit: *toujours, tant que cela durera, il y aura des misérables qui retourneront cette grâce en dissolution et qui abuseront de cette sainte et salutaire doctrine. Mais pour cela faut-il l'abolir et l'étouffer entièrement, et damner ceux auxquelles elle pourrait être salutaire, pour vouloir sauver ceux qui se perdront quoi qu'on fasse? (...) ou faut-il confondre la loi avec l'Evangile, faire des semi-juifs au lieu de véritables chrétiens, condamner l'esprit d'adoption qui nous fait crier Abba/Père, et réduire tous les hommes en mercenaires et judiciaires qui n'oseraient espérer en Jésus-Christ s'ils*

---

[36] Lettre du 4 août 1703, Budé III/18.

n'ont une bonne provision de bonnes œuvres à lui présenter, pour lui aider à payer nos dettes, comme s'il était incapable de le faire lui seul?

Autre critique agacée de Ph. Naudé: Ostervald avait souhaité la révision de la Bible de Genève. Ph. Naudé s'en irrite: *Le désir de perfectionner nos versions de l'Ecriture n'est guère de bonne augure dans l'Auteur; il n'est propre qu'à achever de le rendre suspect. Car s'il y a des défauts dans nos versions, comme cela se peut, il n'y a que des Sociniens et des Arminiens, leurs frères germains, qui les croient fort importants.* Croire la Bible dans sa traduction genevoise aurait donc été une action plus salvatrice, que de l'entendre comme un recueil de témoignages fondés en raison par l'histoire?

Autre critique du même tonneau. Le professeur de Berlin demande à la prédication chrétienne d'être touchante, et regrette que les discours d'Ostervald du *Traité des Sources (...)* ne le soient point. Il écrit: *Les deux choses sont d'une égale nécessité. Vous aurez beau raisonner juste, si vous n'émouvez, le pécheur ne vous écoute point. Les libertins se moquent de tous les raisonnements*[37]. Ph. Naudé n'avait pas tort, en principe[38]. Nous avons dit déjà comment le Réveil au XIXes. reprendra cette même critique. A. Bauty comparera les *Réflexions* d'Ostervald (de la version de 1744) à des *seaux d'eau froide (...)* qui se chargent (...) *d'abaisser le sublime, de rendre en prose la poésie*[39]. Ph. Naudé n'était pas aussi romantique, il lui suffisait d'opposer l'émotion religieuse provoqué par des prédicants d'hier à la recherche de la *raisonnabilité* des modernes.

Le texte de 1714 du professeur de Berlin termine sur un énorme soupir. Il déplore l'accueil chaleureux réservé au traité d'Ostervald par *un grand nombre de gens de bien.* Loin *d'avoir soulevé les Eglises réformées contre son auteur, il a été applaudi en plusieurs endroits et a été réédité*

---

[37] *O. c.*, p. 514.

[38] Un écho de cette critique s'entend dans le *Dictionnaire historique et critique* de 1750 de Charles de Chauffepié. Des esprits, théologiquement plus avertis que Ph. Naudé, reprochaient à Ostervald, de son vivant encore, de n'avoir point traité plus largement des attributs de Dieu, car ils décident de la morale chrétienne.

[39] Voici la suite du texte: *de faire disparaître de devant vos yeux la vision du Dieu d'Israël et l'ouvrage de carreaux de saphir placé à ses pieds et semblable au ciel lorsqu'il est serein.* Grétillat, p. 229-230, une citation de Bauty. Il faut attendre la publication des *Douze sermons d'Ostervald* (Genève 1722) pour découvrir qu'Ostervald savait aussi bien *parler juste* qu'émouvoir.

plusieurs fois. Oh Dieu! où en sommes-nous? Retourne [ta face] vers nous Seigneur, et ne nous abandonne point tout à fait[40].

Ostervald refusa d'entrer en lice contre Ph. Naudé. Le 25 février 1714, il écrit à Turrettini: *Pourquoi écrire pour désabuser M. Naudé? Il n'y faut pas penser; qui désabuserait un homme qui est supra-lapsaire pour le réduire au silence; il ne se taira pas, et moi je ne serai pas d'humeur à dupliquer. Autant vaut lui abandonner dès maintenant le champ de bataille.* Et encore: *si j'allais pénétrer en lice et jouter avec ce champion de l'orthodoxie [calviniste], je ne ferais qu'augmenter l'éclat. Par le silence, la chose tombera plutôt.*

Ph. Naudé ennemi des Lumières?

Les critiques de Ph. Naudé semblent d'une grande simplicité, et portés par un enthousiasme religieux quelque peu primaire, du moins pour un professeur de mathématiques de l'Académie de Berlin[41]. Il confond Sociniens et Arminiens; il patauge dès qu'Ostervald distingue entre les vérités de la religion [naturelle] et les vérités spécifiques du credo réformé; ou encore entre morale naturelle et morale évangélique[42].

Manifestement le professeur à l'Académie de Berlin n'était pas attiré, comme Ostervald, par les lumières d'un *siècle éclairé et philosophe.* Tout indique qu'il ignorait la percée en Europe de *l'Ecole du Droit de la Nature et des Gens*, des Grotius, Thomasius, Pufendorf et Barbeyrac. Or, Samuel Pufendorf, le *Père de la Science des Mœurs,* venait d'être appelé à Berlin, couvert d'honneurs et anobli. Ph. Naudé ne pouvait ignorer les états de service du nouveau baron Samuel von Pufendorf. Certes, ce dernier n'avait pas été nommé professeur à l'Académie de Berlin, mais *geheimer Rat* et *Historiographe* du Roi de Prusse. Ph. Naudé ne pouvait pas l'ignorer, ni ignorer les travaux de Jean Barbeyrac, réfugié huguenot de Béziers, étudiant en théologie en l'académie de Berlin, avant de passer

---

[40] *O. c.*, p. 496.

[41] *O. c.*, p. 502-503.

[42] Ne sachant comment entendre le reproche d'Ostervald aux Réformés d'ignorer les vérités générales de la religion, Naudé lui reproche de confondre ignorance et nonchalance. Car enfin quel disciple de Calvin pourrait ignorer les vérités générales de la religion? (*o. c.*, p. 506).

aux études de jurisprudence. Un auteur brillant qui fut nommé, en 1703, professeur de droit naturel à Lausanne[43].

Le 9 janvier 1717 Ostervald répète à Turrettini: *je ne voudrais pas perdre mon temps à me défendre contre un homme tel que M. Naudé*[44]. Et voilà pourquoi le professeur Ph. Naudé joue, dans les *Particularitez* de 1747, le rôle d'un auteur marqué au fer rouge comme supra-lapsaire, une l'infamie théologique au siècle *éclairé et philosophe*[45].

*
* *

Excursus

Essai de définition de l'usage du terme Affect *au XVIIe siècle*

A. Bernd, parlant des *affects* dont souffre son *Gemüth,* se réclame de l'enseignement de Christian Thomasius et renvoie aux *Tabellis* du célèbre professeur de Leipzig[46]. Ces *Tabellis* sont censées résumer l'enseignement donné par Thomasius aux *Collegia philobiblicum de Leipzig.* Nous n'en avons retrouvé nul exemplaire dans les bibliothèques universitaires suisses et allemandes. Même l'encyclopédie du R.G.G. ignore ces *Tabellis.* Nous avons appris par contre que Ch.Thomasius avait emprunté le terme *Affekt,* soit à Maître Eckart, soit à Ovide[47]. C'est l'introspection

---

[43] Citant J. Locke, J. Barbeyrac assurait que les vérités jurisprudentielles étaient tout aussi indubitables que les vérités mathématiques. Une affirmation qui aurait du retenir l'attention d'un homme qui, comme Ph. Naudé, avait, semble-t-il, la tête bien près du bonnet.

[44] Budé III/141, voir aussi la lettre du 25 avril 1714, Budé III/123.

[45] Grétillat, Supplément XXXV/70.

[46] *Philosophia practica continuis; Tabelliss in usum privatum comprehensa* – Lipisae, 1661 (ou 1691?). Après avoir été un compagnon de route et du mouvement piétiste, Thomasius s'en distança et s'en fut à Halle en 1690. Il fut nommé professeur à l'Université dès son ouverture en 1694.

[47] Le Furetière de 1704, en son lexique latin, trouve *affect* chez Ovide, où *il désigne l'affection, la passion, une disposition mouvante.* Selon le *Duden-Lexikon* (Mannheim 1972) le terme *Affect* désigne une réaction psychosomatique provoquée par un agent extérieur (*eine durch äussere Einflüsse bewirkte leibseelische Verfassung oder Gemütsbewegung*). Voir encore le dictionnaire *Harraps*, Londres/Torronto (...) 1962; Harrison, *Princip of Medecin,* New-York, 1974, 7e édition.

religieuse piétiste qui aurait eu recours à ce terme avant même que Thomasius s'en servit à Leipzig.

Un ami philosophe inscrivait la référence aux *Affekts* du *Gemüth* des Lumières du XVIIIe siècle, dans *un mouvement opposé au mécanisme cartésien, alors même que le terme fut déjà utilisé au XVIIe siècle en contexte piétiste germanophone.* Les philosophes des Lumières auraient désigné par Affect *un sentiment de plaisir ou de déplaisir éprouvé dans l'instant, qui ne laisse point le sujet parvenir à la réflexion.* Mais il manquait de références précises pour convaincre pleinement.

Il n'est pas impossible que le Piétisme des Johannes Arndt, de Ph. J. Spener, et le discours philosophique de Thomasius entendaient, par *Affekt des Gemüths,* ce que la Réforme francophone avait nommé le *témoignage intérieur du Saint Esprit.* Ce témoignage intérieur désignait les dynamismes spirituels à l'œuvre au *fundus animae*, donnant au fidèle l'assurance intime, mais très forte, de son salut. Ostervald s'est méfie de cette référence, comme avant lui les novateurs réformés Charles Lecène et Jean Leclerc, dans: *Entretiens sur diverses matières de théologie* de 1685.

A la fin du XVIIIe siècle, l'*Encyclopédie d'Yverdon* note que la psychologie à la recherche d'elle-même plongeait ses racines dans la référence au *témoignage intérieur du Saint Esprit,* dont on tentait de déchiffrer les affects.

Kant utilisera, un peu plus tard, le terme d'*Affekt* pour désigner des *émotions* de l'âme humaine. Freud en fera une des clés de ses recherches psychanalytiques. Selon le *Duden-Lexikon*[48] le terme *Affekt* désignerait aujourd'hui une réaction psychosomatique provoquée par un agent extérieur[49].

---

[48] Mannheim, 1972.

[49] *Affekt ist eine durch äussere Einflüsse bewirkte leibseelische Verfassung oder Gemütsbewegung.* Voir aussi: le dictionnaire *Haraps*, Londres/Toronto (1962) et Harrison, *Princip of Medecin*, New-York, 1974, 7e édition. Toutes les disciplines tentent d'inscrire une définition opérationnelle à leur tableau de chasse.

CHAPITRE XVI

DIFFUSION, DÉBATS ET ÉROSION

Argument

Une diffusion de plus en plus large du *tractatus*[1] provoqua des débats parfois inattendus; ces débats entraînèrent comme une érosion des aspérités premières du traité d'Ostervald. Nous en donnerons quatre exemples remarquables:

- celui de la traduction en langue allemande des Dr. J. Frickens et Selintes d'Ulm, en 1716;
- de la traduction en danois de l'ouvrage des dits Docteurs d'Ulm, imprimée à Copenhague en 1741;
- de la version hongroise du *tractatus* de 1748;
- et enfin de la présentation, en langue suédoise, et sous la forme d'un ouvrage d'édification, à partir du texte original français du *tractatus*. Cet arrangement fut réalisé sous le patronage de l'Eglise luthérienne de Suède en 1801.

I

Traduction en langue allemande du *tractatus* de 1716 des Docteurs J. Frickens et Selintes d'Ulm

En 1716, une seconde traduction allemande du *Traité des Sources*[2] vint rejoindre la première de 1713, de A. Bernd de Leipzig. Elle est signée de

---

[1] Le chapitre XV a rappelé quelques étapes du rapide succès du *Traité des Sources (...)* dès 1699. Il connut cinq éditions à Amsterdam entre 1699 et 1700, et en 1700 une traduction en anglais en deux volumes et sa première édition neuchâteloise. Mais la même année 1700 on vit le traité se faire pomme de discorde; d'abord en Suisse réformée, puis dans les Eglises germanophones de confession luthérienne.

[2] En voici le titre: Untersuchung der Quellen täglichen Verderbens welches heut zu Tage unter den Christen herrschet, aus dem französischen ins Teutsche übersetzt und hier dar mit Anmerckungen versehen von Selintes samt einer Vorrede von Johann Frickens S.Th.P.P.Ord. und Pred. im Münster zu Ulm. – Frankfurt und Leipzig bei *Jog. Reinhold Duissecker,* M.DCC.XVI. –. L'exemplaire consulté porte l'information suivante: Selintes est le pseudonyme de Gottfried Henkins P.P. zu Ulm.

Johannes Frickens et Heinrich Henkins (alias Selintes), tous deux prédicateurs à la cathédrale d'Ulm. A lire leur présentation d'Ostervald et de sa théologie, on ne peut se défendre de l'impression qu'ils visent tous deux à discréditer le tractatus[3]. Cette nouvelle traduction est précédée d'une introduction de la plume du Dr. Frickens. Les notes critiques de bas de page et un mini-vocabulaire des termes utilisés, qui se lit en fin de volume, sont de Selintes.

A. Bernd de Leipzig visait, en 1713, à calmer les débats déclenchés par le livre d'Ostervald. Il conseillait, par exemple, aux *gens simples et aimant Dieu,* de rester chez eux, pour ne pas voir perturber leur *Gottseligkeit.* La nouvelle version des Drs. Frickens et Selintes, éditée trois années après celle de A. Bernd, porte à croire que, loin de se résorber, les débats avaient fait tâche d'huile. Mais après avoir lu l'Introduction de J.Frickens, on soupçonne les nouveaux traducteurs de chercher à discré-diter le *tractatus* plus qu'à participer au débat. L'ouvrage d'Ostervald n'est, somme toutes, qu'un petit livre d'édification (*Büchlein*), sans densité théologique ni avenir.

La critique du tractatus *par MM. Frickens et Selintes*

Les deux auteurs manifestement se trompent sur la personne d'Ostervald et sur sa théologie. Ils lui opposent un piétisme déjà quelque peu monté en graines. Selintes en particulier. J. Frickens, quant à lui, met en chantier une méthode argumentative brouillonne inutilement savante, qui indispose par sa suffisance.

a) Erreur sur la personne

J. Frickens, dans sa *Préface* de 62 pages, prend Ostervald pour un de ces *Pietismi* trublions de la dernière fournée. Des inspirés qui tranchent de tout sans compétence, ni responsabilités ecclésiales. Nous présenterons plus loin, comme entre parenthèses, un texte d'époque qui dénonce ces contestataires.

Messieurs Frickens et Selintes ne pouvaient ignorer qu'Ostervald était de confession réformée, qu'il était, de plus, un membre de l'*Illustre*

---

[3] Leurs titres universitaires une fois affichés, les coauteurs rappellent à leurs lecteurs qu'ils sont aussi *prédicateurs* à la cathédrale d'Ulm.

Société de Londres, qu'il militait, depuis 1701/1703, dans les rangs de la SPG, chargée par Guillaume d'Orange, d'illuminer tout l'Univers de la lumière de l'évangile de Jésus le Christ. Comment pouvaient-ils ignorer encore que le Neuchâtelois militait en faveur de la réunion des Luthériens et des Réformés d'Europe, particulièrement de la Prusse? Qu'il était applaudi à Londres, Amsterdam, Berlin, Dresde, au pays de Hanovre et ailleurs encore? Cette ignorance (quasiment inconcevable) semble avoir conduit les deux prédicateurs de la Cathédrale d'Ulm à classer Ostervald parmi les *Pietismi,* des enthousiastes au petit pied. Ce fut la première erreur grave, volontaire peut-être, des traducteurs d'Ulm du *tractatus*.

b) La méthode argumentative de Joh. Frickens

La méthode argumentative de J. Frickens surprend tout autant. Il ne pose pas en clair les thèses qu'il oppose à Ostervald. Il a décidé, semble-t-il, d'insécuriser ses lecteurs à coup de soupçons. On passe ainsi, pendant 62 pages, d'un soupçon à l'autre. Frickens n'argumente pas, il bavarde. Il croit ancrer ses opinions dans l'histoire de l'Eglise, en citant des auteurs de l'antiquité chrétienne, en même temps que de la tradition d'un piétisme déjà bon-chic-bon-genre. Il prend soin d'indiquer ses références bibliographiques, comme si ses lecteurs pouvaient vérifier ses savantes citations. Il prêche, se donne en spectacle. Ces soupçons se font, mine de rien, certitudes, et donnent l'impression qu'il vient, lui le Dr. J.Frickens, de triompher de l'auteur du *tractatus*. Après avoir bavardé ainsi tout au long de ces 62 pages, il fait croire à son lecteur qu'il lui faut quitter l'arène par manque de temps.

Notre réquisitoire s'est durci à chaque relecture. Il est à la mesure de notre déception. Joh. Frickens fait sonner ses titres académiques très haut: Docteur en Théologie, Professeur à l'Université et enfin prédicateur à la Cathédrale (dont la tour de 162 mètres est la plus haute d'Europe). Nous espérions qu'Ostervald aurait enfin trouvé, au sein du protestantismse germanophone, à qui parler. Il n'en fut rien. Voici quatre des soupçons avancés par le Professeur J.Frickens.

Premier soupçon:

Le *tractatus* vise à promouvoir la piété des Fidèles[4]. Projet honorable entre tous, commente le Dr. Frickens. Mais de tels projets sont légion, et qui s'y attelle ne réussit pas nécessairement. Frickens doute fort du succès d'Ostervald, mais, magnanime, lui souhaite bonne chance.

Second soupçon:

Frickens est arrêté dans sa lecture du traité par l'importance attribuée par Ostervald à la tolérance mutuelle d'opinions contraires. Il interroge: cette survalorisation de l'esprit de tolérance ne met-elle pas sur un pied d'égalité inconcevable la religion des Chrétiens, des Juifs, des Païens et même des Turcs[5]! Ostervald pensait en théologien des Lumières, non en doctrinaire. J. Frickens donnait la prééminence doctrinale absolue de la foi chrétienne (parce que construite sur les oracles bibliques). Ostervald aurait signé des deux mains – s'il avait pu la connaître – la fable des trois anneaux de *Nathan der Weise* (1779) de G .E. Lessing, le prince des Lumières de l'Allemagne de la fin du siècle. *Nathan der Weise* demande aux Chrétiens, Juifs et Musulmans une tolérance d'opinion réciproque, non par générosité , mais pour donner une chance égale à chaque religion de démontrer qu'elle détenait la vraie vérité. Ostervald défendait cette conception de la tolérance au début du siècle déjà. Nous avons appris depuis que le problème se posait, en vérité, encore bien autrement.

Troisième soupçon:

J. Frickens soupçonne Ostervald de jongler avec les doctrines du Péché originel, de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Eucharistie, et le gourmande: il ne faut à aucun prix laisser Dame Raison jouer les maîtresses de maison

---

[4] Préface p. 1.

[5] Préface p. 14, 20. La tolérance, dont Ostervald se réclame, est déjà circonscrite dans le livre de Ch. Lecène et J. Leclerc: *Entretiens sur diverses matières de théologie...* Amsterdam, 1685. La tolérance semble, à cette date un concept encore à la recherche de lui-même. Lecène et Lelerc s'interrogent particulièrement sur la tolérance en l'Eglise de Dieu. La tolérance permet de débattre de tout dans l'Eglise, mais non de s'en prendre aux doctrines fondamentales. Ostervald va faire un pas de plus et préluder à la tolérance telle que l'enseigne G.E. Lessing, à la fin du siècle.

au détriment de l'autorité de l'Ecriture Sainte. Frickens va jusqu'à accuser Ostervald de gauchir la traduction de certains textes[6], pour justifier son slogan: le salut par la foi seule, oui; mais non sans son pesant d'œuvres bonnes[7].

Le professeur Frickens refuse de distinguer, à la manière d'Ostervald , entre la nécessaire répétition du discours doctrinal d'hier et sa reprise réflexive et critique par une théologie raisonnée. Toute orthodoxie *ne varietur* est à ce prix.

Quatrième soupçon:

Ostervald propose de remettre en vigueur la discipline ecclésiastique des premiers temps de l'Eglise, et – plus grave – d'en confier l'exercice aux seuls ministres du culte! Une réforme impensable dans les régions allemandes luthériennes qui ont remis la tutelle de l'Eglise aux Seigneurs du lieu, et laissé aux mains des ministres la seule célébration des sacrements, portion congrue aux yeux d'Ostervald.

Sur quoi Frickens enchaîne: pourquoi ces innovations liturgiques, cette réforme du culte, cette révision d'une prédication enfin adaptée à l'attente des Fidèles?[8] Pourquoi une révision du catéchisme?[9] Des études académiques[10]? J. Frickens, était manifestement marqué par un piétisme soucieux déjà de réformes. Les propositions ostervaldiennes de réforme sont le fruit des Lumières *d'un siècle déjà éclairé et philosophe,* qui entend marier les Lumières de la raison à celles de la foi. Les Docteurs d'Ulm n'en sont pas encore là, manifestement.

---

[6] Selintes est plus précis. Il conteste l'interprétation qu'Ostervald donne de Rom. VII. Voir notre chapitre XX.

[7] Selintes présente, dans son Registre en fin de volume, une compréhension plus exacte que Frickens des rapports entre la foi qui sauve et les œuvres bonnes chez Ostervald.

[8] Frickens parle d'une *Redner-Kunst* (que souhaiterait Ostervald), en remplacement de prédication orthodoxe ou édifiante. (Voir *o. c.*,p. 53).

[9] Voir Préface p. 30 et 36.

[10] Préface p. 50. Frickens se montre froissé. Il a toujours accordé son enseignement et la *Seelsorge* (cure d'âme) de ses étudiants.

Le refus de l'absolution aux mourants

Le professeur J. Frickens critique aussi Ostervald lorsqu'il refuse l'ultime absolution aux mourants restés sans amendements/conversion, tout en les *remettant à Dieu.* Ce comportement pastoral était tout aussi impensable pour le luthérien A .Bernd de Leipzig, en 1713, que pour le piétiste J. Frickens d'Ulm, en 1716? Ce dernier pense que la question de l'inopportunité de cette absolution ne doit pas être posé en termes éthiques ou juridiques, mais en termes de pastorale évangélique. Un ministre du culte doit exhorter les mourants à s'en remettre au *sang du Christ,* à se réclamer de *ses plaies, et de sa mort.* La vocation d'un ministre n'est pas de s'ériger en juge.

La théologie de J. Frickens s'enracine dans le discours paulinien et le piétisme luthérien. Il enseigne la *conversion du cœur* à Dieu, et le sacrifice *pro nobis* du Christ. Ostervald est plus empiriste: une conversion se fait par amendement des conduites morales, et la soumission inconditionnelle à la *Lex Christi.* Les définitions de Selintes, en fin de volume, confirment pleinement ce diagnostique.

L'Evangile dont Ostervald, le théologien des Lumières, se disait le ministre, n'était pas la Parole de la Croix de St. Paul, ni le Crucifié des mystiques espagnols ou rhénans, mais du Sermon sur la Montagne: *Heureux ceux qui...* Le pasteur de Neuchâtel partageait pleinement, aussi sur ce point, les positions de J. Barbeyrac (que nous avons cité *expressis verbis*): l'honnêteté d'une personne ne se mesure pas à l'aulne de quelques bonnes actions ponctuelles; elle est fonction d'une sorte de seconde nature, née de la constance de conduites *honnêtes.* Ainsi enseignait l'Ecole du Droit de la Nature et des Gens. Sur quoi Ostervald enchaînait à son habitude: tout croyant est sauvé par la foi seule, certes, mais il lui faut être en même temps un *honnête homme*[11]. Mais comment faire entendre cette vérité au chevet de mourants n'ayant jamais amendé leurs conduites? Ou encore aux prédicateurs de la cathédrale d'Ulm?

[11] Honnête signifie au XVIIe siècle, selon le Furetière: ce qui mérite de l'estime, de la louange, qui est raisonnable, et selon les bonnes mœurs conforme à l'honneur et à la vertu.

c) Les définitions du lexique de Selintes

La participation de Selintes (alias Gottfried Henkins) se résume à 17 bas de pages et à un registre de 16 pages de mots clés présentés à la fin du volume. Selintes oppose, lui aussi, à Ostervald une théologie luthérienne marquée du piétisme de Ph.J. Spener.

De la repentance

A la page 221 de l'ouvrage, on trouve une définition typiquement piétiste de la repentance prêchée par Jean-Baptiste, Jésus et les apôtres. Selintes traduit le terme grec originel *metanoia* par *conversion,* première étape de la repentance. La Bible de Genève traduisait *repentance* par *amendement. Amendez-vous, car le Royaume de Dieu est proche.* Ostervald a conservé cette traduction jusque dans la Bible de 1744. Pour les amateurs des Lumières, comme Antoine Furetière et J.F. Ostervald, la repentance /amendement débouchait nécessairement sur l'acquisition d'une nouvelle stature éthique du croyant, c'était elle qui authentifiait toute foi au Christ.

Selintes parlait d'une conversion du cœur à Dieu, Ostervald d'un changement des conduites, ce qui le faisait accuser de choir dans le moralisme.

La confession publique de la foi

Selintes rappelle (p. 6) que confesser la foi au Fils de Dieu ne suffisait point au salut; qu'il fallait de plus *être enté* en Christ. Au vocabulaire près, les deux auteurs sont d'accord. La profession de foi individuelle joue un rôle très important dans le discours catéchétique d'Ostervald, mais elle ne relève plus d'un sentiment intérieur, comme chez Selintes. Elle est fonction d'une droite adhésion de la volonté à l'évangile de Jésus, comme chez J. Locke.

Religion naturelle et doctrine chrétienne

A la page 10, Selintes tombe d'accord avec Ostervald pour dire que la foi est bien le fondement de la vraie piété. Mais il ajoute, qu'il ne suffisait pas de croire les *vérités générales* de la religion; encore faut-il rester à l'écoute de l'enseignement du Christ. Les deux auteurs sont à nouveau

d'accord sur le fond, mais leur approche de la question est une nouvelle fois différente. Selintes parle de la foi cordiale, Ostervald de la droite volonté.

La révélation chrétienne n'est certainement pas contraire à la raison, argumente Selintes (p. 17 et 57) pour aller au-devant d'Ostervald qui s'en réclame fortement, mais les doctrines de la Trinité, de l'Incarnation, de la Satisfaction et de la Sainte Cène[12] restent des mystères *cachés en Christ.* La raison ne saurait en faire façon. Ostervald aurait répondu, en toute âme et conscience: que la raison est nécessairement accordée à la visée de ces cérémonies religieuses, non *seulement secrètement, mais nécessairemént.* La nature même de la raison, don du Créateur aux hommes, l'exige impérativement. Peut-être qu'Ostervald aurait été moins loin sur ce chapitre que le Furetière. Il est persuadé que les Lumières visent à transformer les *oracles de la foi en oracles de la raison.* Ostervald raisonne au fond comme le Furetière, mais ne joue pas à l'*Aufklärer.*

Ostervald demande l'abandon de tout préjugé. Selintes approuve, mais précise (p. 72) sans savoir à quoi il vient d'acquiescer, que le rejet des préjugés comportât aussi celui de toute parole méchante et superflue, comme le demande le Christ. Ostervald parlait des préjugés en épistémologue, Selintes répond en moraliste à la conscience fine, mais qui semble ignorer l'usage du terme *préjugés* au siècle des Lumières. Pour le Furetière, un préjugé est *un jugement dont on puisse tirer avantage pour faire décider une question semblable.*

Foi et morale

Ostervald insiste fortement sur la morale. Selintes l'approuve, mais remarque qu'aucune morale ne trouve sa fin en elle-même. La morale chrétienne entend promouvoir la *Gottseligkeit,* terme synonyme de

[12] Selintes, théologien luthérien, refuse l'option zwinglienne d'Ostervald, quant au sens de la célébration eucharistique. Joh. Frickens avait fait de même dans sa Préface p. 12. Les auteurs de la traduction de 1716 rompent volontairement avec les *Lumières.* Ostervald non. Ce qui échappe à la *raison raisonnante,* ne saurait lui être contraire. Les successeurs d'Ostervald, ralliés au Réveil, iront se réfugier dans le supranaturalisme, pour échapper aux *raisons* du Rationalisme, Ostervald n'en est pas encore là.

Frömmigkeit et *de Heiligkeit* (p. 55). Pour Ostervald[13], la conjonction entre religion et morale est totale, et vise au repos de la conscince droite. Cette vérité fut déjà plaidée par Marc-Aurèle, et reprise par Pufendorf et Barbeyrac, deux contemporains des prédicateurs de la cathédrale d'Ulm. Ces Messieurs n'auraient-ils lu ni Marc-Aurèle, ni Pufendorf, ni Barbeyrac? Tout porte à le croire. Il leur était, par conséquent, difficile d'entrer dans le système de penser d'Ostervald, pour en juger de l'intérieur.

Ostervald en quête du Souverain Bien

Le pasteur de Neuchâtel remplace la quête de la *Gottseligkeit* du Piétisme luthérien par la quête du *Souverain Bien,* une démarche chère déjà à Cicéron. Ecrivant à Turrettini, Ostervald se dit persuadé que l'*utilité* de la religion réside dans sa quête du *Souverain Bien.* Il a rarement abordé ce sujet. Un extrait de cette lettre à Turrettini montre le fossé qui sépare les prédicateurs d'Ulm des théologiens des Lumières et partant d'Ostervald.

Cette lettre répond[14] à une question de son ami de Genève: *Je crois par rapport à la question de l'utile qu'il faudrait pour écarter toute dispute, bien définir les termes et ce que c'est que l'Utile, ou de quelle utilité l'on parle (...), il y a une autre utilité* [que celle dictée par les intérêts ou la passion] *qui est la seule véritable utilité. Elle a deux caractères. L'un est d'une nature spirituelle, puisqu'elle consiste dans la paix et la tranquillité intérieure,* [l'autre] *dans la recherche du Souverain Bien, du seul véritable bien, dans l'union avec Dieu, tant dans cette vie que dans la vie à venir.*

Ostervald s'essaye, dans cette lettre, à parler le langage de la spiritualité de Cicéron. Une manière de s'approprier le langage des Lumières? Le pasteur de Neuchâtel semble plus à l'aise quand il s'en tient au langage de la piété réformée traditionnelle. Le 15 septembre 1723 il écrivait à Turrettini: *oh qu'on est heureux mon cher frère, quand on est bien avec lui, et quand on croit en Jésus-Christ notre bon Sauveur*[15]. Cette lettre

---

[13] Il est persuadé, à l'instar de Marc Aurèle, que la *devotio* et la *pietas* sont les deux faces de la religion. A l'instar de Pascal, le ministre neuchâtelois conseille *de plier la machine,* pour que s'affirme la foi/piété qui sauve.

[14] Voir Grétillat – Supp. LXIX/130, du 7 juillet 1736.

[15] Grétillat, Supp. LIX/108.

témoigne d'une spiritualité plus proche de celle des Piétistes cultivés que de Cicéron et autres philosophes de l'Antiquité.

Leur conscience théologique apaisée d'avoir contredit un ouvrage auquel ils n'ont, en fait, pas compris grand-chose, les traducteurs d'Ulm n'en félicitent pas moins Ostervald d'avoir écrit un remarquable ouvrage d'édification, et lui souhaitent bonne chance. L'ouvrage était en pièces, l'auteur disqualifié, l'affaire était entendue[16].

A Neuchâtel l'affaire était aussi entendue. Dans une lettre à Turretini du 13 août 1712, déjà, Ostervald parle d'un imprimé apologétique signé d'un professeur d'Ulm qu'il ne nomme pas (Frickens?). Il écrit: *Que gagne-t-on d'ailleurs avec un Docteur Luthérien? C'est à peu près la même chose qu'un supralapsaire, surtout étant allemand*[17]. Ostervald rangea l'ouvrage des prédicateurs à la cathédrale d'Ulm sur les rayons de la Bibliothèque des Pasteurs de Neuchâtel, où il attendait sagement qu'on le relut.

Mais il s'avéra que ces Messieurs s'étaient une nouvelle fois trompés. Leur traduction, nantie des commentaires que nous avons résumés, loin de servir de *contraceptif* aux Danois, éveilla, un quart de siècle plus tard, l'intérêt de l'Eglise Royale luthérienne du Danemark[18] alors sous perfusion piétiste. Elle fit traduire l'ouvrage (de langue allemande) de Frickens et Selintes, avec leurs commentaires critiques, et imprimer à Copenhague, par les ateliers de l'Ecole de Charité pour enfants pauvres. Nous verrons plus loin pourquoi, et ce qui s'en suivit.

---

[16] Frickens s'arrête encore à quelques points mineurs mais révélateurs de son état d'esprit. Il demande par exemple que les maîtres distinguent entre enfants baptisés et non baptisés (Préface, p. 53). Là où Ostervald se soucie de pédagogie, Frickens parle sacrements. Et encore, parlant des livres inutiles, il demande un traitement particulier pour les ouvrages qui s'en tiennent aux Ecritures (Préface, p. 61).

[17] Budé III//91.

[18] Vocabulaire d'époque, voir P. Jurieu: *Le Janséniste convaincu de vaine sophistiquerie, ou Examen des Réflexions de M. Anbaud sur le Préservatif contre le changement de religion.* Amsterdam, 1683.

III

Autres témoins de langue germanique de la diffusion, accompagnée de débats et de l'érosion du tractatus: V.E. Löscher de Dresde en Saxe et E.L. Rathlef du Hanovre

Nous appelons à la barre deux autres témoins germanophones de la diffusion étonnante du *Traité des Sources* (...) et des autres travaux d'Ostervald: V.E. Löscher, Dr. en théologie à Dresde, et E.L. Rathlef, prédicateur et catéchèse à Langenhagen près de Hanovre. On mesurera, en les écoutant, l'épaisseur du conservatisme non éclairé des prédicateurs d'Ulm.

a) Valentin Ernst Löscher, théologien luthérien de Dresde[19]

V.E. Löscher (1673-1749) passe pour l'éditeur de la première revue interconfessionnelle de théologie germanophone[20]. Il se plaisait, en journaliste littéraire, à jouer les arbitres de touche[21]. C'est ainsi qu'il observa l'expansion du Piétisme avant d'en devenir un adversaire résolu. Il suivit aussi la montée en forces des Lumières et contra le mouvement, ce qui en fit un adversaire du Déisme, et plus tard du Wolfianisme[22]. A l'automne de sa carrière il rallia les rangs des Orthodoxes luthériens de Dresde. Rappelons ses diverses prises de position au regard des publications d'Ostervald.

Le premier texte est de 1704. Il dit que le *tractatus* fit connaître *honorablement* son auteur. Il se félicite, en 1704 déjà, de ne pas retrouver chez le Neuchâtelois de référence à la prédestination calviniste. Il s'étonne par contre de voir les espèces eucharistiques n'être plus à Neuchâtel que du pain et du vin. Il écrit: *jamais on n'avait vu une présentation aussi dure de la Sainte Cène.*

---

[19] Nous retenons d'une carrière riche et mouvementée son office de *Oberkonsistorial Assessor* qui le retint à Dresde, de 1709 à 1744.

[20] En 1702, *Unschuldige Nachrichten von alten und neuen theologischen Sachen,* publication suivie de *Timotheus Verinus.*

[21] Le bulletin d'Information de V.E. Löscher: *Unschuldige Nachrichten* de 1717, abrita aussi un texte de Naudé contre Ostervald; voir tome XXXVIII, p. 64.

[22] Une théologie philosophique fort bien reçue à Neuchâtel, grâce au professeur Guillebert qui l'y enseignait.

Il critiqua le *Catéchisme* de 1702, tout en le jugeant meilleur que les essais parallèles de théologiens germanophones (luthériens ou piétistes). Il n'en écrit pas moins: *comment ne pas regretter que tant de balle soit mêlée à un blé bon ailleurs?*

Dans ce même article de 1704, V.E. Löscher s'en prend au refus d'Ostervald d'absoudre les moribonds impénitents. Il propose, pour surmonter le conflit de conscience pastorale dont il témoigne, de distinguer entre la foi qui seule sauve, et dont Dieu seul est Juge, et son degré de maturité, souci majeur d'Ostervald. V.E. Löscher, bon luthérien, a mal entendu Ostervald. Ce dernier ne reproche à personne de manquer de foi, mais de n'avoir pas mis en pratique sa mesure de foi (quelle qu'en ait été la densité)[23].

Le théologien de Dresde s'étonne aussi qu'Ostervald fut opposé à la danse. On sait que cette coutume était classée par les théologiens luthériens parmi les conduites moralement *indifférentes.* Il s'étonne encore de voir le Neuchâtelois inscrire le *Credo Apostolorum* dans le prolongement de la formule baptismale de l'évangile de Mathieu, et les sacrements du baptême et de la Sainte Cène dans celui de certaines cérémonies juives.

Le second texte des *Unschuldige Nachrichten,* de (Leipzig) 1708, rend compte, l'année même de sa sortie en librairie, du *Traité contre l'Impureté.* Le théologien de Dresde félicite Ostervald d'avoir abordé un sujet aussi scabreux, marginalisé habituellement parce que tabou. Nous avons déjà rapporté l'avis de Jean Leclerc d'Amsterdam, Remonstrant, reprochant à Ostervald la sévérité dont il fait montre en cette matière.

Un troisième texte de V.E. Löscher se lit dans: *Sammlung von alten und neuen Nachrichten* de 1720. Il félicite l'Eglise de Neuchâtel d'avoir adopté le catéchisme d'Ostervald, même s'il s'y trouve quelques pierres d'achoppement.

Le quatrième texte est de 1738[24]. On s'étonne de voir Löscher revenir, en 1738 encore[25], sur la dispute Naudé/Ostervald, de 1703 et 1714, et rappeler, en luthérien apparemment satisfait, l'abandon par Ostervald des doctrines calvinistes de la prédestination, du péché originel et de la *manducatio spiritualis.* On s'étonne surtout de lui voir imprimer sans

---

[23] Voir son sermon sur Galates V dans le volume des douze sermons de 1722.

[24] *Unschuldige Nachrichten,* Tome 2, p. 64, sous le titre: *Aus dem anderen Decennio dieses seculi.*

[25] Voir *Unschuldige Nachrichten,* Tome 38, p. 64.

commentaire cette rapide analyse de l'apologie berlinoise pro-osterval-dienne rédigée par Pierre Roques, alors étudiant à Berlin .

L'article précède un catalogue de superstitions catholiques, intitulé: *Goldener Schlüssel.* Le très Luthérien V.E. Löscher aurait-il prêté la main à la célèbre *Volksaufklärung* allemande? Quoiqu'il en soit, cette réapparition en 1737 d'une querelle qui remontait au début du siècle, étonne.

Philippe Naudé commenta le texte de P. Roques, resté anonyme, et le fit imprimer pour ouvrir les yeux aux amateurs berlinois du *tractatus* d'Ostervald. Le texte de P. Roques comporte huit points. Le rédacteur se félicite de voir Ostervald abandonner les doctrines de la prédestination et du péché originel; insister sur l'importance des œuvres bonnes. P. Roques commente: les catholiques n'ont-ils pas raison d'affirmer que les bonnes œuvres sont l'expression de la foi vivante? Il rappelle encore qu'Ostervald accusait la Réforme d'avoir enseigné que la Nouvelle Alliance, scellée par le Christ, avait aboli le Décalogue. Or il est évident aujourd'hui que l'Evangile a uniquement abrogé les prescriptions rituelles données par Moïse au peuple hébreux.

Les textes de V.E. Löscher témoignent manifestement d'une diffusion continuée dans l'Allemagne protestante, du *tractatus* et des autres écrits d'Ostervald, des débats aussi qu'ils suscitèrent. Mais il est évident que ces débats engendraient une érosion inévitable des thèses novatrices du pasteur de Neuchâtel.

b) Ernst Ludwig Rathlef

Un article de E.L. Rathlef, *prédicateur* à Langenhagen au duché de Hanovre, est un autre témoin de cette amplification étonnante des débats interconfessionnels déclenchés en terre germanophone par le *Traité des Sources (...).* L'article que Rathlef consacre à Ostervald n'a rien d'un discours critique, tout d'un concert de louanges. Ce qui nous change de l'ouvrage critique des prédicateurs de la cathédrale d'Ulm. E.L. Rathlef était en charge, avant 1740 déjà, d'un article sur Ostervald, prédicateur à Neuchâtel, un *savant connu partout,* note-t-il, un savant que bien des auteurs seraient heureux de compter parmi leurs amis. *Gelehrte machen sich eine Freude daraus, sich von ihm Freunde zu nennen*[26]. Il cite G. Burnet, évêque de Salisbury, qui considérait Ostervald comme *einer*

[26] *O. c.*, p. 290.

der besten und der vernünftigsten Gottesgelehrten unserer Zeit. Son étude devait paraître à Berlin, en 1743-45, dans une encyclopédie germanophone des *savants encore en vie.* E.L. Rathlef nous apprend aussi, par une rédaction hélas peu soignée, que le fameux *Traité des Sources de la Corruption (...)* avait trouvé des partisans, voire des missionnaires au Pays de Hanovre et dans les régions côtières avoisinantes[27].

L'article de notre auteur se compose de deux parties: d'une liste des écrits d'Ostervald, disponibles en librairie dans les années 1740, en français, anglais, hollandais et allemand. La seconde partie se veut un rappel de l'apologétique protestante anti-athée des débuts du siècle. Le prédicateur de Langenhagen écrit: *à peine les lumières des sciences se furent-elles montrées, que l'incrédulité se fit jour comme un autre soleil.* Le pasteur Rathlef range Ostervald parmi les apologètes de la fin du XVIIe siècle. Il précise que le ministre neuchâtelois ne joua pas de son autorité, mais désignait les désirs de la chair comme la source de l'aveugle athéisme. A qui désirait retrouver la foi perdue, il conseillait de réprimer ses désirs (*die Triebe unterdrücken*). Rathlef renvoie son lecteur à un *Traité sur l'Existence de Dieu* d'Ostervald de (Leyde) 1696. Cet ouvrage est toujours disponible à la bibliothèque universitaire de Leyde, mais n'est pas signé du pasteur neuchâtelois.

Le même article de Rathlef nous apprend encore:
– qu'il s'était adressé personnellement, mais en vain, à Ostervald pour en obtenir des informations supplémentaires sur son destin et sa théologie. Il se consola de ce refus, en apprenant que les éditeurs du *Moreri* avaient été, eux aussi, éconduits;
– qu'il avait conservé une lettre d'Ostervald, de juin 1741, qui le remerciait *de le considérer comme un érudit et un homme célèbre.* Un langage auquel Ostervald ne nous a pas habitués.
– Il signale aussi la parenté du discours d'Ostervald avec celui de Jean Leclerc d'Amsterdam, et leur commune dépendance du Français Fr. Bacon et de l'Anglais Edward.

Les informations de V.E. Löscher et de E.L. Rathlef nous donnent de sortir de l'impasse dans laquelle J. Frickens et Selintes nous avaient fait entrer.

---

[27] Loc. p. 462.

V

La traduction danoise du *Traité des Sources (...)* de 1741

Autre témoin de la diffusion européenne du *Traité des Sources (...)*, la parution d'une version danoise de la traduction allemande de 1716[28], nantie des réflexions critiques des prédicateurs Frickens et Selintes. Cette traduction sortit, en 1741,des presses de l'Orphelinat royal de Copenhague[29], centre de rayonnement du Piétisme danois.

Elle porte l'*Imprimatur* du Dr. Pontoppidan, haut dignitaire de l'Eglise royale du Danemark. Il aurait été en relation épistolaire avec Ostervald, mais leur correspondance n'a pas laissé de traces à la bibliothèque universitaire de Copenhague.

Le luthéranisme danois était travaillé, à cette époque, par des mouvements piétistes divers venus d'Allemagne. Parmi eux, celui de J.C. Dippel, un des réformateurs les plus radicaux de la nouvelle vague[30]. Le piétisme morave était présidé au Danemark par le Comte de Zinzendorf lui-même. Il avait, dans un premier temps, fait la conquête de la Cour de Copenhague. Richement décoré par le Roi, il mûrissait de grands projets. Mais voici que, pour des raisons que nous n'avons pu retrouver, le très célèbre conte dut quitter le royaume du Danemark. Il avait déplu. De Copenhague il se rendit à Genève, puis de là, s'en vint chercher refuge à Neuchâtel, terre d'obédience prussienne. Nous l'y retrouvons noyautant des Neuchâtelois assoiffés de piété morave et cherchant à implanter une communauté de ses fidèles à Montmirail, une propriété aux portes de la ville. C'est de Neuchâtel aussi que le Comte lança la version française du fameux bulletin morave: *Paroles et Textes.* Il fut aidé dans cette tâche par un étudiant du séminaire d'Ostervald: J.P.C. Stadler. Nous allons en conter, plus loin, la conversion.

---

[28] Traduction de la page de titre de l'édition française de: *J.-F Ostervald: Examen des sources de la pitoyable corruption qui règne actuellement parmi les chrétiens,* traduit de l'allemand en danois, vendu non relié pour 28 schilling danois, *Copenhague, Imprimerie de l'Orphelinat Royal, imprimé par Gottmann Friedrich Kisel, 1741.* Au verso on lit: *Imprimatur* signée Pontoppidan.

[29] Une institution de création récente, inspirée des établissements pédagogiques de Halle.

[30] Voir Johannes Wallmann: *Der Pietismus, o. c.,* p.96, sv.; l'auteur y résume l'action de Johann Konrad Dippel au Royaume du Danemark.

On ne sait qui s'intéressa, à Copenhague, au *tractatus* d'Ostervald, après tout le mal qu'en avaient dit les professeurs d'Ulm, ni comment il advint qu'une Eglise Luthérienne, travaillée par divers fractions du Piétisme germanophone, demanda à l'Orphelinat de Copenhague d'imprimer le *Traité des Sources (...)* de 1699, à partir de la traduction en langue allemande, ainsi que les notes critiques. Serait-ce les conséquences d'une initiative de Piétistes danois à la recherche d'un antidote à la théologie des Lumières? Ou au contraire, le désir d'esprits éclairés, intéressés par la modernité du *tractatus* neuchâtelois? Les archives n'ont pas livré le secret. Mais nous savons que la version danoise de 1741 trouva un accueil tel au Danemark, que l'on demanda au fils du premier pasteur de Neuchâtel, Jean Rodolphe Ostervald, ministre à Bâle, de rééditer les *Douze sermons (...)* de son père, de 1722, pour le public danois. Ces sermons furent réimprimés en 1754, à Genève, précédés par une nouvelle mouture des *Particularitez* de 1747 (que nous connaissons déjà), et suivis de deux sermons bâlois de Jean Rodolphe Ostervald.

Qui a gardé en mémoire les critiques des prédicateurs d'Ulm ne peut que s'étonner de voir une Eglise luthérienne danoise, alors sous perfusion piétiste, prendre goût à la théologie raisonnée d'Ostervald le Réformé, des débuts du siècle.

VI
Réception d'Ostervald en Hongrie 1745 et 1757

Une traduction hongroise du même traité de 1699 parut à Debreczenben en 1745, puis en 1757. Elle est un nouveau témoin de la diffusion européenne des textes d'Ostervald, mais aussi de l'érosion de leurs visées réformatrices. Le traité se lit en Hongrie comme un livre d'édification, non comme un manifeste du jeune Novateur de 1699, bruyamment applaudi par l'évêque Gilbert Burnet et par celui de Worcestre, dès l'année 1700.

Une lettre d'Ostervald à Turrettini nous apprend que la liturgie de Neuchâtel fut le premier texte accueilli par l'Eglise hongroise (sous sa forme reliée, donc après 1714). Lazlo Pataki voit dans cette *grande liturgie* neuchâteloise[31], une *grande conquête du libéralisme,* mais il ne

[31] Voir: *Inspiration française dans le protestantisme hongrois (...), o. c.,* p. 90-91.

précise pas en quoi consista cette *grande conquête*. Dommage, on aurait appris à cette occasion ce que Lazlo Pataki, un auteur du XIXe siècle appelait *libéralisme* à la charnière des XVIIe et XVIIIe siècles.

Lazlo Batak, un autre conférencier traitant un sujet parallèle, remarque que les textes d'Ostervald n'ont jamais incité les Eglises Réformées de Hongrie à entreprendre une seconde Réformation, comme le fit Neuchâtel. On n'y décapa pas les dogmes de la *traditive* réformée, comme s'y exerça Ostervald dans son *Compendium théologiae christianae* de 1739. (Un ouvrage qui ne fut d'ailleurs jamais traduit en magyar). *L'influence d'Ostervald,* note Lazlo Batak, *s'exerça en Hongrie plutôt dans les questions pratiques que sur le terrain des principes.* Ce mouvement de sanctification aurait déteint jusque sur la population catholique. Raison de plus de s'interroger sur le soi-disant libéralisme hongrois, né lors de la mise en usage de la liturgie d'Ostervald.

L'histoire de la pénétration des textes ostervaldiens en Hongrie reste inconnue[32]. D'autres écrits d'Ostervald en langue magyar sont présents dans l'Eglise hongroise: l'*Abrégé de l'histoire sainte* (traduite en 1748); sa seconde traduction est de 1757; *les Arguments et Réflexions* furent traduits en 1780; le *Catéchisme de 1702* fut imprimé en hongrois en 1789[33]. L. Pataki termine sa conférence par la liste des traducteurs et des maisons édition qui se prêtèrent à la diffusion des écrits d'Ostervald en pays magyar.

Lazlo Pataki reproche au premier traducteur du *Traité des Sources de la Corruption (...)* de 1745, Morton Domokos, de l'avoir translaté de manière trop cavalière. Il écrit: *la traduction en est insuffisante (...)*; quand Morton Domokos *ne trouvait pas une expression adéquate à un mot français, il le supprimait ou le traduisait par un autre sens*[34]. La seconde version du *tractatus* parut en 1795, cinquante ans plus tard.

---

[32] Pataki dit ignorer la filière suivie par les écrits d'Ostervald avant d'émerger en Hongrie. Il croit à une infiltration par Vienne, une des villes-carrefour au cœur de l'Europe.

[33] La date de la traduction tardive du *Catéchisme de Neuchâtel* par Joszef Karman, s'expliquerait par l'élimination du catéchisme de Heidelberg par la censure de la Cour de Vienne. On jugeait ce manuel non conforme au Concile de Trente. Il est vrai que même Jozsef Karman, évêque de Trans-danubie, avait trouvé le catéchisme de Calvin inapte à l'enseignement de la jeunesse. Et voilà pourquoi une traduction hongroise du Catéchisme d'Ostervald de 1702, fit son entrée en Hongrie.

[34] Voir la conférence de Lazlo Pataki: *L'inspiration française dans le protestantisme hongrois. J.-F. Ostervald en Hongrie,* dans la *Revue des Etudes hongroises des Sciences,* dirigée par MM. Baramyai et Eckardt, Paris, 1929, p. 89-98.

Une seconde traduction en magyar de l'*Abrégé de l'Histoire Sainte* fut publiée en 1757 par le Comte Karloyi, catholique-romain[35]. Il faut avouer, tout en applaudissant, que le Comte Karloyi ne se mouillait guère en traduisant une nouvelle fois *l'Abrégé de l'Histoire Sainte* qui ouvre le Catéchisme d'Ostervald de 1702. Ce n'était jamais là qu'un petit fascicule de vulgarisation (d'ailleurs contesté[36]) d'une des chronologies à la mode de l'histoire biblique. Il n'y avait pas de quoi mobiliser l'Inquisition.

Les informations qui nous viennent de Hongrie par Lazlo Pataki, ont été oblitérées par la lecture des thèses les plus contestables de l'ouvrage de R. Grétillat sur *Ostervald et sa théologie* de 1904. On aurait préféré savoir comment les Fidèles de l'Eglise réformée Hongroise ont compris le *tractatus.* Tout indique qu'ils l'ont lu comme un livre d'édification, non en fonction de l'interprétation qu'en a présenté le livre de R. Grétillat en 1904. Non plus en fonction de leur histoire politico-religieuse.

Lazlo Pataki nous apprend que l'Eglise réformée hongroise aurait compté, au début du XVIIIe siècle, quelque mille paroisses[37]. Les Papistes, les Jésuites et la politique de contre-réforme de la Cour de Vienne, visaient à éradiquer le protestantisme de Hongrie. Toutes ces années de tribulations étaient bien peu propices à une révision libérale des traditions protestantes, d'autant plus que les Eglises réformées hongroises vivaient pliées sur elles-mêmes, sans contact avec les Eglises sœurs, de Suisse par exemple.

Nous savons que J.A. Turrettini, professeur à Genève, s'était fait, avant 1737 déjà, l'avocat des Magyars protestants, mal en point sous la botte autrichienne, auprès de la Cour de Londres et de la direction de la SPG. Il aurait dénoncé les enlèvements d'enfants protestants, confiés par la suite à des Couvents ou à des Institutions pédagogiques catholiques. Nous avons déjà mentionné l'intervention financière de la SPG en faveur de la formation universitaire des futurs pasteurs hongrois, dont Vienne avait raccourci les crédits.

---

[35] Un écrit d'Ostervald qui connut 16 rééditions en hongrois.

[36] Voir Budé III/125, du 8 septembre 1714, qui nous apprend que l'évêque de Worcester avait proposé des corrections à l'*Abrégé de l'histoire sainte* d'Ostervald, lequel n'en tint aucun compte. Voir aussi le Furetière qui n'en manque pas.

[37] *O. c.*, p. 92, à en croire Z. Baranyai, cité par Lazlo Pataki.

VII
Réception en Suède en 1801

Quarante-cinq ans après le décès d'Ostervald, paraissait à Stockholm, en 1801, une adaptation du *Traité des Sources (...)* pour servir de littérature d'édification aux paroisses de l'Eglise luthérienne de Suède[38]. Cette adaptation était signée de *Pehr Tolesson S. Theol. Doctor Köngl. HofPredikant Prost och Kyrkoherde.* Ce haut dignitaire de l'Eglise luthérienne de Suède présente J.-F. Ostervald comme ayant été un *grand prédicateur et pasteur à Neuchâtel.* La lecture de cet arrangement convainc tout de suite de sa visée: l'heure était à l'édification des fidèles, l'ère des réformes, prônées par le *tractatus* en 1699, était passée. Pehr Tolosson retient des deux volumes du traité d'Ostervald toutes les invites à la sanctification des conduites intérieures et extérieures du chrétien, non à l'assèchement des sources de la corruption[39]. Il passe aussi sous silence les réformes du culte et des sentiments, si chères au premier pasteur de Neuchâtel.

Cette lecture essentiellement édifiante du manifeste théologico-philosophique de 1699 serait-elle la conséquence de l'avancée victorieuse des Lumières en Europe du Nord? Nous le croyons.

En résumé:

La diffusion du *tractatus* se fit par Amsterdam, Londres, Neuchâtel, Bâle, Leipzig, Francfort et, sur le tard, par Debrenzenben, Copenhague et Stockholm.

Les échos de cette diffusion nous ont appris que le *tractatus* fut reçu avec applaudissements à Londres, à Berne avec irritation, à Berlin de manière mitigée, dans les régions hanséatiques avec grand intérêt, voire avec ferveur. Il se trouva même des missionnaires de sa cause, dans le Grand Duché de Hanovre; qu'il fut accueilli comme un ouvrage d'édification à Copenhague, en Hongrie et en Suède. A la fin du XIXe siècle, Philippe Godet, professeur de Lettres à Neuchâtel, présente, lui aussi, le *tractatus* comme un florilège de sermons, faciles à réchauffer par des

---

[38] Cette adaptation fut intitulée: *J.J.N. Anledning til den Förfllana Christendomens Uphjelpande.*

[39] La dimension *réforme de la société*, inhérent au *tractatus*, était passée sous silence.

prédicateurs en panne de temps ou d'inspiration. Pour Ph. Godet, comme pour les Danois, les Hongrois et les Suédois, le *tractatus* de 1699 n'était plus qu'un livre d'édification. Il avait manifestement fait son temps.

*
* *

Appendice

Les Pietismi *nouvelles vagues* de 1717

Les prédicateurs à la cathédrale d'Ulm avaient-ils vraiment confondu le discours du *tractatus* d'Ostervald avec les doctrines des *Piétismi* d'alors, de ces trublions marginaux du renouveau piétiste du sud-ouest de l'Allemagne, à l'œuvre aussi à Bâle, Zurich et même à Berne? On s'en étonne.

A. Schweizer a puisé une description de ces *Pietismi* dans un document très disert, adressé aux Bourgmestres et aux Conseils (Räthe) des villes de Zurich, Bâle et Berne. Il est intitulé: *Versuchungsstund über die Evangelische Kirche durch neue selbstlaufende Propheten, oder kurze Erzählung, was seit 1689 bis 1717 zu Zürich wegen des übelgenannten "Pietismi" verhandelt worden.* Nous en avons traduit quelques passages pour information.

Ces *Pietismi* ont repris à leur compte, nous dit-on, *les erreurs des Anabaptistes, de Schwenkfels, Paracels, Weigel, Jacob Boehme et d'autres; ils s'opposent au droit de tutelle des autorités sur l'Eglise et ses doctrines. Ils dédaignent la prédication et cherchent à la rendre méprisable. Et voilà pourquoi ils remplissent le monde de livres d'auteurs mystiques: Tauler, Sébastien Francke, Hiels; Hoburg, entre autres, séduisant ainsi les faibles et les femmelettes. Nos autorités (Obrigkeit) se sont opposées, comme d'autres – Dieu merci – à ces agissements perturbateurs, en proclamant un décret contre eux. On trouvera ci-après des extraits d'actes officiels afin de montrer comment l'Eglise a défendu l'enseignement des apôtres (...).*

Ils prétendent que tout chrétien né de nouveau est incapable de pécher. Ils se réclament volontiers du témoignage du Saint Esprit au dedans de leur cœur; de révélations qui leur auraient été faites, et rejettent la doctrine du péché originel. A la source de tous ces débordements on trouve un étudiant du Lunebourg du nom de Wolthers. Il s'en fut souvent à Zurich et à Berne répandre la doctrine de l'impeccabilité (Unsündlichkeit) (...). En 1710, on vit au Toggenbourg un Nicolas Schärer, diacre au Lichtensteig, reprendre ces doctrines avec un zèle qui le fit mettre à pied. Il tenta bien de se justifier à Zurich, mais il apparut qu'il se distançait de la justification par la foi de notre Eglise, de l'enseignement des Ecritures, et confondait ces doctrines avec celle de la sanctification. Il concevait la

foi comme l'observance du Décalogue. Il publia ses idées dans un écrit qui fut réfuté en 1715 à l'occasion d'une Disputatio publique.

Il faut reconnaître que certains des thèmes retenus contre les *Pietismi* se retrouvent dans le *tractatus* d'Ostervald. Mais présentés dans un tout autre contexte. L'erreur des prédicateurs d'Ulm est tellement grossière, s'agissant de professeurs en théologie, que l'on hésite à les prendre au sérieux. Nous retrouverons le même cas de figure à la fin du XIXe siècle, quand le Réveil romand s'en prendra à la légende dorée d'Ostervald. Le Réveil aussi se prononce, comme les prédicateurs d'Ulm: en toute méconnaissance de la personne et de la théologie du pasteur de Neuchâtel. A Ulm en 1717, comme dans les pays romands au XIXe siècle on menait bataille non pour la vérité historique, mais pour propager la vraie foi.

CHAPITRE XVII

DESTIN EUROPÉEN DU *CATÉCHISME* DE 1702

Argument

Ce chapitre rappelle la naissance et la mise en œuvre, à Neuchâtel, du *Catéchisme de 1702,* puis évoque sa carrière européenne. Nous nous intéresserons aussi, chemin faisant, à son architecture, fouillerons ses infra-structures, tout en restant attentifs à l'originalité de son interprétation du credo, la Loi de Dieu, les sacrements, c.à.d. des textes classiques abordés par les catéchismes[1]. Nous voyons dans ce manuel un chef d'œuvre, comme nombre d'auteurs anglais, hollandais, allemands et même francophones avant nous. Nous rappellerons leur témoignage.

I
Le *Catéchisme* neuchâtelois

Le Furetière de 1704 définit le terme *Catéchisme* comme suit: *livre ou prédication qui contiennent les instructions de la foi qu'un Chrétien doit savoir.* Le Furetière rappelle que les catéchismes sont nés à la demande du concile de Trente. La *République française* se donna des catéchismes politico-religieux. Leur but était le même que celui d'Ostervald: apprendre à *nos peuples* les conditions de leur bonheur.

Voici quelques titres de manuels catéchétiques politico-religieux, parus au XVIIIe siècle en France, animés par la recherche du bonheur du genre humain.

- 1765, Le *Catéchisme de l'Honnête Homme,* traduit du grec vulgaire par D.L.F.R.D.C.D.;
- 1766: *L'Evangile de la raison*;
- 1779-1780: *Le catéchisme des christicoles*;
- 1789: *Le Catéchisme National*;

---

[1] On trouvera en annexe un inventaire des éditions connues en langues étrangères du *Catéchisme,* et de divers *Abrégés* et arrangements, publiés au XVIIIe siècle.

– 1789: *Le Catéchisme du Genre Humain*;
– 1790: *Le petit catéchisme patriotique à l'usage des pauvres d'esprit*;
– 1791: *Le Catéchisme du Curé intersecté.*

Ces catéchismes de la fin du XVIIIe siècle portent, plus encore que celui d'Ostervald de 1702, le souci des Lumières: faire savoir aux Hommes les sentiers de leur *majorité* (comme le résumera Kant), de leur liberté, de la rigueur morale d'une religion éclairée, car le bonheur de l'Humanité est à ce prix.

Il suffit, pour s'en convaincre, de relire la page du catéchisme où Ostervald enseigne que *la religion est la plus importante des connaissances, parce qu'elle peut seule nous rendre parfaitement heureux.* Le Catéchisme du Palatinat interrogeait: *quelle est ton espérance en la vie et la mort?* La réponse prévue disait: *mon espérance dans la vie et la mort c'est Jésus-Christ*[2]. Il n'y était encore question ni de connaissance ni de quête du bonheur. Ce vocabulaire est un signe de la percée des temps nouveaux, chez Ostervald déjà[3].

Ostervald se voulait un catéchiste des Lumières. Son manuel porte en effet déjà le label du XVIIIe siècle, même qu'il conserve les structures religieuses, politiques et philosophiques du passé[4]. Ces structures se font jour dès que l'on compare le manuel d'Ostervald avec l'enseignement que nous a laissé Samuel Bourgeois, ancien pasteur rousseauiste, professeur de morale à la *Maison de Charité* de Neuchâtel, pendant les années 1750-1770[5].

---

[2] Voir: *Essai sur le catéchisme de Heidelberg*, Ed. Grenier, Lausanne, 1885.

[3] Le catéchisme de Spener enseignait les sentiers de la *Glückseligkeit* ou *Gottseligkeit* (bonheur de l'âme en Dieu).Ostervald a rompu avec toute tradition mystique, espagnole ou rhénane. Il a emprunté sa conception du bonheur au *De officiis* de Cicéron.

[4] L'auteur nous a laissé un manuscrit en deux volumes, prêt à l'édition, mais jamais imprimé. Il est conservé aux archives de la famille Jéquier au domaine de la Lance, à Concise (Vaud).

[5] Pour plus ample informé voir notre étude: *Cicéro redivivus (...)* in: *Mélange de littérature et de civilisation latine, offert au professeur André Schneider*, Neuchâtel/Genève, 1997, p. 391 s.v.

a) Catéchèse neuchâteloise

Une lettre d'Ostervald du 12 juin 1683 informe L. Tronchin, que l'Eglise de Neuchâtel le nommera diacre de la ville, au lendemain de sa consécration. Le diacre était chargé, à cette époque encore de la catéchèse. Ostervald demande à son maître à penser d'hier: *je vous supplie bien humblement de me dire votre avis sur la manière de catéchiser que vous approuvez le plus, et de m'indiquer l'auteur, s'il y en a, qui s'y prenne comme il faut. Cela m'embarrasse d'autant plus que nous n'expliquons pas ici le Catéchisme de Calvin, mais le petit catéchisme du Palatinat.*

Cette lettre témoigne de l'envie du jeune Ostervald de changer et de manuel et de méthode[6]. Il s'en ouvrit à Tronchin, certain d'être compris et approuvé. La réponse du professeur de Genève s'est perdue. Mais le *Traité des sources (...)* plaidera en 1699, seize ans plus tard, la même cause. Ostervald entra en fonction le 6 mai 1686. Il avait vingt trois ans. Le succès fut immédiat.

L'instruction religieuse se donnait alors les dimanches après-midi, dans le cadre d'un culte destiné à l'enfance. Y assistaient le personnel de maison (une fois vaisselle faite?). D. Durand de Londres en décrit le déroulement avec les yeux de l'enfant qu'il était alors, car il y avait lui-même assisté: *on vit des personnages de tout âge et de tout rang assister en foule à ces Catéchismes.* A l'en croire, Ostervald aurait présenté, dans ces cultes pour enfants, une sorte de *système complet de théologie et de religion très instructif* [même] *pour les savants*[7].

Plus tard, Ostervald déplaça cette heure de catéchisme du dimanche après-midi au samedi matin[8]. Il en défendit l'accès aux adultes et substitua au culte traditionnel un enseignement plus scolaire. Le ministre,

---

[6] Voir lettre à Tronchin du 19 mars 1701. Ostervald y énumère les questions non encore résolues au soir de la rédaction de son catéchisme.

[7] Durand/Henriod ajoute, p. 34: *C'était là un de ses grands talents; le domestique le plus simple y comprenait ses devoirs, tout comme le magistrat le plus éclairé. Par ce moyen il ramena tout le troupeau à ces exercices salutaires (...); les conseillers, les avocats, les beaux esprits même, augmentaient la foule, et chacun s'en retournait édifié. Des étrangers en grand nombre, voyageurs, ministres du refuge, catholiques même voulurent entendre le jeune catéchiste, et tous s'étonnaient que l'on put dans cette branche de la prédication exciter si vivement l'intérêt.*

[8] Le récit du passage du catéchisme/prêché du dimanche après-midi en catéchisme dialogué du samedi matin se lit dans *Corr. Tron/Ost.* du 10 novembre 1701.

par exemple, ne montait plus en chaire. Pour être plus proche des catéchumènes? Pour ne pas noyer dans la solennité sacré un enseignement soucieux d'être en prise directe avec la vie quotidienne? De cette nouvelle méthode pédagogique naîtra, 15 ans plus tard, le manuel de 1702[9].

La lettre à Tronchin du 10 novembre 1701, nous apprend encore qu'Ostervald avait aussi changé de mode de recensement. Les ministres de Neuchâtel passaient dans les familles pour établir la liste des enfants en âge d'être catéchisés. Pour conscientiser les familles? Peut-être. Puis il avait demandé aux maîtres d'école d'amener les enfants au Temple en formation groupée. Le besoin d'une discipline plus ferme se serait-il fait sentir?

La cérémonie de Ratification *célébrée à Berlin*

Le ministre de Berlin, Daniel Ancillon, apprend à Ostervald que le Roi de Prusse avait célébré la confirmation de son fils en la Chapelle royale en suivant la liturgie de *Ratification,* adoptée à Neuchâtel en 1700. *Notre manière de recevoir les catéchumènes,* écrit Ostervald à Tronchin, *est fort goûtée à Berlin par les pasteurs de la Cour, et on me marque que le Prince Royal a été reçu à la Ste Cène après avoir rendu publiquement raison de sa foi, précisément de la même manière que notre Eglise reçoit les enfants*[10]. Cette lettre confirme notre conviction: la cérémonie de confirmation était donc en usage à Neuchâtel, avant même la sortie du Catéchisme de 1702[11].

Ostervald avait baptisé cette cérémonie *Ratification,* un terme pris du langage juridique, à l'allure plus virile que celui de *confirmation.* C'est en fonction de cette cérémonie qu'Ostervald allait construire son nouveau catéchisme.

---

[9] David Durand, le premier biographe d'Ostervald, a vécu cette réformation du catéchisme à Neuchâtel. Il en donne (en 1778) une description vivante qui en souligne la nouveauté.

[10] Voir lettre à Tronchin du 14 août 1700: *Nous avons aussi réglé la forme d'examiner et de recevoir les catéchumènes à peu près de la manière que j'ai parlé dans un endroit de mon livre. J'en ferai passer l'acte à notre prochaine assemblée.*

[11] Lettre à Tronchin du 25 octobre 1702. On y lit encore: *M. Ancillon reçut 12 catéchumènes aux Cènes de septembre de cette manière, et il croit que d'autres l'imiteront.*

Ostervald à la recherche d'un modèle anglican?

Le 29 avril 1701, Charles Masson répond à trois lettres d'Ostervald restées en suspens[12]. Ostervald priait *l'Illustre Société* de lui procurer un catéchisme anglais récent pour s'en inspirer. Curieuse requête et curieux mutisme.

Charles Masson, décida-t-il, de son propre chef ou mandaté par l'évêque G. Burnet, son patron[13], de répondre et de recommander à Ostervald un ouvrage *en anglais* en deux parties: la première s'adressait aux jeunes enfants, la seconde aux personnes d'âge plus mûr. La préface à cet ouvrage lui semblait riche en conseils pédagogiques[14]. Masson assurait à son ami Ostervald, qu'il lui suffirait (pour s'en inspirer) d'en *retrancher ce qu'il y a de papiste*. Curieuse réponse.

Ostervald, en quête d'un catéchisme anglican modèle, surprend. Le mutisme de l'*Illustre Société* intrigue. La réponse superficielle de Ch. Masson étonne. A moins que nous voyons un problème là où il ne saurait y en avoir. Pourtant il faut parfois s'interroger. Ostervald, nouvellement nommé, développait-il un zèle intempestif? La SPCK refusait-elle d'entrer en matière? La réponse de Masson était-elle un placebo? Car Masson savait qu'Ostervald ne possédait pas l'anglais[15], et que, de toute évidence, l'ouvrage qu'il recommandait à Ostervald ne répondait pas à l'attente du ministre neuchâtelois, ni par sa facture, ni quant au fond. Au reçu de cette lettre, il ne restait à Ostervald qu'à *tout tirer de son propre fond*[16]. C'est ainsi qu'il advint, que le Catéchisme de 1702, rédigé à Neuchâtel, ne devra rien à l'Eglise anglicane, contrairement à ses réformes liturgiques.

---

[12] Celles des 11, 21 mars et 6 avril 1701.

[13] La lettre de Ch. Masson n'est pas signée, bien que de sa main.

[14] Lettres du dossier Ostervald conservées aux A.E.N.

[15] Voir *Corr. Tron/Ost.* du 11 février et du 25 mai 1705.

[16] Comme il fera, *expressis verbis,* en rédigeant, dans les années 1715, les *Arguments et Réflexions*, que Joh. Chamberlayne se préparait à traduire en anglais, et la SPCK à imprimer à Londres.

Le nouveau Catéchisme

Ostervald, après avoir instauré la cérémonie de *Ratification* en 1700, se mit à rédiger le nouveau Catéchisme, en 1701, mais Berne lui ayant confisqué son premier manuscrit, notre auteur reprit ses vieux brouillons (on disait alors *brouillards*), et travailla d'arrache-pied à la seconde version de son *Catéchisme familier.* Il sortit de presse à Genève en décembre 1702.

Remis aux mains des enfants au courant de l'année 1703, le nouveau catéchisme leur était exposé deux fois l'an[17]. Ostervald exigea de plus que les enfants apprissent par cœur toutes les 248 pages du nouveau manuel[18]. Quel luxe de précautions pour être sûr d'être bien entendu[19]. Plus tard il mettra une sourdine à ses exigences, et marquera d'une étoile les passages à apprendre par cœur.

L'instruction religieuse d'Ostervald fit jaser[20]. MM. de Berne lui trouvèrent un relent d'ésotérisme de mauvaise augure. La déclaration quasi monacale des catéchumènes lors de la cérémonie de *Ratification*, où ils déclarent *renoncer au Diable, au monde et aux plaisirs de la chair,* pourrait être le seul trait qui a pu donner naissance à de telles rumeurs.

---

[17] Budé II/210, lettre non datée.

[18] Dans le *Musée Neuchâtelois* de 1897, V. Humbert écrit: *Tous les Neuchâtelois de notre génération, ainsi que leurs devanciers pendant une période assez longue, ont acquis une connaissance approfondie du Catéchisme d'Ostervald, qu'on mettait entre les mains des jeunes écoliers. Il les suivait dans leurs leçons de religion et ne les quittait que lorsqu'ils quittaient leur instruction religieuse. On peut conclure de ce fait à l'action unique en intensité que l'auteur de ce livre a exercé sur des générations successives (...). Nous avons entendu le professeur Charles Prince affirmer que le caractère national de ce peuple en a reçu une empreinte profonde et par conséquent plus durable.* Le professeur Charles Prince connaissait son peuple, mais l'originalité culturelle (c'est-à-dire historique, philosophique, théologique et éthique) du catéchisme d'Ostervald?

[19] La cérémonie de Ratification était précédée par six semaines de préparation intensives. Voir les études du professeur A. Guillebert (loc. c., p. 342) qui en rapporte le programme, et celle du professeur Corsevant publiée dans le *Journal de l' Eglise nationale* du 29 novembre 1930.

[20] Ostervald apprenait à ses catéchumènes ce qu'il fallait *croire* et *faire* pour être sauvé. Tout le monde en tombe d'accord. Mais on s'étonne de voir D. Durand insister sur le *système complet de théologie,* qu'aurait enseigné Ostervald à ses catéchumènes. MM. de Berne, nous l'avons vu plus haut, y ont perdu leur latin. D. Durand juge, de Londres, du catéchisme *post-eventu.*

La catéchèse neuchâteloise passe aux mains du collège pastoral de la Ville

Au lendemain de la promotion d'Ostervald au rang de premier pasteur de Neuchâtel, en 1699,l 'enseignement catéchétique revenait de droit au nouveau diacre. Mais voici qu'Ostervald décréta que cet enseignement relèverait désormais de la responsabilité collégiale des Pasteurs de la ville; le nouveau diacre ayant suffisamment d'occupations par ailleurs. Ostervald visait-il à faire de l'instruction de la jeunesse sa chasse gardée? Non par égoïsme ou orgueil mal placé, mais par conscience professionnelle. Son manuel allait sortir en librairie. Il entendait le roder lui-même. C'est par ce détour qu'il resta le maître-catéchète de l'Eglise de Neuchâtel. Il dut faire face aux attaques de l'Orthodoxie de la *Formula Consensus*, tout en se réjouissant du succès londonien, puis européen de son manuel. La marginalisation du catéchisme de 1702 par les manuels imprimés à Genève, à Lausanne, à Berlin, voire par l'Eglise française de Bâle ne pouvait que l'attrister.

*La dédicace du Catéchisme à l'*Illustre Société de Londres

Nous avons vu plus haut déjà qu'en recevant le projet du texte de la dédicace à son Catéchisme, la SPCK le renvoya à Ostervald en le priant de l'adresser à la SPG. Ostervald s'exécuta. Il changea l'adresse, non le contenu, comme le lui suggérait Londres. Cette dédicace témoigne de la ferme volonté d'Ostervald d'inscrire son enseignement dans la mouvance de l'*Illustre Société de Londres*, dont il venait d'être nommé membre.

Faisons le point en rappelant quelques dates repères. En janvier-février 1701, Ostervald est coopté par l'*Illustre Société* comme membre correspondant (c'est-à-dire comme non résident à Londres). En 1702 il est versé d'office à la SPG, à laquelle il dédie son Catéchisme en 1703. La SPCK imprime le manuel traduit et subventionne sa réédition londonienne francophone. Les lettres d'Ostervald, des 9 mai et 18 août 1703 , nous apprennent que Londres avait immédiatement mis la traduction anglaise en usage dans les *Charity Schools*. *L'Abrégé de l'histoire sainte* qui ouvre le catéchisme, était distribué gratuitement aux enfants par la SPCK. Les Révérends des *Charity Schools* étaient invités à acheter les deux parties du catéchisme: celle qui traite de ce qu'il faut *croire*, et celle qui enseigne ce qu'il faut *faire* (pour être sauvé), pour servir de *livre du maître*. La

British Library de Londres a établi une longue liste de rééditions de la version anglaise du Catéchisme de 1702. On peut en déduire que son succès fut important.

L'Abrégé du Catéchisme de Neuchâtel *de 1734*

Le professeur G. Polier de Lausanne retoucha plusieurs fois le catéchisme de Neuchâtel, à partir de 1708. En 1750, il en fait imprimer une édition vaudoise, à laquelle nous ne nous arrêterons pas. H. Vuilleumier diagnostique[21]: quand Polier retouche le texte d'Ostervald, il *opère un véritable remaniement (...) plus orthodoxe à certains égards. Polier est, à tout prendre, encore moins évangélique que ne l'était Ostervald.* La version vaudoise est déjà un essai de marginalisation du texte originel de 1702.

Un *Abrégé* du même catéchisme d'Ostervald fut publié à Genève en 1734, à la demande du pasteur Jacob Vernes, appuyé par le professeur J.A. Turrettini[22]. Il devait servir à l'instruction religieuse des Eglises genevoises. Il parut sous le titre: *Abrégé de l'histoire Sainte et du Catéchisme par J.F. Ostervald (...).* Nous voyons dans cet abrégé genevois un nouvel essai de marginalisation du catéchisme neuchâtelois de 1702.

Cet *Abrégé* ramenait le catéchisme de 1702 de 248 à 177 pages. Il gagne de la place, mais perd une partie de son fond originel. Il est vrai que le catéchisme de 1702 était un traité de théologie des Lumières plus qu'un manuel d'instruction religieuse pour enfants *parvenus à l'âge de raison.* On assiste, par exemple, au retour de la méthode d'exposition traditionnelle du Décalogue. Nous avons déjà dit qu'elle fut abandonnée en 1702, et remplacée par la méthode chère à H. Grotius, S. Pufendorf et J. Barbeyrac. Ils traitaient, tous trois, avant Ostervald de: *nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, puis des devoirs envers nous-mêmes.* L'abrégé de Genève aborde commandement après commandement, selon l'usage traditionnel. Autre retour en arrière: la cérémonie de *Ratification*

---

[21] *La religion de nos Pères; o. c.*, p. 83.

[22] L'abrégé du Catéchisme tarde, parce que le libraire en a encore 500 ou 600 exemplaires de l'ancien en stock, *car il venait d'en faire une nouvelle édition à Yverdon,* Budé III/182, lettre du 13 novembre 1732. Pour les difficultés rencontrées voir: Budé III/186, lettre du 27 janvier 1734. *Il y a un endroit dans mon Abrégé [du catéchisme] qui m'a embarrassé. C'est sur le St. Esprit.*

est redoublée dans l'*abrégé* de Genève par une cérémonie de *Confirmation des vœux du Baptême,* de type traditionnel.

L'usage du catéchisme abrégé de 1734 se généralisa, rattrapa et dépassa celui de 1702, même à Neuchâtel. Une petite rue grimpante, derrière la gare de la ville capitale, se nomme aujourd'hui encore: chemin du Petit Catéchisme. L'usage au choix des deux versions fera appeler le catéchisme de 1734: le *petit catéchisme*; celui de 1702 *le grand*; au Canton de Vaud on surnommera le catéchisme originel *le catéchisme de la cure*, parce qu'il faisait office, ça et là, de catéchisme supérieur[23]. Il semble que les jeunes générations n'étaient plus à la hauteur des exigences intellectuelles du jeune Ostervald du début du siècle. L'Eglise française de Bâle disposait aussi de deux catéchismes: celui originel d'Ostervald et un catéchisme plus sommaire signé de P. Roques, porté par le même esprit que celui de Genève. L'Eglise huguenote de Berlin se donna aussi (en 1757) un *Abrégé* du catéchisme d'Ostervald, déjà en langue allemande Nous verrons plus loin que le professeur A.E.H. Formey, de l'Académie de Berlin proposa en 1747, à l'*Armenschule* de Berlin de mettre entre les mains des enfants de la dite école, un catéchisme de 1686[24], signé d'un cartésien anonyme, réfugié à Londres. (Nous allons y revenir plus loin).

Mais là où les premiers compagnons d'Ostervald se font un devoir de conscience de revoir la copie du maître-catéchète de Neuchâtel, des ministres catéchistes, en toute l'Europe protestante, adoptèrent les options philosophiques, éthiques et théologiques du Neuchâtelois. Du moins à en croire Benjamin Carrard, dit de Vienne, auteur du XVIIIe siècle, que nous avons cité plus haut, et Pierre Wernle, historien du protestantisme en Suisse au XVIIIe siècle[25].

Quelles raisons déclenchèrent à Genève, Lausanne, Bâle, Berlin et ailleurs peut-êre encore, cette volonté de domestiquer le grand Catéchisme neuchâtelois? La sévérité éthique, quasi monacale? Peut-être. Ce fut en tous cas la raison qui motiva le refus de l'Eglise française de Rotterdam, d'adopter le catéchisme d'Ostervald à sa diffusion en 1703.

---

[23] Voir: *La Religion de nos Pères, o.c.*, p. 70.

[24] Il parut à Halle et à Leipzig en 1756 en français sous le titre: *Catéchisme raisonné.*

[25] *Der schweizersiche Protestantismus im XVIII. Jahrhundert* – 3 vol. Tübingen (Mohr), 1923.

II
Accueil européen

Le *Catéchisme* de 1702 connut, hors la Romandie, trois centres de floraison: Londres, Amsterdam et Bâle. Il fut réimprimé, traduit, recomposé: en français, anglais, hollandais, allemand et en niederduytch (ou vieux flamand). Nous en rappellerons les multiples éditions en annexe de ce chapitre[26]. En 1706 une traduction allemande s'en publiait à Francfort[27]. En Helvétie, le manuel essaima à Genève, à Lausanne, et même à Berne. Notre annexe présente une liste des éditions suisses et de leurs révisions.

Applaudissements et succès

Nous avons déjà rapporté ailleurs et en d'autres temps, les aventures des manuscrits de ce *Catéchisme*, à Berne d'abord, puis à Genève. Gilbert Burnet de Salisbury et l'évêque de Worcester décidèrent de son succès en librairie[28]; en traduction française d'abord, en traduction anglaise en 1704, ensuite. Les deux évêques avaient reconnu la couleur de l'enseignement du manuel et l'avaient applaudi en connaissance de cause. Mais la question de son orthodoxie n'en fut pas moins soulevée, du moins par les Huguenots émigrés à Londres. En voici une anecdote révélatrice.

Vous avez dit Orthodoxe*?*

En tête de la réédition londonienne de 1703 du catéchisme en langue française, on lit l'argument de vente suivant:

L'éditeur rappelle que ce manuel ne fut publié qu'après avoir *été examiné par de célèbres théologiens de son corps.* Une *Approbation* de la Vénérable Classe de Neuchâtel, (imprimée en ouverture du manuel) témoigne en effet du caractère orthodoxe du catéchisme. Puis l'éditeur rappelle les premiers succès en librairie du manuel: *il a été reçu dans l'une et dans l'autre langue avec tout l'applaudissement imaginable.* Suit

---

[26] Nouvelle édition en 1724.

[27] D'un traducteur inconnu, lettre à Turrettini du 10 novembre 1706, Grétillat, *o. c.*, XVI/28.

[28] Plus tard par l'archevêque de Cantorbery W. Wake, et par le Dr. S. Clarke de Londres. Ce dernier était alors homme lige d'un Isaac Newton aux prises avec Leibniz.

un petit panégyrique: *Le premier ouvrage de l'auteur sur les Sources de la Corruption avait déjà fait paraître d'une manière si éclatante et si avantageuse sa piété, son zèle, son savoir, sa solidité, sa netteté et son adresse à bien démêler les matières les plus difficiles, que l'on ne pouvait rien attendre de la plume de cet excellent homme qui ne fut d'une très grande utilité pour l'édification de l'Eglise. Cette attente se trouve heureusement remplie, et même dans une mesure qu'on n'aurait auparavant pu se promettre. On ose dire, sans craindre de faire aucun chagrin ni la moindre injustice à personne, que ce catéchisme surpasse tous ceux que nous avions, et que l'on n'avait encore rien vu de si parfait en ce genre. On y trouve plusieurs matières nécessaires pour l'instruction des véritables chrétiens, pour la conduite et la règle de leur vie et pour la direction de leurs mœurs, lesquels ne se trouvent point dans les autres, et elles y sont, comme tout le reste, particulièrement traité d'une manière très exacte, très éclairée, solide et très conforme aux principes de notre sainte Religion*[29]. Il faut rappeler que dans cette affaire, personne (ni Ostervald, ni la Vénérable Classe, ni l'éditeur huguenot londonien) ne visait à tromper le lecteur. L'Orthodoxie de l'Eglise Réformée de France n'était pas identique à celle imposée aux Eglises de Suisse par la *Formula Consensus*. En France et à Neuchâtel on se recommandait de l'*orthodoxie douce,* en Suisse alémanique la droite orthodoxie était imposée à tout le pays par les *ministres rigides et zélés.* A Neuchâtel et à Londres, les Novateurs entendaient promouvoir l'orthodoxie douce.

D. Durand, revenant sur le même sujet, fait de l'efficacité pédagogique du manuel la preuve évidente de son orthodoxie (*douce*). D. Durand ne craint pas d'affirmer que les catéchismes de Dubourdieu, de Drelincourt, de Heidelberg et de Lenoir, alors fort prisés, étaient *assez défectueux,* pour mieux souligner les mérites du manuel d'Ostervald, pour être *à la portée de tous les catéchumènes, clair et sensé.* Et de préciser: *il parle au cœur aussi bien qu'à l'esprit, et on ne peut le lire sans en être touché.* Il ajoute encore: qu'il fut *généralement goûté, non seulement en Suisse, en France et en Allemagne, mais surtout en Angleterre* (...). Il *n'y eut que quelques critiques de bas étages qui témoignèrent quelques doutes sur l'orthodoxie de l'auteur.* Or, D. Durand sait pertinemment qu'Ostervald était pajoniste, c.à.d se situait à des lieues de l'Orthodoxie des Réformés de Suisse.

---

[29] Extrait du texte annexé à la lettre du 3 avril 1704 à Tronchin.

D. Durand se donne un alibi en contant l'histoire du libraire/éditeur qui, décidé à réimprimer à Londres le manuel de langue française[30] d'Ostervald, se découvrit quelques hésitations. Pour garantir ses arrières, il demanda au pasteur de Graverol, réfugié huguenot, de se porter garant de l'orthodoxie (à la française) d'Ostervald, ce que le ministre fit sans hésiter. Le libraire répéta l'entretien comme suit: *M Graverol si justement estimé par sa piété, par son zèle et par son savoir, a bien voulu, à la prière du libraire, déclarer par écrit, (...) que la doctrine lui parut fort orthodoxe parce que conforme à la foi des Eglises réformées ce qui le rend digne d'une louange particulière.* Le libraire tout heureux, imprima la lettre du ministre à la tête de sa réédition[31]. *C'est ainsi,* conclut Durand, *que le livre fut réimprimé à Londres, où il se débita à merveille. M. Ostervald informé du fait, écrivit une lettre de remerciements à Graverol*[32]. Une lettre de Ch. Masson à Ostervald, du 27 février 1704, nous apprend que la SPCK subventionna cette réédition pour en abaisser le prix, et le vendit un shilling l'exemplaire[33].

Un catéchisme pilote

Après avoir inauguré sa carrière européenne à Londres, sous la casaque de l'Orthodoxie réformée de France, le Catéchisme fit école et fut bientôt salué comme un manuel qui remettait en lumière le christianisme (non paulinien) des origines et la morale *sublime* du sermon sur la Montagne. Manifestement la référence au christianisme pré-paulinien s'était substitué au label *orthodoxe* qui avait fait vendre le *Catéchisme familier* de 1702 à Londres.

---

[30] La SPCK prit à sa charge l'impression des Catéchismes traduits en anglais par H. Vanley, et Ostervald fit bénéficier de ses royalties un des employés de la SPCK désireux d'ouvrir une *Charity School* dans le pays où il vécut enfant. *Corr. Tron/Ost.* du 9 mai et du 18 août 1703.

[31] On en trouvera une copie en annexe à la lettre d'Ostervald à Tronchin du 3 avril 1704.

[32] Voir Durand/Henriod, *o. c.*, p. 47 à 49.

[33] Le 27 février 1704, Ostervald fait savoir à Tronchin que la SPCK *à laquelle j'ai dédié mon catéchisme, a résolu de m'écrire sur les fruits que fait cet ouvrage en Angleterre où il a beaucoup de débit, et de m'envoyer un exemplaire, relié en maroquin du Levant, afin que je le mette dans ma bibliothèque comme un monument de la bienveillance de ces Messieurs.*

Résumons le témoignage très typé, déjà cité,que Gérard Benjamin Christophe Carrard, dit Carrard de Vienne, rendit au manuel d'Ostervald[34]. Il affirme, en son nom personnel et de celui d'autres jeunes ministres du Refuge, que le catéchisme de Neuchâtel avait ouvert la voie à un enseignement chrétien adapté aux temps nouveaux. Autres témoignages: celui du pasteur Daniel de Superville, ministre d'une communauté de Huguenots de Rotterdam[35]; celui de l'*Oberkonsistorial Assessor,* Dr. V.E. Löscher, de Dresde. Ce dernier disait préférer le Catéchisme de Neuchâtel à ceux d'auteurs luthéro-piétistes, parus à la même époque. Le témoignage aussi de l'évêque Fénelon de l'*Eglise de France.* Il disait reconnaître dans le manuel d'Ostervald, un éducateur des consciences[36]. Le témoignage encore des Vaudois du Piémont qui enseignaient le catéchisme d'Ostervald dans le dialecte de leurs montagnes, avant qu'il ne s'imprima, en italien, à Londres en 1754[37].

Dans les années 1725-1730, l'*Illustre Société de Londres* décidait d'une traduction arabe du Catéchisme, dont 5.000 exemplaires devaient être distribués au Moyen-Orient, c'est-à-dire: en Syrie, en Mésopotamie, en Palestine et en Egypte? Le projet se réalisa à partir de 1728[38]. Le *Catéchisme* fit ainsi connaître Ostervald, non seulement dans les pays du

---

[34] Christophe Carrard, dit de Vienne, est le traducteur du catéchisme de Samuel Clarke, paru sous le titre: *Explication du Catéchisme de l'Eglise d'Angleterre par feu M Samuel Clarke (...) traduit de l'anglais sur la troisième édition.* Amsterdam, 1737.

[35] Nous avons déjà signalé le jugement quelque peu réservé de D. de Superville et de son Consistoire face au manuel d'Ostervald et ce qui s'en suivit.

[36] Voir les *Particularitez* de 1747.

[37] *Compendia dell'istoria sacra et del Catéchismo – ora del idioma Francese tradotto in lingua Italiania par uso dello gioventa nelle chiuse christiane della Bregallia.* – Londres, 1754.

[38] On trouvera, en annexe de ce chapitre, trois listes: une première des éditions et versions en langues étrangères du *Catéchisme*; une seconde fait l'inventaire des rééditions et traductions de l'*Abrégé de l'Histoire Sainte,* sorte d'initiation à l'enseignement des doctrines et de la morale du Catéchisme. On trouvera enfin une liste des réimpressions et traductions du seul *Abrégé de l'Histoire Sainte.* Le débit en fut tel, que J.-J. von Allmen, impressionné par une telle débauche de papier d'imprimerie, décida que ces quelques pages firent d'Ostervald le *Grand Homme* des Neuchâtelois. Voilà son texte: *Le nombre des éditions qui en ont paru depuis l'origine est inconnu, et celui des exemplaires incalculables. On peut admettre sans exagération que, pour le canton de Neuchâtel seul, il dépasse le chiffre de trois cent mille exemplaires.* La Principauté comptait alors 25.000 habitants. Il se réfère à la p. 51 de la plaquette de Durand-Henriod.

Refuge de l'Europe du Nord, mais encore dans quelques pays méditerranéens. L'*Illustre Société* fit vendre l'*Abrégé de l'histoire sainte,* (qui ouvre le catéchisme) dans de multiples comptoirs anglais[39].

III
L'opposition au Catéchisme

L'opposition au Catéchisme d'Ostervald ne manqua pas. MM. les Ecclésiastiques de Berne le condamnèrent au pilori pour déviation doctrinale, au nom de l'Orthodoxie de la *Formula Consensus*. Celle du professeur Ph. Naudé de Berlin, partisan d'un Calvinisme pur et dur. Nous en avons rappelé les arguments plus haut. Même l'Eglise de France dénigra le manuel d'Ostervald. Les autorités judiciaires de Bordeaux le firent brûler par la main du bourreau.

Charles Augustin Coquerel nous rapporte que Montesquieu, l'auteur des *Lettres Persanes*, le traita de *mauvais livre.* Il raconte aussi comment et pourquoi le Parlement de Bordeaux fit (en 1758) lacérer et brûler par la main du bourreau 5.928 exemplaires de *L'Abrégé de l'Histoire Sainte et du Catéchisme* de 1734 (réimprimé à Cologne) pour le motif suivant: *leur titre seul, qui annonce la désapprobation, dit en même temps leur condamnation*[40]. Curieux argument juridique au siècle des Lumières!

Il est vrai que l'Eglise protestante dite *du Désert* l'adopta *de facto au* premier Synode du Désert de 1744, comme conté plus haut. Il se vit marginalisé par un *Précis* qu'en proposa Paul Rabaut en 1749. Cent cinquante ans plus tard, les iconoclastes anti-ostervaldiens du Réveil n'en finirent plus de crier haro sur *Ostervald et sa théologie.*

J.F. Ostervald et J. Wesley, le père du Méthodisme

Le Réveil romand fut l'enfant et le champion, tout à la fois, du fondamentalisme méthodiste anglo-saxon au XIXe siècle. En découvrant

---

[39] La SPCK envoya le manuel aux comptoirs anglais de: Terre Neuve, Maryland, Pennsylvanie, aux Bahamas, en Jamaïque, à Delagoa (côte africaine de l'Océan indien), *dans le Mozambique,* aux Indes Orientales. Nous devons ces renseignements à l'archiviste et *libraryan* de la SPCK, M. E.A. Barker de Londres (lettre du 16 novembre 1983).

[40] Voir: Athanase Coquerel, Charles Augustin fils: *L'histoire des Eglises du désert (...),* Paris, 1841, p. 260.

qu'Ostervald avait toujours été un *libéral* haut de gamme, A. Bauty déclencha un scandale, en sorte que le Réveil vit en Ostervald l'ennemi par excellence[41]. La sincérité et la droiture des Hommes du Réveil ne sont pas en cause. Deux anachronismes furent la cause de leur iconoclasme anti-ostervaldien. Il ne connaissait d'Orthodoxie que fondamentaliste, et ignorait l'histoire des combats, celle des options philosophiques historiques et juridiques du ministre neuchâtelois. Le Réveil le considéra comme un auteur libéral du XIXe siècle. Or, son destin s'était joué à cheval sur le XVIIe et le XVIIe siècle.

On sait que le père du méthodisme anglais au XVIIIe siècle, John Wesley (1703-1791), s'était distancé, tout comme Ostervald, de l'orthodoxie anglicane de commande en sa patrie, pour mieux prêcher (encore comme Ostervald) la *vraie piété qui sauve.* On sait aussi qu'il fit savoir *urbi et orbi* qu'il partageait les opinions des Arminiens[42], ce dont Berne faisait un crime à Ostervald. Mais ce dernier ne brisa pas ouvertement, comme J. Wesley, avec l'Orthodoxie traditionnelle. Prudence oblige. Il demeure que les positions des deux réformateurs étaient fort proches. H. Vuilleumier écrira, au début du XXe siècle, qu'Ostervald fut un *orthodoxe libéral*, formule paradoxale, pour caractériser le visage de Janus de la théologie du Catéchisme. Aurait-il utilisé la même formule pour présenter le pieux arminien Wesley, le grand-père spirituel du Réveil? Il n'aurait pas osé. Et pourtant Wesley, comme Ostervald, étaient bien à la fois Orthodoxe et Libéral.

IV
Architecture et infrastructures du Catéchisme de 1702

a) Du but visé par le Catéchisme

R. Grétillat rappelait, avec raison, dans son livre de 1904, que le catéchisme d'Ostervald entendait œuvrer à *l'avancement dans la piété et dans l'Amour de Dieu.* Mais il faut bien voir que cette définition d'Ostervald avait un autre sens au début du XVIIe siècle qu'à l'époque du Réveil, c'est-à-dire à la fin du XXe siècle.

---

[41] On sait qu'Ostervald passait en Romandie pour le champion de l'orthodoxie.

[42] On sait que le Journal du mouvement méthodiste se nomma *L'Arminien* par la volonté expresse de son fondateur.

S. Werenfels voulait ce catéchisme au service de la réunion des Protestants[43]. H. Vuilleumier était persuadé que ce manuel était destiné aux enfants de l'Ecole de Charité de Neuchâtel[44]. Une erreur dont il revint en découvrant que le dit Catéchisme servait de manuel aux catéchumènes curieux d'approfondir leur connaissance de la religion (d'où son sobriquet de *catéchisme de la* cure). J.-D. Burger enseignait (en 1947) que le catéchisme d'Ostervald visait à *amener les âmes à Dieu*[45]. Il usait du langage cher au Réveil, utilisé aussi par la théologie de F. Ménégoz de l'*Ecole de Paris*. Une manière de dire les choses, dont Ostervald n'aurait su que faire. Un regard sur l'architecture et les infrastructures du Catéchisme de 1702, nous suggérera peut-être une autre réponse.

b) Facture du Catéchisme de 1702

Le *Catéchisme ou instruction dans la religion chrétienne* d'Ostervald, de 248 pages[46], se compose: de l'*Abrégé de l'histoire Sainte*[47] d'un exposé des vérités *fondamentales* de la religion [naturelle] ainsi que de quelques thèmes spécifiques du credo chrétien classique.

---

[43] Voir: *Considérations générales sur la Réunion des Protestants que l'on nomme luthériens et protestants.* La première édition, de 1720, de ce texte fut traduit par Ostervald. Dans son article, Werenfels propose, de cimenter la réunion espérée, par l'adoption d'*un catéchisme construit sur des principes clairs* et *inspirés par un pur amour de la vérité* et *exposé de manière paisibler et modeste.* Allusion au catéchisme d'Ostervald. Voir: *Oeuvres diverses concernant la religion de Samuel Werenfels,* Neuchâtel, 1751, t. III/19.

[44] Une lettre à Turrettini du 19 mars 1701 nous apprend que l'établissement à Neuchâtel d'une école pour jeunes enfants aurait incité Ostervald à rédiger un nouveau catéchisme. (Voir: H. Vuilleumier: *La religion de nos Pères,* Lausanne, 188, p. 62). Au vrai, Ostervald caresse ce projet depuis 1683. Voir sa première lettre à Tronchin.

[45] En 1947, à l'occasion de la célébration du second jubilé de la mort d'Ostervald, *o. c.*

[46] Après mise entre parenthèses de la Dédicace, de la Préface et de l'*Approbation* de la Vénérable Classe de Neuchâtel. Celle-ci se porte garante de l'*orthodoxie* (modérée) de son auteur, mais avec prudence. On lit: *cet ouvrage ne contient rien qui ne soit très conforme à la Parole de Dieu, et à la Sainte doctrine qui est enseignée dans nos Eglises.*

[47] Ostervald fixa, dans son *Abrégé de l'histoire sainte,* des dates nouvelles aux périodes de l'histoire biblique, ce qui ne plut pas à tout le monde. Il écrivit à son ami Turrettini de Genève, que les auteurs de tables chronologiques *rapportent très souvent le sentiment d'autrui au lieu de nous donner le leur propre. Cette méthode a ses inconvénients.* Voir lettre à Turrettini du 8 septembre 1714, Budé III/125.

La première partie du *Catéchisme* veut apprendre à leurs lecteurs: ce *qu'il nous faut croire (pour être sauvés).* Suit une seconde partie qui expose ce *qu'il faut faire pour être sauvé.* On y lit un exposé de nos devoirs envers Dieu, le prochain, et nous-mêmes. Cette méthode d'exposition de la *Lex Dei*[48] se lit déjà chez Grotius.

La troisième partie du *Catéchisme* enseigne comment s'exercer à la piété. Cette troisième partie se referme avec le texte de la cérémonie de *Ratification*, dont nous avons déjà parlé plus haut.

Chacune des parties du catéchisme est sous-tendue par des options philosophiques, juridiques, historiques, éthiques et théologiques. Nous avons déjà eu l'occasion de les aborder plus haut. Un court rappel suffira donc ici.

Nous nous sommes longuement arrêtés à la distinction entre religion naturelle (et universelle par essence) et religion chrétienne, qu'Ostervald met en œuvre, à la manière des philosophes des Lumières. Non pour *amener les âmes à Dieu,* mais apprendre aux catéchumènes la différence entre religion naturelle et religion chrétienne. Le Catéchisme d'Ostervald a abbandonné la lecture doctrinale traditionnelle des livres bibliques pour leur lecture historique[49]. Nous avons vu que notre auteur partageait sur ce point les opinions de F. Menestrier, recensé par le Furetière de 1704. Il considérait, avec son siècle, l'histoire comme *une morale réduite en action pour* [servir d'exemple] *à la conduite des hommes*[50]. Cette lecture de l'histoire éliminait d'office toute interrogation mystique.

Nous avons vu aussi que l'*Ecole de la Nature et des Gens* de Pufendorf lui avait appris *à descendre dans le cœur de l'homme*, non pour amener ses auditeurs à Dieu, mais pour affûter leur conscience. J.D. Burger et l'Ecole de Paris s'adressaient au cœur des croyants pour mettre leur conscience en branle. Ostervald prenait le chemin inverse.

---

[48] Qui cumule la *Lex Mosis* et la *Lex Christi.*

[49] Nous avons déjà signalé plus haut qu'Ostervald transposa l'*histoire sacrée*, qui se lit encore dans la Bible de Genève de 1665, en une *histoire sainte,* dont il présente un abrégé en ouverture de son catéchisme.

[50] Voir la Préface de Jean-Claude Menestrier (1631-1705) à son livre: *Histoire civile et consulaire de la ville de Lyon*, Lyon, 1696 (resté inachevé).

Il n'empêche qu'Ostervald est persuadé, comme Pufendorf et Barbeyrac[51], que piété et morale vont de pair. *Il est certain,* écrit Barbeyrac, *que la morale est la fille de la Religion, qu'elle marche d'un pas égal avec elle, et que la perfection de celle-ci est la mesure de la perfection de celle-là.* Puis il cite Marc Aurèle, célèbre Empereur et philosophe romain[52]: *Tu ne feras jamais bien aucune chose purement humaine, si tu ne connais les rapports qu'elle a avec les choses divines, ni aucune chose divine, si tu ne sais toutes les liaisons qu'elle a avec les choses humaines*[53]. C'est dans ce contexte qu'Ostervald forgea le slogan: *le salut par foi, certes, mais non point sans les œuvres.*

En conclusion il est bien vrai que le Catéchisme de 1702 entendait œuvrer *à l'avancement de la piété et l'amour de Dieu,* non à la manière de l' Orthodoxie de la *Formula Consensus,* ni à la manière du Réveil. Mais en répondant aux exigences intellectuelles d'un *siècle éclairé déjà et philosophe.*

Annexe

Inventaire non exhaustif des éditions, traductions et arrangements du Catéchisme

Le catéchisme de Genève de 1702 fut réédité à Neuchâtel (chez Boyve), en 1708, 1742, 1748 et 1758;

1) il fut réédité à Londres en français, en 1704, pour répondre à la demande des réfugiés venus de France.

2) En 1704 on réimprima le manuel à Amsterdam, puis en 1707 et 1712.

---

[51] Nous avons tenté de le faire admettre dans notre précédent chapitre VIII, qu'une des clés décisives de la pensée d'Ostervald nous est livrée par la proximité de son discours avec l'esprit et la méthode d'analyse critique, très XVIIIe siècle, de l'Ecole du Droit de la Nature et des Gens des Grotius et Pufendorf.

[52] Voir la *Préface* de Jean Barbeyrac, paragraphes VI et VII à l'ouvrage de Pufendorf: *Le droit de la Nature et des Gens (...),* 5e édition, Amsterdam, 1734.

[53] L'avis sur ce point était général. Les *Nouvelles de la République des Lettres,* de novembre 1699, renvoient à une étude de l'évêque de Worcestre sur Pythagore. L'évêque écrivait: *les conduites d'un homme permettent de dire quel Dieu il adore,* pour enchaîner: *le Dieu de Pythagore ne vaut pas mieux que les Démons* (parce qu'il ne marie pas étroitement dévotion et rigueur morale?).

3) Réédité en 1708[54] à Lausanne, il fut plusieurs fois retouché par le professeur Polier. Il fit carrière au pays de Vaud, au service des Paroisses[55] et des Ecoles de Charité.

4) On signale huit éditions (la 8e est de 1724), imprimées à Valangin;ce qui étonne[56] qui se souvient du soulèvement des Bourgeois de Valangin contre l'autorité des ministres du culte de 1726[57].

5) En 1731[58], Ostervald décida à imprimer un *Abrégé* de son catéchisme à la demande de MM.Turrettini et J.Vernes. Il fut intitulé: *Abrégé du catéchisme précédent pour l'usage des Eglises de Genève.* Il ne parut qu'en 1734[59].

6) En 1737 sort à Lausanne une nouvelle édition de l'*Abrégé* de *l'histoire sainte et du catéchisme par J.F.Ostervald, pour servir aux Ecoles de Charité de Lausanne.*

7) 1749 Paul Rabaut présenta un Précis du Catéchisme d'Ostervald, destiné aux paroisses de l'Eglise Réformée, dite du Désert. Le catéchisme d'Ostervald finit par supplanter le Catéchisme de Calvin dans les Eglises renaissantes de France. Le Réveil de la fin du XIXe siècle le remplaça par des manuels de son cru.

8) 1757, Berlin publie une traduction de l'*Abrégé de l'Histoire Sainte* en allemand, à l'usage de l'*Armenschule* de Berlin.

9) 1768, réédition à Genève du Catéchisme originel de 1702.

---

[54] Voir: H. Vuilleumier, *Le catéchisme de nos Pères, o. c.*, p. 75 sv.

[55] *Cet Abrégé fut touché et retouché par le prof. G. Polier de Lausanne, de 1750 et 1755.* Voir H. Vuilleumier: *La religion de nos Pères*, p. 75.

[56] Elle est répertoriée par la BPN comme la huitième édition, revue et corrigée par l'auteur *chez Sam. Conrad Pinkow* à Valangin.

[57] Voir lettres à Turrettini chez R. Grétillat: p. LXIII sv..

[58] L'impression de cet abrégé va être retardée, car le libraire en a encore 500 ou 6OO exemplaires, *car il venait d'en faire une nouvelle édition à Yverdon*: III/182, lettre du 13 novembre 1732.Ostervald se dit peu satisfait de la manière dont il y présentait la doctrine du St. Esprit. *Il y a un endroit dans mon Abrégé [du catéchisme] qui m'a embarrassé. C'est sur le St. Esprit.* Voir: Budé III/186, lettre du 27 janvier 1734.

[59] Voir Budé, lettres du 26 septembre 1731 et du 13 novembre 1732, III/182,183. Nous avons déjà dit plus haut les raisons qui nous ont empêchés de lui emboîter le pas.

a) Editions du catéchisme en langues étrangères

- 1704, édition à Londres en langue anglaise[60].
- 1706, édition en langue allemande à Francfort de l'ouvrage de D. Durand de 1778 signale d'autres éditions du *Catéchisme* à: Amsterdam, La Haye, Bâle, Lausanne et Neuchâtel, mais sans donner leur date.
- 1711 sort à Londres la seconde édition de la traduction anglaise signée par Vanley.
- 1716 sort à Utrecht la traduction en flamand du *Catéchisme.*
- 1716 une traduction hollandaise à Dordrecht signée de Jean Bras.
- 1719 sort la troisième édition de la traduction anglaise de 1704.
- 1769 la septième édition.
- 1726 une nouvelle traduction allemande à Bâle[61], rééditée en 1760.
- 1730 traduction en arabe du catéchisme[62].
- 1733 nouvelle édition en hollandais.
- 1754 version italienne:*Compendio dell historia sacra, e del Catéchisma,* à Londres.
- 1795 en hongrois par le Super-Intendant Joseph Karmann.

b) des Abrégés de l'Histoire Sainte et du Catéchisme

- 1733 Bâle: édition d'un abrégé du Catéchisme de 1702[63] (en français?).

---

[60] Le manuel d'Ostervald fut recommandé aux enseignants des *Charity Schools,* sous le titre: *The Grounds and Principles of the Christian Religion, explaind' in a catechical Discours for the Instruction of Young people.* On fit de nombreux tirés à part de l'*Abridgment of the History of the Bible* pour les distribuer gratuitement aux enfants des Ecoles de Charité.

[61] Titre: *Catéchisme ou instruction chrétienne. Deutsch: Chatechismus oder Unterricht in der christlichen Religion, auf neue aus dem Französischen übersetzt.*

[62] On le tira à 5000 exemplaires, dont 2248 s'en furent en Turquie, en Russie, en Perse et aux Indes. Une lettre de E.A. Barker du 13 août 1984 nous apprend que ses archives ont conservé une lettre (du 19 octobre 1733) de M. Sherman, marchand et membre correspondant de la SPCK à Allep faisant savoir qu'il avait envoyé à M. Barton, Consul au Caire, 200 Nouveaux Testaments, 200 Psautiers et 100 Catéchismes [d'Ostervald] avec l'*Abrégé de l'Histoire Sainte.* M. Barton devait les faire tenir au Patriarche Grec du Caire. Nous avons cherché en vain à savoir s'il en restait quelques exemplaires aux archives de l'Eglise orthodoxe du Caire.

[63] Ce titre mérite aussi d'être cité: *Kurzer Auszug der Lehre von der christlichen Religion aus dem vortrefflichen Catechismus des Johann Friedrich Ostervald.*

- 1733 Bâle: *Kurzer Auszug der Lehre von der christlichen Religion aus dem vortrefflichen Catéchismus des Johann Friedrich Ostervald.*
- 1733 l'Abrégé de l'Histoire Sainte fut traduit en *arabe et envoyé en Orient, joint à un Catéchisme très courant et très simple.* Budé III/185, lettre du 11 mars.
- 1733-1734, première édition de l'Abrégé rédigé pour le Clergé de Genève et pour l'usage des Ecoles de Charité de Lausanne, et de l'*Abrégé* de Genève[64].
- 1740 Bâle: *Begriffe der Christlichen Katechismus-Lehre.*
- 1750 Lausanne: *Abrégé du Catéchisme d'Ostervald par* G. Polier, réédition en 1755.
- 1757 à Berlin: *Abrégé de l'histoire et du catéchisme d'Ostervald,* édition destinée à la *Armenschule de Berlin.*
- 1758 édition de Cologne (en français). Le 17 avril, le Parlement de Bordeaux *fit lacérer et brûler devant le palais gouvernemental 5928 exemplaires* d'un abrégé *par l'exécuteur des Hautes œuvres*[65]. Ces volumes avaient été imprimés, selon toute probabilité, à Cologne.
- 1761 Bâle: *Herrn Joh. Fred. Ostervald's kurzer Begriff der biblischen Geschichten und der christlichen Catechismus-Lehre.*
- 1767, *Abrégé d l'histoire sainte et du catéchisme par J.F. Ostervald,* pour servir aux Ecoles de Charité de Lausanne, réédition en 1817.
- 1792 Calcutta: *Ostervald's abridgment of the history of the Bible and catechetical instruction.*

---

[64] Le catéchisme de 1702, écrit pour des enfants parvenus *à l'âge de raison* ou de *discrétion,* fut jugé trop lourd pour l'usage catéchétique de Genève, mais aussi pour les *Ecoles de Charité* de Neuchâtel et Lausanne. Genève demanda à Ostervald d'en rédiger un abrégé. *Je suis fort pour les Abrégés,* avait assuré Ostervald et ajouté: *je crois que c'est par là qu'il faut commencer à instruire les jeunes avec succès.* C'était en 1711. Ce n'est qu'en 1731 que J.A.Turrettini et Jacob Vernes adressèrent leur prière à Ostervald. Mais l'imprimeur fit valoir qu'il restait un stock important des Catéchismes de 1702 à écouler. Il fallut bien temporiser, en sorte que le Catéchisme allégé ne parut qu'en 1734.

[65] Voir Charles Auguste. Coquerel: *Histoire des Eglises du Désert.* 2 vol., Paris 1841, I/260. La caisse où on les avait découverts avait été éventrée et pillée: *il en manquait une grande quantité.* En plus des exemplaires des *Abrégés de l'Histoire sainte et du Catéchisme* d'Ostervald furent *lacérés et brûlés,* quinze exemplaires de: *L'accord parfait de la nature, de la raison, de la révélation et de la politique,* et quelques exemplaires d'un livret de préparation à la Sainte Cène: *Le voyage à Bethel.* Ces trois ouvrages de frappe nettement protestante, étaient destinés, disait-on, aux écoles et pensions protestantes *qui ne se multiplient que trop.*

c) Inventaire des rééditions du seul Abrégé de l'Histoire sainte

L'Abrégé de l'histoire sainte est présenté par Durand comme suit: *Il fut imprimé séparément en Anglais en 1720, et on le traduisit et l'imprima en arabe pour être envoyé aux Indes Orientales*[66]. Au vrai, le palmarès est plus riche.

- 1720 Londres: *An Abridgment of the History of the Bible.*
- 1733 Bâle: *Begriff der biblischen Geschichte.*
- 1734 La lettre du 17 juillet à Turrettini nous apprend que *l'Abrégé d'Histoire* fut traduit en varugois et envoyé aux Indes Orientales, ainsi qu'une Bible traduite en cette langue, pour servir aux missionnaires de la Vallée du Gange[67].
- 1750 Breslau: *Kurzer Begriff der biblischen Geschichte, aus dem Französichen übersetzt, zum Gebrauch für die Jugend in Fragen gegliedert*; rééd. 1755.
- 1750 Rééd. 1755, Londres: *An abrigement of the Historie of the Bible:* Rééd. en 1763 et 1821, par la *Church of England,* réd. en 1798, 1806 et 1852 par la *SPCK.*

P.S. Les archives de la SPCK londoniennes nous ont appris que cet *Abrégé fut un des textes les plus répandus par l'Illustre Société.* Il fut distribué gratuitement aux enfants des *Charity Schools* d'Angleterre, confié aux bateaux anglais reliant les Caraïbes pour servir à la mission intérieure envoyés auprès des marins et soldats des comptoirs anglais installés *par delà les mers.* Il fut envoyé aussi au Moyen Orient, traduit en arabe[68], et aux marches de l'empire Russe traduit en *moscovite*, en d'autres langues aussi: en hongrois, en *takkouth* (*dialecte des Indiens du*

---

[66] *O. c.*, p. 49 note 2.

[67] *La version de la Bible en langue varugoise est achevée et s'y imprime (à Londres ou à Calcutta?). Ce qui pourra étendre la connaissance de l'évangile au nord de la presqu'île en deçà du Gange; comme la mission établie à Tranquebar l'a considérablement répandue du côté du sud. La relation porte que les missionnaires se servent de mon* Abrégé d'histoire *qui est à la tête de mon catéchisme.* Voir R. Grétillat, *o. c.*, Annexe LXVII/24.

[68] *The Story of the SPCK* a publié à Londres une plaquette anniversaire non datée (mais imprimée après 1970), qui rappelle que cette action fut décidée à la demande du Patriarche d'Antioche, et réalisé grâce à des dons importants. En tête de la liste des donateurs figuraient le Roi Georges I et les deux archevêques de l'Eglise d'Angleterre.

Canada)[69], en marathe et guierat, dialectes des tribus des Indes Orientales, terre de mission de la SPCK de Londres[70] et autres langues indigènes. Ce fut le texte le plus le plus populaire distribué, comme le veut J.-J. von Allmen, mais non le plus lu des élites européennes du XVIIIe siècle.

Le livret de citations bibliques pour les Enfants de l'Ecole de Charité

Parallèlement à la publication de son Catéchisme de 1702, Ostervald rédigea un recueil de passages, de l'Ecriture sainte, pour initier les enfants de l'Ecole de Charité à l'écoute de la Bible et les préparer à l'étude du *grand* Catéchisme. Ce livret aurait eu, lui aussi, son heure de gloire. L'imprimeur/éditeur neuchâtelois assura à D.Durand, qu'entre 1734 et 1758, il avait tiré sept éditions, chacune de 6.000 à 10.000 exemplaires, et autant de *l'Abrégé du Catéchsime* commandé par Genève, qui sortit en 1734. Ces chiffres laissent rêveur et pourraient bien relever de la *Légende dorée* d' Ostervald, pour qui compare ces informations au chiffre de la population neuchâteloise de l'époque.

---

[69] *Dialect of the natives of Mackensie River District;* Londres, 1885, 1899, 1922.

[70] Le comité de la SPCK de Bombay décida de la traduction dans les années 1720.

CHAPITRE XVIII

DESTIN EUROPÉEN DES *ARGUMENTS ET RÉFLEXIONS*

Argument

Les *Arguments et Réflexions* sont des méditations des textes bibliques, non des paraphrases, ni des commentaires (au sens moderne du terme)[1]. Ces méditations entendaient retenir l'*utilité morale* des textes sacrés; ce qu'Ostervald nommait *leur usus*[2]. Les Arguments et Réflexions encadrent des chapitres entiers des éditions de la Bible de 1724 et de 1744, parfois des péricopes seulement. Leur édition se fit en cinq langues: en anglais, français, hollandais, et en niederduytch (vieux flamand)[3]. De l'avis de D. Lortsch, l'auteur de l'*Histoire de la Bible en France*[4], cette quintuple diffusion conduisit la renommée européenne d'Ostervald à son zénith.

Ce chapitre rappelle les aventures quasi rocambolesques de ces *Arguments et Réflexions*. En voici le plan en trois points:

1) Les haltes d'étape de la renommée des *Arguments et Réflexions*;
2) Les petites histoires de leur destin;
3) Les interprétations ostervaldiennes (*populaires* d'une part, *philosophiques* de l'autre) des Ecritures.

I

Les haltes d'étape de la renommée d'Ostervald

La renommée des *Arguments et Réflexions* connut les mêmes haltes d'étape que le Catéchisme de 1702, soit: Neuchâtel, Londres, Amsterdam,

---

[1] Les critiques que leur adresse R. Grétillat sont décidées par sa conception XIXe siècle du commentaire biblique. Les *Réflexions* d'Ostervald ne sont pas plus des commentaires de ce type que des paraphrases du texte biblique comme le croit Frédéric Delforges. Voir: *La Bible en France et dans la Francophonie (...)*, Publisud – Paris, 1991.

[2] Ostervald parlait volontiers de retenir l'usus d'un texte. Voir ses *Douze sermons (...)* de 1722 par exemple.

[3] Une traduction tardive se fit en Hongrois, à Debreczenben, en 1780.

[4] Paris, 1903.

et Bâle. Le destin européen d'Ostervald, auteur de textes d'édification, fut une nouvelle fois décidé par ses amis de Londres. On se souvient que l'*Illustre Société* fut le premier promoteur du *tractatus* de 1699, puis du *Catéchisme* de 1702. Les *Arguments et Réflexions* (traduits par J. Chamberlayne) furent remis à la Princesse Caroline de Galles par l'Archevêque de Canterbury; à sa fille aînée, Anne, par Sir John Chamberlayne[5], respectivement en 1706 et 1708.

Après l'impression en anglais à Londres, on vit deux libraires d'Amsterdam et de Rotterdam présenter, en une sorte de tandem, les livres bibliques accompagnés des *Arguments et Réflexions,* imprimés à même les feuillets du Livre Saint. Une innovation heureuse pour les uns, un scandale pour les autres. Les lecteurs l'appelèrent bientôt d'insinct *l'Ostervald Bible,* pour dire le nom du rédacteur des *Arguments et Réflexions,* non celui, hypothétique, du traducteur d'une nouvelle version des Ecritures. La cartothèque et les vieux registres du *British Museum* de Londres en portent témoignage. Les éditions *tandem,* imprimées à Amsterdam puis à Londres, sont appelées: *Ostervald Bible*[6], même quand le texte sacré est celui de l'*authorized version* anglicane.

La prochaine halte d'étape fut Bâle, non Zurich. La ville d'Erasme fit office de plaque tournante pour la diffusion, en langue allemande: en Suisse, dans la vallée du Rhin et en Westphalie. Ces rééditions, traductions et adaptations furent pléthoriques, ce qui rendit notre inventaire difficile.

A Neuchâtel s'imprima, en 1744, une édition revue et corrigée de celle d'Amsterdam de 1724. C'était un ouvrage de 6 kilos. Il se réédita 49 fois de 1744 à 1889, soit une fois tous les trois à quatre ans.

---

[5] En son nom personnel de traducteur des textes venus de Neuchâtel.

[6] *Bible English Authoriused, the holy Bible containing the Old and New Testaments. With argument prefixed to the different books; and moral land theological observations at the end of evry chapter: composed by the Reverend Mr. Ostervald... Translated at the desire of, and the recommended by the Society for Propagating Christian Knowledge. Edinburgh: printed by Colin Macfarquhar, Sold at his printing office, 1770.*

II
Les petites histoires d'un grand destin

Après avoir évoqué quelques-unes des haltes d'étape de la diffusion des *Arguments et Réflexions*, rappelons quelques anecdotes qui les illustrent.

Neuchâtel 1702/03: les premiers essais

Les *Arguments et Réflexions* furent écrits au fur et à mesure des besoins cultuels de l'année liturgique[7]. Dans son introduction à la liturgie de 1713/ 1714 Ostervald rappelle qu'il entendait, ce faisant, remettre en honneur la lecture de la Bible au culte/sermon. Elle n'avait pas été officiellement exclue des offices, ni à Neuchâtel ni à Genève[8], mais marginalisée. La lecture solennelle des *Arguments* précédait celle du Livre Saint, qui, elle, débouchait sur les *Réflexions,* présentant la leçon à retirer du texte; son *usus.* Cette innovation mettait fin aux méditations *arbitraires*[9] du prédicateur du jour, comme l'avoue Ostervald à Turrettini, et rendit sa place légitime à la lecture cultuelle des Saintes Ecritures.

La Bible de Genève de 1684 était déjà nantie d'*Arguments.* Ils annonçaient le contenu du prochain chapitre, ou de la prochaine péricope, mais ne débouchaient pas sur des *Réflexions* sur *l'usus* du texte lu. Des esprits critiques avaient reproché aux *Arguments* des versions des Bibles de Genève et de Mons, *de manquer de clarté, de conscience et de cohésion.* Ostervald s'efforça de faire mieux et y réussit. Il s'inspira de la lecture historique à laquelle s'exerçaient les Lumières à son époque. Il était convaincu, comme *Claude François Menestrier* (1631/1695) et le *Furetière* de 1704, que l'histoire est *une morale en action*, et qu'écouter l'histoire sainte c'était s'instruire de la volonté de Dieu à notre égard.

---

[7] La Bibliothèque des Pasteurs de Neuchâtel a conservé un exemplaire manuscrit des *Arguments et Réflexions* utilisé au Temple du Bas jusqu'en 1714. Elle possède aussi un manuscrit des textes liturgiques des grandes fêtes.

[8] Voir: *Avertissement* de la Bible de 1744 et la *Préface* de la liturgie de 1713, p. XI-XII, où Ostervald apprend à ses lecteurs, qu'avant sa réforme du culte, les Ecritures étaient lues *dans les Temples avant que l'Assemblée ne soit formée et que le service ne commence.*

[9] Ostervald *régla* de la même manière l'enseignement de la religion (Budé, III/20): le déroulement du culte (III/20), la liturgie, les prières (III/232), la lecture des *Arguments et Réflexions* (III/27). Il entendait à chaque fois, mettre fin à un *arbitraire plein d'inconvénients.*

Le R.P. Menestrier écrit: l'histoire est *une morale réduite en action, et en exemple pour la conduite des hommes. (...) L'histoire est plus chaste que la poésie: elle n'ose employer les mêmes ornementes qu'elle, non plus qu'une honnête femme ceux d'une courtisane*[10]. Cette citation jette une lumière nouvelle sur les *Arguments et Réflexions* d'Ostervald, et évite de prendre ses exhortations pour une application de morale kantienne.

Fin avril 1709, Ostervald annonce à Turrettini *l'établishment* de la lecture de ces commentaires/méditations prémédités: *Nous avons fait depuis peu une addition à notre culte ordinaire, que chacun trouve excellente, c'est qu' outre le petit argument qui précède la lecture du Chapitre, lorsque la lecture est achevée, nous adressons une courte exhortation, qui instruit le peuple de l'usage qu'il doit faire de ce qu'il vient d'entendre. Et afin* [d'empêcher] *que cela ne dégénère peu à peu en une espèce de sermon, si la forme de l'exhortation était laissée aux Ministres, ce qui prolongerait le culte. Ces exhortations seront réglées*[11] *et on les lira comme le reste. On m'a chargé de les composer, ce qui n'est pas un petit travail, car il en faut sur toute la Bible. Je trouve des chapitres sur lesquels je ne sais que dire, et j'en trouve d'autres si riches que l'abondance de la matière m'arrête et me réduit presque à ne rien dire. Je conçois pourtant que ce dessein étant bien exécuté, aura son utilité*[12]. Ces commentaires sont nés au jour le jour, et furent bientôt légion. Ostervald en dénombrait 1400 pages en 1715[13].

Londres 1706: La SPCK conquise par le goût et le style français des Arguments et Réflexions

Une lettre de Londres de 1706 apprend à Ostervald que ses amis de la SPCK avaient été séduits par la lecture de quelques pages des *Arguments et Réflexions,* expédiés à Londres en même temps que quelques essais

---

[10] Voir: *Histoire civile et consulaire de la Ville de Lyon etc.*, Lyon, 1696.

[11] Dans sa lettre à Turrettini le 27 avril 1709 (Budé III/71), Ostervald appelle les *Arguments et Réflexions*: des *exhortations réglées.*

[12] Les premiers *Arguments et Réflexions* furent bien rédigés pour les besoins du culte neuchâtelois; voir lettre du 27 avril 1709 (Budé III/170), non pour la publication.

[13] Lettre du 19 avril 1713 (Budé III/100): *nous en avons sur toute l'Ecriture et outre cela les leçons propres ce qui va à 1400 [pages], outre que les harmonies de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension grossissent cet ouvrage.*

liturgiques. Tout le staff de la SPCK dit préférer le style des *Arguments et Réflexions* à celui des textes liturgiques. La lettre raconte ingénument que les auditeurs, qui entendaient peu le français, en furent particulièrement enchantés[14]. Qui dira mieux les charmes du Verbe français, que ceux qui l'entendent mal?[15]

Parmi les auditeurs ravis se trouvait John Chamberlayne, secrétaire général de la SPCK, un polyglotte qui entendait et écrivait le français couramment. Il proposa aussitôt à Ostervald de traduire les *Arguments et Réflexions* en anglais, pour les imprimer à Londres. Il en demanda les originaux *coup sur coup*[16]. Ostervald, surpris mais heureux, se mit à sélectionner les textes disponibles et à faire leur toilette, sans se douter de la surcharge de travail que cette révision sélective allait lui imposer. Une lettre de 1720 à Turrettini (voir plus loin) nous apprend qu'il en perdit la santé et faillit y laisser la vie. Il faut dire que le premier pasteur de Neuchâtel abattit cette tâche supplémentaire sans se décharger des obligations de son ministère. Un jour sa santé flancha, le contraignant à restreindre ses activités et à prendre du repos.

L'archevêque W. Wake

A en croire D. Durand de Londres, les *Arguments et Réflexions* auraient retenu l'attention de l'archevêque W. Wake. C'est lui qui aurait demandé à Sir J. Chamberlayne, de les traduire en anglais, pour être publiés à Londres[17].

---

[14] Voir n/chapitre sur la SPCK et la SPG.

[15] Cette lettre nous apprend aussi que, avant d'être *réglés* en 1709, des copies des *Arguments et Réflexions* avaient déjà été mis en circulation, en 1706.

[16] La SPCK demande les textes *coup sur coup,* lettre du 18 février 1713, Budé III/98.

[17] Voici le texte de Durand: *le Dr. Wake, archevêque de Cantorbéry, toujours zélé pour le bien du christianisme (...) avait ouï parler si avantageusement de cet ouvrage et des fruits qu'il produisait qu'il souhaita d'en recevoir une copie. Il en fut tellement satisfait qu'il la remit entre les mains de la société pour délibérer sur l'usage qu'on en pourrait faire; l'ouvrage fut universellement approuvé, et on chargea le chevalier Chamberlayne d'en préparer immédiatement une traduction anglaise.* Voir Durand-Henriod, *o. c.*, p. 67. Une autre version de la même tradition orale parle du voeux de l'archevêque de Cantorbery, de posséder les *Arguments et Réflexions* au complet avant même leur publication, est rapportée dans *Le Chrétien Evangélique* de 1863/194.

La correspondance Ostervald/Tronchin ne parle pas de l'intervention de l'Archevêque W. Wake dans cette affaire. Elle laisse entendre qu'elle se décida entre Ostervald et Chamberlayne, pour la beauté de la langue française et l'admiration du style d'Ostervald. Ce sont des raisons tout aussi glorieuses que d'avoir l'archevêque de Canterbury pour parrain des *Arguments et Réflexions.* La source qui met en scène l'archevêque, pourrait être une excroissance de la *Légende dorée.*

Neuchâtel 1713 – Révision des Arguments et Réflexions

En 1713, Ostervald trouve le temps d'écrire à Turrettini: *Je suis occupé à un long et ennuyeux travail: c'est à revoir nos Arguments et nos Réflexions sur tous les chapitres de la Bible et à les faire copier pour la Société qui me les demande coup sur coup, et qui veut les faire traduire. Quand je les ai composés* (donc avant 1709) *je ne songeais pas qu'on les verrait ailleurs, ainsi je n'y apportais pas tout le soin nécessaire, de sorte que c'est presque à recommencer*[18].

Ostervald révisa plusieurs fois les *Arguments et Réflexions,* pour mieux exposer *populairement* l'*usus* des Ecritures Saintes[19]. Il les révisa pour l' édition de Londres de 1716 et 1718, puis pour celle de 1720, destinée au grand public anglophone, puis pour celle, en français, d'Amsterdam de 1724. Il revit cette dernière mouture pour l'édition de (Neuchâtel) 1744. Il en profita pour gommer quelques archaïsmes du langage de la Bible de Genève de 1588. Il faut souligner fortement le temps qu'il consacra à ces révisions des *Arguments et Réflexions.* Les commentateurs, persuadés qu'il était l'auteur de la version de la Bible de Genève de 1744, sont restés aveugles à l'immense labeur que lui demandèrent les diverses révisions des *Arguments et Réflexions.* S'il avait consacré le même temps à réviser la Bible de Genève, il nous en aurait fourni un texte plus peaufiné que celui de 1744. Mais l'essentiel de sa vocation était d'apprendre à *nos peuples* à retenir l'*usus* des Livres Saints.

---

[18] Nous avons déjà signalé plus haut, qu'ils formaient en 1713 déjà trois ou quatre volumes, *puisque nous en avons sur toute l'Ecriture, ce qui fait 1.400 pages* (donc impubliables telles qu'elles).

[19] C'est-à-dire à la portée de gens peu instruits, mais qui ne demandaient pas mieux que de l'être. C'était du moins l'impression d'Ostervald.

Les notes de bas de pages du type historico-critique, de l'édition de 1744[20], étaient le fruit de recherches *archéologiques,* comme on les appelait à Londres (et Ostervald à Neuchâtel), c'est-à-dire de la comparaison du *textus receptus* avec des manuscrits anciens comme les LXX, les textes grecs et samaritains, chaldaïques et autres traductions antiques. Le chapitre III de la *Formula Consensus* défendait de telles études, pour préserver du caractère théopneustique des Ecritures, principe premier et fondateur du credo de l'Orthodoxie de la *Formula Consensus.* Les bas de page de la Bible de 1744 montrent qu'Osterwald ne tînt aucun compte de cet oukase.

Neuchâtel 1716 – Il n'y a pas de petites économies! Qu'on se le dise!

Les *Archives de la Ville de Neuchâtel*[21] ont conservé un arrêté de la *Chambre de Charité Consistoriale* du 21 décembre 1716. Il nous apprend que des exemplaires *Arguments et Réflexions,* distribués gratuitement aux pauvres, seraient récupérés à leur décès et redistribués à d'autres nécessiteux, si leurs possesseurs mourraient sans descendance. On suppose que ces textes avaient été imprimés et distribués aux pauvres pour faciliter leurs exercices *privés de religion*[22]. Cet arrêté – on s'en étonne – fut répété le 21 novembre 1720.

Pourquoi cette économie de bouts de chandelles, alors que se préparait: à Londres, l'édition anglaise pour le grand public de ces mêmes textes; à Amsterdam des éditons en Français, Hollandais, et en Niederduytch. Il est vrai qu'Ostervald continuait à douter du succès de son énorme travail. Même après la remise officielle des *Arguments et Réflexions* aux Princesses de Galles en 1716 et 1718!

---

[20] Le ministre Wettstein de Bâle, réfugié à Paris puis à Amsterdam, fut un des premiers initiateur helvétique de l'historico-critique au milieu du XVIIIe siècle.

[21] Voir: *Livre des Arrêts du Consistoire de Charité,* du 24 janvier 1679 au 21 mars 1775 (N.3/JJ.O3/27).

[22] Pauvres, mais qui savaient lire!

Londres 1716 et 1718

Une anecdote nous rapporte comment la SPCK décida d'offrir un exemplaire anglais des *Arguments et Réflexions* à la Princesse Caroline de Galles. En voici le récit consigné dans les archives de Londres[23].

Le projet fut soumis à un *balloting* et adopté par les membres décideurs de la SPCK. L'ouvrage relié fut remis à la princesse Caroline en 1716 par l'archevêque de Cantorbery, au nom de l'*Illustre Société.* J. Chamberlayne, le traducteur, offrit, en 1718, le second volume traitant de *l'usus* des textes du Nouveau Testament, à la Princesse Anne, fille aînée de la Princesse Caroline.

J. Chamberlayne prit la liberté de souhaiter à la Princesse Anne de marcher sur les chemins de la vertu, en s'éclairant des *Arguments et Réflexions* d'Ostervald. Nous savons que la Princesse Anne resta célibataire, (ce qui n'est pas nécessairement une vertu!) et joua, sa vie durant, le rôle de la tante douairière de la famille royale.

C'est ainsi qu'il advint que Les *Arguments et Réflexions,* destinés à guider *nos peuples* de Neuchâtel et Valangin dans leur lecture des Saintes Ecritures, firent leur entré en culotte de velours à la Cour de Londres[24].

---

[23] En présentant ces ouvrages dans notre chapitre sur les écrits et ouvrages d'Ostervald, nous avons rapporté la dédicace de la SPCK à la Princesse Caroline. On trouvera ici celle de J. Chamberlayne à sa fille aînée Anne.

[24] La dédicace de J. Chamberlayne à la princesse Anne dit ceci:

To her royal highness the Princess Anne, (...)

Madam,

The treatise which I presume to lay at the Feet of your royal Highnes consists of an Enumeration of the Arguments of the Books and Chapters in The New Testament, accompanied which Theological and Moral Reflexions upon all of them. It was compiled by that Eminent Divine Mr.Ostervald, at the Request of a Society, that has distinguich'd it semb by the mostoworthy of all purposes of the Endaviour of Promoting Christian knowledge . The Work could hardly have a greater Recommandation that of such an Assembly; but I can nam a still higher Advantage to it, the Approbation of your illustrious Mother.

That ot many by useful to your Hightness, and your Sisters by forwarding you in the imitation of her Christian and Royal virtues and Accomplishments, it te most soincere and constant prayers of,

Madam,

your Royal Highness

Most Humbled, and most obedient Servan Joh. Chamberlayne.

Hommages au trône ou argument de vente? Les deux peut-être, car la SPCK était restée une société commerciale à but lucratif[25].

L'année où l'archevêque W. Wake remettait très officiellement les *Arguments et Réflexions* à la Princesse Caroline de Galles, Ostervald écrivit à Turrettini en septembre 1716: *cet ouvrage doit être remis entre les mains du peuple*[26]. Coïncidence ou réaction viscérale d'un auteur convaincu d'avoir à exposer les Saintes Ecritures à *nos peuples*, non à faire œuvre littéraire pour plaire aux Grands de ce monde?

En 1720 parut l'édition des *Arguments et Réflexions* (en anglais) pour grand public. Le *Général Catalogue* de la *British Library de Londres* nous apprend que ces deux volumes connurent au XVIIIe siècle dix éditions, présentées en deux, parfois en trois volumes[27]. Ce fut en Angleterre un succès *populaire* à grande échelle, comme le souhaitait Ostervald.

Nous avons déjà noté que l'imprimeur londonien de l'*Osterwald Bible* enta un jour la traduction de J. Chamberlayne des *Arguments et Réflexions* sur l'*authoirzed version* des Ecritures. Cet ouvrage fut lui aussi diffusé en deux, parfois trois volumes.

1720: Le salaire de la réussite

Qui ne se serait réjoui de l'accueil européen des *Arguments et Réflexions* disponibles sur les marchés de Londres, Amsterdam, Genève, Neuchâtel voire de Berlin? Ostervald tout le premier, mais il était épuisé par son labeur de réviseur. Le 12 juillet 1720, il écrivit à Turrettini:
Je vous écris cette lettre, Monsieur et très honoré Frère, de la campagne où je me suis retiré pour tâcher de me rétablir (...). Je ne puis vous écrire que deux mots; l'Ecriture me nuit beaucoup et pour peu que je m'attache à quoi que ce soit, je sens l'oppression qui revient. J'ai entièrement quitté la prédication depuis plus de deux mois, et je me suis vu dans un état où

---

[25] La Bibliothèque des Pasteurs de Neuchâtel a conservé un exemplaire du premier tirage en langue anglaise offert à la famille du Prince de Galles.

[26] Budé III/149.

[27] La 4e est de 1764, la 5e de 1779, la 6e de 1799, la 7e de 1811. Une lettre du 4 août 1988 (déjà citée) de M. Adrian Peasgod, de Brighton, *Librarian and Chief Archivist* de l'Université de l'East Sussex, nous renvoie à l'ouvrage de A.S. Verbert: *Historiocal catalogue of printend editions of English Bible,* London 1968. Cet ouvrage confirme nos conclusions.

j'ai eu lieu de croire que peut-être ma fin n'était pas éloignée. Cela va pourtant un peu mieux, mais il me faut un long repos (...). Vous devez avoir reçu par M. Jallabert mon ouvrage sur la Bible, c'est cet ouvrage qui m'a épuisé et réduit dans l'état où je me vois[28].

J.A. Turrettini avait loué l'*ouvrage sur l'Ecriture*, (un titre qui redouble souvent, comme ici, celui des *Arguments et Réflexions*). Ostervald l'en remercie le 8 janvier 1721, comme suit:

Vous en avez une trop bonne opinion [de mon Ecrit sur l'Ecriture]. *Il peut tout au plus, servir en attendant mieux; il est difficile qu'un livre dont le débit est bon, et qui est unique en son genre ne soit toujours de quelque utilité.* A un théologien zurichois, plus orthodoxe que de besoin, qui faisait la fine bouche à la lecture des *Arguments et Réflexions*, Ostervald répondit: *ceux qui prétendent rendre service à la religion en multipliant si fort le nombre des oracles, ne faisaient que fournir aux incrédules des armes pour les combattre, et que rendre suspect les véritables oracles*[29].

Ostervald a toujours combattu la théologie des *oracles divins,* chère à ses adversaires. Il la considérait comme un tissu de rêveries. L'amendement continué des Fidèles lui importait plus que les considérations métaphysiques ou *figurées* de l'Orthodoxie. L'éditeur bâlois de 1722 des *Arguments et Réflexions,* en traduction allemande, n'en fait pas mystère. Il intitula sa traduction: *Summarischer Inhalt und Erbauliche Betrachtungen über alle und jede Bücher und Capitel der ganzen heiligen Schrift.*

Neuchâtel 1904: Ostervald un nouveau St. Jérôme?

R. Grétillat s'était persuadé, en 1904, que la Bible de 1744 (textes bibliques et *Arguments et Réflexions* réunis) était le fruit de l'orgueil et de la présomption d'un vieillard, heureux d'imiter St. Jérôme, auteur au IVe siècle de la Vulgate, ou encore Martin Luther, le rédacteur au XVIe siècle de la traduction de la Bible de langue allemande[30]. Or, le but

---

[28] Voir R. Grétillat, Supplément XLVII/89.

[29] Budé III/155 du 8 janvier 1721.

[30] Il est vrai que le professeur A. Guillebert, dans sa série d'études sur Ostervald, s'était plu à com-parer la Bible de 1744 aux traductions de St. Jérôme et de Luther. R. Grétillat transforma cette comparaison poétique en un fait de notoriété publique. La lecture de la page de titre en blanc, noir et rouge, de la Bible de 1744 aurait pu éclairer sa lanterne. Elle dit

d'Ostervald était autre. Redisons qu'il entendait présenter *à nos peuples* une lecture *populaire* de *l'usus* des Saintes Ecritures, non jouer au St. Jérôme neuchâtelois. D'ailleurs, c'était l'Eglise de Genève qui était en charge d'une version modernisée de la Bible d'Olivétan, ancêtre de la Bible de Genève. Ostervald le rappelle à Turrettini, au lendemain de la publication, à Genève, d'une curieuse version moderne du N.T. Mais voici que R. Grétillat et le peuple neuchâtelois s'étaient persuadés, à tort, qu'Ostervald avait voulu réussir, tout seul, une nouvelle version de la Bible de Genève. Au vrai, le ministre neuchâtelois était, nous venons de le voir, tout au souci de réviser une dernière fois les *Arguments et Réflexions.* Il est vrai qu' il en profita pour nettoyer, *grosso modo,* la Bible de Genève des archaïsmes les plus malheureux.Ce travail marginal fit croire à Neuchâtel, en France, puis à Londres, qu'Ostervald avait mis au point une nouvelle traduction de la Bible de Genève. *Errare humanum est.*

III
Les *Arguments et Réflexions* se veulent des méditations *populaires*

a) L'exposition à trois vitesses des Ecritures

Dans une lettre du 21 avril 1716[31], Ostervald confiait à son ami de Genève les problèmes d'interprétation que soulevait la révision des *Réflexions* portant sur les textes du Nouveau Testament. Il écrit: *j'ai souhaité que vous vissiez ce que j'ai fait sur certains chapitres qui sont obscurs, ou qui traitent de certaines matières sur lesquelles nos Théologiens rigides sont difficiles à contenter, comme les chapitres 5,7 et 9 des Romains, le [chapitre] 2 de Saint Jacques et quelques autres. Je vous prie de bien examiner ces endroits-là, afin que si, contre mon sentiment, cet*

explicitement: *La Sainte Bible (...) revue et corrigée sur le texte Hébreu et Grec par les pasteurs et professeurs de l'Eglise de Genève, avec les Arguments et Réflexions (...) par J.-F.Ostervald.*

[31] Budé III/143 du 21 avril 1716.

ouvrage devenait publique, il ne scandalisa personne, en disant pourtant la vérité, comme il faut toujours la dire[32].

Expliquer l'Ecriture sans scandaliser, c'était, dans le langage d'Ostervald, en exposer la teneur *populairement,* non *philosophiquement.* Mais que faut-il entendre par ces deux adverbes?

Le Furetière entend par *philosophiquement: à la manière des philosophes, détaché des opinions du peuple et des vanités.* Dire la vérité philosophiquement scandalisera les *théologiens Rigides*, habitués à la majesté *doctrinale* des leçons *magistrales.* Exposer l'Ecriture *populairement*, c'est, pour le Furetière, enseigner sans être *entêté de sa grandeur.* Le terme *populairement* n'est pas, chez Ostervald, synonyme de *vulgairement.* Doctrinalement, philosophiquement et populairement sont, à cette époque, trois modes parallèles d'exposer les Ecritures[33].

Ostervald a choisi d'écrire ses prédications et ses *Arguments et Réflexions* populairement. Dans le *Compendium Theologiae christianae,* il développe un discours systématique fait de doctrine et d'histoire. Dans son cours (resté manuscrit) sur *l'épître aux Romains,* sa démarche est nettement plus philosophique. Ainsi donc: grâce aux *Arguments et Réflexions* de 1744, nous possédons un témoin de l'enseignement *populaire* des dernières années du ministère d'Ostervald; et avec son cours sur l'épître aux Romains (de 1704, repris en son séminaire en 1740), un témoin de son enseignement philosophique, de la même époque. La lecture en parallèle de ces deux textes contemporains, nous permettra de comparer les deux démarches. Nous nous attacherons aux expositions de Rom. V, VI, VII, VIII et IX; des textes qu'Ostervald signalait à Turrettini comme particulièrement difficiles à présenter dans les *Arguments et Réflexions,* sans irriter les Orthodoxes *rigides.*

---

[32] Il traite encore du choix des chapitres de l'Apocalypse, texte *obscur* par excellence. On n'avait point coutume de lire ce livre au Service Divin de Neuchâtel; quelques chapitres exceptés.

[33] Il y a encore la méthode grammaticale. Elle juge de la construction grammaticale d'un texte. Une *phrase qui n'est pas bonne grammaticalement est un gallicisme.* Et le Furetière cite Bouhours: *Quelqu'admirable que soit Voiture, quand il regarde la délicatesse et l'enjouement, il n'est pas infaillible en matière de construction et de pureté grammaticale.*

b) Les Chapitres V-IX des Romains

Rom. V célèbre le salut par la seule foi. Une conviction qu'Ostervald ne contresigne pas volontiers. Dans ses *Leçons sur l'Epître aux Romains (de 1740)* comme dans les *Arguments et Réflexions* (de 1744) notre auteur fait valoir ses réticences (tout en disant *la vérité, comme il faut toujours le faire*).

Romains V: populairement

Dans les *Réflexions* à Rom. V, Ostervald interprète l'affirmation du salut *sola fide*, comme l'expression de la joie de St. Paul de se savoir au bénéfice de l'amour de Dieu[34]. Ce disant, Ostervald transforme la doctrine paulinienne, chère aux *Rigides,* en discours pieux. *Nous devons reconnaî tre (...) qu'il n'y a que ceux qui ont part à la Justice et à la Vie de Jésus-Christ, qui puissent obtenir le salut, et que ceux qui ne reçoivent pas ce Grand Sauveur par une véritable foi, et qui imitent Adam dans sa désobéissance, demeurent dans la condamnation et la mort.*

Romains V: philosophiquement

Les *Leçons sur l'Epître aux Romains* ne disent rien d'autre, mais le disent autrement. Elles confessent: *c'est Jésus Christ qui nous a acquis cette faveur de Dieu en tant qu'il a expié nos péchés.* Mais quand il lit les versets 12 à 17 du chapitre V, qui précisent que le Christ *donna sa vie pour des Injustes,* le *Professor of Divinity* rompt abruptement: *Je vous ai déjà avertis que cet endroit est l'un des plus obscurs et des plus difficiles qu'il y ait dans les épîtres de St. Paul*[35]. Par cette réflexion, il se démarque une nouvelle fois des *Rigides.* Il est évident, qu'une telle

---

[34] Ce texte montre, *populairement* parlant, *combien l'état des vrais fidèles est heureux, puisqu'étant justifiés par la foi, ils ont une persuasion si ferme, et un sentiment si vif et si doux de l'Amour de Dieu.*

[35] On peut penser que Dieu laissa condamner un innocent à la place des coupables, ce qui choqua profondément Ostervald, disciple de Pufendorf. Une telle action serait une erreur judiciaire manifeste, commise par le Législateur et Juge Suprême! Impensable. Une réflexion *philosophique* qui lui fit abandonner la doctrine de la substitution, *philosophiquement.*

remarque *philosophique* ne pouvait figurer dans les *Arguments et Réflexions,* commentaires *populaires.*

Rom. VI rappelle qu'un baptisé ne saurait *demeurer dans le péché,* même si quelque voix maligne lui soufflait: *péchons, afin que la grâce de Dieu abonde.* Ce chapitre apporte, aux yeux d'Ostervald, la preuve que la foi nue ne sauve pas celui qui *demeure dans le péché.* Mais voilà que Rom. VII qui suit Rom. VI sur les talons, semble contredire *l'apôtre des Gentils.*

Rom. VII

Les *Rigides* voyaient dans Rom. VII/14-25 un soliloque de la conscience malheureuse de Saint-Paul. L'apôtre avouerait, à les en croire, transgresser la *Lex Dei,* bien qu'il ait promis de s'y soumettre totalement. Cette interprétation semble d'autant plus vraie, que le soliloque de Rom. VII se termine sur un appel au secours désespéré: *Qui me délivrera du corps de cette mort!* Ainsi donc, commentent *les Rigides*: St. Paul, le célèbre apôtre du salut *sola fide,*est encore *esclave du péché* quand il écrit aux Chrétiens de Rome; et ceci de son propre aveux. Puis de conclure que le salut *sola fide* n'exige pas l'amendement des conduites comme le prône Ostervald.

Rom. VII: populairement

Les *Réflexions* d'Ostervald à Rom.VII/7-25, font valoir, *populairement* parlant, que St. Paul est un homme *régénéré* [moralement], non l'homme charnel que décrivent ses adversaires[36]. Il argumente: *St. Paul a voulu représenter en sa personne, par une manière de parler figurée, et qui lui est ordinaire, l'état d'un homme qui est sous la loi, et qui n'ayant pas la foi et l'esprit de Jésus-Christ, est esclave de ses passions.* La foi entend en libérer le croyant, non lui apprendre à s'en accommoder.

---

[36] Expressis verbis: *c'est ici un chapitre qui doit être bien entendu, et dont il ne faut pas abuser (...). Ainsi quand il parle d'un homme charnel, vendu au péché, en qui il n'y a aucun bien, qui est esclave de la loi du péché, qui ne fait pas le bien qu'il approuve, et qui fait le mal qu'il désapprouve: il ne faut pas croire qu'il ait voulu parler d'un homme régénéré, d'un chrétien en qui l'esprit de Jésus-Christ habite.*

Rom. VII: philosophiquement

Les *Leçons sur l'Epître aux Romains* répètent la même leçon *philosophiquement.* Le chapitre VII met en scène un croyant non *régénéré* (moralement) qui désespère de son état, non l'*apôtre des Gentils.* St. Paul n'enseigne-t-il pas, dans le passage qui précède celui-ci, que tout disciple de Christ est *mort au péché*, et *esclave de la justice*?

Le *Professor of Divinity* de Neuchâtel n'en considère pas moins que Rom. VII use d'un langage *obscur et figuré, auquel l'apôtre recourt volontiers.* Cette obscurité serait, à l'en croire, une conséquence de traductions fautives. Ce n'est pas un appel du pied à une nouvelle révision de la version de Genève, mais dit l'espoir d'Ostervald de trouver une interprétation *philosophique* du langage obscur et figuré des Ecritures[37]. Nous parlerions aujourd'hui d'herméneutique.

L'enseignement *populaire* d'Ostervald est fait de synthèses faciles à entendre et de silences pédagogiques. Son enseignement *philosophique* cerne les problèmes d'interprétation des textes *figurés et obscurs,* sans savoir les résoudre. Les deux méthodes disent la vérité, *comme il faut le faire toujours.* Mais chacune la situe à un niveau culturel différent. L'un se veut *populaire,* l'autre académique. Nous en trouverons encore un exemple dans les textes exposant Rom. IX.

Rom. VIII est un chapitre de très haute spiritualité, marqué au coin de la foi en la prédestination des élus. Il est un des sommets de l'épître aux Romains, même s'il faisait grimper Ostervald aux murs.

Les *Réflexions* interprètent populairement le discours de St. Paul sur la prédestination des élus, commue une manière de se réjouir des victoires remportées sur lui-même et l'adversité. Autrement dit, St. Paul aurait été convaincu qu'il était *prédestiné au salut,* parce qu'il avait tenu bon dans les épreuves. Etait-ce là la méthode d'Ostervald: comprendre le langage *obscur et figuré "dans sa nature et son origine"*? Nous le croyons.

A des théologiens de Zurich qui lui avaient reproché de n'avoir pas traité de la Prédestination dans son catéchisme[38], il répondit que même le Synode de Dordrecht avait demandé que l'on n'enseignât cet article de foi qu' avec discrétion.On sait que la *Censura Bernensis* ne reprochait

---

[37] Il faut avouer que bien des esprits critiques ont abusé jusqu'aux XXe siècle de cet argument, que rien ne justifie sémantiquement.

[38] Lettre du 10 juillet 1702, Budé III/7.

nullement au manuel d'Ostervald d'avoir passé sous silence la doctrine de la prédestination, clé de voûte de la théologie calviniste.

Rom VIII: philosophiquement

Voici le texte paulinien en question: *Mais nous savons du reste que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein. Car ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblable à l'image de son Fils (...), et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés, et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés.* (Rom. VIII /28-39) Un texte en béton armé en faveur des *Prédestinatiens.*

Pour contourner ce texte, Ostervald compare les étapes marqués par St. Paul à autant de *ressorts secrets* d'une Providence favorable aux fidèles[39]: *Dieu conduit les choses d'une manière admirable; que l'on croit que ce qui tournerait au malheur des enfants de Dieu; c'est cela même qui tourne à leur bien.* Puis il rend attentif à la finalité de la prédestination. Rom. VIII affirme que les élus sont *prédestinés à être semblables à Jésus-Christ*[40]. Ostervald n'a jamais enseigné autre chose.

Dans d'autres occasions, Ostervald combat la doctrine de la prédestination *philosophiquement*, en menant en batterie de très gros calibres. Il répète avec P.Bayle, que la *Prédestination* rend Dieu responsable des péchés des Réprouvés, c'est-à-dire de la plus grande partie de l'Humanité[41]. Dans son cours sur l'épître aux Romains, il ne recourt pas à cet argument très XVIIIe siècle, réservé aux controverses publiques.

---

[39] Zwingle déjà avait vu dans la Providence le bras de la Prédestination.

[40] Expressis verbis: *la vraie et la plus sûr marque à laquelle on reconnaît ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, c'est qu'ils ne vivent pas selon la chair, mais qu'ils en mortifient les désirs (...). Dieu les soutient et les console dans leur combat par son esprit, et qu'Il se sert des afflictions même pour les conduire à la Gloire, et pour les rendre conformes à Jésus-Christ.*

[41] Voir lettre à Turrettini du 20 août 1707, Grétillat, Supplément XXI/40. *Il semble que lorsqu'il s'agit du Salut la question a deux membres, elle regarde deux sortes de personnes, et que le second membre, qui regarde les réprouvés n'est pas moins digne d'attention que le premier qui concerne les Elus, surtout si le nombre des premiers* [des réprouvés] *est plus grand, car alors il s'agit du salut de la plus grande partie du genre humain. Ne doit-on pas avoir pitié des réprouvés et retirer les gens du désespoir?* Ostervald un pince-sans-rire?

Ostervald entend substituer, dans les *Leçons sur l'Epître aux Romains*, la confiance au Dieu de toutes les Providences à la doctrine des *décrets divins* décidant en tradition réformée de la destinée éternelles des Elus et des Réprouvés. Ostervald est persuadé, enfin, que St. Paul, en parlant prédestination, entendait préparer les chrétiens de Rome à faire face avec constance aux persécutions à venir. Il reprend le mot de St. Paul: *rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ.*

Avec *Rom. IX* nous changeons de sujet. Ostervald traite de la possibilité de la conversion du Peuple Elu, donc après la mort du Christ.

Philosophiquement parlant, Ostervald s'irrite d'entendre St. Paul proclamer haut et ferme qu'il était prêt à renoncer à son propre salut, si ce sacrifice hâtait la conversion du Peuple Elu[42]. L'apôtre, très solennel, écrit: *voici je dis la vérité en Christ, je ne mens point, et ma conscience m'en rend témoignage par le Saint Esprit* (Rom. IX/1)[43]. Cette déclaration emphatique de foi ardente semble, à Ostervald, aller à l'encontre des lois de la nature humaine. Il déclare à ses étudiants, que cette parole de St. Paul était *indigne d'un chrétien.* Il interroge: quel croyant échangerait *l'amour de Dieu, dont il vit quotidiennement,* contre sa perdition?

Ostervald s'irrite encore de l'ignorance paulinienne des lois de l'histoire. Il rappelle à ses étudiants que le rejet du peuple juif est un événement irréversible. Aux yeux d'Ostervald, le peuple de l'ancienne Alliance n'a plus d'autre chance de salut, la conversion individuelle et le baptême de chacun de ses membres. Souhaiter sa conversion collective à la manière de l'apôtre en Rom. IX, c'est penser au rebours de l'histoire.

Ostervald aurait-il nourri quelqu'animosité contre St. Paul? Il s'en est expliqué dans un livre intitulé: *Réflexions sur les lettres de Saint Paul.* Il ne nous en reste qu'une traduction en niederduytch et sa retraduction en français s'est avérée très difficile. Les Bibliothèques universitaires d'Amsterdam, de Leyde, et celles, nationales, de Paris et de Berne, n'en ont gardé aucune trace. Curieuse éradication! Voulue au XIXe iècle. par le Réveil?

---

[42] Quel chrétien pourrait abandonner son salut (donc renoncer à la vie éternelle), fut-ce pour une noble cause? demande Ostervald.

[43] Rom 9/1: *je voudrais être anathème (...).* Ostervald refuse la lecture proposée par H. Grotius et J. Leclerc, et renvoie à l'usage d'*anathema* des LXX.

Rom. IX: populairement

Les *Arguments et Réflexions* commentant Rom. IX taisent naturellement l'irritation d'Ostervald, et son anti-paulinisme. La foi en l'élection inaliénable du peuple Juif dit sa croyance en l'absolue souveraineté de Dieu: *L' Abrégé et la substance de ce chapitre [IX] est, que Dieu, qui est le Maître de toutes choses et avec cela parfaitement juste et souverainement bon, peut faire part de ses grâces à ceux qu'il trouve à propos, sans que les hommes aient aucun sujet de s'en plaindre(...); et même rejeter justement les Juifs incrédules, comme les prophètes l'avaient expressément prédit*[44].

Le visage de Janus d'Ostervald, un masque

Voici donc comment Ostervald expose les Ecritures *populairement et philosophiquement.* Il situe sans fard ce qui oppose les Lumières de la raison cartésienne à celle de la foi d'hier. Les exposés *populaires* des *Arguments et Réflexions,* (qui vont s'imprimer en anglais, français, niderduytch et allemand) parlent de tous les sujets abordés de manière édifiante. Ces pages se refusent à présenter des questions dont seul les universitaires ont à connaître. Elles prennent soin de ne pas ébranler la religion traditionnelle du *menu peuple.* Pédagogie pastorale oblige. Et voilà pourquoi nombre d'historiens modernes ont cru au visage de Janus d'Ostervald, dessiné par H. Vuilleumier au XXe siècle.

D. Durand, ministre de l'Eglise de Savoye à Londres, savait Ostervald très attiré par l'étude *philosophique* des textes bibliques, mais il savait aussi que le ministre neuchâtelois avait mis cet intérêt en veilleuse, pour se consacrer à l'exposition *populaire* des textes sacrés. Il écrit: *Son inclination l'aurait même porté à la critique sacrée, si des travaux plus importants ne l'avaient empêché de s'y livrer*[45]. Nous avons vu qu'il mit toutes ses forces à réviser les *Arguments et Réflexions,* œuvre monumentale (mais populaire) qui le poussa au faîte de sa célébrité européenne.

---

[44] L'enjeu de cette diatribe est transparent. Pour St. Paul, Dieu le législateur est au-dessus des Lois morales et naturelles dont il a nanti sa Création. Pour Ostervald, le Tout Puissant est lié par elles.

[45] Voir: Durand-Henriod, *o. c.*, p. 66.

Frédéric le Grand, roi de Prusse, E. Kant, le philosophe et J.F. Ostervald, professor of Divinity

La double méthode d'Ostervald fait penser aux consignes données par le Roi de Prusse, Frédéric le Grand, aux *Aufklärer* de son temps. On sait qu'ils étaient fort remuants, aussi bien au sein de l'Armée, que des Ecoles, des Universités, des Eglises, voire de l'Administration. Frédéric le Grand, amateur des Lumières, leur demanda de remplir tout d'abord les charges de leur emploi, et de ne *raisonner* (räsonnieren) qu'ensuite[46].

Voici comment E. Kant, le philosophe de Königsberg, résume, en décembre 1783, l'exhortation du *Grand Frédéric* aux Ecclésiastiques de son Royaume (dont la Principauté de Neuchâtel): *un ecclésiastique est tenu de présenter à ses catéchumènes et à sa paroisse le Symbole propre à l'Eglise qui l'a engagé. Il prélèvera des textes dont il hésiterait à contresigner les certitudes, les exhortations pratiques qui en découlent, car il n'est pas impossible qu'il s'y cachât quelque vérité*[47]. Et ceci pour permettre aux hommes de sortir, par leurs propres forces et volonté, de leurs dépendances natives[48].

Etonnants parallèles entre le texte de Kant (de 1783), et des *Leçons sur l'Epître aux Romains* d'Ostervald (de 1740). L'enseignement à deux vitesses des textes de l'Ecriture en usage à Neuchâtel, était adoptée, à la fin du XVIIIe siècle, comme méthode pédagogique officielle, par la Prusse, puis par l'Europe protestante.

Faut-il, à partir de notre découverte, repenser les jugements passionnés de A. Bauty (assurant, au XIXe siècle), qu'Ostervald n'avait jamais rien compris à la théologie de St. Paul), de H. Vuilleumier parlant au (XIXe siècle) de l'orthodoxie libérale du ministre neuchâtelois, ou encore de

---

[46] *Räsonniert so viel ihr wollt und worüber ihr wollt, nur gehorcht.* Dans: *Was ist Aufklärung,* p. 464. Voir réédition du texte en 1973 par Norbert Hinske, parrainée par la *Wissenschatliche Buchgesellschaft* Darmsatt.

[47] Voici la version originale du texte: *so ist ein Geistlicher verbunden seiner Katechismuschülern und seiner Gemeine nach dem Symbol der Kirche der er dient seinen Vortrag zu tun. Er zieht alsdann allen praktischen Nutzen für seine Gemeine als Satzungen die er selbst nicht mit voller Ueberzeugung unterschreiben würde, zu deren Vortrag er sich gleichwohl anheischig machen kann, weil es doch nicht ganz unmöglich ist dass darin Wahrheit verborgen läge,* p. 458.

[48] *Die Menschen arbeiten sich von selbst nach und nach von der Rohigkeit heraus, wenn man nur nicht absichtig künstelt um sie darin zu erhalten, o. c.,* p. 463.

and recommanded by The Society for Propagating Christian knowledge; (by Jos. Galbraith).

1775 réédition de Lausanne.

1774 Londres, *English Bible authorized;* the Fourth edition revised; corrected and elarged *des Arguments et Réflexions,* 3 vol. in-8°.

1779 Londres: *the fifth edition, revised and very much elarged,* 2 vol. Londres (Revington) the sixth edition, revised etc. 2 vol. in-8°.

1780 (?) en hongrois par Samuel Nemelhy;

1811 Londres, *the seventh edition etc.* 2 vol.;

1833, Londres, *tenth edition, corrected,* 3 vol.;

Cette édition serait la seule à présenter les *Préliminaires* à la lecture des Ecritures: *Preliminary Discours of the Arguments on the Books and Chaters of the Old and New Testament (translated from the French), London 1722.*

PARTIE V

SIC TRANSIT GLORIA MUNDI

Prospective

Nous voulons clore ce travaila en évoquant:

1. – Le *Piétisme-antipiétiste* populaire d'Ostervald, et son échec: face aux Piétistes infiltrés au pays de Neuchâtel après 1699, face aussi aux Moraves désireux de s'installer à Montmirail, aux portes de la ville, dans les années 1740;

2. – Le mutisme apparent du Grand Ostervald face aux Piétistes neuchâtelois comme B.L. de Muralt, N.S. de Treyttorrens et S. Bourgeois; tous trois sont, à des degrés divers, des témoins d'un piétisme informé des Lumières, bien qu'adversaires résolus d'un *siècle éclairé et philosophe*, et donc du Premier Pasteur de Neuchâtel, son représentant déclaré.

3. – Deux médailles à l'effigie d'Ostervald. L'une de 1740, l'autre de 1867. La première de 1740, frappée à Genève et commercialisée à Londres, l'élève aux nues. La seconde, frappée au Locle, 127 ans plus tard (donc à la veille de l'irruption du Réveil Romand), semble ignorer tout, ou presque, de l'ancienne gloire du Grand Neuchâtelois.

Sic transit gloria mundi.

CHAPITRE XIX

LE PIÉTISME ANTI-PIÉTISTE D'OSTERVALD

Argument

Les chapitres précédents imposent l'évidence: Ostervald fut tout à la fois piétiste et anti-piétiste, attitude contradictoire, plus facile à illustrer qu'à synthétiser. Chemin faisant nous découvrirons comment Ostervald, Piétiste convaincu, s'en vint néanmoins à porter les couleurs d'un anti-piétisme irréductible.

Ce chapitre s'ouvre par un rapide inventaire des dix types de Piétismes infiltrés à Neuchâtel. Il dira l'échec de la tentative du Novateur Ostervald de leur faire embrasser sa réforme du culte et des sentiments.

I
Les piétistes neuchâtelois

MM. les Ecclésiastiques de Berne, persuadés du piétisme d'Ostervald, n'ont pas réussi à en circonscrire la spécificité. Les Contistes neuchâtelois, eux aussi ont accusé Ostervald de piétisme, pour lui porter tort. Ch. Tribolet écrit à ce sujet à Tronchin en 1702: *ils s'imaginent que tout ce qui tend à la véritable piété est piétisme.* Ch. Tribolet était bien placé pour savoir que la *véritable piété* d'Ostervald était autre chose que ce dont l'accusaient MM. De Berne et les Contistes. Mais il ne nous apprend nulle part, en quoi sa piété se différenciait du Piétisme.

Qu'est-ce qu'un Piétiste?

Tous les Piétistes se réclament de la définition originelle rapportée par R. Dellsperger[1]: *un piétiste est quelqu'un qui étudie la Parole de Dieu et, en même temps, mène une vie sainte.* Cette définition naquit à Leipzig, aux temps héroïques de la première percée du Piétisme Luthérien. C'est

---

[1] Voir: *Die Anfänge des Pietismus in Bern,* Göttingen, 1984.

elle qui fit écrire à Ostervald que les Piétistes seront plus nombreux à entrer au Paradis que ceux qui les persécutent[2]. Non à causse de leur piété, mais parce qu'ils s'efforcent de mener une vie sainte. La variante qui dit qu'un Piétiste est *quelqu'un qui lit la Bible et la met en pratique,* en est déjà une formulation abâtardie. Ostervald ne l'aurait pas signée. *Mener une vie sainte* n'est pas synonyme de *mettre la Bible en pratique, comme l'enseignera le Réveil au XIXe siècle.*

Son piétisme était bien conforme à la définition originelle de Leipzig, mais corrigée par l'opinion d'un de ses contemporains, St. Evremont[3] disant: *nous voulons une religion sans préjugés, ni superstition ni mélancolie*[4]. Cette définition à l'emporte-pièce refusait les préjugés et les superstitions dont les Novateurs accusaient l'Orthodoxie, de même que *la mélancolie*[5] (les états d'âme) des Piétistes[6].

Ostervald n'était pas seul de l'avis de St. Evremont: Newton et Locke, Anglicans, Leibniz Luthérien, Leclerc et Limborgh Remonstrants des Pays-Bas, et même le *Triumvirat Helvétique* partageaient l'attitude de St. Evremont, pour rendre *l'Eglise de Dieu* digne d'un *siècle éclairé et philosophe.* Le refus *des préjugés, de la superstition et de la mélancolie* n'était donc pas le fait d'une coterie, mais l'avis général des élites protestantes de l'Europe des Lumières.

---

[2] Voir lettre à Turrettini du 25 février 1702, chez Grétillat, Supplément.

[3] Philosophe très proche de J.A. Turrettini. Ils s'étaient connus en Angleterre.

[4] Budé II/15.

[5] Les Piétistes tant en Suisse qu'en France, portaient le sobriquet de *Mélancoliques.* A Berne on mettait les *Mélancoliques* en prison. A Meaux, Bossuet dénonçait les déviations des *mélancoliques* en chaire.

[6] On trouve le même thème dans l'*Encyclopédie* de Diderot: *Heureux cent fois heureux le peuple à qui la religion qui ne propose à croire que des choses vraies, sublimes et saintes, et à imiter que des actions vertueuses; telle est la nôtre, où le philosophe n'a qu'à suivre sa raison pour arriver aux pieds de nos autels* (Article *aigle...* de Jupiter).

Essai de classement des Piétistes infiltrés à Neuchâtel[7]

Gabrielle Berthoud, historienne neuchâteloise, rappelait, il y a peu, que l'histoire du Piétisme neuchâtelois restait à écrire[8]. A défaut d'une histoire mieux informée, voici un inventaire élémentaire des divers types de piétistes présents à Neuchâtel au temps d'Ostervald. Nous les avons classés en fonction des milieux socio-culturels qui les virent naître, non de leur originalité doctrinale (dont nous ignorons beaucoup). N. S .de Treytorrens avait classé les piétistes chassés de Berne en *Anabaptistes, Piétistes et autres*[9]. Voici notre inventaire:

1) Les Piétistes cultivés, d'extraction noble;
2) Les représentants de la moyenne et petite bourgeoisie;
3) Les Piétistes d'origine populaire;
4) Le Piétisme primaire, aux inspirations volontiers échevelées;
5) Les Anabaptistes de souche paysanne;
6) Le Piétisme citadin d'origine zurichois;
7) Les Pasteurs passés au Piétisme, déçus par l'Eglise neuchâteloise;
8) Le Piétisme d'intellectuels ouverts aux Lumières;
9) Les partisans de communautés piétistes de l'ombre, dont témoigne N.S. de Treytorrens, originaire de Cudrefin (au pays de Vaud), mais domicilié à Neuchâtel;
10 Les *Moraves* dont l'enracinement socio-culturel est très divers.

---

[7] E. Ritter: *Magny et le piétisme rommands 1699-1730*, Lausanne, 1891.

[8] Voir: *Des piétistes à Auvernier au début du XVIIIe siècle* dans *Musée Neuchâtelois,* 1982, p. 145; et *Matériaux pour l'histoire des sectes religieuses dans le canton de Neuchâtel* du Dr. Guillaume, *Musée Neuchâtelois,* 1884, p. 208-211.

[9] Dans sa Lettre missive à LL.EE. de Berne de 1717.

1 – Le piétisme nobiliaire[10]

Le piétisme nobiliaire neuchâtelois s'illustra des visites de Madame Françoise Louise de Warens de la Tour[11]. Elle aimait descendre chez M. Gédéon Sandoz-Marval, docteur en Droit[12]. Madame de Warens aurait-elle fait[13] la connaissance de M. Charles Hector de Marsay, marquis de St. Georges, domicilié à Vevey, à l'occasion de ses visites chez Gédéon Sandoz? Certains auteurs s'en disent persuadés[14].

Le Dr. G. Sandoz donna bien du fil à retordre au Conseil de Ville de Neuchâtel, en refusant de se laisser expulser, avec les siens, de la Principauté, en raison de son Piétisme manifeste. Il faut dire que le Docteur en Droit Gédéon Sandoz, notable neuchâtelois, avait de solides relations socio-politiques, et qu'il sut les mobiliser à bon escient[15]. Ostervald le déplorait, tout en se félicitant de n'avoir pas à intervenir *ex officio* dans une affaire dont les ressorts secrets semblaient tout autant politiques que religieux.

Le Piétisme nobiliaire reprochait aux Eglises officielles réformées de Suisse les rigueurs de leur discipline ecclésiastique. B.L. de Muralt, demeurant à Colombier, refusa, pour l'exemple, d'assister au culte, sur

---

[10] Il est à souhaiter qu'une plume compétente établisse quelque *Gotha* des familles nobles gagnées par le Piétisme de la fin du XVIIe siècle en romandie. On y trouvera des St. Georges, des Montet, des Rolaz, des de Marsay, des de Rosé, des Roth, des de Fleischbein etc.

[11] Mme de Warens a des liens avec le piétisme nobiliaire neuchâtelois, comme elle en avait avec François Magny de Vevey, Voir: *Charles de Marsay, et le piétisme genevois.*

[12] Nous devons à Mlle G. Berthoud les informations suivantes: Gédéon Sandoz-Marval, Dr. en droit de l'Université de Bâle, fut nommé Commissaire Général et membre de la Cour des Comptes par le Roi de France. Il fut aussi Conseiller d'Etat de Neuchâtel.

[13] Voir: H. Vuilleumier, *o. c.*, III/383, 375, 489 note 6.

[14] Ph. Godet: *Histoire littéraire de la Suisse française,* Neuchâtel, 2e éd., 1895, p. 21: *Magny et Mme de Warrens ont été les intermédiaires par lesquels un écho des idées de Spener est arrivé jusqu'à l'auteur de l'Emile.* – Nous n'en mettons pas la main au feu. Voir H. Vuilleumier (*o.c.*, III/393), A. Ferrazini *Beat de Muralt et J.J .Rousseau;* Neuveville, 1951, R. Dellsperger: *Die Anfänge des Pietismus in Bern* – Göttingen, 1984.

[15] *Si on doit chasser M. Sandoz, le pas est délicat et même la question n'est pas sans embarras, à cause qu'il y a une loi de l'Etat (...).* De plus, les Piétistes ont des partisans même dans le Conseil. *On n'a mot dit quand on a chassé Baillod et Brand, qui ne sont ni riches ni apparentés.* C'est tout autre chose s'il s'agit de M. Sandoz; Grétillat, *o. c.*, Supplément XXXIII/26-27 du 24 mai 1711.

ordre de la discipline ecclésiastique. Il aurait proclamé, à Genève déjà, pour que la piété soit vraie, il faut qu'elle soit libre. Ce qui le fit expulser de Genève[16]. Il défendit la même opinion au Pays de Neuchâtel, qui ne l'expulsa pas. Ostervald le couvrait, espérant le gagner à sa *réformation du culte et des sentiments*. Ce fut en vain[17]. Réticent devant les réformes *réglées* de Neuchâtel, le Piétisme nobiliaire fut fortement attiré par les Lumières de frappe déiste (ainsi B.L. de Muralt), voire athée (à l'exemple de Marie Huber de Genève).

2. – *Le piétisme de* moyenne *et* petite bourgeoisie

Le Piétisme issu de la moyenne et petite bourgeoisie des pays romands est souvent hypothéqué par le prophétisme visionnaire d'origine cévenol. Il s'illustra à Genève, Morges, Vevey, Yverdon et Neuchâtel, par les *Pietistereien* de Jeanne Bonnet, future épouse de Samuel Bourgeois, fils du pasteur Abraham Bourgeois de Colombier. A lire la correspondance des amies genevoises de Jeanne Bonnet, on s'étonne des expériences extatiques auxquelles elles se livraient[18]. Georges Bernanos aurait vu en ces Dames *des museaux à confiture*. Ces expériences mystique au petit pied n'avaient plus grand chose de commun avec le prophétisme cévenol. Il est vrai que les illuminés de Genève avaient déclaré relapse l'Eglise de la ville de Calvin, et qu'elle était condamnée déjà par le Jugement de Dieu tout proche. Ces gesticulations d'inspirés en mal de vraie piété, ne menèrent à rien, et sombrèrent dans le ridicule.

Ces mêmes milieux reprochaient à Ostervald d'opposer le service divin, institué par les Apôtres, comme la norme de la vraie religion chrétienne, et de marginaliser la quête intérieure de lumière divine. Ainsi renaissait l'éternelle querelle entre culte intérieur et culte extérieur. Au vrai, Ostervald n'opposait pas les deux démarches, il les hiérarchisait considérant les exercices de piété sauvage, comme relevant de la *religion naturelle*.

---

[16] Voir; Budé I/101 – lettre de Barnaud à Turrettini sur le bannissement de Muralt de Berne et son expulsion de Genève le 21 avril 1702.

[17] Ostervald séducteur des Piétistes de haut rang socio-politique, voir lettre à Budé II/388, du 10 mai 1702.

[18] Voir:les études de E. Ritter dans *Etrennes chrétiennes*, Genève, 1886, sur Jeanne Bonnet et ses amies genevoises.

3. – Le piétisme populaire *et bon enfant*

Un petit groupe de *Piétistes* de ce type se réunissait à Auvernier chez une Madame Bucher[19]. La dite Mme Bucher accusait Ostervald d'avoir commis *le péché de raison,* en mettant en place sa réforme du culte et des sentiments. Le *péché de raison* semble avoir été, aux yeux de Madame Bucher d'Auvernier, une variante du péché contre le Saint-Esprit, que tout le monade savait irrémissible. Mme Bucher ignorait vraisemblablement les problèmes d'ordre culturel qu'Ostervald tentait de résoudre, pour rendre l'*Eglise de Dieu* capable d'affronter le siècle des Lumières, et sa volonté de mettre l'Eglise neuchâteloise *en correspondance* avec celle d'Angleterre.

4. – Un piétisme primaire, voire sauvage

Un cordonnier pieux, *M. Auger*[20], faisait fonction de *patriarche*, dans un des groupuscules piétistes de Neuchâtel[21]. Le *Père Adam,* moine converti, était une autre figure de ce type de piétisme. Il avait trouvé refuge à Vevey et y assumait les fonctions de régent. Cette ville était fortement marquée par le renouveau piétiste. Après des démêlés avec les Veveysans, le *Père Adam* vint à Neuchâtel avec un manuscrit destiné à LL.EE. de Berne, décidé à vilipender les Piétistes de Vevey[22]. L. Tronchin avait asssuré à Ostervald que ce manuscrit n'était qu'un tissu de calomnies. Il l'avait eu en main et vérifié les accusations.

Le *Père Adam* contait *qu'il avait* été *traité comme son enfant* par le *noble bourgeois* qui l'avait accueilli à Neuchâtel. Il n'en chercha pas moins son salut dans la fuite, quand il apprit que le bourreau de Neuchâtel

---

[19] *Des piétistes à Auvernier au début du XVIIIe siècle,* par G. Berthoud, *Musée Neuchâtelois,* 1982, p. 143 sv.

[20] Voir Grétillat, Supplément – p. 29-59 du 24 juillet 1709 où l'on apprend que, bien que chassé de Neuchâtel par décision du Conseil, M. Auger revient *en ville* en toute impunité. Il y est même reçu par M. Sandoz *qui est, comme vous le savez sans doute, très engagé dans cette secte,* écrit Ostervald à Turrettini. Quels rapports pouvait-il y avoir entre un cordonnier même pieux et un Dr. en Droit de l'Université de Bâle?

[21] Grétillat, *o. c.*, Supplément – lettre du 24 juillet 1709, p. XXIX/59.

[22] Lettre de Tronchin à Ostervald du 26 décembre 1702. Le pamphlet du Père Adam avait pour titre: *L'Impie Fanatique convaincu par la Vérité, ou la secte moderne du Canton de Berne qui demeure principalement dans la Ville de Vevey.*

allait brûler publiquement son pamphlet, comme il en avait été fait à Genève[23].

Des incidents de cet ordre posaient à Ostervald et aux autorités du pays la question de l'opportunité de l'ouverture généreuse de la Principauté aux Piétistes de tous horizons. De religieux, le problème de l'errrance des Piétistes soulevait des questions socio-politiques.

5. – Les Anabaptistes

Les communautés anabaptistes incarnaient un piétisme perpétuellement persécuté, parce que fidèle à ses origines religieuses et paysannes. Chassés des *terres médiates et immédiates* de LL. EE. de Berne, les Anabaptistes avaient reconstitué, dans les pays qui les avaient accueillis, leur famille spirituelle, une communauté jalouse de sa spécificité[24].

Conséquents avec eux-mêmes, les Anabaptistes reprochaient à Ostervald d'être à la botte des autorités politiques. Le premier pasteur de Neuchâtel faisait valoir que l'Etat comme l'Eglise, l'ordre politique comme l'ordre ecclésiastique, étaient des Instituions voulues par le Créateur, pour assurer le maintien de l'ordre public, les deux de manière différente, mais complémentaire. Martin Luther déjà avait raisonné ainsi en pleine révolte des Paysans, et s'était aliéné, à cette occasion, une grande partie de la population des campagnes, certaines de leur bon droit. Pour les Anabaptistes, fanatiques de la non-violence, aucun Etat ne saurait être considéré comme d'*insititution divine* s'il n'appliquait à la lettre le Sermon sur la Montagne. Les Anabaptistes entendaient vivre d'une *existence,* que R. Bultmann, historien des origines chrétiennes et théologien du XXe siècle, appellera *eschatologique* (appropriée aux temps précédents la fin du monde).

Sobres et travailleurs, les Anabaptistes prospéraient sur terre neuchâteloise, et furent mal vus des Neuchâtelois. La non-violence de leur société patriarcale ne gênait personne, mais leur réussite économique faisait des jaloux. Les pasteurs, qui tentaient de les rattacher à l'Eglise de la Princi-

---

[23] *Corr. Tron/Ost.*, lettre du 26 décembre 1702.

[24] Voir la plaquette: *21 janvier 1525 - 21 janvier 1975, Le 400e* anniversaire de la fondation de la *première Eglise anabaptiste, ou première Eglise protestante de professants,* Editions *le Phare*, à Flavion, Belgique. Voir aussi *Musée Neuchâtelois* 1883/147 l'étude de Ch. Chatelain: *Les Anabaptistes au Val de Ruz.*

pauté, se voyaient fermer la porte au nez. Les familles anabaptistes retranchées dans leurs fermes, étaient spirituellement et économiquement autonomes. Et puis, il n'est pas dit que les Ministres de la Vénérable Classe se auraient su leur faire entendre que l'heure avait sonné de se mettre à la théologie raisonnée et de participer à un *service divin* d'inspiration anglicane, revu et corrigé par le premier pasteur de Neuchâtel.

Les Lumières prêchaient la *tolérance réciproques* des religions et des opinions. Ostervald aussi, mais il n'avait pas fini de s'interroger sur les limites d'une tolérance universelle, dont bénéficiaient les utopistes[25]. Ostervald, de famille noble, savait comment assumer des responsabilités politiques de son pays. Il ne pouvait donc ni avouer ni excuser le pacifisme anabaptiste.

On a prétendu, exemples à l'appui, que les autorités de certaines régions d'Allemagne s'étaient résolues à imposer à leur peuple la tolérance des opinions, us et coutumes anabaptistes. Ces derniers avaient menacé de quitter le pays, si la population autochtone continuait à leur chercher des noises. Comme les Anabaptistes comptaient parmi les meilleurs travailleurs du pays, et étaient une source d'enrichissement et de bien-être pour leurs contemporains, les autorités leur garantirent la tolérance. Se pourrait-il que l'esprit de tolérance, prêché par les Lumières, s'enracinât aussi dans de tels faits socio-religieux?

6. – Les piétistes venus de Zurich

Un groupe de piétistes séparatistes, zurichois pour l'essentiel, s'installa au Val de Travers. A leur tête le célèbre Henri Bodmer[26], à la fois piétiste et grand Capitaine devant l'Eternel. Ostervald admirait cette forte personnalité. On sait que Henri Bodmer se sépara de B.L. de Muralt et quitta Colombier, où il avait été reçu, pour s'installer au Val de Travers; ce au lendemain de l'affaire Jeanne Bonnet, devenue Madame Samuel Bourgeois[27]. Ce qui ne l'avait pas rapproché d'Ostervald, ni de sa

---

[25] Voir *Corr.Tron/Ost.* du 29 août 1702 sur les divers types de tolérance énumérés par L. Tronchin.

[26] *Une émigration de piétistes zurichois dans le pays de Neuchâtel; dès 1721,* signé P. Favarger, dans *Musée Neuchâtelois* 1909/133 sv., 1910/25.

[27] Voir dans la *Nouvelle Revue Neuchâteloise* de 1997, notre étude sur: *Partricularitez de la vie neuchâteloise au début du XVIIIe siècle.*

réforme du culte et des sentiments. Ostervald savait bien qu'il ne suffisait pas d'être piétiste et grand Capitaine pour œuvrer, avec lui, à *une religion sans préjugés, ni superstitions ni mélancolie.* Il n'empêche qu'il l'avait espéré.

7. – Les pasteurs démissionnaires

Il faut ajouter à la liste de ces divers types de piétisme installés en terre neuchâteloise, celui des ministres séparatistes comme le pasteur Baillod en 1708[28], Brand et Bourgeois en 1724[29]. Ils étaient *sortis du culte* réformé par Ostervald, pour rallier on ne sait quelle communauté piétiste.

Ces conversions, suivies d'abandon de postes par des ministres en fonction, furent lourds de conséquences. Ces hommes, hier encore du sérail, se gaussaient d'une Eglise qui se disait d'institution divine, et d'un culte, soi-disant accordé aux célébrations *célestes des Anges*[30]. Leur défection confortait les piétistes séparatistes. Pierre Roques rapporte que B.L. de Muralt traitait les Eglises *de droit divin,* de *manifestations nocturnes* (immatures) des temps de la fin, des institutions obsolètes qui verraient bientôt la manifestation de la *lumière du jour*[31].

Dans ses lettres à Turrettini, Ostervald n'aborde jamais les raisons religieuses, théologiques ou philososphiques, qui auraient motivé la conversion des ministres neuchâtelois au Piétisme, et fit montre d'une grande patience et tolérance envers eux.

Nous traiterons des piétistes neuchâtelois attentifs aux Lumières dans le prochain chapitre, la matière en est trop riche pour tenir dans celui-ci.

---

[28] Mise au courant de la démission du pasteur Baillod, la Vénérable Classe n'a qu'un souci: lui faciliter son retour, quand ses sentiment piétistes auront changé. Rien n'indique que ces Messieurs aient débattu des raisons de sa démission. L'affaire était entendue avant même d'être jugée. Voir Grétillat – Supplément lettres du 5 mai 1707 p. XX/38, et 9 juin 1708, p. XXVI/50.

[29] Voir notre étude *Cicero Redivivus (...)* dans l'ouvrage collectif édité en hommage à André Schneider: *Nomen Latinum (...)* Neuchâtel-Genève, 1997.

[30] Le *Correspondancier* d'Abraham Bourgeois (troisième du nom), nous apprend que le peuple neuchâtelois était persuadé que c'était là le but visé par *la réforme du culte et des sentiments* d'Ostervald.

[31] Condisciple de Jean Rodolphe Ostervald à l'Académie de Genève, nommé comme lui pasteur à l'Eglise française de Bâle.

III
Démélées neuchâteloises

Au début de sa *réforme du culte et des sentiments,* Ostervald dit partager les critiques adressées par les Piétistes au laxisme moral des Eglises établies. Il espère, en même temps, gagner à sa réforme des piétistes de la bonne société, comme M. et Mme Bucher[32], et le très remuant B.L. de Muralt. Cette opération séduction échoua manifestement. Ostervald s'étonna de découvrir que les *Anabaptistes, Piétistes et Autres* étaient réfractaires au *service divin,* c'est-à-dire à la nouvelle forme du culte neuchâtelois, leur piété ne pouvait se faire à cette manière d'invoquer et de prier Dieu. Quand il apprit qu'une fraction non négligeable des groupes piétistes émigrés avait décidé de rompre avec l'Eglise neuchâteloise ou, comme on disait alors: de *sortir du culte,* Ostervald parla de schisme, et traita les coupables de *séparatistes.* Mais rien n'y fit, l'intégration des *Anabaptistes, Piétistes et Autres* dans l'Eglise de la Principauté fut un échec. Voici un rapide film de ses mésaventures.

a) Du piétisme *d'Ostervald des années 1699 à 1703*

Plus j'entends parler du Piétisme, écrit Ostervald à Turrettini le 25 février 1702, *plus je me confirme dans ce que j'ai dit dans mon Traité sur les Sources de la Corruption. Le mal vient des Ecclésiastiques qui ne travaillent pas à la réformation de l'Eglise et des Mœurs, et qui franchement ne prêchent pas l'Evangile (...); je ne m'étonne pas que certaines gens ont du dégoût pour les prédicateurs. Tels sont les piétistes. Je crois qu'il n'en entrera plus en Paradis que de ceux qui les persécutent*[33]. Cette lettre témoigne de l'ouverture maximale d'Ostervald aux Piétistes persécutés par LL.EE. de Berne.

Le 6 avril 1701 déjà, notre auteur écrivait à la SPCK, que le programme de l'*Illustre Société de Londres,* leurs actions et leurs statuts commencent à être connus en Helvétie. Il est vrai qu'à *Berne on n'est pas aussi ouvert à ces questions. Tous ceux qui s'intitulent réformateurs sont traités de Piétistes.* Puis il enchaîne: *la meilleure description qui peut être donnée*

---

[32] Voir Grétillat, *o. c.*, Supplément, lettres III/5 du 25 février 1702; et du 22 novembre 1702.

[33] Grétillat, *o. c.*, Supplément III/5, lettre du 15 février 1702.

de ces piétistes, c'est que quelques-uns sont des enthousiastes à la tête pleine des idées de Mme Antoinette Bourignon et des Quiétistes. Mais, qu'en général, le plus grand nombre est fait de gens pieux et sérieux qui veulent se soumettre de leur propre chef à l'Eglise et à l'Etat. Ils ne se distinguent en rien des autres, sinon par leur vie plus pure et plus sobre[34]. Voilà un remarquable certificat de bonne vie et mœurs.

Mais voici qu'une lettre du 29 novembre 1702 montre que la politique pro-piétiste d'Ostervald lui fait prendre la main entre l'écorce et l'arbre. Il apprend que Mr. et Mme Bucher, reçus à Neuchâtel sous les meilleurs auspices, ne participaient pas *aux exercices du culte*; que le couple avait loué une maison à un lieu de Neuchâtel (à Auvernier) où Madame Bucher recevait des piétistes[35]. La même lettre apprend à Turrettini: que le Gouverneur de Neuchâtel avait conseillé à Ostervald de se ménager *en tant que pasteur de cette ville. Quoique*, ajoute notre auteur, *je désapprouve entièrement la rigueur dont on use envers les Piétistes.*

La même lettre apprend à Turrettini qu'Ostervald était accusé à Berne non seulement de *piétisme,* mais encore de donner *asile à ces gens-là.* Soupçonnait-on à Berne que le premier pasteur de Neuchâtel, convaincu qu' *une bonne forme de service divin* répondrait à l'attente des Piétistes à la recherche d'un pays de refuge, et leur permettrait de *rentrer dans le culte,* sans perdre la face?

Le 24 janvier 1703, la pression psychologique de Berne s'accentue. Ostervald écrit à Tronchin: *j'ai vu une lettre venue de Berne où il y a que les zélés m'y noircissent d'une si terrible manière, même dans l'esprit des femmes et du peuple, que s'il n'y avait quelques personnes qui tiennent mon parti, j'y passerais pour le plus ..... que la terre ait jamais porté. On ne s'exprime pas plus avant.* On noircissait Ostervald à Berne, dans la ferme intention de le faire convoquer à la Diète, et condamner pour transgression de l'ordre politico-religieux établi, voire pour hérésie. Ostervald ne s'y trompa pas. Heureusement que l'évêque de Salisbury, Gilbert Burnet, veillait au grain. Il intervenir la Cour de Londres, en faveur du *professeur J.F. Ostervald* de Neuchâtel, *membre correspondant,*

---

[34] Cette lettre a été publiée, traduite et résumée en anglais, par *Two hundred Years, The history of the SPCK 1698-1898,* by W.O.B. Allen, M.A. and Edmund Maclure M.A., London 1898.

[35] Et même que le Magistrat était intervenu *pour rendre à ses parents* une personne du pays de Vaud, logeant à Auvernier chez les Bucher.

déjà, de l'illustre SPCK, et *persona grata* de l'Eglise d'Angleterre. Berne ne pouvait qu'obtempérer, et calmer l'ire des adversaires les plus acharnés du premier pasteur de Neuchâtel. Il semble qu'il s'agissait, dans cette affaire, de politique européenne plus que de religion.

b) Les Séparatistes neuchâtelois

En la même année 1703, *le séparatisme* des Piétistes s'accélère en la Principauté. Finit le temps où les piétistes étaient censés *se soumettre de leur propre chef à l'Eglise et à l'Etat.* Une lettre du 13 mars 1708 apprend à Turrettini que d'importantes fractions de piétistes se séparent des communautés locales de l'Eglise neuchâteloise. Ostervald écrit:

Quelques piétistes se séparent de nos assemblées et ne communient plus; il n'y en avait d'abord qu'un; il y a bien maintenant quatre ou cinq, auxquels se joignent de temps en temps les frères du voisinage; ce mal augmente, le peuple crie contre les ministres de ce que nous n'agissons pas contre ces gens-là. Je suis fort éloigné de toute violence, mais je crois qu'en procédant par la Discipline, nous faisons ce que Jésus-Christ nous a commandé de faire. Il est sûr du reste, et on m'en a averti, que si on agit contre ces gens-là, on les confirmera dans leurs schismes, et qu'ils feront gloire de souffrir la persécution[36].

c) Rupture et expulsions en 1710-1711

Le 24 juillet 1709, Ostervald rapporte à Turrettini qu'un nouvel afflux d'Anabaptistes bernois avait engendré un nouveau mouvement séparatiste. Il écrit: *nous avions pris le parti de la douceur et de la patience à l'égard des premiers* [des piétistes], *nous leur avions parlé, et voyant qu'ils étaient incorrigibles* (...), *nous les avions laissés là.* Les pasteurs qui tentèrent d'entrer en dialogue avec les Séparatistes furent évincés. Les plus récalcitrants *disent tout net qu'ils prient qu'on ne les gêne plus*[37].

En décembre 1710, les dés sont jetés: *Vous aurez su*, écrit Ostervald à Turrettini, *que notre Conseil a résolu de faire sortir nos piétistes au mois de mars, s'ils persistent dans leur schisme. Je ne vois pas d'apparence de les ramener (...), ils ne nous regardent pas comme chrétien, bien loin de*

---

[36] Voir de Budé III/68.

[37] Lettre du 24 juillet 1709 – Grétillat – Supplément XIX/59.

nous regarder comme ministres[38]. La rupture entre l'Eglise neuchâteloise et les Séparatistes était consommée, deux années avant l'apparition sur le marché londonien de la nouvelle liturgie du culte quotidien neuchâatelois, en traduction anglaise, quatre années avant sa diffusion, sous la forme d'un Agenda relié, en langue française[39].

d) L'amertume d'Ostervald

En 1725 encore, Ostervald écrivait à Turrettini: *la Religion chez les Réformés est toute sécularisée.* Les groupes piétistes ne disaient rien d'autre, mais ne réintégraient pas pour autant le service divin de l'Eglise neuchâteloise. Au lendemain de la décision du Conseil de *faire sortir les piétistes séparatistes impénitents,* Ostervald comprit que l'opération séduction/ sédentarisation, des piétistes chassés des territoires de LL.EE. de Berne, était bel et bien close. Elle avait duré dix ans, de 1700 à 1710.

Le Piétisme neuchâtelois changeait d'ailleurs très rapidement de visage. Ostervald s'irrite maintenant des comportements contraires à l'ordre moral et aux conventions politiques de Piétistes écervelés. Deux exemples: les Séparatistes firent appel à un dénommé Ziegler, responsable d'une communauté piétiste de Zurich[40], lui demandant de venir à Neuchâtel pour y célébrer un mariage, en marge de l'Eglise officielle; du jamais vu! Ils ne craignirent pas non plus de faire célébrer le mariage de deux jeunes gens en attente d'un enfant. Encore une fois du jamais vu! Ostervald n'attaqua jamais de front la *piété cocktail* (le mot est de P. Roques) des Piétistes neuchâtelois. Il ne ridiculisa jamais l'enthousiasme surfait des uns, ni la *mélancolie* des autres. En 1726 il constate, déçu, la décadence de la piété dans les rangs des persécutés d'hier: *Leur piété n'est en la plupart que forfanterie*[41]. Son espoir de voir les *Anabaptistes Piétistes et autres* épouser sa réforme du culte, des sentiments et des mœurs, était mort.

---

[38] Grétillat – Supplément XXXII/63 du 19 décembre 1710.

[39] Cette liturgie devait servir de paradigme aux Eglises décidées à oeuvrer à l'Union des Protestants.

[40] Grétillat, *o. c.*, Supplément XXIX/59, lettre du 24 juillet 1709.

[41] Grétillat, *o. c.*, Supplément LXII/155, lettre du 2 février 1726.

Conclusion en forme de questions

On en vient à se demander si Ostervald, *Professor of Divinity* et membre de l'*Illustre Société de Londres*, n'a pas essuyé un triple échec dans sa manière de traiter le problème des Piétistes émigrés, accueillis généreusement dans la Principauté dès 1701.

Il s'était persuadé que la substitution d'un service divin d'inspiration anglicane au culte/sermon réformé ferait des miracles. Les Piétistes n'y virent qu'une forme nouvelle d'un culte tout en extériorité auquel ils avaient toujours été réfractaires. Que les pays européens encore protestants fussent séduits par la liturgie de l'Eglise anglicane, leur importait peu. Qu'Ostervald visa à faire accepter celle de Neuchâtel pour, par elle, cimenter la réunion entre luthériens et réformés, ne leur faisait ni chaud ni froid.

Le *Professor of Divinity* de Neuchâtel s'était-il trompé en croyant, que les Piétistes émigrés, de langue allemande et manquant de formation académique, le suivraient dans sa volonté de réforme conçu sur le mode anglican, de combattre les préjugés et toute superstition, et de se méfier de la *mélancolie*; ce au nom de la raison raisonnante cartésienne?

Le second échec lui vint de l'application, toute prudente qu'elle fut, de la discipline ecclésiastique, au lendemain du schisme (un bien grand mot). Les Piétistes, victimes hier encore, d'une décision d'expulsion de la *Chambre des Religions de Berne* (au nom de la discipline ecclésiastique) avaient perdu tout respect des Institutions religieuses capables de déclencher des mesures policières indignes, pour réussir une opération de purification soi-disant doctrinale. Ostervald, malheureux de cette situation d'échec notait: les séparatistes ne voient plus en nous des chrétiens, encore moins des ministres du St. Evangile.

Le troisième échec pourrait venir de son incapacité de retenir dans l'Eglise neuchâteloise les trois ministres passés au Piétisme (3 sur 37). L. Tronchin et J.A. Turrettini à Genève, puis Ostervald au séminaire neuchâtelois, les avaient initiés à la *théologie raisonnée*, et à la *véritable Piété*; leur avaient appris à se détourner des préjugés et des superstitions, et à se méfier de toute mélancolie. Mais que pouvait le *bon sens* cher aux Lumières, contre la chaleur d'une piété vécue, à la fois a-critique et en prise directe avec la vie?

Y aurait-il une quatrième raison à ce triple échec? Peut-être. Ostervald ne voulut pas entrer en dialogue avec les *séparatistes*, ni avec de Muralt

et sa *bande*, ni avec Nicolas de Treytorrens de Cudrefin, ni avec Samuel Bourgeois, passé rousseauiste. Ces hommes étaient marqués par les Lumières, comme Ostervald, même s'ils s'en firent des adversaires. Ils prônaient, comme lui, une piété de sainteté évangélique. Nous dirons, au prochain chapitre, où se situait la ligne de partage des eaux entre ces piétistes illuminés et Ostervald. A son époque un Chef d'Eglise ne débattait pas démocratiquement avec des piétistes schismatiques du credo, et de la discipline de l'Eglise. Une telle réforme devait être menée par des gens instruits aux Universités, compétents et responsables du gouvernement de l'*Eglise de Dieu*.

Le pasteur Pierre Roques de l'Eglise française de Bâle prendra sur ce point le contre-pied d'Ostervald, dans les années 1731. Il appela les Piétistes séparatistes à un dialogue démocratique pour assurer le *bene esse* de l'Eglise de Dieu. L'énorme ouvrage qu'il consacra à ce projet est intitulé: *Le Vray Piétisme*[42]. Il présente une curieuse caricature du Piétisme-antipiétiste qu'enseignait Ostervald. L'histoire ne dit pas s'il a réussi là où Ostervald a essuyé un des échecs les plus cuisants de son long ministère.

---

[42] Il est intitulé *Le vray Piétisme* et sous-titré selon l'habitude de l'époque, par un rapide résumé de son contenu: *ou traité dans lequel il est question de la nature et des effet de la piété, de la juste étendue du renoncement au monde, où on remonte à la source générale, du peu de vertu qu'il y a entre les chrétiens, où l'on indique les moyens d'acquérir une Piété solide, et où l'on fait connaître comment la Piété nous dispose à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme nous en matière de religion.*

CHAPITRE XX

LES PIÉTISTES NEUCHÂTELOIS FROTTÉS DES LUMIÈRES

Argument

Ce type de Piétistes est riche en personnalités comme B.L. de Muralt, de Colombier, N.S. de Treytorrens, originaire de Cudrefin (mais domicilié à Neuchâtel), et S. Bourgeois, un commensal (de 1720/1725), de B.L. de Muralt, passé disciple de J-J. Rousseau[1]. Nous allons rappeler le rôle neuchâtelois de ces trois auteurs du XVIIIe siècle. Ils se détachent très nettement des Piétistes que nous avons recensés au chapitre XIX. Ostervald les connaissait nécessairement tous les trois, mais nous ignorons s'il les a affrontés publiquement. Leurs écrits l'auraient mérité, comme nous allons le voir.

Petite galerie de portraits

Ce type de piétiste était volontiers attiré par quelque credo déiste. B.L.de Muralt plaidant la religion naturelle écrit: elle s'en tient à l'Adoration de Dieu, *sans s'embarrasser des opinions et des décisions des Hommes; on s'en tient ici à la connaissance de Dieu, telle qu'il se manifeste, extérieurement dans les merveilles de la Nature, et intérieurement dans la Conscience*[2].

La meilleure illustration de l'attirance du Déisme sur ce type de piétisme nous est donnée par le parcours spirituel et intellectuel de la visionnaire genevoise, Marie Huber. Elle passa de l'Orthodoxie réformée à diverses formes de Piétisme, avant de rallier le Déisme anglais de John Toland (1670-1722).

N.S. de Treytorrens ne s'avance pas aussi loin. Piétiste de la seconde génération, il se met à l'école d'un Piétisme frotté des Lumières, puis s'en fait le hérault auprès de LL.EE. de Berne, dans sa *Lettre Missive (...)* imprimée en 1717.

---

[1] Dont on sait la présence, à cette date, au pays de Neuchâtel. Voir: F.S. Eigeldinger: *"Des pierres dans mon jardin", les années neuchâteloises de J.J. Rousseau et la crise de 1765*; Paris-Genève 1992.

[2] Voir: *Lettres Fanatiques*, Londres, 1739: II/445.

Dans les écrits de S. Bourgeois, aujourd'hui rousseauiste, hier piétiste, avant-hier pasteur de l'Eglise neuchâteloise, souffle un tout autre esprit. Nous avons lu, à la page 4 d'un carnet de ses notes de lecture, un mot qui reflète le siècle de Voltaire:

> *J'apprens que Luther et Calvin nous ont ôté le Purgatoire;*
> *oh les braves gens,*
> *que Dieu le leur rende!*

Puis il prolonge cette citation, prise d'un nommé Guy Patin, comme suit:

> *S'il paraissait encore quelque honnête homme,*
> *qui, par charité, nous ôtât l'enfer,*
> *nous serions comme rats en paille.*

Mais cet esprit frondeur était resté marqué par le piétisme séparatiste neuchâtelois de B.L. de Muralt, et toujours convaincu de la résurrection de Jésus, comme d'un fait historique indéniable.

B.L. de Muralt (1665-(†?))

La personnalité de B.L. de Muralt, le rôle important qu'il joua dans l'histoire du Piétisme en Romandie, son opposition constante à Ostervald et à Turrettini, demandent quelques lignes biographiques[3].

B.L. de Muralt a 21 ans quand il fait partie de l'ambassade des Cantons protestants chargée d'intervenir à Turin en faveur des protestants piémontais persécutés. Puis il fut nommé capitaine d'un régiment au service de la France. Il donna sa démission en 1693-94, décidé à se retirer de la vie publique, *pour vivre tranquille et tirer parti de lui-même*[4].

---

[3] Voir le *Curriculum vitae* chez A. Ferrazzini:: *Beat de Muralt et J-J. Rousseau,* La Neuveville, 1951.

[4] Voir lettre citée par A. Ferrazini dans: *Beat de Muralt et J.J. Rousseau,* La Neuveville, 1951, p. 30.

Les Lettres sur les Anglais et les Français

Un voyage en Hollande et à Londres lui fit écrire le livre qui le rendit célèbre: *Lettres sur les Anglais et les Français*[5] P. Bayle disait de ces Lettres, qu' elles *étaient si parfaites qu'on ne pouvait rien y corriger sans qu'il arrivât, comme à ces peintres d'un goût très difficile, qui retouchent tant de fois un bon tableau, qu'à la fin ils le gâtent.* Le périodique: *Neue Zeitung aus der gelehrten Welt,* Zurich, 1725, présente B.L. de Muralt *comme une des têtes les plus habiles et les plus spirituelles de notre temps*[6]. Otto von Greyerz rappelle que l'élite intellectuelle de l'époque[7] attribua certains écrits de Marie Huber à L.B de Muralt, trompée par la proximité de leurs styles et la convergence de leurs opinions[8]. Il faudra se souvenir de ces appréciations tout en louanges, lorsque les critiques condamneront, à l'automne de sa vie, ses ouvrages polémiques en faveur des *Fanatiques.*

Son engagement aux côtés des Piétistes bernois

Rentré en Suisse, il épousa Marguerite de Wattenwyl en 1698, puis il rallia le mouvement des piétistes bernois; non par appétit révolutionnaire à la manière anabaptiste, mais par opposition à l'autoritarisme politico-religieux des Eglises helvétiques réformées. Banni de Berne en 1701 pour *Pietisterei,* il chercha asile à Genève. Mais, esprit toujours frondeur, il se fit expulser aussi de la cité de Calvin. Ostervald s'entremit auprès du maire de Neuchâtel, son beau-père, et la Principauté autorisa B.L. de

---

[5] Publiées en 1725, elles avaient connu en 1728 7 éditions, dont 2 en anglais. En 1728 B. de Muralt publie: *Les Lettres sur les Anglais et les Français*, et la *Lettre sur les Voyages*, puis une: *Lettre sur l'esprit fort,* et enfin un ouvrage: *L'Instinct divin recommandé aux Hommes.* 2e éd. Paris 1790. En 1739 parurent les: *Lettres Fantiques.*

[6] *Einer der habilsten und geistreichsten Köpfe unserer Zeit.* Les deux citations sont prises de O.v. Greyerz, *o. c.*, p. 75.

[7] Texte: *Beat Louis de Muralt et les origines du cosmopolitisme littéraire au XVIIIe siècle*; voir: *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, 1894, p. 8-26.

[8] Otto von Greyerz, *o. c.*, p. 95, qui cite la *Bibliothèque raisonnée* de 1733. Ce périodique attribuait à de Muralt: *Le monde fou préféré au monde sage,* ainsi que: *Le système des anciens et des modernes (...)*, tous deux de Marie Huber. Mais on lui attribua aussi à tort: *L'Histoire de Frédéric le Grand Roi de Prusse,* parut anonyme en 1757.

Muralt à s'installer à Colombier, non loin de la ville capitale, dans une propriété appartenant à sa femme.

Ostervald s'attendait à ce que cet homme, de la meilleure société, et ouvert aux Lumières, rallie les projets de réforme *du culte et des sentiments* de l'Eglise neuchâteloise. Loin de là, B.L. de Muralt installa dans la propriété de sa femme, une sorte de quartier général d'un piétisme séparatiste cultivé et évangélisateur. Il constitua une sorte de brigade volante[9] (la *bande à de Muralt*), décidée à distribuer la *bonne Parole* aux communautés piétistes du pays de Vaud, condamnées bien souvent à une existence de l' ombre.

Le piétisme séparatiste de B.L. de Muralt professé à Colombier, n'avait plus grand chose en commun avec celui de Gédéon Sandoz, des Bucher, du cordonnier/Patriarche Auger, du Père Adam, des pasteurs convertis au Piétisme neuchâtelois, etc.

La pastorale de B.L. de Muralt

On voit, dans les années 1723-1725, B.L. de Muralt intervenir à Genève, dans l'affaire de Jeanne Bonnet, rendre visite au groupe des admiratrices de la jeune visionnaire, appelée avec déférence: la *fiancée du Verbe*[10]. Une lettre, conservée à *Herrnhut* en Moravie, montre un de Muralt inquiet des pièges inhérents aux expériences mystiques auxquelles s'adonnent ces Dames avec gourmandise. Les propos de B.L. de Muralt de cette lettre n'ont rien d'un apprenti visionnaire, comme il plaît à certains de le dépeindre. Ils reflètent, au contraire, beaucoup de pondération et un vrai souci pastoral.

C'est chez lui, à Colombier, que Jeanne Bonnet, la *fiancée du Verbe,* maintenant Madame Simon Bourgeois, rencontre le *Vaisseau de Dieu,* un Piétiste de grande renommée, venu d'Allemagne, un *illuminé* déjà connu des *frères* des pays romands. Ce mystique s'en prit à Jeanne Bonnet, et lui reprocha d'avoir décidé de *choisir un époux.* Nous sommes persuadés que cette admonition véhémente et publique ruina la carrière de la *fiancée du Verbe,* (prophétesse extatique).

---

[9] On l'appelait à Neuchâtel: *la bande à de Muralt.* Cf. lettre à Turrettini du 18 février 1725, Budé I/103.

[10] Nous reviendrons sur ce pieux surnom dans le paragraphe consacré à S. Bourgeois.

Les livres de polémique en faveur des Fanatiques

Les livres sur: *l'Instinct divin recommandé aux Hommes,* et les *Lettres Fanatiques*[11], montrent un B.L. de Muralt à califourchon sur la mince cloison qui sépare les Lumières du Piétisme, comme Ostervald d'ailleurs. Dans ces ouvrages, B.L. de Muralt traite de la religion naturelle et de ses limites, de la *raison raisonnante* (pour dire qu'elle n'entendait rien à la religion), de l'instinct divin, (poisson pilote de la conscience religieuse), des sciences et de leurs limites; tous des sujets chers aux Lumières et aux Piétistes cultivés. Ces deux ouvrages se veulent une apologie des *Fanatiques* (synonyme populaire de *piétistes*).

Ces livres étonnent aujourd'hui encore. A. Ferrazini a renoncé à les décrypter, mais n'en conclut pas moins que, l'âge venant, B.L. de Muralt s'enfonça *dans un infantilisme sans retour*[12]. H. Vuilleumier[13] était persuadé, lui aussi, que B.L. de Muralt finit par être la victime de la tendance visionnaire du piétisme romand[14]. A. Ferrazini boucle son enquête biographique sur ces mots: il *tomba dans ce curieux mélange de déisme mystique et de rationalisme où il devait finalement aboutir*[15]. C'est aller trop vite en besogne et mal connaître l'univers intellectuel du Piétisme des Lumières de B.L. de Muralt.

Les Lettres Fanatiques[16]*, ouvrage en faveur d'un Piétisme éclairé*

Ces *Lettres Fanatiques* (de 1739) nous montrent un auteur au fait des avancées des Lumières, mais qui ne s'en laisse pas conter pour autant. La tolérance lui paraît chose acquise, mais la raison raisonnante une référence surfaite, car elle n'entend rien aux questions de la vie intérieure, confond

---

[11] Voir: *L'Instinct divin recommandé aux Hommes.* Londres, 1727. *Lettres Fanatiques,* Londres, 1739.

[12] *O. c.*, p. 34.

[13] *Histoire de l'Eglise du pays de Vaud (...),* o. c., III/407.

[14] Les critiques en jugent volontiers à la lumière de son fameux voyage en Allemagne, où l'on voit de Muralt manipulé par une femme, soi-disant inspirée, qui joue les *capitaines à bord.*

[15] *O. c.*, III/407 et IV/649.

[16] En 2 tomes, édités à Londres en 1739.

religion naturelle et religion chrétienne[17], et ignore la manifestation de *l'instinct divin.* Bouclant le tout, B.L. de Muralt juge délétère, l'Orthodoxie *mitigée* prônée par le *Triumvirat* helvétique.

B.L. de Muralt, le compagnon de route des Anabaptistes bernois de 1699, est devenu, quarante ans plus tard, le maître à penser d'un Piétisme séparatiste frotté des Lumières, et un auteur habité par un projet de réforme de l'*establishment*[18].

L'utopie de-muraltienne

Les *Lettres fanatiques* proposent aux peuples chrétiens[19] de coiffer leur société composée des Trois Etats (Noblesse, Clergé et Tiers Etat[20]), en la coiffant d'un ordre nouveau, celui des *Spirituels,* d'hommes à la conscience fine, toujours décriés comme *Fanatiques.* Ces *spirituels* pourraient être une source d'inspiration, voire de réformes de la société.

Pour faire admettre son projet, B.L.de Muralt prend soin de définir le terme méprisant de *Fanatique.* Il présente le *fanatisme* des Piétistes: comme *un signe de la dépendance de la Parole* [intérieure], dont est né leur *culte intérieur* (le seul qui soit authentique). C'est elle qui soumet ses sectateurs aux inspirations de l'*Instinct divin,* et qui les fait développer des conduites religieuses, voire politiques, inattendues peut-être, mais conformes à la volonté de Dieu[21].

---

[17] Voir: II/218: *On confond la religion de Jésus-Christ avec la religion naturelle, et on s'y figure du Beau, du Glorieux, de ce qui fait honneur devant les Hommes, c'est en quoi l'on se trompe. Le vrai Christianisme a les apparences chétives.*

[18] B.L de Muralt use d'une fiction littéraire, les Politiques et les Ecclésiastiques craignent que si le Fanatisme prenait le dessus *on ne verrait plus que désordre et confusion.* Il va démontrer le contraire: ce serait là une source de bénédictions pour l'Humanité toute entière.

[19] Voir: *Lettres Fanatiques,* II/IX p. 266 sv.

[20] Au vrai, de Muralt distingue nommément deux ordres, le *politique et le domestique.* Il les voit figurés par la coupe et le plat dont parle Jésus lorsqu'il traite les Scribes et les Pharisiens d'hypocrites. Puis il commente: *La coupe qui est un vase haut destiné à contenir du vin ou quelque autre liqueur forte, (...) désigne ici l'Ordre politique. Le plat qui est un vase bas (...) désigne ici l'Ordre domestique; c'est à dire deux sortes de gens du salut desquels les Ecclésiastiques se chargent* [en leur apprenant le culte extérieur] (Voir II/170). En fait il est bien question des trois ordres de la société médiévale. Mais de Muralt aborde la question de manière à éviter d'en faire une affaire politique, tout en dégageant un créneau pour les *Fanatiques.*

[21] Voir: II/208 sv.

La nouvelle société dont rêvait de Muralt veillera, bien sûr, à désarmer les dépositaires du glaive de la Justice, tout en leur ôtant la crainte des fanatiques de mauvais alois[22]. De Muralt espérait même que ces Spirituels apprendraient aux Eglises instituées (manifestation *nocturne* du divin) à rengainer leur prétention d'être l'Institution Divine.

Il est bien vrai que le Piétisme/Fanatisme, dépeint par de Muralt, n'avait plus grand chose en commun avec celui des révolutionnaires anabaptistes de 1699, ni avec celui, domestique, de Mme Bucher d'Auvernier, sauvage du cordonnier/patriarche Auger, en perruques et dentelles, de Gédéon Sandoz-Marval, avec celui du Père Adam, ni même avec celui des pasteurs démissionnaires neuchâtelois. A moins, qu'à l'exemple de S. Bourgeois, ils n'aient rallié le piétisme éclairé des *Fanatiques* de Colombier.

On n'en est pas moins tenté de voir, dans cette proposition politico-religieuse, un avatar *éclairé* des espérances eschatologiques des Anabaptistes de 1699. Il n'empêche que l'offre des Séparatistes, présentée par B.L. de Muralt, préludait à une mutation de la société européenne.

Ostervald et de Muralt

Il n'a pu échapper à Ostervald que B.L. de Muralt avait tenté, par ses *Lettres Fanatiques,* de présenter les *Anabaptistes, Piétistes et Autres,* comme les témoins d'un Piétisme éclairé, voire tolérant, prêts à collaborer, avec les autorités en place, au gouvernement de *nos peuples.* Il était évident que ces *Fanatiques* nouveau genre ne représentaient plus, comme les *Anabaptistes, Piétistes et Autres* de 1699, un danger pour l'établishement. Il est vrai que personne ne s'y trompa. La société, chaperonnée par des Spirituels, que B. L. de Muralt appelait de ses vœux, avait bien peu de chance de voir le jour. Le piétiste de Colombier fut même moqué par les journaux qui ne virent dans cette proposition qu'un canular.

Ostervald ne pouvait rien en ignorer, mais il n'a pas tenté, semble-t-il, d'entrer en dialogue avec l'auteur des *Lettres Fanatiques* de 1739. L'inverse pourrait aussi être vrai. De Muralt aurait-il confondu Ostervald avec les ecclésiastiques orthodoxes? Méchant, il écrit dans ses *Lettres Fanatique: laissons leur le Nom dont ils se font honneur; celui d'Ortho-*

---

[22] Voir II/274: *Les Souverains ont leurs droits qu'on ne leur conteste point et que jamais nul Homme, dépendant de Dieu dans son Intérieur, ne leur contestera.* Prudence oblige.

doxes. Ce sont des Gens *qui savent tout, du moins tout ce qu'il y a à savoir, et qui ne se trompent en rien.* Ces Gens sont tels: *non chacun pour soi seulement,* (...) *ils savent tout, sont infaillibles,* et demandent au *reste des Hommes* de les *révérer sur ce pied-là*[23]. De Muralt aurait-il mis au même panier l'Orthodoxie de la *Formula consensus* des *Rigides et Zélés* et l'Orthodoxie *mitigée* du Triumvirat Helvétique? Si oui, cette diatribe aura transformé en abîme le fossé qui le séparait d'Ostervald.

II
Nicolas Samuel de Treytorrens

Nicolas Samuel de Treytorrens est un autre témoin de ces Piétistes frottés des Lumières. Mais le Piétisme éclairé, dont il célèbre les vertus dans son livre: *Lettre Missive à LL.EE. de Berne*[24], n'est pas de son propre cru. Il semble en avoir ramené les boutures de ses voyages en Allemagne et aux Pays-Bas. A moins qu'il ne nous restitue, tout en le popularisant, l'enseignement de B.L de Muralt et de sa *bande,* aux communautés piétistes des pays de Vaud et de Genève.

Le personage

N.S. de Treytorrens est originaire de Cudrefin (au pays de Vaud) et partant citoyen de Berne. Il entreprit des études au collège de Neuchâtel, *sans en tirer grand profit,* confia-t-il à l'occasion. Il faisait parti, à cette époque, d'un groupe piétiste dont il tait le nom et cache les couleurs. Il interrompit ses études pour voyager et *travailler à son salut.* C'est ainsi qu'il traversa l'Allemagne et peut-être les Pays-Bas. De passage en Hesse, les frères d'Allemagne lui apprirent, que MM. de Berne étaient prêts à

---

[23] La citation commence par: *En attendant* [la fin des temps] *laissons leur le nom...* II/205.

[24] Le titre en son entier: *Lettre missive à leurs excellences de Berne en Suisse, par un de leurs sujets, où est convenu des choses d'une fort grande importance concernant cet état et autres. Divisée en 3 parties ou petits traités. Dans le premier on fait voir par divers exemples, arrivés depuis peu dans le pays, les grands maux d'iceluy, par rapport à la vie et aux mœurs. Dans la seconde les mêmes maux par rapport à la Religion. Et dans la troisième, qui est une lettre écrite depuis peu à la Chambre de Religion. On y représente à LL.EE. divers faits rigoureux exercez jusqu'ici dans les persécutions faites à l'encontre de leurs pauvres sujets Anabaptistes et autres.* Imprimé cette année 1717. L'ouvrage compte 261 pages.

rendre la liberté aux piétistes envoyés aux galères du Roi de Sardaigne. Ils n'y mettaient qu'une condition, que celui qui accepterait cette expédition prendrait à sa charge les frais de rachat des Piétises et de leur voyage. Parmi ces galériens condamnés par Berne, il y avait un piétiste originaire de la Hesse, précisément.

L'aventure

N.S. de Treytorrens se porta volontaire, et décrocha, on ne sait comment, deux subsides pour faire face aux dépenses: l'un de l'archevêque de Cantorbery, l'autre des frères Anabaptistes d'Amsterdam[25]. Berne accepta sa candidature, mais commença par serrer de Treytorrens en prison. Le temps d'un complément d'enquête? Le spectacle de ces locaux le révolta. A son retour des rivages de la Méditerranée, il les décrira sans fard, dans sa *Lettre Missive,* pour faire honte à tous: pasteurs, policiers et magistrats, qui disaient faire œuvre pie en entassant dans des locaux insalubres, des enfants, des femmes, des vieillards, malades ou non, dénoncés par les fameux *Piestisten Jäger* (chasseur de Piétistes), contre rémunération.

Après avoir passé et repassé les Alpes, N.S. de Treytorrens ramena, sans bourse délier, les galériens qui avaient survécu. L'administration du Roi de Sardaigne avait refusé d'être dédommagée pour ce manque à gagner. Revenu à Neuchâtel, N.S. de Treytorrens rédigea sa *Lettre Missive à MM. de Berne,* un in folio de 261 pages. En plus du récit de son épopée à travers les Alpes, il rapporta, comme décidé au départ, les conditions d'incarcération des Piétistes à Berne. La *Lettre Missive* N.S.de Treytorrens entendait clamer à tous vents – car c'était une *lettre ouverte* – ce qui se passait dans les coulisses bernoises, sous couleur de purification doctrinale. Il ne manqua point de souligner la générosité du Roi de Sardaigne, et, en contraste, le sens des économies bernois. Il raconte enfin sa découverte de communautés piétistes de l'ombre, dont le témoignage chrétien tranchait fortement avec celui de leurs contemporains bien pensants.

A cette même époque, Ostervald était déjà à son travail de révision des *Arguments et Réflexion* destinés à la SPCK de Londres. Il s'efforçait aussi de résorber le *schisme* des Piétistes Séparatistes en la Principauté. A-t-il tenté de répondre à la *Lettre Missive?* On ne sait.

---

[25] Voir: *Lettre Missive* (...), III/3.

Le Piétisme des Lumières de N.S. de Treytorrens

Les récits de la foi et de la piété des communautés piétistes, dont de Treytorrens fut l'hôte, sont moins spectaculaires que sa description des prisons bernoises et le récit de ses aventures transalpines. Mais ils présentent un véritable intérêt pour qui s'interroge sur les raisons de retrait des Eglises – Institutions des Séparatistes. Leurs cérémonies religieuses et leur rigueur morale tranchaient avec celle du culte, des sentiments et de la morale cultivés par la réforme d'Ostervald. N.S. de Treytorrens résume aussi les doctrines de ce christianisme de l'ombre, souvent originales. Il résume, par exemple, leur interprétation du *Millenium.* Son instauration n'est pas interprétée comme un premier retour du Christ sur terre, mais comme une manifestation de l'Esprit œuvrant au sein de l'Humanité pour sa régénération; d'apocalyptique, le Millenium anabaptiste se faisait eschatologique.

N.S. de Treytorrens compare, à chaque pas, le rituel des piétistes de l'ombre aux cérémonies des Eglises d'Etat, et qualifie ces dernières de *déchet*, à la manière du traité de *Gottfried Arnold* de 1699[26]. Sa *Lettre missive* vise toujours au même but: montrer que les Piétistes (sectes de l'ombre), méprisés et persécutés par les Eglises de droit divin, faisaient montre d'une santé spirituelle bien supérieure à celle de leurs persécuteurs.

N.S. de Treytorrens n'avait rien d'un intellectuel; il n'empêche que sa *Lettre Missive à MM. de Berne* de 1717, fait découvrir au Protestantisme des pays romands un Piétisme marqué encore par leurs origines anabaptistes, mais aussi au coin des Lumières. Les Séparatistes construisaient leur éthique sur une philosophie de la volonté, pensaient en fonction du libre arbitre de chaque individu. Leur référence au Dieu Tout Puisssant parlait du Dieu de la nature et de la conscience. Il est vrai que cette sorte de Déisme était redoublé par une quête de l'Esprit divin. Leur christologie penchait, comme celle des Novateurs, vers une interprétation messianologique de la mission du Christ.

On imagine le bonheur des Séparatistes, et de ceux qui se terraient de peur d'être arrêté, incarcéré, voire une nouvelle fois expulsés, en lisant la *Lettre Missive à LL.EE. de Berne.* Enfin quelqu'un leur rendait justice

---

[26] *Kirchen- und Ketzer-Historie* de 1699, rééditée en 1742.

publiquement, à l'occasion d'un acte héroïque accompli par un des leurs, ce dont *nos peuples* semblent avoir été informés.

Ni Ostervald ni Turrettini n'ont pu ignorer cet ouvrage, ni manquer de s' interroger sur l'écho qu'il allait rencontrer chez les Séparatistes, comme chez les bien-pensants des Eglises réformées Helvétiques.

III
Samuel Bourgeois

Nous renverrons à une étude consacrée à Samuel Bourgeois, jeune pasteur en l'Eglise de la Principauté. Le destin de S. Bourgeois, personnalité neuchâteloise originale au siècle des Lumières (souvent injustement bafouée), illustre le parcours d'un réformé qui, laissant là le *Catéchisme* d'Ostervald de son enfance, rallia la théologie des Lumières de J.A. Turrettini, embrassa le Piétisme séparatiste de B.L. de Muralt, et se laissa séduire, enfin, par le discours de J.-J. Rousseau[27].

On ne sait comment il s'y prit pour être nommé, dans les années 1750, enseignant à la *Maison de Charité* de Neuchâtel. Il est vrai qu'il publia, en 1749-1750, trois volumes de traduction de quelques écrits de S. Werenfels, sous le titre: *Œuvres diverses concernant la Religion.* S. Werenfels y dénonçait l'Athéisme comme une *superstition*, défendait *l'excellence* de la Religion *révélée*, et proclamait les mérites de la *Parole de Dieu.* Ces traductions auraient-elles fait nommer le disciple de J.-J. Rousseau à la *Maison de Charité,* malgré un passé si chargé, cinq années seulement après la mort d'Ostervald?

Quoiqu'il en soit, il n'avait pas mis, après cette nomination, beaucoup d'eau dans son vin de contestataire piétiste *d'muraltien.* Il continuait à militer en faveur de la liberté de religion; à s'opposer, avec les frères *Petitpierre* de la Chaux-de-Fonds, au dogme des *Peines éternelles.* Il nous apprend qu'il était devenu la bête noire de la Vénérable Classe. Il

---

[27] Et tourné le dos à Voltaire. Dans un de ses carnets de notes, à la p. 42, il retient cette épitaphe, née de la plume d'un certain *Simon* à l'occasion de la mort de Voltaire en 1778:

Bel esprit plutôt que génie,
Sans foi sans honneur et sans vertu,
Il est mort comme il a vécu,
Couvert de gloire et d'infamie.

n'empêche qu'il enseignait aux enfants de la *Maison de Charité* la philosophie morale des Anciens, celle de Cicéron en particulier.

Sa renommée de *bête noire* de la Vénérable Classe ne l'empêcha pas de songer en 1775, à *rentrer dans le culte,* et de revêtir à nouveau robe et rabat des ministres du Saint Evangile. Nous avons trouvé dans des archives privées un brouillon des trois premiers sermons qu'il s'apprêtait à délivrer à sa prochaine paroisse. Les dites archives ne disent pas s'il réussit ce retour au bercail[28].

L'enseignement de la moral des Anciens

S. Bourgeois nous a laissé le manuscrit d'un ouvrage de morale très vivant. Il y marie, avec une naïveté touchante, sa lecture des philosophes de l'Antiquité à ses options piétistes d'avant hier. Il pourfend les *fanatiques,* ennemis de Voltaire, (non les Spirituels de L.B de Muralt). Il dénonce quelques dogmes chers à l'Orthodoxie de la *Formula Consensus*, mais conserve, comme en un jardin secret, la piété des Séparatistes neuchâtelois, qu'il avait ralliés, à vingt ans. Les brouillons des trois sermons datés de 1765 nous apprennent, en effet, que son credo rousseauiste comportait toujours la croyance, historiquement indubitable, à la résurrection du Christ, et une profession de foi en la souveraineté du *bon et doux Jésus sur toute l'Humanité.*

Il est évident qu'Ostervald à Neuchâtel, et Turretini à Genève, se sont opposés aux discours des trois Piétistes séparatistes que nous venons d'évoquer. On s'étonne qu'ils n'aient rien laissé pour s'en expliquer en clair.

---

[28] On nous permettra de renvoyer à notre contribution aux *Mélanges offerts au professeur André Schneider* (Université de Neuchâtel 1997): *Cicero redivivus, le catéchisme stoïcien de Samuel Bourgeois.*

IV
Le Piétisme Morave

Revenons, *in fine,* au piétisme des Frères Morave. On ne peut le confondre avec celui des Séparatistes neuchâtelois, que nous avons énuméré au chapitre XIX, ni avec les doctrines de B.L. de Muralt et de N.S. de Treytorrens, ni avec le discours rousseauiste de S. Bourgeois. Nous les avons néanmoins fait figurer sur la liste des Piétistes infiltrés à Neuchâtel. Ceci pour trois raisons:

1) parce que *l'Eglise des Frères de l'Unité* est restée un mouvement piétiste avouée comme tel par l'Eglise Luthérienne, donc non séparatiste;
2) parce qu'Ostervald s'est opposé de toutes ses forces à leur installation, sur le sol de la Principauté, (en tant qu'Eglise Luthérienne?[29]);
3) parce que le piétisme des *Moraves*, fort de l'approbation de Berlin, s'en fut missionner à Neuchâtel, provoquant, *nolens volens,* un nouveau *schisme.*

Les Frères de l'Unité infiltrèrent le pays neuchâtelois dans les années 1740. Ils comptèrent très rapidement des adeptes venus de la noblesse et de la bourgeoisie locales. Ils rallièrent le reste des groupes piétistes d'hier devenus somnolents, mais qui ne demandaient qu'à reprendre vie au contact des *Frères d de l'unité.* Ils gagnèrent aussi à leur piété des étudiants d'Ostervald, comme J.P.C. Stadler[30].

On a reproché à Ostervald d'avoir manqué de *tolérance* envers les Frères Morave décidés à s'installer à Montmirail, pour y accueillir des protestants persécutés des Vallées vaudoises du Piémont. On a rappelé qu'Ostervald était mieux renseigné que les Frères sur la situation actuelle de ces coreligionaires, qui, à cette époque, ne souffraient d'aucune persécution. Ostervald crut à une manœuvre des fidèles du Comte de Zinzendorf pour s'installer à Montmirail. Son opposition n'a donc rien à voir avec un manque de tolérance, vertu si prisée par les Novateurs au XVIIIe siècle.

---

[29] Qui lui donna pour évêque le Comte de Zinzendorf; sur les terres duquel les *Moraves* étaient implantés.

[30] Dont les archives sont conservées à la Bibliothèque des Pasteurs de Neuchâtel. Un énorme dossier concernant la fondation de la colonie Morave à Montmirail se trouve à *Herrnhut* en Silésie.

On a rappelé aussi qu'il était défendu à toute église non réformée de s'établir sur terre neuchâteloise. Ostervald avait donc le bon droit pour lui, mais Frédéric le Grand, Roi de Prusse, contre lui. Ostervald l'emportait au plan juridique, mais le Roi restait maître en son Royaume. Il était donc question de jurisprudence, non de morale.

Barth s'est moqué méchamment, au début de notre siècle, du langage infantile et infantilisant des Moraves du XVIIIe siècle. Ostervald, amateur des Lumières, non. Mais comment n'aurait-il pas été attristé par le retour en force de la *mélancolie piétiste,* ainsi que du renouveau du langage *figuré* et *obscur* (des Ecritures) en honneur dans la piété et les cérémonies moraves?

Culte extérieur et culte intérieur

J.P.C. Stadler a présenté le contraste entre la *religion de Neuchâtel* et celle des Moraves, comme la rencontre d'une religion *intérieure* et d'une religion *extérieure*[31]. J.P.C. Stadler écrit de Moravie à ses parents restés à Neuchâtel, qu'il était reconnaissant à Ostervald de lui avoir enseigné la religion extérieure, comme il l'était aux Moraves de l'avoir initié à la *religion intérieure.* On s'étonne de voir un assistant du séminaire de Neuchâtel ramener le conflit entre le service divin d'Ostervald et les célébrations des Moraves, à une opposition entre un culte extérieur et un culte intérieur. J.P.C. Stadler aurait-il:

– méconnu à ce point le *système de penser* d'Ostervald?
– fermé les yeux sur son refus de la théologie sacrificielle paulinienne? (Une doctrine qui tient pourtant une place capitale dans la piété morave);
- ignoré la transposition ostervaldienne de la christologie traditionnelle en messianologie?
- fait la sourde oreille à ses mises en garde devant toute interprétation des expressions *figureés et des passages obscures* des Ecritures? On sait que les Moraves en faisaient une grosse consommation.

Bien qu'élégante, la formulation du jeune J.P.C. Stadler laisse insatisfait. Elle trahit les Moraves piétistes grand teint, tout autant qu'Ostervald le Novateur neuchâtelois.

---

[31] C'est-à-dire tout en liturgie réglée.

V

Le *piétisme* séparatiste et P. Roques, pasteur en l'Eglise française de Bâle, de 1710-1748

Cet dernier paragraphe consacre quelques pages à l'ouvrage que nous venons de citer de Pierre Roques: *Le vray Piétisme*[32]. Il traite de la manière dont l'auteur tente de maîtrtriser les mouvments séparatistes qui se manifestent à Bâle, au sein du Piétisme du dsud de l'Allemahgne et mêrme en l'Eglise du désert de France.

L'auteur

Les historiens des Eglises réformées en Suisse comme E. Bloesch et W. Hadorn[33], ont peut-être lu le *Vray Piétisme* moins sévèrement que nous. P. Wernle l'ignore tout simplement[34]. L'*Encyclopédie des Sciences religieuses de Lichtenberg* lui a, par contre, consacré un article tout en louanges.

L'auteur fut ministre de l'Eglise française de Bâle, de 1710 à 1748[35]. Son ouvrage tente de convaincre les Séparatistes, de ne pas déserter les assemblées, voire de *rentrer dans le culte,* au nom de la *solide piété* du *vray Piétisme*, dont il présente le programme dans son ouvrage de 1731. Nous avons vu qu'Ostervald s'y était efforcé avant lui, mais sous une autre étiquette. P. Roques avait étudié à Genève avec J.A. Turrettini, et lu,

---

[32] *Il est sous-titré selon l'habitude de l'époque, par un rapide résumé de son contenu: ou traité dans lequel la nature et les effet de la piété, la juste étendue du renoncement au monde, où on remonte à la source générale, du peu de vertu qu'il y a entre les chrétiens, où l'on indique les moyens d'acquérir une Piété solide, et où l'on fait connaître comment la Piété nous dispose à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme nous en matière de religion.*

[33] E. Bloesch: *Geschichte der Reformierten Kirchen,* Basel, 1899.

[34] P. Wernle: *Der schweizersiche Protestantismus des 18. Jahrhunderts*, Tübingen, 1925.

[35] P. Roques (1685/1748) étudiant inscrit à l'Académie de Genève, se rendit à Lausanne pour y passer ses examens en théologie, après avoir obtenu en 1703 une bourgeoisie dans le pays de Vaud. L'*Histoire de l'Eglise Française de Bâle* de L. Junod (Lausanne 1868, p. 38) donne une description très flattée du personnage. Voir le *Chrétien évangélique*, Lausanne 1868.

Dans *La France Protestante*, tome VIII, Paris, 1858, Eug. et Em. Haag se soucient (p. 525 sv.) de retrouver les dates exactes de la naissance de P. Roques.

avec grand soin, les ouvrages d'Ostervald (qu'il reprendra et développera à sa façon). Enfin, il comptait S. Werenfels parmi les membres actifs de son église de Bâle. Se serait-il cru le dauphin des Triumvirs? Peut-être!

Roques: disciple de Turrettini et correcteur d'Ostervald?

J. Junod appelle, comme de notoriété publique, que *la théologie des Ostervald et J.A. Turrettini* domina les esprits en *l'Eglise française de Bâle* au XVIIIe siècle. A parcourir la liste des 17 publications de P. Roques, on découvre que, s'il eut pour maître à penser J.A. Turrettini (qu'il appelle son *oracle*), il reprit à nouveaux frais les grands thèmes des publications d'Ostervald. Voici quelques titres de sa plume qui le font penser.

- Le papier anonyme, qu'il fit circuler à Berlin pour plaider les thèses du *Traité des Sources (...),* était de sa main.
- Le traité: *Le tableau de la conduite du chrétien qui s'occupe sérieusement du soin de son salut,* Bâle 1721, réédité en 1744, rappelle le cinquième des *Douze Sermons* publiés par Ostervald en 1722 seulement.
- Les *Exhortations chrétiennes à tous ceux qui, frappés de la corruption du siècle, s'imaginent devoir se séparer des saintes assemblées,* de 1723, font écho à celui du *Traité des Sources (...).* La traduction allemande de ce traité (*Wahrer Ausgang aus Babel*), elle aussi de 1723, fut réimprimée à Halle en 1744, vingt années plus tard.
- *Le pasteur évangélique, ou: Essais sur l'excellence et la nature du saint ministère, avec un discours où l'on montre historiquement comment la Parole de Dieu a été annoncée dans l'Eglise juive et chrétienne, de (Bâle)* 1723. Ce traité connut une traduction allemande, hollandaise et danoise. P. Roques s'était manifestement inspiré de l'*Exercice du ministère sacré* d'Ostervald.

Les mouvements séparatistes

Son traité de 1723 intitulé: *Exhortations chrétiennes adressées à tous ceux qui, frappés de la corruption du siècle, s'imaginent devoir se séparer des saintes assemblées*[36], aborde déjà le sujet du Séparatisme piétiste.

---

[36] *O. c.*, I/293.

Nous avons signalé déjà que ce traité fut traduit en allemand dès 1723, sous le titre: *Wahrer Ausgang aus Babel,* et imprimé une seconde fois à Halle en 1744. Halle avait aussi publié le *Vray Piétisme* de 1731. Ces impressions et réimpressions germanophones font supposer que l'Allemagne luthéro-piétiste avait rencontré les mêmes dificultés qu'Ostervald à Neuchâtel, et P. Roques le Réformé à Bâle.

P. Roques aurait-il mené une action identique en France, au sein d'un protestantisme à peine convalescent? L'*Encyclopédie des Sciences Religieuses*[37] rapporte qu'un Protestant de France, réfugié à Vevey, un Sieur Perret, avait publié des *Remarques sur les assemblées qu'il disait n'être pas indispensables [au salut].* P. Roques lui aurait répondu par deux fois, et signalé la sortie prochaine de son livre: *Le Vray Piétisme,* un traité qui proposait une alternative à son séparatisme.

P. Roques aurait aussi écrit à Antoine Court en lui annonçant que son ouvrage sur le *Vray Piétisme* tendait *à ruiner les idées qu'on a de la religion, des faux mystiques, des libertins et de persécuteurs.* C'était prétendre beaucoup, car P. Roques n'était nullement harnaché pour mener un combat de cette taille, en Suisse, dans le Sud de l'Allemagne et en France, partout où sévissaient les *Piétismi* séparatistes.

Une lettre du 2 octobre 1733, au même Antoine Court, montre un P. Roques curieux d'apprendre la *manière dont cet ouvrage était goûté par les frères qui sont sous la croix.* Le ministre de Bâle n'était manifestement pas un inconnu pour l'Eglise du Désert. Il était déjà intervenu dans ces affaires en 1730, en publiant ses *Lettres écrites à un protestant de France au sujet des mariages des réformés et du baptême de leurs enfants dans l'Eglise romaine*[38]. Mais le traité plaidant le *Vray Piétisme* s'adresse, en 1731, tout d'abord, aux Séparatistes de l'Eglise française de Bâle. L'auteur avoue que les 596 pages de son traité reprenaient des sermons prononcés en sa paroisse[39].

---

[37] Voir: Lettre à Antoine Court du 20 janvier 1731. *Encyclopédie* de F. Lichtenberg, Paris, 1881, Tome XI/293,

[38] Lausanne, 1730 (réédition 1735).

[39] Ce qui lui fait craindre qu'*on ne verra que trop qu'il retient, plus qu'il ne faudrait, le ton de la prédication.*

L. Junod, auteur d'une rapide histoire de l'Eglise Française de Bâle[40], ne mentionne pas la présence de Piétistes séparatistes dans cette Eglise. Il donne, par contre, libre cours à son admiration[41] du haut niveau social et intellectuel des paroissiens de cette église[42].

Une lettre de S. Werenfels à J.A. Turrettini du 23 mars 1716 tient, sur ce sujet, un langage moins glorieux. Le professeur de Bâle parle de la *misère* de l'Eglise Française, dont il est membre, et où il prêche occasionnellement. *Si je pouvais vous ouvrir mon cœur et vous dire la misère dont elle souffre, vous reconnaîtriez qu'il faudrait un miracle pour la guérir*[43]. Mais Werenfels tait le *mal* dont il croit son Eglise affligée.

L'ouvrage

P. Roques consacre trois des chapitres de la *première partie* de son ouvrage à énumérer les avantages que le fidèle tire de la *solide piété du vray Piétisme.* Elle met l'homme pieux au bénéfice de la *Protection de Dieu*; à l'abri des maux dont *souffrent les pécheurs de profession*; elle conforte le croyant à l'heure des *frayeurs de la mort.* Le quatrième chapitre rappelle *les récompenses de la vie à venir* promises à *la vertu.* Moralité: la solide piété du *vray piétisme* paie, ici-bas déjà, mieux encore dans l'au-delà.

L'auteur a consacré 130 pages à son discours sur les avantages et les intérêts qu'engrange la *solide piété.* On en vient à penser, à voir l'orateur s'époumonner de la sorte, que la marchandise ne partait guère.

---

[40] *Histoire de l'Eglise française de Bâle*, par J. Junod, pasteur, extrait du: *Chrétien évangélique*, Lausanne, 1868.

[41] J. Junod décerna, dans la plaquette citée, au dit ministre P. Roques, des louanges dithyrambiques, façon XVIIIe siècle. Il loue sa prestance, son verbe, et ses multiples mérites. Voici un court extrait de ce panégyrique à rallonges. J. Junod avoue l'emprunter à un auteur plus ancien qu'il ne nomme pas. Il rapporte que P. Roques avait une *très belle physionomie, un organe brillant, un maintien noble et imposant, un geste plein de grâce et d'expression, etc.* (*o. c.*, p. 38) Bref: il ne lui manquait aucun des dons requis pour faire figure de pasteur *distingué.* C'est ainsi que la solide bourgeoisie protestante de France appelait, à cette époque-là, les ministres formés au Séminaire de Lausanne.

[42] *Encyclopédie des Sciences Religieuses,* de F. Lichtenberg, Paris, 1881. L'auteur de l'article présente, lui aussi, en Pierre Roques un homme fort distingué.

[43] Budé III/423.

La *seconde partie* traite des renoncements qu'exige la solide piété. Pierre Roques ouvre son discours par les promesses des catéchumènes. Ils affirment renoncer *au Diable et à ses œuvres, au monde et à sa pompe, à la chair et à ses convoitises* car on enseignait le catéchisme d'Ostervald aussi à Bâle. Sur cette lancée, le ministre, bon enfant, confie à ses fidèles: point besoin, pour être bon chrétien, de renoncer: ni à la *lecture* ni *à la société des gens de bien.* (Curieux exemples de renoncement ssuperflus!). *Renoncer à soi-même,* ce n'est pas abandonner *tout amour propre,* ni renoncer aux lumières *de la raison*[44] (Les Séparatistes étaient manifestement interpelés). D'ailleurs, continue P. Roques, tout bien examiné, aucun renoncement, même le plus solennel, ne devrait empêcher quelqu'un d'embrasser le *vray Piétisme.*

A la fin de cette seconde partie, notre auteur tente un exercice plus difficile encore, une sorte de *saldo mortale,* qu'il va d'ailleurs rater. Il dénonce comme superfétatoires (ex-cathedra, mais de manière voilée) les *renoncements* des Anabaptistes à prendre les armes, à prêter serment et à suivre les cérémonies religieuses officielles. Etaient en cause les renoncements qui avaient décidé de toute leur histoire. La partie était délicate à jouer. Il s'agissait, en fait, de convaincre les Anabaptistes de rallier *la solide piété du vrai Piétisme* en toute bonne conscience.

P. Roques n'a-t-il pas vu, dans son zèle de réussir la conversion au *vray Piétisme* des Séparatistes, qu'il leur demandait de mettre en oubli les souffrances, les spoliations, les persécutions, les exécutions sanglantes souffertes par leurs Pères? Comment a-t-il pu exhorter les Anabaptistes de vieille souche, à renier leurs *renoncements les plus solennels* et à rejoindre, l'âme en paix, les rangs du *vray Piétisme*? Avait-il quelques hésitations morales au *fundus animae* quand il cherche à savoir par Antoine Court comment son livre avait été reçu dans l'Eglise *sous la Croix*?

L'auteur a consacré 192 pages à cette partie de son traité!

---

[44] Chemin faisant, P. Roques pose la définition suivante*: Renoncer à soi-même c'est sacrifier aux lumières de la Révélation toutes nos opinions, nos préjugés et nos erreurs qui leur sont contraires.* Une affirmation de principe que de nombreux passages de notre auteur contredisent. Ainsi à la p. 22 de son catéchisme Abraham devient le témoin par excellence du salut par les oeuvres. Roques, après Ostervald, interprète les Ecritures à la gloire de la *vraie Piété.*

La *cinquième partie* de l'ouvrage se fait démagogique. P. Roques rappelle, tout d'abord, le mot d'Ostervald disant: *les piétistes (...) sont souvent meilleurs chrétiens que ceux qui ne se séparent point*[45]. Mais le pasteur de Bâle, comme à son habitude, sort du cadre de la théologie pastorale d'Ostervald. Il demande aux ministres d'écouter *les sentiments* des Séparatistes, d'examiner *les fondements* de leur foi, et de *ne point* confondre *profession extérieure* de religion et *piété du cœur*[46]. Voilà, semble-t-il une théologie pastorale bien tempérée. A moinsqu'elle ne prélude à un gouvernement démocratique de l'*Eglise de Dieu*, au plan doctrinal comme au plan de la discipline ecclésiastique. Nous avons déjà signalé plus haut qu'Ostervald, responsable d'une Eglise auto-céphale, dont il avait entrepris la réforme sur le modèle anglican, ne mangeait pas de ce pain-là.

Cette cinquième partie s'étale sur 41 pages.

En résumé, il est évident:

– que le *vray piétisme* de P. Roques n'est plus celui, sévère, de la définition de Leipzig qui disait: *un piétiste est quelqu'un qui lit la Bible et mène une vie sainte*; P. Roques entend mettre au point quelques modalités de cette *vie sainte.* Ostervald ne le fit jamais; B.L. de Muralt de Colombier, N.S. de Treytorrens et S.Bourgeois ne s'y seraient pas hasardé non plus.

– que P. Roques tentait de retenir les Séparatistes en l'Eglise française de Bâle, en domestiquant le moralisme sévère des Anabaptistes d'hier, et de revoir à la baisse les exigences intellectuelles de la théologie des Lumières des maîtres d'hier: Ostervald et Turrettini;

– que le ministre bâlois tenta de faire admettre *la solide piété du vray piétisme*, comme une évidence du sens commun. Ostervald parlait au nom du *bon sens* des philosophes des Lumières et prenait à revers les évidences du sens commun populaire. (Voir le Furetière à:*bon sens*).

---

[45] P. 556.

[46] Les derniers chapitres de cette cinquième partie donnent aux ministres des conseils sur la manière de traiter avec ceux *qui n'ont pas de religion, les errants et les séparatistes.* Pour réussir cette approche, il faut: *du temps, de la douceur, une bonne vie du presbytère, et la prière.*

En bref: P. Roques, en son traité bavard, fait songer à un marchand des quatre saisons, bradant les acquis des réformes ostervaldiennes comme s'ils étaient déjà quelque peu fanées. Et qui, pour faire recette, baptise sa marchandise: *Le Vray Piétisme.*

L'histoire ne dit pas si son projet a réussi[47].

Points de rupture avec les Triumvirs

Il est bien rare de voir un disciple reprendre *ne varietur* le discours de ses Maîtres, fussent-ils Ostervald, Turrettini ou Werenfels. Il en va de même pour P. Roques. Nous avons retenu quatre points où la rupture entre l'univers du discours religieux et théologique d'Ostervald et celui du ministre de Bâle est nettement sensible.

1) P. Roques propose une révision de l'appel d'Ostervald à tarir les *Sources de la Corruption.* Il demande aux partisans du *Vray Piétisme* (de quelque milieu qu'ils viennent): de serrer leurs rangs et de changer d'objectif. Il écrit: *la piété ne consiste pas à déclamer contre la corruption*[48], mais à cimenter l'unité des Fidèles. La rupture ici est copernicienne.

2) P. Roques s'adosse plus explicitement à la philosophie des Lumières qu'Ostervald. Voici deux textes qui en témoignent.

La *divine piété,* écrira-t-il à Madame Planta née de Rosen, *pour être tel que Jésus-Christ l'exige, doit avoir certaines conditions essentielles qui en constituent la nature, qui en manifestent l'efficace, et qui la distinguent de toutes ces pratiques vaines et imparfaites que la témérité, l'ignorance, et la superstition qualifient, mais mal à propos, du beau titre de piété. La piété évangélique doit être éclairée*[49]. Ostervald aurait signé cette affirmation.

Voici un extrait de son catéchisme: tiré du même bois:

D.: Quelles sont les deux parties principales de la Doctrine de J. Christ?

R.: Les dogmes et les préceptes.

---

[47] On trouvera une étude sur P. Roques chez: J. van den Berg, intitulé: *Le Vray Pietisme: die Aufgeklärte Frömmigkeit des Basler Pfarrers Pierre Roques,* dans *Zwingliana,* XVI/1983, pp. 35-53: L'auteur nous rapporte qu'il s'intéressa à P. Roques après avoir découvert un texte de l'orientaliste des Pays-Bas, Albert Schulthesse, assurant (en 1755) être un partisan du *vray Piétisme.*

[48] P. 548 sv.

[49] *O. c.,* p. 3.

Les dogmes *sont les vérités que l'on doit simplement croire,* comme: il y a un Dieu, une Providence, une Résurrection, un Paradis, un Enfer[50].

Le précepte est *une vérité que l'on doit non seulement croire, mais, de plus, que l'on doit observer dans sa conduite, comme d'être tempérant, juste, charitable.* Ostervald aurait trouvé intolérable cette réduction de la *morale sublime* du Sermon sur la Montagne.

D.: Quel est l'abrégé des vérités que J. Ch. propose à notre foi? R.: Nous le trouvons dans ces paroles du Sauveur lui-même: *C'est ici la vie éternelle: qu'ils connaissent Dieu pour le seul vrai Dieu et J. Ch. pour celui qu'il a envoyé*[51]. De telles définitions permettent bien des arrangements avec le Ciel.

Ces textes portent manifestement la marque de l'enseignement d'Ostervald et de ses deux amis Turrettini et Werenfels. Ils témoignent aussi du souci de P. Roques de ramener les résultats de la recherche de ses maîtres d'hier, à des évidences du bon sens de *Monsieur tout le monde.*

3) L'essai de P. Roques d'ouvrir un dialogue démocratique avec les Séparatistes est manifeste. Nous avons déjà dit et répété, que c'était là une démarche impensable pour Ostervald, ministre responsable de l'Eglise autocéphale de Neuchâtel et Novateur officiel de son culte, de ses sentiments et de sa discipline.

Faut-il tirer de tout cela que *la théologie des Ostervald et J.A. Turrettini* n'a dominé que formellement les esprits en *l'Eglise française de Bâle* au XVIIIe siècle? P. Roques était parfaitement conscient d'avoir tourné la page d'histoire des Eglises réformées de Suisse, que Tronchin, Ostervald, Turrettini et Werenfels avaient entrepris d'écrire à l'aurore du XVIIIe siècle.

---

[50] P. Roques, pour rendre compte de la foi en l'Incarnation du Christ, rédige une *Dissertation théologique et critique dans laquelle on cherche à prouver (...) que l'âme de Jésus-Christ était dans le ciel une intelligence pure et glorieuse avant que d'être unie à un corps humain, dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie* – Londres, 173. C'est le terme de *Logos* qui manifestement faisait problème.

[51] *O. c.*, p. 95.

CHAPITRE XXI

DEUX MÉDAILLES À L'EFFIGIE D'OSTERVALD DE 1740 ET DE 1863

Argument

Ce chapitre présente et commente deux médailles à l'effigie de J.-F. Ostervald. La première, de 1740, fait mémoire du Grand Ostervald, au faîte de sa renommée. L'autre, de 1863, prélude à son dynamitage, par ses adversaires les Fondamentalistes du Réveil Romand du XIXe siècle. Le contraste est pour le moins étonnant. Il était tentant, pour clore notre étude, d'évaluer la distance culturelle et religieuse qui sépare les deux médailles, et de citer Racine:

Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Le reste de fierté qui craint d'être importune.

I
La médaille de Jean Dassier de 1740

La médaille de 1740 fut frappée par Jean Dassier, médailliste à Genève[1]. Elle figure dans un jeu de société intitulé: *Personnages Illustres et Rois d' Angleterre*[2] comportant une série de jetons/médailles[3]. Jean Dassier l'a rangée avec celles de personnalités fort connues comme: Newton, Locke, S. Clarke, et autres. La seconde médaille fut créée, en 1863, par Ferdinand Ulysse Landry, médailliste au Locle, probablement à l'occasion du 200e anniversaire de la naissance d'Ostervald.

---

[1] Cf. *Revue Suisse de numismatique*, 1898, VIII/295-308, L. Forrer: *Médailles gravées par des artistes d'origine Suisse.*

[2] Ce n'était pas mal pour quelqu'un qui n'avait jamais posé ses pieds sur le sol de la noble Albion, qui n'en possédait pas la langue, et avouait manquer de temps pour en faire l'étude.

[3] Jean Dassier présentait ses médailles *des jetons, une suite de médailles de grandeur raisonnable de 15 lignes de diamètre, et du relief suffisant pour faire un bon effet.* Lettre de Jean Dassier au Mercure de France dans: *Musée monétaire,* mai-juillet 1956, p. 155.

La médaille de F.U.Landry rappelle, semble-t-il, des souvenirs intra-muros neuchâtelois du Grand Homme. Comme avaient fait l'article nécrologique des *Particularitez* de 1747, le *Mémoire* de 1750 et la minibiographie de 1757 destinée à l'Eglise luthérienne du Danemark.

L'artiste genevois présente Ostervald comme une des gloires d'outre-Manche, *motu proprio*: comme *un des personnages illustres (...) d'Angleterre*. J. Dassier ne pouvait confondre J.F. Otservald avec quelque Révérend anglican du même nom. Il ne pouvait avoir oublié qu'Ostervald, le premier pasteur de Neuchâtel était le coauteur de l'*Abrégé du Catéchisme de Genève* de 1734, qui avait marqué son enfance. Sa médaille entend bel et bien témoigner de la considération dont Ostervald jouissait dans la haute société du Royaume-Uni, non à Neuchâtel, Genève et Lausanne seulement.

Nous avons noté, chemin faisant, quelques témoignages qui font écho à l'hommage dont l'honore la médaille de J. Dassier. Celui de V.E. Loescher de Dresde[4], qui assure que le *Traité des Sources de la Corruption (...)* fit, dès sa parution, d'Ostervald un homme célèbre en Allemagne. Celui de E.L. Rathlef[5], *prédicateur à Langenhagen près de Hanovre*. Il présenta Ostervald (entre 1743 et 1745) comme un des *savants encore en vie* à la moitié du XVIIIe siècle. Sans parler des auteurs anglais, néerlandais et même français.

Voici une reproduction de la médaille de 1740:

[4] V.A. Löscher (1673-1749) atteint le sommet de sa carrière comme *Oberkonsistorialassessor* à Dresde après s'être opposé au *malum pietisticum*, il tint tête à la volonté des souverains de la Saxe – fraîchement convertis – de recatholisation de leur peuple, et rejoignit le camp de la droite orthodoxe de l'Eglise luthérienne.

[5] *Geschichte jetzlebender Gelehrten*, sechster Theil – Zelle 1743 – Verlegts. Joh. And. Beetz (Berlin), 1741-1743.

L'avers de la médaille de Dassier rappelle que Jean-Frédéric Ostervald était d'extraction noble[6]. Le revers porte:

Eccl. Neocom
Pastor. Societ. Reg.
in Anglia ad Propag. Evang.; Instituae Socius
ut et Societ. ad promot cognit christianae
Nat. XXIV Nov. An. MCLDXIII
P-D-F 1740

soit: Eglise de Neuchâtel
Pasteur Membre de la société royale
d'Angleterre pour la propagation de l'Evangile
aussi de la Société pour la promotion de la connaissance
chrétienne.

P-D-F-1740 est la marque du médailliste. Elle dit l'année de sa fabrication.

Ces inscriptions appellent quelques remarques.

Nous avons déjà noté, que si Ostervald était membre de la SPG et de la SPCK de Londres[7], aucune des deux société n'était *royale* comme l'affirme J. Dassier. Il est vrai que nos théologiens protestants tant à Genève qu' à Neuchâtel et à Bâle en étaient persuadés. Le titre *société royale* était encore réservé, à cette date, à la seule *Société Royale des Sciences* de Londres[8].

Pourquoi une médaille sous forme de jeton?

La médaille à l'effigie d'Ostervald fait donc partie des pions d'un jeu de société. J. Dassier, qui en raconte la genèse, dit se souvenir d'un

---

[6] Son père, Jean Rodolphe, ancien aumônier d'un régiment suisse au service de la France, avant d'être pasteur à Neuchâtel puis doyen de la Vénérable Classe, avait été anobli le 21 juillet 1673 par Anne Geneviève de Bourbon. Cf. Ph. Godet: *Gens de Robe et d'épée*; Musée neuchâtelois.

[7] C'est-à-dire membre de la *Société pour la Propagation de l'Evangile* (SPG) en même temps que de la *Société pour la propagation de la connaissance chrétienne* (SPCK).

[8] Certains auteurs ont vu, non sans de bonnes raisons, dans ces deux sociétés jumelles, la version protestante concurrente de la *Congregatio de Propaganda Fidei*, fondée en 1662, par le pape Grégoire XV.

voyage à Londres qu'il entreprit en 1728, décidé à en ramener les portraits des Hommes Illustres et des Rois d'Angleterre, dont il avait projeté la frappe. Il mit son projet à exécution douze années plus tard. Le premier inventaire de ces médailles/jetons fut déposé au *British Museum,* au lendemain de la mort du roi Georges II. Cet inventaire fut publié et commenté en 1895 par E. Hawkins[9]. Il fut réédité en 1978.

E. Hawkins nous apprend que la médaille/jeton d'Ostervald était de la même parade des *personnages illustres d'Angleterre* qu'Isaac Newton l' astrologue, J. Locke le pédagogue, le philosophe et historien, W. Wake l'archevêque de Cantorbery, S. Clarke[10], philosophe, adversaire de Leibniz. On sait que, passé en théologie, S. Clarke irrita grandement Voltaire, qui se plaint de ses écrits *métaphysiques*[11].

Voici quelques informations concernant la naissance de cette série de médailles/jetons. Jacques Antoine Dassier (1715-1759), fils de Jean Dassier et médailliste comme son père, fut promu graveur en chef de la Monnaie de Londres, en 1740 justement. Jean Dassier lui-même avait été nommé *in illo tempore,* et bien que Genevois, second graveur de la Monnaie de Londres[12]. Il semble avoir frappé des médailles/jetons de 1740 en reconnaissance de la nomination de son fils Jacques Antoine au poste de graveur en chef de la Monnaie de Londres. Ce qui n'empêcha

---

[9] Dans sa note à la médaille/jeton d'Ostervald, E. Hawkins le dit: pasteur à Genève; un *lapsus* malheureux frustrant les Neuchâtelois de leur Grand Homme. E. Hawkins, écrivant 150 ans après les événements, parlait de la Bible de Neuchâtel comme de la dernière oeuvre d'Ostervald. Hawkins faisait référence à la Bible de 1724, la seule que Dassier pouvait citer en 1740.

Cf. *Medaillic illustration of the History of Great Britain and Ireland to the Dead of Georg II,* compiled by the late Edward Hawkins, R.s.s. F.s.a. and Herbert A. Grueber 2 vol. 1895, p. 246-302.

[10] Dont les ouvrages remarqués, mais très avant-gardistes, agaçaient prodigieusement non seulement les théologiens défenseurs des 39 Articles de l'Eglise anglicane, mais également Voltaire qui assure avoir lu ce *métaphysicien.*

[11] I. Newton ayant lu les premiers écrits d'Ostervald, aurait dit qu'il était un vrai chrétien. Samuel Clarke avait décidé de traduire le Catéchisme de 1702. Il abandonna ce travail aux mains d'un autre. Le Dr. W. Wake, futur archevêque de Canterbury, avait repris du Catéchisme d'Ostervald la déclaration des catéchumènes: *nous renonçons au diable et à ses oeuvres, au monde et à sa pompe, à la chair et ses convoitises,* pour la faire figurer dans sa liturgie épiscopale de *confirmation.* J. Locke, comptait parmi les premiers philosophes/théologiens anglais à vouloir rendre le discours chrétien *raisonnable.* En quoi Ostervald l'imita.

[12] Cf. *Revue suisse de Numismatique,* 1898, VIII/308.

pas la Maison Dassier de Genève de commercialiser cette série de médailles /jetons sur le marché de Londres.

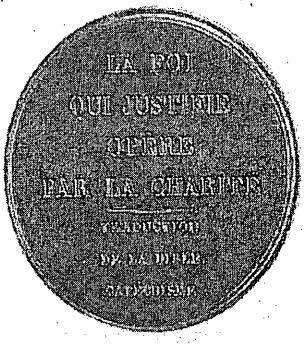
Les jeux des ateliers Dassier

Lorsque, dix ans plus tard, les ateliers Dassier de Genève mirent sur le marché un nouveau jeu de société comptant *60 jetons sur les événements les plus remarquables de l'histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empire d'Auguste (...)*. Les Dassier rappelèrent, à cette occasion, que cette série, entendait, comme les précédentes, *joindre (...) l'utilité à l'amusement et instruire agréablement non seulement les enfants, mais les grandes personnes même qui, sachant l'histoire, sont bien aises de s'en rappeler souvent les principaux traits*[13].

On comprend qu'Ostervald ne se soit pas vanté de figurer sur la médaille/ jeton d'un des jeux de société des ateliers Dassier de Genève, et pourquoi, ni le nécrologue de 1747, ni ses correcteurs de 1750, ni ceux de 1756 n'y font allusion.

II
La médaille de Ferdinand Ulysse Landry

Voici en comparaison une présentation de la médaille commémorative de Ferdinand Ulysse Landry de 1863.



[13] Lettre de Jean Dassier au *Mercure de France*, pour être publiée en septembre 1750 dans le *Musée monétaire*, mai-juillet de 1956, p. 155-156.

Le revers de cette médaille[14] résume comme suit la prédication du ministre neuchâtelois: *La foi qui opère par la charité.* F.U. Landry fait aussi mention des deux œuvres les plus populaires d'Ostervald: de la version de 1744 de la *Bible* (dont nous avons vu qu'Ostervald avait rejeté la paternité) et du *catéchisme*. F.U. Landry ne précise pas la date des ouvrages dont il fait mémoire. Le premier catéchisme, dit *le grand,* est de 1702, l'*Abrégé* genevois, dit *le petit* catéchisme de 1734[15]. La médaille de F.U. Landry fait probablement mémoire du *petit catéchisme* de 1734, plus populaire que le premier de 1702.

On aura remarqué que cette médaille, contrairement à celle de 1740, ne rappelle ni la noblesse native du premier pasteur de la Ville capitale, ni son appartenance aux deux *sociétés d'Angleterre*, aux ambitions mondiales. Peut-on en déduire que F.U. Landry l'ignorait? et ignorait aussi que l'*Illustre Société de Londres* avait mis le pied d'Ostervald à l'étrier d'un destin européen qui fit de lui un des *personnages illustres de l'Angleterre*?

Il semble que lorsque F.U. Landry se décida à frapper cette médaille, en 1863, l'histoire glorieuse du Grand Ostervald n'était plus présente à la mémoire populaire. Sa médaille ramène le discours novateur et fortement anti-calviniste d'Ostervald, à une banderole pour manifestation publique affichant un credo protestant sans arrêtes: *la foi agissante par la charité.* Nous avons vu qu'Ostervald le théologien des Lumières avait caressé bien d'autres ambitions. Mais qui donc s'en souvenait encore? F.U. Landry faisait mémoire, en toute bonne conscience, de ce qui surnageait dans la mémoire collective neuchâteloise de l'œuvre du Grand Homme, c'est-à-dire pas grand chose.

De la frappe de la médaille de Ferdinand Ulysse Landry

Ferdinand Ulysse Landry (1842-1927) a bien signé cette médaille, mais il fut impossible d'en retrouver les commanditaires, et difficile de la dater avec certitude. Voici quelques repères biographiques.

F.U. Landry naquit au Locle le 26 septembre 1842, *un jour avant le passage dans cette ville, du Roi de Prusse Frédéric Guillaume IV, alors*

---

[14] La médaille reproduite ci-dessus appartient à M. Gilbert de Montmollin. Il la retrouva au fond d'un petit coffre fermé, sans clé. Il ne résista pas à quelques coups de marteau.

[15] Révisé plusieurs fois sous la houlette du professeur G. Polier de Lausanne, aussi sous celle du pasteur Jacob Vernes, ministre à Genève.

en voyage dans sa principauté de Neuchâtel[16]. Après un séjour à Florence et à Venise, F.U. Landry s'établit graveur au Locle. En 1864, il s'installa à Neuchâtel. A partir de 1906 il renonça, pour raisons de santé, à son enseignement du dessin et d'histoire de l'art, mais n'en continua pas moins à envoyer ses médaillons, bas-reliefs et statuettes, aux expositions neuchâteloises. Il fut un contemporain de Louis Agassiz, d'A.M. Piaget et de Ph. Godet, des personnalités dont il frappa aussi les médailles.

M. Boy de la Tour proposa, en 1928[17], de dater la médaille d'Ostervald, frappée par F.U. Landry, de l'année 1862. Madame Denise de Rougemont (lettre du 5 septembre 1991) craint de l'attribuer à un Landry qui n'avait que vingt ans. M. Paul Huguenin, médailliste du Locle, reconnaît dans la facture de cette médaille la *main* du jeune Landry[18], qu'il dit âgé de vingt-deux ans quand il se mit à cet ouvrage. N'avait-il pas déjà réussi, à dix-sept ans, celle de Daniel Jean Richard?

Cette médaille aurait-elle été frappée pour faire mémoire du 200e anniversaire de la naissance de J.-F. Ostervald? Nous le croyons, bien que n'ayant trouvé nulle commande d'une telle médaille signée de quelque responsable de la paroisse du Locle ou des autorités synodales. *L'Eglise indépendante* de la Chaux-de-Fonds, viscéralement anti-ostervaldienne comme toutes les communautés nées du *Réveil des Montagnes,* n'aurait pu boycotter cette entreprise. Elle ne fut fondée qu'en 1877.

Quoiqu'il en soit, le contraste entre la médaille de 1740 et celle de 1863 saute aux yeux. J.-F. Ostervald n'est plus, en 1863, dans la mémoire vive neuchâteloise, un des *personnages illustres d'Angleterre,* mais un pasteur, à la renommée surfaite de l'Eglise de Neuchâtel.

Sic transit gloria mundi.

---

[16] Cf. *Médaille mémoire de métal. Les graveurs neuchâtelois, Fritz Ulysse Landry, repères biographiques,* article signé par Sylviane Musy-Ramseyer.

[17] *Musée Neuchâtelois,* 1928, p. 3 sv. L'article de M. Boy de la Tour: *Fritz Landry (1842-1927).* La liste des médailles signées F.U. Landry (p. 22) nous apprend qu'il frappa trois médailles avant de s'attaquer à celle de J.-F. Ostervald: celles de David Jean Richard (1859), de la *Société neuchâteloise d'agriculture* (1811) et de David Pury (1862).

[18] Sylviane Musy-Ramseyer décrit ce style à la p. 34 de l'article cité: *les premières médailles témoignent de l'influence exercée par Antoine Bovy sur le jeune Fritz Landry. Elles rendent le caractère d'un personnage, mais laissent cependant une impression de froideur. La lettre n'est pas encore suffisamment étudiée dans sa forme et ses dimensions. Des arrêtes souvent anguleuses donnent aux médailles une certaine sécheresse parfois désagréable.*

INDEX NOMINUM

A

ABRAHAM: 507n.
ADAM, Père: 478, 478n., 492, 495.
AGASSIZ, Louis: 517.
ALLEN, W.O.B.: 483n.
ALLIX, pasteur: 35n., 36.
ALLMEN, J.J. von: 10, 10n., 11n., 31n., 110n., 135, 144, 154, 158, 196, 197, 234, 307, 380, 437n., 447, 468.
AMYRAULT, Moïse: 65, 283, 284, 285, 286, 358n.
ANBAUD: 412n.
ANCILLON, Daniel: 75, 75n., 84n., 86, 86n., 88, 89, 243, 321, 324, 331, 331n., 332, 345, 379n., 389, 390, 391, 428, 428n.
ANLEDNING, J.J.N.: 421n.
ANNE, voir STUART
ARETIUS: 365, 375, 376, 396n.
ARIOSTE, L': 528.
ARNAUD, Antoine: 16n.
ARNAUD, E.: 251n.
ARNDT, Johannes: 401.
ARNOLD, Gottfried: 498.
AUBIGNÉ, Agrippa d': 34.
AUFRÈRE, Israël Antoine: 234n.
AUGÉ, Claude: 123.
AUGER, M.: 478, 478n., 492, 495.
AUTUN, A.: 141.

B

BACON, Francis: 416.
BAILLOD: 476n., 481, 481n.
BARAMYAI, Z.: 419n., 420n.
BARBEYRAC, Jean: 97, 97n., 99n., 100, 109, 109n., 139, 153, 153n., 189n., 202, 205, 205n., 206, 206n., 207, 207n., 208, 208n., 209, 209n., 210, 210n., 211, 212, 212n., 215, 223, 223n., 224, 226, 227n., 228, 247n., 347, 372n., 381n., 399, 400n., 408, 411, 432, 442, 442n.
BARKER, E.A.: 438n., 444n.
BARNAUD: 477n.
BARTH, Karl: 116, 116n., 144, 195, 197, 502.
BARTHEL, Pierre: 162n., 320n.
BARTON: 444n.
BASNAGE DE BEAUVAL, Henri: 8, 16, 16n., 17, 17n., 23n., 290n., 335, 335n.
BASTIDE, Marc Antoine de la: 60, 60n.
BATAK, Lazlo: 419.
BATTIER, M.: 332n.
BATTIÈRE: 368.
BAUER, Eddy: 102n., 158, 195n., 199n.
BAUM, J.G.: 115n., 336n.
BAUMGARTEN, Jakob: 469n.
BAUTY, E.A.: 142, 143, 173, 179, 179n., 180, 180n., 181, 185, 186, 197, 226n., 233, 290, 398, 398n., 439, 467.
BAYLE, Pierre: 8, 91n., 109, 109n., 187, 211, 289, 294, 294n., 378, 387, 395, 464, 491.
BEAUFORT: 109.
BEAUSOBRE: 205n.
BEETZ, Joh. And.: 512.
BENTHAM, Jeremy: 210.
BERG, J. van den: 509n.
BERGER: 322.
BERGON, Laurence: 8.
BERNANOS, Georges: 477.
BERNARD, Jacques-F.: 43n., 50, 110n., 136, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 387, 388.
BERND, A.: 93, 107n., 110, 111, 379n., 385n., 391, 392, 393, 394, 394n., 395, 396, 397, 400, 403, 404, 408.
BERNE, MM. de, LL.EE. de: 25, 30, 38, 39, 41, 42, 46, 73, 75, 76, 77, 78, 80n., 110, 112, 161, 162, 171, 207, 207n., 243, 252, 258, 260, 261, 298, 299, 320, 324, 325, 340, 340n., 351, 351n., 352, 353, 354, 358, 360, 361n., 362, 364, 365, 366, 367, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 376, 377, 380, 381, 397, 430, 473, 489, 496, 496n., 497, 498.
BERTHOUD, Gabrielle: 475, 476n., 478n.
BÈZE, Théodore de: 392.
BLOESCH, E.: 40n., 290, 395n., 503, 503n.
BODMER, Henri: 480.
BOEHME, Jacob: 423.
BOILEAU-DESPRÉAUX, Nicolas: 16.
BONHÔTE, Auguste: 34n.

BONHÔTE, James Henri: 13n.
BONNER, capitaine: 268, 319, 320, 320n.
BONNET, Jeanne: 477, 477n., 480, 492.
BONNET, P.: 190n., 191.
BOSSUET, Jacques Bénigne: 393, 474n.
BOST, Jean Augustin: 184, 185.
BOUHOURS, Père: 460n.
BOUILLET, F.: 141n.
BOURBON, Anne Geneviève de: 45n., 255, 513n.
BOURET: 53.
BOURGEOIS, Abraham: 91, 150, 151, 151n., 221, 477, 481, 481n.
BOURGEOIS, Samuel: 30, 114n., 426, 471, 477, 480, 487, 489, 490, 492n., 499, 500, 500n., 501, 508.
BOURGEOIS, Simon et Mme: 151n., 492.
BOURGET, Louis: 202, 210, 228n.
BOURIGNON, Antoinette: 483.
BOVY, Antoine: 517n.
BOY-DE-LA-TOUR, M.: 100, 517, 517n.
BOYVE, Abraham: 103, 136, 442.
BRAND: 476n., 481.
BRANDMÜLLER, Jean: 136.
BRAS, Jean: 444.
BRAY, Thomas: 67, 254, 267, 269, 276, 276n.
BROWN: 267n.
BRUN, Jean: 260n.
BUCHER, Mme: 478, 482, 483, 483n., 492, 495.
BUDÉ, Eugène de: 16n., 17n., 22n., 23n., 24n., 50n., 53n., 60n., 64n., 67n., 68n., 71n., 72n., 74n., 77n., 82n., 83n., 84n., 86n., 88n., 90n., 91n., 92n., 93n., 95n., 99n., 109n., 116n., 117n., 125n., 126n., 132n., 133n., 137, 138n., 139n., 141n., 147n., 161n., 170n., 172n., 183n., 187n., 188n., 207n., 213n., 224, 233n., 234n., 235n., 236n., 238n., 240n., 241n., 253n., 282n., 285n., 291n., 293n., 294n., 296n., 297n., 302n., 314n., 317n., 322n., 325n., 328n., 333n., 334n., 336n., 338n., 339n., 346n., 347n., 371n., 382n., 389n., 396n., 397n., 400n., 412n., 420n., 430n., 432n., 440n., 443n., 445, 451n., 452n., 457n., 458n., 459n., 463n., 468n., 474n., 477n., 484n., 492n., 506n.
BUGNON : 161.
BULTMANN, R.: 479.
BURGER, Jean-Daniel: 195n., 440, 441.
BURNET, Gilbert (Père en Dieu Gilbert): 11, 11n., 17, 17n., 38, 39n., 50, 62, 87, 109n., 161, 181, 182, 229, 242, 243, 289, 290, 291, 291n., 292, 293, 293n., 294, 295, 296, 298, 299, 299n., 300, 301, 302n., 306, 310, 314n., 317, 325, 325n., 369, 388, 415, 418, 429, 434, 483.

C

CAILLÉ: 101.
CALANDRIN: 60n., 101.
CALLANDRE, Jones Georges: 469.
CALVIN, Jean: 15, 16, 22, 68, 92n., 96, 103, 193, 221, 251n., 252n., 267, 279, 283, 323, 336, 338, 356, 362, 373n., 392, 399n., 419n., 427, 443, 477, 490, 491.
CAMERON, John: 43n., 65, 283, 283n., 284, 285, 285n., 286, 358n.
CAPELL, Louis: 283, 358n.
CAROLINE, princesse de Galles: 94, 113, 450, 456, 456n., 457.
CARRARD, Christophe Benjamin, dit de Vienne: 172, 172n., 218, 218n., 433, 437, 437n.
CASLON, William: 175n.
CARTAUD DE LA VILLATE: 346.
CAVADINI, Michèle: 255.
CAVALIER: 102.
CHAMBERLAYNE, Sir John: 26, 64n., 73, 94, 113, 115, 128, 129, 161, 229, 250, 269, 270, 280, 302, 306, 315, 319, 319n., 343, 344, 345, 429n., 450, 453, 454, 456, 456n., 457, 468.
CHAMBERS, Bettye Thomas: 145n.
CHAMBRIER, Esther, née Jeanjaquet: 255.
CHAMBRIER, famille: 33n.
CHAMBRIER, François: 250, 252.
CHAMBRIER, Frédéric: 5, 29, 177, 242, 261.
CHAMBRIER, Salomé: 33.
CHAMBRIER, Samuel: 250.
CHAMPION, Honoré: 8.
CHAPUIS, S.: 181.
CHARLES II: 271, 309.
CHARLES XI: 206.
CHATEAUBRIAND, François-René: 192n.
CHATELAIN, Ch.: 479n.
CHAUFFEPIÉ, Jacques-Georges de: 9, 72, 100, 103, 158, 294, 367, 367n., 370, 395n., 398n.
CHRYSOSTOME: 314n.

CICÉRON: 227, 235n., 247, 266, 266n., 395n., 411, 412, 426n., 500.
CLARK, W.K.: 276n.
CLARKE, Samuel: 143, 172n., 218, 218n., 263n., 285, 434n., 437n., 511, 514, 514n.
CLAUDE, Jean: 16n., 180n.
COCCEJUS, voir KOCH
COCKBURN: 277.
COLBERT, Jean-Baptiste: 161.
COLCHESTER, Mayfair: 267.
COLMAN, M.: 268, 319, 320n.
COMPTON, évêque: 229, 306.
COMTE, Auguste: 189.
COMTE, Christoffle: 250.
CONRARD, Christophe Benjamin: 285.
CONRARD, Valentin: 49, 60, 60n.
CONRIUN, prince de: 56.
CONTI, prince de: 46n., 47, 53, 54, 54n., 55, 56, 84, 353, 355.
COQUEREL, Athanase José: 100, 195, 438n.
COQUEREL, Charles Augustin: 96n., 98, 438, 438n., 445n.
COURT, Antoine: 505, 505n., 507.
CYPRIANUS, Dr.: 115, 116, 161, 235, 287, 303, 335.

D

DAILLET: 365.
DASNIÈRE: 172n.
DASSIER, Jean et Jean Antoine: 11, 51, 96, 96n., 176, 242, 288, 300n., 511, 511n., 512, 513, 514, 514n., 515, 515n.
DAVID: 310.
DELACHAUX Frères: 137.
DELFORGES, Frédéric: 103n., 183n., 194, 194n., 201, 233n., 449, 469, 469n.
DELLSPERGER, R.: 473, 476n.
DESBORDES, Henri: 126, 135, 381n.
DESCARTES, René: 127, 141, 141n., 190, 197.
DIDEROT, Denis: 143, 194, 474n.
DIESBACH, Mme de: 348n.
DIPPEL, Johann Konrad: 417, 417n.
DOMOKOS, Morton: 419.
DOWNING, Josef: 341.
DRELINCOURT: 435.
DUBOURDIEU: 435.
DUFERU: 37.
DUFFY, Eamon: 67n., 189n., 228, 262n., 272n., 291, 291n., 304, 305, 306, 307, 312n.
DUISSECKER, J. Reinhold: 403n.
DURAND, David: 9, 33, 34n., 35, 35n., 36n., 37, 37n., 38n., 44, 44n., 51, 51n., 59n., 66n., 69, 71, 71n., 72, 81n., 84, 84n., 85, 95, 95n., 107n., 113, 113n., 121, 122, 122n., 127, 159, 165, 185, 185n., 200, 201, 201n., 324n., 337, 367n., 427, 427n., 428n., 430n., 435, 436, 436n., 437n., 444, 446, 447, 453, 453n., 466, 466n.
DURUEL, Charles: 70n., 92, 309, 310, 311n., 313, 314n.

E

ECK, Dr.: 233n.
ECKART, maître: 400.
ECKARDT: 419n.
ECKENSTEIN, Daniel: 137.
EDOUARD VI: 283.
EDWARD: 416.
EIGELDINGER, F.S.: 489n.
ELISABETH II: 269, 275.
ERASME: 253, 267, 359.
ESCHER: 468n.

F

FABRI et BARILLOT: 136.
FAREL, Guillaume: 16, 22, 31n., 77, 79, 114, 115n., 309, 312, 336, 337, 338.
FATIO, O.: 35n.
FAUCHE-BOREL, Louis: 219n.
FAVARGER, P.: 480n.
FÉNELON: 437.
FERRAZINI, A.: 476n., 490n., 493.
FINK, Paul: 101n.
FINKIUS, Jonas: 278, 278n.
FLAMSTEED: 302n.
FLEISCHBEIN, de: 476n.
FOC, O.: 361n.
FORMEY, A.H.E.: 172, 172n., 433.
FORRER, L.: 511n.
FRANCKE, A.H.: 256, 257, 334n., 390.
FRANCKE, Sébastien: 423.
FRÉDÉRIC GUILLAUME IV: 517.
FRÉDÉRIC Ier, roi de Prusse: 27, 29, 64, 82, 83, 85, 85n., 86, 89n., 93, 95, 97, 116, 206, 237, 238, 261n., 263, 275n., 287, 291n., 300, 301, 327, 328, 328n., 329, 330, 331, 332, 333, 341, 399, 428, 467, 491n., 502.
FREUD, Sigmund: 189, 395, 401.

FRICKENS, Johann: 93, 99n., 110, 168, 169, 379, 379n., 380, 395, 396n., 403, 403n., 404, 405, 406, 407, 407n., 408, 410n., 412, 412n., 416, 417.
FURETIÈRE, Antoine: 8, 11, 15, 16, 16n., 18, 43n., 49, 50n., 63n., 73n., 79, 107n., 119, 123, 129, 130, 133, 140, 140n., 141n., 142n., 144n., 151, 153, 165n., 188n., 189, 190n., 193, 194, 203, 210n., 217, 222, 224, 225n., 265, 265n., 266n., 270n., 281, 290n., 311n., 312n., 325n., 327n., 330n., 346, 348n., 352, 378, 380, 382, 384, 384n., 393n., 408n., 409, 410, 420n., 425, 441, 451, 460, 460n., 508.

G

GALATES V: 414n.
GALBRAITH, Jos: 95n., 470.
GALLES, prince et famille: 311n., 457n.
GALLOT: 164n.
GAVADINI, Michèle: 248n.
GELIEU: 259, 260, 297.
GEORGE Ier: 94, 261, 262, 263, 281, 311, 311n., 389, 446n.
GEORGE II: 514, 514n.
GHYS: 11, 242, 379n.
GIESSER, David: 136.
GILBERT, voir BURNET
GIRARD, David: 40, 45, 45n., 46, 47, 47n., 48, 52, 54, 54n., 57, 61, 80n., 152, 152n., 172, 296, 297.
GLAYNE: 267n.
GODET, Philippe: 85n., 89n., 150n., 159, 163n., 184, 184n., 185, 186, 191, 194n., 195, 232, 352n., 421, 422, 476n., 513n., 517.
GOEZE, Johan Andreas: 11n., 17n., 148, 379n.
GOHIN, F.: 194n.
GRAPPIN, Pierre: 148n.
GRAUS, Jean: 262n.
GRAVEROL, M. de: 17, 17n.
GRÉGOIRE XV: 513n.
GRENIER, Ed.: 426n.
GRÉTILLAT, Robert: 9, 11n., 13, 14, 33n., 34n., 36, 36n., 37, 50n., 60n., 64, 66n., 69, 70n., 72, 74n., 83n., 84n., 85n., 95, 102n., 104, 105, 110n., 113n., 115n., 116n., 120n., 121n., 131, 131n., 133, 133n., 137, 147n., 152n., 158, 159, 164n., 174n., 175n., 179, 180, 181, 182n., 183, 186, 187, 188, 189, 189n., 190, 197, 198, 198n., 199, 199n., 200, 201, 202, 203, 215, 220, 232, 238n., 240n., 242, 246, 246n., 277n., 279n., 287n., 301n., 302n., 303n., 314n., 319n., 323n., 324, 325n., 333n., 335n., 338n., 339n., 340n., 341n., 342n., 345n., 371, 372, 394n., 398n., 400n., 411n., 420, 439, 443n., 446n.,, 449n., 458, 458n., 459, 464n., 468n., 474n., 476n., 478n., 481n., 482n., 484n., 485n.
GRÉTILLAT, Robert Auguste: 198, 199, 200.
GREYERZ, Otto von: 491, 491n.
GRIESER, Jean David: 468.
GROTESTE DE LA MOTH, Claude: 21, 21n., 22, 27, 27n., 28, 254, 270, 270n., 271, 273, 317, 318, 318n., 319.
GROTIUS, Hugo: 100, 188, 188n., 189n., 205, 206, 228, 229, 253, 267, 286, 385, 393n., 399, 432, 441, 442n., 465n.
GRUEBER, Herbert A.: 514n.
GUILFORD, Lord: 267.
GUILLAUME, Dr.: 475n.
GUILLAUME III: 21n., 27n., 269, 270, 270n., 271, 314, 318n.
GUILLAUME D'ORANGE: 10, 14, 15, 26, 27, 28, 63, 64, 83, 88, 114n., 161, 176, 247, 254, 258, 259, 260, 261, 261n., 262, 262n., 263, 266, 267, 268, 269, 289, 291, 292, 297, 309, 310, 312, 313, 315, 317, 318, 328, 329, 334, 336, 388, 405.
GUILLEBERT, A.: 9, 13, 34n., 78, 131, 131n., 158n., 159, 177, 200, 201, 231, 232, 232n., 242, 337, 413n., 430n., 458n.
GUILLOD, Alexandre: 184n.
GUYOT, Charly: 46n., 61n., 195.

H

HAAG, Eug. et Em.: 503n.
HADORN, W.: 503.
HALES, Robert: 62, 63, 65, 258, 274, 306.
HALLER, E.G. de: 77, 155, 162.
HARRISON: 400n., 401n.
HAWKINS, E.: 12, 514, 514n.
HEGEL, Friedrich: 189.
HEIDEGGER: 138.
HEIDELBERG: 435.
HEINZELY, Fred. et Cie: 138, 250.
HENKINS, voir SELINTES

HENRI II de Longuevuille: 255n.
HENRIOD, L.: 34n., 35n., 36n., 44n., 51n., 59n., 71n., 81n., 84n., 107n., 185, 186, 197, 228n., 232, 427n., 436n., 437n., 453n., 466n.
HENRY VIII: 234n., 283.
HIELS: 423.
HINSKE, Norbert: 381n., 467n.
HOBURG: 423.
HOHENZOLLERN, famille: 329.
HOOK, Justice: 267.
HUBER, Marie: 477, 489, 491, 491n.
HUELIN, Gordon: 344.
HUET, Gédéon: 8.
HUGUENIN, Paul: 517.
HUMBERT, V.: 54, 54n., 55, 56, 430n.
HUSSERL: 141, 141n

J

JABLONSKY., E.: 27, 298n., 305, 319, 319n., 332, 334, 335, 341, 341n., 342, 342n.
JACOTTET, M.: 52.
JACQUES II: 25n., 247, 256, 289, 290n., 292.
JALLABERT, Etienne: 170, 282, 458.
JAMES, William: 183, 187, 188, 189, 189n., 197, 202, 233n., 307, 307n.
JANUS: 307, 439.
JAQUELOT, Isaac: 86, 313, 313n., 316, 328, 329, 330, 330n., 331, 332, 333, 333n., 334.
JEAN-BAPTISTE: 409.
JEANNERET, F.A.M.: 202n., 210n., 228n.
JÉQUIER, Hugues et famille: 52, 150, 150n., 426n.
JÉSUS-CHRIST: 10, 27, 28, 118, 128, 131n., 141n., 144, 145, 146, 149, 151, 167, 169, 177n., 180n., 181, 213, 213n., 214, 216n., 219, 220n., 221, 221n., 222, 223, 225, 226, 227, 228, 228n., 232n., 236n., 241n., 266, 271, 284, 285, 318, 361n., 362, 362n., 363, 364, 365, 372, 375, 375n., 376, 377, 377n., 378, 383, 386, 392, 394, 394n., 395, 396n., 397, 405, 408, 409, 410, 411, 415, 426, 461, 462, 462n., 463, 464, 464n., 465, 484, 490, 494n., 498, 509, 510, 510n.
JUDA: 84.
JUNOD, J.: 504, 506n.
JUNOD, L.: 188, 503n., 506.
JURIEU, Pierre: 35, 36n., 49, 50, 50n., 142, 143, 190, 290, 291, 296, 296n., 324, 325, 325n., 412n.
JUSTIN: 337, 338n.

K

KANT, Emmanuel: 29, 95, 189, 381n., 401, 426, 467.
KARLOYI, comte: 420.
KARMAN(N), Joseph: 419n., 444.
KENNET: 209n.
KIERKEGAARD, Sören: 102.
KISEL, Gottmann Friedrich: 417n.
KLATT, Edmund: 18.
KLUGE, Fried.: 393n.
KOCH: 286.

L

LA BRUYÈRE, Jean de: 346.
LALLEMAND, J.J.: 255.
LAMOINE, Georges: 165n.
LA MOTHE LE VAYER: 384n.
LANCE, Pierre de la: 262n.
LANDRY, Ferdinand Ulysse: 51, 511, 512, 515, 516, 517, 517n.
LAROUSSE, Pierre: 205n.
LEBLANC: 395.
LECÈNE, Charles: 284, 284n., 401, 406n.
LECLERC, Jean: 22n., 123, 127, 140, 187, 188n., 194n., 209n., 282, 284, 284n., 285, 286, 294, 294n., 401, 406n., 414, 416, 465n., 474.
LEGOUX: 40.
LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm: 99, 143, 206, 434n., 474, 514.
LEMAN, Samuel: 73, 355, 356, 356n., 357, 369, 370, 371, 371n., 375n.
LENOIR: 435.
LÉONARD, E.: 96n., 195.
LEONARDI, M.: 272.
LESSING, Gotthold Ephraïm: 29, 103, 147, 148, 148n., 149, 406, 406n.
LICHTENBERGER, F.: 505n., 506n.
LIMBORGH, Philippe: 286, 474.
LLOYD, Dr.: 115n., 302, 313, 345.
LOCKE, John: 179, 182, 209n., 210n., 400n., 409, 474, 511, 514, 514n.

LOMBARD, Emile: 192n., 194n., 195, 195n., 196n.
LOMBRAIL, Th.: 123n., 135.
LORTSCH, D.: 190n., 191, 196n., 232, 232n., 234, 252n., 449.
LÖSCHER, Ernest Valentin: 123, 242, 316, 396, 413, 413n., 414, 415, 416, 437, 512, 512n.
LOUIS XIV: 14, 26, 46, 48, 56, 61, 64, 208, 254, 258, 260, 260n., 261n., 262, 267, 312, 313, 317n., 328, 329.
LOUIS XV: 97, 348.
LUC: 214.
LULLI: 36.
LUTHER, Martin: 15, 16, 105, 131, 132, 200, 201, 233n., 283, 362, 373n., 394n., 458n., 479, 490.

M

MACFARQUHAR, Colin: 95n., 450n., 469.
MACKWORTH, Hymphrey: 267.
MACLURE, Edmund: 483n.
MAGNY, François: 476n.
MAHOMET: 27, 271.
MANROSS, William Wilson: 100n., 240n., 276n.
MARC-AURÈLE: 411, 411n., 442.
MAROLF, Jean-Jacques: 121, 136.
MARSAY, Charles Hector et famille: 476, 476n.
MARTIN: 104, 196, 196n.
MASSON, Charles: 72, 89, 291n., 292, 292n., 293, 293n., 294, 294n., 298, 299, 302, 302n., 314, 325, 352, 429, 429n., 436.
MATHIEU: 214, 216.
MÉNÉGOZ, F.: 440.
MENESTRIER, Jean-Claude: 112, 118, 182, 441, 441n., 451, 452.
MERLAT, M.: 355.
MESTREZAT, Jean: 24, 365, 375, 396n.
METTERNICH: 54, 86, 87.
MEYLAN, Philippe: 207n., 209n.
MICHAUD: 158n.
MOÏSE, MOYSE: 17, 17n., 415.
MONTESQUIEU: 194, 346, 438.
MONTET: 476n.
MONTMOLLIN, Bernard de: 47n.
MONTMOLLIN, famille de: 52.
MONTMOLLIN, Georges de: 36, 56n., 237, 250, 261, 261n, 262n.
MONTMOLLIN , Gilbert de: 516n.
MOREL, E.: 193, 194, 194n., 352, 352n.
MOTHE, de la: 205n., 341, 342, 343, 344, 346, 346n.
MURALT, Beat L. de: 30, 471, 476, 476n., 477, 477n., 481, 482, 486, 489, 490, 490n., 491, 491n., 492, 492n., 493, 493n., 494, 494n., 495, 496, 499, 500, 501, 508.
MUSY-RAMSEYER, Sylviane: 517n.
MUTEL, MUTTEL, Charles: 8, 11n., 17, 17n., 379n., 381, 388.

N

NAUDÉ, Philippe: 99, 99n., 110, 161, 161n., 170n., 235, 352n., 361n., 363n., 379, 380, 381, 392, 395, 396, 397, 398, 398n., 399, 399n., 400, 400n., 413n., 414, 415, 438.
NÉAU: 82, 83.
NECKER, Jacques: 348, 348n.
NEESER, Maurice: 163n., 195n., 196, 197, 197n., 233, 233n., 307, 307.
NELSON: 340.
NEMELHY, Samuel: 470.
NEMOURS. duchesse de: 15, 45, 46, 46n., 48, 52, 54, 55, 56, 61, 83, 160, 172n., 226n., 260, 262, 300, 301, 328n.
NEUCHÂTEL, princesse de: 255n., 262.
NEWMAN(N), Heinrich: 169n., 266, 278, 278n., 302, 343, 344, 345.
NEWTON, Isaac: 95, 95n., 143, 302, 302n., 434n., 474, 511, 514.
NICÉRON, J.P.: 289n., 292n.
NICOLE, M.: 35, 142.
NIECAMP, J.L.: 278n.
NIETZSCHE, Friedrich: 189.

O

OHMS, Georges: 108n.
OLGEN, d': 170n.
OLIVÉTAN, bible d': 103, 129n., 145n., 196.
OLMS, Georges: 246n.
OSTERVALD, Jean-Rodolphe: 33, 34, 35n., 36, 71, 81, 111, 159, 166, 166n., 167, 167n., 168, 168n., 169, 170, 170n., 172n., 188, 249n., 418, 481n., 513n.

OSTERVALD, Mme mère: 45.
OSTERVALD, Samuel: 52, 89.
OTT: 367n.
OVIDE: 400, 400n.

P

PAJON, Claude: 35, 35n., 65, 283, 284, 285, 358n.
PARACELSE: 423.
PASCAL, Blaise: 411n.
PATAKI, Lazlo: 418, 419, 419n., 420, 420n.
PATIN, Guy: 490.
PAXARY, Lazlo: 89n.
PEASGOD, Adrian: 95n., 457n., 468n., 469n.
PERREGAUX, Maurice: 51n.
PERRET: 505.
PERROT, E.: 40, 172.
PÉTAVEL, E.: 183.
PETITPIERRE, J.: 252n.
PIAGET, A.M.: 517.
PICTET, Bénédict: 50, 60n., 280, 300n.
PIDOUX, P.: 50n.
PIERRE, M. de: 52, 53.
PINKOW, Conrad: 443n.
PISTORIUS, Jean: 93, 123n., 135, 237, 319, 325, 380.
PITASSI, Maria Christina: 8.
PLACETTE, la: 395.
PLANTA, Mme, née de ROSEN: 509.
PLATON: 103, 116, 228, 335, 366.
POLIER, G.: 432, 443, 443n., 445, 516n.
PONTOPPIDAN: 417, 417n.
PRINCE, Charles: 430n.
PRINZIUS, baron: 335.
PUFENDORF, Samuel von: 97, 99, 99n., 100, 139n., 140, 144, 153, 153n., 182, 189n., 197, 202, 205, 205n., 206, 206n., 207, 208, 209, 209n., 210, 211, 212, 212n., 213, 214, 215, 218, 219, 223, 223n., 224, 226, 227n., 228, 229, 233n., 247n., 306, 381n., 393n., 399, 411, 432, 441, 442, 442n., 461n.
PURI, Charles Albert: 163.
PURY, David: 517n.

Q

QUARTIER-LA-TENTE, E.: 250n.

R

RABAUT, Paul: 438, 443.
RACINE, Jean: 511.
RATHLEF, Ernest Ludwig: 11n., 17, 17n., 95, 110n., 135, 163, 176, 242, 266, 379, 379n., 413, 415, 416, 512.
REUSS, Edouard: 31, 174, 192, 192n., 193, 348.
REVINGTON: 470.
RICHARD, Jean: 517, 517n.
RITTER, Eugène: 475n., 477n.
RIVE, de la: 60n.
RODOLF, Ruedi: 352, 354, 355, 359n., 371, 371n., 373, 373n., 375n.
ROI SOLEIL, voir LOUIS XIV
ROLAZ: 476n.
RONSARD, Pierre de: 192n.
ROQUES, Pierre: 30, 36, 104, 167, 167n., 196n., 347, 396, 415, 433, 481, 485, 487, 503, 503n., 504, 505, 506, 506n., 507, 507n., 508, 509, 509n., 510, 510n.
ROSÉ, de: 476n.
ROSEMOND, Jean-Baptiste de: 290n.
ROTH: 476n.
ROUGEMONT, Denise de: 95n., 517.
ROUGEMONT, Frédéric de: 181, 250.
ROUGEMONT, Henri de: 188.
ROULET, L. Ed.: 86n.
ROUSSEAU, Jean-Jacques: 29, 150, 151, 163, 163n., 164, 194, 266n., 279, 476n., 489, 489n., 490n., 499.
RUDOLF, Jean: 367n.

S

SAINT AUGUSTIN: 188, 267, 268, 373n.
SAINT CLAIR, Patrick: 291n.
SAINT CYRILL: 337, 338n.
SAINT-ÉVREMONT, Charles: 119, 153, 154, 347, 353, 380, 474.
SAINT JACQUES: 43n., 375, 459.
SAINT JEAN: 43n.
SAINT JÉRÔME: 105, 131, 132, 200, 201, 458, 458n., 459.
SAINT PAUL: 28, 180, 219n., 222, 318, 347n., 372, 373n., 385, 386, 408, 461, 462, 463, 465, 466n., 467.
SAINT PIERRE: 43n.
SAINT THOMAS: 188.

SALOMON: 212.
SANDOZ: 478n.
SANDOZ-MARVAL, Gédéon: 476, 476n., 492, 495.
SCHÄRER, Nicolas: 423.
SCHERER, John-Jakob: 66, 272, 280, 306.
SCHLUPP, Michel: 14.
SCHNEIDER, André: 426n., 481n., 500n.
SCHNEIDER, Werner: 139.
SCHOLL, Samuel: 196n.
SCHULTHESSE, Albert: 509n.
SCHWEIZER, Alexander: 25n., 180n., 283n., 357n., 371, 423.
SCHWENKFELS: 423.
SCUDÉRY, Mme de: 153, 346.
SEGOND, Louis: 103, 104, 105n., 196.
SELINTES: 93, 99n., 110, 168, 379, 379n., 395, 396n., 403, 403n., 404, 407n., 408, 409, 410, 410n., 412, 417.
SÉNÈQUE: 228.
SHERMAN: 444n.
SOCRATE: 228.
SPENER, Philippe Jakob: 108, 112n., 246, 246n., 248, 256, 257, 384, 493n., 401, 409, 426n.
STADLER, J.P.C.: 81, 81n., 138, 151, 417, 501, 502.
STAUFFENEGER, R.: 246, 246n., 260n., 284, 284n., 327, 327n.
STERKY: 389.
STOUPPE, J.-B. de: 260, 260n., 261.
STRODTMANN, G.W.: 11n.
STUART, Anne: 21n., 27n., 113, 247, 254, 256, 266, 267n., 270n., 271, 304, 309, 314, 315, 318n., 344, 450, 456, 456n.
STUART, Mary: 289, 309, 310.
SUICER: 359n., 368.
SUPERVILLE, D. de: 284, 285, 347, 437, 437n.

T

TAULER: 423.
TEILHARD de CHARDIN, Pierre: 145, 146, 149.
TERTULLIEN: 337.
TESTARD, Maurice: 205n.
THOMAS-A-KEMPIS: 167.
THOMASIUS, Christian: 209, 393, 399, 400, 400n., 401.
TILLOTSON, John: 108, 109n., 143, 205n., 310, 314n.
TOLAND, John: 489.
TOLESSON, Pehr: 421.
TREVELYAN, G.: 256.
TREYTORRENS, Nicolas S. de: 127, 127n., 471, 475, 487, 489, 496, 497, 498, 501, 508.
TRIBOLET, Charles: 34, 53, 53n., 69, 70, 71n., 113, 162, 237n., 259, 260, 284, 297, 337, 337n., 342, 360n., 365, 367, 369, 369n., 370, 371, 372, 374, 375, 375n., 376, 377, 396n., 473.
TRIBOLET, G.: 163.
TRIBOLET, Henry: 69.
TRIBOLET, Maurice de: 33n., 35, 36, 40, 52.
TRONCHIN, Antoine: 37n., 39.
TRONCHIN, Louis: 8, 10, 15, 15n., 19, 19n., 21n., 22, 22n., 24, 24n., 25, 26n., 28, 37, 37n., 38, 39, 39n., 40, 42, 43n., 44, 45n., 47n., 48, 48n., 49, 50, 60, 60n., 61n., 63, 64, 65, 65n., 66n., 67, 68, 68n., 71, 71n., 73, 73n., 74, 74n., 75, 75n., 76, 78, 79, 79n., 80, 80n., 89, 92n., 101, 113, 113n., 138, 144, 145, 152n., 170, 170n., 171, 171n., 194, 207n., 216, 216n., 236, 237, 237n., 240, 240n., 243, 245, 251, 252, 253, 254, 258, 260n., 262n., 267n., 268n., 269n., 270n., 272, 274, 274n., 275, 279, 280, 281, 282, 282n., 283, 284, 285, 285n., 286, 292, 292n., 293, 293n., 294, 294n., 296, 297, 298, 298n., 299, 299n., 300, 300n., 306, 309, 310, 310n., 313, 314, 314n., 315, 317, 318, 321, 321n., 322, 322n., 323, 323n., 325, 330, 331, 332, 333, 336, 348, 351n., 352, 352n., 353, 353n., 354, 354n., 355, 358, 359, 359n., 360n., 361, 362, 366n., 367, 368, 368n., 369, 369n., 370n., 377, 380, 387, 389n., 390, 390n., 427, 427n., 428, 428n., 429n., 435n., 436n., 440n., 454, 473, 478n., 479n., 480n., 483, 486, 510.
TURRETTINI, François: 26n., 38.
TURRETTINI, J.A.: 8, 16, 16n., 22, 23, 23n., 24, 24n., 26, 28, 29, 30, 33, 36, 38, 39n., 64, 64n., 65, 67, 68n., 69, 70, 71, 72, 73, 75, 77, 77n., 79, 80n., 81, 82, 83, 83n., 84, 84n., 85n., 86, 87, 88, 90, 90n., 91, 92, 92n., 93, 94, 97, 99, 101, 109, 113n., 117, 120, 120n., 121, 123, 125, 126,

126n., 129, 131, 132, 132n., 133, 133n., 137, 138n., 139, 141, 141n., 144, 145, 146, 152, 152n., 159, 161, 167n., 168, 168n., 170n., 171, 171n., 172, 175, 176, 183, 188, 188n., 193, 193n., 199, 199n., 207, 207n., 213, 213n., 219, 224, 233, 235, 235n., 236, 237, 237n., 238, 239, 240, 241, 245, 246, 246n., 251, 252, 253, 254, 272, 275, 277n., 279n., 282, 284, 285, 286, 287, 291, 293, 293n., 294n., 297, 300n., 302, 302n., 303n., 310, 313n., 314n., 317, 318, 319, 319n., 322, 323n., 324, 325, 328n., 330, 330n., 331, 332, 333, 333n., 334, 335, 335n., 336n., 337, 338n., 339, 340, 345, 345n., 346, 347, 348, 357, 366n., 371, 382n., 390n., 394n., 395, 396n., 397, 399, 400, 411, 412, 418, 420, 432, 434n., 440n., 443, 443n., 445n., 446, 451, 452, 452n., 453, 454, 457, 458, 459, 460n., 464n., 468, 468n., 474n., 477n., 478n., 481, 482, 483, 484, 485, 486, 490, 492n., 499, 500, 503, 504, 506, 508, 509, 510.

U

UNAMUNO, Miguel de: 227.
URMSTON: 468n.
URSINUS, évêque: 86, 331, 332, 333, 334.

V

VANDENHOECK et RUPRECHT: 140n.
VANLEY, Humphrey: 268, 273, 274, 302, 339, 345n., 436n., 444.
VAUGELAS: 130.
VAUVENARGUES: 194.
VENDELIN, 43n.
VERBERT, A.S.: 95n., 457n.
VERNDLI: 66.
VERNES, Jacob: 172, 432, 443, 445n., 516n.
VERNET, Jacob: 347.
VILLMANDY, Pierre de: 127, 127n., 135.
VOITURE, Vincent: 460n.
VOLTAIRE: 31, 103, 194, 228n., 279, 346, 348, 350, 366, 388, 490, 499n., 500, 514.
VUILLEUMIER, H.: 25n., 36, 98n., 172n., 180, 181, 189, 197, 246, 246n., 251n., 296n., 307, 357n., 371n., 432, 439, 440, 440n., 443n., 466, 467, 476n., 493.

W

WAKE, William: 64, 64n., 94, 113, 141, 218n., 234, 282, 371, 434n., 453, 453n., 454, 457, 514, 514n.
WALLMANN, Johannes: 417n.
WARENS DE LA TOUR, Françoise Louise de: 476, 476n.
WATTENWYL, Marguerite de: 491.
WEIGEL: 423.
WENDELIN: 285, 285n.
WERENFELS, Samuel: 29, 36, 65, 94, 114n., 116n., 159, 169, 282, 300n., 332n., 348, 368, 440, 440n., 499, 504, 506, 509, 510.
WERNLE, E.: 321n.
WERNLE, Pierre: 433, 503, 503n.
WESLEY, John: 143, 149, 438, 439.
WETTSTEIN, Johann Jakob: 119, 455n.
WILSON, William: 67n.
WOHWAARD, Dr.: 272.
WOLTERS: 423.
WOOD: 341.
WOODWARD: 67.
WRZECIONKO, P.: 361n.

Z

ZELLER: 65.
ZIEGENBALD: 278n.
ZIEGLER: 485.
ZIMMERLI, Jean: 137, 172n.
ZINZENDORF, comte de: 81n., 151, 168, 279, 417, 501, 501n.
ZWINGER: 368.
ZWINGLE, ZWINGLI, Ulrich: 15, 16, 92n, 220, 283, 366, 377, 464n.

TABLE DES MATIÈRES

Abréviations 8
Ouverture en guise d'Introduction 9

Partie I

Curriculum vitae 31
I. De l'enfance au temps des cerises 33
II. Des labours aux vendanges tardives 59
III. Ecrits et ouvrages d'Ostervald 107
IV. Miettes philosophiques 139

Partie II

Histoire ou Légende 155
V. Les *Particularitez* 157
VI. Affaire: *Reveil contre Ostervald* 179
VII. Ostervald et Pufendorf 205
VIII. Le Grand Ostervald 231

Partie III

A Neuchâtel *tout est anglais* 243
IX. Une *Charity School* à Neuchâtel, en 1701 245
X. L'*Illustre Société* de Londres 265
XI. Le *Père en Dieu Gilbert* 289
XII. Les révision de la liturgie neuchâteloise 309
XIII. La liturgie *embryon* de 1712 327

Partie IV

Du Capitole à la Roche Tarpéienne 349
XIV. Bras de fer entre Berne et Neuchâtel 351
XV. Destin du *Traité des Sources* (...) 379
XVI. Débats, Diffusion et Erosion 403
XVII. Destin européen du *Catéchisme* 425
XVIII. Destin européen des *Arguments et Réflexions* 449

Partie V

Sic transit gloria mundi 471
XIX. Le *Piétisme-antipiétiste* d'Ostervald 473
XX. Les Piétistes neuchâtelois frottés des Lumières 489
XXI. Deux médailles à l'effigie d'Ostervald 511

Index nominum 519
Table des Matières 527

P.S. *Que l'on ne me reproche pas de vous donner si peu, quand je vous offre tout ce qu'il est en mon pouvoir de vous donner.*

Ludovico Ariosto
dans:
Roland Furieux.

Imprimé en Suisse

Ce livre traite de J.F. Ostervald, du Grand Homme de Neuchâtel au XVIIIe siècle, en cinq parties. La première rappelle les périodes successives de sa vie et la liste de ses écrits. La seconde fait mémoire des apologies en rose et en noir, qui ont faussé son image. Cette partie s'achève sur une demande de réouverture du dossier: *Affaire Réveil contre Ostervald,* fermé au début du XXe siècle, au détriment de la vérité historique. La troisième partie donne raison à MM. les Ecclésiastiques de Berne, persuadés qu'à Neuchâtel *tout était anglais,* depuis la mise en route de ses réformes (en 1701). La quatrième partie présente un inventaire des multiples traductions du *Traité des Sources de la Corruption*, du *Catéchisme* et des *Arguments et Réflexions* (ses trois œuvres pilotes), et illustre la diffusion européenne des ouvrages du Grand Homme. La cinquième partie, enfin, rappelle comment et pourquoi Ostervald, piétiste pur et dur (à la manière du XVIIe siècle), mais aussi philosophe des Lumières, s'opposa aux piétistes séparatistes de la Principauté, à la *bande à de Muralt*, aux communautés piétistes réfugiées de l'ombre au pays de Vaud, au piétisme des Moraves (1740-1745), et enfin au piétisme façon rousseauiste de S. Bourgeois (1750-1780).

Chemin faisant, on apprend:

- que Ministre du Saint Évangile, Ostervald prônait une religion digne d'un siècle *éclairé et philosophe.* Comme d'autres Novateurs de son temps, il visait à transposer les *oracles de la foi en oracles* de raison;
- que la réforme du culte et des sentiments, entreprit fin 1701, visait en vérité à mettre l'Église de la Principauté en accord étroit avec l'Église anglicane;
- que Guillaume d'Orange, roi d'Angleterre, avait projeté avant de mourir (en 1702) d'éclairer *tout l'univers des Lumières de l'Évangile de Jésus,* (non de l'évangile de la Croix de l'apôtre Paul), et en donna mission à la SPG. On lira les lettres autographes d'Ostervald, de L. Tronchin et de J.A.Turrettini de Genève, déclarant s'associer à cette entreprise démesurée;
- que la Bible d'Ostervald de 1744 ne fut jamais présentée, par Ostervald lui-même, comme une nouvelle version des Saintes Écritures, comme on le crut pendant deux siècles, mais comme la *Bible de Genève*, ravaudée à la va-vite, pour servir de portegreffe aux *Argumens et Réflexions qui* ponctuent chaque unité du livre Saint;
- que J.-F. Ostervald fut appelé Grand, à Amsterdam, Londres, Berlin, Leipzig, Francfort, Ulm, au Hanovre, Debreczenben, voire à Copenhague et à Stockholm, avant peut-être de l'être à Neuchâtel.

Il y a là matière à débats contradictoires.

L'auteur:
Né en 1921 en Alsace, il en est expulsé par les Nazis en 1939. Il se remet aux études à Lausanne, puis à Montpellier et les termine à Strasbourg. Reçu docteur en théologie en 1963, il est chargé des émissions des Églises Protestantes d'Alsace et de Lorraine à l'ORTF de Strasbourg. En 1967, il est nommé professeur d'histoire à la Faculté de théologie de Neuchâtel. Il a consacré sa retraite à écrire *J.-F. Ostervald l'Européen.*

ISBN 2-05-101857-X
9 782051 018579